

Pierre DUPUY ¹

DÔPEU

Autrefois au Lineau

*Le petit village. Les gens. Leur parler.
Leurs propos. Leurs animaux.
Souvenirs d'enfance.*



*piè*r ê louizête dôpeu*

TOME 2

I

lâ masculin, **lâse** féminin : fatigué.

tou son lâ qui signifie : tout son saoul. **l'a méJé tou son lâ** (Il a mangé tout son saoul) ne signifie point qu'il a mangé jusqu'à en être écœuré, mais qu'il a mangé à sa suffisance.

i krê bé k'a n'an a tou son lâ de chô kréty(éin) (Je crois bien qu'elle en a tout son saoul de cet individu) disait-on d'une épouse manifestement excédée par son mari.

labâche féminin : Ixode nommé aussi : Tique, *Ixodes Ricinus*, Acarien.

Elle est munie d'un rostre, garni d'épines inclinées obliquement de la pointe vers la tête de l'animal. Cette disposition fait que ce rostre pénètre facilement dans la peau et ne peut être arraché ensuite. Il permet à la tique de se gorger du sang de son hôte tout à loisir. Et, en plus, elle lui inocule en même temps de sinistres maladies comme la leptospirose ou la tularémie. Un de ses hôtes privilégiés est le hérisson, entre les épines duquel elle se loge et d'où elle ne pourrait être délogée, même si sa morphologie permettait au porteur de s'y gratter. Elle parasite aussi, à l'occasion, les humains et les chiens. Ces derniers les éliminent assez bien en se grattant dès qu'ils sentent la piqûre. Mais le parasite trouve toujours quelque coin que l'animal ne peut atteindre **ö y'a k'a lé niJâ dan la pëtrole** (Il n'y a qu'a les noyer dans le pétrole) disait-on. Alors on les badigeonnait de pétrole et elles crevaient. En l'absence de soins, la nécrose des tissus de l'hôte environnant la piqûre, finissait par provoquer leur chute. Mais si on tentait de les arracher, la tête se séparait du reste du corps entraînant des douleurs et des infections parfois très graves.

On la nommait encore Ricin en 1870 et elle doit ce nom à *PLINE*, qui nommait indistinctement ricinus la tique et une graine oléagineuse donnant une huile nommée cici.

labourâ : labourer. Dans mon enfance mon père labourait avec la **braban** (Charrue à deux socs, voir ce mot) Le soc creusait **le sy'in** (Sillon) avec un fond plat **la raille** et un épais ruban de terre retournée **l'orlyaille** Il arrivait parfois qu'un incident vienne perturber ce programme bien lisse, et que le soc passe trop haut, voire au-dessus du sol, laissant une partie mal labourée qu'on nommait un **ékréti** ou un **ékrè*** voir ce mot. Et le laboureur, méticuleux, tirait alors à grand peine sa charrue en arrière, tout en demandant à l'attelage de reculer juste assez, pour accompagner sa manœuvre, et pas trop, pour ne pas s'emmêler les pattes dans les **tré** (Chaînes d'attelage) Après, il pouvait repasser le soc sous **l'ékrè*** Et ce n'était pas chose facile, si on en juge par le nombre de jurons qui pouvaient être proférés à cette occasion.

labourou masculin : laboureur, il n'y a pas de féminin, car pas de laboureuses.

lâcHê ou **âcHê** masculin : Lombric ou ver de terre. Ainsi on pouvait entendre dire **oute din chô lacHê** ou encore **oute din cHel'âcHê** (Enlève donc ce lombric) Quelques émigrés prononçaient **lêcHe** mot que, émigré à mon tour, j'ai retrouvé bien plus tard, dans la Vienne, même dans des bouches non patoisantes, avec l'expression «*Tu es fin comme une "lèche"*»

ö l'é b(éin) ébërvé lé lâcHê son sorti (C'est bien imprégné d'eau, le sol est trempé, les lombrics sont sortis). En effet ces malheureux animaux, lors des grandes pluies, comme pris de panique collective, sortent de la terre et cherchent refuge sur des endroits plus secs, où ils périssent par dessèchement, dès que la pluie cesse. Car, s'ils sont programmés pour fuir les zones inondées et donc anoxiques, rien ne leur permet, apparemment, de retrouver, ensuite, une terre habitable pour eux.

lé köpou de lâcHê (Les coupeurs de lombrics) c'est ainsi que se nommaient les laboureurs, car ils en tronçonnaient plus d'un pendant les labours !

lakâ : laper, boire en puisant le liquide avec des petits coups du bout de la langue un peu courbée en cuiller, comme font les chiens et les chats.

Les chiens utilisent certes, leur bout de langue, un peu en cuiller, mais les chats ne m'ont jamais laissé les regarder de près. Peut-être l'auraient-ils fait si je ne leur avais jamais appuyé sur la nuque, pendant qu'ils chapardaient du lait, dans le seau où on rassemblait le lait de la traite, dans l'écurie. Mais comment résister au plaisir de les voir éternuer et se toiletter d'un air offensé, avant de recommencer leur larcin, un peu plus tard.

lanbinâ : lambiner, mettre beaucoup de temps à faire son travail, tarder à commencer ce qu'on veut faire, être indolent.

lanbineri féminin pluriel : lenteur, nonchalance.

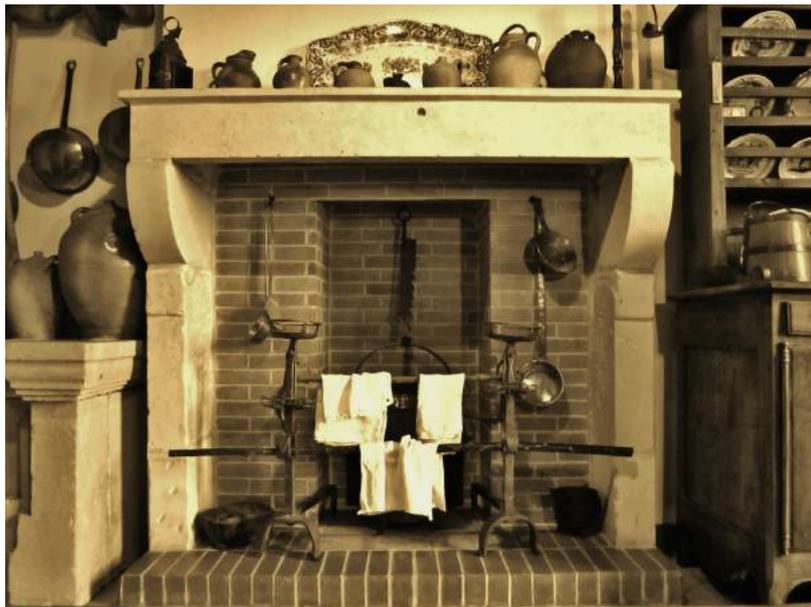
landâ masculin : landier, chenet à haute tige, pourvu d'un crochet latéral et d'un panier au sommet.

Un de mes arrière-grands-pères, forgeron, en avait fait, pour sa famille, deux magnifiques, qui ont été conçus pour qu'on puisse s'installer confortablement pour dîner au coin du feu. Ils ont, en bas, la longue barre qui longe le foyer et supporte les bûches.

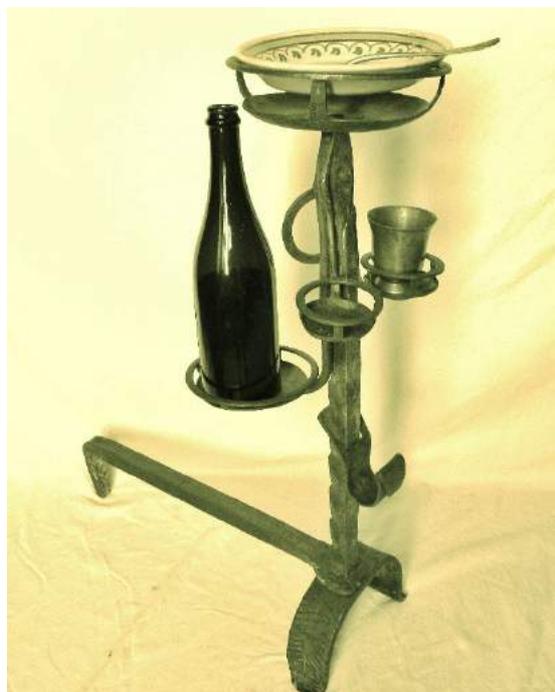
Puis, en avant du foyer, une haute tige verticale, avec des crans qui permettaient de régler la hauteur d'une barre qu'on installait d'un landier à l'autre, sur deux larges crochets. En principe elle aurait dû servir de broche, mais on ne l'utilisait, chez nous, qu'à porter le linge à sécher pendant l'hiver. Elle était aussi utile pour poser ses pieds, jambes allongées, afin de savourer sans se brûler, la douceur du feu de la cheminée.

Pour le séchage du linge, un anneau situé près du haut de chaque chenet permettait d'installer une autre barre d'un chenet à l'autre, en cas de besoin.

En haut de chaque barre verticale il y avait une écuelle de métal dont les bords étaient prolongés et surélevés pour former une sorte de panier, le tout étant conçu pour recevoir aisément une assiette. En dessous, deux petits récipients de même forme étaient faits pour qu'on y mette des verres, et ils étaient situés à bonne distance des flammes, de manière à ce que du bon vin y tiédisse juste assez pour en exalter les arômes.



L'un des deux landiers avait un récipient supplémentaire de taille intermédiaire entre les petits et les grands. Il était réservé au chef de famille pour qu'il y garde la bouteille de vin et la conserve à bonne tiédeur, car on sait les dégâts qu'un vin glacé peut provoquer, en hiver, sur la santé du buveur.



*Parfois, dans les maisons des fermes, il y avait une pièce qui n'était point pavée mais qui avait un plancher bien ciré. On ne l'ouvrait jamais, sauf quelques rares fois l'an, pour recevoir des invités, à un repas festif. Cette pièce était nommée **la salle à manger** (En français dans le texte) Comme il fallait la chauffer bien fort à ce moment-là, pour honorer ses hôtes, elle avait une cheminée sans **landâ** Mais avec des **chenet** (Également en français dans le texte). La barre porteuse de bûches du **chenet** était fort épaisse et prolongée du côté de la pièce par une figurine, je n'ose*

pas dire : statue, de la couleur du bronze, bien astiquée, figurant soit des personnages humains : un homme d'un côté, une femme de l'autre, ou des animaux de vènerie, ou encore des êtres chimériques, tous réduits à une tête avec, parfois, un petit bout du buste. Nous n'en avons pas, et cela me semblait témoigner de notre déplorable indigence.

*Chenets ou landiers tirent leurs noms des animaux. Le chenet, en ancien français, était un petit chien. Voir **cHenase** Le landier était un andier en ancien français et tenait ses lettres de noblesse du gaulois anderos (taureau).*

lanJâ masculin : linge, quand on emmaillottait bébé, il fallait mettre d'abord le **drapè*** en toile de drap, soit du chanvre ou du coton, qui était là pour récolter crotte et pipi, car il pouvait bouillir au cours des lessives. Et, autour, on ajoutait le **lanJâ** de même dimensions mais en tissus plus épais et plus moelleux. Voir **drapè***

lane féminin : laine.

lanou masculin, **lanouze** : laineux.

Du latin lana !

lanterne tanpête féminin : lanterne tempête dite aussi **lanpe a pëtrole** (Lampe à pétrole) utilisée en extérieur. Elle comprenait un réservoir métallique, surmonté d'un bec portant une mèche, dont on réglait la hauteur par une mollette ce qui, du même coup, réglait la flamme et donc l'intensité de l'éclairage. Mèche, mollette et flamme étaient protégées des courants d'air dans un large vase de verre, amovible pour permettre l'allumage, lui même protégé par des arceaux métalliques. Le tout était surmonté d'une anse métallique pour le transport et pour accrocher la **lanterne** au dessus des endroits où on voulait l'utiliser. Elle servait surtout le matin et le soir, dans les étables, pour soigner les animaux et traire les vaches et les chèvres. A cette époque, les lampes à piles n'avaient pas encore conquis notre domaine et l'électrification des campagnes se faisait attendre. (Voir à **louk** la **lanterne ô louk**)

lanyisin féminin : langueur, était surtout employé pour parler d'êtres débiles, plantes ou animaux dans l'expression **vëni de lanyisin** (Venir, croître en langueur, avec langueur) **ö l'é v'nu de lanyisin** (C'est venu, ça a poussé dans la langueur), Il pouvait s'agir d'une culture contrariée par un sol ingrat, ou un animal chétif parce que sous alimenté. Cette expression correspond au français «Nourri de privations.»

a se s'ra lësaille péri de lanyisin (Elle se sera laissée mourir de langueur, d'anémie) Cette parole romantique était parfois bien plaisante à employer, mais, dans notre voisinage, peu de jolies personnes en venaient à cette extrémité .

i va cHeure de lanyisin (Je vais tomber de faiblesse) ou de sous alimentation, disait-on en attendant un repas qui tardait à être servi.

lapin masculin **lapine** féminin : lapin, lapine.

lapinâ : mettre ses petits au monde pour une lapine.

lapinaille féminin : famille de bébés lapins issus de la même portée. Donc **la lapine é lapinaille ê ö l'é sure k'a l'a fouê une bèle lapinaille** (La lapine a fait ses petits et c'est sûr qu'elle a fait une belle nichée de lapereaux) aurait-on pu dire !

lâre masculin Lierre, *Hedera helix*, Araliacées du nom des *Aralia* que nous ne connaissons que comme plantes d'appartement. Si on mâche des feuilles de lierre ça fait mousser la salive et, en plus, ça inflige une sensation d'amertume très tenace. Les feuilles de lierre contiennent de l'hédérine, qui se comporte comme une saponine, en faisant mousser l'eau (les savants disent que ça diminue la tension superficielle, comme les tensioactifs des lessives modernes) C'est pour cela que les feuilles de lierre écrasées entraînent, avec les saponaires et la cendre de bois, dans la composition des **lési** ancêtres de la lessive, pour certains tissus fragiles.

Le latin *haedere* se cramponner, s'accrocher « comme le lierre obscur qui circonviert le tronc et s'en fait un tuteur en lui léchant l'écorce... » a donné *Hedera*, nom du lierre en latin, qui est devenu *ière* en ancien français, ce qui a fait ensuite : *le ière* et *l'ière* puis *lierre*. est-ce-que notre **lâre** vient aussi de *Hedera* ?

larJe masculin : 1° : stalle pour un cheval dans l'écurie, ou compartiment de l'étable, limité par deux bat-flancs et pouvant recevoir soit un, soit deux bovidés.

Ces bat-flancs étaient constitués de planches épaisses, montées entre deux solides piliers de bois. Ils étaient un peu moins longs qu'une vache et à peu près aussi hauts que l'animal et on les nommait **entredeu**

va tu trouvâ ton larje anë ou dëmou(éin) (Vas-tu trouver ta place aujourd'hui ou demain) Malheur aux égarés ! Qu'ils soient animaux à l'étable ou enfants à table dans la maison.

2° : **larJe** au masculin comme au féminin, est aussi l'adjectif : large

être a son larJe (Être à son large) avoir assez d'espace pour être à son aise.

être ô larJe (Pouvait être employé dans le même sens mais signifiait en général : avoir beaucoup d'espace disponible autour de soi) **vous z'été ô larJe ô mitan de chèle plane** (Vous avez de l'espace au milieu de cette plaine) sous entendait, avec un brin d'humour, vous y êtes bien isolés.

larJou féminin : largeur

la grande larjou (La grande largeur) était utilisé pour nommer la longueur. Quand on voulait décrire quelque chose dont on devait prendre en considération une longueur et une largeur on devait parler de **grande larJou ê larJou** . Avec les objets pour lesquels on ne pouvait mesurer que la longueur, comme une corde ou un fil, on utilisait **la linJou** de préférence.

late féminin : voliges, petites planches longues et minces, clouées sur les chevrons de la toiture pour porter les tuiles. En français les lattes sont aussi des pièces de bois longues et minces, mais étroites, auxquelles on accroche les tuiles plates (tuiles dites mécaniques) ou les ardoises. Elles sont espacées en fonction des dimensions des tuiles ou des ardoises qu'elles portent. Les voliges, au contraire, étaient jointives, et cette disposition était indispensable pour y installer nos tuiles creuses, dites en tiges de bottes au sujet desquelles on trouvera des détails à **rëpâsâ** Évidemment, sous ces tuiles creuses, il y avait des espaces peuplés par toute une population de rongeurs et de passereaux. Voir à **ra** pour **ra de late** (Rats de greniers) et à **ralirin** (Lérot ou loir)

lavardi masculin : quantité d'eau trop importante, à un endroit et à un moment où elle n'était pas souhaitée.

ké t'ö chô lavardi (Qu'est ce que c'est que cet excès d'eau) expression qui

pouvait convenir pour une soupe, où il y avait beaucoup plus de bouillon que de pain et de légumes, pour une pièce qui se trouvait inondée au cours d'un nettoyage, ou encore pour nous reprocher nos mignonnes petites initiatives enfantines et même pour qualifier une pluie abondante et soudaine, bref dans tous les cas où cet afflux de liquide engendrait du mécontentement.

lavëri ou **lav'ri** féminin : 1° : local où on lave le linge (la buanderie) *i é mi lé drapè* a la lav'ri* (J'ai mis les langes à la buanderie)

2° : l'action de laver le linge (la lessive) *anë i fouê ma lav'ri* (Aujourd'hui je fais mon lavage de linge)

3° : une quantité de linge suffisante pour entreprendre une lessive. *avêk té lésâ ò nou fra une boune lav'ri* (Avec tes draps ça nous fera de quoi faire une grosse lessive)

lavou masculin : lavoir, endroit où les femmes allaient rincer le linge qu'elles avaient préalablement lavé dans les **pane a buJaille** (Cuves à lessiver le linge)

*Nos lavoirs étaient installés à proximité des fontaines qui y déversaient leurs eaux. Ils étaient composés d'un grand bassin rectangulaire, de 40 à 50 centimètres de profondeur, entièrement pavé de belles dalles bien plates et bien lisses et installé le plus souvent sous un toit de tuiles. Ses deux bords les plus longs, eux aussi faits de pierres plates et très lisses, étaient inclinés pour permettre aux lavandières d'y tordre, presser et battre leur linge avec le **batou** (Battoir, voir ce mot) pour en enlever l'eau. Puis elles étalaient à nouveau ce linge dans l'eau du lavoir où les plus grandes pièces, les draps ou les nappes, faisaient des bulles géantes avant de s'immerger, ce qui amusait les enfants et pas forcément les lavandières. Elles secouaient leur linge dans l'eau avant de le tordre et de le battre à nouveau jusqu'à ce que le liquide qu'elles en faisaient sortir soit parfaitement limpide.*

Elles appréciaient particulièrement ces lavoirs installés juste à la sortie de l'eau de la fontaine, car, disaient elles, elle n'était jamais froide. Il est vrai que, été comme hiver l'eau sortait à 11 ou 12 degrés.

Comme il est regrettable que nos fontaines aient été abandonnées et qu'elles ne coulent plus guère aujourd'hui, songez combien les ménagères actuelles apprécieraient de passer leurs jours de lavage dans une eau à une température aussi confortable.

lavërâse ou **lav'râse** féminin : lavandière. **lav'râse de buJaille** Voir **buJaille** Tel qu'il était fait à cette époque, le lavage du linge était un travail pénible et exclusivement féminin, les hommes se contentant, à l'occasion, de transporter le linge de la ferme à la fontaine qui était **ô linâ** assez éloignée. Aussi les femmes de plusieurs fermes s'associaient pour faire les **buJaille** (Lavages) chez l'une puis chez l'autre.

Peut être qu'une telle situation ferait jaser les féministes modernes, mais à cette époque, tout homme qui aurait essayé de s'immiscer dans les lavages aurait été très mal reçu car les activités féminines, si pénibles fussent-elles n'étaient pas un esclavage mais un domaine réservé.

Il en allait de même pour ces fermières qui mangeaient debout veillant au confort des hommes assis autour de la table. On aurait pu croire qu'elles n'avaient pas la permission de partager le repas des hommes Il n'en était rien. C'était leur privilège de régner, debout et de haut, sur leur domaine.

En vérité je n'ai vu cela que dans une grosse ferme et puis un peu partout, aux occasions où les travailleurs étaient nombreux comme pendant les battages. Chez moi, il n'y avait que mon père et ma mère avec, de temps en temps, un journalier. Alors ma mère restait assise avec nous. Mais quand nous avions des invités un peu nombreux elle renouait avec cette ancienne coutume de manger debout et ne venait s'asseoir à la table du repas qu'au moment du dessert.

le ou **l'** masculin : ils ou il. **le fouê** (Il fait) **le fazan** (Ils font) . **l'a di** et **l'a fouê** (Il a dit et il a fait)

voure è t'ö ke l'é köre (Où c'est il qu'il est encore) Si on était un peu moins impatient on employait **ail** l'autre façon de dire : il. **voure é t'ail** (Où est il) plus bref et moins crépitant qui alertait donc moins l'auditeur.

Voir **ail** pour : il à la fin d'une phrase ou dans une interrogation. **v(éin)dra t'ail** (Viendra-t-il) Et **vouail** (Oui il) Et voir **li** et **lê** pour : lui et elle, **zeu** et **zêl** pour eux et elles **lê** ou **a** pour : elle et **lou**

lê 1° : féminin : elle. **ö l'é lê chi ô z'a fouê** (C'est elle qui l'a fait) disait la même chose que **a lô z'a fouê** (Elle l'a fait) en insistant moins sur le fait que c'était bien elle qui avait fait une chose pareille. Au pluriel **ö l'é zêl chi ô z'avan fouê** (Ce sont elles qui l'ont fait) et **a lô z'avan fouê** (Elles l'ont fait)

i ô krê de lê (Je le crois d'elle) elle en est bien capable !

En fin de phrase ou dans une interrogation **êl** était utilisé à la place de **lê** par exemple **v(éin)dra t'êl** (Viendra-t-elle) **voure é t'êl** (Où est-elle) Voir aussi **vouêl** (Oui elle)

Voir **li** (À elle, ou : lui) **le li diron bé** (Ils le lui diront bien)

2° : **lê** masculin : lait.

lé : là-bas, pas bien loin car : plus loin, c'est **lê bâ** On peut souligner l'endroit désigné en disant **i lé** (de la même manière qu'on disait **i chi**) mais cela signifiait toujours : là-bas.

Si **lé** finit la phrase il se prononce **lé** mais si il est suivi d'un autre mot il se prononce **lê** par exemple **va t'an i lé** et **va t'an lê bâ** (Va-t-en là bas) le premier désigne un endroit précis que, sûrement on pointe du doigt et le second désigne un endroit plus vague et plus lointain.

mint **lê su** (Monte là-sur : là-haut) par exemple dans les étages ou dans les combles, ce qui se disait aussi **mint** **an Jâ** ou **mint** **dan le Jâ**

va an bâ Pour dire : «Va dans les parties inférieures.» on ne pouvait pas employer **va lê bâ** qui avait un autre sens, il fallait donc dire **va an bâ** à ne pas confondre avec **va dan chô bâ** (Va dans ce bas) c'est à dire un endroit relativement éloigné comme la partie basse du champ où l'on est.

lé est aussi employé dans **ö l'é** (C'est) par exemple **ö l'é li** (C'est lui) **ké t'ö kö l'é** (Qu'est-ce que c'est)

l(éin)ge féminin : langue.

i me s'é mordu la l(éin)ge (Je me suis mordu la langue) pouvait, selon le contexte, signifier : je me suis mordu la langue à la suite d'un mouvement masticatoire inapproprié, ou : j'ai maintenu ma langue pour ne pas dire ce que je pensais.

i m'an sé mordu la l(éin)ge (Je m'en suis mordu la langue) : je l'ai bien dit, mais je l'ai regretté, je n'aurais pas du, et éventuellement, on me l'a fait payer par la

suite.

i me s'é tenu la l(éin)ge (Je me suis tenu la langue) pour ne pas prononcer ce que j'avais envie de dire.

ma l(éin)ge ô dëzê a mé dan (Ma langue le disait à mes dents) j'avais très envie de le dire, mais je me suis abstenu.

l(éin)gé masculin, *l(éin)gaille* féminin : désigne le fait que la personne dont on parle a été avertie du comportement qu'elle devait avoir, des propos qu'elle devait tenir *a m'a r(éin) di a l'avê été b(éin) l(éin)gaille d'azâr* (Elle ne m'a rien dit, elle avait été bien chapitrée à ce sujet, sans doute)

lésâ masculin : drap de lit *i va me sakâ dan mé lésâ* (Je vais me fourrer dans mes draps : je vais me mettre au lit)

lé balin son souan fouê avêk dô vieu lésâ (Les pièces de toile servant à transporter les balles de céréales au cours des battages sont souvent faites avec des vieux draps) Inversement on disait aussi, de façon humoristique *i va me sakâ dan mé balin* pour : je vais me mettre au lit.

Ce mot vient de l'ancien français linçol tissu de lin et drap de lit.

lésâ : 1° : laisser. *lêse lou din fouére* (Laisse-le donc faire)

2° : quitter *t'â k'a lésâ té soulâ ê alâ pé kalê* (Tu n'as qu'à quitter tes souliers et aller pieds nus) *i avê lésé mé Jilê mê ô l'é k'ö fréchi* (J'avais quitté mes sous-vêtements, mais c'est que ça se refroidit)

lési masculin : 1° : lessive fabriquée à partir des cendres de bois récoltées quand on chauffait le four *dan le sandrâ* où dans *le pötaJâ* (Réchaud de pierre) Elles étaient tamisées pour éliminer les morceaux de charbon de bois ou les débris de végétaux mal consumés, qui auraient pu colorer cette lessive et la transformer malencontreusement en teinture. Ces cendres étaient mises dans des petits sacs de toile spéciaux pour cet usage (voir *nouê*) qu'on déposait au fond de la *pane a buJaille* (Grande cuve de pierre) sous le linge à laver et on versait de l'eau chaude sur ce dernier. Les effluents, au cours de cette manoeuvre, coulaient à partir du bas de *la pane a buJaille* dans la *pouéloune* (Grand chaudron de fer voisin, inclus dans un foyer en maçonnerie) où ils étaient maintenus très chauds pour être reversés sur le linge beaucoup de fois. Ce liquide constituait le *lési*

2° : *lési* Ancêtre des poudres à récurer modernes constitué par les cendres de bois humectées d'eau, qui formaient une pâte utilisée pour récurer les vaisselles grasses au cours de la *turi* (Immolation et cuisine du cochon)

lésive féminin : action de laver du linge et aussi ensemble des pièces de tissus et des vêtements destinés au lavage C'est le mot que *lé Jêne* préféraient à *lavëri* qu'ils laissaient aux *vieu*

Venant du latin lixivina (solution de cendres servant à laver) l'ancien français lessif a donné tout droit notre lési pendant que, de la même origine, l'ancien français loissive : action de laver le linge, produisait lésive .

létére féminin : litière, couche de végétaux étalée sous les animaux dans les écuries ou les étables. On utilisait comme *létére* surtout les pailles de céréales, et aussi *lé Jârê** (Tiges séchées de végétaux de taille moyenne, voir ce mot), et *lé*

troi de topine (Grosses et hautes tiges des topinambours) après les avoir tranchées menu *a la kounyaille* (Forte hache à long manche).

Ces végétaux recevaient bouses et crottin et s'imbibaient des urines des animaux qui, à cette époque étaient maintenus à l'attache en dehors des moments de pacage. Le tout était broyé et malaxé par le piétinement des animaux, puis récolté chaque matin, pour être empilé sur *le fumëriou* (Gros tas de fumier sur une plateforme et près d'une fosse pour recueillir le *suin*) où se produisaient des fermentations intenses dégageant pas mal de chaleur et des gaz, comme le méthane. Voir *fumëriou* Il y avait eu, déjà à cette époque, des tentatives pour récupérer ces gaz et les utiliser pour le chauffage ou comme carburant. Je n'ai jamais vu cela, mais on peut encore le lire dans l'ENCYCLOPEDIE AGRICOLE QUILLET de 1930.

Finalement, ces fermentations produisaient une substance noirâtre *le fumâ* (Fumier) précieux engrais entièrement biologique.

être su la létère (Être sur la litière) ou *être cHë su la létère* (Être tombé sur la litière) Signifiait, pour un animal, n'être plus en état de marcher à la suite d'une maladie ou à cause d'une paralysie. Si on l'utilisait pour des humains c'était par taquinerie *é bé é t'ö ke t'é cHë su la létère avoure* (Eh bien c'est-il que tu es tombé sur la litière maintenant) vis à vis de quelqu'un qui se lamentait de ne plus pouvoir se traîner, sans présenter de symptômes très alarmants. C'était aussi un propos ironique destiné à stimuler celui dont le travail n'avancait guère.

lëtërin masculin : jeune animal, veau, poulain, porcelet qui se nourrit encore de lait, soit en tétant encore sa mère soit nourri au biberon. Voir aussi *tëtrin* et *bibërounâ*

lëterin est aussi le nom de *Sonchus arvensis* Composées, le Laiteron, assez envahissant dans les cultures, mais dont la racine torréfiée permet de fabriquer une chicorée passable.

lëtié masculin : laitier, celui qui passait le matin, allant de ferme en ferme pour collecter le lait et le porter à la coopérative laitière de la Crèche qui fabriquait surtout du beurre, ou de Castarie (pour *louizête*) où, en plus du beurre, on se mit à faire de la poudre de lait ce qui était très moderne pour l'époque. Mais cela ne l'empêcha pas de disparaître, un peu plus tard, quand se firent de grands regroupements et les privatisations.

Notre laitier avait une charrette fort allongée traînée par un seul cheval. Elle était chargée de deux ou trois rangées de bidons en fer étamé de 50 litres, à large ouverture, sur laquelle se posait une sorte de bouchon en métal blanc avec une poignée. Dedans ces bidons, le lëtié apportait le p'ti lë (Petit lait : babeurre, liquide trouble, jaunâtre, résidu de la fabrication du beurre) utilisé pour préparer la bërnaïlle ô görê (La pâtée des porcs) qui leur procurait des minéraux et des petites protéines.

Arrivé chez nous le lëtié vidait successivement nos seaux de lait dans son double décalitre métallique gradué, et, de là, dans un de ses grands bidons. Puis il notait la quantité mesurée sur un carnet réservé à cet effet que nous conservions et aussi sur un registre destiné à la laiterie. Il vidait ensuite un de ses bidons de p'ti lë dans nos seaux. Puis il descendait de sa charrette pour rincer son bidon avec l'eau de notre mare qui était tout près du chemin. C'était bien commode. Certes l'eau était souvent un peu terreuse et les vaches qui s'y abreuvaient y avaient laissé quelques bouses. Mais elle avait l'avantage d'éliminer les ferments lactiques et les acides issus du p'ti

lê qui n'auraient pas manqué de faire cailler notre lait frais avant qu'il ne parvienne à la laiterie.

Après cela il disait **hu** et, à ce signal, son cheval démarrait paisiblement pour aller poster la charrette devant l'entrée de la ferme suivante, précisément à l'endroit convenable et habituel pour continuer la collecte du lait et ainsi de suite dans tout le village.

Entre deux villages **le lètié** s'asseyait sur le **portefênian** (Porte fainéant, voir ce mot) fixé sur le côté de sa charrette entre la roue et les brancards.

Comme le laitier commençait sa tournée très tôt il devait prendre son petit déjeuner au cours de sa tournée, aussi bien était-il régulièrement invité dans les fermes qu'il desservait, ici ou là, chez tout le monde et chacun son tour. Quand il apprit que mon père et ma mère allaient se marier, il en profita pour régler un problème qui lui tenait à cœur. Au cours d'un déjeuner chez les parents de mon père, il dit qu'il n'y avait qu'une maison dans la commune où son cheval n'avait pas de picotin d'avoine pendant le petit déjeuner, mais il ne précisa pas laquelle. Puis, à une autre occasion, il raconta dans la famille de ma mère, qu'il n'y avait qu'une maison dans la commune où on ne lui offrait ni son café ni la petite goutte d'eau de vie qui va avec et, toujours avec la même discrétion, il ne nomma personne.

Après le mariage les deux familles partagèrent sans doute ces informations car, de ce jour, il y eut dans la commune au moins deux familles où il y eut café et picotin au petit déjeuner du **lètié**

lëvâ : lever avec les mêmes sens qu'en français et quelques autres. **duran le mètive ò f'dra se lëvâ avan le soulail** (Pendant les moissons il faudra se lever avant le soleil)

cHèle anaille d'éve a nëJé lé bié chi këmou(éin)sion a lëvâ (Cette année d'eau, cette année humide a noyé les blés qui commençaient à lever, à sortir de terre)

lëvâ un lëvre (Lever un lièvre) chasser un lièvre de son gîte.

lëvâ un lëvre Évoquer une question épineuse, que certains auraient préféré passer sous silence. Dans le même ordre d'idée on disait **arête din ma Jëman veu un lëvre** (Arrête toi donc ma jument voit un lièvre) pour interrompre son interlocuteur qui venait d'énoncer un propos qu'on ne pouvait accepter. C'était une allusion au comportement des chevaux qui s'arrêtaient quand il y avait un lièvre (ou n'importe quel petit animal) sur leur chemin.

lëvâ une pë'ille (Soulever un gazon) Labourer une prairie naturelle pour la remplacer par des cultures.

ò me lève la pè* (Ça me lève la peau) Ça m'irrite, ça m'indigne et même ça me révolte.

lëvâ lé z'u (Lever les œufs) Récolter les œufs dans les nids des poules.

lëvâ le chu (Lever le cul) Ruer, pour un cheval.

lëvâ le pé (Lever le pied) Fouter le camp !

En revanche : lever les épaules, hausser les épaules ne se disait pas **lëvâ lé z'épale** (Lever les épaules) mais **sourJi lé z'épale** Voir **sourJir**

lëvre masculin : lièvre. **lëvrâse** ou **lëvroche** féminin : hase.

korne de lëvre (Rostre de bélemnite). Voir **korne**

boi de lëvre (Viorne lantane, *Viburnum lantana* Caprifoliacées). C'est la Viorne duveteuse de nos bois, qui présente des corymbes de fleurs blanches, suivies de fruits plats et ovales verts, puis rouges, puis noirs, comestibles quand ils sont bien noirs

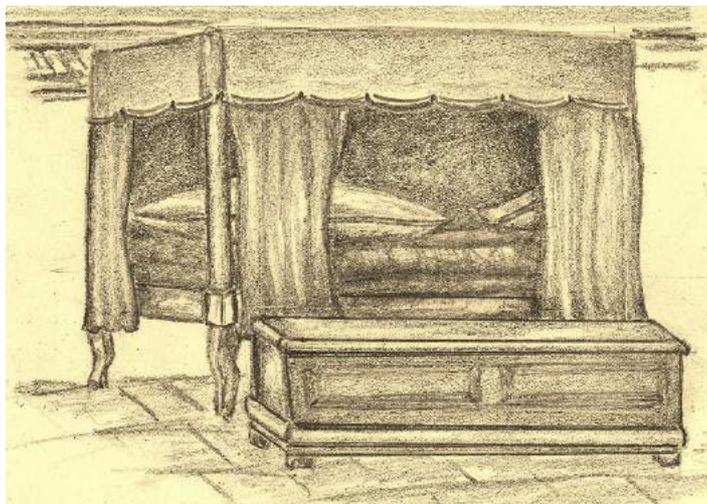
(paraît-il ?) Les repousses, quand elles sont lignifiées peuvent servir à faire des liens.

Et elles ont fait mon bonheur pour faire étudier les poils végétaux aux étudiants, car on y trouve des poils étoilés qui donnent l'aspect poudreux des jeunes feuilles et des bourgeons, des poils simples sur les nervures de la face supérieure des feuilles, et enfin, des poils ramifiés sur la face inférieure.

Son nom de *Viburnum* viendrait du latin viere courber, lier, nouer.

li masculin : 1° : lit. Ils étaient le plus souvent dans la pièce principale (à la fois salle de séjour, cuisine et chambre à coucher). Ils étaient le long des murs, dont ils n'étaient séparés que par **la ragane** (Espace étroit. Voir ce mot) De l'autre côté du lit était **le marcHe pé** (Coffre bas, qui servait de marche pour grimper sur le lit fort élevé)

le li était constitué, de bas en haut : du **cHâli** (Châlit, cadre de bois avec, à chaque bout des panneaux de bois) qui contenait **la payase** (Matelas de paille) surmontée de plusieurs **kouâte** (Matelas de plumes) et encore deux **lésâ** (Draps) plusieurs **kouverte** (Couvertures) un **kouvre pé** (Couvre-pieds bourré de laine ou de duvets) un **édërdin** (Un édredon rempli de plumes) deux **orliâ** (Oreillers eux aussi remplis de plumes) Voir ces différents mots pour quelques détails.



li a kënëille è son marcHepé

li a kënëille (Lit à quenouille ?) Ceci mérite explications. Un lit, situé dans la pièce principale, le long d'un mur, n'aurait guère offert de protection contre le froid de l'hiver et les courants d'air, ni contre les indiscretions de ceux qui mangeaient, cuisinaient, travaillaient ou passaient dans la pièce. C'est pourquoi le châlit était prolongé vers le haut, par quatre montants, allant presque jusqu'au plafond. Là, ils portaient un petit toit horizontal en tissu (le ciel de lit) duquel pendaient des rideaux (les courtines) qui entouraient toute la literie (Les mots : ciel de lit et courtines, étaient utilisés en **patoï** comme en français). Cet ensemble constituait le **li a kënëille** Une fois couché, après avoir remonté les couvertures jusque sur son nez et tiré les rideaux, on se trouvait protégé, niché, bien chez soi, isolé du monde et de ses misères, sans pour autant perdre une miette de la vie de la maisonnée qui s'agitait tout près de vous. Mais, pour être sûr d'être tranquille, il était prudent de contrôler les bruits qu'on faisait soi-même ainsi qu'on le découvrira en allant à **vouésâ**

2° **li** : masculin : lui. **ö l'é li chi ô z'a fouê** (C'est lui qui l'a fait) pluriel :

zeu (Eux) *ö l'é zeu chi ô z'avan fouê* (C'est eux qui l'ont fait)

Le féminin est **lê** (Elle) pluriel **zèle** (Elles) *pt'ët'bé mê përtan kan t'ö y'a li ê lê ö fouê zeu ê pâ zèle* (Peut être bien mais quand il y a : lui et elle ça fait : eux et pas elles) Y aurait-il un sexe de brimé ?

i li fouê sé z'afouére (Je lui fait ce dont il ou elle a besoin) et, comme en français, cela ne précise pas si c'est pour lui ou elle qu'on fait le travail. *i lô fouê lô z'afouére* (Je leur fais le travail qu'il y a à faire chez eux) Voir **afouére**

cHé li (Chez lui) *l'é bé randu cHé li avoure* (Il est bien arrivé à sa maison, maintenant)

su li peut signifier : sur lui : *ö l'a cHë su li* (C'est tombé sur lui) ou sur ses champs : *ö fëdra pâsâ su li* (Il faudra passer sur ses terres)

Voir **lê**

liâ *lier.*

liâ lé bu Atteler les bœufs, en liant leurs cornes au joug.

liâ la cHartaille assurer la stabilité du chargement de foin, de paille, de gerbes d'une charretée au moyen d'une corde tendue de *l'éCHalè** à l'avant au **moulinê** (Treuil) de l'arrière. Se disait aussi **trouyâ la cHartaill** Voir une illustration à **moulinê**

liaille féminin : de **liâ** (Lier) c'est l'espace de temps où on pouvait travailler sans interruption entre deux repas. L'origine de ce mot se trouve dans l'époque où on n'utilisait que des bœufs, qu'on liait à leur joug pour les atteler (voir à **jou**) Atteler les bœufs se disait **liâ lé bu** et les dételer **déliâ lé bu** d'où le mot **liaille** ou parfois **déliaille** qui avaient le même sens : période de la journée de travail où les bœufs restaient attelés sans interruption. Quand l'emploi des chevaux se généralisa, au lieu de **liâ** et **déliâ** on utilisa **atêlâ** et **détêlâ** mais **liaille** et **déliaille** ont été conservés.

libre dans **être libre** être dans un état physique (ou physiologique ?) tel qu'on peut accomplir n'importe quel mouvement.

être köre b(éin) libre (Être encore en bonne forme) formule teintée d'un peu de nostalgie et de pas mal de pessimisme.

i sé pâ köre trö libre (Je ne suis pas encore trop libre) qu'on employait au cours d'une convalescence.

licHâse masculin : ou **lie cHase** Ainsi **une cHâse** était un bas) et **un licHâse** était une jarretière !

lidoire que l'on entend dans **la bike é lidoire** (La chèvre est en chaleur) et comme elle est en période où elle est fécondable, elle est censée rechercher le bouc.

Bien peu de fermes en possédaient un car, bien qu'on fît payer ses saillies, c'était un animal de peu de rapport, ne donnant ni lait ni chevreaux et dégageant une odeur extrêmement puissante, désagréable et tenace qui imprégnait tous ceux qui approchaient l'animal. Les chèvres des fermes n'avaient donc pas l'occasion de rechercher le bouc, si bien que, pour reconnaître leur état, il fallait observer une certaine tuméfaction de leur vulve, accompagnée de sécrétions et d'une certaine excitation de la bique qui devenait encore plus capricieuse que d'ordinaire.

Il y avait dans la commune, une famille de gagnepetits qui avait un troupeau d'une dizaine de chèvres. Elle n'avait pratiquement pas de terres, aussi menait-elle paître ses chèvres sur les talus, le long des chemins et, comme l'argent leur manquait pour payer les saillies, elle avait aussi un énorme bouc, auprès duquel les gens des villages des alentours amenaient leurs chèvres : ça faisait toujours un peu d'argent de gagné.

Il y avait dans cette famille une fille, à peine plus jeune que moi qui était pourtant mignonne, mais qui puait toujours affreusement le bouc. Elle était victime des quolibets d'un certain nombre de polissons de l'école, qui ne sentaient pourtant pas la rose eux non plus et ne devaient leur odeur douteuse qu'à eux-mêmes. Les instituteurs avaient bien été obligés de la mettre un petit peu à l'écart au fond de la salle de classe, car son odeur était vraiment terrible et communicative.

Plusieurs fois, je fis l'effort de l'accompagner sur le chemin de l'école, mais elle n'en parut pas heureuse. Sans doute pensa-t-elle que je le faisais par charité, ce qui était d'ailleurs un peu vrai. La vie m'a appris par la suite qu'on peut parfois aussi avoir envie de cacher sa peine.

Petit à petit, elle parut sombrer dans un état de débilité dont elle ne sortit que vers quatorze ans, quand elle fut embauchée comme bonne dans une ferme, loin de chez elle, loin des boucs et loin de ceux qui avaient connu sa détresse et parfois s'en étaient amusés. Et, dès lors, sa vie ne fut ni meilleure ni pire que celles des autres filles.

lieuze féminin : moissonneuse-lieuse, détails à **jerbe**

la lieuze était à elle seule une véritable usine ambulante. Dans l'image ci-dessous on peut admirer, en haut **lé z'ale** (Les ailes) barres de bois horizontales, qui tournaient pour rabattre les tiges de céréales sur la scie située en dessous. Une fois coupés, pailles et épis tombaient sur **le tablié** sorte de tapis roulant, constitué de deux parties, une horizontale qui convoyait vers une deuxième partie oblique. Tout cela amenait les pailles en haut de la machine, où elles étaient rangées et tassées par les **démouézèle**, puis liées en gerbes par le lieur et enfin éjectées.





La moissonneuse-lieuse en majesté !

Salle des Machines agricoles, Le Vieux Cormenier, Chez Bernardeau, 86, CHAMPNIERS .

limin masculin : limonière : ensemble de deux limons, ou bras, situés à l'avant d'un véhicule entre lesquels on attelle un cheval. Si il y avait besoin d'un deuxième cheval pour traîner un lourd chargement, on l'attelait entre des **tré** (Chaînes accrochées aux extrémités des limons) Ce qui fait qu'on distinguait **le cH'vâ de limin** et **le cH'vâ de tré** Au premier revenait la responsabilité de participer à la conduite du véhicule, le second ne faisait qu'aider à la traction, mais il pouvait contrarier l'action du premier par des efforts maladroits. Si bien que, chez nous, chacune des deux juments avait sa spécialité à **sultane** , intelligente mais impétueuse, le **limin** , à **dora** , puissante et calme, **lé tré**

limounè* masculin : pièce de bois qui borde et soutient le plancher de la charrette, qui porte le **moulinê** à l'arrière et se prolonge par le brancard à l'avant.

limouzine féminin : grande pèlerine des bergers qui avaient existé avant mon enfance et qui n'étaient plus qu'un souvenir.

*Pourtant, notre voisin le Braconnier, avait conservé celle de ses ancêtres et s'en servait encore. C'était une grande pièce d'un lourd tissu, coloré par des bandes de couleurs douteuses, bleu gris alternant avec des bandes jaune sale, avec un trou au milieu pour passer la tête et un galon pour la fixer au cou. Mais, comme le voisin avait un instinct irréductible de bricoleur, il est possible que cette **limouzine** ait été quelque peu aménagée par ses soins. La seule chose dont je sois sûr, c'est qu'elle était si grande que je pouvais m'en faire un tipi, quand mon voisin ne l'avait pas sur le dos. Et ça sentait l'indien !*

lin loin.

avoure ö l'ira pâ pu lin (Maintenant, ça n'ira pas plus loin) c'était le commentaire de ceux qui avaient laissé tomber un objet sur le sol par mégarde.

dô pu lin ki me rapèle (Du plus loin dont je me souviens)

cHâ p'ti va lin (Mot à mot c'est : "ça petit" va loin) **cHâ p'ti** veut dire : doucement. Donc, on peut traduire par *chi va piano va sano, chi va sano va lontano.* (LAROUSSE) ou encore : *Qui veut voyager loin ménage sa monture* (RACINE)

Loin vient du latin *longe* qui signifie loin ou au loin, et qui vient lui-même de *longus* long. Et en *patoï* loin ou long c'est toujours **lin** .

lin masculin, **linJe** féminin : long et longue.

lé lin këm' un Jou san pou(éin) (Il est long comme un jour sans pain) était utilisé pour décrire une personne grande et mince.

l'a cHë tou de son lin (Il est tombé tout de son long : il s'est étalé sur le sol)

ö n'an di lin (Cela en dit long) formule employée critiquer les attitudes ou les conduites des contemporains et qui dispensait de commentaires superflus pour signifier que la cause était entendue et condamnée.

ö s'ra pâ lin (Ce ne sera pas long) avait le sens de bientôt **ö s'ra pâ lin k'ö fëra në** (Il fera bientôt nuit) **a se gringënasâ de m(éin)me ö s'ra pâ lin k'ö se kalötëra** (À se chamailler comme ça bien ça se giflera bientôt) formule qui annonçait une dispute enfantine qui couvait.

le lin (Le long ou près de) **rêste pâ dan chô mitan va pisâ le lin de la muraille** (Ne reste pas dans ce milieu, va uriner le long du mur)

chô lin (Chez nous, notre village, ou notre région selon les cas). Peut-être cela désignait-il les gens qui habitent *le long* de ces chemins, de ces champs qui formaient notre pays. **lé Jan de chô lin** (Les gens d'ici, nos concitoyens) **l'é pâ de chô lin** (Il n'est pas d'ici : c'est un étranger) **l'é de chô lin** (Il est de chez nous, c'est un compatriote)

t'é chô lin anë (Tu es dans la région aujourd'hui)

linJâ masculin, **linJâde** féminin : de forme allongée, utilisé particulièrement pour décrire les fruits, les légumes ou les pièces de terre. **un linJâ** peut aussi désigner un linge. Dans ce sens voir **drapè***

linJou féminin : longueur, voir **grande larJou** à **larJou** (Largeur)

linJaille féminin : suite de bâtiments les uns au bout des autres : la maison d'habitation, les servitudes, les écuries etc. À comparer avec "longère" ?

linJe masculin : linge.

ö l'é dô bè* linJe (C'est du beau linge) ce sont des gens riches donc qui peuvent avoir des beaux habits.

la linJëri L'ensemble du linge, tout confondu.

linJe féminin : longe : corde ou lanière de cuir attachée au cou ou à la bride d'un animal permettant de le conduire de la même manière qu'on conduit un chien avec sa laisse.

litraïlle féminin : 1° : bande de terrain étroite et allongée sur le côté d'un champ, ou plus rarement à l'intérieur d'un champ, qui n'était pas consacrée à la culture du moment **la litraïlle étë souan lësaïlle an pë'ille** (La bande non cultivée était souvent laissée en herbes) graminées et autres plantes sauvages. Ce n'était pas un état définitif mais une commodité passagère, par exemple, pour permettre le passage des charrois ou des instruments.

2° : bande étroite située sur le bord d'une pièce de tissu.

livre féminin : unité de mesure des poids la plus couramment utilisée valant 500 grammes. On ne précisait même pas, par exemple **un pou(éin) de katre** était un

pain de quatre livres, donc deux kilos, notre pain habituel, il n'y en avait pas d'autre.

un livre au masculin, c'était, comme en français : un paquet de feuilles de papier avec des choses écrites.

lizö masculin : Hysope, *Hyssopus officinalis*, Labiées : plante aromatique d'origine orientale dont plusieurs variétés se sont implantées en France. Chez nous elle n'existait pas à l'état sauvage, mais certains la cultivaient.

Elle est médicinale grâce à ses fleurs et ses feuilles. Elle est tonique (elle donne du punch !), stimulante et cordiale (elle stimule le cœur !) elle est aussi dépurative (elle purifie l'organisme) elle est stomachique (elle favorise la digestion) elle est expectorante (elle dégage les mucosités de l'appareil respiratoire) et béchique (elle calme l'irritation des toux sèches) Que de bienfaits, mais on peut se demander ce qu'il en serait de toutes ces vertus sans l'eau de la tisane qui n'est pourtant jamais citée. Revers de la médaille, son essence favorise ou provoque les crises d'épilepsie, il faut donc se garder d'une consommation excessive. Détail intéressant : BONNIER précise que les tiges étaient employées comme goupillon au cours des cérémonies religieuses, n'est-ce pas suffisant pour en favoriser la culture ?

lô : leur ou leurs ou le ou, parfois : il.. **lé pâ v'nu lô dire** (Il n'est pas venu leur dire) **le li a pâ di** (Il ne lui a pas dit) **le lô z'a pâ di** (Il ne leur a pas dit) **le lô z'avan pâ di** (Ils ne leur on t pas dit))

ö l'é lô z'afouère (C'est leurs affaires) **lô cH(éin) lô z'avon fouê écHapâ lô bâte** (Leur, ou leurs, chien ou chiens, leur on fait s'enfuir leurs animaux)

lô z'a pâ di (Il ne l'a pas dit) Voir **ö** et **ô** Voir aussi **lou**

locHe féminin : limace, toutes les limaces d'une manière générale. Les belles, grosses, rouge brique, *Arion rufus*, qui ne mange que des végétaux en cours de décomposition et des champignons, même vénéneux, et qui n'est donc pas nuisible. La brune ou beige avec un réseau plus foncé sur le dos, *Agrolimax*, aujourd'hui promue *Deroceras reticulatum*, plus petite mais vorace et gourmande de jeunes céréales, de jeunes prairies et de toutes les jeunes cultures en résumé, assez dévastatrice. Enfin la petite noire qu'on peut trouver aussi bien en surface que sous terre, où elle est plus pâlotte, *Arion hortensis*, qui mange tout ce qui lui tombe sous la dent, aussi bien les pousses que les tubercules.

On traquait tout ce petit monde, y compris les innocents, avec une baguette ou une tige métallique pointue sur lesquelles on les embrochait les unes après les autres avant de jeter les brochettes visqueuses qu'elles formaient dans la basse-cour pour la plus grande joie des volailles. Ces menues tâches, limitées aux jardins potages, étaient le plus souvent confiées aux enfants auxquels cette atroce variante du pal ne posait aucun problème ! Dans les champs on se contentait de les supporter.

Aujourd'hui, grâce à la chimie, on a les moyens d'intervenir dans les grandes cultures en détruisant les mollusques et, malheureusement du même coup, leurs prédateurs à poils, à piquants ou à plumes qui s'intoxiquent en mangeant des proies empoisonnées.

locHe vërdoune féminin : petits poissons des ruisseaux et des rivières qui ont des barbillons à la mâchoire inférieure (*Cobitis* ?) On désignait également ainsi toutes sortes de petits poissons, **vërdin** (Vairons) ou alevins divers, qui pouvaient être pêchés au **gobemoucHe** (Voir ce mot. Récipient en verre conçu pour faire un piège à mouches)

*Dans cette grosse bouteille très ventrue à large fond immergée dans l'eau après y avoir mis une poignée de son, le menu fretin, attiré par l'odeur, entrainé par le fond et cherchait à ressortir bêtement, directement à travers la paroi de verre. Le seul travail du pêcheur consistait à remonter le **gobemouche** quand il y avait beaucoup de monde dedans et à le remettre plus loin après l'avoir vidé. En général c'était un jeu pour les enfants qui était pratiqué à l'occasion d'un pique-nique au bord de l'eau ou pendant la fenaison pour les veinards qui, comme **louizête**, avaient des prés au bord **dô yeure**. Dans tous les cas on avait apporté une poêle à frire avec le **gobemouche** et les petits poissons étaient frits sur place avant d'avoir eu le temps de mourir : un mets particulièrement délicat !*

löde qualifie une personne peu active, molle, qui traîne dans tout ce qu'elle fait. Ce mot servait surtout à invectiver quelqu'un que l'on souhaitait stimuler. Je ne l'ai entendu employer que parmi les femmes et pour les femmes *a l'é löde* (Elle est molle)

En ancien français, une lodière était une femme de rien. Voir l'lanë à në

löJe féminin : cabane provisoire, bricolée avec des tiges de topinambours (ou des brandes dans les coins où il y en avait) et plus rarement des fagots. Elle ne durait que quelques années et on la reconstruisait ici ou ailleurs selon les besoins pour ranger des outils ou disposer d'un abri sur des terres éloignées de la ferme. Parfois c'était un bâtiment en pierres avec une toiture de tuiles, isolé en plein champ, pouvant faire office de petite grange ou de petite étable à la disposition des animaux qui ne rentraient pas à la ferme, ou de remise pour certains instruments.

löJi masculin : logement de personnes importantes, riches propriétaires ou hobereaux décaqués, ou maison de maîtres qui n'était pas souvent habitée par des paysans en activité.

Ces **löJi** étaient des maisons de taille considérable, à deux étages, plus les combles, généralement de forme lourdement cubique, extérieurement d'une grande simplicité. Elles étaient toujours très belles à l'intérieur, avec un couloir central majestueux et carrelé, une salle à manger, un salon, revêtus de belles boiseries. En outre elles étaient enrichies, un peu partout, de trophées de chasse. Elles étaient construites entre des grands bâtiments de ferme et un parc boisé d'essences plus ou moins exotiques avec, un peu plus loin, un bosquet nommé **garêne** fournisseur de bois de chauffage. Bien entendu on y accédait par une allée traversant les champs du domaine, bordée de grands arbres (chênes, platanes ou cèdres).

En outre, ce **löJi** était coiffé d'une sorte de clocheton très élevé où ne pouvait accéder qu'une seule personne, laquelle pouvait observer les champs de la propriété et surveiller ceux qui étaient censés y travailler. Il y avait aussi, accrochée très haut sur la façade, une cloche assez grosse pour être entendue de fort loin, afin de rameuter la valetaille pour les repas ou les différents mouvements nécessaires à une bonne exploitation du domaine. Du moins c'est le souvenir que m'en ont laissé de rares et brèves visites. Ces maisons sont maintenant occupées par des paysans qui ont fait de "bonnes affaires" et acheté toutes les terres.

Témoin celui dont il faut conter l'histoire.

*Ce **löJi** était superbement situé en bordure de forêt, au milieu de terres vastes et fertiles. Toutes les conditions étaient réunies pour en faire un domaine prospère. Il était la propriété de riches roturiers qui menaient grand train. Ils avaient une meute*

réputée, d'une cinquantaine de chiens de meute (des Chiens Courants Poitevins) et des chevaux convenables pour les chasses à courre, avec les locaux pour héberger ces animaux. Le chenil était un long bâtiment de petite hauteur, avec de nombreuses fenêtres en demi-cercle bordées de briques rouges. Je devais trotter longtemps pour aller d'un bout à l'autre de la demeure de ces chiens. Et ce local contenait aussi la sellerie. Car cette Maison entretenait les équipages nécessaires pour suivre les chasses auxquelles étaient conviés le ban et l'arrière ban de la noblesse régionale. Si bien que les propriétaires de ce **lōJi** ne tardèrent pas à être ruinés, ce qui fit dire autour d'eux **ke lé cH(éin) lé z'avian méJé** (Que les chiens les avaient mangés)

Quelques terres éloignées furent vendues, d'autres, faute de personnel, furent laissées à l'abandon et il fallu se résoudre à mettre les champs et **le lōJi** en vente. Mais ils ne trouvèrent point preneur à cause de leur mauvais état.

Et c'est là qu'intervint **milemlemile Jêne Jardinâ ô fôbour cHârâ a sé mouésan** (Jeune jardinier dans la rue du Faubourg Charrault à Saint-Maixent) Attiré d'abord par la simple curiosité qui amenait bien des petites gens à contempler ce qui restait de ces riches maintenant ruinés. **milemlemile** y vint en simple promeneur. Puis, ayant tout visité, il lui vint l'idée folle de racheter cette épave. Il trouva sans doute quelques appuis pour lui servir de caution, car il était réputé pour son sérieux et ses extraordinaires aptitudes au travail.

Il parlait comme il travaillait, avec un débit tellement accéléré qu'il mangeait la moitié de ses mots, et en faisant de nombreuses répétitions. En outre il calculait sans cesse. C'est pourquoi on l'avait surnommé **milemlemile** en diminutif de son prénom, prononcé à sa manière, et en allusion aux sommes qu'ils voulait gagner et qu'il gagna d'ailleurs bientôt.

Aussitôt arrivé sur place il commença par abattre de ses mains tous les arbres magnifiques, plusieurs fois centenaires, de l'immense parc qui entourait **le lōJi** et il en vendit les troncs, ce qui lui permit de rembourser la plus grande partie des dettes qu'il avait contractées.

Ensuite il donna gratuitement le bois des frondaisons et des souches à de pauvres gens qui n'étaient pas assez riches pour s'acheter le bois nécessaire à leur chauffage et à leur cuisine, à la condition qu'ils arrachent totalement et parfaitement les souches. C'était là un travail de forçat mais beaucoup s'y laissèrent prendre. Cette opération permit à **milemlemile** de récupérer, autour de son **lōJi**, un champ vaste et particulièrement fertile. Pendant ce temps il remettait en culture toutes les terres en friches.

Ainsi commença sa fabuleuse prospérité. Mais il était aidé par son épouse minuscule mais de la même trempe que lui. Voir à **ruête**

lökê masculin : loquet, système destiné à clore une porte, constitué d'une petite barre fixée à la porte par un pivot et qu'on pouvait faire basculer dans un logement solidaire du chambranle : le mentonnet. On l'actionnait de l'extérieur au moyen d'une sorte de gâchette qui traversait la porte.

lökêtâ : assurer la fermeture d'une porte avec le loquet et s'assurer que le loquet est bien en place.

délök'âtâ : 1° : dégager le loquet du mentonnet pour pouvoir ouvrir la porte.

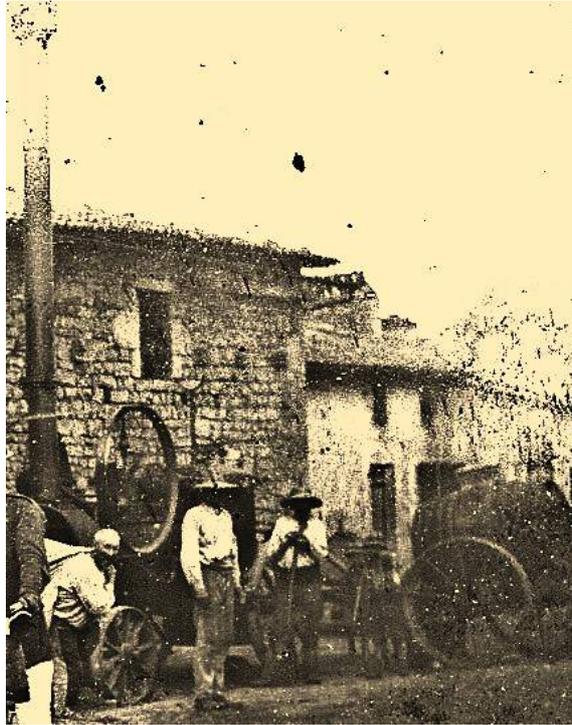
2° : se luxer une articulation.

3° : **lökê** pour **l'ökê** masculin : hoquet, était parfois employé par **lé Jêne** qui disaient **i é l'ökê** (J'ai le hoquet) Alors que **lé vieu** préféraient dire **i é le sikö**

lökombile féminin : machine à vapeur qui servit à entraîner *la bateuze* au cours des *batri* avant l'arrivée des tracteurs à gazole (qu'on nommait *gâzouâle*)

Un des *batou* était spécialement affecté à la conduite de cette machine qu'il fallait sans cesse approvisionner en briquettes de charbon et en eau. Elle était donc toujours accompagnée d'un énorme *bëkö d'éve*

Il devait en outre surveiller la pression de la vapeur. Il se distinguait des autres *batou* par le port d'une combinaison. Voir à *bateuze* et à *mintepaille*



la lökombile ê son bëkö a drête ê le pëpé chi étê ô kourte paille a gâche

lörâ masculin : Laurier sauce, *Laurus nobilis*, Laurinées, celui dont la noblesse fut de couronner les fronts des héros ou des lauréats et de rehausser la saveur des ragoûts plébéiens.

lou : 1° : masculin : leur dans : le leur *le m(éin) le t(éin) le s(éin) le lou* (Le mien, le tien, le sien, le leur) Féminin *la mène la tène la sène la lou* (La mienne, la tienne, la sienne, la leur) *i avon bé un cHéti drôle mê le lou é pâ miou* (Nous avons bien un sale gosse le leur n'est pas meilleur). Pour : leur, voir *lô*

2° : **lou** peut signifier : le, dans *kalôte lou* (Gifle le) *lêse lou pâ fouère* (Ne le laisse pas faire), dans ce cas, le féminin est *la* et le pluriel *lé* par exemple *kalôte la* et *kalôte lé*

éde lou (Aide le) *i va l'édâ* (Je vais l'aider) *éde lé* (Aide les)

yéte lou (Guète-le) *i va le yétâ* (Je vais le guetter)

akôte lou (Arrête-le) *i pë pâ l'akôtâ* (Je ne peux pas l'arrêter)

3° : **lou** est aussi employé pour dire : à eux. *doune lou din* (Donne leur donc)

Pour dire : leur, chez *louizête* et davantage encore en allant vers la Gâtine, on disait **lou** mais chez nous *ô linâ* il n'y avait pas de règles bien précises.

*Ailleurs on employait **leu** Et, comme tous ces gens se rencontraient en diverses occasions, chacun en arrivait à faire de jolis mélanges*

lou(éin) masculin : levain. Dans ma petite enfance on ne faisait plus de pain à la ferme mais il restait tout le nécessaire pour en faire : le grand four en pierres pour le cuire, la **mouê** (La maie) pour le pétrir et le **boulitè*** (Blutoir) pour tamiser la farine. Il y avait aussi, ici et là, des broyeurs à meules, pour broyer les céréales qu'on destinait aux animaux, mais qui, après un petit réglage, pouvaient aussi bien faire des farines panifiables.

Puis vint la guerre avec son pain noir, gluant, rare et mauvais. Alors les paysans se mirent à moudre clandestinement leur blé. La suite était facile, il suffisait de fabriquer du levain. Les microorganismes (levures, bactéries) qui font fermenter la pâte sont présents avec les grains de certaines céréales et on les retrouve naturellement dans la farine. Il a donc suffi de pétrir longuement des farines de blé et de seigle mélangées avec de l'eau, un peu de sel et un peu de sucre, pour obtenir une pâte élastique qu'on roulait en une boule et qu'il fallait emmaillotait dans des torchons pour la laisser fermenter à une douce température pendant un ou deux jours, afin de réveiller les ferments. Et tout ça faisait du levain.

Après on l'incorporait à la pâte obtenue avec la farine de blé pétrie avec de l'eau pour obtenir une fermentation rapide qui donnait la pâte à pain. Par la suite c'était un morceau de la pâte à pain ainsi fermentée, qu'on gardait dans la maie, comme levain pour les fournées ultérieures.

louJâ : embaucher. **louJâ un vâlé ou une cHanbrère** (Embaucher un domestique de ferme ou une servante) On disait aussi **gaJâ** Voir ce mot.

se louJâ se faire embaucher dans une ferme. Cela se faisait à l'occasion de foires spéciales dites **fâre d'acHëyaJe** Voir **acHëyaJe**

ö l'é t'un gâ chi se louJe (C'est un homme qui loue ses services) sous entendait toujours que ce monsieur était valet de ferme.

louk masculin : 1° : outil formé d'un banc, pourvu à une extrémité d'une tête porteuse de dents, qu'on peut faire basculer en avant ou en arrière au moyen d'une pédale située sous le banc. Quand on la fait basculer en avant, vers celui qui l'utilise, elle vient coincer sur un bloc de bois, les pièces qu'on désire tailler et dégrossir avec **le koutè* a deu manche** (Couteau à deux manches) : la plane du menuisier, **le louk** était beaucoup utilisé pour faire des manches d'outils



2° : **un louk** sécrétions nasales qui se sont desséchées à l'intérieur d'une narine et qu'on peut extraire avec son ongle, ce qui provoque beaucoup de plaisir.

3° : **un louk** un loup (Mammifère carnivore de la famille des Canidés !). Ils ont disparu longtemps avant mon enfance.

la lanterne ô louk (La lanterne aux loups) constituée par un corps cylindrique, avec, sur le côté, une fenêtre vitrée rectangulaire, et, à l'opposé un manchon, dans lequel on pouvait enfile un bâton, qui permettait d'éclairer de haut. Le sommet était un cône dont la pointe portait un anneau où on pouvait passer les doigts pour transporter cette lampe. Le tout, sauf la fenêtre, était en ferraille et percé d'une multitude de trous de formes variées, par lesquels passait la lumière de la bougie allumée à l'intérieur. Cela faisait, sur l'environnement nocturne, autant de petites taches de lumière qui étaient, paraît-il, de nature à éloigner les loups, pendant que le faisceau lumineux plus large, dispensé par la petite fenêtre vitrée, était susceptible d'éclairer le chemin.

Tout cela paraît bien aléatoire aujourd'hui. L'ensemble était probablement conçu pour protéger la bougie du vent, pendant que les trous laissaient passer le peu d'air qui lui était nécessaire pour brûler et éclairer. En fait c'était une **lanterne a bouJi** plus ancienne que ces **lanterne a pëtrole** précieuses pour s'éclairer à l'extérieur et au vent, que nous nommions aussi **lanterne tanpête**

tu soupërâ avêk lé louk (Tu dîneras avec les loups) ou **lé louk soup'ron avêk té** (Les loups dînerons avec toi) disait-on aux noctambules.

tu f'râ le soupâ dô louk (Tu feras le dîner des loups) à l'intention de celui qui allait partir à la tombée de la nuit.



La lanterne ô louk

lour masculin : lourd, qui a du poids, mais on préférerait nettement **pëzan té sour ou lour** (Es-tu sourd ou lourd ?) qui stigmatisait à la fois votre inaptitude à écouter et à exécuter les ordres

l'é lour (Il n'a guère de vivacité intellectuelle !)

lucHâ : lécher. *le cH(éin) luche son rouJê mê le va bé le rouJâ d'azâr* (Le chien lèche son os mais il va bien le ronger sans doute) *le cHa a lucHé la krême dô pörnyâ* (Le chat à léché la crème du petit seau) en fait celle qui était remontée à la surface du lait contenu dans ce seau. C'était un drame presque quotidien.

i é lucHé mën'échële (J'ai léché mon assiette) Je ne l'ai pas léchée (ce n'était pas permis) mais : j'ai bien tout mangé ce qu'on m'y avait servi.

lucHâ le pia lucHâ la pouéle (Lécher le plat, lécher la poêle) signifiait manger, à même ces récipients, les restes de nourriture qu'ils contenaient encore à la fin du repas

un luche pia masculin : un lèche plats, était un pique-assiette.

lucHâ sa kiére (Lécher sa cuillère) puis l'essuyer à la nappe avant de l'accrocher au *kiérâ* Voir ce mot.

ö l'é t'a s'an luchâ lé katre dê t'ê le pouze (C'est à s'en lécher les quatre doigts et le pouce) était le compliment le plus raffiné qu'on pouvait décerner à la cuisinière.

arête din de lucHâ ton drôle ou bé i va te le grésâ de moutarde (Cesse donc de lécher (d'embrasser) ton enfant, ou bien je vais te le graisser de moutarde). C'est une citation de ma mère s'adressant à *louizête* Il faut préciser que c'était une allusion à une recette destinée à dissuader les jeunes enfants de sucer leur pouce ou certains de leurs jouets.

luch'ri féminin: manies des chiens de lécher les personnes, éventuellement d'autres animaux, pour manifester leur affection. Manies de certaines personnes de vous infliger d'interminables baisers.

À cette époque, mon chien Médor ne me quittait guère, et, pendant les repas, il s'asseyait près de ma chaise, le museau en bas, surveillant par en dessous, d'un air triste ce qui se passait sur la table. Aussi bien, à la fin du repas, je lui donnais les restes et surtout je lui faisais lécher les assiettes et les plats qu'il faisait propres et nets, en quatre coups de langue. Or, un dimanche, notre voisin, le bon Docteur qui avait, comme souvent, déjeuné avec nous, bavardait, en cette fin de repas, avec mon père et nous observait, d'un air amusé, le chien et moi. Au bout d'un moment, il me demanda «Maintenant que tout est nettoyé crois-tu qu'il soit bien utile que ta maman lave la vaisselle ? » Je lui répondis, interloqué et vaguement indigné que, bien sûr, c'était tout à fait nécessaire.

Ensuite personne ne fit plus attention à nous, mais j'étais médiocrement satisfait de ma réponse. En effet le chien et le Docteur étaient deux grands amis et passaient de longs moments ensemble. L'un dormant aux pieds de l'autre qui lisait. Aussi, je craignais confusément qu'il puisse penser que je trouvais mon chien répugnant, bref que je ne l'aimais pas beaucoup : des idées comme un enfant seul, qui réfléchit trop, peut s'en fabriquer.

Aujourd'hui je me demande si le bon Docteur n'avait pas posé cette question parce que, lui qui, en bon médecin était toujours hanté par ses problèmes d'hygiène, craignait d'avoir mangé dans des assiettes qui, pour tout lavage, auraient seulement été léchées par Médor.

lugrou masculin, **lugrouze** féminin : visqueux, gras, collant, graisseux comme les couverts enduits d'huile ou de sirop.

balô lugrou ou *bêk lugrou* (Lèvres collantes ou bec, bouche collante) des

petits enfants en train de se bourrer de bonbons.

lugri masculin : coulée visqueuse qui suinte des petits nez enrhumés et trop rarement mouchés. Et aussi : trace visqueuse et brillante (si elle est fraîche) que laissent escargots et limaces, à la suite de leur passage, on disait **un lugri de luma** Voir **luma** et **biJâ** (Baiser) et **balö** (Lèvres)

lugarâ : graisser, poisser.

luma masculin 1° : escargot, que l'on nommait aussi **kagouille** féminin

luma de palise (Escargot des haies) ce sont ces petits escargots dont la coquille est jaune vif, ou, parfois, marron clair, qui vivent sur les rameaux, dans les buissons. *Helix variabilis*.

lugri de luma (Trace d'escargot)

luma kiabö (Coquille d'escargot vide) voir **kiabö**

2° : **luma** était aussi la morve qui coulait du nez des enfants, avec ou sans les belles bulles qu'ils pouvaient faire en renflant, pendant ces rhumes qui duraient aussi longtemps que les hivers, car le chauffage de la pièce commune était assuré par cet unique feu de bois dans l'âtre, qui aspirait l'air glacé du dehors par les portes et les fenêtres, souvent très vieilles et peu jointives, pendant que l'air chaud s'enfuyait en majeure partie par le conduit de la cheminée. Près du feu **on se routisê la goule ê on se Jêlê le chu** (On se rôtitait la figure et on se gelait le derrière) comme il a été souvent répété ici, tant la chose avait marqué nos enfances. D'ou ces rhumes si communicatifs qui faisaient que les enfants faisaient des **luma** de l'automne au printemps. Voir **morCHou** (Morveux)

luzâ : luire, qui se disait aussi **têrluzâ**

luzan luisant .En hiver on entendait dire **pr(éin) garde a pâ ripâ le cHëmin é luzan** (Prends garde à ne pas glisser, le chemin est luisant) donc : risque de verglas.

ver luzan Ver luisant, femelle du Lampyre, *Lampyrus noctiluca*, qui, dépourvue d'aile ne peut voler, mais dont les trois derniers segments de l'abdomen, qui sont très lumineux la nuit, attirent son mâle directement à pied d'œuvre. Les larves sont, en outre, nos concurrents **për la sâse ô luma** .

luzarne féminin : Luzerne fourragère, *Medicago sativa*, Légumineuses. Voir **infîâ**

ly(éin) masculin : lien, mot qu'on n'employait guère que pour désigner le lien de paille tordue utilisé pour lier les javelles pour les transformer en gerbes (Détails à **Javêlê**

m

mâ masculin 1° : moi. **mâ** et **tâ** (Moi et toi) se disaient aussi **m(éin)** et **té** ou encore, chez **louizête** : **mé** et **té** Mais, dans : moi aussi, il fallait dire **mê tou** ou à la rigueur **mé tou** mais sûrement pas **m(éin) tou** Voir aussi **tê tou** ou **té tou** (Toi aussi)

ö l'é mâ (C'est moi) ou **ö l'é m(éin)**

2° : **mâ** masculin : mal **ö me fouê mâ** (Cela me fait mal) **fini din tu me fouê dô mâ** (Cesse donc tu me fais du mal)

Et le souvenir de cette bonne grand-mère qui disait, à chaque fois que nos jeux nous portaient à la toucher quelque peu, ê mâdin mâ kö me fouê si gran mâ (Eh mon Dieu, moi, que ça me fait si grand mal)

mâ pouvait aussi exprimer la difficulté qu'on éprouvait à accomplir une action **avêk chô rênâr y'é dô mâ a me chupâ** (Avec ce lumbago j'ai des difficultés à m'accroupir)

ö l'é pâ mâ chi li fré dô mâ (Ce n'est pas moi qui lui ferai du mal) propos ironique d'un convive devant un plat peu engageant.

Voir **mâdin** et aussi **admâ** dans l'expression **ö te s'ra admâ** (Ça te manquera, où il est possible que **mâ** ait le sens de : mal pour dire : ça te sera du mal, ça te donnera du mal, donc des difficultés ?

Certains prononçaient **mô** pour dire : mal, douleur. Voir **môfazan**

mâcHâ : mastiquer, mâcher.

être de boune mâcHe (Être de bonne mastication) mâcher bien volontiers, donc avoir bon appétit en général. Voir **agranâ** pour trouver une expression de sens voisin.

mâcHâ Jâ (Mâcher haut) : en ouvrant largement ses mâchoires comme si la nourriture vous collait aux dents, c'était avoir des difficultés à déglutir un mets qu'on ne trouvait pas bon et qu'il fallait mastiquer lentement et longuement avant de pouvoir l'avaler. Le bruit qu'on fait en disant **mâcHâ Jâ** dont la prononciation vient du fond de la bouche, ainsi que la mimique à laquelle on est obligé, évoquent bien la pénibilité de cette manducation.

mâcHouinâ : mâcher sans appétit, mâchouiller, mâchonner.

mâchi masculin : "mâchures", ce qu'on obtient en recrachant quelque chose qu'on vient de mâcher.

mâcHi de poume désigne les résidus des pommes broyées, écrasées puis pressées pour en extraire le jus au cours de la fabrication du cidre. Et si **le mâcHi de poume** n'avait pas été trop pressé on pouvait le laisser fermenter et cela

conduisait, après distillation, à une eau de vie particulière imitant le calvados.

Pour le poiré on obtenait *dô mâchi de pouère* qui ne servaient pas à grand-chose et finissaient sur le tas de fumier, contrairement au marc de raisins qui n'était point un *mâchi* mais une *râpe* laquelle, allongée d'eau, donnait le *râpé* Voir ce mot

Une mâche en 1743 était l'action de mâcher.

macHâ : 1° : meurtrir. Ce mot pouvait être utilisé en parlant des personnes, des animaux, ou des fruits et des légumes, contrairement à *martourir* qui n'était utilisé que pour les personnes. *lé poume son macHaille* (Les pommes sont meurtries) elles montrent des zones déprimées avec une pulpe ramollie et brunie.

ö l'é dô san macHé (C'est du sang meurtri) était le nom donné aux hématomes.

macHâ le chër (Meurtrir le cœur) ou *macHâ le Jabö* (Meurtrir le jabot) était utilisé pour parler de l'effet d'une nourriture écœurante, qui donnait envie de vomir, ou pour évoquer un excès qui a conduit à une indigestion, toutes situations où le cœur n'est pas vraiment en cause. Voir *cHer*

de l'éve macHaille (De l'eau meurtrie) désignait un vin largement coupé d'eau. Si le vin dominait un peu on pouvait dire *dô vin macHé*

t'â lé z'ail macHé (Tu as les yeux battus) entourés d'un cerne plus ou moins bleuâtre, témoin de fatigue ou de nuits blanches.

2° : *macHâ* était aussi employé dans le sens de vexer ou contrarier *t'â bé l'air rëcH'nyin y'a t'ö cheuk'cHouze chi te macHe* (Tu as bien l'air grognon, y a-t-il quelque chose qui te contrarie ?) Ainsi *macHâ* pouvait être employé pour les meurtrissures du cœur, du corps et de l'âme. Quand on disait *ö l'l'a macHé* (Cela l'a choqué, vexé, voire humilié) on ne pouvait savoir s'il s'agissait d'un homme ou d'une femme. En revanche *l'a été macHé* (Il a été vexé) ou *a l'a été macHaille* (Elle a été vexée) précisait le sexe de la victime.

En français, on utilise le verbe mâcher pour dire : couper grossièrement, sans netteté en déchirant qui vient de l'ancien français : mâchier : meurtrir

macHine féminin : employé pour désigner la batteuse, ou machine à battre les céréales, et on précisait d'ailleurs souvent *macHine a batre*

mâdin exclamation indiquant la surprise, l'appréhension, l'impatience. C'est peut-être une forme de "mon Dieu !" en *patois* La sonorité évoque aussi assez bien : "moi donc !", avec *mâ* (Moi) et *din* (Donc), comme dans *fouê z'ou din* (Fais le donc) Les rares personnes qui juraient par Dieu disaient *mon yu*

mâge masculin : babeurre ou petit lait, ou plutôt : *lactoserum*, car c'était la partie liquide qui s'écoulait de la *fésèle* (Sorte d'égouttoir à fromage blanc, Voir ce mot) au cours de la maturation du lait caillé, pendant la préparation des fromages. Voir *fërmaJe*

maille féminin : gerbier, gros tas de gerbes constitué par l'ensemble de la récolte rassemblé sur *l'ére* (Surface plane attenante à la ferme) en vue des *batri* (Battages) À cette époque les moissons duraient longtemps. Moissons et battages étaient deux opérations distinctes, que les moissonneuses-batteuses ont réunies en une seule. Entre les deux, il fallait bien entreposer les gerbes et c'était le rôle des *maille*

tas pointus, souvent très hauts où les gerbes étaient empilées et même : maçonnées avec art. Car, comme ces *maille* demeuraient assez longuement dans *l'ére* on avait tout loisir de les admirer ou de les critiquer. Elles pouvaient être un objet de fierté ou de honte, si par malheur *ä vënian a bouziâ* (Elles venaient à s'effondrer)

makrôle féminin : désigne les crottes lenticulaires de bouse desséchée et durcies, formées sur les pattes arrière des vaches qui passaient la majeure partie de leur temps à l'étable. Les *makrôle* se formaient à la base des cuisses, là où leurs poils étaient assez longs pour retenir les excréments déposés sur leur litière et dans lesquels elles se couchaient. Petit à petit, il se formait des petites galettes ovales de 5 à 6 centimètres de diamètre, extrêmement dures, qu'on ne pouvait enlever qu'en arrachant les poils. Et, pour avoir maintes fois essayé, je puis affirmer que les vaches ne supportaient absolument pas cela. Et comme, en plus, l'intervention se pratiquait au niveau des pattes arrières c'était la mission de tous les dangers. Les animaux qui étaient nuit et jour dans les prairies n'en avaient jamais, car ils pouvaient chier où ils voulaient et choisir de ne pas se coucher dedans.

maladâ : être malade. Il était rare que quelqu'un dise *i sé malade* (Je suis malade) Voir plutôt *kërve*

l'a maladé lontan (Il a agonisé pendant longtemps) ou encore *l'a yère maladé*
ö l'a été tantou fouê (Il a agonisé peu de temps : ça a été vite fait) et c'était généralement suffisant pour annoncer ou rendre compte d'un décès.

maladrê : maladroit, voir *adrê*

malanduran masculin *malandurante* féminin : qui tolère difficilement son prochain donc : personne difficile à vivre, mauvais caractère. Ce mot, que notre *patoï* partage avec le Canada, était peu employé *ô linâ* où on préférait *malsoufran*

louizête *l'avait bien entendu chez elle, sans y prendre garde, mais elle devait le redécouvrir après avoir rencontré, quelque part au croisement du méridien de Greenwich avec le quarante cinquième parallèle, un prince, que, de prime abord, elle avait cru charmant.*

mâle ou *mêlé* ou *méle* féminin : 1° nêfle.

mélâ masculin : Néflier, *Mespilus*, en latin, qui nous a donné *mesple* devenu ensuite *mesle* d'où le *patoï* a tiré *méle mêlé* ou *mâle*

Ce qu'il faut savoir, c'est que lé mâle son âre tan k'a son pâ cHöpe (Les nêfles sont très astringentes tant qu'elles ne sont pas blettes) On les consomme donc seulement à ce moment, généralement après les premières gelées, et alors elles constituent un dessert délicieux.

Le fruit, en forme de toupie, porte à son sommet une dépression entourée des restes des 5 longs sépales : c'est donc le réceptacle floral qui devient charnu après la pollinisation. D'abord gris, vert, âcre et astringent il devient roux et contient alors une chair colorée comme une purée marron, riche en tannins et en mucilage, bénéfique pour soigner les diarrhées tenaces. Mais c'est une médication dont on ne dispose qu'à l'automne et dont un excès de consommation peut, à l'inverse, entraîner des diarrhées : tout est dans la dose ! Le fruit contient en outre des acides citrique et

malique, un peu de sucres et de matière grasse. Il se prête aussi, avant d'être blet, à la fabrication de boisson analogue au poiré. Les feuilles, en tisane et utilisées en bain de bouche étaient alors notre remède contre les aphtes, et un peu aussi, contre les inflammations de la gorge. Malgré toutes ses qualités **lé mélé** commençaient à tomber en désuétude.

2° : **mâle** féminin : moelle des os. **lé drôle v'lan tērJou supâ la mâle dô rouJé** (Les enfants veulent toujours sucer la moelle des os) effectivement, dans les sauces ou les ragoûts les enfants se disputaient les os à moelle.

louizête disait **moule**

maleman : en mauvais termes. **ö fô tērJou bé ki vou dēmande une afouère mē si vou v'lé pâ ö nou mētra pâ maleman** (Il faut toujours bien que je vous demande une chose, mais, si vous ne voulez pas, cela ne nous mettra pas en mauvais termes) **avoure le vayan lô bru maleman** (Mot à mot : maintenant ils voient leur bru en mauvais termes) ils la voient d'un mauvais œil.

malénâ ou **mal(éin)nâ** : peiner, avoir des difficultés à faire quelque chose, et aussi : vivre dans la misère, manquer du nécessaire.

malénâ signifie aussi : souffrir **ö fô din bé malénâ pēr mourī** (Il faut donc bien souffrir pour mourir) **Ce fut la dernière phrase que répéta mon père pendant les jours qui précédèrent sa mort.**

malénou ou **mal(éin)nou** masculin, **malénouze** féminin : traîne-misère, presque miséreux. Ce n'était peut-être pas aussi lamentable que **lé kërve la fou(ein)** qu'on retrouvera à **krévâ**

malézé : difficile, malaisé, qui présente des difficultés et **bénézé** facile, voir **éze** (Aise) **ö l'é malézé de li fouère tapâ sa goule** (C'est difficile de lui faire fermer la bouche) : il est difficile de la (ou le) faire taire.

malin masculin, **maline** féminin : personne qui cherche à nuire, ou animal méchant. **n'apërche pâ le cH(éin) lé malin** (Ne t'approche pas du chien il est méchant)

Inversement cela veut parfois dire : habile **a l'é maline pēr tâtâ si la poule a l'u** (Elle est habile pour tâter si la poule a un œuf prêt à être pondu)

malin dérive du latin malignus (méchant, perfide) qu'on retrouve dans : "une tumeur maligne". En ancien français, il signifiait encore : qui se plaît à faire le mal. C'est le sens que le **patoï** a conservé, alors que le français adoptait, au XVII^{ème} siècle, le sens actuel de fin, habile, rusé.

malise féminin 1° : comme en français : malice, tendance à dire des méchancetés, ou à multiplier les taquineries.

avâ de la malise (Avoir de la malice) signifiait précisément : n'être pas facile à diriger, à faire obéir, et même être capable de réactions sournoises et capricieuses. En parlant d'un animal ce n'était pas vraiment avoir de la méchanceté, car on aurait dit alors **avâ de la cHétivété**, mais cela prévenait qu'il valait mieux, quand même, se méfier.

ne pâ y veure malise (Ne pas y voir malice) ne pas déceler de tentative de tromperie, ou de méchanceté, dans des paroles ou des actes.

2° : aptitude à trouver des solutions inédites à ses petits problèmes.

En témoigne un humour glané sur un ancien SUBIET, (journal patoisant). Un grand père cherchait à déloger, avec sa canne, un escargot d'un trou de mur, sous l'œil admiratif de sa petite fille. Il s'ensuivait ce dialogue :

le pëpé : *r'garde voure ke cheu va se sakâ* (Le grand-père : regarde où cela va se fourrer !)

la drôlâse : *ö l'é don bé ruzé cheu pëpé* (La petite fille : c'est donc bien malin cela grand-père)

le pëpé : *ö l'é la foutu malise* (Le grand-père : c'est la fichue malice) ce qui est bien le minimum qu'on puisse dire au sujet de la psychologie de l'escargot.

malsoufran masculin, **malsoufrante** féminin : difficile à vivre, asocial, qu'un rien dérange ou irrite, qui ne tolère pas facilement son prochain. C'était surtout employé pour réagir à des mouvements de mauvaise humeur **â té tërJou bé malsoufran anë** (Ah, tu es toujours bien mal embouché aujourd'hui) Voir **malanduran**

mame : mange, dans le langage utilisé pour s'adresser aux tout petits **alê mame mon mënyin** (Allez mange mon mignon) qui évoluait avec les ans en **téz't'ê ê méJe avoure** (Tais-toi et mange maintenant !) Voir **méJâ**

manacHin masculin : désignait soit une personne habillée d'une façon grotesque, soit un épouvantail. **i é minté dô manacHin dan le sërézâ** (J'ai monté des épouvantails dans le cerisier) **ar(éin)Je te din té fouête këm un manacHin** (Arrange-toi donc tu es habillée comme un épouvantail)

Est-ce une simple déformation de mannequin ? Voir **manifouê** difforme.

manayâ : 1° : manipuler et même : manipuler sans ménagement un outil.

2° : ébranler, soumettre à rude épreuve une personne, un animal **une Journaille de métive ô soulail ö vou manaille son gâ** (Un jour de moisson au soleil cela vous manie son bonhomme)

mancHâ emmancher avec les même sens qu'en français : 1° mettre un manche . **mancHâ une pale** (Mettre un manche à une pelle)

2° : s'engager dans une action. **le s'a mancHé dan z'un vil(éin) cHantié** (Il s'est mis dans une vilaine situation, il s'est engagé dans une mauvaise entreprise)

ö s'a mal mancHé (Cela s'est mal engagé)

3° : se fourrer quelque part où on se trouvera coincé ou piégé. **lé cHëbre s'avan mancHé dan chô ramiJâ ê a pouvan pu s'an depr(éin)dre** (Les chèvres se sont fourrées dans ce fourré et elles ne peuvent plus s'en dégager)

l'é tërJou mancHé dan lé kötyin de cHeuk fumêlé (Il est toujours fourré dans les jupons de quelque femme) qu'il s'agisse d'un enfant ou d'un coureur de jupons.

i me s'é manché lé pé dan dô rinze artfisiële (Je me suis empêtré les pieds dans des fils de fer barbelés)

mancHâ et **se mancHâ** se conjuguent tous les deux, dans certains cas, avec avoir. **le s'avan mancHé dan z'un cHéti cHantié** (Ils se sont fourrés dans une mauvaise situation)

manché masculin, **mançaille** féminin : emmanché, emmanchée et engagé, engagée.

démançhâ : démancher, soit ôter un manche, ou : se défaire, ou : se désarticuler en parlant d'un assemblage quelconque **për pâ k'ö li çHëze su la goule ö l'arê pâ fiu k'ö se démançHise** (Pour ne pas que ça lui tombe sur la figure il n'aurait pas fallu que ça se démanche : qu'on le défasse)

mandrâ diminuer l'éclairage d'une lampe, particulièrement d'une lampe à pétrole. Cela consistait à en diminuer la flamme, ce qui était obtenu en tournant la molette qui réduisait la longueur de la partie supérieure de la mèche, celle qui était exposée à l'air et sur laquelle brûlait le pétrole. On trouvera plus de détails à **çHandê**

manêJe masculin, nommé aussi **mékanike** féminin : dispositif posé et parfois scellé sur le sol, composé d'une large roue dentée horizontale de plus de 1 mètre de diamètre, sur laquelle étaient assujettis 2 ou 3 bras en bois, pour atteler 2 chevaux, ânes ou bœufs, qui tournaient en rond pour entraîner cette roue. Celle ci mettait en mouvement une petite roue dentée verticale solidaire d'un axe métallique qui entraînait la **dépik'teuse** (Sorte de machine à battre les céréales, réduite à sa plus simple expression) Cette dernière possédait une suite d'engrenages destinés à obtenir une très grande vitesse de rotation du **bateur** (Cylindre fait de plusieurs barres parallèles, pourvues ou non de dents d'acier) qui projetait avec violence les épis sur une plaque métallique **le contrebateur** où ils étaient décortiqués par la violence des chocs. L'ensemble était très dur à démarrer, mais ensuite, ça tournait bien.

manière féminin : manières, façons de se comporter, dans **être de la boune manière** (Avoir de bonnes manières, avoir un comportement agréable). C'est à peu près le même sens que : **être de la boune afouère** voir **afouère**

fouère dô manière (Faire des manières, manquer de simplicité dans son langage, avoir des attitudes apprêtées) n'était guère apprécié. Cela consistait **a torsâ la goule ê tortiyâ dô chu** (Tordre la bouche et tortiller des fesses)

manifouê mal foutu, difforme, toutes ces anomalies ou malformations étant dues à des accidents génétiques ou à l'influence de l'environnement. Ce mot était employé pour des êtres vivants. Voir aussi **bicHouê** Pour ce qui concerne les objets ou les résultats d'un travail voir **gôrêté** à **gôrêtâ** ou **abêné** à **abënaJe**

mankâ : 1° : ne pas avoir à suffisance ou faire défaut **ö n'an mankra d'une liaille** (Il s'en faudra d'une séance de travail) il nous aurait fallu une demi-journée de plus. **a nou mankra** (Elle nous manquera) même sens que **a nou s'ra d'a dire** voir à **dire**

2° : vexer, contrarier, dans **ö fô pâ le mankâ** (Mot à mot : il ne faut pas le manquer) ou encore **ö fô pâ li mankâ** (Il ne faut pas lui manquer) expressions qui signifient qu'on a affaire à un personnage difficile, qu'il convient de ne pas vexer et de ne pas contrarier.

mantri ou **mantëri** féminin : mensonge. Dans le **patoï** même quand il n'y a qu'un seul mensonge, on dit toujours **ö l'é dô mantri** (Qu'il faut traduire par : Ce

sont des mensonges)

Le verbe mentir ne semble pas exister *patoï* on disait *le di dô mantri* (Il dit des mensonges) pour : il ment.

Menterie se dit encore au Québec et aussi en français où il est vieilli.

mantin masculin : menton.

mantou masculin, ***mantouze*** féminin : menteur, menteuse. ***mantou këm un aracHou de dan*** (Menteur comme un arracheur de dents) ce qui est une allusion au « Ça ne te fera pas mal » qui, dans mon enfance, tenait encore lieu d'anesthésique chez le dentiste, du moins pour l'extraction des dents de lait qui s'obstinaient à ne pas tomber, faisant pousser les suivantes de travers.

marâ masculin : matou, chat mâle.

*Dans l'ouest de la France on disait marou : onomatopée du cri du matou en rut. Ce mot aurait donné maraud et maraudeur etc. dont notre *patoï* a conservé marôdâ (crier comme des chats en rut) voir ce mot.*

marânye masculin et féminin : avare, grippe-sous. On disait par chez nous que ce mot trouvait son origine auprès des marchands, venus d'Espagne, acheter nos bonnes mules aux grandes foires de Sainte-Néomaye. Voir des détails sur ces foires à ***foultré*** Effectivement il existe le mot espagnol : *maraños* qui se prononce *maragnos* et signifie : marchand ou juif. Et ces marchands avaient la réputation d'être particulièrement coriaces en affaires.

LALANNE dit que maranne avare et grippe-sous vient du bas latin marani. Comme notre mot admet la terminaison gne il est peut-être différent de celui de LALANNE.

marbre masculin : bille pour les jeux des enfants. Nos billes n'étaient plus en marbre. Sans doute l'avaient-elles été, aux lointaines époques où les ***agate*** (Grosses billes de verre aux riches couleurs) étaient en calcédoine. Nos ***marbre*** étaient en terre cuite, rougeâtre, dont la surface semblait émaillée en différentes couleurs. Deux jeux étaient pratiqués avec les ***marbre*** c'était ***a la pite*** et ***a pökâ*** voir ces mots. Il existait aussi de très grosses billes nommées ***bayô*** ou ***bayö*** et des ***kalö*** calot en français.

marcHepé masculin : coffre assez bas, allongé, qu'on plaçait le long du lit. On y rangeait de menues pièces de literie, ou du linge de corps, pour la nuit. Mais son utilité première et quotidienne était de servir d'escabeau pour grimper dans le lit. Ce dernier était, en effet, bougrement haut, car il contenait, en plus d'un matelas de paille, un nombre confortable de matelas de plume. Voir à ***li*** la composition et la place du lit dans la maison. ***ö flê mintâ su le marcHepé pÿr peure s'éJuchÖlâ su son li*** (Il fallait monter sur le "marchepied" pour pouvoir se hisser sur son lit) Voir illustration à ***li***

En ancien français le marche pié était un tapis.

mardigrâ masculin (Le féminin se disait, chez quelques uns, ***mardigrêle***)
Personne que son aspect extérieur rendait ridicule à cause de vêtements grotesques, de

chapeaux extravagants, ou de maquillage exagéré. Comme, en général, le maquillage se résumait, à l'occasion, à un épais nuage de poudre de riz, dès qu'une femme osait un de ces rouges à lèvres onctueux et bon marché qu'on pouvait acquérir sur les foires, elle se faisait qualifier de **mardigrâ**. Et c'était bien pire encore quand il s'agissait d'un maquillage de qualité **d'une fumêlê chi n'été pâ de chô lin** (D'une femme qui n'était pas de la région)

Cette expression est étonnante, chez nous, car personne n'organisait de mascarade pour le Mardi Gras et personne non plus ne respectait le carême qui suit.

mare féminin : mare, trou artificiel entretenu pour servir d'abreuvoir.

*Les vaches buvaient à la mare, où les eaux boueuses ne les rebutaient pas. Pour boire, elles s'avançaient assez loin dans la mare et, en plus, en quittant l'abreuvoir, elles faisaient demi-tour en laissant leurs pattes arrières à la même place pendant que les pattes avant piétinaient en demi-cercle autour. En procédant ainsi elles finissaient par avoir l'arrière train au-dessus de l'eau en repartant, et c'est justement à ce moment là qu'elles éprouvaient un irrépressible besoin de lâcher leurs bouses. Ce qui fait que, d'abreuvement en abreuvement, le troupeau enrichissait son eau en matière organique. En outre, ces mares étaient alimentées par les eaux de ruissellement des chemins ou des champs, qui étaient fort chargées en boue. Ainsi la mare se comblait petit à petit et **une fê l'anaille ô flê churâ la mare** (Une fois par an il fallait curer la mare) Voir **churâ** Voir aussi **tinbre***

mârè* masculin : dans une culture c'est un espace envahi par une végétation particulière, différente de celle du reste du champ, souvent une herbe sauvage et non souhaitée qui, par compétition avec les plantes cultivées, compromet leur croissance et donc la récolte. Ce peut être aussi un petit espace dans une culture où les plantes cultivées ont peu ou pas poussé.

ô y'a dô mârè* de cHardin ô mitan dô bié (Il y a des plages de chardons au milieu du champ de blé) En réalité il ne s'agissait pas d'un chardon, mais d'un Cirse, *Cirsium arvense*, vulgairement nommé *Chardon des champs* que BONNIER et les cultivateurs disent très nuisible aux cultures. Il est difficile à extirper à cause de ses nombreuses racines adventives. Il donne en outre un nombre prodigieux de semences. Il faut donc l'arracher manuellement avec des gros gants de cuir. Ensuite, il faut le faire brûler, car, après avoir été arraché, même en fleur ou en bouton, il est encore capable de produire des graines (comme l'auront constaté les botanistes, qui, ayant récolté des plantes en fleurs, ne retrouvent, plus tard, dans leurs herbiers, que des fruits)

ô y'a dô troi mârè* d'urgin dan lé Joute (Il y a deux ou trois plages de Chénopodes dans le champ de betteraves) Il s'agit d'une des Anserines, ainsi nommées à cause de leurs feuilles en forme de pied d'oie. C'était surtout *Chenopodium album*. Grâce à la profusion de semences produites par un seul pied, capables de germer rapidement, il se formait des populations denses qui étouffaient les jeunes cultures. Le seul remède consistait en binages répétés dès qu'on le voyait germer.

mârè* de pariêlê en français : *Parelle*. En général c'était le *Rumex crispus* ou aussi d'autres *Rumex*. Là encore le sarclage était le seul remède. Voir **pariêlê**

mârè* de tèn'ye Cuscute *Cuscuta suaveolens* (Cuscute parfumée, parce que ses minuscules fleurs blanches répandent un léger parfum). Elle est spécialisée dans le parasitisme de la Luzerne et plus rarement des trèfles. Il en existe d'autres, spécialistes de la vigne ou du lin, qui n'existaient pas chez nous, leurs hôtes y étant trop peu

cultivés. Cette plante recouvrait littéralement les cultures par des chevelus de tiges très minces, jaunâtres ou vaguement orangées, à croissance continue et infinie. Cette plante est dépourvue de chlorophylle et ses tiges sont lisses comme des cheveux sauf aux endroits où elles touchent les tiges de luzerne. Là elles développent de petits suçoirs qui puisent la nourriture en tuant la plante qui les porte. Ce genre de *mârè** s'étendait très vite et était capable de détruire un champ entier en une saison. Il fallait donc surveiller les champs où on cultivait ces Légumineuses et, dès l'apparition de la *tên'ye* la recouvrir d'un lit de paille auquel on mettait le feu.

margërite féminin : Pâquerette ou Marguerite.

margerite de simantère (Marguerite de cimetière) tache brune de la peau des vieillards, voir *simantère*

margoulête féminin : synonyme de *goule* donc selon les cas bouche ou visage, employé surtout par les grands-parents pour s'adresser aux petits enfants. Dans leur jeunesse, c'était aussi un mot français mais il est aujourd'hui tombé en désuétude. Et l'on pouvait ouïr ces phrases *v(éin) chi ki t'ésuJe la margoulête* (Viens ici que je t'essuie la bouche) ou encore *ö fô ki biJe ta margoulête* (Il faut que j'embrasse ta figure) Moins agréable était ce jugement qu'ils portaient quelquefois *l'é bin de la margoulête* (Il est bon de la bouche) il est habile pour discourir, sous entendu : et c'est tout !

mari : Marie. Elle n'était pas adorée chez nous, et son nom était incorporé à des tas d'expressions qui outrageaient à la fois sa sainteté et sa pureté.

mari bërdase Qui désignait les femmes qui, bavardant énormément, colportaient des ragots. Il en allait de même de ***mari Javase***

marisalope était, comme en français, une femme malpropre.

mari kouchetoi (Femme de peu de vertu) en français dans le texte !

mari sargaille et ***mari sarga'yin*** (Les spécialistes du désordre)

t'é mari pandrë'ye anë (Tu es Marie pendouille aujourd'hui ?) servait à interpellé une personne dont les vêtements, mal ajustés, pendouillaient d'un côté.

En vérité, je crois qu'on fabriquait ces évocations de la Sainte Vierge à la demande.

maricHâ masculin : maréchal-ferrant et forgeron à la fois. Pour nous il était, certes, celui qui ferrait les chevaux, mais surtout celui qui travaillait le fer. Il aiguisait les outils, les haches, les pioches, ainsi que les ***fer de cHâru*** voir à ***cHâru*** et faisait les soudures pour réparer maints objets brisés.

maricHölère féminin : était son épouse, qui, elle, ne travaillait point le métal.

maricHölâ était travailler du métal, même pour quelqu'un qui n'était pas forgeron.

maricHölëri féminin : était le nom de l'atelier du ***maricHâ*** qu'on le nommait aussi la ***förJe*** féminin. On trouvera le récit de merveilleux voyages chez le ***maricHâ*** à ***fërâ***

*Si maréchal est venu en 1086 de marescal notre ***maricHâ*** semble plus proche du mariscalcus médiéval. Mais, de toutes façons, tous prennent soin des chevaux.*

mariou masculin, ***mariouze*** féminin : jeune homme et jeune fille arrivé en âge de se marier et manifestant son intention de se marier. ***ö sërê përtan tan më lé yére mariou*** (Ce serait pourtant le moment mais il n'est guère disposé au

mariage) *ê ta fê'ye é t'êlé mariouze lê* (Et ta fille veut-elle se marier, elle)

marivole féminin : coccinelle, on disait plus volontiers *pibole* voir ce mot.

markâ : 1° : marquer. Je me souviens avoir entendu employer ce mot dans ce sens surtout aux foires à Saint-Maixent où l'on vendait porcelets et agneaux. Les marchands marquaient les animaux qu'ils avaient achetés par des taches d'encre bleues ou rouges, à des endroits précis, qui indiquaient l'identité de l'acheteur. Pour les moutons certains acheteurs les marquaient en leur coupant une touffe de laine.

2° : **markâ** était surtout utilisé dans des expressions comme *le marke mal* ou *a marke mal* (Il ou elle marque mal) Il ou elle a une allure ou un visage désagréable, voire inquiétant. Et inversement *le marke b(éin)* soulignait le fait qu'on trouvait à ce personnage un air avenant, ce qui se disait aussi *l'a une boune figure* (Il a une bonne figure, voir à *figû*)

3° : **markâ le ran** (Marquer le rang) concernait des semis en ligne, dont les petites gemmules pointaient tout juste à la surface du sol, soulignant la ligne du semis et cela voulait dire que la germination avait été bonne et autorisait tous les espoirs. *mé fève markan le ran* (Voulait donc dire : mes fèves sont à peu près toutes bien germées)

marke féminin : 1° : traces laissées par une cicatrice ou une blessure sur la peau.



marke a beure marque de fabrique, en quelque sorte, à l'usage des paysans qui vendaient leur beurre sur les marchés. C'était un rouleau qu'on passait sur les mottes de beurre pour y imprimer un dessin en relief: Ci-dessus.

marmouf'ye féminin : gifle, c'était une tape sur la joue plus importante que *l'avire mouche* moins rigoureuse que la *kalôte* voir ces mots.

marmuzâ : parler à mi-voix mais pas murmurer, plutôt parler entre ses dents comme pour satisfaire un désir de protestation, sans prendre trop de risque d'être entendu, marmonner ou marmotter.

C'est une chose que je pratiquais quelquefois et j'ai toujours été fort surpris d'être à chaque fois entendu et même, hélas, compris par mon père qui, pourtant, était notoirement sourd. C'est une propension que j'ai souvent pu observer chez les "à moitié sourds" d'entendre seulement ce qu'ils n'auraient pas dû entendre.

marôdâ façon de crier du **marâ** (Le chat mâle) quand il chante son amour à une femelle qui est à sa portée.

*Quand deux **marâ** ou plus, entraient en compétition dans nos village, c'était toujours pendant la nuit, et c'était l'occasion de joutes vocales particulièrement sinistres qui évoquaient à nos oreilles humaines tout un registre de sanglots, de plaintes, de hurlements d'agonie, mais qui ne devaient manquer ni de grandeur ni de poésie pour une oreille féline. Comme cette incompréhension interspécifique induisait des troubles majeurs du sommeil il fallait bien réagir. Comment faire dans l'obscurité et contre des chanteurs aussi véloces ? La seule solution était de se lever et de laisser sortir le chien de berger qui ne demandait que cela et alors ça changeait de musique et, de toute façons, ça s'éloignait.*

marôde féminin : **l'é a la marôde** (Il est occupé à courtiser les chattes) **de chê tan ô l'é la marôde** (En ce moment c'est la saison des amours chez les chats)

mârounâ masculin : Marronnier, en principe *Aesculus hippocastanum*. On trouvait surtout des hybrides de *Aesculus* avec le *Pavia rubra*.

martè* masculin : marteau.

*Notre mot **patoï** sonne comme l'ancien français mar teal et le latin tardif martel qui traîne encore dans certaines expressions françaises comme "se mettre martel en tête".*

martourir : meurtrir.

martouri masculin et féminin : meurtri. Ce mot, qui ressemble à une hybridation de meurtrir avec martyriser ne concernait que les personnes **i é le dê martouri** (J'ai le doigt meurtri) **martouri** n'était pas utilisé pour les végétaux **cHêle poume é macHaille** (Cette pomme est meurtrie) Voir **macHâ**

mase féminin : 1° : marteau du cantonnier pour casser les cailloux le long des chemins. Il était composé d'une tête à peu près parallélépipédique, un peu renflée au milieu, là où s'insérait le manche. Elle n'était pas très grosse : 8 à 10 centimètres de long su 7 à 8 de large. Dans le trou qu'elle avait en son milieu s'insérait un manche long, souple, presque élastique qui avait pour seule utilité de guider et d'accélérer la course de la tête, sans avoir la même fonction d'un manche en bois dur et raide capable de transmettre l'effort de la main. En revanche ce manche souple ne transmettait pas à la main qui le tenait les chocs et les vibrations des coups sur les pierres. Voir l'illustration à **kâsou de pâre**

*Le cantonnier **le kâsou de pâre** (Voir le début de son histoire à **kâsou**) ne touchait jamais une pierre avec ses mains, il les tirait, les poussait de sa **mase** pour les caler **sou son bêk de soulâ** (Sous la pointe de son soulier) Puis, d'un seul coup sec et sûr il cassait la pierre en deux. Si les morceaux étaient encore trop gros, de la **mase** il les retournait pour pouvoir porter le coup suivant sur la cassure toute fraîche qu'il venait d'obtenir. Et ainsi de suite jusqu'à ce que toutes les pierres soient de la même taille : un peu plus petites qu'un œuf de poule.*

*Avec sa **fourche a cHail** (Fourche à cailloux. Voir à **fourcHe**) il en faisait ensuite des tas en pyramide tronquées, à base rectangulaire très allongée, sur lesquels il faisait bon de passer au galop en revenant de l'école.*

Il les étendait par la suite, toujours avec la **fourcHe a cHail** dans les **nik a poule** (Les trous de la chaussée, en français : nid-de-poule) ou dans **lé rou(éin)** (Ornières)

2° : **la mase** désignait aussi un énorme marteau à long manche qui servait surtout à enfoncer des piquets ou des barres de fer dans le sol. Voir à **mayocHe**

masin masculin : maçon.

masounâ : maçonner.

le masoune signifiait selon le cas : il fait le métier de maçon ou : il est occupé à maçonner, que ce soit son métier ou non. **ö fëdra masounâ cHô kru de muraille** (Il faudra boucher ce trou du mur par de la maçonnerie)

masounëri ou **masoun'ri** ou **masoune** féminin : maçonnerie, l'activité ou les choses qui sont bâties par cette activité **i alon défouère la löJe ê i feron un tē an masounëri** (Nous allons démolir la cabane et nous ferons un toit en maçonnerie)

maskâ 1° : masquer, empêcher de voir, limiter le champ de vision comme par exemple les œillères de la bride du cheval, qui l'empêchaient de voir sur les côtés tout en lui protégeant les yeux des branches ou autres obstacles. **avêk une bride chi la masque a l'é puézaille a mēnâ** (Avec une bride qui lui masque la vue elle est plus facile à conduire) disait-on de notre jument, qui était légèrement ombrageuse. Et il était difficile de l'emmenner en tenant seulement sa tête, sauf pour mon père qu'elle suivait "aveuglément" !

2° : Et aussi : cacher ou protéger **i n'é poué vu chô lèvre lé palène me l'avian maské** (Je n'ai pas vu ce lièvre, les hautes herbes me l'avaient caché) **ö l'arê t'öyu une boune palise ö l'arê maské cHé vantaille** (Il y aurait eu une bonne haie ça aurait protégé de ces coups de vent)

mâte masculin et féminin : moite, humide dans le sens de imbibé par l'humidité. **oute din chô Jilê de pè* tu vë bé ke l'é mâte** (Enlève donc ce maillot de corps, tu vois bien qu'il est moite) On pouvait l'utiliser pour parler du linge essoré, non séché, des grains de céréales ou du foin récoltés par temps pluvieux.

chanJe li sé lésâ le son mâte (Change lui ses draps : ils sont moites) sans doute humidifiés par la transpiration, mais si on avait pissé dedans on aurait dit **cHanJe li sé lésâ le son mouyé**

Pour décrire l'herbe verte, les feuilles des arbres mouillées par la rosée ou la pluie il fallait utiliser **mouyé** masculin **mouyaille** féminin, **ébërvé** masculin **ébërvaille** féminin, voir ces mots.

matin masculin : le matin.

a matin (Ce matin) Comparer **ö s'é fouê a matin** avec **ö s'é fouê ô matin** (Ça s'est fait ce matin avec : ça s'est fait le matin)

Pour le soir il fallait employer **de** ce qui faisait **a matin** et **de sâ** par exemple **i l'é vu a matin** (Je l'ai vu ce matin) **tu le veurâ de sâ** (Tu le verras ce soir) ce qui rappelle la différence entre **dëmou(éin) matin** (Demain matin) et **dëmou(éin) ô sâ** (Demain au soir) : pour demain soir.

matinaille féminin : la matinée. **matin** était le moment précis du matin, si on envisageait une durée il fallait dire **matinaille** Par exemple **i v(éin)dron dëmou(éin) matin** (Nous viendrons demain matin, ce sera dès l'aurore) et **le s'ra chi dan la matinaille** (Il sera là dans la matinée : quelque part entre l'aurore et le

déjeuner)

matou dans *fouère son matou* être renfrogné, boudeur, avoir le visage fermé et ne prêter aucune attention à son entourage. Bien que cela soit tentant, il n'y a sans doute pas de rapport avec la face camuse du chat mâle parce qu'il était nommé **marâ** chez nous, et non : matou.

Dans le même ordre d'idée voir **boukâ** et **meunye**

mâtrouyâ : mâchonner, mordiller. *la Jman a mâtrouyé sa linJe ö va bé la fouère köpâ* (La jument a mâchonné sa corde ça va bien la faire rompre) *le këniö a mâtrouyé lé rôlin dô cHâre ö l'é ke le fouê sé dan* (Le jeune chien a mâchonné les barreaux de chaise, c'est qu'il fait ses dents): sa deuxième dentition pousse. *Ces deux choses n'étaient pas rares car les juments comme les hommes étaient éprises de liberté et les chiots, comme les bébés, étaient tracassés par leurs dents.*

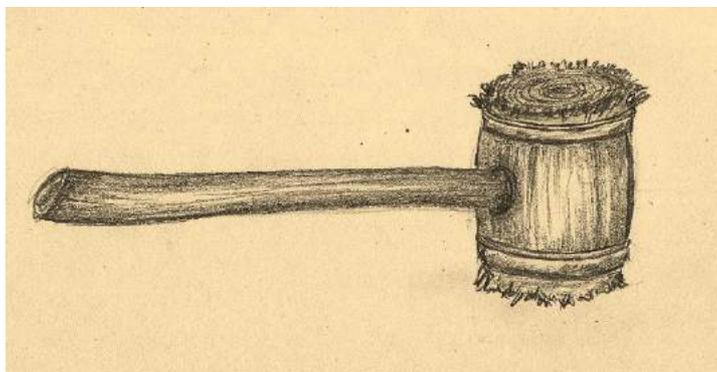
Et aussi : mâcher pendant longtemps un aliment qu'on n'aime guère et qu'on ne peut pas se décider à avaler *ö mâtrouyêrâ tu Jusk'a dëmou(éin)* (Le mâchonneras tu jusqu'à demain) qui était censé stimuler la mastications des jeunes gastronomes rebutés par certains plats.

mayöcHe féminin : mailloche, constituée d'un cylindre de bois assez gros avec un manche relativement court, inséré en son milieu sur le côté

la mayöcHe é pâ cHaille (La mailloche n'est pas chiée) était l'amère constatation que de nombreuses difficultés restaient encore à surmonter avant de réaliser ce qui était entrepris.

mail masculin : grosse **mayöcHe** dont le gros cylindre de bois était cerclé de fer aux deux bouts et dont le manche était long comme le bras. Il servait à enfoncer les piquets.

Pour cela on utilisait parfois la **mase** (Gros et lourd marteau en fer à long manche) Il était plus efficace, mais il écrasait le sommet du piquet qui devenait déformé, avec un bout couronné d'éclats et d'esquilles restés adhérents. Parfois même il était fendu et tout cela faisait qu'il était facilement pénétré par la pluie et pourrissait plus vite. Le **mail** au contraire, ne les abîmait pratiquement pas mais, comme il était plus léger, il fallait cogner bien plus longtemps qu'avec la **mase** pour enfoncer un piquet.



mayöcHâ 1° : frapper à coup de mailloche.

2° : et abîmer, meurtrir, contusionner, écraser partiellement et localement comme si

on avait appliqué des coups de mailloche.

mayöcHé masculin, **mayöcHaille** féminin : qui présente des traces de coups maladroits en ce qui concerne les objets. Pour les fruits, pommes et poires surtout, c'est présenter des meurtrissures avec ramollissement et brunissement des parties endommagées par les chutes ou des coups de gaulle trop brutaux. Si **mayöcHé** pouvait être utilisé à l'égard de l'homme ou des animaux on préférerait souvent dire **macHé**

mayöte féminin : petit tas de gerbes dressées dans le champ après le fauchage des céréales. En somme c'était une toute petite **maille**

Comme les faucheuses ou les moissonneuses-lieuses malmenaient un peu les épis on était obligé de couper les céréales avant leur complète maturité pour éviter qu'elles n'égrainent de trop. Il fallait alors, ensuite, les laisser un peu sécher dans les champs avant de les rentrer pour les empiler dans les **maille**, à la ferme, en attendant **lé batri** (Battages) et il fallait aussi les disposer de telle manière que des pluies éventuelles ne les **ébërve** (Imbibent) pas trop. Pour toutes ces raisons on les mettait en **mayöte**

Pour faire la **mayöte** on commençait par mettre une gerbe debout les épis en l'air. Puis on l'entourait de 8 gerbes très inclinées vers elle, qui la soutenaient, sans que leurs épis ne touchent le sol. Puis, sur cette première couche, on en ajoutait plusieurs autres dans la même position, pour bâtir une petite meule. Enfin on terminait par quelques gerbes couchées sur les épis des précédentes pour les protéger et pour éviter que les eaux de pluie ne s'infiltrèrent à l'intérieur de **la mayöte**. Ce dispositif était censé mettre la récolte à l'abri des pluies éventuelles, mais il arrivait que des orages d'été déversaient des trombes d'eau qui imprégnaient une bonne partie de la **mayöte** et il ne restait plus alors qu'à la défaire pour faire sécher les gerbes.

Si les céréales étaient trop humides on faisait des tas plus petits nommés **sité*** (Moyettes. Voir ce mot). Enfin on transportait cette récolte à la ferme quand tous les champs avaient été moissonnés.

maille et, en quelque sorte son diminutif **mayöte** correspondent à l'ancien français meille qui a donné meule d'après le latin meula (qu'il ne pas confondre avec mola la meule pour aiguiser)

mayötâ : emmailloter un bébé.

krê t'ail ke le pë köre me mayötâ (Croît-il qu'il peut encore me mettre au maillot) c'était dire : croît-il qu'il me fera faire tout ce qu'il voudra, même contre ma volonté.

mëcHâ : mécher. C'est à dire : procéder à la désinfection des tonneaux, avant les vendanges, en brûlant à l'intérieur une mèche de 20 centimètres sur 3 ou 4, abondamment confite dans du soufre, qu'on avait suspendue au trou de la bonde. **on foutê le fë a la mëcHe ê dé k'a l'été afinzaille dan la barike ö flê mètre le tapin** (On mettait le feu à la mèche et dès qu'elle était enfoncée dans la barrique il fallait mettre la bonde) Cette combustion dégageait, en brûlant avec une jolie flamme bleue, de grandes quantités d'anhydride sulfurique gazeux qui vous prenaient à la gorge à en faire perdre le souffle, mais qui détruisait tous les microbes issus du vieillissement des anciennes récoltes, susceptibles de gâter le vin nouveau. Ensuite le tonneau était lavé et récuré à l'aide d'une grosse chaîne attachée à la bonde qu'on faisait aller et venir dans le tonneau en le basculant et en le faisant rouler avec un peu

d'eau, souvent renouvelée.

mëcHe féminin, 1° : mèche : bande ou cordon de tissu utilisée, dans les lampes à pétrole, pour conduire le pétrole du réservoir jusqu'à la flamme. Voir **cHandêlê** et **lanterne** et **mandrâ**

C'était aussi la mèche soufrée utilisée à **mëcHâ**

2° : Maladie des tétines des vaches, nommée : Mammite suppurée. Le traitement consistait à les traire à fond en massant longuement les mamelles avec de l'eau chaude. Le lait ainsi obtenu était mêlé de traînées de pus et on le jetait sur le tas de fumier.

3° : Mèches ou vrilles des vilebrequins ou de perceuses.

La mèche de cheveux était un **kouê**

m(éin) 1° : moi, comme **mâ** ou **mé** Voir ces mots. **ö l'é m(éin)** (C'est moi)

2° : mien **ö l'é le m(éin)** **ö l'é le t(éin)** **ö l'é le s(éin)** (C'est le mien, le tien, le sien) qui font au féminin **la mène** **la tène** **la sène** (La mienne, la tienne, la sienne)

En parlant des terres agricoles **le m(éin)** **le t(éin)** **le s(éin)** sans autre précision, signifiaient : mon champ, mes terres **té bâte son musaille dan le m(éin)** (Tes animaux, en général tes bovidés, ont traversé la haie et sont dans mon champ)

m(éin)me : même, de même, comme ça. **tâ pi mâ i avan öyu la m(éin)me fumêlê ê ö l'é tê la tène** (Toi et moi, nous avons eu la même femme et c'était la tienne)

i son de la m(éin)me anaille (Nous sommes de la même année) nous sommes du même âge.

de m(éin)me ou **d'm(éin)me** (De même, ainsi, comme cela) **tourne z'ou vire z'ou ö s'ra de m(éin)me** (Tourne le, retourne le ce sera comme ça) donc, tu devras l'accepter et obéir !

ö l'é de m(éin)me avoure (Les choses sont ainsi maintenant : de nos jours)

ö l'ira b(éin) de m(éin)me (Ça ira bien comme ça) qui voulait dire selon les cas : je suis satisfait de ce que tu as fait, ou il y en a assez comme cela.

a m(éin)me dans **pr(éin)dre a m(éin)me** (Prendre à même) se servir généreusement, comme ça vient, sans compter.

ö n'an n'a tan k'a m(éin)me (Il y en a tant qu'à même) à volonté.

a m(éin)me (À même) directement sur quelque chose **bouê din a m(éin)me le siâ** (Bois donc à même le seau) les lèvres sur le bord du seau. **asite te din a m(éin)me le piancHê** (Assieds-toi donc sur le parquet directement)

être a m(éin)me Être sur le point de faire quelque chose **i étion a m(éin)me de rantrâ la cHartaille kan t'ö l'a cHaliné** (Nous étions sur le point de rentrer la charretée quand il a tonné) Ou : être en mesure de le faire **démou(éin) i s'ron a m(éin)me de vou z'édâ** (Demain nous pourrions vous aider)

bé tou de m(éin)me prononcé avec un air indigné ou fâché était employé pour dire « Ah ! Quand même, ça dépasse les limites ! » Alors que **â tou de m(éin)me** dit avec un air soulagé, sinon radieux « Ah enfin, depuis le temps que j'attendais cela. »

méfiâ : méfier. *méfite te din* (Méfie-toi donc) qui se disait aussi *méfiJe te din*

méJâ 1° : manger. *k'é t'ö ? méJërion z'y poué* (Qu'en est-il, ne mangerions nous point ?). *avoure lé trouf'ye son Jernaille ö l'arê fiu k'a se méJision pu doure* (Maintenant les pommes de terre sont germées, il aurait fallu se mangeassent plus tôt) On aurait pu dire *k'a sêy'ission méJaille* (Qu'elles fussent mangées) Ou encore *ki lé méJision pu doure* (Que nous les mangeassions plus tôt

k'ö vou z'aille k'ö vou z'aille pâ ö f'dra bé ke vou z'ö méJisié (Que ça vous plaise ou non il faudra bien que vous le mangiez)

si tu veu pâ ö méJâ r'garde z'ou (Si tu ne veux pas le manger regarde le) disait-on aux enfants qui rechignaient devant leur repas.

méJâ une goulaille (Manger une bouchée) : faire un repas léger.

un boun'öme de m(éin)me ö l'é t'un méJe pou(éin) perdu (Un homme comme cela c'est un mange pain perdu) c'est faire perdre du pain que de lui en donner, il ne vaut pas le pain qu'il mange.

ta sâse a l'a déJa été méJaille une fouê (Ta sauce elle a déjà été mangée une fois) sous entendait que c'était du vomis ou de la merde. Ce fut une répartie de ma bouillante cousine à sa mère, devant un plat qui ne lui plaisait pas. Et ces paroles déclanchèrent un des plus beaux orages familiaux, sous les yeux narquois de son père et du mien. *la dröläse s'été bé fouête rëgrisâ mê a s'été pâ lêsaille méJâ* (La fille avait bien reçu des propos agressifs mais elle ne s'était pas laissée manger) elle s'était bien défendue.

Voir *mame* et *méJ'ri*

2° : envahir, submerger, en parlant, par exemple, d'une végétation indésirable *ö fedra binâ lé Joute lé z'urgin lé méJerion bé* (Il faudra sarcler les betteraves, les chénopodes les submergeraient bien) *fôcHe din de kintre la mouézin lé ortiJe son aprâ nou méJâ* (Fauche donc près de la maison les orties sont en train de nous envahir)

méJ'ri féminin : tout ce qui se mange, qui est propre à l'alimentation. *la méJ'ri ê la bouêri* désignait le manger et le boire.

En ce qui concerne la méJ'ri il est amusant de remarquer que, dans mon enfance, c'étaient les gens les moins riches qui avaient la nourriture la plus saine (moins grasse, moins carnée, moins de sucres, plus de légumes etc.) Aujourd'hui il paraît qu'il faut être riche pour accéder à de tels menus, les pauvres étant condamnés à la cuisine industrielle, aux plats curieusement dits : "cuisinés", riches en lipides, glucides, protides (Mais comment dit-on tout ça en patoi ?)

mékanike féminin : 1° : système de freinage du *kat'rou* (Belle voiture hippomobile pour le transport de personnes. Voir ce mot) Ce système était constitué par deux sabots de freins qui venaient s'appliquer sur les bandages des deux plus grandes roues du *kat'rou* Ce mouvement était commandé grâce à une petite manivelle fixée sur le côté gauche du véhicule (à portée du conducteur) Elle faisait tourner une tige filetée qui tirait ou poussait les sabots.

2° : *la mékanike* était aussi le nom du système utilisé pour actionner la *dépik'teuze* (Machine rudimentaire pour battre les céréales) *la mékanike* était aussi nommée *manêJe* Voir ce mot.

mékëneutre : 1° : méconnaître *le mékëneu* (Il méconnaît) était utilisé pour décrire un animal ombrageux, qui ne tolérait ni de nouveaux maîtres, ni de nouveaux compagnons de pâturage, ni de nouveaux partenaires d'attelage.

le m'a pâ mékëneuyu (Il n'a manifesté ni crainte ni animosité à mon égard, même s'il ne m'avait jamais vu auparavant)

le mékëneu se disait pour un bébé qui ne voulait aller au cou de personne, sauf de sa mère. Et *le mékëneu r(éin)* (Il ne méconnaît pas du tout) décrivait le bébé *a la boune biroune* (Au bon tempérament) qui accueillait tout le monde avec le sourire.

Voir aussi *këneutre*

2° : *mékëneutre* pouvait signifier : ne pas reconnaître, ignorer quelqu'un *kan t'i l'é kroizé su le cHan de fâre le m'a mékëneuyu* (Quand je l'ai rencontré sur le champ de foire il ne m'a pas reconnu) ou il a fait mine de ne pas me voir.

mékëneusabye masculin et féminin : méconnaissable. *l'a pri un kö de viê'yeri l'é mékëneusabye* (Il a pris un coup de vieillesse : il est méconnaissable)

mëlâ : se flétrir pour une plante, un fruit ou une fleur.

mélé masculin, *mëlaille* féminin : 1° fané, flétri pour la plante entière ou le fruit. Il ne faut pas confondre avec *cHöpëzir* (Se ramollir après maturité ou à la suite d'une agression bactérienne ou fongique). Voir à *cHöpe*

En parlant des fleurs on disait aussi *fanâ* et *fanaille* quand les fleurs et l'ensemble de la plante étaient fanés. S'il n'y avait que les fleurs de fanées, parce que la floraison était terminée, et que le reste de la plante était encore en bonne santé, on disait *ö l'é pâsé fleur* (C'est passé fleur)

2° : Séché au four ou au soleil pour des fruits en conservation.

prune mëlaille (Prunes séchées) au four, dès la récolte, sur des claies spéciales nommées *mëlou* Parfois elles étaient un peu séchées, préalablement, au soleil, avant de passer dans les grands fours de pierres chauffés avec des fagots entiers. Enfin on les entreposait dans des récipients de paille nommés *bourn'ye* Ainsi elles se conservaient même plusieurs années.

pouère tapaille poires séchées qu'on avait préalablement frappé avec un battoir de lavandière pour les aplatir, favorisant ainsi un bon séchage. Voir *mëlou bourn'ye tapé*

mélimélö : pêle-mêle *ö l'é tou mélimélö* (C'est tout en désordre) Sur ce sujet épineux voir *pile gabourâ*

mëlin masculin : 1° : "meulon" : toute petite meule de foin, petit tas de foin faits dans les champs au cours de la fenaison. À partir *dô f(éin) arandé* (Du foin mis en *rande* par *l'arandeuze*) un premier passage au râteau fabriquait *dô vëille* (Petits tas) réunis ensuite à la fourche en tas plus gros *lé mëlin* qui étaient de taille à pouvoir être enlevés en une seule fois à la fourche pour être chargés sur une charrette.

amëlounâ dô f(éin) (Mettre le foin en meulons). L'étape précédente était *avë'yâ le f(éin)*

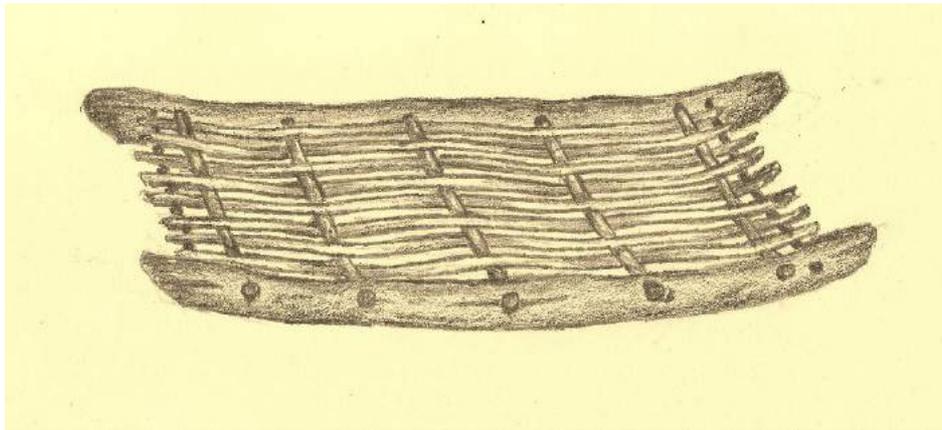
2° : *mëlin* ou, plus souvent *m'lin* masculin : melon. *cHête anaille i méJ'ron b(éin) dô m'lin* (Cette année nous mangerons beaucoup de melons).

ö s'ra de li këm dô m'lin le pourira përr la kouète (Il en sera de lui comme

des melons: il pourrira par la queue) : les femmes le perdront.

mélö masculin : méteil, (Mélange d'orge et de blé) Ce mélange était semé pour récolter des grains destinés à l'alimentation animale. Le mélange des deux graminées, qui n'entraient pas en compétition entre elles, assurait une végétation vigoureuse, apte à rivaliser avec la flore sauvage dans des terrains moyennement fertiles et pas trop bien travaillés.

mëlou masculin : claie à barreaux serrés, légèrement arquée dans le sens de la longueur servant à sécher les fruits au four.



le mëlou était formé de deux bois latéraux robustes, un peu arqués, de un mètre cinquante à deux mètres, suivant la taille du four disponible, réunis par plusieurs traverses cylindriques plus courtes. Des rameaux plus souples et refendus étaient, en quelque sorte, tissés sur ces traverses, passant alternativement dessus et dessous. Les bois utilisés, châtaignier, charme ou ormeau, avaient supporté chauffage et séchage successifs pendant des générations. On étalait sur **lé mëlou** les prunes, ou les poires préalablement un peu séchées au soleil.

Voir **mëlâ** (Sécher) pour la préparation **dô prune mëlaille** (Des prunes séchées) ressemblant aux pruneaux d'Agen, et **dô pouère tapaille** (Paires aplaties au cours du séchage) Les pommes n'étaient pas traitées de la même façon parce qu'elles se conservaient assez bien et que d'autre part on en faisait du cidre.

Au moment de la **turi** (Quand on tuait et cuisinait le cochon familial) on étalait sur le **mëlou** une couche de paille, sur laquelle on alignait les boudins **an tirölaïlle** (En chapelets) quand on les sortait du chaudron dans lequel ils avaient cuits. Ils refroidissaient là, avant d'être dégustés, ou mis en conserve dans des pots de grés emplis de saindoux.

mëlounâ : ronchonner, marmonner entre ses dents, comme si on souhaitait être assez entendu pour manifester son mécontentement ou sa réprobation, et pas assez pour être compris et s'attirer une réponse.

mënâ : conduire. **mënâ lé bâte ô chan** (Conduire les animaux domestiques dans les prés pour les faire paître) **mënâ le bidê ô marichâ** (Conduire le cheval chez le maréchal ferrant) **mënâ la vacHe ô törô mënâ la cHëbre ô bouk mënâ la treu ô vëra** (Conduire la vache au taureau, la chèvre au bouc et la truie au

verrat).

mënâ la mariaille (Conduire la mariée) conduire la jeune épousée en lui donnant le bras de son domicile à la mairie. **vu ke son père é pu de chô minde ö rv(éin)dra a sën'inkye de mënâ la mariaille** (Puisque son père est décédé, ce sera à son oncle de conduire la mariée)

le mène pâ gran bru (Il ne fait pas beaucoup de bruit) il est modeste ou : il ne fait pas parler de lui.

i sê me mënâ (Je sais me conduire) je sais de quelle façon vivre, manger et travailler pour me conserver en bonne santé.

ö l'é k'i sê me mënâ mâ asi (C'est que je sais me comporter moi, aussi bien) nous avait répondu notre voisin, qui était toujours entre deux vins, un jour où nous le complimentions sur sa santé florissante, et, à voir le résultat, c'était indubitable.

ö l'é un gâ chi sê se mënâ ou **ö l'é une fumêle chi sê se mënâ** (C'est un homme ou une femme qui sait se conduire) faisait allusion à des gens qui n'avaient pas pour habitude de se tuer au travail.

ö s'mène b(éin) (Cela va bien) les choses se passent comme il faut, ou : la machine marche bien, selon les cas.

ö fô k'i ale veure këm'ö s'mène (Il faut que j'aie vu comment ça se passe)

ö va këm'ö l'é méné (Cela va comme on le conduit) pouvait être une réponse à qui s'enquerrait de votre santé, en disant **k'man va t'ö** (Comment ça va ?)

mënaJe masculin : façon d'être, de se comporter, de régler sa vie, de doser ses efforts **ö l'é pâ un mënaJe** (Pouvait signifier, selon le contexte : c'est un rythme de travail insoutenable, ou : c'est une situation intenable, ou : ce n'est pas une façon de vivre supportable) **l'arête Jamoué ö l'é pâ un mënaJe de le sêgre** (Il ne cesse jamais son activité : ce n'est pas supportable de le suivre)

mënine ou **mënite** ou **mënote** féminin : petite main, dans le langage adopté par les adultes pour se faire comprendre des tout petits enfants, mais qui n'était pas fait pour faciliter leur apprentissage du langage.

doune la mënite (Donne la main), pour aider un petit à marcher. Voir **mou(éin)** (Main)

mënuzâ masculin : menuisier. Chez nous, il n'y avait qu'un **cHarpantâ** qui assurait tous les travaux sur le bois. Voir ce mot.

mënuzâ : 1° : exercer la profession de menuisier et aussi fabriquer quelque chose avec du bois, qu'on soit menuisier ou non.

2° : couper ou casser du bois en menus morceaux **va din mënuzâ une pougnaïlle de boi përr fouère une fianbaille** (Va donc me casser menu une poignée de bois pour faire une flambée), pour allumer le feu dans la cheminée et qu'on se chauffe un bon coup !

mënyin masculin, **mënyoune** féminin : mignon, mignonne, en parlant des petits enfants. Pour dire qu'une femme est mignonne on emploie **agrâlante**

Les **vieu** en s'adressant aux petits enfants, les nommaient volontiers **mon p'ti mënyin**

Hélas, quand une dame disait à une mère **ton drôle é t'ail bé mënyin** (Ton enfant est-il donc bien mignon) la réponse était encore et toujours **vou'ail kan t'le dör** (Oui il, quand il dort) Alors, la première s'adressant à l'enfant **lé minde son**

bé cHéti pâré (*Les gens sont bien méchants, pas vrai*)

amënyounâ : se faire câlin, caressant auprès de quelqu'un.

merdou masculin, *merdouze* féminin : barbouillé d'excréments, couvert de merde, merdeux.

pëti merdou Petit jeune homme prétentieux et insignifiant. On n'usait pas de ces qualificatifs avec les demoiselles, à qui on réservait le qualificatif de *mouJase*

mère et *père* féminin et masculin, avec des accents aigus : mère et père.

Si le dictionnaire LAROUSSE indique que, en français *la mère X* et *le père Y* constitue une appellation familière, il n'en allait pas du tout de même en *patoï* où c'était plutôt un titre, sinon de noblesse, du moins de respectabilité. On était d'abord père et mère, puis en vieillissant *pëpë* ou *nënë* (Grand-père ou grand-mère) Mais, certaines "maîtresses femmes", avec qui il fallait compter dans une famille, restaient *la mère* toute leur vie. Ainsi en fut-il avec *la mère bouënôte* fille de *bouënö* qui demeura *bouënôte* même après son mariage avec un garçon bien blafard, et qui fut si majestueuse, qu'elle régna sous ce titre sans jamais le transmettre. Il en fut de même avec le *père milemlemile* dont on a fait connaissance à *brouille* et encore à *adoubou* Son gendre ne fut jamais *père* tant son beau-père lui fit de l'ombre. Et on parlait toujours du *père la cHaline* (Le père le tonnerre) que nous avons déjà rencontré à *cHaline* à la voix de stentor, depuis longtemps disparu, qui ne fut jamais père mais qui restait *père* bien longtemps après que ceux qui le célébraient aient oublié son nom patrimonial. Voir, quand même *père*



ma mère

mëriëri ou ***mër'ri*** : féminin : mairie.

mëriënaille féminin : période de travail de l'après-midi, qui allait du déjeuner de midi (ou de la sieste qui le suivait en été) jusqu'au casse-croûte de l'après-midi. La journée de travail était fort longue en été, car elle commençait un peu avant le lever du soleil, et ne finissait que dans la nuit. Aussi on la divisait en trois périodes ***la matinaille*** avant le déjeuner de midi, ***la mëriënaille*** et ***la sraille*** après le casse-croûte.

mëriêne féminin : 1° : méridienne, sieste qui avait lieu juste après le repas de midi en été, à l'heure où le soleil rendait le travail pénible dans les champs. La journée, commencée avant l'aurore, avait déjà été longue et devait pourtant se prolonger au-delà du crépuscule. On dormait à l'ombre d'une haie, ou sous les grands arbres, mais surtout pas à l'ombre dangereuse des noyers. Voir ***inbre*** On dormait dans l'herbe ou dans le foin, mais jamais dans un lit ou un fauteuil.

A la fin la guerre de 1914 mon père, qui avait été touché par les gaz de combat, et

qui était toujours soldat, était affecté à la surveillance de prisonniers allemands occupés à des travaux agricoles. Il se trouvait qu'ils étaient plusieurs paysans poitevins qui se relayaient pour ces surveillances et qu'ils s'offraient à tour de rôle des petites **mëriène** sur les bords des champs où leurs prisonniers travaillaient.

Un jour, des officiers français vinrent en inspection et il n'y eut évidemment pas de **mëriène** ce jour là, mais un des prisonniers qui avait appris le français auprès de ses gardiens, entreprit de dénoncer les sentinelles en ces termes **sentinelle beaucoup mëriène ô pé la palise** (Sentinelle beaucoup sieste au pied de la haie)

Par bonheur les officiers, qui n'étaient ni poitevins ni patoisants, furent obligés de demander une traduction aux dites sentinelles qui ne furent malheureusement pas en mesure de leur fournir.

mëriênâ : pratiquer la sieste de midi **ö s'ra bétou tan de mëriênâ** (Il sera bientôt temps de faire la sieste) signifiait : ce sera bientôt l'époque de se remettre à faire des siestes ou, selon le cas : ça va être l'heure de faire une sieste.

mëriênâ ö sout(éin) le pézan (Faire la sieste ça reconforte l'agriculteur) Voir **mëriênaille**

L'ancien français disait merienne du latin populaire somnus meridianus

2° : **a mëriène** utilisé seulement dans **mêtre lé bâte a mëriène** signifiait : rentrer le bétail au bercail quelle que fut l'heure.

merle masculin : merle. **merlucHin** masculin : le petit du merle.

merlôdiâ masculin : en principe, ce mot désigne un jeune merle, mais on l'utilisait surtout pour parler des merles adultes avec mépris et rancune **cHé salopëri de merlôdiâ pikôtan toute lé poume** (Ces saloperies de merles entament toutes les pommes en les becquetant) Une autre forme méprisante et vindicative est aussi utilisée à l'égard des enfants. Voir **drôle**

mërlükötin masculin : petite pêche à peau lisse, rouge vineux très foncé, avec, parfois, une plage orangé vif vers le pédoncule. **le mërlükötin** se ridait précocement. Sa chair, de couleur orangé, était très sucrée. C'était un homologue, de taille réduite, du brugnion d'aujourd'hui qui est l'hybride pêche/abricot. Il se multipliait fort bien par semis des noyaux, en conservant tous ses caractères, ce qui était curieux pour un hybride,

Certes, j'aurais pu faire quelque chose pour en conserver l'espèce. Je n'ai rien fait, car, quand on est encore très jeune, on n'imagine pas que ces choses, ces plantes et même ces gens qu'on a toujours vus, puissent un jour disparaître.

mésêle féminin : mâchoire qui porte des **mésëlâ** . Voir aussi **badigoulâ**

mésëlâ masculin : dents et particulièrement : grosse dent, molaire.

métivâ : moissonner.

métive féminin : moisson, activité de moissonner.

lé métive les moissons, au pluriel, indiquait plus précisément la période ou la saison des moissons. **i koubiëron ô métive** (Nous travaillerons en association pendant les moissons)

métivou masculin : moissonneur. Bien que les femmes y fussent très souvent présentes, surtout pendant la guerre, le mot ne semble pas avoir de féminin. Si les **Jêne** disaient bien **métivâ** et **métive** en revanche **lé vieu** préféraient **sëJâ** et **sëJri**

On peut facilement trouver l'origine de **sëJâ** dans le latin seges : champ de blé. On entend **métive** dans messis aestiva : la saison des moissons.

mê tou : moi aussi. Voir à **mâ**

meu mieux. Voir **b(éin)**

Les réponses aux questions concernant la santé étaient nombreuses et variées **ö va yére meu** (Ça ne va guère mieux) **ö va un p'ti meu** (Ça va un peu mieux) **ö va meu** (Ça va mieux) **ö va tou py'(éin) meu** (Ça va beaucoup mieux) et **ö va b(éin) rêde meu** (Ça va bien raide : tout à fait beaucoup mieux). mais souvent, on n'obtenait que **ö va pâ pu mal** (Ça ne va pas plus mal) ou des réponses en forme de plaisanteries (Voir **asayâ**) tant il leur était difficile d'avouer que quelque chose allait bien.

ö va de r(éin) meu (Ça va de rien mieux) ça ne va pas mieux du tout, concernait un peu tout.

ö l'é meu mê ö l'arê kore été meu k'ö sëJe b(éin) (C'est mieux, mais ça aurait encore été mieux que ça soit bien), ces adultes n'étaient jamais contents et même leurs compliments pouvaient être humiliants.

meunye féminin : 1° : dans **fouère la meunye** (Faire la moue et même : faire la grimace) **k'a t'ail a fouère la meunye su sa méJ'ri** (Qu'a-t-il à faire la moue, la grimace, sur sa nourriture) Ce qui se disait aussi **k'a t'ail a törsâ le nâ su sa méJ'ri** (Qu'a-t-il à tordre le nez sur sa mangeaille, si j'ose dire) Voir aussi **boukâ** et aussi **matou**

2° : La **meunye** c'était aussi la grimace que font les étalons, quand ils rencontrent une jument en période où elle est fécondable. Ils allongeaient le cou vers le haut en gardant la tête bien dans le prolongement du cou avec le nez en l'air. Puis ils retroussaient les babines, en gardant la bouche ouverte, découvrant ainsi un clavier de dents impressionnantes. En même temps, ils humaient l'air imprégné des odeurs de la femelle en chaleur. Les mulets, hybrides stériles de l'âne et de la jument le faisaient aussi, et même, ils le faisaient même à tous propos, c'étaient de véritables obsédés sexuels. Bien sûr, les taureaux ne manquaient pas de se livrer à une pareille pantomime quand on leur offrait une vache à saillir. Voir **rikasâ** pour une illustration.

En 1176 moue et sans doute **meunye** se disait moe et faire des grimaces fouer des moes.

meurayâ : mûrir et plus précisément : mûrir dans un **meurail** dans un endroit où on conservait les fruits récoltés avant complète maturité, comme les variétés dites d'hiver. C'était en quelque sorte une mûrisserie **lé pouère churé ne meurisian pâ avan lé Jëlaille ö flê lé fouère meurayâ** (Les poires Curé ne mûrissaient pas avant les gelées, il fallait leur faire subir un mûrissage)

meurail masculin : mûrisserie, l'endroit où on mettait mûrir les fruits. C'était soit dans un local frais comme le **sêlâ** (Cellier) où on mettait les pommes (et aussi les pommes de terre et les diverses boissons) soit dans les **piancHê** qui pouvaient être des greniers ou, bien plus souvent, des combles plus ou moins aménagés, où l'on conservait surtout les grains des diverses céréales, les pommes et aussi des grappes de

raisins récoltés à maturité, sur les sarments qui les portaient, et qu'on avait prélevés tout entiers.

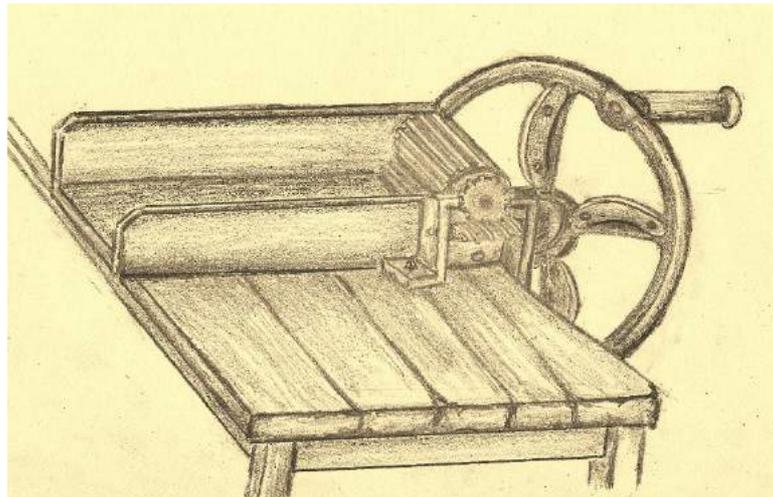
Pour certaines pommes *le meurail* était seulement les profondeurs d'un tas de paille dans la grange ou même dehors. C'était aussi, pour les poires, l'intérieur du tas de blé dans un grenier. Le mûrissage se confondait bien souvent avec la conservation.

meurayâ : mûrir dans une mûrisserie. Pour les fruits qui mûrissaient sur l'arbre on disait *meurir* ou *murir*

meur masculin *meure* féminin : mûr.

mézi masculin : pâtée à base de végétaux verts (surtout des orties), hachés menu, et mêlés à du son ou des pommes de terre bouillies écrasées. C'était une nourriture tonique, bourrée de vitamines et particulièrement appréciée des volailles. On en donnait surtout aux petits canards, aux petits dindons et aux oisons.

le moulin a mézi (Le hachoir à *mézi*) nommé aussi *kôpe örtiJe* (Coupe orties) C'était un petit appareil dans lequel on introduisait les orties entre deux rouleaux métalliques cannelés qui les comprimaient pour les entraîner vers une roue dont les quatre rayons portaient des couteaux acérés, qui tranchaient tiges et feuilles. Cette roue portait aussi une poignée pour la faire tourner et entraîner tout le mécanisme.



C'était amusant, mais il fallait protéger sa main gauche qui introduisait les orties avec lé mitane de pè (Sorte de moufle de cuir) conçues seulement pour les adultes. Pour les enfants, ça n'était guère commode, mais on pouvait y arriver. La main droite qui tournait la manivelle pouvait rester nue car, si elle était aspergée d'orties, celles-ci, une fois hachées, ne piquaient plus beaucoup.*

miâ masculin : miel. Si, dans le village *lé vieu* disaient encore *miâ* il n'en était plus de même pour *lé Jêne* qui disaient *miel* même si tout le monde s'accordait pour dire *piâ* pour les cheveux et *niâ* pour les œufs quand ils ne disaient pas *u*. Et pourtant aux alentours on se moquait *dô linâ dô miâ dô niâ ê dô piâ* Voir l'introduction.

micHan masculin, *micHante* féminin : petit, chétif, insignifiant, de peu de valeur, sans intérêt. *ö l'é kore chô micHan drôle chi a trêpé su mé bouchê* (C'est encore ce sale petit gosse qui a piétiné mon massif de fleurs) On utilisait aussi

cHéti dans le même sens *ö l'é pâ chô micHan gâ chi va nou k'mandâ* ou *ö l'é pâ chô cHéti gâ chi va nou k'mandâ* (Ce n'est pas ce minable qui va nous commander)

J'ai un souvenir ému de repas, festifs et épiques, chez le tantin êktor ê la tantine zénobi a la châyaille (Chez l'oncle Hector et la tante Zénobie à la Chesnaye) où, en plus de nous, ma tante Léontine et sa famille, étaient conviées car on se devait d'inviter toute sa famille une fois l'an. Zénobie et Léontine avaient des langues de vipères et se livraient à des joutes mémorables qui m'emplissaient de terreur et faisaient la joie de mon père, le neveu de la première et le frère de la seconde.

Zénobie avait une petite fille : Artémise, et Léontine une fille : Cunégonde. Et il était capital, pour chacune, de faire étalage des succès scolaires de leurs descendance pour bien souligner la supériorité de l'un ou de l'autre rameau de la famille. Au cours du trajet : aller, mon père se délectait déjà à la pensée du festival de rosseries qui allait nous être servi. Il faut dire aussi que j'étais trop jeune pour entrer dans l'arène et que, de toutes-façons, mon père se moquait bien de ce que pouvaient dire ces deux femmes.

Cela commença très fort quand Zénobie, comme apéritif, nous annonça qu'Artémise était admise dans une école d'ingénieurs alors que Cunégonde piétinait encore, en redoublant, dans la préparation du Brevet Supérieur, frère aîné du Baccalauréat. Puis Zénobie retourna le couteau dans la plaie par cette précision *sê k'ö l'é pâ de cHé micHante êkôle kêm cHêle k'ö va kunêgonde* (C'est que ce n'est pas une de ces écoles minables comme celle où va Cunégonde) Léontine encaissa en silence mais ne fut pas terrassée pour autant, et mon père eut le loisir de s'amuser beaucoup, du déjeuner jusqu'à la veillée qui devait conclure cette belle journée.

Incontestablement, ce genre de sport me fit prendre les réunions familiales en grippe pour le reste de mes jours...

midi : le milieu du jour, l'heure du déjeuner : midi, comme en français. En **patois** on dit *ö l'été bé midi sounaille* (Il était bien midi sonnée) ce qui laisse supposer que **midi** était féminin.

migâyère féminin : ouverture pratiquée sur les côtés des cotillons des femmes et qui permettaient de passer les mains pour accéder à des poches fixées à la partie intérieure du vêtement. Elles permettaient aussi d'accéder aux sous-vêtements et particulièrement *ô chulôte fandu* (Aux culottes fendues) : ouvertes d'avant en arrière, entre les jambes : si bien que la dite culotte se résumait à deux jambes suspendues à une ceinture et descendant jusqu'aux genoux. Ce système permettait aux dames de pisser debout et sans se retrousser, à la seule condition de bien écarter les jambes, et de veiller avec les mains fourrées dans les **migâyère** au bon écartement des jambes de la culotte. Voir à *chulôte* On en parlait encore dans mon enfance mais, à de rares exceptions près, *la migâyère* n'était plus qu'un souvenir.

Ce système, vous y avez déjà pensé je m'en doute, permettait aussi, paraît-il, l'accès pour toute main autorisée, à certaines choses qui étaient l'occasion d'allusions égrillardes.

a l'é francHe de la migâyère (Elle n'est pas farouche de la...) Si *la migâyère* avait disparu, l'expression était restée. *Il arrive que les mots soient plus durables que les choses.*

miJé masculin : c'est une soupe qui veut être mangée froide en été, ou un peu tiède en hiver, faite avec du lait ou du vin (plus ou moins coupé d'eau selon l'âge du consommateur) avec plus ou moins de sucre en poudre (selon les goûts) de la mie de pain émiettée, et la croûte correspondante, débitée en petits cubes. On distinguera **le miJé ô lê** d'une part et **le miJé ô vin** d'autre part. Il y a aussi **le miJé ô frêze** dans la composition duquel entraient toujours le vin, le sucre et des fraises, débitées ou non, en menus morceaux, selon leur taille, mais arrivant toujours tout juste du jardin, de manière à n'avoir point perdu leurs fragrances.

ké t'ö ke chô miJé (Qu'est ce que c'est que cette " soupe ") ou comme diraient les Français « Qu'est ce qui se mijote » pour évoquer une histoire pas claire, ou une situation louche.

miJête féminin : 1° : au singulier **la miJête** (La mie) désigne la mie du pain.
2° : **dô miJête** (Des miettes) au pluriel, désigne des miettes de pain, ou d'autres choses, qui ont été émiettées.

un dërâ köt' pèr fouère koulâ la miJête (Un dernier coup pour faire couler la mie ou la miette) était l'invitation à accepter un dernier verre.

t'arâ ni frikô ni miJête (Tu n'auras ni victuailles ni miettes) tu n'auras rien du tout, et pas forcément dans le domaine alimentaire !

le miJé soupe à base de mie, voir ci-dessus.

miJe féminin : désigne la mie du pain, en entier, sous la croûte, on disait **la miJe** Par exemple **la miJe dô pou(éin) é t'agiate** (La mie du pain est compacte, mal levée)

émiJâ : émietter.

émiJé masculin, **émiJaille** féminin : émietté, émiettée. **dounâ dô pou(éin) émiJé ô pirin** (Donner du pain émietté aux oisons) C'est sans doute le mot **émiJé** qui a donné son nom au **miJé** puisque ce dernier est fait avec **dô pou(éin) émiJé** Voir **miJé**

miJétou masculin, **miJétouze** féminin 1° : qui est couvert de miettes de pain **résuJe me din chèle tabye tu vë bé k'a l'é köre miJétouze** (Essuie moi donc encore cette table tu vois bien qu'elle est encore couverte de miettes).

2° : qui a la consistance du pain émietté, qui a un contact sableux. **i é la goule miJétouze** (J'ai la bouche sèche, la sensation de sable ou de poussière sur la langue) Mais bien souvent, sans tourner la cuiller autour du pot, cela signifiait « J'ai drôlement soif ! »

minde masculin : monde, gens **ö y'a dô minde** (Il y a du monde) **ö y'a yére de minde** (Il y a peu de gens) **ö y'a tou py(éin) de minde** (Il y a tout plein de gens) **ö y'a grou de minde** (Il y a gros, beaucoup de gens)

avâ dô minde (Avoir du monde). Avoir des invités qui se disait aussi **avâ dô Jan** (Avoir des gens)

lé minde dô Jou d'anë (Les gens du jour d'aujourd'hui) notre monde, notre société.

i a t'ö dô minde (Y a-t-il du monde, y a-t-il des gens)

Il faut croire que, dans mon enfance, et dans ce village isolé, on ne craignait guère les voleurs. Les femmes soignaient le petit bétail ou la volaille dans des bâtiments plus ou moins proches de la maison, les hommes travaillaient dans des champs plus ou moins éloignés, et, pendant ce temps, la maison d'habitation restait

ouverte à tous vents. Peut-être, après tout, jugeaient-ils qu'ils n'avaient pas grand chose de valeur à voler.

Venait le facteur : il entrait en disant **i a t'ö dô minde** (Y a-t-il quelqu'un ?) sans espérer de réponse. Puis jetait le courrier sur la table. Éventuellement, si il y voyait une lettre timbrée, fraîchement écrite et posée là, bien en évidence, par les gens de la maison, il l'emportait.

Parfois c'était un visiteur qui était venu spécialement pour rencontrer quelqu'un de la maisonnée, il errait de bâtiments en bâtiments, en répétant bien fort **i a t'ö dô minde** dans l'espoir d'entendre une voix lui répondre **i sé chi** (Je suis ici !).

dan chô minde (Dans ce monde où nous vivons, à notre époque).

si i son köre de chô minde (Si nous sommes encore de ce monde) Si nous sommes encore vivants. A la fin des réunions familiales, des repas festifs, des noces ou des enterrements, au moment de se quitter, des « au revoir. » des embrassades émues, ponctués par les **a la rëvouëyure a l'anaille pröchêne** (A se revoir; à l'année prochaine) il y avait toujours quelqu'un de raisonnablement optimiste pour dire d'un air lugubre **si i son köre de chô minde**

mine féminin : mine, aspect général, apparence.

avâ pâ grouse mine (N'avoir pas grosse mine) avoir plutôt mauvaise mine, être pâlot, qui se disait aussi **être biankê**

ö l'a mine de r(éin) (Ça a mine de rien) c'est drôlement moche, c'est mal fait.

ö l'a boune mine avoure (Ça a bonne mine maintenant) n'était pas, en général un compliment concernant le travail qu'on venait de terminer.

fouère mine : donner tous les signes d'un état prochain, d'une action qui va être entreprise **l'a fouê mine de s'an n'alâ** (Il a montré qu'il voulait partir) **a n'a poué di k'a l'été grouse mê a fouê mine** (Elle n'a point dit qu'elle était enceinte mais elle en donne les signes)

Voir **aminasâ**

ministre masculin : ce mot était parfois utilisé pour désigner l'âne.

POUGNARD pense que c'était par plaisanterie. En fait on utilisait le mot **bardou** qui désignait spécialement les grands mâles qu'on ne rencontrait qu'à **l'ontlâ** (Le haras) où ils étaient préposés à la fécondation de juments et à rien d'autre. Si, par endroit on utilisait une ânesse pour les travaux elle prenait aussi le nom de **bardou**

Alors que **ministre** servait à désigner des ânes ou ânesses de petite taille, seulement convenables pour de petits travaux, comme traîner une petite voiture, charroyer quelques brassées de fourrage vert etc.

Près de chez nous il y avait deux femmes, mère et fille, habitant la Guigneraie, qui utilisaient ce petit animal pour traîner leur **cHâr a ban** (Véhicule hippomobile à deux roues, voir ce mot) Et on disait **i é vu cHêle de la yinyëraille avêk lô ministre** (J'ai vu celles de la Guigneraie avec leur petit âne) Et cela suffisait pour rire un peu. Du véhicule on ne disait rien, pas plus que des dames. Mais cette phrase évoquait ces deux énormes personnes dont les charmes débordaient de part et d'autre de la légère petite voiture, devant laquelle trottaient un **ministre** minuscule. Elles passaient lentement, souriantes, répondant aux paroles gentilles qui saluaient leur passage, s'en remettant totalement pour leur parcours à leur fidèle animal qui coulait des jours heureux avec elles.

Et ce petit **ministre** serviteur consciencieux et fidèle de ces dames, était tellement adorable que je souhaite lui offrir, ici, ce cadeau posthume et

étymologique : je ferai dériver **ministre** du latin *minister* (serviteur !) C'est certainement le plus bel hommage dont pouvait rêver ce petit serviteur fidèle.

mintâ 1° : gravir, monter, *l'avê minté d'galâ lé kalè** (Il était monté gauler les noix) monté dans le noyer cela va de soi ! *cHête mēriēnaille tu mint'râ su la râtèleuze* (Cet après-midi tu monteras sur l'appareil à râteler le foin) sous entendu pour conduire le cheval et râteler les restes de foin après la récolte. *tu pr(éin)drâ le sanbiâ chi minte ô cherfour* (Tu prendras le sentier qui monte au Carrefour : village situé au-dessus du *linâ*)

2° : transporter quelque chose à un étage supérieur *tu mintrâ lé poume dan le pianchê* (Tu monteras les pommes dans les combles ou le grenier)

3° : construire *mintâ une murâille* (Construire un mur) *mintâ une mouézin* (Bâtir une maison)

4° : se *mintâ* s'équiper, se procurer ce qui est nécessaire dans une ferme.

le son b(éin) minté (Ils sont bien équipés et ils ont un beau cheptel etc.) Voir *mintaille*

mintaille féminin : 1° : montée, côte *l'avon ékasé dan la mintaille de la pâre ô diable* (Ils sont tombés en panne : les chevaux ont cessé de pouvoir traîner la charrette, dans la côte de la Pierre au Diable) Voir *diâble*

2° : le cheptel, l'ensemble du bétail d'une exploitation *a la greu labé l'avian une si grouse mintaille ke pâ z'un pēy'i an kintâ toute lé tâte* (A la ferme de la Groie l'Abbé ils avaient un si gros cheptel que pas un ne put compter toutes les têtes de bétail) Voir *greu*

mintepaille masculin : appareil installé à l'arrière de la machine à battre les céréales, qui recevait la paille séparée de ses grains et la montait à la hauteur convenable pour la laisser retomber sur le pailler en voie de confection.



On reconnaît le **mintepaille** incliné sur le pailler à gauche de la **bateuze**
Devant **lé pôrtou de sak** avec un sac et à droite le chauffeur qui conduisait **la lokomobile** Voir
à **bateuze**

Il était composé de courroies parallèles munies de petites tiges métalliques

dressées, installées sur un long bâti en bois dont on pouvait régler l'inclinaison et, par là, la hauteur de son extrémité supérieure, par laquelle les pailles étaient éjectées. Le tout était solidaire du chariot qui servait à le transporter après l'avoir replié. On l'installait à l'extrémité de la machine à battre, à l'endroit où elle éjectait les pailles battues et une courroie reliée à une poulie de la machine à battre assurait le fonctionnement du dispositif.

mintrâ sans doute : montrer, mais c'était très peu employé, on disait de préférence *fouère veur* (Faire voir) *fouê veure këman k'ö fô fouère* (Fais voir comment il faut faire)

mintre avait été adapté, dans l'expression *an mintre* d'après le français : "en montre", c'est à dire : exposé, qui était réutilisée dans une curieuse fabrication, peut-être locale, où deux mots français s'étaient trouvés mélangés *i ö z'é vu an mintre a la devantrine* (Je l'ai vu exposé à la "devanture-vitrine" d'un magasin)

mintre féminin : montre. Si les dames aisées avaient des montres en or ou en argent suspendues à leur cou comme le pendentif d'un collier, les messieurs avaient tous une montre de gousset (nommée : un "oignon") suspendue à une chaînette et fourrée dans une petite poche du gilet ou du pantalon.

Au cours des travaux de la vie quotidienne, ils avaient une montre plus robuste et moins couteuse contenue dans un boîtier, avec un côté transparent en une curieuse matière, qui se rayait facilement et jaunissait avec l'âge, nommée, je crois, du plexiglas ou du mica. Ça protégeait des chocs et un peu des entrées d'eau.

Un jour mon père perdit sa montre en labourant et, comme il avait pu déterminer à quel endroit, il la chercha longtemps. Puis, chaque année, quand son labour le ramenait au même endroit, il examinait avec soin la terre retournée, si bien que trois ou quatre ans plus tard, il la retrouva dans une gangue de terre. L'ayant sommairement nettoyée il put voir que la montre en argent était intacte, sans doute grâce au boîtier. Il la remonta aussitôt et eut la joie de la voir marcher comme avant, mais ce fut son chant du cygne : elle ne fonctionna que quelques minutes et s'arrêta pour toujours malgré les efforts ultérieurs de l'horloger bijoutier.

miou masculin ou féminin : meilleur *chô chi é bin mê chô lé é miou* (Celui-ci est bon mais celui-là est meilleur) il faut noter que si *lé Jêne* disaient **miou** on trouvait encore des **vieu** pour dire **méliou** avec leur sacré *l* mouillé Car leur *patoï* n'avait pas oublié son latin *melior*.

Heureusement on pouvait aussi dire **pu bin** (Plus bon !)

mire féminin : pierre de la paroi du four à pain en pierres. Cette pierre spéciale brune devenait blanche dès que le four était assez chaud pour cuire le pain.

Selon LALANNE, c'était un granit gris, qui devenait blanc, ou, au moins, plus clair, à chaud.

A la Chaumellerie il y avait un grand four non loin de la maison. Deux murs furent construits plus tard qui le reliaient aux appartements, formant un autre bâtiment qui fut une grange et qui est aujourd'hui un garage. Les deux murs parallèles, de la maison et du four sont bien plus anciens et bien plus larges que les deux autres.

Dans le mur du four on distingue encore les restes de la gueule du four surmontée par les traces d'une énorme cheminée. Plus tard le four lui même fut démoli, pour bâtir à sa place, une petite maison à l'usage de la domesticité. Dans un de ces murs

apparaît encore un arc de briques, reste de la voûte du four. Les matériaux de cette démolition furent enfouis dans une mare située de l'autre côté du champ attenant à la maison et dans la terre près du *Wellingtonia* géant qui périt foudroyé. C'est là que fut retrouvée la **mire** parmi les gravats, les pierres carbonisées et les épaisses briques du four qu'un long usage avait comme émaillées. On peut encore la voir dans le pavage près de la maison. C'est un granit gris riche en inclusions de mica biotite à peu près noir.



mitan masculin : milieu.

ô mitan de la piase (Au milieu de place) c'était le milieu de la pièce principale qui faisait tout à la fois cuisine, salle à manger et chambre à coucher, ce soi-disant milieu incluait tout l'espace sauf les extrêmes bords de la pièce.

le mitan de l'année (Le milieu de l'année) une époque vaguement comprise entre mai, juin, juillet.

le mitan de la Journaille (Le milieu de la journée) le moment de la journée où le soleil est au zénith.

le mitan de la nē (Le milieu de la nuit) cette partie bien obscure et bien calme où l'on aurait pu raisonnablement espérer pouvoir dormir et où survenaient, aux dires des gens, des tas de choses : vaches qui mettaient bas difficilement, renard qui faisait du bazar dans le poulailler, chien qui hurlait de colère contre on ne savait quoi de forcément menaçant, gosse qui cauchemardait en pleurant, retour heureux de bonnes veillées ou de belles séances de braconnage etc.

mitan dô cH'min (Milieu du chemin) : la chaussée par opposition aux talus et aux fossés herbeux nommés **lé kouté dē cH'min** (Les bas côtés).

p'ti mitan non pas petit milieu mais petit endroit où qu'il soit. **ō y'a un pti mitan dan l'ére chi a pâ été Jansé** (Il y a un petit endroit de l'aire de battage qui n'a pas été balayé) **un p'ti mitan** peut être employé avec le même sens que **marè***

mitan qui vient tout droit et sans modification de l'ancien français, est conservé en Acadie et considéré comme vieilli en français actuel.

mitane ou **mit(éin)ne** féminin : mitaine, mais en général c'était plutôt des gants grossiers, robustes capables de protéger du froid aussi bien que des agents traumatisants (épines, ronces, orties etc.) **tu pr(éin)drâ dô mitane pēr me kōpâ une brasaille d'örtiJe** (Tu prendras des gants pour me couper une brassée d'orties)

l'é malézé a mitanâ (Il est difficile de lui passer des gants) se disait au sujet des gens à la personnalité très accusée et parfois agressive, dont il n'était facile ni de s'accommoder ni d'obtenir leur obéissance. Dans le même ordre d'idée on disait **l'é malézé a mayötâ** (Il est difficile à emmailloter)

mitane a grapâ (Gant à crapaud) : moufles, comme au Québec.

mitane de pè* (Gant de cuir) c'était des gants à crispin faits en un cuir très épais et assez raide dont la manchette, très large, également en cuir remontait jusqu'au coude. Ils étaient faits pour des adultes, c'est donc peu de dire qu'ils m'étaient trop grands... En fait on n'en portait qu'un seul sur la main gauche car l'épaisseur du cuir n'aurait pas permis à la main droite ainsi équipée d'empoigner solidement un manche d'outil. On l'utilisait surtout pour travailler dans les haies épineuses.

mitouarde féminin : animal fabuleux dont la fourrure avait une valeur inestimable et dont la chair était savoureuse.

*Il fallait s'associer pour arriver à le capturer. Le plus jeune, donc le moins expérimenté et... le plus naïf était chargé de tenir un grand sac à **une muse** (Un trou dans la haie) ou mieux encore **a la goule d'un koué** (A l'orifice d'un drain ou d'une canalisation. Voir **koué**) pendant que ses compagnons plus vigoureux et plus expérimentés se chargeraient de rabattre l'animal.*

Tout cela étant bien en place, ces derniers, à l'insu du guetteur rentraient benoîtement terminer la veillée au coin du feu, car cette chasse ne se pratiquait qu'en hiver, période des longues nuits et des veillées.

Pendant ce temps le malheureux, solitaire, transi, terrorisé par les bruits nocturnes et ses propres fantômes, subjugué par l'importance de sa mission, attendait jusqu'aux extrêmes limites de sa patience. Puis, au comble de la panique, il désertait son poste et tentait, après avoir longtemps erré par bois et champs, entre haies et sentiers, de rejoindre la maison où s'étaient réfugiés ses acolytes.

Il y arrivait enfin au milieu des rires. Alors on le fêtait et l'applaudissait aussi car, autant qu'une distraction pour les longues veillées d'hiver, c'était sans doute une sorte de rite initiatique.

Mon père, puis mon voisin le Braconnier, m'en avaient préservé en m'informant de cette coutume, car ils jugeaient stupide de gaspiller ces belles heures de la nuit, qui sont si propices au sommeil ou au braconnage. De sorte que, quand vint mon tour j'arrivais à la maison où se tenait la veillée en même temps que mes camarades que j'avais suivis en me repérant sur le bruit de leurs pas.

*la **mitouarde** correspond en français au dahu. Son nom est à rapprocher de l'ancien français mitouard qui désigne un matou.*

mizèrà soit : vivre dans la misère, dans le dénuement, soit : avoir des difficultés pour accomplir une certaine tâche ou même toutes les tâches du quotidien. Voir dans un sens voisin **pitalâ**

mizère féminin : 1° : pauvreté.

Quand sont venus les engrais chimiques chez nous, bien après des pays et des régions plus évolués, les vieux agriculteurs disaient de ces engrais qui supplantaient le fumier :

ô père lé boune z'afouère (De bonnes affaires pour les pères)

për lé drôle la mizère (La misère pour les enfants)

Car ils suspectaient ces produits capables de fournir de bonnes récoltes au début de leur utilisation et d'altérer les qualités de la terre à la longue.

Et... si on en reparlait aujourd'hui ?

la mizère nègre (La misère noire) Il n'y a pas pire misère.

ö y'a pâ gran mizère (Il n'y a pas grande misère) ce n'est rien, paroles destinées à rassurer une personne qui vous a causé quelques dommages.

mizérou masculin, **mizérouze** : féminin : on employait ces mots le plus souvent au pluriel car ça concernait toute une famille. Miséreux, pauvres, mais pas totalement dénués de l'essentiel car ils avaient un lopin de terre à cultiver ou de maigres ressources grâce à des petits travaux journaliers. Ils étaient peu nombreux, mais les riches étaient encore plus rares.

2° : **mizére** féminin : était aussi le nom de tous ces petits *Sedum*, Crassulacées, à fleurs jaunes ou blanches qui poussent sur les murailles. Dans certaines maisons on cultivait du *Tradescantia*, Commélinacées, comme plantes en pot, qu'on nommait aussi **mizére**

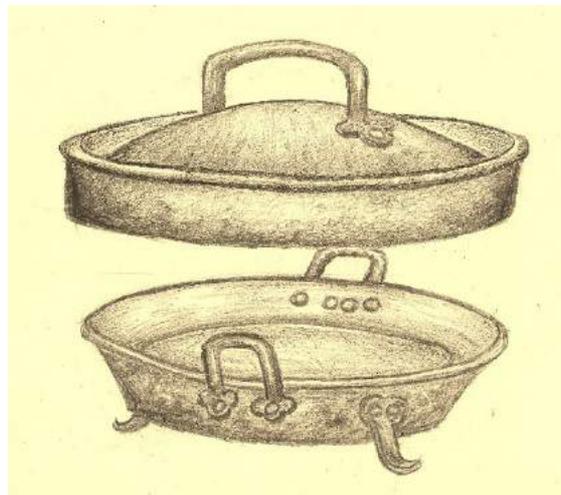
môfazan masculin, **môfazante** féminin : malfaisant, qui est susceptible de créer des désagréments, qui peut faire du mal, ou qui pourrait être méchant, en parlant des animaux.

l'é pâ môfazan (Il n'est pas malfaisant) sous entendait : il est un peu insignifiant. Voir une expression semblable à **cHéti**

moke ou **moge** féminin : bol ou petite écuelle en terre cuite, parfois en faïence qui servait à boire les liquides chauds (lait, vin chaud)

En français moque était le bol pour boire le cidre. ô linâ c'était une importation venue du patois charentais par l'intermédiaire du journal LE SUBIET.

möl masculin : tourtière : ustensile pour faire cuire tourtes et tartes et surtout **la tourtière** plat de résistance contenant : viandes, pommes de terre et œufs.



le möl était un ensemble composé d'un grand plat creux en cuivre, muni de trois pieds et deux anses latérales, qu'on posait dans l'âtre devant le feu de bois et sur des braises. Après y avoir mis la **tarte** ou la **tourtière** on le recouvrait d'un large couvercle en fer à poignée centrale et entouré d'un haut rebord de manière à contenir une grosse quantité de braises. C'était le **fu de tourtière** . Ainsi le plat cuisait à la fois par dessus et par dessous et les **tarte** et **tourtière** qui avaient été préparées pour remplir exactement le **möl** étaient à la fois rôties et cuites à l'étuvée, ce qui permettait de conserver les saveurs et parfums des viandes et de leurs épices, tout en donnant à leurs croûtes de pâte parfaitement rôties, un moelleux inégalé dans les fours.

môle ou **môli** masculin : disposition particulière des gerbes au sommet des grands gerbiers. À cet endroit, les gerbes étaient installées de plus en plus en retrait, les unes par rapport aux autres, de sorte qu'en arrivant près du sommet il n'y avait plus qu'un rang de gerbes qui faisait le tour de la **maille** avec les épis tournés vers l'intérieur. On posait sur leurs épis, d'autres gerbes perpendiculaires aux premières, de manière à surélever le centre pour préparer un sommet bien pointu afin d'éviter la pénétration de l'eau de pluie. Quand le sommet était bien rétréci et surélevé au milieu il restait alors *a afétâ la maille* en le couvrant de gerbes très inclinées, l'épi en l'air, qui formaient une sorte de toit très pointu sur le sommet.

môlâ la maille bâtir ce sommet pointu du gerbier.

môlâ une cHartaille pour les charretées, c'était poser au sommet du chargement une dernière rangée de gerbes ou de fourchées de foin bien au milieu, afin de bloquer le dessous et de recevoir la grosse corde pliée en deux brins, destinée à lier le chargement pour assurer sa stabilité pendant le voyage du champ à la ferme. Voir **liâ** pour *liâ la cHartaille* et **trouyâ** pour *trouyâ la cHartaille* (Lier la charretée)

mörçHou masculin, **mörçHouze** féminin : personne, enfant dont le nez laisse couler une morve, éventuellement agrémentée de quelques bulles. On peut dire : morveux. Mais pour évoquer un morveux : jeune homme prétentieux et insupportable **le patoi** utilisait carrément **merdou** ou **JôcHiâ** voir ces mots et pour les bulles, voir **luma**

matinaille brumasouze sraille mörchouse (Matinées de petit brouillard, soirée de nez enchifrenés) car il est vrai que ces brumes véhiculent dans leurs gouttelettes toutes sortes de microorganismes, éventuellement pathogènes.

LALANNE dit morche pour morve et donc mörchou pour morveux. Notre patoi préférait mörvè masculin, pour morve et disait aussi mörçHou pour morveux.*

mörsëyâ : mordiller, comme font les petits chats jouant avec des brindilles ou des chiots avec les doigts ou les pantalons de leur maître et les chiens entre eux, quand ils veulent jouer. Ainsi que, éventuellement, tous les animaux à l'attache qui rongent leur corde.

mörsëyé masculin, **mörsëyaille** féminin : mordillé, présentant des traces de petites dents pointues *ö l'été ma pu bêle cHâre mê lé rôlin son mörsëyé* (C'était ma plus belle chaise mais les barreaux présentent des traces de morsures) ce qui était fréquent quand les chiots "faisaient leurs dents"

mörtiköle masculin : médecin. Je ne suis pas sûr que ce mot soit véritablement **patoi** mais il a tout à fait sa place ici, car mon père l'employait aussi souvent qu'il en avait l'occasion. Et les voisins, qui trouvaient le mot plaisant l'employaient aussi en conversant avec lui

Il est bien possible qu'il l'ait glané au cours de ses lectures. Au début du XX^{ème} siècle, sous la présidence de FALLIERE, il y eut une campagne pour l'abolition de la peine de mort qui avait bien failli réussir. Les abolitionnistes nommaient morticoles les partisans de la peine de mort.

Deux jours avant sa mort, un mortiköle fit une visite à mon père qui le reçut par ces mots « Allez, ne fatiguez pas votre jeune science » Le médecin qui était jeune répondit « Vous êtes sévère » mais c'était encore le moment où la médecine hésitait entre art et science.

mörvè* ou **mörviâ** ou encore **mörviô** masculin : paquet de morve encore accroché sous des nez d'enfants, qui se mouchaient rarement et préféraient renifler. Ces masses, qui montaient et descendaient entre les narines et les lèvres, étaient aussi nommées **cHandêle**. Et si la **cHandêle** était enrichie de bulles on disait **luma** (Escargot)

mörvè* c'était aussi le projectile de morve qu'on lançait sur le sol en se mouchant à la main **avêk le dê t'ê le pouze**. Voir à **moucH'nâ** (Mouchoir)

lé vieu nommaient ces sécrétions de la **mouraille**

louizète dans son enfance, se rendit célèbre pour ses **cHandêle** et ses **luma**. C'était une bonne préparation à son futur métier d'institutrice, pendant lequel elle put gérer avec brio les **mörvè*** de ses élèves, ce qui, sans doute, conduisit ses supérieurs à la distinguer comme Chevalier de l'Ordre du Mérite.

mösieu masculin : Monsieur, (avec un grand M) servait à désigner quelqu'un qui n'était point du commun ou qui n'appartenait pas à la communauté paysanne (nobliau, riche commerçant, intellectuels de tous poils etc.) enfin **cheuk'in chi kôzê pou(éin)tu** (Quelqu'un qui ne parlait pas le **patoï** mais le français même approximatif)

un grou mösieu (Un monsieur très important) **a tabye i étê de kintre un grou mösieu ê i ouzê pâ li kôzâ** (Au repas j'étais près d'un monsieur important et je n'osais pas lui parler).

être pa grou mösieu (Était être encore un tout petit enfant)

mösieu qualifiait aussi **lé Jan chi se krêy'ian** (Les personnes qui s'en faisaient accroire) les péteux en somme **cHâ chi étian fiérou** (Ceux qui étaient vaniteux) et qui adressaient peu la parole à leurs semblables. On disait d'eux **le fouê le mösieu** (Il fait l'important)

un p'ti mösieu (Un petit monsieur) était un enfant prétentieux.

Comme ma mère m'avait interdit de parler le patoï et m'obligeait à m'exprimer en français, j'avais fini par avoir un très mauvais accent. Mes camarades s'en amusaient volontiers et me nommaient, de temps à autre le p'ti mösieu et, bien que ce ne fut pas dans leurs intentions, j'eus peu à peu le sentiment d'être un exclu. Cela me rendit un peu asocial et c'est ainsi que dans le milieu du collège qui n'était pas tendre, je devins "un sale gosse".

mötâ : dans **se mötâ** s'accroupir, en se tassant le plus possible sur soi-même, se mettre en boule comme font les oiseaux, les pattes enfouies dans leurs plumes, pour lutter contre le froid ou dans l'espoir de passer inaperçus.

môté masculin, **môtaille** féminin : accroupi, ou, selon le cas : tapi contre le sol

a la cHase a la bërlöke lé përdrik restian môtaille antre lé sien (A la chasse avec le grelot les perdrix restaient tapies entre les bandes de terre retournées par la charrue). Autrement dit, elles étaient cachées entre les "mottes" de terre : elles étaient : "mottées". Voir à ce sujet **bërlökâ**

On consultera avec profit **agourôdé akafiouné chupé groué kapé** pour s'enrichir des nuances dans l'expression de situations voisines.

mötyin masculin : petite motte ou grumeau selon l'endroit concerné **ö l'é yére ébërvé le garê é t'a mötyin** (Ce n'est pas beaucoup trempé, le guéret est à petites mottes): les mottes de terre se fragmentent en petits morceaux. Voir **amötyounâ**. Voir aussi **gërmëyin**

mouaille ou **mouëille** féminin, dans l'expression *a la mouaille* qui était utilisée pour indiquer que des petites quantités étaient mesurées à l'estimation, approximativement, en prenant **la mou(éin)** (La main) comme instrument de mesure.

mouchâ 1° : moucher **t'é mörcHou mouch'te din** (Tu as de la morve ,mouche toi donc)

*Les dames se mouchaient avec un mouchoir. Les messieurs se mouchaient avec le **dê t'ê le pouze** la seule méthode qui soit véritablement commode, efficace, et hygiénique, dont voici la recette : fermer la narine droite, en la pressant fermement par le côté avec le pouce de la main droite, soutenir par une pression délicate la paroi de la narine gauche avec l'index de la même main, puis souffler très fort, à plusieurs reprises, si vous le jugez utile, de manière à vider totalement cette narine. Puis recommencer avec la narine gauche en utilisant la main gauche. Il va sans dire que pendant ces opérations la paume de la main doit être tenue nettement au-dessus des orifices pour éviter de recueillir **lé mörviâ** dans le creux de la main.*

*Vider une narine après l'autre est une méthode médicalement reconnue par les meilleurs spécialistes et **le mörviâ** est mieux sur le sol que dans votre poche, mais c'est plus facile à pratiquer dans les champs ou dans une étable que dans un salon. D'ailleurs, dans les fermes, si le besoin de se moucher était impérieux, les messieurs sortaient pour se moucher dehors, tout comme pour pisser.*

2° : réprimander ou remettre à sa place en parlant d'une personne, ou: punir, corriger, et même battre si il s'agit d'un animal **si le veu rëkëtâ de m(éin)me i m'an va bé le mouchâ** (Si il veut tirer en arrière en se débattant comme ça je m'en vais bien le corriger)

i l'é b(éin) mouché (Je l'ai bien mouché) : je lui ai bien bouché le bec par quelques propos vexants.

mouchaille féminin : correction, de celles que se passaient les gamins entre eux. **i li é pâsé une mouchaille** (Je lui ai foutu une correction)

l'an t(éin) une mouchaille (Il tient une bonne cuite). **l'é mouché** (Il est ivre)

3° : **mouchâ la cHandêlê** (Moucher la lampe) c'était éliminer le sommet charbonneux de la mèche d'une lampe à pétrole ou d'une bougie, pour obtenir une meilleure combustion, donc une lumière plus vive et aussi pour qu'elle ne fume plus.

Ce qu'il y avait de très impressionnant pour moi, petit enfant aux doigts encore tendres, c'était que mes parents pinçaient la mèche enflammée de la bougie avec leurs doigts, tellement leur peau avait été durcie par les travaux des champs. De même quand mon père fumait sa pipe au coin du feu, il posait dessus, pour l'allumer, un tison pris avec ses doigts, en vitesse il est vrai.

louizète dit que **mouchâ la cHandêlê** signifie pincer le bout de la mèche pour éteindre la lampe, elle rejoint là une version de l'expression française: "moucher la chandelle", moucher la bougie qui signifie la pincer pour l'éteindre.

mouchail masculin : synonyme de **émouchail** système pour éloigner les mouches de la tête d'un animal attelé. Voir à **émouchayâ**

mouchê féminin : mouche

mouchê bouine (Mouche bovine) En fait sans doute une variété de Taon,

Tabanus bovinus, Taon des bœufs, qui ne s'attaque jamais à l'homme et qui reste le plus souvent localisé dans les fosses situées sous la queue, de part et d'autre de l'anus des bovins. Il provoque de vives démangeaisons, que l'animal est bien obligé de supporter, car cet endroit n'est ni accessible au fouet de la queue, ni aux pattes ni à la langue.

lé bâte avan la mouche, (Les bestiaux ont la mouche) Parfois, dans la prairie, les vaches exaspérées par **lé mouche bouine** se lançaient dans des courses folles accompagnées de cabrioles.

Tous les petits bergers ont bien aimé chercher à déloger ces mouche bouine en grattant, du bout de leur bâton, les creux situés de chaque côté du trou du cul de leurs vaches. Cet exercice était fort du goût des animaux qui s'arrêtaient de marcher et levaient un peu leur queue pour faciliter l'opération. Elles ne repartaient, d'un pas paisible, que lorsqu'un magistral coup de bâton sur les fesses leur signalait la fin de l'intervention.

Les mouches étaient un gros problème dans nos maisons, depuis la petite Mouche domestique, Musca domestica, qui naissait sur nos tas de fumier et venaient vivre dans nos maisons, en passant par les Mouches des fromages, Piophilidae casei, qui aimait les laitages et les viandes salées, jusqu'à la Mouche bleue Calliphora erythrocephala, spécialiste des charognes, des viandes ou des végétaux en décomposition, mais qui ne crachait pas sur nos plats cuisinés.

Mais il faut rendre à la mouche l'hommage qu'elle mérite puisque ses asticots, comme ceux de la Lucilie soyeuse, grâce à leur aptitude à s'installer sur les plaies pour se nourrir de la sanie, furent, pendant les guerres, de précieux auxiliaires pour les chirurgiens, qui les utilisaient pour nettoyer les blessures infectées. Peut-être même n'ont-elles pas dit leur dernier mot de nos jours.

*Il y avait donc des milliers de mouches attirées par les fumiers, les animaux, les déchets, les pâtées des volailles et des porcs, et qui, en fin de compte, envahissaient nos maisons. Et, avant l'invention des insecticides, on luttait contre elles avec **l'atrape mouche** (Voir ce mot. Ruban de papier englué) et le **gobemouche** (Voir ce mot : piège à mouches) Ainsi on en détruisait beaucoup, mais il en revenait toujours davantage et seule la nuit apportait un peu de répit si elle était fraîche car elles étaient alors moins nombreuses. Heureusement en hiver elles étaient absentes.*

*Il y en avait sur la nourriture pendant les repas, elles se noyaient dans nos verres, elles cheminaient autour de la bouche et des yeux des bébés, autour de ceux des adultes pendant la sieste, autour de l'anus des animaux, toute partie humide les attirait. Elles étaient sales, sans doute, mais nous n'y pensions guère car elles étaient avant tout agaçantes, exaspérantes. Enfin **fly-tox** vint (Voir ce nom) et avec lui l'espérance d'une vie meilleure !*

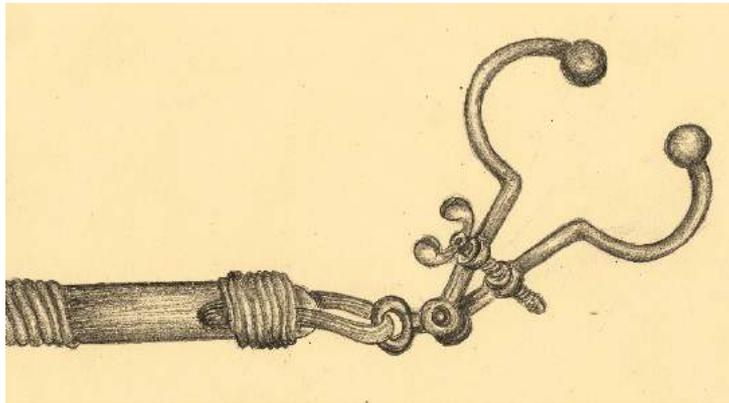
Les gens d'aujourd'hui auraient bien du mal à comprendre la satisfaction que nous éprouvons encore, soixante ans plus tard, à trucider une mouche.

mouchête féminin : instrument de contention, je n'ose pas dire de torture, pour obliger à l'obéissance les animaux de grande taille rétifs ou agressifs qui auraient pu être dangereux.

Pour les taureaux et les vaches **la mouchête** était une sorte de pince dont les mâchoires en demi-cercle pouvaient être refermées de manière à pincer la cloison nasale, en la serrant très fort, sous l'action d'une sorte de boulon qu'on pouvait visser, près de la base des mâchoires de la pince.

Cette pince était attachée par un morceau de cuir à un manche qui permettait de conduire l'animal en s'en tenant à une distance raisonnable. On commençait, dès que

l'instrument était en place, par infliger quelques vigoureuses secousses de manière à ce que le nez soit préalablement endolori et aussi pour faire comprendre à l'animal ce qu'il risquait en cas de tentative de rébellion. Ce nom de **mouchête** peut être apparenté à **mouchâ** dans ses deux sens : soit corriger, soit moucher car, sous son action, une morve abondante coulait du nez des animaux. Pour les chevaux il y avait une variante nommée **tör nâ** (Tord nez. Voir ce mot)



mouch'nâ masculin : mot à mot : "mouche-nez" donc : mouchoir . Dans ce sens voir aussi **chutrin**

Pour les mamans le **mouch'nâ** était précieux pour une autre fin. En ces temps, les chemins, les cours des fermes et bien des places publiques n'étaient pas goudronnées et la poussière y était abondante. Et, même si beaucoup de poussière de cailloux est moins toxique qu'un peu de poussière de goudron, ça laisse vite des traces disgracieuses sur les frimousses enfantines. Aussi quand nous allions aux foires, marchés et autres festivités, ou aux réunions de familles, nous, les enfants, arrivions forcément très barbouillés, d'autant plus que la toilette au départ était souvent plus que sommaire (L'eau était si péniblement puisée de nos puits profonds, je ne le dirai jamais assez). Aussi, juste avant de rencontrer les autres familles ou quelques notabilités, les mamans apportaient une ultime retouche à notre toilette. Dans ce but elles sortaient leurs mouchoirs, l'imbibaient de leur salive, pas toujours très discrètement, et nettoyaient les visages enfantins, surtout autour des yeux, du nez, de la bouche où diverses sécrétions avaient délayé la poussière, et sans oublier les oreilles pour finir.

Ma mère à moi, me demandait de sortir mon petit mouchoir de ma poche et de le mouiller moi-même avec ma propre salive. Puis elle le prenait pour parfaire ma toilette. Et cela me paraissait une avancée considérable dans les domaines de l'hygiène et de la distinction. Aussi j'étais très fier de ma mère.

Pour nous, petits enfants le **mouch'nâ** était aussi l'objet d'une délicate taquinerie quand l'un de nous se mouchait avec son mouchoir (tout à fait par hasard, car nous en avons rarement envie, et nous avons encore plus rarement un mouchoir dans nos poches). Cela consistait à tirer brusquement vers le bas le mouchoir de celui qui était en train de se moucher, précisément au moment où il soufflait. Bien exécutée cette manœuvre conduisait la victime à propulser sa morve dans le creux de sa main. Mais il fallait être vigilant, car il disposait alors d'une arme redoutable. S'il pouvait vous rattraper il ne manquait pas de vous **bërdouérâ la goule avêk son mörvè*** (Barbouiller la figure avec sa morve)

mouch'né masculin : on aurait pu traduire par "mouche-nez" : mouchoir, mais c'est là d'un mouchoir ornemental qu'il s'agit, le mouchoir utilitaire étant le **mouch'nâ**. D'ailleurs on précisait en général **mouch'né de kou** donc : mouchoir de cou, sorte de foulard en tissu fin, joliment brodé pour mettre autour du cou et sur les épaules ou pour agrémenter le décolleté, et, dans ce cas il jouait le rôle de la "modestie", tissu fin et brodé, utilisé pour couvrir et agrémenter le haut du décolleté féminin.

moué : plus, davantage. **donne me z'an moué** (Donne m'en davantage)

moué ke cHeu (Plus que ça) était souvent employé pour dire : davantage
donne me z'an moué ke cHeu

on an pr(éin) moué avêk son nâ k'avêk sa pale (On en prend plus avec son nez qu'avec sa pelle) Réaction outrée en présence d'une odeur envahissante et désagréable.

de r(éin) moué (De rien plus) pas davantage, exprimant de manière catégorique que rien de plus n'était à espérer **tu pë tÛrJou ô piôlà t'an arâ de r(éin) moué** (Tu peux toujours le pépier, ici c'est plutôt demander en gémissant, tu n'en auras pas davantage) et inutile d'insister !

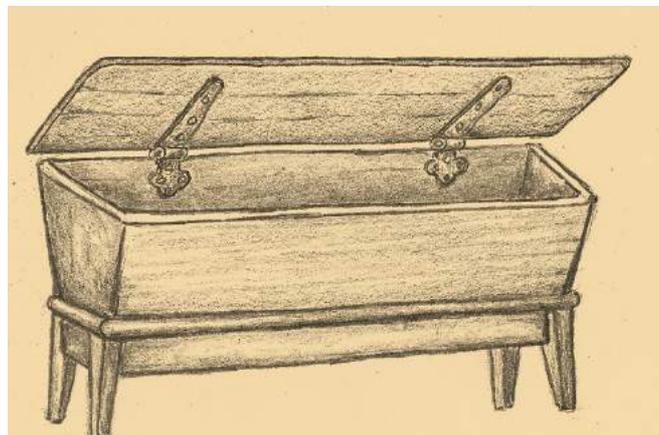
tan moué (Tant plus) c'était plus que **moué** tout seul.

tan moué k'a m(éin)me (Tant plus qu'a volonté) servaient à exprimer une profusion de légumes, de fruits etc.

un p'ti de moué (Un peu de plus) se prononçait parfois **un p'ti de mé** Par exemple **un p'ti de mé i étê chÛte** (Un peu de plus j'étais tombée)

ô s'an é fiu d'un p'ti de moué (Il s'en est fallu d'un peu de plus) il s'en est fallu de très peu.

mouê ou **mê** féminin : maie et huche. C'était un grand coffre de bois aux côtés légèrement évasés, monté sur quatre pieds, de manière à ce que son fond soit à portée d'un homme légèrement incliné. Il servait à pétrir la pâte à pain, puis à conserver le pain une fois qu'il était cuit, car on n'en faisait qu'une fois par semaine ou même une fois par quinzaine. On faisait de grosses miches d'au moins deux kilos qui se conservaient parfaitement. Et même, ce gros pain, une fois rassis, était peut être moins gouleyant mais bien plus digeste. D'ailleurs quand les pains furent fait par un boulanger (dans mon enfance) c'était toujours des **pou(éin) de katre** sous-entendu : de quatre livres, donc deux kilos, et distribués seulement une fois par semaine. **la mouê** servait aussi à conserver le **lou(éin)** le levain.



mouê ou *mê* vient de l'ancien français *maye* pétrin lui-même venu du latin *magis, magidis* pâte à pain !

mou(éin) féminin : main.

a ta mou(éin) (À ta main, à ta portée) *fouê z'ou ö l'é a ta mou(éin)* (Fais-le c'est à ta main) c'est à ta portée, c'est de ton côté.

Quand j'ai commencé à suivre les adultes pour les travaux des champs ou les battages, on me demandait parfois *këman é t'ö a ta mou(éin)* (Comment est-ce à ta main ?) ou *këman é t'ö ta mou(éin)* (Comment est-ce, ta main) pour savoir laquelle de mes deux mains allait en avant sur le manche de ma fourche, ce qui conditionnait un travail de droitier ou de gaucher. Et comme je répondais que je n'avais pas de préférence on me disait *t'é këm cHâ chi savan r(éin) fouère* (Tu es comme ceux qui ne savent rien faire) ce qui ne me vexait nullement parce que c'était précisément le cas.

Un de mes jeunes camarades, plus déluré que moi, à qui on avait fait cette remarque, répondit superbement *i é la mou(éin) dô kouté kö n'an a bëzin mâ tu vë* (J'ai la main du côté où on en a besoin, moi, tu vois) À quoi son interlocuteur répondit placidement *mâ y'ö veu bé* (Moi je le veux bien) ce qui signifiait qu'il n'en croyais rien et aussi qu'il n'en avait cure.

avâ la mou(éin) gran (Avoir la main grande) : avoir beaucoup de rendement dans son travail.

ö l'é pâ d'acH'ti lô z'a fouê dë sé mou(éin) (Ce n'est pas un produit acheté, il l'a fait lui-même avec ses mains) Cette phrase traduisait la fierté de l'épouse dont le mari, cultivateur, lui avait fabriqué ses jolis meubles. Et cela arrivait souvent.

i va alâ li dounâ la mou(éin) (Je vais aller lui donner la main) un coup de main : l'aider à faire un travail.

kour de mou(éin) lin de goule (Court de main, long de bouche) qualifiait ceux qui parlaient plus qu'ils ne travaillaient, les gens hâbleurs.

le grâ de la mou(éin) masculin : le gras de la main, c'était la paume.

mouénaJâ : 1° : ménager, traiter ou utiliser avec ménagement *mouénaJe din té vieu t'an arâ köre bëzin* (Traite donc tes anciens avec ménagement, tu en auras encore besoin) C'était là un petit rappel à l'ordre, de la part *dô vieu* lorsqu'on avait donné quelques signes d'impatience.

2° : économiser. *kan t'on n'é Jêne mouénaJe on n'a r(éin) ke de mouénaJâ* (Quand on est un jeune ménage on n'a d'autre solution que d'économiser)

mouénaJe masculin : ménage, avec tous les sens du français *fouère son mouénaJe* et *se mètre an mouénaJe* (Faire son ménage et se mettre en ménage)

mouésè* masculin : tas, monceau, amoncellement.

*ö n'an n'a a mouésè** (Il y en a des tas)

amouésëlâ : mettre en tas, amonceler. Dans des sens voisins voir *pilö* et *apilötâ*

mouétre masculin, **mouétrâse** féminin : 1° : maître, maîtresse. Ces mots désignaient encore parfois les patrons de la ferme, mais n'étaient plus employés que

dans les récits des *vieu* et dans leurs histoires des temps anciens. Dans mon enfance on désignait le patron et la patronne par leur nom ou leur prénom, auxquels on ajoutait, s'ils n'étaient plus très jeunes *le père* et *la mère*. Et même, s'adresser à quelqu'un en utilisant la formule *père dôpeu* ou *mère dôpeu* (Père DUPUY ou Mère DUPUY) était une façon de montrer le respect qu'on pouvait avoir pour une personne honorable et d'un certain âge.

un mouétre gâ (Un maître homme était un homme costaud) Et *une moétrâse fumêlé* (Une maîtresse femme) désignait une femme active, débrouillarde, sachant tout à fait ce qu'elle voulait et bien souvent forte en gueule.

2° : *le mouétre* était l'instituteur pour tout le monde, et la *mouétrâse* était l'institutrice pour les parents. Mais les enfants disaient *la dame*. Voir ce mot.

mouétrÿâ masculin, *mouétrÿâde* féminin : qui aime commander, qui aime faire son petit maître, autoritaire.

Il est curieux de constater que *mouétrÿâ* était moins utilisé que *mouétrÿâde*. Les garçons des campagnes étaient-ils plus débonnaires ou plus apathiques que les filles? En outre ces termes servaient peu pour les adultes : dans une société où la hiérarchie était rigoureusement respectée, l'ancêtre détenait de plein droit l'autorité, et, si l'on souhaitait se faire entendre pour réformer dans la ferme il fallait attendre son tour.

Aux dires de ses ancêtres (et elle avait la collection complète de grands-parents) qui étaient unanimes sur ce sujet louizête aurait été mouétrÿâde et même, en plus, quelque peu une mouJase

mouêyin masculin : moyen, manière de faire, méthode. *ö y'ara mouêyin* (Ce sera possible)

ö s'rê dan mé mouêyin (Ce serait dans mes moyens) je pourrais me l'offrir.

l'a trouvé mouêyin de (Il a trouvé la manière pour) en fait : il s'est débrouillé pour faire une bêtise.

tâcHe dîn mouêyin d'ô fouére (Débrouille-toi donc pour le faire)

y'arê t'ö pâ mouêyin de mouêyênâ (Ne serait il pas possible d'adopter une solution intermédiaire, soit en bricolant, soit en marchandant)

mouézin féminin : maison *avoure ö fô se randre a la mouézin* (Maintenant il faut se rendre à la maison) : il nous faut retourner chez nous.

Parfois, et même souvent, *la mouézin* désignait seulement cette salle commune qui servait de cuisine, de salle à manger, et de chambre à coucher, même si il y avait aussi d'autres pièces à côté, comme une pièce plus petite qui pouvait être soit une salle à manger bien cirée avec quelques meubles qu'on disait beaux parce qu'ils étaient modernes, ou une belle chambre à coucher qu'on nommerait aujourd'hui : "chambre d'amis" qui ne servaient bien souvent ni l'une ni l'autre.

y'iron koucHâ a la mouézin (Nous irons nous coucher à la maison) : chez nous.

i koucHon dan la mouézin (Nous couchons, et dormons, dans la pièce commune)

mouézounaille féminin : maisonnée, ensemble des personnes qui vivaient sous le même toit : ancêtres, parents, enfants, et éventuellement la domesticité.

kru de mouézin trou de maison : mesure. Voir *kru*. La belle maison, la maison de maître était le *lôJi*. Voir ce mot.

mouézounête féminin : petite maison. Il s'agissait souvent des maisons des garde-barrières sur les voies ferrées. Il faut préciser qu'en ces temps lointains, il y avait, pour traverser les voies de chemins de fer, des "*passages à niveau*" où la route traversait sur les rails. Et ces passages étaient gardés par des dames dites "*garde barrière*", souvent des veuves de cheminots, qui ouvraient de grandes barrières en fer pour que les usagers de la route puissent traverser sur les rails. Il y avait tout près de ces **mouézounête** un puits et un petit jardin. Le tout était assez coquet et quand ces passages à niveau furent condamnés les **mouézounête** furent parfois rachetées par de petits retraités, mais aujourd'hui beaucoup ont été détruites.

On nommait aussi **mouézounête** les petites gares des tramways départementaux.

moufiase féminin : petite morveuse, ainsi nommée soit parce qu'elle ne se mouchait jamais, soit parce qu'elle était insupportable de prétention. Ce mot était rare **ô linâ** où l'on préférerait **mouJase** mais tout à fait commun chez **louizête** qui s'enorgueillit jusqu'à ce jour d'avoir souvent mérité ce titre avec les deux sens de ce mot. Voir **moufyâ**

moufyâ : pour le cheval ou la vache c'était souffler très fort, pour expulser des choses indésirables de leurs narines. C'était, en quelque sorte, leur manière de se moucher. Chez le cheval qui a des naseaux très souples cela s'accompagnait d'une vibration des narines produisant comme un ronflement. Pour les vaches cela ressemblait à l'éternuement humain en bien plus puissant. Mais, pour les deux, cette opération était accompagnée d'une projection d'un nuage de gouttelettes de morve bien répugnantes et presque toujours inévitables à cause de la soudaineté du phénomène : on s'essuyait du revers de la manche.

moufyâ était aussi employé en parlant des personnes, mais seulement pour stigmatiser des manifestations nasales incongrues, **â tu pâ bétou fini de moufyâ kêm un gorê** (N'as tu pas bientôt fini de souffler ta morve comme un cochon) ce qui est injuste pour le porc qui ne fait jamais ça !

mouin : moins. **ö n'an n'a öyu mouin ki krêy'ion** (On en a eu moins que nous croyions)

yére mouin (Guère moins)

yére de mouin à le sens de : presque. **ö l'étê une afouère yére de mouin fouête** (C'était une affaire presque faite), presque conclue, ce qui pouvait se dire aussi **kazeman fouête** quasiment faite.

a mouin k'ö sêJe (A moins que cela soit) signifiait qu'on était plutôt d'accord avec son interlocuteur, sans accorder une importance exagérée à sa proposition.

mouindrëzir ou **amouindrëzir** : diminuer.

Certains utilisaient le mot **mouindrâ** avec le même sens que **mandrâ**

mouJase féminin : jeune fille ou petite fille prétentieuse, qui se mêlait de tout (et particulièrement des affaires des adultes qui lui décernaient ce titre) et qui tenait à intervenir et surtout à clamer ses avis.

En revanche **mouJasin** masculin, terme employé à l'égard des petits garçons, était plutôt affectueux.

En ancien français et en préroman les mots **mouge** et **mugia** désignaient une jeune

filles ou une petite génisse. L'espagnol *mujer*, femme, pourrait aussi être à l'origine de notre **mouJase** avec la terminaison *ase* péjorative dans plusieurs autres mots.

mouJête féminin : haricot. Les *vieu* employaient aussi le mot *fayô* qu'ils avaient dû ajouter à leur vocabulaire au cours de leur service militaire. D'une manière générale le mot **mouJête** employé seul désignait les haricots secs et les mots **mouJête verte** les haricots verts qui étaient aussi désignés par *petite mouJête*

Pour la récolte voir **giane**

Notre Haricot était le *Phaseolus vulgaris*, Légumineuses, du grec *phaselos* (nacelle, soit à cause de la forme des graines, soit à cause de la forme des gousses)

fayô pourrait venir de là, à ceci près que le *Phaseolus* des Grecs était le *Vigna* de chez nous, autre Légumineuse.

Notre *Phaseolus* lui, vient d'Amérique avec le nom de : *Ayacotl* nom qui s'est mâtiné avec *harigot* (une sorte de ragoût) pour donner *haricot*.

D'autre part la *mojette* était le nom espagnol du *Vigna* alors cultivé en Espagne et dans le Sud-Ouest de la France, nom qui été conservé pour désigner le *Phaseolus* quand celui-ci a remplacé le *Vigna* dans la culture.

Tout s'éclaire parfaitement dès lors, et on voit d'où viennent nos **mouJête** ainsi que nos *fayô*

moukye ou **mouki'ye** c'est à dire **mouklle** dont les *kl* sont très mouillés : féminin : moule. En ce qui concerne les précautions pour la dégustation de cet aimable bivalve voir **cHankre** (Petit commensal des moules)

Ce mollusque bivalve, est nommé en latin *Musculus d'ou*, peut-être, le *k* de notre *patois*

cHeure an bran de moukye (Tomber en quenouille, en venir à rien, être abandonné, en parlant d'une action ou d'un travail. Voir à **cHeure**)

moulinâ : moudre. **moulinâ dô kafé** (Moudre du café) **moulinâ dô gr(éin) për lé bidê** (Écraser des grains de céréales, surtout de l'avoine, pour les chevaux). Ce travail se faisait dans un petit moulin à deux meules horizontales. Il ne donnait pas de farine car on le réglait pour que les meules ne soient pas suffisamment rapprochées. Cependant il fallait écraser les grains sinon les chevaux ne les digéraient pas, et aussi éviter d'en faire de la farine qui aurait pu leur aller dans les poumons.

moulinâ dô bié për fouére dô pou(éin) (Moudre du blé pour faire du pain), cette fois-ci avec des meules bien serrées, pour une fine mouture, donnant une belle farine panifiable. Cela, c'était pendant la guerre parce que normalement **moulinâ étê l'afouére dô mounâ** (Moudre était l'affaire du meunier)

moulin a vantâ masculin : tarare, appareil qui nettoie les grains en le criblant dans un fort courant d'air.

Notre machine comportait un grand coffrage en bois sur un côté duquel une manivelle permettait de mettre en mouvements un gros ventilateur pourvu de quatre **âle** (Ailes) : pales en bois, qui tournaient dans **le tanbour** (La partie cylindrique et renflée du coffrage située à une extrémité) pour produire du vent. Sur le dessus une **tërmi** (Trémie) permettait d'introduire les grains, tout juste battus et mêlés de balles, de poussières et de divers débris végétaux. De là ils tombaient sur **lé grêle** (Grilles horizontales) qui sautaient et se trémoussaient d'avant en arrière. Le grain nettoyé tombait sous les grilles et le reste était chassé par le souffle du ventilateur. Mais, à ce

niveau, le grain était encore mêlé de petits cailloux et de graines de plantes sauvages qui étaient séparés par la *è*rpe* (Dernière grille oblique) Pour cela il tombait finalement au bout du moulin qu'on nommait *le chu dô moulin a vantâ* (Le cul du moulin) opposé au *tanbour* sur la *è*rpe* qui le ramenait à l'extérieur, en dessous du tambour, où il était récupéré dans un baquet oblique *le kasrin* .



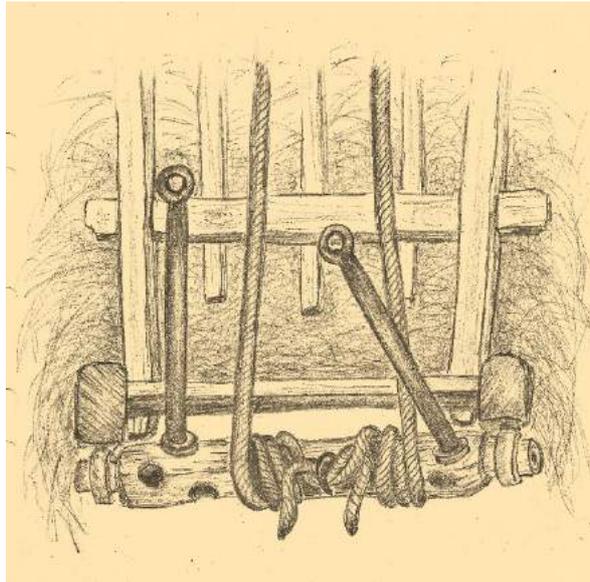
Il fallait pour cela tourner la manivelle (qui est de l'autre côté de l'image) d'une façon régulière et à la vitesse juste convenable, car une accélération brutale éjectait le grain avec les déchets, et trop de lenteur le nettoyait mal, et le travail n'avancait pas. C'était facile, long, et ennuyeux. C'était le travail que je pouvais faire, mon père se contentant pour sa part d'alimenter la trémie et de récupérer le grain propre au fur et à mesure de la production.

Il arriva une fois que, convié à ce travail que je savais devoir être long et fastidieux, je m'étais-je aménagé un échafaudage astucieux pour me permettre de travailler assis. Hélas, mon père me fit démonter tout cela, et en vitesse, en m'expliquant qu'un travail sérieux ne pouvait être exécuté dans une position dévolue au repos. J'ai fait par la suite mon profit de cette leçon.

moulinê masculin : treuil horizontal situé sur la partie postérieure des charrettes.

Il était composé d'un cylindre de bois *le tanbour* percé de trous qui le traversaient perpendiculairement à son axe, dans lesquels on insérait *lé tavêle* (Barres de fer) qui permettaient de le faire tourner pour enrouler autour de lui, les deux brins d'une corde amarrée au devant de la charrette. Cette opération ficelait les charretées de foin, de paille ou de gerbes pour éviter qu'elles ne s'écroulent pendant les trajets.

trouyâ la cHartaille (Mot à mot : "treuiller" la charretée, pour la ficeler) Une *tavêle été lêsaille dan z'un kru dô moulinê pèr anpécHâ le moulinê de se détrouyâ* (Une barre laissée dans un trou du treuil l'empêchait de se dévider) C'était celle qui est à gauche sur l'illustration, elle s'appuie sur *l'écHalè**



Il y avait aussi **un mouliné** transportable, monté sur un robuste bâti en bois qu'on encastrait dans le sol à l'aide de barres de fer. Il nous servait surtout pour orienter dans la bonne direction la chute des arbres au cours de l'abattage. Celui-ci était pourvu d'un système de cliquet pour l'empêcher de se relâcher à un moment inopportun.

J'ai vu, une fois, utiliser cet appareil pour extraire un veau, au cours d'un vêlage particulièrement difficile, où les tractions à la force des bras des hommes s'étaient montrées inefficaces. Il est vrai, que la vache étant couchée sur sa litière, les cornes attachées à sa crèche, il était difficile aux hommes de trouver des positions convenables pour opérer des tractions efficaces.

Le malheureux veau en sortit complètement désarticulé. Au moins put-on sauver sa mère.

moulu féminin : morue. Nous achetions surtout **la moulu sôrête** comme disaient **lé vieu** que **lé Jêne** ne nommaient plus que la **moru salaille** conservée dans du gros sel gris. La cuisinière devait laisser tremper ces "ailes de morue", salées directement sur le bateau, pendant au moins deux jours dans des bains sans cesse renouvelés d'eau, puis de lait, à la fin. Cela donnait, une chose filandreuse, coriace, élastique et encore horriblement salée, qu'on ne pouvait déguster qu'accompagnée d'un volume égal de pommes de terre bouillies, napées d'une délicieuse sauce blanche.

C'était avantageux parce que ça pouvait se conserver longtemps et ce n'était pas cher. On disait que la **moulu** était le poisson des pauvres. Et on en a tant et tant pêché qu'elle est devenue rare (*Les pauvres ont tout bouffé, salauds de pauvres !*) Si bien que maintenant elle est devenue le poisson des riches. Et pour certains, comme **louizête** c'était et ça reste un régal ! Mais les méthodes de salaison ont dû s'améliorer car **la moulu** est bien meilleure maintenant.

mouman masculin : moment.

cHâ mouman (De temps en temps). **mé Jale me gâtan cHâ mouman** (Mes engelures me font mal par moments)

dan le mouman (Sur le moment, à cet instant). **i é r(éin) trouvé a rëdire dan le mouman** (Je n'ai rien trouvé à répondre, à contester, sur le moment)

mounâ masculin, **mounère** féminin : meunier, meunière. Il n'y avait plus de **mounâ** dans mon enfance, d'ailleurs la récolte de blé était déjà prise en charge par les Coopératives agricoles. Mais il arrivait qu'on aille, disait-on, à la **minoterie** synonyme de **meunerie** pour y faire moudre la partie de sa récolte destinée aux animaux de la ferme ou pour y acheter certaines farines pour ces animaux.

*Et c'était bien en l'occurrence de **minot** (Farine de blé dur) qu'il s'agissait, mais ce mot français n'était pas employé. D'autre part le **minot** était, il y a plus longtemps, une petite **mine** l'unité de mesure des grains valant 78 litres. Tout cela a contribué à former le mot **minoterie**.*

Les **mounâ** bien que souvent fortunés, étaient des artisans. Les minotiers, qui leur ont succédé, étaient des industriels, beaucoup plus riches.

Vint la guerre pendant laquelle les céréales étaient plus ou moins réquisitionnées. Alors les paysans en cachaient une partie pour nourrir leurs animaux et se faire du bon pain blanc. C'est pourquoi j'ai bien connu les **mouê** les **boulitè*** et **fournayâ** Voir ces mots.

*Beaucoup d'eau avait traversé les moulins depuis les **molniers** des années 1200 et pourtant il y avait chez nous des familles portant le nom **patoï** de **mounâ** Hélas, leur nom en français était **Aumonier** c'est à dire celui qui vivait d'aumônes.*

mouné féminin : monnaie. On mettait **sa mouné** dans sa **bourse** (Porte-monnaie)

i li é randu sa mouné (Je lui ai rendu sa monnaie) en français « je lui ai retourné la monnaie de sa pièce » : vacherie pour vacherie.

mourâ masculin : muselière. La muselière des chiens faite de lanières de cuir. Voir **émourayâ**

C'était également une sorte de muselière très lâche, faite de lanières de cuir hérissées de pointes, qu'on faisait porter aux veaux qu'on souhaitait sevrer et qui fréquentaient les mêmes pâturages que leur mère. Cette muselière était conçue pour qu'ils puissent ouvrir la bouche et donc brouter. Mais ils auraient aussi souhaité téter ce lait qui ne leur était pas destiné, soit de leur mère soit des autres vaches de la prairie. Et ils essayaient bien de le faire, mais les pointes de leur **mourâ** piquaient les ventres des vaches qui éloignaient alors les veaux avec force de sévères ruades.

mourail masculin : sorte de muselière en grillage métallique formant comme un panier entourant les naseaux et la bouche des chevaux pour les empêcher de brouter pendant le travail et pour éviter qu'ils n'abîment végétaux auprès desquels ils passaient, la vigne par exemple.

mourayâ : dans **fouère mourayâ** (Faire attendre, faire languir faire enrager d'impatience). Si on admet que **mourayâ** a quelque parenté avec **mouraille** (Morve, qui n'était employé que par **lé vieu**) on peut alors traduire par : en faire baver d'impatience ou de désir frustré, comme il apparaît dans **l'avan bé fini pèr s'adouâ mê a l'avê b(éin) fouê mourayâ** (Ils ont bien fini par se mettre en concubinage mais elle l'avait bien fait languir)

mourâille féminin : morve; Comme le PETIT LAROUSSE nous dirions : vieilli, car seulement dans le vocabulaire **dô vieu** Voir **mörvè***

mourâillou masculin **mourâillouze** féminin : qui a la morve au nez.

moure féminin : mûre, le fruit des Ronces, *Rubus fruticosus*, Rosacées.

Elles nous tachaient les mains et la langue, pendant que les tiges épineuses nous labouraient les genoux, mais nous les récoltions obstinément en pensant aux délicieuses gelées si parfumées que les mamans nous en promettaient.

En ces temps là, on ne détruisait pas les haies dans lesquelles les ronces abondaient et, si elles donnaient bien du fil à retordre à ceux qui exploitaient le bois pour faire des fagots, elles leur fournissaient aussi, une fois refendues, de quoi faire de la belle vannerie.

Elles m'auraient aussi donné du fil à retordre si j'avais essayé, dans le cadre de ma profession, de déterminer soigneusement les identités des variétés, des races (il y en eu plus de 1.000 qui ont été décrites, et il en existe sans doute bien d'autres) et de leurs hybrides.

Leurs feuilles servaient en décoction à laver les yeux irrités ou en gargarisme à apaiser les maux de gorge.

mouri : mourir. Je n'ai jamais entendu mot employé au présent.

kan t'i v(éin)dré a mouri (Quand je viendrai à mourir)

l'a mouryu ö l'a cheuk tan (Il est mort il y a quelque temps)

On disait bien aussi **kan t'i s'ré mör** Ou encore **i krê bé ke l'é mör avoure** (Je crois bien qu'il est mort maintenant) mais plutôt chez les **Jêne**

mourêille féminin : La grosse Morille, *Morchella esculenta* var *rotunda*, celle qui est jaune orangé ou fauve et qui fournit des récoltes convenables car elle mesure souvent plus de 20 centimètres de haut.

mourêyin masculin : petite morille brune presque noire *Morchella esculenta* var. *vulgaris*, moins distinguée que la Truffe, mais aussi bonne. Elle est bien plus petite, mais elle a tellement plus de goût que **la mourêille**

mournâ : meugler, mugir, beugler spécialement en parlant de vaches. Elles nous en faisaient de jolis chœurs quand on tardait à leur servir le foin, le soir à l'étable. Et quand on séparait la vache de son petit elle nous gratifiait de solos de lamentations particulièrement déchirants qui pouvaient durer plusieurs jours.

fouère mournâ la bateuze (Faire mugir la machine à battre les céréales) chose qui se produisait quand **l'agranou** avait introduit, de travers ou en trop grande quantité d'un coup, les céréales dans **le bateur** qui poussait alors un terrible mugissement, parfois suivi d'un blocage de la machine. Et, en plus, la courroie par laquelle le moteur entraînait la machine sautait. Il fallait tout arrêter, remettre la courroie et arracher, poignée par poignée, la paille qui coinçait le batteur.

mournaille féminin, beuglement. **ô l'a t'oyu une mournaille ô pré dô rivière ô dê t'y restâ une bâte** (Il y a eu un meuglement dans le pré des rivières : il doit y rester un bestiau)

mourni pluriel : concert soutenu de beuglements.

Pour les taureaux voir **bërgôdâ**

moursè* ou **morsè*** ou **moursiâ** masculin : morceau.

un moursè* de drôle (Non pas un morceau d'enfant mais une unité, un seul enfant) **ö y'avê yère de tan ke l'étian an mouénaJe kan t'l'avan t'öyu un moursè* de drôle** (Il y avait peu de temps qu'ils étaient mariés quand ils ont eu un

"bout de gosse")

mouvâ : mouvoir, surtout employé pour raconter que des gens ou des animaux s'agitaient beaucoup *a chô bè* tan ché lé z'èzè* ö se mouve* (A ce beau temps, chez les oiseaux, ça se remue) Chez *lé vieu* on entendait dire *avoure i'é b(éin) dô mâ a me mouvâ* (Maintenant j'ai bien du mal, bien des difficultés, à me mouvoir) Et chez les plus jeunes *de sâ lé drôle fëron moué ke dörmâyâ le s'avan b(éin) mouvé toute la s'raille* (Ce soir, les gosses feront mieux que sommeiller, ils "s'ont", ils se sont bien agités pendant toute la soirée)

mouyâ 1° : mouiller, humecter avec de l'eau.

2° : pleuvoir. *ö l'a mouyé* (Il a plu) auquel on préférait souvent *ö l'a öyu de l'éve* (Il y a eu de l'eau) qui laissait la possibilité de décliner les variantes *b(éin) de l'éve* (Bien de l'eau) *grou d'éve* (Gros d'eau) *tou py(éin) d'éve* (Tout plein d'eau) *yére d'éve* (Peu d'eau) etc.

ö mouye (Il pleut) *tu va te mouyâ* (Tu vas être sous la pluie) *i me s'é mouyé* (Je me suis trouvé sous la pluie) Si on souhaitait dire qu'on s'était mouillé en n'importe quelle autre occasion il était préférable d'employer *i me s'é ébërvé* Voir *ébërvâ*

mouyasou masculin, *mouyasouze* féminin : pluvieux, pluvieuse. *un tan mouyasou* (Un temps pluvieux) *une Journaille mouyasouze* (Un jour de pluie)

mouyëri féminin : qualifiait une période pluvieuse. *ö l'é une anaille de mouyëri* (C'est une année de pluie) *cheu ö l'é un tan de mouyëri* (Cela c'est un temps à pluie) un temps qui présente tous les signes de pluies probables.

mouyasâ : pleuvoir légèrement, pleuvioter.

mouyaseri féminin : pluies peu abondantes mais durables.

Quand on demandait à la grand mère s'il pleuvrait le lendemain, elle répondait traditionnellement *i t'ô diré dëmou(éin) ô sâ* (Je te le dirai demain soir)

Autre plaisanterie des jours très chauds de l'été, quand l'orage était possible, on demandait *krê tu k'ö mouyera* la réponse classique était *ö mouyera dô cH'mize* (Crois-tu qu'il pleuvra ? Il se mouillera des chemises) Ça va transpirer !

Et puis il y avait aussi des proverbes qui se disaient toujours en Français pour faire plus sérieux et respecter la rime : *Pluie du soir fait mouvoir l'arrosoir*, et : *Pluie du matin n'arrête pas le pèlerin*.

môvalanse ou **môvelanse** féminin : malveillance, mais aussi : méchanceté. *mon p'ti mënyin i t'ô di pâ për môvalanse ö l'é për te gardâ de b(éin) dô mizère* (Mon petit mignon, je ne te le dis pas par méchanceté c'est pour te protéger de beaucoup de malheurs) Cette voisine, la maman du voisin le Braconnier, possédait ce mot presque pour elle toute seule, et je ne l'ai pas oublié même si les recommandations qui allaient avec se sont bien vite envolées.

C'est un mot qui vient joliment du latin malivolentia.

mue (bien marquer le *e* de la fin) féminin : sorte de cage, mais on devait préciser l'usage pour lequel elle était destinée

mue a poulé (Cage à poussins) cage sans fond, bien fermée en dessus, souvent ronde et grillagée qu'on posait sur le sol, dans une herbe tendre, où l'on mettait *la kourâse ê sa grouaille* (La poule qui, ayant couvé les poussins, s'en occupait, et sa couvée) Les poussins pouvaient ainsi goûter aux plaisirs et aux nourritures de la

prairie, sans être à la merci des prédateurs. Parfois une cale judicieusement placée au bas de *la mue* en la soulevant, livrait passage aux poussins quand ils étaient devenus un peu plus vigoureux. Ils pouvaient alors explorer l'environnement immédiat de la *mue* où *la kourâse* restait enfermée et, fort inquiète, *a krokêtê tou py(éin)* (Elle caquetait beaucoup) si bien que ses poussins ne s'éloignaient jamais trop. Cela évitait aussi à la couveuse d'entraîner sa couvée si loin qu'elle n'aurait pas pu la ramener le soir venu. Ce système était aussi nommé *Jôle a poulê*

La *mue* était aussi une cage parallélépipédique en bois dont le pourtour était fait de barreaux assez robustes. Elle était pourvue de quatre bras comme une chaise à porteurs. Elle servait uniquement à l'intérieur de la ferme pour transporter à la main des cochons ou des moutons, animaux qu'il ne fallait pas songer pouvoir tenir en laisse, pour les changer de toit ou pour les mener à la pesée.



La *mue a görê* attelée à une vache.

mue a görê Véhicule hippomobile destiné à transporter des cochons ou des choses légères (petites quantités de maïs fourrager ou légumes, etc...) On s'en servait pour mener les cochons, les moutons ou les chevreaux aux foires et marchés. Elle avait deux roues légères, pas aussi hautes que moi à cette époque, son plateau de bois rectangulaire était entouré de quatre côtés, bien rectangulaires, à peu près de ma taille et composés de petits barreaux en fer verticaux, entre des traverses horizontales de bois.

muête féminin : très petit terrain qui n'était pas entouré de clôture, dont on ne pouvait pas faire grand-chose à cause de sa forme, de son relief, de sa situation ou de sa petitesse. Parfois, situé entre les bâtiments de deux fermes voisines, elle servait de passage pour les piétons, voir *vênêle* . Souvent c'était un recoin d'un champ cultivé, soit dans une courbe de ruisseau, soit dans un angle de chemin, soit en limite de propriété. En somme *la muête* était une cousine du *karibö*

mulê masculin : hybride. Il y en avait deux qui étaient particulièrement appréciés.

1° : Le croisement de la jument avec un âne qui donnait un hybride plus grand et

plus fort que le cheval, qui était un excellent animal de bât et avait en outre le pied très sûr en montagne, si bien qu'on venait les acheter d'Espagne et même d'Italie aux foires de Sainte-Néomaye, comme il est dit à **foultre** Ces animaux remarquables étaient le croisement des *Baudets du Poitou* avec les *Juments Mulassières du Poitou* qu'on reconnaît de loin avec leur pattes couvertes de longs poils au-dessus du sabot.

*Chez nous les transports de blé et de farine avaient été faits à dos de mulet et il en reste encore la trace : le chemin muletier, encore à peine visible dans la forêt de l'Hermitain, entre le village d'Argentières **arJantère** et les ruines du moulin de Romefort **roumför** sur le ruisseau de l'Hermitain, commune de Romans.*

Il comprenait trois pistes parallèles : deux pistes profondes creusées par les pas lourds des mulets, chargés de sacs de grain à l'aller et de farine au retour, et, entre elles, une piste beaucoup moins profonde, creusée par les pas des muletiers qui cheminaient à pieds, à la gauche de leur animal, car, en cas de nécessité, ils prenaient la bride du mulet avec la main gauche, la droite tenant un solide bâton ferré pour écarter les importuns (les loups, par exemple) Ainsi à l'aller, comme au retour, ils devaient emprunter la même piste entre celles des mulets. Et il n'y avait rien de prévu pour les gauchers car il n'y en avait pas : tous les enfants étaient habitués à utiliser d'abord leur main droite et finalement les deux car beaucoup d'outils l'exigeaient.

2° : L'autre **mulê** était le résultat du croisement du Canard d'Inde (noir à tête blanche avec du rouge autour du bec) avec la Cane domestique. Le Canard d'Inde est déjà gros le **mulê** est bien plus gros encore et sa chair est tellement plus tendre.

Le Canard d'Inde et l'hybride étaient, dans les basses-cours, des animaux particulièrement querelleurs. Nous en avons eu un qui ne supportait pas la présence du Coq et ces deux animaux se heurtaient frontalement à grand coups de becs et d'ailes. Mais le Canard était bien plus lourd, et un jour, il réussit à culbuter le coq et à se poser dessus en le maintenant de ses larges pattes palmées. Après quoi il entreprit de le trucider ce qui n'était pas facile car son bec, quoique puissant, n'était pas assez pointu. Il finit par trouver la faille quand il découvrit le cloaque du malheureux coq où il put introduire son bec pour commencer à éviscérer son adversaire.

Je me trouvais à passer à ce moment et, indigné, je me mis avec une frénésie décuplée par l'horreur, à botter les fesses de ce canard dont j'avais pourtant peur. Le coq s'en trouva libéré et il partit allègrement, en traînant derrière lui un long lambeau de tripe sanguinolente. J'informais ma mère qui mit rapidement fin aux souffrances supposées du coq en l'invitant à un pot-au-feu familial.

Le canard triomphait pour le moment, mais il ne tarda pas à suivre le coq, car il y a quand même une morale et même une justice dans ce monde.

muraille féminin : mur, muraille et surtout nos murs de pierres sèches qui étaient utilisés chez nous pour enclore des petits terrains. Ils pouvaient servir de clôtures à des champs bien plus grands en allant vers La Mothe-Saint-Héraye.

*Ces **muraille** étaient l'objet des soins jaloux des **vieu** qui les restauraient aussitôt qu'une pierre faisait mine de vouloir tomber et qui les inspectaient soigneusement quand ils allaient **a la cHase ô luma** (À la chasse aux escargots), car ces derniers pullulaient dans ces pierrailles.*

***lé vieu de chô tan s'avan nalé** (Les vieillards de cette époque sont partis) et ceux qui les ont remplacés préfèrent surfer sur Internet. Alors **lé muraille** écroulées sont peu à peu reconquises par la végétation.*

cHapè* de muraille (Chapeau de murs) grandes pierres plates posées obliquement les unes contre les autres sur le sommet du mur, renforçant la stabilité et

la cohésion des pierres plus petites situées en dessous. Voir *cHapè**

se murâyâ Action de se fourrer dans un mur de pierres sèches pour hiberner, comme le font notamment les escargots. Mais comme, en même temps ils fermaient leurs coquilles par une cloison vitrifiée *se murâyâ* pouvait désigner seulement cette action.

musâ : 1° : se glisser dans un passage étroit.

louizête quand elle était petite, avait, au cours d'une réunion de famille, fourré sa tête entre deux barreaux d'une chaise et s'affolait de ne pouvoir se dégager. Son hôte, un vieux monsieur, tout ému, prenait déjà des dispositions pour scier la chaise. Toute heureuse de ce secours qui arrivait à point, elle entendit, pour son malheur, son oncle lui dire pour tout réconfort *tu y â bé musé tu t'an sortirâ bé* (Tu as bien réussi à y passer tu en sortiras bien) Ce qu'elle entreprit de faire par ses propres moyens, et elle y réussit.

se musâ : se nicher, se pelotonner, se cacher dans un petit endroit, voire une cachette.

se musâ dan sé lésâ (Se glisser entre ses draps de lit) donc se coucher. On dit aussi *se sakâ dan sé lésâ* voir *sakâ*

musâ dans les Deux-Sèvres signifie : se faufiler par un passage étroit, alors que dans la Vienne et la Charente *musser* signifie toucher du museau et flairer. En ancien français *musser* ou *mucher* du latin *musciare* signifiait : cacher.

2° : *musâ* : sortir de son champ par une *mouse* c'était quitter, ou tenter de quitter, illégalement son pâturage. Et le berger, quand il voyait la chose se produire, criait *ô muse ô muse ô muse* et faisait suivre ce cri du nom de son chien qui repérait la coupable et filait vers elle, encouragé par son maître qui rythmait sa course par *teil teil teil teil teillëëë* et le chien ramenait sa vache, en la dirigeant par des morsures convenablement orientées aux jarrets-arrière. Mais, le plus souvent, le cri suffisait à faire revenir l'animal coupable qui savait, par expérience, à quoi s'en tenir. Et, parfois aussi, le berger était trop occupé à se distraire, ou même s'était absenté. Le chien, lui, ne quittait pas son troupeau des yeux, redoublant de vigilance et intervenait spontanément et toujours à bon escient.

musé masculin, *musaille* féminin : qui s'est échappé de son pacage en traversant le haie de clôture par une *mouse* On employait aussi ces mots pour désigner l'animal sorti de sa prairie, en train de paître, dans le champ voisin, une récolte qui ne lui était pas destinée, même s'il n'y a pas eu passage dans une *mouse* et même s'il n'y avait ni haie ni clôture.

mouse féminin : petit passage, trouée dans une haie qui permettait le passage d'une personne ou d'un animal. *la palise* (La haie) était la clôture la plus fréquente autour de nos champs et la *mouse* appelait une réparation immédiate.

En général c'était le résultat de l'action d'une chèvre et parfois d'une vache, mais il n'y avait pas malice. D'abord, on broutait des feuilles le long de la palise ce qui était permis. Puis, une bouchée suivant l'autre, la tête était dans la haie d'où se voyait le champ voisin forcément tentant. Auriez-vous résisté ?

La *musse*, en français, est un passage étroit dans les haies pour les lièvres, les lapins et autres gibier. On retrouve ce mot au masculin dans des noms de chemins ou de passage, comme le *Mus du loup* dans le Cantal. Voir aussi *pâ* de sens voisin, car chez nous, nous avons le chemin *dô pâ dô louk*

musê masculin : moucheron.

l'avê dô musê musé dan l'use (Il avait des moucherons fourrés dans les sourcils) Mieux que « *Pour qui sont ces serpents qui sifflent sur vos têtes* » ne trouvez vous pas ?

muzâ : muser, musarder, flâner, donc perdre son temps, mais surtout : tarder à arriver *a muze tÿrJou bé ké t'ö k'a brokante* (Elle tarde toujours bien à arriver, qu'est-ce qu'elle fabrique ?) Ce qui trahissait à la fois l'impatience et l'inquiétude.

muz'ranje féminin : musaraigne, où l'on retrouve un petit bout de *iranye* (Araignée).

*La musaraneus du bas latin, de mus (souris) et arana (araignée) a fait musaragne et sans doute ***muz'ranje*** chez nous, en escamotant le *a**

A peine plus grosse qu'une araignée, c'est Dame Sorex araneus, nommée Musette en français.

n

nâ masculin : 1° : Noël.

a nâ d'un pâ de Jâ (A Noël d'un pas de coq) voir détail à **Jâ**
2° : nez.

fouyâ dô nâ (Fouiller du nez) : tomber à plat ventre, la tête en avant. Voir **fouyâ**

törsâ le nâ : (Tordre le nez) ou plus exactement : froncer le nez. **i sé kervè de te veure torsâ le nâ su ta méJ'ri** (Je suis fatigué de te voir tordre le nez sur ton manger) De celui qui manifestait ostensiblement son dégoût, on disait ainsi qu'il tordait le nez sur quelque chose ou devant quelqu'un.

mouch'nâ (Mouchoir) Voir ce mot.

*Notre voisin, le Braconnier avait des notions d'hygiène très précises qui lui faisaient prétendre qu'on devait se laver l'intérieur du nez comme le reste de la figure. Il est un fait que personne ne l'avait jamais connu enrhumé. Il m'exposa ses théories le même jour des battages où il me fit comprendre qu'un bon travailleur s'en tient à un rythme soutenu et régulier. Voir **apërcHou** à **apërhâ***

Donc, ce jour là, je le secondais sur le gerbier pendant les battages, et comme chaque jour, au milieu de la matinée, on arrêta la machine pour offrir soit du café, soit du vin aux travailleurs, car il faisait déjà très chaud et il se dégageait des céréales une abondante poussière qui encrassait le nez, la bouche et la gorge. J'aurais eu, moi aussi, très envie de boire, mais tout de suite, le Braconnier m'entraîna à l'écart. Là, il m'expliqua qu'il n'était pas souhaitable de boire sans manger, donc en dehors des repas, car cela mettait dans des dispositions qui rendaient le travail pénible. Il fallait, selon lui, se rincer abondamment le nez, la bouche et la gorge avec de l'eau et seulement de l'eau : c'était sain et rafraîchissant à la fois.

D'ailleurs, chaque matin, (disait-il) on devait nettoyer de la même façon nez, gorge et bouche, tout comme on se nettoyait le visage. Il prétendait même que c'était le meilleur moyen d'éviter les rhumes et autres maladies des voies respiratoires. Je lui avouais ne pas connaître ces pratiques et il en fut consterné. Aussi décida-t-il de m'enseigner sans tarder ces bases élémentaires de l'hygiène. Pour cela, il prit son chapeau de feutre dont il emplit le large bord, qu'un long usage avait un peu enroulé, avec de l'eau. Puis il disposa ses narines de manière à ce qu'elles effleurent cette eau qu'il aspira doucement et longuement pour la recracher ensuite par la bouche. Quand j'eus bien compris il m'invita à faire comme lui. Je n'y arrivais pas du premier coup, et il me fit recommencer, réglant la position du bord du chapeau par rapport à mes

narines et puisant patiemment autant d'eau qu'il fut nécessaire à mes multiples essais.

Il me fallut bien reconnaître que cette opération me rafraîchissait autant et même plus qu'un verre de vin englouti à la hâte, que les irritations dues à la poussière disparaissaient complètement de mes voies respiratoires et que, finalement, je me trouvais remis en forme pour une deuxième séance de travail. C'était une bonne leçon qui me fut profitable par la suite.

Mais peut-être eut-il été préférable, au point de vue hygiène, que la chose ne se soit pas passée au bord de la mare, et que l'eau puisée dans le chapeau un peu crasseux du Braconnier n'eut pas été celle de la mare, riche en algues microscopiques et animalcules variés, le tout enrichi par les bouses des animaux qui venaient y boire. Il est pourtant bien certain qu'elle ne me rendit pas malade et qu'elle n'était peut-être pas pire que bien des boues dites thermales qui font tant pour la beauté féminine.

*Ah ! J'oubliais un détail important : les eaux de rinçage doivent être évacuées par la bouche et en se mouchant **avêk le dê t'ê le pouze** comme il fut indiqué à **mouch'nâ***

naJe féminin : grosse brassée de foin qu'on roulait en boule bien serrée dans ses bras avant de l'empaler sur **lé pâ de cHârête** (Pieux de charrette, car c'étaient des piquets de 50 à 60 centimètres de long, extrêmement pointus, fixés la pointe en l'air, de chaque côté de la charrette, aux deux bouts, ce qui faisait 4 piquets en tout. Voir illustration à **cHârête**). Ces brassées de foin, bien tassées et bien fixées, formaient les assises de la charretée et elles calaient tout le reste, car sans ce système, les fourchées posées directement sur le plancher de la charrette auraient eu tendance à glisser vers l'extérieur et **la cHartaille arê bouzié** (La charretée se serait effondrée par les côtés)

nalâ : partir, dérive probablement de : s'en aller. *a s'a nalaille a matin de boune heure* (Elle s'est en allée ce matin de bonne heure) *i me s'é nalé a la nê* (Je suis parti à la nuit) *ö l'é a matin ke le s'a nalé* (C'est ce matin qu'il est parti)

fouère nalâ (Faire partir, chasser)

ö fô se nalâ (Il faut s'en aller) ou, plus souvent **ö fô nou z'an nalâ** (Il faut nous en aller) il faut que nous partions.

Pour exprimer une action qui avait lieu dans la durée on n'utilisait peu **nalâ** mais plutôt **a l'é parti dépeu a matin** (Elle est partie depuis ce matin) **le n'é pu chi dépeu a matin** (Il n'est plus ici depuis ce matin)

nalè masculin, **nalaille** féminin : parti, partie, sont utilisés pour parler d'un départ qui a eu lieu à un instant précis **a s'a nalaille a matin** (Elle est partie au matin)

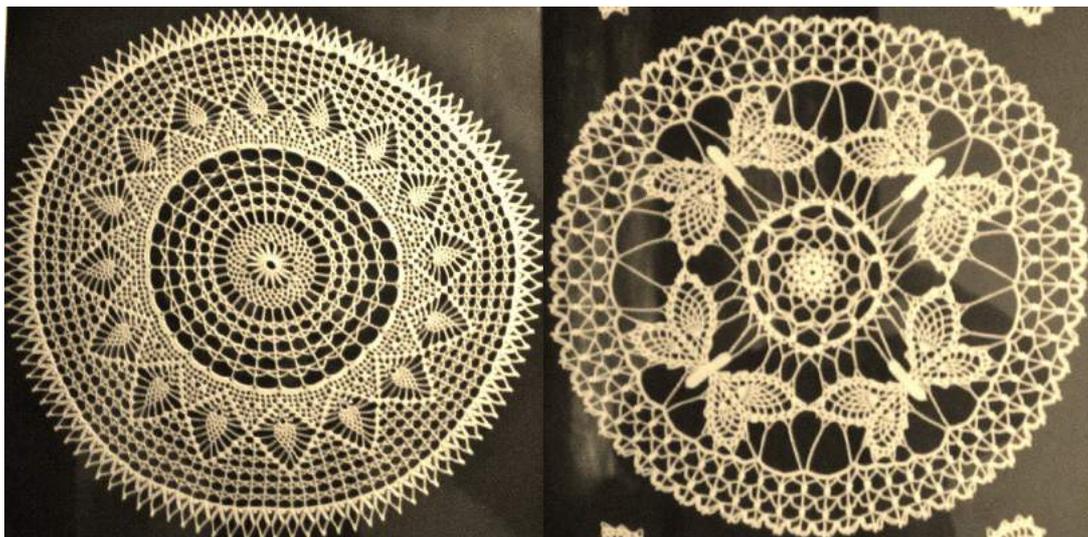
nape ou **lape** ou **lapase** féminin : Bardane, *Arctium lappa*, (pour les jeunes voir **gratè***) Composées, plante des décombres, des friches, des cultures abandonnées, herbacée, un peu lignifiée, dépassent souvent 1 mètre de hauteur, avec de grandes feuilles en cœur dont la face inférieure est couverte de poils blancs formant comme une toile d'araignée. Ces feuilles seraient riches en essences à propriétés antibiotiques contre les bactéries Gram⁺ (Staphylocoques, Streptocoques... etc.) Elles seraient même capables de s'opposer à l'action du venin de vipère (!)

Tout ceci n'est rien en comparaison des possibilités que ses capitules nous offraient dans notre enfance. En effet ils sont sphériques et entourés d'un très grand nombre de

bractées dont chacune est terminée par un crochet, petit, mais très efficace. La plante a très astucieusement inventé ce dispositif pour assurer sa dissémination zoochore, car il assure l'adhérence aux fourrures des animaux qui en colportent ainsi les graines. Nous le trouvons idoine pour fixer des tas de choses sur les vêtements. Ces fruits merveilleux étaient nommés *graterè** ou *gratè** voir ce mot, absolument et voir aussi cette belle plante dans la nature.

napërin masculin, linge qui était peut-être, à l'origine, un napperon ou une petite nappe mais qui était devenu un torchon pour essuyer la vaisselle (pour les mains voir *ésuJou* à *ésuJâ*) le **napërin** était un torchon encore en bon état. À force de servir, il allait être rétrogradé au rang de **cHutrin** qui était encore un torchon. Voir aussi **napëron**

Peu avant mon enfance on étendait sur la table, au moment des repas, un tissu blanc **la nape** et chacun, avant de s'asseoir sur les bancs, de chaque côté de la table, attrapait sa cuiller suspendue au **kiérâ** voir à ce mot, et ouvrait son couteau de poche. Puis, après le repas, chacun essuyait soigneusement son couvert (après l'avoir convenablement léché) à **la nape** ainsi qu'il a déjà été dit. Donc de **nape** en **napërin** tout était utilisé au nettoyage des couverts.



napëron masculin : napperon, petite pièce de tissus brodé à poser sur les meubles pour servir de décoration. Voir l'image ci-dessus. Quand elles avaient un peu de loisir *lé fumêlé kröcHtian dô napëron* (Faisaient des napperons à la dentelle au crochet)

napi : trempé, complètement imbibé d'un liquide, le plus souvent d'eau, après une averse, ou une aspersion intempestive, à la suite du déversement accidentel du contenu d'un récipient.

napir inonder, recouvrir par un excès d'eau *t'â pâ bëzin de napir la piase përla n'tayâ* (Tu n'as pas besoin d'inonder le sol de la maison pour le nettoyer)

nature féminin : organes sexuels des femelles, d'abord la vulve (dont la tuméfaction permettait de déterminer si une femelle était en chaleur, donc fécondable). *la cHëbre é lidoire a l'a la nature ginfiaille* (La chèvre est en

chaleur, elle a la vulve turgescente)

nature désignait aussi, à l'occasion, des organes internes, par exemple l'utérus quand il était expulsé avec le veau, comme cela arrivait parfois au cours de la parturition des vaches. Il fallait alors faire venir le vétérinaire qui nommait cela "un renversement de matrice" ce qui signifiait que *la nature li avê sorti*

Un jour un tel accident se produisit chez nous. Quand j'en fus averti j'allais voir la malade dans son étable. Elle était debout et avait au derrière un gros paquet de quelque chose qui était enveloppé dans des draps humides. Pour l'instant mon père était parti vers la Crèche, qui était la ville la plus proche, pour alerter un vétérinaire car il n'y avait pas de téléphone au village. Ils arrivèrent presque ensemble, mon père en bicyclette et le vétérinaire dans une jolie petite automobile.

C'était un jeune homme charmant, plutôt petit, mais bien râblé, vêtu d'un costume sombre, de coupe assez recherchée me sembla t'il. Il était fort brun et joliment coiffé avec ses cheveux tirés en arrière et bien calamistrés. Et, première découverte pour moi, il était parfumé d'une odeur légère et suave : c'était là ma première approche de l'After shave. Et, en plus, il fumait une cigarette toute faite qui ne sentait pas le tabac : deuxième découverte pour moi : la Cigarette de Tabac Anglais. D'une main potelée et rose il désigna le paquet qui pendait au cul de la vache, invitant mon père à le déballer. Cela révéla une grosse masse, plutôt ronde, ni tout à fait rose, ni tout à fait jaune et presque blanchâtre (mes souvenirs sont confus c'était à cause de l'émotion).

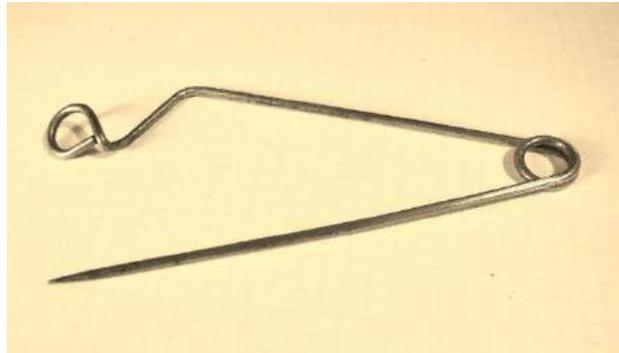
Alors le petit jeune homme demanda à ma mère de lui préparer beaucoup d'eau chaude. Après quoi il retira sa veste et entreprit de quitter sa chemise et, ce fut ma troisième surprise, chose que je n'avais pas encore remarquée, il se défit de sa cravate qui était tout à fait extraordinaire car elle avait la forme d'un Papillon. Après cela il retira son pantalon et, quatrième étrangeté, il avait encore sur lui une drôle de petite culotte blanche, beaucoup plus petite que les culottes des dames : je venais de découvrir le Slip. Il enfila alors un pantalon de toile blanche et demeura torse nu. Il retourna chercher dans sa voiture une poignée de choses étranges qui ressemblaient à d'énormes épingles de Nourrice et, regardant autour de lui où il pourrait bien les poser, il m'avisa et dit : « Tiens-moi ça. » Ce qui lui fit faire un bond terrible dans mon estime.

Puis ayant disposé les hommes, nos voisins, tout autour de la vache dont un qui lui tenait les cornes, il se saisit à bras le corps de l'énorme chose qui pendait hors du ventre de la bête et après l'avoir lavé à l'eau tiède, il entreprit de le remettre en place par petites pressions de chaque côté, puis par des poussées de plus en plus puissantes dans lesquelles il s'engageait tout entier, poussant des bras et de tout son corps. La vache semblait résister, faisant le gros dos comme lorsqu'elles veulent pisser. Plusieurs fois il réussit à presque tout rentrer et plusieurs fois elle expulsa le tout. Enfin le petit vétérinaire finit par triompher et, l'animal ne présentant plus de contractions, il se tourna vers moi et dit simplement : « Donne » Très fier, je lui tendis ses énormes épingles dont il se servit pour assurer la fermeture de la vulve en piquant directement dans les chairs ce qui ne provoqua aucune réaction de sa patiente.

*Ensuite il se lava à même les seaux d'eau tièdes à grands gestes, lançant de l'eau tout autour de lui comme un chien qui s'ébroue. Et il fut bientôt très chic avec son joli Papillon au col et son Tabac Parfumé. Il donna quelques instructions à mon père concernant les soins à la convalescente et partit dans sa belle petite voiture. Il ne réclama pas un sou car le vétérinaire était payé de toutes ses prestations en une seule fois à la fin de l'année ou peut-être bien à la *sé michâ* Voir ce mot.*

Dés que la vache n'eut plus besoin de ces énormes épingles, mon père les retira et

j'en demandais aussitôt une, en souvenir de cette aventure mémorable. Cette demande interloqua quelque peu mon entourage, mais on y accéda tout de même, et l'on fit bien, car, 80 ans plus tard, je l'ai encore !



***nature** retrouve ainsi dans le **patois** son sens originel latin, depuis le mot natus né, qui a donné natura (action de faire naître).*

nâve féminin : neige La neige avait plutôt bonne réputation parmi les cultivateurs : elle était réputée améliorer les sols, protéger les jeunes pousses des fortes gelées et asphyxier les parasites. **la nâve garanti lé Jêne bié dô grouse Jëlaille** (La neige protège les jeunes blés contre les fortes gelées) En outre, elle détruirait vers, limaces et insectes ravageurs. Hélas tout ce petit monde a eu l'occasion, au cours de millions de générations de s'inventer des adaptations aux aléas du climat.

la nâve su lé garê vô dô fumâ (La neige vaut du fumier sur les terres labourées), car, quand elle est assez abondante, elle assouplit, (disait-on) la terre, et favorise la décomposition du fumier déjà enfoui.

névâ neiger. **ö nâve** ou **ö néve** (Il neige)

névasâ neiger à petits flocons : neigeoter. **ö névase** (Il neigeote).

névou masculin, **névouze** féminin : neigeux, neigeuse. **une anaille névouze** (Une année neigeuse)

*Le bas latin du IV^{ème} siècle nous a offert nivare pour fabriquer notre **névâ** .*

navè* masculin : navet.

Il paraît que c'était un des principaux légumes pour l'alimentation humaine avant que les Amériques nous aient comblés de leurs bienfaits. C'était il y a fort longtemps, car ceux qu'on cultivait dans mon enfance étaient destinés uniquement aux animaux, ils étaient durs, fibreux et devenaient très vite **kordé** (Au cœur fibreux) et ils avaient un goût très fort. Néanmoins ils firent, dit-on, les délices des citadins pendant la guerre, quand il ne leur resta que cela à déguster. Les navets modernes sont incomparablement plus tendres et savoureux.

navè* dô diable Navet du diable, nommé également **erbe ô park** (Parc pour LALANNE). C'est la *Bryonia dioïca*, Cucurbitacées. Une liane abondante dans nos haies qu'elle envahit de ses longues tiges herbacées annuelles, produites sur son énorme racine vivace, bourrée d'amidon, que la plante peut utiliser comme réserves à consommer lors de la production d'une nouvelle végétation au renouveau.

Elle contient aussi un glucoside rubéfiant, plus actif encore que la farine de moutarde des cataplasmes, au point qu'il est susceptible de provoquer des brûlures de la peau ou des muqueuses, d'où l'allusion au diable. En outre c'est une précieuse

médecine, depuis l'antiquité, contre des tas de maladies (pleurésie, peut rhumatismes) et aussi un puissant purgatif et un bon diurétique. On fait un Sirop de Bryone en creusant, dans une grosse racine, un trou qu'on emplit de sucre en poudre. En une nuit le sucre est transformé en un sirop purgatif, lent, mais inexorable, à consommer avec modération, car la Bryone est tout de même particulièrement vénéneuse. Chez nous on ne l'utilisait que fraîche et râpée, en application, pour soigner les contusions.

Les tiges portent aussi des vrilles précieuses pour les petits bergers qui s'ennuient. Ces vrilles qui poussent d'abord toutes droites s'enroulent autour du premier support qu'elles touchent. Puis elles s'enroulent ensuite en hélices très serrées, une partie dans un sens, et une autre partie dans l'autre sens. Si on gratte avec l'ongle de jeunes vrilles à peu près droites elles se mettent, au bout de quelques minutes, à s'enrouler comme si elles souhaitaient capturer le doigt qui les a chatouillées.

navigâ : aller et venir pour faire son travail **ö fô navigâ a linJou de Journaille për fournir përtou** (Il faut aller et venir tout le long du jour pour être efficace à tous ses travaux)

në féminin : nuit **i ô finiré a la në** (Je le finirai à la nuit tombante) **a cHête në** (A cette nuit)

dépécHe te din la në te pr(éin)dra (Dépêche-toi donc tu seras surpris par la nuit)

nëtrölä être obligé de poursuivre ses activités à la nuit tombée parce qu'on a travaillé sans ardeur ni efficacité pendant la journée.

nëtrölou masculin : celui qui est obligé de **nëtrölä** pour finir son boulot.

s'anëtâ se mettre en retard de telle manière qu'il va falloir terminer son voyage ou son travail dans la nuit.

a nëtâ pendant toute la nuit **a Journâ ê a nëtâ** (Jour et nuit)

nëtaille féminin : de la durée d'une nuit, comme **la Journaille** est une durée de un jour.

l'lanë (En allongeant lourdement le **l** initial) était une invective pour apostropher quelqu'un qui ne se dépêchait pas assez dans son travail.

anë aujourd'hui, voir ce mot.

*La nuit m'a permis de vivre une bien belle expérience sur le phototropisme chez un jeune mulet. Un soir, à la nuit tombée, pendant une période de vacances scolaires, mon père m'envoya chercher **sultane** qui était au pacage avec son petit dernier : un petit mulet un peu plus grand que moi. Comme j'étais peureux je m'étais équipé d'une lampe de poche. D'abord, tout alla très bien : **sultane** attendait à la barrière et se laissa volontiers mener par la bride. Mais, au lieu de nous suivre, le petit se mit à musarder, loin de nous, dans ce petit chemin ténébreux.*

Je me retournai en éclairant avec ma lampe, derrière nous.

*Et voilà que, voyant cette lumière, le petit se précipita vers elle au grand galop, attiré comme le sont les papillons de nuit vers les chandelles ou les phares. En l'occurrence, le phare c'était moi et le poulain vint me percuter à toute allure ce qui nous projeta tous les deux dans le roncier de la haie qui bordait le chemin. **sultane**, pendant ce temps, s'était arrêtée pour attendre paisiblement la fin de nos galipettes.*

*Le soir suivant j'insistais pour aller chercher **sultane** afin de renouveler l'expérience. Je pris soin de revenir lentement pour laisser au petit mulet l'occasion de musarder dans le noir. Puis je l'éclairai en ayant soin de me garer tout contre le poitrail de la maman pour être à l'abri de la charge du turbulent poulain. Il fonça sur*

la lumière comme le soir précédent. Mais le lendemain il avait compris le jeu : dès qu'il vit la lumière il se précipita au grand galop et finit sa course au petit trot pour se ranger à petits pas contre le flanc de sa mère, près de moi.

Ce fut un bon copain mais il grandit très vite et bientôt ses moindres cabrioles étaient devenues dangereuses pour moi. Pourtant il était encore très joueur et il lançait de terribles ruades dans les flancs de sa mère qui ne s'en souciait nullement. Devenu presque aussi grand que sa maman il tétait encore :



nè* masculin : noyau des fruits. On disait aussi **pinè*** masculin. Il n'y avait pas un mot spécial pour désigner les pépins, peut-être parce qu'on les avalait sans y prendre garde.

dènè*tâ : dénoyauter les fruits au cours de la préparation des confitures ou des tartes par exemple.

néde féminin, souvent au pluriel **lé néde** terrains occupés la plupart du temps par des eaux stagnantes.

Le terme régional nesde ou naide voisin de l'ancien français noues ou du latin nauda désigne des terrains marécageux et incultivables, occupés par des eaux stagnantes.

Il y avait non loin du **linâ** des **néde** dans des prés dits Prés des Rivières parce que, au cours des années pluvieuses, ils étaient parcourus par des eaux torrentielles et même, en un certain endroit, il y avait comme un ancien trou comblé de grosses pierres jusqu'au ras du sol, d'ou jaillissait à la suite des fortes pluies, un véritable puits artésien, formant un petit dôme d'eau bouillonnante de 30 centimètres de haut. Tout cela était fort intrigant mais les propriétaires ne voulaient pas qu'on y fouille car les paysans étaient alors fort méfiants au sujet de ces choses souterraines. Voir à **fouse**

Toujours est-il que, quand les pluies avaient cessé, il y restait une **néde** C'était une cuvette de 20 ou 30 mètres de diamètre, bordée d'un côté d'un talus abrupt à la base duquel avait été aménagée, en des temps anciens, une fontaine avec quatre grandes pierres plates formant un parallépipède ouvert en direction de la **néde** Par là sourdait une eau glacée, limpide et délicieuse, au milieu d'une végétation qui commençait à cacher cette petite construction. L'eau s'écoulait par une rigole

boueuse et se perdait ensuite dans la **néde** où les pattes des vaches creusaient des trous aussitôt envahis par l'eau avec des gargouillis. Il y poussait des Graminées, des Carex et, par ci par là, de grosses touffes de Joncs des jardiniers que quelques **vieu** récoltaient encore pour faire des liens comme on en fait avec le raphia. Sur les bords il y avait un peu de Chanvrine et de jolies Salicaires. Nous aimions cet endroit où nous nous lancions le défi de traverser en sautant sur les joncs, de touffe en touffe. En outre il était peuplé de belles grosses grenouilles et de tritons : le Paradis, quoi !

nédou tendance d'un terrain à être plus ou moins marécageux.

nêgre noir. **ö fouê nêgre** (Il fait noir).

ö fouê nêgre kêm dan n'un four (Il fait noir comme dans un four) ou **kem dan z'un four** (voir à **dan**) Et si l'obscurité était pire encore cela devenait **kêm dan le kru dô chu d'un nêgre** dont on trouvera l'éclaircissement à **chu**

â tu bēzin d'un p'ti nêgre (As-tu besoin d'un petit nêgre), sous entendu : d'un petit serviteur, voire d'un esclave, disait-on pour admonester ceux qui ne manifestaient qu'un enthousiasme raisonnable dans leur travail. Une variante disait **te fédre t'ö un p'ti nêgre** (Te faudrait-il un petit nêgre) Il ne faut chercher ici nul relent d'esclavagisme car nous ne connaissions pas de **nêgre** (Voir à **chu**) seuls les **vieu** Anciens de la Der des Der, avaient eu l'occasion de les apprécier sous les armes. Et cette apostrophe, sans doute d'importation récente à partir du français, prouve que nous n'étions pas incultes et que nous étions ouverts aux problèmes de la négritude.

a l'é dan le four avêk la vacHe nêgre (Elle est dans le four avec la vache noire) était la formule utilisée pour envoyer promener quelqu'un qui demandait, avec une insistance excessive, où était une personne dont on ignorait la localisation.

ö fouê nêgre ché nou (Il fait noir chez nous) signifiait : nous n'avons plus de pain et c'était la formule consacrée à prononcer auprès des gens chez qui on allait emprunter du pain.

le tan dēv(éin) nêgre (Le temps devient noir) : le ciel s'obscurcit, annonce de pluies toutes proches.

nêgrété féminin : noirceur. **ö v(éin) une nêgrété** (Il vient une noirceur) : il vient un gros nuage.

nêgrëzir : noircir. **lé z'ötêlo nêgrëzisan le seran bétou b(éin) a méJâ** (Les Othello noircissent, ils seront bientôt bons à manger). Othello était un raisin rouge, presque noir à maturité, très sucré, avec un délicieux goût musqué, dont la propagation fut interdite parce qu'il donnait, après fermentation, un vin chargé d'esters (ou d'éthers) variés qui détériorait les cerveaux des buveurs. En blanc, le Noah, a connu les mêmes interdictions, mais on a fait mieux depuis avec autre chose. Son nom : Othello est il en rapport avec le sombre héros de la pièce de SHAKESPEARE ?

nêgrëzir sonne comme le latin populaire nigricire lui même du latin niger noir.

nêille féminin : ongle, sabot des pieds des cochons ou des autres animaux qui ont le pied fourchu. **a la turi** (Quand on tuait le cochon on faisait, sur lui, un feu de paille pour éliminer les soies, et un feu plus intense aux bouts des pattes, ce qui ramollissait les **nêille** et permettait de les décoller facilement, après quoi on pouvait fort commodément cuisiner les savoureux **pé de gôrê**

nëJé très variable suivant les locuteurs, on entendait **nêJé niJé** ou **nëyé** Signifiait le plus souvent : recouvert d'eau, par exemple dans **ö l'a tan mouyé ke lé bié son nëJé** (Il a tant plu que les blés sont inondés), ce qui pouvait être un

drame quand il s'agissait de jeunes blés qui devenaient jaunâtres par manque de chlorophylle (chlorosés). Après un séjour, immergés dans l'eau, leur avenir était sérieusement compromis.

nëJâ niJâ nëyâ : noyer. **bouê pâ de m(éin)me tu va te nëJâ l'estouma** (Ne bois pas ainsi tu vas te noyer l'estomac) Et si le liquide incriminé se trouvait être de l'eau **ö l'é pâ cheu chi te rëmintra le chër ê ö te v(éin)dra dô gërnëille dan le ventre** (Ce n'est pas ça qui te remontera le cœur et il te viendra des grenouilles dans le ventre) Ce n'était nullement une éventualité à écarter ainsi que pouvaient en témoigner les bruits qui prenaient naissance dans les intestins ainsi inondés. Alors on ne manquait pas d'ajouter **tè* a këmou(éin)san a krakasâ** (Tiens elles commencent à coasser)

Accessoirement se nëJâ c'était aussi se noyer pour de bon, périr dans l'eau ce qui, bien que rare, était pourtant arrivé à deux baigneurs imprudents qui se baignaient dans la fosse nègre (Fosse noire, voir à rouayou) ainsi qu'aux deux soldats qui avaient tenté de leur porter secours. (A moins que ce ne soit le contraire : deux militaires imprudents qui se seraient noyés et à qui deux baigneurs etc.) Enfin, ils étaient quatre, disparus à jamais dans ce gouffre sans fond, du lit de l'innocente Sèvre Niortaise, ainsi que cela nous était raconté, pendant les veillées, pour nous dissuader d'aller nous y baigner.

Ce trou, ombragé par les saules et les peupliers, dont les eaux étaient particulièrement sombres (d'où son nom de Fosse Noire) gardait pour l'éternité les secrets des disparus, mais il était exploré tous les étés par tous les polissons de mon âge, précisément dans l'espoir de récolter les ossements de cHâ chi s'avian nëJé (De ceux qui "s'avaient" noyés) Nous n'y avons trouvé qu'une énorme souche, gardant enserrée dans ses racines, un morceau de la berge qui l'avait entraînée en s'écroulant dans la rivière.

nënë ou **nën(éin)** ou **néné** féminin : grand-mère, c'est le féminin de **pépé** ou **pépé**

nè*r de bu masculin : nerf de bœuf. À l'origine, c'était, paraît-il, de la verge du taureau qu'il s'agissait (certains disaient : un ligament cervical, mais c'est moins séduisant) et qui une fois tannée, séchée et durcie, donnait une tige raide et souple, qui était utilisée pour faire une sorte de cravache, ou une matraque, assez redoutable. Dans les fermes elle était utilisée pour faire circuler de force les pommes ou les topinambours avalés entiers et restés coincés dans l'œsophage des bestiaux.

*Dans mon enfance le nè*r de bu désignait une tige métallique souple et pourvue d'un petit plateau à une extrémité **për pousâ lé poume ou lé topine dan le görgënë* dô bâte** (Pour pousser les pommes ou les topinambours dans l'œsophage des animaux) Il n'y en avait qu'un seul pour tout le village et il restait chez le dernier cultivateur qui en avait eu besoin.*

*L'animal dont il fallait désobstruer l'œsophage, était attaché à sa crèche, et de solides gaillards lui maintenaient les cornes, pendant que d'autres, qui s'étaient assurés de bonnes prises en lui pinçant le nez et la mâchoire inférieure, l'obligeaient à tenir sa tête bien horizontale, dans le prolongement du cou, et la bouche ouverte. Un dernier enfin introduisait le nè*r de bu dans l'œsophage et poussait aussi fort qu'il pouvait jusqu'à ce que l'obstacle arrive dans la panse. Les prémices, c'est à dire pendant que les hommes assuraient leurs prises, ne se passaient pas toujours bien et l'animal se débattait, et un être pourvu de cornes et de sabots qui se débat peut être*

pour le moins désagréable. Mais une fois que la bête se sentait tenue elle renonçait à s'agiter, malgré les douleurs que devait lui causer cette opération.

nêse féminin : nièce, le masculin était **nëvou** (Neveu).

*Profitions de l'occasion pour signaler une fine plaisanterie qui consistait à rappeler quelqu'un qui venait de vous quitter. Et quand il était revenu près de vous on le gratifiait de quelques sornettes dont celle-ci **si tu vë mën'inkye tu li dirâ k'i sé son nëvou** (Si tu vois mon oncle tu lui diras que je suis son neveu)*

nêtt' en faisant bien vibrer le **tt'** final : propre, sans tache. Plus souvent utilisé dans certaines expressions comme **lé pâ nett'** (Il n'est pas sans défaut)

lé pâ nett' de vise (Il n'est pas dépourvu de vice) Dans l'esprit de ceux qui pratiquaient notre **patoï** le mot **vise** n'avait pas le sens de vice, de perversité ou d'anomalies psychologiques quelconques, mais plutôt de tendances à la filouterie, à la malignedité, à la roublardise. Voir **s(éin)**

nêtêyâ ou **nëtêyâ** ou **nëtayâ** et même **n'tayâ** : nettoyer.

nêtre : naître. Peu de formes conjuguées : **nêtre** (Naître) **néchu** (Né ou née) **nachi** (Naquit) **nétra** (Naîtra) et toujours à la troisième personne du singulier.

ö va nëtre (Cela va naître) l'enfant est sur le point de naître.

lô drôle é t'a nëtre (Leur enfant est à naître) il n'est pas encore né mais ça ne saurait tarder.

ö l'é néchu (C'est né) l'enfant est né. **ö l'a cheuk'z'anaille ke son dërâ a néchu** (Il y a quelques années que son dernier est né)

ö nétra a la sé micHâ (Cela naîtra vers la Saint Michel)

Dans toute ces expressions on emploie le neutre **ö** (Ça, cela) pour parler du bébé qui va naître car, à cette époque, le sexe du nouveau né restait inconnu jusqu'à la naissance. Quand on parlait du passé on disait, pas bien souvent toutefois, **le nacHi** ou **a nacHi** (Il ou elle naquit), parce que, maintenant, on savait.

néchu (Né) était employé avec être ou avoir selon le cas :

mon p'ti fail é néchu (Mon petit-fils est né) dans ce cas c'est : il vient de naître.

mon p'ti fail a néchu ö y'a cHeuk tan (Mon petit fils "a" né : est né il y a quelque temps) **l'a néchu l'anaille k'ö mouyê tan** (Il "a" né : est né l'année où il pleuvait tant)

niâ masculin : œuf, **ô linâ** on disait plutôt **u** réservant le mot **niâ** pour désigner l'œuf de plâtre ou l'œuf tourné dans du bois que les dames mettaient dans les chaussettes ou les bas pour que leurs reprises épousent les rotondités des talons.(Voir **sani**)

Le **niâ** était aussi un nichet : œuf artificiel, souvent en pierre, ou en plâtre qu'on laissait dans les nids des poules pondeuses **aprâ ava levé lé z'u** (Après avoir récolté les œufs) pour laisser croire aux pondeuses, quand elles y revenaient le lendemain, que leur nid n'avait été ni profané, ni pillé, (plusieurs poules acceptaient de pondre dans le même nid, les unes après les autres). On leur faisait accroire ainsi qu'elles pouvaient continuer à y pondre pour se préparer une couvée. En effet, faute d'y laisser ce leurre, les poules abandonnaient ce nid pour en faire un autre, mieux dissimulé, ailleurs. Ceci laisse penser que les poules ne faisaient aucune différence

entre un et plusieurs. Ce qui est sûr c'est que ce truc marchait bien.

louizête tient à ce qu'on précise que les **niâ** étaient plus gros que les œufs de poule. Ils étaient gros comme des œufs de canes franches et ils en avaient la couleur légèrement verdâtre. (Chez elle !)

Si on ne disposait pas de ce **niâ** on évitait de vider complètement le nid en y laissant un œuf dont on repérait quelques caractéristiques, comme une couleur de la coquille, ou une forme dont on espérait pouvoir se souvenir. Cet œuf devait être récolté sans faute le lendemain, mais il arrivait que des erreurs conduisent à laisser un œuf un peu longtemps ce qui donnait **un'u kouï** voir à **kouï** (Cuvé)

Certains utilisaient le mot **niâ** pour désigner des œufs de mauvaise qualité ou en mauvais état ou des œufs clairs (non fécondés).

niaktâ pour un chien c'était pousser un aboiement très bref, ponctué d'un claquement de dents, généralement dans le vide, ou d'un simulacre de coup de dents, avec nez froncé et dents et gencives découvertes, pour marquer l'impatience ou la mauvaise humeur. *é bé k'a t'ö ? i li é trépé su la kouête ê le m'a niakté* (Eh bien qu'y a-t-il ? Je lui ai piétiné la queue alors il m'a envoyé un bref aboiement) Un humain poussait une **rëgrisaille** .

niaktaille féminin : aboiement bref accompagné de signes d'agressivité avec la gueule.

niële féminin : Nielle, *Lychnis Githago*, devenu de nos jours *Agrostemma*, Caryophyllées, aux belles grandes fleurs, avec des sépales étroits et pointus qui dépassent les larges pétales rouges violacés. Cette plante qui, peut atteindre un mètre vingt, se plaisait bien dans nos champs de blé. Ses feuilles ressemblaient à celles des Graminées et, si ses fleurs étaient très différentes, ses graines brunes avaient la taille et le poids des grains de blé. Donc, à cette époque, il était presque impossible de les séparer de la récolte de blé. Et comme on récoltait assez souvent ses propres semences on perpétuait la présence de la Nielle dans ses champs. Elle ne gêne certes pas beaucoup le développement des céréales, mais ses graines sont riches en *sapotoxines* et en *githagine* qui rendent les farines, et donc le pain ou l'alimentation animale, particulièrement toxiques, provoquant une paralysie des muscles, des centres respiratoires, des nerfs et du muscle cardiaque. C'étaient les bovins, les moutons et les volailles qui étaient surtout victimes de cette intoxication chronique : *le githagisme*.

bié niélé Blé contenant des Nielles.

C'est sans doute en hommage à sa perverse beauté, que la Nielle a été promue Agrostemma : la Couronne des Champs. Et on a conservé Githago du nom latin de ses graines toxiques, composé de gith, (sans doute importé d'Orient avec la plante) accolé avec le mot latin ago (être actif).

lé bié niélé pouvait signifier autre chose, car la **niële** était aussi le nom d'une maladie : *la Nielle des blés*. Cette maladie pouvait atteindre un grand nombre de pieds de blé dans un même champ. Les tiges ne se développaient pas beaucoup et les feuilles restaient courtes, molles, peu colorées et se desséchaient facilement. Les épis, quand il y en avait, comportaient peu de grains, très séparés les uns des autres ou contenant parfois, à la place des grains, des petites galles brunâtres, ressemblant aux graines de la Nielle ci-dessus. C'est en arrachant ces pieds de blé qu'on pouvait découvrir le coupable. Les racines, mal développées et peu nombreuses, étaient pleines de petites galles blanches ou brunes. Les savants disaient que c'était dû à l'action de tout petits vers filiformes et ronds, nommés *Anguillule*, qui pullulaient dans

l'humidité des sols et parasitaient les racines, mais en vérité ils n'étaient pas faciles à voir.

C'était une catastrophe car il fallait rester des années sans remettre de céréales dans les champs infectés. Maintenant ça se soigne chimiquement.

Comme le nom est finalement le même pour ces deux calamités en français et en patoi on pourrait espérer trouver facilement une étymologie, mais ce n'est pas très clair car les uns disent que ça vient du latin nigellus (noirâtre), et les autres, du latin nebula (brouillard).

niJasan masculin, **niJasante** féminin : ce mot est utilisé pour qualifier un travail fastidieux, une occupation monotone, souvent il s'agit d'un travail minutieux ou répétitif qui dure longtemps et n'avance guère. **ö l'é tërJou bé niJasan de dégousâ dô mouJête** (C'est toujours bien lassant, ennuyeux, déprimant, d'écosser des haricots)

niJasâ : travailler lentement, en s'attardant à des détails de peu d'importance, ou en rêvassant.

niJasou ou **niJasin** masculin, **niJasouze** féminin : celui ou celle qui **niJase** ou qui fait des **niJasëri**

niJasëri féminin : soit un travail long et minutieux et, par conséquent, fastidieux, soit : manière de travailler en traînant et avec un tout petit rendement. **cheu ö n'é pâ de l'ouvraJe cheu mâ i ô z'apèle dô niJasëri** (Ça, ce n'est pas du travail, ça, moi, je le nomme: un "mélange de bricolage et de temps perdu") et tout ça faisait, finalement, une engueulade ! Voir **sigrölâ**

nik masculin : nid.

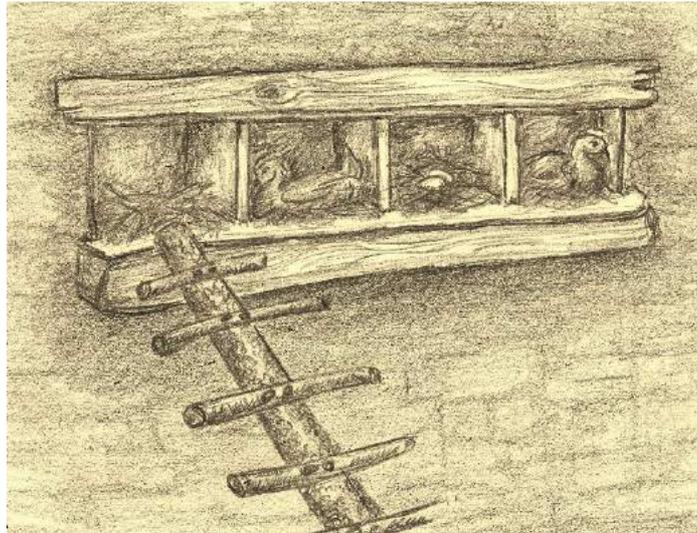
alâ ô nik ou **mintâ ô nik** (Aller ou monter dénicher des oiseaux)

ö l'é t'un gâ chi é malézé a pr(éin)dre ô nik (C'est un homme qui est difficile à prendre au nid) c'est un lève-tôt ou, selon les cas : c'est quelqu'un qui n'est jamais à court d'arguments.

cHeure dan n'un bin nik (Tomber dans un bon nid) c'était faire un riche mariage.

nik de poule (Trous dans les chaussées) et il y en avait beaucoup dans nos chemins qui étaient seulement empierrés. Les pluies d'hiver les transformaient en **gasö** (Flaque d'eau)

nik a poule nichoir aménagés pour que les pondeuses viennent y déposer leurs œufs, mais pas y couver. Dans les bâtiments anciens ils étaient aménagés dans les murs des poulaillers, ou des côtés extérieurs des étables ou même des granges. C'étaient des cavités cubiques, assez grandes pour qu'une poule puisse s'y sentir à l'aise, réservées dans la maçonnerie, les unes à côté des autres, par rangées de quatre, six ou huit, un peu en retrait de manière à laisser place à une grosse barre de bois horizontale sur laquelle les poules pouvaient cheminer de nid en nid. Elles y accédaient par une échelle rudimentaire, fabriquée avec des barres de bois clouées en travers d'une grosse perche. Tout ceci était à une hauteur suffisante pour décourager les prédateurs et particulièrement les chiens de berger. On y laissait quelques poignées de foin ou de paille et un **niâ** .



nik a pouail (Nid à poux) désignait les cheveux et les barbes, longs, hirsutes et négligés.

se nikâ qui était petit à petit remplacé par *se nicHâ* : se nicher. De même le mot **grouaille** (Nichée) devenait **nicHaille** Ainsi, tout doucement les mots **dô vieu** cédaient la place à ceux **dô Jêne**

nikête féminin : variété de poule naine .On disait aussi **poule nine** voir **nin** Il y en avait des noires, et des panachées de noir, gris et roux.

On ne mangeait jamais **sé nikête** Elles s'apprivoisaient facilement

*Il y en avait toujours quelques une dans les fermes, d'abord pour les enfants dont elles étaient la propriété : c'était en quelque sorte le jouet qui leur permettait de jouer à la fermière, en soignant leurs propres volailles, et en récoltant leurs petits œufs bien à eux.. D'autre part elles étaient d'excellentes couveuses et de bonnes mères. C'était toujours à elles qu'on confiait les œufs de perdrix ou de faisanes dont les nids avaient été bouleversés au cours des moissons. Apparemment sans période de couvaision bien déterminée, elles se laissaient facilement convaincre d'adopter une nichée. Et comme ces œufs étaient déjà en cours d'incubation, les poussins pouvaient éclore peu de temps après avoir été confiés à la **nikête** et cela ne la déconcertait nullement.*

nikê masculin : coq de la même variété.

nin : non, rarement employé seul.

i nin (Je non) **v(éin) tu ? i nin** (Viens-tu ? Moi non) **v(éin)dré z'i ? tu nin** (Viendrai-je ? Toi non) on pouvait aussi entendre **v(éin) z'i ? nin pâ té** (Viens-je ? non, pas toi) qui pouvait se dire **pâ tâ** Voir à **vâ**

ny'in : lui non. À la question **v(éin)dra t'ail ?** (Viendra-t-il) la réponse positive était **vou'ail** (Oui il) Si la réponse était négative on disait **ny'in** ou plus rarement **li nin** (Lui non)

v(éin) t'êlé ? vou'êlé (Vient-elle ? oui elle) Et **a nin** rarement **lê nin** (Elle non)

Au pluriel, pour la première et la seconde personne on répondait **nin** (Non, tout simplement). **v(éin)dron z'y ? nin** (Viendrons-nous ou mieux : irons-nous ? Non) **véné vou ? nin** (Venez-vous ? Non) En cas de réponse positive on aurait pu dire **voui** ou **vâ**

Pour la troisième personne du pluriel on utilisait des termes semblables à ceux de

la troisième personne du singulier *v(éin)dron t'ail ? vou'ail* (Viendront ils ? Oui ils) *méJron t'êlé ? vou'êlé* (Mangeront-elles ? Oui, elles)

ö nin était utilisé dans le cas des choses *ara t'ö dô mézi pēr lé pirin ? ö nin* (Y aura-t-il des orties hachées pour les oisons ? ça non) Si il y en avait eu la réponse aurait été simplement *vâ* (Oui)

nin 1° : masculin, *nine* féminin : nain, naine *kök nin* (Coq nain) et *poule nine* (Poule naine) on les nommait aussi *nikê* et *nikête*. Ces mots *nin* et *nine* qui étaient utilisés aussi bien pour les animaux que pour les plantes étaient sans doute utilisable à l'égard des personnes, mais nous n'avons pas eu l'occasion de le vérifier.

2° : *nin* masculin : nom des personnes, des animaux, des plantes, Voir *noumâ*

Les noms de familles étaient souvent adaptés au *patoï* et Dupuy était devenu *dôpeu* Rivault devenait *rivâ* Chauvineau *cHôvinè** et sa femme était *cHôvinêlé* Pour les femmes, en effet, tous ces noms, transformés en *patoï* étaient en outre mis au féminin, dans la mesure du possible ; et elles pouvaient être affublées du nom féminisé de leur mari ou conserver celui de leur père, suivant des règles mystérieuses et incertaines. La femme de Dupuy, ma mère, était restée *marivôri* (Marie Vaury, de son nom de jeune fille) *bouénöte* était fille d'un Monsieur Boinot, mais épouse d'un brave homme qui ne faisait guère de bruit et dont on prononçait rarement le nom, *br(éin)Jêre* était fille de Branger, mais épouse de Gauthier, *kazimite* était la femme haute en couleur et forte en gueule d'un homme prénommé Casimir, encore plus prestigieux qu'elle *la p'tite chupite* était toute petite et épouse d'un certain Jupin *la maricHôle* était la femme du maréchal et *la cHalupête* portait le surnom de son mari *cHalupê* dont on oubliait qu'il se nommait Pineau, *mariêlé* grand-mère de *louizête* avait épousé un Mitard mais avait conservé, après transformation, le nom de ses ancêtres espagnols : Maria, (Ma.Xia ?) et *mari du pianti* épouse Proust descendait de la famille Lauvergnat du Planty, *bounête* était femme Juin, fille Bonnet etc.

nipâ : nipper, *se nipâ* se vêtir des plus beaux habits.

nipé masculin, *nipaille* féminin : vêtu de beaux habits, être mis avec chic, avec élégance. *té bé b(éin) nipé anë* (Tu es bien chic aujourd'hui)

s'arimêrê t'ö k'a la balade la cHanbrère sêJe meu nipaille ke la mouétrâse (Serait-il bien convenable qu'à la fête la servante soit plus chic que la patronne) Cette perfide remarque était proférée à l'égard d'une demoiselle qu'on jalousait pour ses jolies formes juvéniles et son élégance en dépit de ses modestes moyens de domestique. Il est bien certain que, la jeunesse aidant, elle surclassait sa patronne.

nipe féminin, souvent au pluriel. En dépit de l'étymologie qui voudrait que *nipe* (Nippe) vienne de *guenipe* qui est à peu près synonyme de *guenille*, ce mot désignait chez nous les beaux vêtements, ceux des jours de visites. En outre, dans les actes notariés concernant les partages après décès, il était dit que le défunt léguait « ses nippes et ses hardes » En *patoï* les hardes, comme en français étaient des vêtements usagés, sinon des haillons. On disait *Jarde* ce qui était une façon de faire un *H* très râpeux venu du fond de la gorge.

A une de mes tantes qui énumérait avec envie les belles et nombreuses toilettes d'une de ses voisines, mon oncle *rêné mën'inkye*, malicieux, lui répondit *ö me*

konv(éin) tou py'(éin) meu de koucHâ avêk té toute kalète k'avêk lê si b(éin) nipaille (Il me plaît beaucoup plus de coucher avec toi toute nue qu'avec elle si bien habillée) Cette parole me parut de la plus élégante galanterie et d'une infinie générosité.

niou ou parfois **niouk** C'était une abréviation de **liniou** en français : ligneul : fil de lin enduit de poix, utilisé par les bourreliers (et les paysans d'alors) pour réparer les harnais. Dire **le niou** était sans doute plus commode que dire **le liniou**

cHâ chi li a köpé le niou a pa perdu sa Journaille (Celui qui lui a coupé le ligneul n'a perdu sa journée) Et la même chose, en plus poétique :

cHâ chi li a köpé le niou (Celui qui lui a coupé le ligneul)

a pâ volé sé sin sou (N'a pas volé ses cinq sous)

Tout ceci resterait bien mystérieux si on ne savait pas que **le niou** en question était le "frein de la langue" : cette petite membrane située sous la langue, qui semble assujettir la langue à la mâchoire inférieure. Il se racontait que, lorsqu'un nourrisson tardait à parler, il suffisait de lui couper ce **niou** pour débloquer la situation. Cette coutume était abandonnée dans mon enfance mais les expressions étaient restées pour évoquer les bavards impénitents.

noi ou **nouâ** masculin : le noyer, l'arbre dont le fruit était **le kalè*** (La noix).

nouJëraille féminin : terrain planté de **nouâ**

nouJé masculin : galette formée par la pulpe des noix qu'on a pressées pour en extraire l'huile. Ces galettes pouvaient être utilisées comme compléments alimentaires pour les animaux. Les hommes ne les consommaient pas et pourtant j'ai le souvenir que ce n'était pas si mauvais.

nöse : féminin : ensemble des festivités qui accompagnaient la célébration d'un mariage.

*Cela commençait quelques jours avant les épousailles : voir **aprê** L'acte officiel se passait à la mairie où la mariée se rendait à pied au bras de son père, voir **fê de Joi** , si possible précédée de quelques violoneux. Ensuite les festivités avaient lieu dans la ferme de la promise. Si la grange aménagée n'était pas assez confortable on louait un **parkê** (Voir ce mot) On mangeait un repas somptueux au cours duquel chaque convive se devait d'honorer les époux d'au moins une chanson, puis on dansait jusqu'à l'aube où les derniers fêtards chantaient encore*

son z'i pâ d'la nöse enfan (Ne sommes nous pas de la noce, enfants)

son z'i pâ d'la nöse (Ne sommes nous pas de la noce)

i son d'la nöse i'ô savon bé (Nous sommes de la noce nous le savons bien)

i n'sortiron kë si i son försé (Nous ne sortirons que si nous sommes forcés)

Et ils sortaient à l'aube, munis d'un pot de chambre contenant une soupe à l'oignon, pour l'offrir à la jeune épouse. Ils savaient bien où la trouver, mais, sous prétexte de la rechercher, ils profitaient de l'occasion pour réveiller, l'une après l'autre, toutes les maisons du village, où ils semaient la pagaille, avant de dénicher les mariés qui s'étaient esquivés un peu avant la fin de la nuit. Et, après une nuit harassante de danses et de festivités diverses, l'heureuse jeune femme devait ingurgiter la soupe à l'oignon, avant de se lever pour commencer les travaux de sa vie d'épouse et de fermière.

nösou Les gens qui participent à la noce.

nou nous, deuxième personne du pluriel.

nou z'âtre Nous autres, notre famille, l'ensemble de nos proches par opposition à **vou z'âtre** vous autres, qui ne comptez point parmi les nôtres. On prononçait souvent **v'z'âtre**

i avon bé fouê un rëpâ mê i étion ke nou z'âtre (Nous avons bien fait un déjeuner de cérémonie mais nous n'étions qu'entre nous : les proches) On aurait aussi pu dire *i étion r(éin) ke nou* (Nous n'étions qu'entre nous, que la famille)

nouê masculin : petit sac formé en nouant un petit chiffon d'étoffe mince. On faisait cela pour mettre des plantes aromatiques destinées à parfumer un plat, ce qui permettait d'éviter que des débris végétaux indésirables n'aillent s'égarer dans la sauce.

On faisait aussi **un nouê** avec *de la grése de gorê* (Graisse de cochon : saindoux) pour frotter le fond de la poêle où on faisait sauter les crêpes.

Un gros **nouê** contenait aussi la cendre de bois qui baignait dans l'eau au fond de la **pane a buJaille** pour faire le **lési** Se reporter à ces deux mots.

BEAUCHET-FILLEAU signale qu'on suspendait un nouê d'herbes aromatiques au cou des personnes atteintes des fièvres tierce ou quarte. Dans certaines familles on soignait, pendant mon enfance, les rhumes des enfants, en leur suspendant au cou un nouê contenant des feuilles d'Eucalyptus, achetées chez l'herboriste de la ville. Maintenant l'Herboriste a disparu et on sait que l'Eucalyptus n'est pas bon car il irrite les bronches, aussi on remplace cela par des préparations pharmaceutiques d'huiles essentielles, en attendant qu'elles soient, elles aussi, frappées d'ostracisme.

nouk masculin : nœud. *ö fô fouère un nouk a té soge* (Il faut faire un nœud à tes galoches) à leur lacets, il va sans dire.

lé nouk dô dê (Les nœuds des doigts) les articulations.

noukâ : nouer, faire un nœud : pouvait dire donc *ö fô noukâ té soge* (Il faut nouer et même lacer tes galoches)

noumâ : nommer *i pë t'an noumâ moué d'in chô z'arian pâ fouê* (Je peux t'en nommer plus d'un : beaucoup qui ne l'auraient pas fait) ceci pour dire son admiration en face de quelque hauts faits. *i pë pâ te le noumâ su l'ère* (Je ne peux pas te dire son nom sur l'heure) pour l'instant. Ce qu'on disait aussi *i pë pâ te dire son nin* (Je ne peux pas dire son nom)

nouriJin masculin : pour les deux sexes : nourrisson, pour **lé vieu** car dans le langage des **Jêne** pollué par le français ça devenait **nourisin**

nourin ou **nôrin** masculin : 1° : désigne un jeune animal en cours d'élevage, parfois déjà sevré, mais pas encore mangeable ou vendable, si bien qu'il fallait encore **le pousâ a la nourriture** (Le pousser à la nourriture) lui donner en abondance une nourriture spéciale. Cela concernait surtout les veaux ou les cochons, mais pas la volaille.

2° : **nourin** était aussi utilisé pour désigner ce qui procure la nourriture. Par exemple quand les plantes poussaient bien on disait **le nourin é bin** ce qui

signifiait : le terrain est bon. Si un enfant était grassouillet *le nôrin é bin* signifiait : il est bien nourri et ce pouvait être une allusion à l'opulente poitrine de sa maman. Enfin, devant un monsieur bedonnant, la même expression sous-entendait que sa table était bonne.

noute : notre *noute mouétre* (Notre maître, notre patron) expression un peu vieillie. *nout'mouézin* (Notre maison)

la noute la nôtre *la mène la tène la noute* (La mienne, la tienne, la nôtre)

nouvè* masculin, **nouvêl** féminin : nouveau, nouvelle. De *novel* au XII^{ème}.

nouzêille féminin : noisette.

nouziâ prononcé parfois **nouzi'yâ** masculin : noisetier.

nouzière féminin : coudraie, lieu planté de noisetiers. La chose était sans doute bien rare, car j'ai surtout fréquenté les noisetiers qui poussaient spontanément dans les haies, où leur dissémination était abandonnée aux bons soins des écureuils. À cette époque, on n'avait pas imaginé que les noisetiers pouvaient être propices à la production de truffes dont nous n'avions, de plus, aucune idée.

La France demeure divisée sur la question de la noisette : dans le sud c'est l'aveline, au sud-est : la noix de coudre et dans le nord c'est la noisille. Comme chez nous c'est la nouzêille mon vieil ami béarnais, avait bien raison de dire en s'adressant à moi, poitevin « Vous autres, gens du Nord, »

nouziate ou **nouzi'yate** féminin : variété de châtaignes très estimées, ainsi nommées parce qu'elles étaient rondes et pointues comme des noisettes mais bien plus grosses que nos noisettes sauvages.

*Nous avons une toute petite châtaigneraie non loin du village de la Garde, c'est à dire peu éloignée de cette partie de la forêt de l'Hermitain où les terres, argileuses, colorées de vagues teintes rougeâtre, étaient propices à l'implantation des châtaigniers et où poussaient aussi, chose exceptionnelle chez nous, des Digitales. Dans ce petit coin nommé **cHâtanièraille de la garde** poussaient une dizaine de châtaigniers plusieurs fois centenaires, aux troncs énormes et creux pour certains. Tous produisaient de bonnes châtaignes dont les **nouziate** Le coin était visité par de nombreux amateurs de toute la commune, d'autant plus que sa bonne terre rouge convenait à merveille, mélangée avec du sable, pour faire un excellent mortier qu'on utilisait alors dans la construction. Voir **sêlâ***

Bientôt mon père fut obligé de clore ce terrain, quand l'exploitation de la terre approchant des pieds des grands arbres menaçait leur solidité. Et cela témoigne du fait que la construction à base de mortier de terre était encore vivace dans mon enfance. Elle semble revenir de nos jours et ces châtaigniers n'ont qu'à bien se tenir !

n'tayâ : nettoyer, voisin de **apoprèzir** en envisageant peut être un nettoyage à la fois plus énergique quoique plus sommaire.

nu masculin ou féminin : neuf ou neuve, nouveau. Comme dans cette chanson du jour de l'an :

i vou souêtan la boune anaille (Nous vous souhaitons la bonne année)

douné nous b(éin) ô gi l'an nu (Donnez nous bien au gui l'an neuf)

Utilisée dans un porte à porte pour quémander de menues friandises car, en plus de la chanson, on offrait un peu de gui.

nubié dans *dô bié nubié* Blé atteint de la Carie, maladie due à *Tilletia caries*, Ustilaginales, Champignon Basidiomycètes, qui provoque la formation d'épis ébouriffés, contenant des grains petits et ridés, remplis d'une poussière parfumée aux dérivés aminés qui sent le poisson avarié.

Selon POUGNARD c'est du blé parasité par l'Ergot, selon LALANNE c'est du blé parasité par la Carie. De toutes manières il s'agissait d'un champignon parasite et nubié pouvait être utilisé pour les deux.

Le blé ergoté est parasité par un Claviceps, Champignon Ascomycète, qui envahit le grain et le remplace par son mycélium dur et compact, formant ainsi le sclérote, qui conserve la forme du grain de blé en plus grand. Au cours de la récolte c'est donc difficile à trier. Et ces ergots sont riches en alcaloïdes (ergotamine, ergostérol etc.) qui sont vasoconstricteurs et psychotropes et qui rendent la récolte responsable d'intoxications avec hallucinations, délires, gangrènes, etc. Autrefois les intoxications de la population n'étaient pas rares, car on n'arrivait pas à trier les grains toxiques, et il fallait manger ça ou mourir de faim. La dernière épidémie s'est produite au milieu du XX^{ème} siècle à Pont Saint Esprit dans le Gard.

le Claviceps est vulnérable, et il suffit de connaître sa faiblesse. Il a besoin, pour se reproduire de passer successivement sur deux hôtes différents : d'abord il infecte L'Épine vinette, Berberis, Berbéridacées, et à partir de là seulement il peut aller sur le blé. Il suffit donc de faire disparaître un de ses deux hôtes pour l'éradiquer. C'est ce qui a été fait et on a choisit de supprimer l'Épine vinette et de conserver le blé. Mais les véritables amateurs peuvent encore admirer de beaux sclérotés sur le Seigle où subsiste une espèce de Claviceps capable de se passer d'un deuxième hôte.

Dans la même gamme de catastrophes nous disposions également du charbin Ustilago, autre Ustilaginales, qui transforme le contenu du grain en une poussière grasse et noire comme du charbon, qui finit même par remplir tout l'épi et qu'on peut encore admirer sur les Maïs. Il paraît que cette poussière une fois dispersée dans l'air peut donner de belles détonations quand on l'enflamme et que cette propriété était utilisée jadis dans des mises en scène de théâtre.

nubiâ être attaqué par une de ces maladies lé bié avan këmou(éin)sé a nubiâ (La carie a commencé à attaquer les blés)

Le mot nubié peut venir de l'ancien français nubler qui veut dire obscurcir, couvrir comme d'un nuage.

nuire : porter atteinte, causer des dommages, agresser. Dans certains cas on utilisait ce mot pour évoquer le suicide *kan t'a vayi k'a l'étê grouse a l'a vyu se nuire* (Quand elle a vu sa grossesse elle a voulu se suicider)

nuizanse féminin : nuisance, ce qui porte préjudice, *lé jëlaille aprâ cHé mouy'ri ô l'ara fouê grou de nuizanse* (Les gelées après ces périodes de pluies cela aura fait beaucoup de mal)

nunu masculin : petit nez d'enfant, dans le dialecte utilisé par les adultes pour se faire comprendre des enfants.

ny'in : non-lui, c'est l'homologue négatif de *vou'ail* (Oui-il) et son féminin est *a nin* (Elle non) *v(éin) t'ail ? ny'in* (Vient-il ? Non lui) *a t'ail méJé ?*

ny'in (A-t-il mangé ? Non lui) *v(éin) t'êle ? a nin* (Vient-elle ? Elle non)

O

O ou **ö** ou **ô** selon les cas : il, ce, c', du, au et pour.

1° : il et le : **ö fouê cHa** (Il fait chaud) **fouê t'ö cHâ** (Fait-il chaud)
mouille t'ö (Pleut-il) **é t'ö k'ö mouille** (C'est-il qu'il pleut) **sêrê t'ö k'ö**
mouyerê (Serait-ce qu'il pleuvrait) **ö y'a dô bin razin** (Il y a des bons raisins)
ö se di ke (Il se dit que une rumeur rapporte que) **ö se dëzê** (Il se disait)
ö y'a pâ pu fin ke li (Il n'y a personne de plus intelligent que lui)
t'â ke d'ô fouére (Tu n'as qu'à le faire) **a dëmou(éin) ô sâ kan t'ô z'arâ**
tou fouê (A demain au soir, à demain soir quand tu l'auras tout fait)
i t'ô di (Je te le dis) **t'ô vë bé** (Tu le vois bien)

On trouve les deux formes **ö** et **ô** dans : **ö fô ô fouére** (Il faut le faire) **ö**
fô ô asayâ (Il faut l'essayer) **lé Jan ô dëzian bé k'ö l'arivêrê** (Les gens le
disaient bien que ça arriverait) qui attirait mieux l'attention que **lé Jan dëzian bé**
k'ö l'arivêrê (Les gens disaient bien que ça arriverait) On aimait bien, parfois,
allonger un peu sa phrase pour lui donner de l'importance.

ö l'é r(éin) d'ô dire ö fô ô fouére (C'est rien de le dire, il faut le faire) plus
facile à dire qu'à faire.

ö n'an a chi ô dëzian (Il y en a qui le disaient)

Devant une voyelle **ö** devenait **ô l'** Par exemple **ö l'a hui Jou** (Il y a huit
jours : la semaine dernière) **ö l'a chin Jou** (Il y a quinze jours) **ö l'a une an**
(Il y a un an) **ö l'ô fëdrê** (Il le faudrait) **ö l'a r(éin) de pi** (Il n'y a rien de pire)
c'est la catastrophe ! **ö l'a r(éin) de pu cHéti** (Il n'y a rien de plus mauvais) c'est
vraiment dégueulasse **ö l'é bé bè*** (C'est bien beau)

ö l'é li ch'ô vëdrê (C'est lui qui le voudrait) pouvait être souligné, si on voulait
insister sur l'importance qu'il y avait à respecter cette volonté **s'ê k'ö l'é li ch'ô**
vëdrê (C'est que c'est lui qui le voudrait) À la rigueur on aurait pu dire **ö l'é k'ö**
l'é li ch'ô vëdrê (Cela est que c'est lui qui le voudrait) mais cette phrase a un petit
air cocasse dont, enfants, nous nous amusons par cette parodie **ö l'é k'ö l'é kölé**
(C'est que c'est que c'est collé) que nous disions à chaque fois que nous utilisions de la
colle. Dans ces exemples **ch'ô** était dit pour **chi ô** (Qui le)

Parfois **ô** ou **ö** étaient employés dans le sens de : les, ou de: ils ou même de :
ça, quand on souhaitait marquer une nuance de commisération ou de mépris **dô**
drôle de m(éin)me m(éin) i ne mal(éin)nêrê pâ a ô z'aramir (Des enfants
comme cela, moi, je n'aurais pas de peine à les faire céder) **kan vou v'lé ô z'avërti**
ö se mê a törsâ la goule (Quand vous voulez les prévenir ça se met à faire la
grimace)

2° : c', ça, cela, ce *ö l'é cheu* (C'est cela) *ö l'é t'ô sâ k'ö fouê bin* (C'est le soir qu'il fait bon) *voure é t'ö* (Où est-ce) et, bien sûr *voure é t'ö k'ö l'é* Où est-ce que c'est) *ö l'é pâ si pi* (Ce n'est pas si pire) : c'est moins grave. *k'man va t'ö* (Comment va-ce : comment ça va) *va t'ö b(éin)* (Va-ce bien : ça va-t-il bien) *ö va* (Ça va)

ké t'ö : (Qu'est ce) *é bé k'é t'ö* (Eh bien qu'est ce !) C'était une exclamation indignée qui signifiait « Que signifie ! » *k'é t'ö* et *k'é t'ö k'ö l'é* (Qu'est-ce et qu'est-ce que cela est) ont le même sens mais la deuxième proposition était une forme d'insistance.

é bé k'é t'ö méli méJ'ron z'y dô lapin toute noute vi (Eh bien qu'est-ce Amélie, mangerons-nous du lapin toute notre vie).

méli, une vieille amie de *louizète* racontait que, lorsqu'elle était jeune mariée, elle avait cuisiné du lapin en sauce pour son premier repas conjugal. Le deuxième jour elle fit réchauffer le reste. Le troisième jour, comme la sauce avait un peu épaissi, elle l'allongea avec de l'eau avant de la resservir provoquant du même coup le *é bé k'é t'ö méli* Et, malicieuse, quand elle le racontait, 40 ans plus tard, elle ajoutait que ce fut la seule de ses sauces qui connut une telle longévité.

sêrê t'ö (Serait-ce) cette formule manifestait soit une certaine inquiétude, soit un mécontentement certain. *sêrê t'ö k'ö n'arê ke cheu a méJâ* (Serait-ce qu'il n'y aurait que cela à manger)

vou savé bé s'k'ö l'é (Vous savez bien ce que c'est) parole désabusée des personnes fatalistes devant une situation qu'on maîtrisait mal.

3° : *ö* : ce, et *cheu* : ça, se retrouvaient dans *ké t'ö cheu* (Qu'est-ce que ça) *ö l'é cheu* (C'est ça) La question *k'é t'ö k'ö l'a* (Qu'est-ce qu'il y a) pouvait entraîner cette belle réponse *ö l'é cheu ché cHë* (C'est ça qui est tombé)

ö l'é fouê (C'est fait) fini on passe à autre chose, avait un sens très différent de *cheu é fouê* (Ça est fait) ce n'est qu'une partie et il en reste pas mal à faire. De même *ö y'é* (Ça y est, c'est réussi) est bien différent de *cheu y'é* (Cette chose y est) elle est bien là.

4° : au, dans *ô mitan* (Au milieu) *ô Jou d'anë ö se fouê de m(éin)me* (Au jour d'aujourd'hui ça se fait de même) de nos jours on fait ainsi.

mênâ lé bâte ô chan (Conduire les animaux au pacage)

fouère la bërnaille ô görê (Préparer la pâtée aux cochons) *fërmâ le kërnin ô chëbre* (Fermer le petit coin, le box des chèvres) *n'tayâ le tē t'ô lapin* (Nettoyer le toit aux lapins, le clapier) *fumörJâ le tē t'ô görê* (Enlever le fumier de la porcherie) Il fallait faire tout ça, et c'étaient les femmes qui le faisaient !

*yè*r ô sâ* (Hier au soir : hier soir) *yè*r ô tantou* (Hier au milieu de la journée) *dëmou(éin) ô tantou* (Demain vers midi) on disait *yè*r matin* (Hier matin)

5° : pour *apërcHâ le fôtail ô pëpé* (Approcher, qu'il faut traduire par apporter le fauteuil pour le grand-père) au grand-père qui est ici. Il ne faut pas confondre avec *apërcHâ le fôtail dô pëpé* (Apporter le fauteuil du grand-père) le grand -père qui n'est pas là et peut être depuis longtemps.

6° : divers cris à l'adresse des animaux *ö* très allongé, pour intimer au cheval l'ordre de s'arrêter. Souvent ce cri était modulé en *ou'ö* ou complété en *ö rrru*

u'ö ou mieux *hh'u'ö* (Tourner à droite)

ö ö ö ö ö répété et allongé était le signal pour inviter les vaches en train de paître dans la prairie à rentrer au bercail

öcHtinâ : 1° : exciter, surtout en parlant d'un animal, un chien *öcHtine lou*

pâ (Ne l'excite pas)

2° : **s'öcHtinâ** s'acharner dans un travail, s'obstiner dans une attitude ou une conviction.

öcHtiné masculin, **öcHtinaille** féminin : acharné dans son travail, entêté, obstiné, opiniâtre.

öme masculin : homme. Ce mot était surtout employé dans des expressions toutes faites comme **chô l'öme** (Cet homme), mis pour : ce Monsieur, qui pouvait avoir un sens particulier, voir à **môsieu** Par exemple au cours d'une transaction, un des partenaires, pour en inviter un autre à payer disait **doune din une tune a chô l'ome** (Donne donc cent sous à ce monsieur)

onbiê ou **anbiê** masculin : anneau solide et dur de lanières de cuir tressées servant à relier **le Jou a l'ayuille** (Le joug à l'aiguille, au timon)

*BEAUCHET-FILLEAU le fait dériver de amblacius mot de "basse latinité" grâce à une citation fort convaincante de M GUERARD «Amblacius : annulus virgis flexibilis contortisque efformatus cui paxillus jugi inseritur ; isque annulus aratri temonem extremum aduncumque in ipsum introductum, retinet atque trahit. » On ne saurait mieux dire à ceci près que les **onbiê** n'étaient plus faits de **riorte** (Rejets flexibles en bois souple tordus)*

onbrè* masculin : nom des rapaces diurnes plus petits que la buse. Par chez nous ils étaient deux.

L'Épervier, *Accipiter nisus*, haut de presque 40 centimètres, avec une envergure de 80 centimètres, gris brun en-dessus, plus clair en-dessous avec une queue longue et fine rayée transversalement de sombre. Il était plus redoutable que la buse, que volailles et paysans pouvaient voir planer avant qu'elle ne commette ses larcins. L'Épervier arrivait brusquement, sous les branches, à peu de distance du sol, d'un vol oblique et brutal il enlevait un poussin sans même s'arrêter, presque sans être remarqué.

La Crécerelle, *Falco tinnunculus*, haute de 30 centimètre, avec une envergure d'à peine 60 centimètres, rousse à queue grise et longue : elle était élancée et gracieuse. Elle n'approchait pas des fermes mais chassait les rongeurs dans les champs et les labours où elle ne craignait pas beaucoup le laboureur.

oncHâ masculin : hanche, gros os saillant dans le dos des vaches qui correspond à notre hanche.

önête : honnête, Ce mot n'était guère utilisé que dans la formule **ö l'é cHeuk'in de b(éin) önête** (C'est quelqu'un de bien honnête) ce n'est pas dans le sens habituel du mot français désignant une personne intègre, mais du mot latin honestus : digne de considération.

ontlâ masculin : haras et précisément l'endroit où on conduisait nos jument pour les faire saillir par des ânes, dans l'espoir d'obtenir des mulets. Il y avait aussi un haras spécialisé dans les étalons qui était désigné par le mot **arâ** Mon père conduisait ses juments à **l'ontlâ de bröchin** où il y avait surtout de grands ânes mais aussi quelques chevaux. Brochain est situé dans la commune de Thorigné dans

les Deux Sèvres, (79)

ordré masculin, **ordraille** féminin. 1° : soigneux, qui a le sens de l'ordre quand on parle d'une personne. *ö l'étê une fumêlé yére ordraille* (C'était une femme peu ordonnée) qui ne rangeait pas beaucoup ses affaires.

2° : bien ordonné, bien rangé, quand on décrit le contenu d'un meuble ou d'une pièce *son kabinê é b(éin) ordré* (Son armoire est bien rangée) tout y est en ordre.

*Le mot **ordré** de notre **patoï** est français en Suisse.*

örémus toujours au pluriel (*louizête* dit *örimus*) **örémus** en *patoï* désignait des propos prétentieux, interminables et déprimants. *tu nou kërve avêk té z'örémus* (Tu nous fatigues avec tes discours sans fin)

Ce mot désigne sans doute, à l'origine, tous les propos en latin qui émaillent une messe et font qu'elle s'éternise, mais son sens a évolué de oraison à péroration. Peut être ce mot est-il à inscrire dans l'héritage de nos bons ancêtres huguenots qui l'avaient fabriqué avec le "oremus" du curé, pour exhorter ses ouailles à prier, après avoir dit la messe en latin.

örian masculin : orientation d'une maison ou d'un terrain, et souvent, son exposition par rapport au soleil. *lô mouézin é dan z'un boun'örian* (Leur maison est bien orientée) c'est à dire pas vers l'ouest d'où venaient les pluies, et puis, pour le mieux, avec sa façade pas trop exposée au soleil de midi qui l'aurait faite trop chaude en été et pas trop vers le nord qui est bien froid.

örliâ masculin, avec son *l* beaucoup mouillé par *lé vieu* et *öriâ* tout sec par *lé Jêne* mais pour tous : oreiller.

örli'yaille féminin : c'est la bande de terre retournée par la charrue au cours d'un seul passage, peut-être parce que cela ressemble à un très long oreiller. Voir *örliâ* Mais c'est peut être aussi parce que *le vërsou* (La large pièce incurvée, située au dessus du soc, qui retourne la terre que ce dernier vient de couper) était nommé parfois *örëille* (Oreille) et *l'örli'yaille* serait alors une : "Oreillée" c'est à dire la quantité de terre tournée par une oreille. Chez nous cette pièce de la charrue était toujours *le vërsou* voir les détails à *cHâru*

örtiJe féminin : Ortie, soit *Urtica dioïca*, Ortie dioïque, la plus grande, jusqu'à un mètre cinquante, contenant de belles fibres qui pourraient être textiles, soit *Urtica urens*, Ortie qui pique, (mais l'autre ne pique pas moins !) monoïque et plus petite.

Bien que largement utilisées, elles n'étaient pas cultivées, car étant tout à fait nitrophiles, elles proliféraient spontanément dans les lieux vagues, autour des fermes. Elles sont des témoins fidèle et persistant de l'occupation humaine, de ses pollutions, de ses déjections et de celles des populations animales qui accompagnent les hommes. Si bien qu'on retrouve des groupements d'orties à l'emplacement de fermes en ruines ou même disparues.

Les feuilles dentées de l'ortie portent un petit bijou biologique : le poil urticant ! C'est une petite poche, à paroi pluricellulaire, souple, emplie d'une solution d'acides organiques, formique surtout, additionnée d'histamine. Cette poche est prolongée par une aiguille à paroi raide et dure, calcifiée et silicifiée, qui peut se briser facilement

pour former une aiguille hypodermique acérée apte à pénétrer aisément la peau. Ensuite la moindre pression comprime la poche située en dessous et le liquide est injecté. Et cette injection provoque la formation de **bouyife** (Cloque)

Les orties étaient utilisées de trois façons.

1° : *C'était un excellent révulsif, constituant une médication un peu drastique du **rênâr** (Lumbago, tour de reins) Il suffisait de frictionner la partie douloureuse avec des orties fraîches. La cuisson consécutive était de nature à faire oublier les douleurs initiales dues au lumbago. En outre, l'action curative était assurée par l'histamine qui dilate les capillaires. Paradoxalement, l'ortie était aussi utilisée comme hémostatique, propriété qu'elle partage avec beaucoup de plantes qui produisent un suc abondant, et dans lesquelles la chlorophylle est facilement accessible, quand on les écrase : poireau, plantain, etc.*

2° : *Les sommités récoltées vers Pâques, avant leur floraison, et bouillies avec un oignon, quelques carottes et des pommes de terre, font un des meilleurs potages qui soient. Il est en outre minéralisant car il contient du calcium, du potassium et de la silice. Une cure de potages d'orties est à préconiser en fin d'hiver !*

3° : *L'alimentation animale en utilisait des quantités importantes pour faire des pâtées destinées aux volailles, elles étaient même indispensables pour alimenter les jeunes volailles. Ces pâtées étaient constituées d'orties hachées ou **mézi** additionnées de son de blé et de pommes de terre bouillies. Voir une illustration à **mézi***

Enfin elles pourraient être utilisées comme textile grâce aux fibres nombreuses et solides des plants âgés et surtout des rhizomes. Quand notre pays sera suffisamment pollué, son salut pourrait venir de l'ortie qui s'épanouira, puisqu'elle est nitrophile.

ö l'é köre une afouère chi cHeura dan lé z'örtiJe (C'est encore une chose qui tombera dans les orties) considération pessimiste sur quelque affaire destinée à tomber précocement dans l'oubli, ceci par comparaison avec les choses et les instruments dont on ne se servait plus, qui étaient souvent abandonnés au voisinage des fermes, dans quelques **pâti** vite envahi par les orties, lesquelles figuraient pour nous "la nuit froide de l'oubli"

ortiJâ : fouetter un petit délinquant avec des orties, châtiment particulièrement sévère, toujours promis, jamais mis à exécution. Et aussi appliquer un traitement à base d'orties.

OU peut être féminin car on disait **une ou** en faisant la liaison (mais on disait aussi **une u** (Un œuf qui lui est bien masculin) Donc **une'ou** était un os, et **dô z'ou** des os **le s'é kâsé lé z'ou dô pé** (Il s'est cassé les os du pied)

i é mâ ô z'ou (J'ai mal aux os) : j'ai des rhumatismes.

Il semble que ce mot soit réservé pour parler des os humain et que le mot **rouJê** soit réservé pour les os de animaux **le cH(éin) rouJe sé rouJê** (Le chien ronge ses os) très probablement des os prélevés sur un animal. **la soupe ô bouyin de bu é mioure avêk dô rouJê** (Le potage du pot au feu, au bouillon de bœuf, est meilleur avec des os) et c'est bien vrai !

ouaille féminin : brebis. Voir **aniè***

Nos **ouaille** étaient appréciées car elles trouvaient encore de quoi paître là où nos autres herbivores avaient tondu les pacages. Certes, elles dévastaient les prairies car elles arrachaient ce qui restait des touffes d'herbe, racines comprises, mais elles avaient une solide réputation de frugalité et pouvaient même se passer de boire.

Pourtant, quand on mettait de l'eau à leur disposition, elles buvaient volontiers après avoir balayé la surface de leur abreuvoir par des coups de museau pour écarter les impuretés surnageantes.

a nou z'a fouê un soupâ d'ouaille (Elle nous a fait un dîner de brebis) ce qui voulait dire une maigre chère et peu arrosée.

Nos brebis étaient de race Charmoise, un hybride entre les béliers du Kent et les brebis Mérinos, lesquelles, d'origine italienne, nous étaient venues d'Espagne quand on les livra à LOUIS XVI et pour lesquelles il créa la bergerie de Rambouillet qui devait devenir la célèbre école que l'on sait.

Le vieux français disait oaille en 1160 puis il a dit ouaille et le français dit maintenant ouaille mais cela ne concerne plus que les paroissiens du curé.

oucHe 1° : féminin : petit terrain clos, en général par de petits murs, et toujours assez proche des bâtiments de la ferme, avec de l'herbe et parfois quelques pruniers ou pommiers, réservé pour parquer de petits animaux comme les chèvres. On disait alors **l'oucHe ô cHèbre**

2° : cri de la bergère **ouche ! ouche ! ouche !** ou encore **ouch'te ! ouch'te ! ouch'te !** Pour signaler à ses chèvres, parfois loin d'elle, soit qu'elles se dirigeaient vers une zone qui leur était interdite, soit qu'elles mangeaient des choses qui n'étaient pas cultivées pour elles. Les chèvres comprenaient très bien la signification de ce cri, d'autant plus que le chien de la bergère la comprenait aussi et qu'il était très désireux de donner des preuves de son utilité et de sa valeur.

ouêre féminin : c'était, pour les petits bergers de chez nous, l'équivalent de la yodlée des bergers alpins ou de l'*irinzinga* des pyrénéens, en plus lent, avec des alternances de **i ö i ô i ö i ô i ö i ô** et une certaine recherche de mélodie, le **ô** étant toujours dans des notes plus graves.

Ce chant n'était accessible qu'aux jeunes garçons dont la voix n'avait pas encore mué et à quelques rares hautes-contre. Les petites bergères ne s'essayaient jamais à chanter ainsi. Ce chant n'avait plus de signification particulière et son seul intérêt était de pouvoir s'interpeller à travers des champs, tous enclos de hautes haies qui empêchaient de voir au loin. La localisation du cri et certaines nuances permettaient aux petits bergers de se reconnaître et de se situer sans se voir. Ce chant s'est perdu avec l'arrivée des clôtures électriques comme se sont perdus les travaux d'aiguille des bergères.

Les cris des bergères, les chants des bergers, permettaient de savoir qui, quand et où ils ou elles arrivaient ou repartaient, avec en plus quelques aboiements et de rares mugissements. C'était tout un pays qui vivait et qui le savait. Maintenant il reste le sourd ronron des tracteurs et la hantise tenace du rendement.

oumè* masculin : Orme, *Ulmus campestris*, Ulmacées. Il y en avait deux variétés : l'Orme pédonculé à feuilles à peu près lisses et l'Orme champêtre à feuilles râpeuses. Toutes les deux étaient laissés dans les haies, soit en futaie pour les beaux sujets qui donneraient du bois d'œuvre (un beau bois souple et résistant) soit en taillis ou en têtard pour le bois de feu. Le champêtre était le plus prisé pour cela.

En 1970, le *Graphium*, champignon microscopique qui envahit et obstrue spécifiquement les vaisseaux du bois des Ormes, fit son apparition, véhiculé par un coléoptère, le Scolyte, dont la femelle pond sous l'écorce des jeunes branches d'Orme. Cela entraîna la disparition de la majeure partie de ces arbres. Mais, comme le

champignon n'envahit pas les souches, elles donnèrent des rejets buissonnants : les **oumëröle** Ces derniers prospèrent jusqu'à ce qu'ils atteignent une hauteur de 4 mètres environ, altitude à laquelle circulent et pondent les Scolytes. Ces rejets sont alors infectés et détruits et cela recommence. Ainsi les **oumëröle** ont remplacé les **oumè*** et les grands arbres de mon enfance perdurent à l'état de buissons, là où les haies n'ont pas été supprimées par les remembrements.

Il semble que certains arbres résistants, soient peut-être, aujourd'hui, spontanément, à l'origine d'une nouvelle variété.

törtiyâr masculin : petits ormeaux, aux rameaux tortueux et au tronc bosselés de grosses galles, qui étaient aussi exploités en bois de feu. Ils étaient assez rares, peut-être était-ce *Ulmus campestris var. tortuosa*.

oumëraille féminin : terrain où les ormes étaient en majorité.

Nous avons un champ bien fertile dit **chHan de l'oumè*** qui jouxtait la ferme de mes parents Dans mon enfance il était entouré de haies où il y avait de tout sauf des ormes. Mais près de l'entrée il y avait un Orme célèbre et remarquable qui avait poussé tout contre un Cormier. Voir à **körmâ** la touchante histoire de ces deux arbres.

ouse ou parfois **pouse** exclamation et commandement qui indiquait au cheval qu'il devait reculer, en poussant le véhicule auquel il était attelé. On disait aussi **arière** ou encore **arière pouse** et bien souvent, on avait besoin de tout répéter, pour encourager l'animal dans un travail qui n'était pas facile pour lui, car il poussait avec ses fesses sur une partie de ses harnais nommé **rëchul'man** qui était beaucoup plus lâche et beaucoup moins bien assujettie que son collier.

outâ ôter, enlever, et aussi s'ôter, s'écarter soi-même **out'e din té bö py(éin) de fouanye dan la mouézin** (Quitte donc tes sabots pleins de boue dans la maison) **out'te d'icHi t'é tërJou sou mé pé** (Enlève-toi de là, tu es toujours sous mes pieds : dans mes jambes)

Ce dernier **oute** établit la relation entre l'ancien français *osteor* qui ôte, *ostable* qu'on peut ôter, et le français moderne *ouste* !

Bien souvent, dans la pièce commune de la maison, chats et chiens, qui y étaient comme chez eux, se promenaient parmi les humains. Et ces derniers, parfois, par inadvertance, leur piétinait une patte ou une queue provoquant d'aigres et puissantes protestations. Pour toute excuse le coupable disait **dame t'avê k'a t'outâ** (Dame tu n'avais qu'à t'ôter de là) Il était bien rare alors qu'un témoin de la scène n'ajoute pas **mê l'été chi avan té** (Il était ici avant toi) désireux sans doute de faire respecter le droit du premier occupant.

outi masculin : désignait rarement un outil mais le plus souvent un individu, ou particulièrement un enfant, exaspérant et dont on ne pouvait rien tirer **keu z'outi k'ô l'é cheu** (Quel outil que c'est ça!) Comme en français : "quel drôle de numéro".

ouvan masculin : volets de bois qui fermaient la partie extérieure des fenêtres : contrevents. **le sâ i tapion lé z'ouvan** (Le soir nous fermions les volets)

ö kiâte uvré din lé z'ouvan (Il commence à faire jour ouvrez donc les contrevents) ça économisera la chandelle, et fermez vite la fenêtre à cause du froid, mais cela était seulement sous-entendu.

ouvraJe féminin : travail, tâche, ouvrage comme en français où le mot est masculin, sauf pour: « la belle ouvrage. »

Pour les dames ce mot désignait spécialement leurs précieux et superbes travaux d'aiguilles. *i anmène mèn'ouvraJe ô chan* (J'emporte mes travaux de couture au pâturage où je vais garder les bestiaux) Ici il était dit *mèn'ouvraJe* qui pourrait laisser penser à: mon ouvrage, mais c'est encore un problème d'euphonie, (essayez donc de dire : *ma ouvraJe*) car *ouvraJe* est bien féminin comme on l'entend dans les expressions suivantes.

une ouvraJe b(éin) kmandaille é t'a mouêtié fouête (Un travail bien commandé est à moitié fait) tant il est vrai que des ordres bien précis facilitent la tâche (mais il reste quand même une autre moitié.!).

le piézi dô mouêtre vô meu ke l'ouvraJe b(éin) fouête (Le plaisir du patron vaut mieux que le travail bien fait) l'important étant avant tout d'être dans les bonnes grâces de celui qui détient le pouvoir.

Le plus grand plaisir était dans *l'ouvraJe b(éin) fouête* (Le travail bien fait) même pour les choses les plus humbles, comme en témoigne ce petit trou finement brodé, fait dans un torchon, pour l'accrocher à son clou *de m(éin)me un kru fouê une œillet* (Ainsi un trou fait un œillet)



ouyête féminin : entonnoir de petite taille utilisé par la cuisinière. Pour le gros modèle, celui des tonneliers voir *étounou*

ouyâ : remplir un récipient avec une *ouyête*

ouyé masculin, *ouyaille* féminin : 1° : repu. *an veu tu d'âtre ? i nin i sé ouyé* (En veux-tu davantage ? Moi non, je suis repu) j'ai assez mangé.

2° : excédé *cHé métive ö l'été gran tan kë y'an vay'isian le bou i këmou(éin)sê a n'an n'être ouyaille* (Ces moissons, c'était grand temps que nous en voyions la fin : je commençais à en être saoulée)

3° : gorgé ou saturé d'un liquide *aprâ lé grande mouyeri de ché dërâ tan lé tè*r alan t'être ouyaille d'éve* (Après les grandes pluies de ces derniers jours les terres vont être gorgées d'eau) et on ne pourra guère y travailler !

ouzane masculin : Buis, *Buxus sempervirens*, Buxacées. Dans notre village le

buis n'était pas récolté pour la Fête des Rameaux et l'on ne chantait pas Hosannah, mais *ouzane* ne viendrait-il pas de hosanna ? (ou le contraire ?)

Le buis était quand même chanté dans la mélodie qui accompagnait la préparation des rameaux pour faire des *subiê* (Sifflets ou flutiaux) que voici :

<i>tane tane</i>	(Tanne, tanne)
<i>boi d'ouzane</i>	(Bois de buis)
<i>për mösieu për madame</i>	(Pour monsieur, pour madame)
<i>për mösieu rigölê</i>	(Pour monsieur Rigolet)
<i>cHa cHié dan son bounê</i>	(Qui a chié dans son bonnet)
<i>l'ö poussi për la fênâtre</i>	(Il le poussa par la fenêtre)
<i>ö cHëzi dan la goule ô prâtre</i>	(Ça tomba dans la bouche du curé)
<i>chi Juri sé gran mil'fouê</i>	(Qui jura ses grand'mille fois)
<i>ke le dirê pu la mâse jamoué</i>	(Qu'il ne dirait plus la messe jamais)

Tout ceci en frappant avec le manche de son couteau, tenu par la lame, un rameau de l'année, non pas de buis, qui ne convenait pas pour cela, mais de frêne. Cette opération avait pour but de décoller l'écorce du bois. Il suffisait alors de tirer cette écorce pour obtenir le tuyau de l'instrument, préalablement percé des trous convenables. Voir *gran mile fouê* à *gran* et *Jurâ* et *tanne* et *sabâ* et *subiê* ainsi que *pö* pour les *p'ti pö* (Petits pots : les fruits du buis)

ouziâ voir *éziou*

P

pâ masculin : 1° : passage étroit à travers une haie, destiné seulement aux humains et généralement pourvu d'un système de fermeture, parfois très simple (quelques branches entrecroisées pour cacher le passage) ou plus élaboré. Un modèle courant était constitué par quatre piquets reliés deux par deux par des traverses horizontales de manière à ménager un passage étroit et en chicane que seuls des bipèdes pouvaient emprunter. Parfois aussi il n'y avait que deux piquets reliés par des traverses horizontales formant alors **un écHalâ** (Un échelier, ou passage en échelle) qui arrêtaient aussi les quadrupèdes. Voir **muse**

*Le mot pas est utilisé en français pour désigner un passage, un col, un détroit et il vient du latin passus donc de passer et du pas qu'on fait en marchant. Dans le Cantal il y a un célèbre col : le Pas de Peyrol et chez nous, un chemin, non moins célèbre **le cH'min dô pâ dô louk** (Chemin du pas du loup) non loin du **linâ** et rejoignant la forêt de l'Hermitain.*

*Ce **cH'min dô pâ dô louk** pouvait être : Le chemin du passage du loup, ou Le chemin des empreintes de loups Car au XII^{ème} siècle, un pas désignait bien des choses : empreinte, enjambée, passage, unité de mesure comme le pied etc. En tous cas ce chemin était merveilleux. Sur plus de deux kilomètres il serpentait entre les champs sans se laisser voir. Les haies qui le bordaient de chaque côté avaient fini par l'envahir complètement, et même, de grands arbres poussaient en son milieu ça et là. Il avait conservé sa largeur originelle et en cherchant un peu on retrouvait ses fossés, les maigres restes des talus qui l'avaient bordé et les ornières qui avaient été creusées par des charrettes depuis longtemps vermoulues ou disparues.*

Pour les enfants désireux d'aventures c'était l'endroit rêvé pour un cheminement difficile qui les conduisait du village à la forêt, à l'insu de tout le monde. Difficile, mais nullement inquiétant, car quatre pas à droite ou à gauche suffisaient pour s'évader de cet univers redoutable.

2° : **pâ de cHârête** pieu court et très pointu qu'on fixait aux quatre coins du plateau d'une charrette sur lesquels on enfonçait les **naJe** (Les grosses brassées de foin formant l'assise d'une charretée) Voir à **cHârête**

*Ce mot nous était resservi parmi d'horribles histoires destinées à nous inviter à la prudence. En effet une charrette vide, garée dans une cour ou sous un hangar, constituait un portique idéal pour tous les jeux, pour toutes les acrobaties, les sauts etc.... Des tas de précautions s'imposaient. Il ne fallait pas laisser la charrette horizontale, en équilibre sur ses **servante** ni les bras en l'air, car elle aurait pu basculer coinçant les petits imprudents contre le sol (Voir une illustration à*

servante) Les terribles **pâ de cHârête** sur lesquels une mauvaise chute aurait pu nous empaler, étaient l'objet des plus sévères mises en garde. Un jour, pourtant, un cousin (nous l'étions tous plus ou moins) se perça le ventre sur un **pâ**. La voiture à cheval était le seul moyen de transport disponible et nos chevaux de labour n'étaient pas de vaillants coursiers. Le plus proche chirurgien était à Niort, ville lointaine (20 kilomètres). L'enfant arriva mort à l'hôpital, ayant imploré ses parents de ne pas le laisser mourir, pendant tout le voyage.

3° : **pâ d'âne** masculin : Tussilage, *Tussilago farfara*, Composées. Elle a de puissantes tiges souterraines portant des hampes florales aux fleurs jaunes, qui font de bonnes infusions contre les maux de gorge et la toux. La plante fleurit à la fin de l'hiver et ses feuilles poussent un peu plus tard. Leurs longs pétioles portent des limbes qui ont à peu près la taille et la forme d'une empreinte d'âne, une empreinte qui aurait des dents tout autour. Elle poussait sur des talus frais ou des décharges, toujours à proximité des demeures bourgeoises. Sans doute avait-elle été cultivée comme ornementale et elle avait persisté grâce à ses rhizomes increvables et envahissants.

4° : **pâ** était aussi utilisé pour dire : pas, **ö n'an n'a pâ** (Il n'y en a pas) ce qui se disait aussi **ö n'an n'a yére** (Il y en a guère)

Mais il y avait, en plus, une curieuse association de **pâ** et de **yére** (Guère) dans **ö n'an n'a pâ yére** (Il n'y en a pas guère) qui voulait dire : il y en a vraiment très peu, alors qu'on attendrait, l'un modifiant l'autre : il y en a plutôt pas mal.

5° Enfin le dernier mais pas le moindre **le pâ** était le Petit Pois. Voir **rame**

pabou masculin : Coquelicot, *Papaver Rhæas*, Papavéracées, qu'on ne présente plus et dont la principale utilité était de permettre aux petites filles de faire des jolies demoiselles brunes à robe rouge, en renversant les pétales contre le pédoncule et en les ceinturant d'une feuille de graminée. Cela dégagait une petite tête, coiffée d'un chapeau en galette entouré d'étamines noires. Hélas, ces jolies demoiselles étaient encore plus éphémères que les vraies.

Certains en faisaient des infusions calmantes contre la toux.

On dit aussi que : Papaver vient du celtique papa qui signifiait alors : bouillie, allusion au fait que nos ancêtres, les Gaulois, mettaient de la graine de pavot dans la bouillie de leurs bébés, pour les faire dormir et avoir un peu la paix, car, déjà, tout bébés, ils étaient fort turbulents. A REY ne confirme point cette plaisante étymologie. On trouve chez lui un mot paper du XIII^{ème} siècle, venant du latin pappare signifiant tous les deux : manger. Rhæas viendrait, lui, d'une locution grecque signifiant : qui coule, pour : qui s'effeuille facilement, allusion à une propriété de ses sépales, qui tombent quand la fleur s'épanouit, et dans une certaine mesure de ses pétales qui tombent facilement. En outre, le pavot laisse couler un petit peu de latex blanc.

pâcHe féminin : 1° : pêche.

pâcHe de vënye (Pêche de vigne) variété locale de pêcheurs qui étaient cultivés dans les vignes et qui s'y reproduisaient spontanément, car leurs noyaux germaient très facilement. Les arbres obtenus à partir de ces noyaux étaient francs de pied et il n'y avait nul besoin de les greffer.

ô linâ il en existait deux qui poussaient là depuis la nuit des temps:

lé pâcHe biancHe (Les pêches blanches) à peau blanchâtre, un petit peu verte, avec de petites plages roses piquetées de points rouge vif et à peau duveteuse. On les nommait : **biancHe** (Blanches) à cause de leur chair très blanche, juteuse et parfumée.

lé pâcHe rouJe (Pêches rouges) qui avaient une peau rouge sombre, presque marron (certains, à cause de cela les nommaient : **pâcHe nègre** pêches noires) Leur épiderme était en outre très duveteux. Leur chair était très rouge, comme de la viande, peu juteuse et même plutôt farineuse, assez peu parfumée, mais d'un goût exquis.

Ces deux variétés étaient cultivées côte à côte, aux extrémités des rangs de vigne et pourtant elles ne s'hybridaient jamais.

Ces pêcheurs n'avaient jamais aucune maladie. Mais quand j'ai tenté de les planter dans la Vienne ils ont été attaqués par un champignon : la Cloque, ou *Taphrina*, qui provoque des déformations des fruits et des feuilles. Ces dernières restent petites, étroites, boursouflées, cloquées, maculées de rouge. Quant aux fruits malades, ils ressemblent à des cornichons et sont coriaces. Le bois des rameaux se nécrose et l'arbre finit par mourir.

Il y avait aussi des **përsétâ avêk lé pécHâ dan lé vënye** Voir **përsé** (Pavie)

ô linâ les vignes ont été abandonnées et les pêcheurs ont disparu.

pécHâ masculin : pêcher et **përsétâ** (Arbre producteur de pavie) Le français ne dispose pour ce dernier que du mot pêcher.

Il n'existait pas de mot désignant un lieu planté de ces arbres car on les cultivait seulement aux extrémités des rangs de vigne.

2° : **pâcHe** désigne aussi la technique et l'activité consacrée à la capture du poisson, ainsi que l'ensemble des poissons éventuellement ainsi capturés.

pécHâ est alors le verbe qui définit l'action de tenter de prendre du poisson.

pachÊ masculin : paquet emballé.

i é ramâsé mon pachÊ (J'ai ramassé mon paquet) J'ai écopé d'une mercuriale.

pachÊtâ : emballer.

pachÊtaille ensemble de choses ramassées, regroupées, en paquet, facile à transporter mais non emballé.

apachÊtâ : rassembler grossièrement en paquets, ou, quand il s'agit de végétaux en tiges, en faire des bottes, des petits fagots.

pâkaJâ ou **pâkayâ** : pacager, paître ou faire paître le bétail. Cette expression s'étendait à tous les animaux qui étaient dans une prairie : les oies qui aimaient bien l'herbe tendre, les dindes, les poules, les pigeons, tout un petit monde qui cherchait surtout les graines ou les insectes, et, bien sûr, les bovins et les chevaux (cette population mixte était bénéfique pour le pâturage comme il a été dit à **bouze**

Il y avait aussi des étrangers à la ferme **ö i avê dô grôle chi pakaJian sou lé noi** (Il y avait des freux, qui pacageaient sous les noyers) où ils cherchaient (et trouvaient) des noix oubliées par ceux qui avaient fait la récolte.

pâkaJe masculin : pâturage.

pâkre et plus rarement **pôkre** féminin : 1° : extrémité de la patte des chiens, des chats, des renards etc. avec les orteils et leurs coussinets.

pâkrëli masculin et presque toujours au pluriel **dô pakrëli** empreintes en forme de fleurs, que laissent, sur les pavés où les parquets des maisons (et juste au moment où on vient de les nettoyer) les pattes des chiens ou des chats qui viennent de se promener dans la boue. Ce sont aussi les traces des renards dans la neige etc.

2° : main humaine d'une taille supérieure à la normale. Quand on dit qu'une personne a **dô pâkre** cela signifie, non seulement que ces mains sont fort grosses,

mais en outre qu'elles sont massives, avec des doigts épais, ce qui fait penser à des pattes d'animaux.

palantraJe masculin : linteau des portes ou fenêtres, constitué, soit d'un gros et antique madrier de chêne que les intempéries avaient labouré de stries parallèles et profondes au cours des siècles, soit d'une grosse pierre de taille, droite en dessous mais en forme de dôme irrégulier en dessus, patinée par le temps avec, au milieu, parfois, une date, avec de drôles de chiffres comme on ne les fait plus, et, plus remarquable encore, avec l'un d'eux, gravé à l'envers, par un maçon étourdi qui avait oublié l'enseignement *de son mouètre*

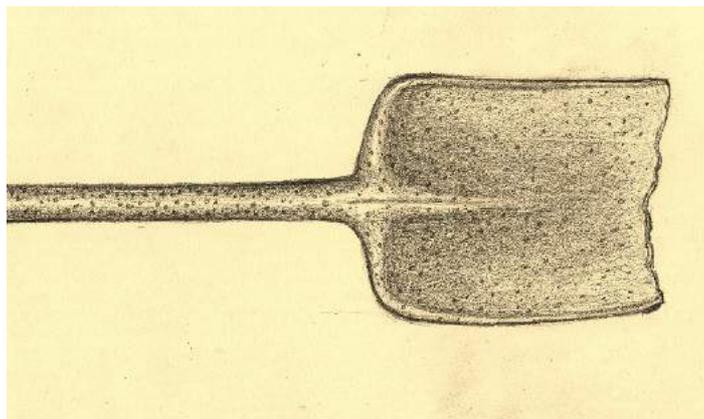
palayâ pelleter, effectuer un des multiples travaux qu'on pouvait faire avec une pelle : ramasser ou étendre du grain, de la terre, du sable, la boue de la mare etc. *i é palayé toute la s'raille* (J'ai travaillé avec ma pelle toute la soirée) tout l'après midi. *dan le piancHê le bié é tout'éparé ö fêdra le palayâ* (Dans le grenier, le blé est tout étalé : il faudra le ramasser à la pelle)

pale féminin : pelle. Il y en avait tout un arsenal.

la pale bâcHe dite aussi *pale bécHe* une pelle au fer à peine incurvé, emmanché en droite ligne dans le prolongement de son manche. Bien qu'elle fût faite pour bêcher on ne pouvait guère l'utiliser à cela par chez nous où les terres argileuses étaient très collantes. C'est pourquoi on lui préférait une fourche à quatre doigts plats, Voir *fourcHe* Mais on avait bien des occasions d'utiliser la *pale bâcHe* pour tailler ou trancher la terre, afin d'aligner les bords des plates-bandes, le long des sentiers, ou pour faire bien droits les bords des fossés, comme faisait le *pikeur* (Cantonnier)

la pale r'lévêre dont la lame incurvée était montée obliquement par rapport au manche. Elle servait à ramasser la terre pour la charger dans une brouette ou un tombereau, à brasser la boue quand *on churê la mare* voir à *churâ* ou quand on faisait *un bardê** (Petit barrage, voir *bardê**)

pale a vantâ ce qu'on pourrait traduire par : pelle à vanner, ou pelle à venter



En effet on utilisait le vent pour vanner, qui est séparer le grain de la poussière et des balles, en lançant le tout en l'air avec la *pale a vantâ* pour que, au cours de la chute, le vent entraîne poussières et balles plus loin que les grains. Pour cela il fallait une pelle large, de grande contenance, mais légère. C'est pourquoi *la pale a vantâ* était entièrement en bois et d'une seule pièce avec son manche. Elle était en outre très

large

Elle servit encore pour manipuler le grain au sortir de la *dépiketeuze* quand celle-ci reprit du service, ou pour le lancer dans la *grêle* ou dans la trémie du *moulin a vantâ* (Moulin à venter ou moulin à vanner)

Notre *pale a vantâ* était tout en bois et elle avait été taillée dans une planche de bois blanc très épaisse. Comme c'était un bois très léger, il était aussi très tendre et les vers l'ont mangée !

pale dô four pelle du four : c'était une pelle en bois, à très long manche, formée d'une planche ovale aux bords très amincis pour qu'on puisse la glisser facilement sous les pains, les plats et tout ce qu'on mettait à cuire dans le four. Elle servait à enfourner et à retirer du four ce qu'on y cuisait. Pour enfourner un pain ou un plat on posait ces derniers sur la *pale* qu'on amenait à l'endroit où on désirait déposer ces choses, et là, on faisait un très bref mouvement en avant en arrière, très sec, avant de retirer la pelle, et, comme déstabilisé, le pain ou le plat laissait la pelle glisser sous lui en reculant.

palëraille ou *palaille* et *paletaille* pour *lé Jêne* féminin : pelletée, contenu d'une pelle.

Notre *patoi* n'a pas, ici non plus, perdu son latin : *palla* pelle.

palêne féminin : ce mot désignait toute une population de Graminées immangeables qui mêlaient, dans leurs touffes, les herbes sèches des années précédentes avec les pousses vertes et jaunes de l'année. Abondantes dans les haies, les *palêne* y étaient surtout composées de *Brachypode* en touffes larges et serrées.

BONNIER décrit un *Brachypodium pinnatum*, auquel il donne le nom de *Palêne*. Selon lui c'est une plante vivace, à tiges rigides, dressées, simples ou un peu rameuses qui se perpétue par sa tige souterraine longue et rampante. On la rencontre dans les chemins, les haies, les prés secs, les endroits incultes et pierreux. Ses feuilles sont vert pâle ou un peu glauque, ses épis ont de six à douze épillets, plus ou moins velus et dressés, contenant chacun de huit à vingt fleurs. C'est bien là, ma *palêne*

POUGNARD penche aussi pour *Brachypodium pinnatum*.

LALANNE dit seulement que c'est une herbe longue et dure qui pousse dans les bois, ce qui évoque aussi assez bien le *brachypode*.

PIVETEA dit que c'est la *Molinie bleue*.

DUBOIS affirme qu'il s'agit du *Brome dressé*, de la *Fétuque rouge* et de la *Molinie bleuâtre* et il précise aussi, fort utilement, que leurs pailles tressées avec de l'écorce de ronces étaient utilisées pour confectionner les *bourn'ye* Je les trouve bien un peu courtes et fragiles pour un tel usage. Voir, à ce sujet *sëille*

palête féminin : 1° : petite pelle de un mètre, ou un peu plus, en une seule pièce, entièrement métallique. C'est la compagne obligatoire de *la pinsête* (qu'on désignait plus volontiers par *lé pinsête* encore que ce ne fût qu'un unique instrument, mais on dit bien aussi : des ciseaux !)

la palête était utilisée pour prélever des braises dans le foyer de la cheminée pour les déposer dans *le pötaJâ* (Réchaud de pierres) ou sur le *möl* (Plat métallique avec couvercle pour cuire les tourtes) ou pour récolter les cendres pour faire *le lési* (Poudre à lessive rustique) Vous chercherez tout ça dans ce livre ! En résumé c'était : la pelle à feu.

2° : *palête de l'épale* : omoplate.

3° : incisive.

palise féminin : haie, qui était à la fois une *culture*, une *clôture*, et un *écosystème*.

CULTURE : Elle était organisée et entretenue pour la production de bois par les **têtâr** (Arbres ébranchés à 4 ou 5 mètres du sol, ce qui leur faisait ainsi former progressivement des têtes massives, d'où leur nom. Voir illustration à **têtâr**) et par les cépées, régulièrement taillées au ras du sol. Ce bois était exploité à intervalles réguliers, définis et consignés dans les baux ruraux. Son utilisation principale était la cuisine et dans une moindre mesure le chauffage.

Dans certains endroits, ce bois coupé menu et fortement chauffé sous un courant d'air humide, a servi à produire les gaz utilisés comme carburant dans les moteurs : c'étaient les "gaz pauvres" pour les tracteurs (marques Titan ou Société Générale) puis pendant la guerre pour les "gazogènes" des automobiles. L'appareil producteur de gaz était précisément nommé le "gazogène" il était encombrant et lourd. Le carburant ne fournissait, paraît-il, que 1.500 calories par kilo de bois et ne pouvait rivaliser avec l'alcool et ses 5.000 calories au kilo, ou le pétrole, avec 11.000 calories au kilo.

lé palise produisaient aussi des bois à usages multiples **lé perchi** (Grandes branches laissées croître à partir des rejets des souches).

lé palise fournissaient des bois d'œuvre avec les **futé** (Arbres laissés pousser avec un tronc élevé ou arbres de futaie) : **lé z'oumè*** **lé frânye** **lé cHânye** (Orme, frêne, chêne) et un peu d'Érable champêtre.

Elle fournissait aussi **lé frutaJe** (Les fruits) par les arbres fruitiers qu'on y maintenait, soit plantés, soit spontanés **sërézâ poumâ mélâ cHâtanyâ nouziâ noi përiounâ** (voir ce dernier à **âre**)(Cerisier, pommier, néflier, châtaignier, noisetier, noyer, arbre à petite poires,)

CLÔTURE ce rôle était assuré surtout par les épineux parmi lesquels **l'épine biancHe** (Épine blanche : Aubépine) **l'épine nègre** (Épine noire : Prunellier) le tout ficelé par **lé rinze** (Ronces ou Mûrier des haies, qui offraient la possibilité de faire des confitures, sans être vraiment des fruitiers) et **l'ékorcHe chu** (Écorche cul : Églantier) et aussi par toutes les branches des rejets, et les arbustes **lé trounye** (Troène) **bounê karé** (Fusain) et d'autres qui fournissaient en même temps la matière première pour la vannerie. Et aussi **lé yubye** (Sureau yèble) si la terre était bonne) **lé foujère** (Les fougères Grand Aigle, dans le cas des terres médiocres) En dessous se trouvait une strate herbacée où dominaient **lé palène** (Graminées, parmi lesquelles abondaient le Brachypode)

ECOSYSTEME : Bien entretenu, cet ensemble permettait l'installation d'un écosystème stable, favorable aux petits prédateurs : passereaux insectivores, petits rapaces, renards, fouines, putois, etc. qui limitaient la pullulation des ravageurs (insectes ou rongeurs) préjudiciables aux cultures. Les trois derniers offraient même leurs fourrures en prime. Certains oiseaux y trouvaient leur nourriture et les sites favorables à leur nidification, et ils assuraient la dissémination des semences, en consommant les fruits dont ils rejetaient les graines qu'ils ne digéraient pas, entretenant ainsi la diversité de la flore.

En outre, les haies procuraient les petits avantages du braconnage grâce **ô koulaille** (Menus passages du gibier à travers les haies) qui permettaient l'installation de pièges variés et des **kölê** (Nœuds coulants), à l'usage des lièvres ou des lapins, dont il importait aussi de limiter la prolifération. Cela apportait un peu de diversité dans les menus et dans les loisirs.

Les haies offraient aussi un territoire favorable aux chasseurs de sauvagine, qui tiraient parfois de cette activité des revenus non négligeables.

Les haies apportaient le confort pour les *mëriène* (Petites siestes postprandiales) ou pour *alâ ô cHan lé bërJére* (Sur lesquelles on se documentera à *bërJâ* et à *cHan*)

Elles étaient aussi des coupe-vent commodes pour bergers ou bergères et précieux pour limiter les nuisances des vents sur certaines cultures. Elles ralentissaient en outre l'écoulement des eaux, pendant les saisons pluvieuses, favorisant ainsi leur pénétration vers les nappes phréatiques.

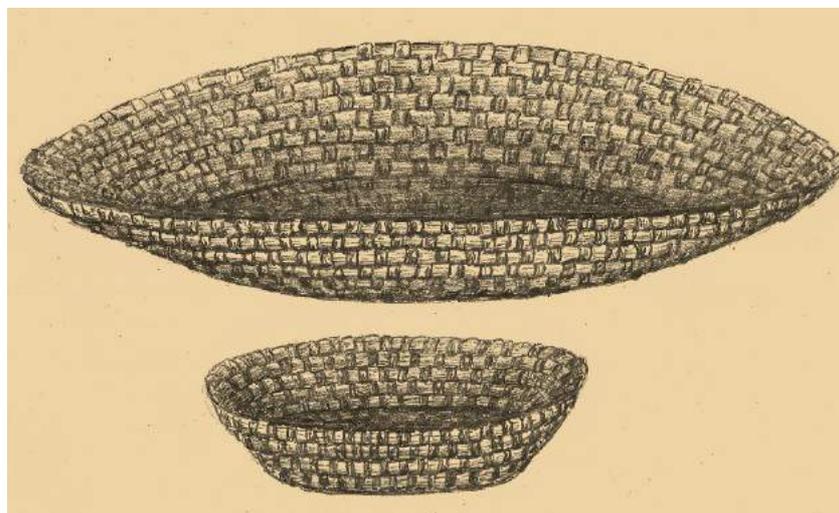
L'entretien des haies était, par conséquent un devoir *ö flê lé z'agolâ* (Il fallait les élaguer pour qu'elles n'occupent qu'un espace raisonnable en limite des champs cultivés).

Les fossés qui les bordaient d'un côté permettaient d'identifier leur propriétaire et il fallait donc lui assurer un minimum d'entretien (Explication à *foussé*)

Hélas, à chaque héritage il fallait partager équitablement les champs, ce qui entraînait l'implantation de nouvelles haies, si bien qu'elles devinrent trop nombreuses et que, même leur ombre, trop abondante, devint préjudiciable aux cultures. De plus, la main d'œuvre qui les entretenait émigra vers les villes où elle contribua à améliorer le taux de chômage. Abandonnées, les haies étaient condamnées, et elles furent rasées au mépris du danger d'érosion des terres cultivables qui allait s'ensuivre, par le vent et les eaux pluviales, que rien ne retenait plus. D'autre part, comme l'écoulement des eaux de pluie n'était plus ralenti, leur infiltration dans les sols diminua au point de provoquer l'assèchement des réserves du sous-sol.

Peu importe, car la terre a aussi perdu sa noblesse et même son utilité. Seul reste intéressant, l'espace libre pour bâtir, pour créer des loisirs, des voies de transports en tout genre, pour une population sans racine, qui ne songe plus qu'à se fuir elle-même.

palisin masculin : 1° : sorte de corbeille comme la *gërnöte* faite d'un



un gran palisin ê une petite grënöte

cordon de paille enserré dans des lanières de bois souple ou d'écorces de ronces. Le *palisin* était une très grande *gërnöte* très évasée, pour transporter des grains et pour *vantâ* (Vanner) les céréales juste battues. Elles étaient alors mêlées de balles, de débris de feuilles et de poussière. Elles étaient mises dans le *palisin* qui, secoué à hauteur d'homme laissait tomber, petit à petit, les grains plus lourds aux pieds du

vanneur, tandis que le vent emportait le reste un peu plus loin. Cette méthode a cédé la place au *moulin a vantâ* qui permettait d'avoir un bien meilleur rendement

2° : *le palisin* était aussi la corbeille tout en longueur où on laissait lever la pâte à pain, mais celui-ci était en vannerie d'osier.

palisounâ : fabriquer des *palisin* des *gërnöte* des *bourn'ye* et tous les objets faits de boudins de paille maintenus par des lanières d'écorces.

palisounaille féminin : contenu d'un *palisin*

palöte féminin : 1° : pelote

palötin masculin : peloton, *lé Jêne* disaient *pëlöte* ou même *plöte* surtout chez *louizète* ou leur *patoï* était pollué par leurs mauvaises fréquentation de la proximité de la grande ville (Saint-Maixent)

palötâ : peloter, rouler un fil textile en boule.

se palötounâ : se pelotonner.

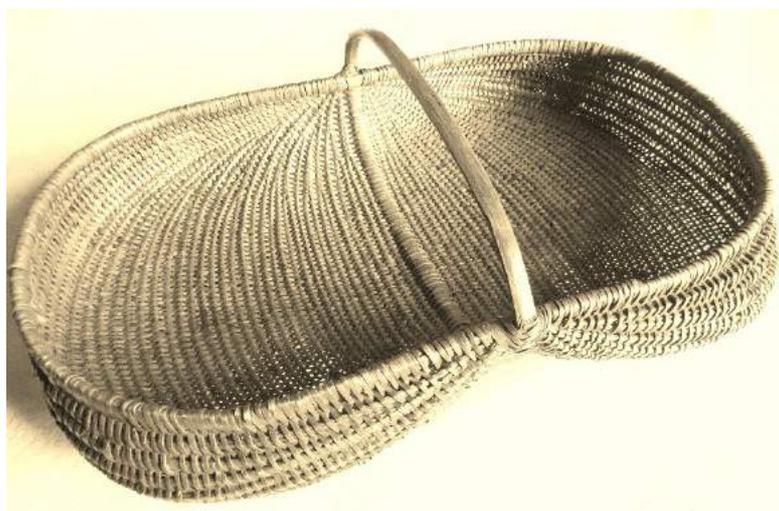
2° : pirouette qui consistait à poser son front sur le sol et à tourner cul par dessus tête pour se retrouver assis sur les talons. *fouère la palöte* (Faire une culbute) qui se disait aussi *piantâ la pôraille*

3° : *fouère la palöte* (Échouer dans une entreprise ou faire faillite)

paltô masculin : paletot. En français le paletot est une veste ample qui descend jusqu'à mi-cuisses. Dans notre *patoï* le *paltô* était un veston en un tissu épais, souvent du velours côtelé pour l'hiver et du coton côtelé pour l'été.

ö fô ki li mête la mou(éin) su le palëtô (Il faut que je lui mette la main sur le veston) il faut que je le trouve, il faut que je le rencontre, en général c'était avec des intentions dépourvue d'aménité.

panâ masculin : panier. Il faut comparer avec *boukyin*



Le *panâ* était plus simple car c'était un panier en vannerie relativement plat, assez long et plutôt large avec de bords bien dressés et une seule anse au milieu. Sa vannerie était aussi moins fine que celle du *boukyin* et il servait à transporter des choses plus grossières.

*panâ balèrè** très grand panier très léger, pour le transport des balles, et des débris de paille pendant les battages. Mais on utilisait plus souvent *un balin*

panëraillë féminin : contenu d'un panier.
panasâ : faire des paniers en vannerie. Voir **ky'isâ**
panas'ri féminin : moment où on fabriquait des paniers, souvent aux veillées.
panasou masculin : celui qui fabriquait les paniers, mais comme ce n'était pas un métier, on disait **l'é panasou** pour dire : il aime faire des paniers.

pandrëyâ ou **pandëryâ** : pendiller ou pendouiller, pendre légèrement ; en étant facilement agité lors des déplacements ou par les mouvements de l'air.

rëmintë din té kötyin tu vë bé k'ö pandrëye (Remonte donc tes jupons, tu vois bien que ça pendouille) que ça descend trop bas, de manière disgracieuse.

pane féminin : 1° ! Plaque de graisse qui tapisse la paroi abdominale des cochons engraisés pour la consommation familiale. On en tirait le saindoux, matière grasse largement employée dans la cuisine paysanne d'alors. À la longue, il finissait par rancir et pouvait alors être utilisé comme lubrifiant pour les rouages des machines agricoles ou dans des préparations destinées à assouplir et à conserver les cuirs des harnais. **la pane** était aussi utilisée au cours de la préparation des **gratin** (Rillettes)

2° : bourrelets, joliment nommés : "poignées d'amour" en français, entourant particulièrement les hanches des personnes trop grasses.

avâ de la pane (Avoir des excès de graisse) être obèse.

3° : **pane a buJaille** dite aussi **pone** dans des pays voisins : grandes cuves en pierre utilisées pour le lavage du linge (dont les détails sont exposés à **buJaille**)
 Donc **la pane a buJaille** était la cuve à lessive.

*Ces **pane a buJaille** de chez nous, étaient taillées dans des blocs monolithiques de calcaire sans fossile ni défaut d'aucune sorte et mesuraient plus de 1 mètre de haut et au moins autant de diamètre, et même parfois beaucoup plus. Dans la buanderie il y en avait toujours deux : une de chaque côté de la **pouéloune** (Grand chaudron de ferraille inclus dans un bloc de maçonnerie au-dessus d'un foyer) où chauffait l'eau chargée de **lési** (Lessive rustique à base de cendres de bois) à verser sur le linge dans **lé pane***

*Puis il y eut l'arrivée des **lésiveuze** constituées par des petites cuves en fer galvanisé avec, à l'intérieur, un plateau basal amovible, sur lequel était soudé un tuyau central vertical, à travers lequel l'eau chauffée dans cet ensemble percolait et retombait sur le linge contenu dans la **lésiveuze** tout autour du tuyau.*

*Elles furent suivies de peu par les **macHine a lavâ** (Machines à laver) munies d'un tambour percé de trous contenant le linge à laver et actionné à l'aide d'une manivelle, pour le faire tourner dans une cuve où chauffait l'eau chargée de vraie lessive. Puis, finalement, vinrent des machines où un petit moteur électrique entraînait le tambour dans sa rotation.*

*Évidemment, dans ces machines, on ne lavait pas beaucoup de linge à la fois, à côté des énormes quantités (parfois le linge sale d'une année entière) qui pouvaient être lavées dans **lé pane a buJaille** et qui nécessitaient le regroupement des femmes de plusieurs fermes. Avec ces nouvelles machines on pouvait faire un lavage par jour, si on voulait, et une femme suffisait pour assurer ces petits lavages, elle devenait ainsi plus indépendante. Plus seule aussi !*

*Bref, tout cela entraîna l'abandon des **pane** Elles furent bientôt recyclées pour une nouvelle vie, comme jardinières à fleurs **për piantâ dô bouchê dëfôr devan la mouézin** (Pour planter des plantes à fleurs, dehors, devant la maison). Les gelées*

hivernales firent éclater la pierre et les belles **pane a buJaille** terminèrent leur parcours en tas de gravats, plus ou moins cachés sous les orties, près des haies d'épines, dans quelque coin de **pâti**

Dans la Vienne de nombreuses **pone** étaient un peu plus petites et en terre cuite ou en grès. Elles connurent le même sort !

panike ou **panifikâsyin** féminin : coopérative qui collectait le grain produit dans les fermes de ses sociétaires, pour faire le pain qui leur était revendu, bien moins cher que celui des artisans boulangers.

A cette époque beaucoup de paysans étaient farouchement partisans du système coopératif, c'en était même devenu une idéologie, presque une religion. Il y avait les coopératives agricoles, qu'on nommait **le sindika** qui fournissaient engrais et semences et rachetaient pour les commercialiser, les grains produits dans les fermes. Les coopératives laitières nommée **la lêtëri** qui achetaient le lait des fermiers, le transformaient en beurre, fromages, lait condensé, poudre de lait, et commercialisaient le tout. Il y avait aussi des coopératives alimentaires les COOP dites **la köpe** où les gens pouvaient acheter, à des prix concurrentiels, toute l'épicerie. Tous ces organismes étaient gérés par les cultivateurs eux-mêmes, réunis dans des sortes de conseils d'administration élus. Les instituteurs, dans les campagnes, étaient de fervents propagandistes du système coopératif, et celui qui fut **mon mouétre** abandonna son métier pour devenir directeur de la COOP de Saintes.

On devine que les artisans et les petits commerçants n'avaient pas de mots assez durs pour condamner ce qu'il appelaient **lé köpète** Leur hostilité a bien fini par s'imposer sans qu'ils en aient tiré grand avantage, puisque tout ce système a fini par se trouver concurrencé par des Sociétés Privées pour lesquelles la solidarité n'est pas la préoccupation principale.

panikou masculin : ouvrier travaillant dans cette **panike** ou , par dérision souvent : les adhérents de cette coopérative.

paniötâ dans **se paniötâ** : se mettre au lit **i va me paniötâ** (Je vais me coucher) Cette expression était propre aux **pépé** qui l'avaient sans doute importée à partir de l'argot, au cours de leur service militaire et l'avaient ensuite remodelé à la sauce de leur **patoi** Quoi qu'il en soit elle était restée propre aux grands-pères et point aux dames quel que fût leur âge.

Le mot **pagnoter**, qui se dit aussi **pageoter**, est maintenant passé de mode dans le parler familier. Il pouvait venir du français très familier **pageot** ou **pagnot** ou **paillot** qui désignait tous une petite paillasse, ou de l'ancien français **paniot** sorte de housse ou de grand sac, ou, pourquoi pas, de l'espagnol **pagno** (chiffon). Il a plutôt été importé à partir de l'expression militaire un peu surannée "soldat à la pagnote" (mauvais soldat)

pansâ : nourrir les animaux domestiques, nettoyer leur étable ou leur écurie.

pantine féminin : les deux larges rubans fixés sur le dessus de la coiffe, par derrière, et qui pendaient jusqu'à la hauteur des épaules. Chacun d'eux était brodé tout le long de ses bords, sur les côtés et sur le bout. En cas de deuil ils étaient lisses et sans broderies et, à cette époque, la période de deuil pouvait durer plusieurs années. Ces broderies étaient l'œuvre de celles qui les portaient, brodées le soir à la chandelle pendant les veillées ou en gardant les animaux au pâturage.

papâ masculin : papier

papâ dérouille papier pour dérouiller, selon le cas : papier de verre pour ceux qui faisaient un peu de menuiserie, ou toile émeri des ménagères qui en faisaient un usage intensif, pour dérouiller les dessus de leurs cuisinières ainsi que les tuyaux à fumée car alors tout cela était en fer et rouillait facilement.

De temps à autre, et surtout quand ö dövê y avâ dô Jan (Quand il devait y avoir des gens : des invités) elles s'armaient d'un chiffon sous lequel elles coinçaient une feuille de papâ dérouille et elles frottaient jusqu'à ce que ce soit blanc et brillant. Si ça tardait trop à être propre elles mettaient un peu de zèbracier marque commerciale d'une pommade parfumée au pétrole qui contenait une poudre blanche, métallisée, qui ne dérouillait rien mais qui cachait la misère.

le papâ d'étin : Papier d'étain, (peut-être d'aluminium) celui qui enveloppait les tablettes de chocolat et qu'il ne fallait surtout pas jeter. On le lissait soigneusement pour le donner aux parents ou à l'instituteur. Il se disait qu'il fallait le « *garder pour les petits chinois* » Je n'ai pas encore aujourd'hui d'explication de ce mystère, et je n'ai jamais pensé à en demander tant la chose paraissait évidente. Finalement, les parents le réutilisaient pour envelopper les victuailles pour notre repas de midi à l'école et l'instituteur nous faisait fabriquer avec ce papier brillant des étoiles pour l'arbre de Noël.

papâ dékalke papier transparent utilisé surtout pour décalquer des motifs de broderies.

papâ de soi papier de soie pour envelopper les chapeaux des dames, les jolis foulards ou les fines broderies pendant qu'ils n'étaient pas utilisés.

papâ Journal qui servait à emballer et **a percHâ** voir ce mot !

papërlase féminin (?) bouts de papier sans grand intérêt, ancienne lettres, débris de journaux etc.

parâ 1° : éplucher des légumes ou des fruits **parâ dô poume pëf fouère un tourtè* époumé** (Éplucher des pommes pour faire une tarte aux pommes)

Voir aussi **piumâ**

parure féminin : épluchure **i dounian lé parure ô gôrê** (Nous donnions les épluchures aux porcs)

Éplucher les légumes était souvent la tâche des petits grands-pères qui ne sortaient plus très souvent et qui épluchaient sur un coin de table, pas trop loin du feu de cheminée, avec leur vieux couteau de poche toujours aussi parfaitement aiguisé. Et, avec cet outil, ils produisaient des épluchures tout à fait translucides tant elles étaient minces. Je les plaignais beaucoup, en moi-même, d'être réduits à une aussi piètre activité, mais soixante ans plus tard, je suis en train de comprendre que, à cela aussi, on peut prendre du plaisir.

2° : Pour le sabotier **parâ** était dégager le contour d'un sabot de bois en taillant un gros morceau de bois brut avec un couteau spécial dont on parle à **koutè* pare bö** nommé aussi **parou**

3° : **parâ** : paraît, voir **parêtre** : paraître

*Au XII^{ème} siècle le mot parure désignait aussi une épluchure et on le fait dériver du latin parare (préparer), ainsi **parâ** les légumes ou les sabots c'était le même combat : les préparer. Et la parure est : ce qui a été enlevé.*

parêtre ou **parâtre** : paraître, avait à peu près les mêmes formes qu'en

français, mais était, le plus souvent, employé à la troisième personne *le paré pâ Jêne* (Il ne paraît pas jeune): il doit être assez vieux.

*ö parétra jamoué bè** (Cela ne paraîtra jamais beau) autrement dit : c'est mal fait !

avoure lé Jan ö veu parâtre (Maintenant, de nos jours, les gens, ça veut paraître) se mettre en valeur.

a chi s'parâ (À ce qu'il paraît, d'après ce qui se dit, selon le bruit qui court) *a chi s'parâ ke* (À ce qu'il paraît que) d'après ce qu'on dit. Que l'on peut encore dire *ö s'paré ke* (Il se paraît que)

De l'ancien français il y paroist avait le même sens.

parapui masculin : parapluie *lé bërJére se motan sou lô gran parapui biu* (Les bergères s'accroupissent sous leur grand parapluie bleu) c'étaient des parapluies particulièrement grands, faits d'une épaisse toile bleue avec de solide baguettes de bois en guise de baleines.



*le parapui é bé köre chi mê la bërJére s'é nalaille
për de bin*

pâtre féminin : pierre. *gârocHe li une pâtre* (Jette lui une pierre)

lé pâtre désignaient aussi bien les pierres de construction que les cailloux cassés pour mettre sur les chemins. Il s'agissait toujours de pierres calcaires. Pour le silex on préférait le mot *cHail*

la pâtre n'é pâ lin (La pierre n'est pas loin), le rocher, la roche mère, n'est pas loin, autrement dit : il n'y a pas beaucoup de terre arable.

la pâtre a ayuzâ (La pierre à aiguiser) qui, à l'origine, était un morceau de pierre schisteuse, riche en grains de silice, taillé en forme de bâtonnet ou en losange. Il en traînait souvent de très anciennes sur les appuis des lucarnes des écuries ou des granges, là, sans doute, où on en avait eu besoin la dernière fois, dans des temps oubliés. C'étaient des reliques, car on leur préférait des pierres artificielles, faites d'une sorte de ciment contenant des grains microscopiques de carborundum (Carbure de silicium)

lé pâtre a fë (Les pierres à feu) qui a désigné, jadis, "les pierres à fusil", n'étaient plus que des "pierres à briquet" desquelles, d'un vigoureux coup de pouce, ou d'une

chiquenaude de la paume sur la petite roue dentée qui les frottait on tirait de longues gerbes d'étincelles, capables d'enflammer le pétrole du briquet ou sa mèche d'amadou.

la pâre dô Jênail (La pierre du genou) la rotule.

épérayâ : Enlever les cailloux d'un champ.

épérayi tas de cailloux amassés en *épérayan*

pâré selon les cas : pas vrai ? Ou : n'est-ce pas ?

é t'ö vré ? nin ö l'é pâ ré (Est-ce vrai ? Non, ce n'est pas vrai)

ö l'é bé de m(éin)me pâré (C'est bien ainsi, n'est-ce pas ?)

pariële féminin : herbe sauvage, avec de puissants rhizomes dont les nombreux bourgeons multiplient la plante et des quantités de fruits entourés par les sépales, le plus souvent rougeâtres, en cœur renversé, avec une petite glande glauque au creux du cœur. Haute de 50 centimètres à un mètre cinquante, avec des feuilles au limbe un peu ondulé, c'est une plante envahissante, qui a tendance à étouffer les cultures où elle se propage.. C'est certainement une Polygonacées : sans doute *Rumex crispus*.

Pour nous, elle était moins intéressante que sa cousine *Rumex acetosa*, dont les feuilles avaient un limbe orné de deux oreillettes pointues à sa base. Un peu acide, elle constituait un légume apprécié, que nous nommions *özëille sôvaJe*

Selon LALANNE ce serait l'Hippolapathum de DIOSCORIDE. C'est un nom aujourd'hui oublié et de nombreux Rumex furent des Lapathum avant de devenir Rumex. De son côté POUGNARD en fait le Rumex conglomeratus ou le Rumex obtusifolium aussi nommé Patience. Ces derniers m'ont parus absents dô linâ

Enfin BONNIER, comme DUBOIS optent pour Rumex crispus.

Elle était connue en ancien français sous le nom de Parèle, voisin de notre pariële

parkê masculin : parquet surmonté d'un toit en bâche, pour servir de piste de danse. C'était une piste de danse démontable, entourée de panneaux de bois richement colorés, portant des bancs vers l'intérieur, pour accueillir les danseuses momentanément hors d'haleine et les vigilantes futures belles-mères, décidées à sauvegarder ce qui pouvait l'être encore de la vertu des dites danseuses. Elles gardaient aussi *la bourse* (Le porte-monnaie) de ces demoiselles, (mais, en principe, c'était le danseur qui offrait les rafraîchissements) ainsi que les vêtements destinés à les protéger du froid quand elles sortiraient prendre l'air ou quand il faudrait se résoudre à rentrer.

On pouvait louer *un parkê* pour les bals, les ballades, les noces et les banquets, partout où on souhaitait avoir l'occasion de danser.

parou ou *paroir* masculin : grand couteau utilisé par les sabotiers pour tailler les sabots de bois, aussi nommé *koutè* pare bö* Il était fixé, par une articulation faite de deux anneaux pris l'un dans l'autre, à un énorme billot de bois porté par trois pieds. On pourra glaner des détails à *koutè** et à *parâ* et une illustration à *koutè**

parpayin masculin : désigne les jolis papillons diurnes, comme les affreux et velus papillons de nuit.

Le latin disait papilio qui s'était perpétué en papeillon et parpaillot au XII^{ème} siècle, de là vient peut-être notre parpayin RABELAIS en 1500 parlait encore de

parpaillon. Et nous n'aurions garde d'oublier nos valeureux ancêtres les parpaillots protestants calvinistes français.

parsounâ ou **parsounè*** ou encore **parsounié** masculin : celui qui avait été votre compagnon de travail, dans le même emploi, au même moment et au même endroit *i é été le parsounâ de ton pëpé* (J'ai été le collègue de travail de ton grand-père) *i avon été parsounâ mâ ê ton pëpé* (Nous avons été compagnons de travail ton grand-père et moi)

Cette expression pouvait être aussi utilisée aussi pour les bœufs d'une même paire *le Jöli étê le parsounâ dô vërmail* (Le Joli était le compagnon d'attelage du Vermeil)

parti : partir. *ö fëdra parti de boune heure* (Il faudra partir de bonne heure) *être parti për* (Être parti pour) signifiait : s'être mis en condition pour effectuer quelque chose, ou être en train de faire quelque chose. *té pâcHe a son pâ b(éin) grouse i sé parti për lé méJâ tërtoute* (Tes pêches, elles ne sont pas bien grosses, je suis en mesure, ou même : je suis en train de les manger toutes)

sê k'ö l'é köre parti për durâ (C'est que c'est encore en état de continuer pendant un certain temps)

ö keu görê l'é parti për nou fouére de la bêle ouvraJe (Oh quel cochon, il est en train de nous faire du beau travail)

chô tan mouyasou é köre parti për nou fouére un bè cHantié* (Ce temps pluvieux est encore en train de nous faire un état désastreux des terres)

ö l'é parti për mouyâ toute la nê mê ö n'an fëdrê moué për ke la gase regoule (Le temps est tel qu'il va pleuvoir toute la nuit mais il en faudrait davantage pour que l'étang déborde)

i sé köre parti për r(éin) fouére a matin (Je m'y prends encore de manière à ne rien faire d'utile ce matin)

partikulié masculin, **partikulière** féminin : particulier, personne, individu peu ou pas connu de celui qui en parle, lequel n'a, a priori, pas beaucoup de sympathie pour lui. *k'é t'ö köre ke chô partikulié chi é chupé dâre la palise ? p't'ët'bé cHeuk'in chi a bëzin de se soulaJâ* (Qu'est ce que c'est encore que cet individu qui est accroupi derrière la haie ? Peut-être bien quelqu'un qui a besoin de se soulager)

a dê këmou(éin)sâ a n'an n'être krëvaille de chô partkulié (Elle doit commencer à en être fatiguée de cet individu) lequel individu était l'époux de cette **partikulière**

En cette fin de guerre, la deuxième, les paysans de chez nous avaient commencé les battages parce que c'était le moment. Nous étions, au milieu de l'après midi dans la plus grosse ferme du village et le travail allait bon train quand une superbe automobile Citroën, traction avant noire fit irruption dans l'ére où elle décrivit une élégante courbe avant de s'arrêter. Sur chacun des vastes garde-boues des roues avant il y avait un homme couché qui pointait une mitrailleuse vers l'avant : quoique la position fut fort précaire c'était spectaculaire.

Aussitôt la voiture arrêtée, un jeune militaire richement galonné en jaillit en hurlant « Qui vous a permis de commencer les battages ? » pendant que plusieurs comparses l'encadraient pointant leurs mitraillettes à la ronde. Il poursuivit ensuite un discours où il était question de patriotisme, de haut commandement, de résistance,

de forces françaises, mais dont l'essentiel se perdait au milieu du ronronnement de la machine à battre.

Enfin celle-ci fut arrêtée et l'on put entendre plusieurs **batou** dire : **ké t'ö köre ke cHé partikulié** pendant qu'ils venaient de tous côtés pour entourer les nouveaux arrivants.

Plusieurs hommes du village étaient prisonniers en Allemagne et ces **batou** étaient des hommes agés, qui avaient déjà fait une autre guerre. Et ces vieux s'approchaient tenant leurs fourches les doigts en l'air, en s'appuyant sur le manche comme sur leur canne. C'était certainement pacifique mais assez impressionnant et il y eut un léger flottement dans le discours du galonné.

Alors le patron de la ferme, un homme d'une grande sagesse qui connaissait bien la nature humaine, dit **avansé din a la mouézin i s'ron meu a nô z'éze pèr kôzâ** (Venez donc à la maison, nous serons plus à notre aise pour discuter)

Ainsi fut fait.

Un bon moment plus tard les militaires sortirent pour remonter dans leur voiture pendant que le patron faisait redémarrer la machine à battre et que son épouse, bonne ménagère, allait rincer quelques bouteilles vides à la pompe.

Et on entendit **l'agranou chi ratounê** « **i v'drê kan m(éin)me bé savâ s'kô l'éte k'cHé partikulié** (Celui qui poussait les épis dans la machine, qui ronchonnait « Je voudrais bien savoir ce que c'était que ces personnes »

pâsâ : 1 : °passer **kan tu pâs'râ vire din a la mouézin** (Quand tu passeras sur le chemin voisin, tourne donc à la maison) nous faire visite.

pâsâ lé pia (Passer les plats) pour inviter les convives à se servir. **rêpâsâ lé pia** (Repasser les plats) proposer une deuxième portion aux convives. **ö y'a dô mouézin voure k'on ne rêpâse pâ souan lé pia** (Il y a des maisons où l'on ne repasse pas souvent les plats) des gens chez qui la nourriture est fort chiche.

pâsâ la sêzin (Passer la saison) **si p'ti k'ö mouyerê ö l'éd'rê a pasa la sêzin** (Si peu qu'il pleuvrait ça aiderait à passer la saison) à attendre la saison prochaine.

pâsâ de l'idaille (Passer de l'idée) oublier, puis penser à autre chose.

2° : conduire quelque chose à terme **aron z'i bé asé de troufye pèr pâsâ le görê Jusk'a la turi** (Aurons-nous bien assez de pommes de terre pour mener le cochon jusqu'à ce que nous le tuions)

3° : filtrer ou égoutter un liquide **on pasê le lê avêk le koulou** (On filtrait le lait dans une grande passoire) on disait aussi **koulâ le lê**

pâsaJe masculin, dans **fouère lé pâsaJe** (Faire les passages) C'était le premier acte des moissons. Les champs avaient été semés jusqu'au bord des haies et on craignait de gâter une partie de la récolte en faisant passer directement la lourde moissonneuse lieuse, traînée par deux chevaux, autour du champ. Donc, on fauchait avec **un dail a râtê*** (Une faux spéciale pour ce travail. Voir **dail**) une largeur suffisante pour le passage de la machine tout autour du champ. On faisait des paquets, ou javelles, des céréales ainsi coupées et on les liait en gerbes avec un lien de paille Voir **Javêle** Puis ces gerbes étaient posées tout près de la haie en dehors du passage.

Tout ça était bougrement long, mais tout le monde le faisait fort méticuleusement jusqu'au jour où des voisins, particulièrement réputés pour leur paresse, abandonnèrent ce protocole. Ils firent entrer leur moissonneuse directement dans le champ et la firent passer tout autour, en sens inverse de celui où elle était

habituellement utilisée. En fonction de la position de sa scie, qui était alors sur le côté de la machine, elle moissonnait ainsi ce qui était au ras de la haie, faisant du même coup le sacro-saint **pâsaJe** Ce faisant, elle couchait et piétinait des céréales à côté de ce passage, du côté de l'intérieur du champ.

Ensuite ils firent tourner la machine en sens inverse, c'est à dire dans le sens normal, : la scie du côté du champ de céréales et non plus vers la haie. Elle passait alors dans le **pâsaJe** qu'elle venait de faire et n'abîmait rien, et de plus, elle prenait à rebrousse poil les épis qu'elle avait couchés au tour précédent et qui penchaient maintenant vers sa scie. Ainsi, elle en récupérait le plus grand nombre. Et, comme à l'époque on moissonnait avant que les céréales ne soient trop sèches pour ne pas les faire égrener, cette méthode révolutionnaire ne causait que peu de pertes, ce que furent bien obligés d'admettre sceptiques et détracteurs. Si bien que de ce jour personne ne fit plus **lé pâsaJe ô dail** (Les passages à la faux)

Seraient-ce les paresseux les plus capables de faire progresser l'humanité ?

patâ 1° : se charger de terre grasse et adhérente. **ö pate** signifiait : la terre grasse, mouillée, colle aux chaussures et aux instruments, aux socs, aux roues etc. et il fallait à tout instant la décoller avec le **churou**

paté masculin, **pataille** féminin : **ö l'é paté** (C'est englué de boue) **la rou é pataille** (La roue est tartinée de bourrelets d'argile collante) qui l'empêchent de tourner.

dépatâ : récurer, enlever la boue sur les chaussures, les instruments, les outils.

2° : **ö l'é paté** (C'est collé, englué) le jeu n'avance plus, se disait au cours de certains jeux de cartes comme la Bataille, quand deux joueurs qui rivalisaient abattaient en même temps des cartes de valeurs égales. Il fallait alors abattre deux autres cartes et la plus forte gagnait ce tour et le précédent, emportant ainsi les deux levées.

3° : **ö pate pâ** généralement dans des phrases comme **ö pate pâ yére a kouté de** (Cela ne fait pas beaucoup d'effet à côté de ...) c'est loin de l'emporter en face de. . :

tu pate yére a kouté de cHêle fumêle (Tu ne fais pas très chic à côté de cette femme)

pâti ou **pâturâ** masculin : petit enclos, attenant à la cour ou aux bâtiments de la ferme, réservé pour le pâturage de petits animaux, comme les chèvres ou les volailles.

Triste destinée que celle des **pâti** trop petits pour la culture moderne, ils ont fini comme cimetièrre des anciennes machines agricoles, celles qui étaient adaptées aux chevaux ou aux bœufs, mais pas aux tracteurs d'aujourd'hui, hauts comme des cathédrales, que chacun achète, entre autre chose **për k'ö pate a kouté de cHâ dô z'âtre** (Pour que ça fasse de l'effet à côté de ceux des autres), voir ci-dessus.

pâtin masculin : pâton, dans le sens de : mixture destinée à engraisser les volailles.

t'é grâ këm'un pâtin (Tu es gras comme un pâton) utilisé pour complimenter quelqu'un sur son aimable embonpoint. Le contraire se trouvera à **sëcHâ**

patine féminin : semelle de boue ou de neige qui s'agglutine sous les chaussures. **i me s'é torsé la cHëveille avêk cHé patine de nâve sou mé bö**

(Je me suis tordu la cheville, avec ces semelles de neige, sous mes sabots)

patirè* masculin, **patirèle** féminin : petit animal ou petit enfant chétif, souffreteux, éventuellement victime de mauvais traitements.

pôr patirè* (Pauvre petit être qui pâtit, qui souffre) Le masculin était le plus fréquemment utilisé même à l'égard des êtres de sexe femelle.

pâtir : souffrir du manque de quelque chose, en pâtir.

pâtisière féminin : récipient en grés, ou plus exactement en "céramique silico-argileuse" cuite et vitrifiée à 1200°, de forme ronde ou ovale dans lequel on faisait cuire, au grand four à bois, **lé pâté** (Viande du porc « hachée menu comme chair à pâté » comme disait le Chat Botté, et vigoureusement assaisonnée) On y cuisait aussi **lé routi de gôrê** (Les rôtis de porc)



patoï masculin : c'était le mot employé par les gens du village pour désigner leur langage. C'était leur façon de s'exprimer, variable d'un endroit à l'autre, et surtout changeante de l'ancêtre au fils, et perdue par les petits enfants.

patrin masculin : 1° : propriétaire exploitant de la ferme. Ce mot était souvent utilisé par les épouses pour désigner leur mari, qui leur rendaient la pareille en les appelant **patrône**

2° : **patrin minê** (Très tôt le matin) l'heure de l'embauche qui avait les faveurs **dô patrin**

Il s'agissait là d'une déformation de l'expression française "dés potron-minet" elle-même formée en substitution de "dés potron jacquet" où le potron est le successeur du postero, (le cul, en latin, et même en bas latin). Le minet, est le chat et le jacquet l'écureuil.

Cette expression désignait ainsi " le prime instant " de l'aube, où l'écureuil, qui s'était lové en boule pour dormir, s'éveille et commence à montrer son cul en dressant la queue comme il fera tout le jour.

Les écureuils se faisant rares dans nos cités, on s'est finalement rabattu sur les chats, qui cheminent dans le petit matin la queue dressée en point d'interrogation.

patrouyâ : pendre ou traîner en se balançant plus ou moins **le biö li patrouyê sou lé pé** (L'entrave lui pendait sous les pattes) voir détails à **biö** ou à **talbö** Ou encore **son goumin li patrouyê sou le mantin** (La peau lui pendillait sous le menton)

patrouyou masculin : guenille attachée au bout d'un long bâton, de manière à ce que la majeure partie soit pendante. On l'humidifiait pour la passer sur la sole du four, qu'on venait de chauffer en brûlant des fagots, pour ôter les dernières traces de cendres. Au préalable, on avait retiré les dernières braises, les charbons et le gros des cendres avec le **rouabye** (Planche emmanchée perpendiculairement au bout d'un long manche)

pavé débou pavage propre aux écuries, aux étables, aux caniveaux et à tous les endroits continuellement mouillés d'eau ou d'urine. Il était constitué de pavés de petite taille, plats, rectangulaires, posés les uns à côté des autres, de manière à présenter vers le haut, leur plus petit côté. Posés ainsi il était pratiquement impossible de les arracher et cette position entraînait la formation de joints plus nombreux mais plus courts, ce qui diminuait beaucoup les risques de dérapages ou de glissades.

Ce système, fort ancien, était remplacé, dans les nouvelles étables que l'on construisait, par des sols bétonnés, que **lé vieu** critiquaient fort, car ils étaient persuadés que les animaux allaient s'y casser les pattes. Effectivement elles y faisaient de très beaux dérapages quand elles étaient poursuivies par un chien ou un autre bovin agressif, et il leur arrivait de tomber, au moins de l'arrière train, mais rarement complètement. Malgré la fréquence des chutes il n'arriva qu'une fois, dans l'étable moderne et modèle de Tinefort que, au cours d'une panique générale, une vache se brisa la patte. Elle fut abattue et débitée, puis vendue aux parents, amis, voisins et dans toute la commune, selon la coutume, en cas d'accident. Voir **infîâ**

payâ masculin : pailler, grosse meule de paille qui se construisait dans la cour de la ferme pendant **lé batri** (Les battages) avec la paille sortant de la batteuse et charriée par le **mintepaille** Cette paille toute neuve était fort glissante, aussi la confection d'un pailler était difficile. C'était l'œuvre de spécialistes comme il n'y en avait qu'un par village et encore pas toujours, voir **bouziâ**

payase féminin : paillasse, grand sac de forte toile, bourré de paille et servant de matelas. Parmi les pailles utilisables on préférait la paille d'avoine, moins raide et moins cassante, ou la paille de seigle Voir **sêille** Parfois la paille était remplacée par des frondes de fougère Grand Aigle, qui chassaient insectes et moisissures.

Pour les petits enfants, on les bourrait de balles d'avoine, qui étaient bien plus confortables. Cette dernière sorte de paillasse était nommée **balère**

pâ yére : pas guère, donc très peu. C'était là une certaine façon de protester discrètement. Par exemple si on vous servait du gâteau un peu parcimonieusement, on pouvait dire **tu m'an doune yére** (Tu m'en donnes guère) mais aussi **tu m'an doune pâ yére** qui constituait, dans sa modération, une protestation plus véhémement.

pé masculin : pied, ne pas confondre avec **pè*** (Peau). **chô cH(éin) ê chô drôle son tërJou sou mé pé** (Ce chien et ce gosse sont toujours sous mes pieds) toujours dans mes jambes.

vëni ou **alâ de sé pé** (Venir ou aller de ses pieds) donc : à pied. **i'alê de mé pé ô fâre a niör** (J'allais à pied aux foires à Niort)

i vënon de nô pé (Nous venons de nos pieds) **le venan de lô pé** (Ils viennent de leurs pieds) dans les deux cas : à pied.

le v(éin) de sé pé ö fedra p'té t'bé l'atëni pèr résounâ (Il vient à pied : il faudra peut-être bien l'attendre pour prendre le repas de midi) Cela ne signifiait pas forcément que le personnage en question cheminait à pied, mais plutôt qu'il n'était pas pressé.

alâ a pé (Aller à pied : marcher) *de chô tan ö l'alê a pé* (En ces temps, à cette époque, ça allait à pied) on allait à pied, on marchait

alâ a pé d'aJase ou *alâ a pé de grôle* (Aller à pied de pie ou aller à pied de corbeau) signifiaient tous les deux : aller à cloche-pied.

alâ a pé kalê (Se promener nu-pieds)

alâ d'un pé d'une Jambe (Aller d'un pied d'une jambe) aller tant bien que mal, n'importe comment. On pouvait exprimer la même chose en disant *alâ d'un pé su l'âtre* (Aller d'un pied sur l'autre)

köpâ a pé de fourâ (Couper à pied de forêt) abattre un arbre, voir *köpâ*

lé pé de grôle était un nom de la Renoncule des champs ou Renoncule rampante, voir à *pianteloube*

le pé dô li (Le pied du lit) la partie qui est opposée au chevet et qui portait les énormes et lourds édredons de plumes, si tièdes et si précieux pour conserver ses vêtements au chaud, pendant la nuit, en hiver.

Ce pé dô li fut très utile à mon tonton rënë mën'inkye pour faire cette plaisanterie, dont il se servait pour me faire rire le pé dô li ö l'è le li dô pé

pé féminin : paix. *fou me din la pé* (Fiche moi donc la paix). *l'ara pâ de pé avan dô z'avâ kërvé* (Il n'aura pas de paix avant de l'avoir cassé) disait-on de quelqu'un qui s'obstinait dans des manières d'utiliser les choses sans précaution.

tu n'â ni pé ni pasianse (Tu n'as ni paix ni patience) était une formule destinée à calmer, ou à rabrouer, quelqu'un qui manifestait son impatience, troublant ainsi la paix de ses contemporains.

*pè** féminin : peau ou cuir selon le contexte. *le dëvantâ dô maricHâ é tout'an pè** (Le tablier du maréchal-ferrant est tout en cuir)

*Jilê de pè** (Gilet de peau) sous-vêtement sans manche, en flanelle, porté au contact de la peau (nommé en français : débardeur, ou marcel, ou maillot). Si le même vêtement était en laine, il fallait dire *Jilê de lane*

*mitane de pè** moufle de cuir pour travailler dans les épines.

pè d'lapin* peau de lapin.

Comme nous mangions assez souvent du lapin, nous disposions d'un certain capital en pè d'lapin que nous tenions à la disposition dô marcHan de pè* d'lapin* C'était un homme qui parcourait nos villages en poussant sa petite chanson :

pö d'lapin pö pö d'lapin pööö

pö d'lapin cHifö

Car il achetait aussi les vieux chiffons. C'était, en général un traîne-misère qui collectait les peaux de lapin pour un industriel, producteur des vêtements de fourrure populaires et démocratiques.

Alors, quand ma mère tuait un lapin, elle le dépouillait de sa peau, après l'avoir incisé au niveau du cou et des pattes de devant. Elle arrachait ensuite cette peau en la tirant vers le postérieur de l'animal. Elle obtenait ainsi un manchon de peau, avec le poil vers l'intérieur. Elle fourrait ensuite à l'intérieur un petit cercle de barrique qui tendait la peau. Il ne restait alors qu'à la suspendre pour la laisser sécher. Une fois sèche, elle devenait dure comme du carton, et pouvait se conserver indéfiniment

jusqu'au passage du marchand. À ce moment, cette vente donnait lieu à d'après marchandages pour quelques centimes.

La seule chose qui me paraissait critiquable, dans cette histoire, était que ma mère n'avait pas trouvé de meilleur endroit, pour ce séchage, que devant les clapiers. Mais cela ne perturbait guère les locataires du lieu, ce qui confortait mon admiration à l'égard de leur force d'âme.

i m'an va li sabâ la pè* (Je vais lui arracher la peau) je vais le corriger.

avâ le diâble dan la pè* (Avoir le diable dans la peau) signifiait être très actif, très remuant et pour un adulte : être capable de fournir énormément de travail en peu de temps. Pour un enfant c'était être insupportable.

chô gâ é tout an pè* (Cet homme est tout en peau) : tout nu, enfin : torse nu !

Une telle tenue ne concernait pas les dames. Ma mère et sans doute bien d'autres, quand elle se déshabillait pour se mettre au lit, commençait par quitter les vêtements de dessus (tablier, jupon, corsage à la rigueur) et, quand elle en était aux sous-vêtements, elle passait une ample chemise de nuit, sans enfiler ses bras dans les manches. Ils restaient ainsi à l'intérieur, ce qui lui permettait de se défaire de ses dessous, qu'elle laissait choir à ses pieds. Ensuite seulement, elle passait ses bras dans les manches de sa chemise de nuit.

Il faut dire que, le lit étant sur le côté de la pièce commune, il pouvait être gênant de se dévêtir devant tout le monde, sans compter que bien souvent il faisait plutôt frisquet.

Parmi les mots voisins de ***pè**** on verra ***plase*** (Épluchure) ***plin*** (Peau de châtaigne) ***pêlcha*** (Petite excoriation de la peau au voisinage de l'ongle) et ***pêlâ*** (Peler)

pécHâ : 1° : pêcher, l'action de chercher à capturer le poisson. ***alâ pécHâ*** (Aller pêcher) ***alâ a la pâche*** (Aller à la pêche).

pécHou masculin : pêcheur.

2° : ***pécHâ*** : chercher à prendre quelque chose, dans un endroit qu'on ne peut pas explorer du regard ***pécHâ dan sa pôche*** (Chercher, fouiller dans ses poches) ***pécHâ dan sa bourse*** (Prendre de l'argent dans son porte-monnaie)

pécHâ ô pia (Prélever des aliments directement dans un plat) pour les manger sans les déposer dans son assiette, parfois aussi : se servir d'un aliment au cours du repas.

pécHâ masculin : pêcher, l'arbre fruitier producteur de ***pâche*** (Pêche) Voir ***pâche***

péchâr masculin ***pécHarde*** féminin : ces mots décrivent la robe des chevaux gris, tachetés de gris plus sombre et de blanc ou de roux.

*Nous avons acheté notre jument **sultane** à La Mothe-Saint-Héraye, à un marchand de chevaux très important pour cette époque. C'était sur le bord de la grand'place, dans un bâtiment qui me parut énorme et qui semblait contenir une infinité de box, avec un cheval dans chacun, car ce jour là il y avait eu un arrivage dont mon père avait été averti (ça, je l'ai découvert par la suite).*

Pour être en mesure de choisir il fallait arriver avant les autres et donc avant l'aurore. Aussi partîmes-nous au milieu de la nuit, mon père et moi, car il prétendait avoir besoin de moi pour le voyage du retour. Comme nous ne disposions pas d'un van pour transporter notre acquisition, le retour se ferait donc à pied, et à cause de

cela, nous partîmes aussi à pied, avec un solide casse-croûte dans nos poches. Il y avait bien au moins dix kilomètres : c'était un voyage merveilleux car plus de la moitié se passait à travers la forêt de l'Hermitain, et dans le petit matin (À l'aube ou au crépuscule, c'est là que les forêts sont belles)

Dès notre arrivée, mon père se mit à examiner les chevaux et je trottais, épouvanté, en essayant de rester au plus près de lui car il ne prêtait plus guère attention à moi, et il fallait se faufiler à travers un va et vient d'acheteurs au verbe haut, de chevaux énervés, qu'on sortait puis rentrait dans les box, qu'on faisait trotter, manœuvrer, à qui on examinait les dents en leur tordant la bouche et tout cela très vite.

*Le marchand, un homme trapu, rougeaud, fort en gueule, marchandait, vendait, mais avait l'œil partout et, soudain, il vint vers mon père en disant d'un ton qui semblait n'admettre aucune discussion : « Alors Paul, c'est cette petite **pécHarde** là-bas que tu veux » C'était bien elle, et c'était **sultane** mais elle ne le savait pas encore. Elle ne mit d'ailleurs pas longtemps à l'apprendre, car elle était fort intelligente. Mon père dut sans doute la payer, mais je ne m'en rendis pas compte, car je n'avais d'yeux que pour elle.*

*Et ce fut le retour. Mon père allait devant et **sultane** suivait au bout de sa longe, pas encore remise des terreurs du voyage, elle piaffait, encensait et soufflait avec un léger ronflement, et moi je suivais derrière parce qu'il fallait, paraît-il, qu'elle sente une présence familière derrière elle, pour la rassurer. Après l'anxiété du départ dans la ville et la grande route passée, ce fut un beau voyage à travers champs et dans la forêt avec de nombreux arrêts, pour parler à **sultane**, pour la caresser, pour lui offrir des poignées d'herbe tendre qu'elle ne consentit à accepter qu'à la toute fin du voyage et aussi pour nous restaurer un peu : casse-croûte pendant lequel **sultane** consentit à accepter un croûton.*

*Nous arrivâmes chez nous à la nuit et c'était maintenant la présence de **sultane** devant moi qui me rassurait, car elle allait maintenant fort paisiblement dans le noir, derrière mon père. Et moi, je dormais debout...*

pëlâ : peler. **pëlâ une poume** (Éplucher une pomme)

pélé masculin, **pëlaille** féminin : pelé, pelée. **koute pëlaille** (Côte, montée pelée) était le nom d'un lieudit très pentu et aride.

a chu pélé (À cul pelé) jeu de cartes détaillé à **chu**

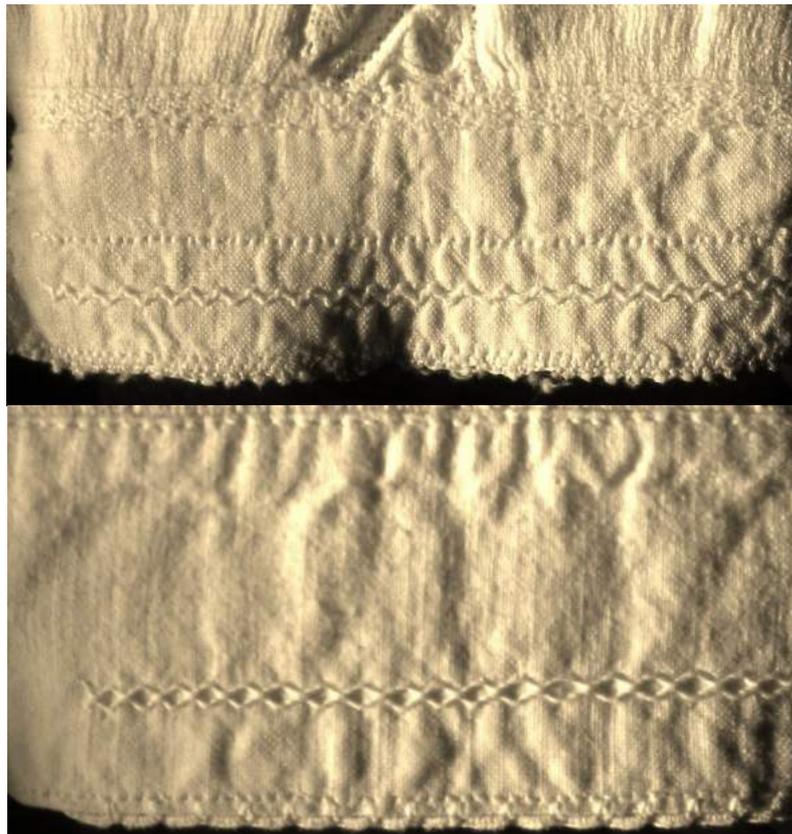
pëleboi : pèle le bois, qui donne le nom du **pé'i pëleboi** (Pays Pèlebois): région située autour de l'arrondissement de Melle comprenant : Melle, Celles, Lezay et un bord de La Mothe-Saint-Héraye et de Saint-Maixent.

*On y exploitait le bois, surtout de châtaignier (un bois qui ne pourrit que très difficilement) pour faire des piquets, des perches etc. Une fois abattu ce bois devait être écorcé, donc pelé, d'ou le nom de **pëleboi** pour les gens de ce pays et pour le pays lui-même, et de **pëleboize** pour les dames de ce pays et pour leur coiffe.*

Au XVIII^{ème} siècle il y eut au moins une **pëlboize** qui vint **ô linâ** dans notre famille, et elle y amena sa coiffe **la pëlboize** C'était une coiffe en toile, dont le fond était orné de fins *plissés au fil à fil*, entre lesquels une broderie à motifs géométriques formait un bandeau large de 4 centimètres environ.



Coiffe **pëlboize** vue de derrière, avec les plissés au fil à fil et les broderies géométriques caractéristiques. En bas, au milieu, on voit le "cache-nuque" avec ses broderies et ses "dents de rat" au bord



Bords des "cache-nuque" avec des broderies "dents de rats"

Comme les plumets des coiffes **créchoises** qu'on portait traditionnellement **ô linâ** cette coiffe **pëleboize** était le symbole de la religion protestante de celles qui

les portaient.

la pëlboize n'est plus là aujourd'hui, mais sa coiffe nous est restée :

pëille 1° : féminin : terre occupée par une végétation herbacée où prédominent les graminées sauvages, avec leur imposant chevelu dense et coriace de racines. C'est relativement intéressant pour faire paître les animaux. Si on désire le labourer pour y installer une autre culture ce n'est déjà pas facile, mais si on essaie de le bêcher : c'est un travail de galérien. Ces opérations de labourage ou de bêchage se disaient **lëvâ une pëille** (Lever un gazon !)

Voir **apëyâ** : engazonner.

2° : **dô pëille** au pluriel : des guenilles, des vieux chiffons, des vieux vêtements.

pëlcHa masculin : dérivé de **pè*** (Peau) petites portions d'épiderme qui se soulèvent à la base des ongles, puis se durcissent en se desséchant. Quand elles entraient en contact avec un objet dur elles provoquaient des sensations douloureuses qui poussaient à tenter de les éliminer au plus vite, ce qu'on faisait d'un coup de dents. On se faisait ainsi de petites plaies qui n'étaient pas moins douloureuses, mais qui guérissaient peut-être plus vite et sur lesquelles on ne pouvait plus rien, ce qui poussait à les oublier, puisque nous n'avions pas su inventer les manucures. Voir **pè***

pënâille masculin ou féminin et toujours au pluriel, car on ne disait pas autrement que **dô pënâille** Vieux habits plus ou moins déchirés servant de chiffons. Voir **dépënâyé**

pênêtran : remuant, fatiguant, turbulent, le mot n'était utilisé que pour qualifier les enfants insupportables **chô drôle é t'ail bé pênêtran** (Ce gosse est-il bien soûlant !)

*REY précise au sujet de **pénétrer**, que ce mot a développé, en moyen français, quelques significations figurées comme : s'introduire dans l'esprit de quelqu'un, toucher, émouvoir. Ces différents sens sont voisins de celui du **patoï** qui n'employait jamais ce mot avec le sens français de pénétrer : entrer dedans.*

pênnye 1° : masculin : Chardon Cardère, *Dipsacus fullonum*, dont le nom décline à lui seul toutes les qualités : *Fullonum* (à foulon) parce que ses capitules épineux servaient au foulon (l'ouvrier chargé de l'apprêt des tissus) pour carder les matières premières textiles, et : *Dipsacus* d'après un mot grec signifiant : avoir soif, parce que ses feuilles, opposées par paires, sont soudées par leurs bases, de part et d'autre de la tige, formant ainsi des petites vasques presque toujours remplies d'eau et bien commodes pour éteindre la soif des oiseaux, d'où son autre nom : Cabaret des Oiseaux.

2 : **pênnye** masculin : peigne.

pëniâ : peigner. **pëniâ la cHartaille** (Peigner la charretée) gratter une charretée de foin juste chargée dans le champ, avec un râteau, pour faire tomber tous les brins de foin qui se détachent le plus facilement.

Une fois le foin ramassé et bien empilé sur la charrette, il fallait la ramener des champs jusqu'à la ferme, par des chemins cahoteux, où elle était fouettée par les branches le long des haies. Beaucoup de foin aurait été arraché et perdu au cours de ce trajet. Et tout ce foin abandonné le long des petits chemins, ça n'aurait quand

même pas fait très soigneux ! Aussi on peignait littéralement chaque charretée avec les râteaux, pour enlever ce qui se détachait facilement, et on poussait le foin ainsi récupéré à celui qui faisait la charretée pour finir son travail.

pëniure ou **pëniure** féminin : ce qui reste entre les dents du peigne ou du râteau.

pëniure de cHaretaille (Restes de foin détachés par peignage de charretées)

3° **pëniötâ** ou **pëniötâ** : faire quelque chose sans y mettre du cœur, en bricolant, d'une manière superficielle, et aussi manger sans appétit, en grignotant, du bout des dents, sans plaisir. **pëniötâ** décrit le même comportement vis à vis des aliments que **bërvöcHâ** par rapport aux boissons.

C'est aussi faire son travail en passant beaucoup de temps sur les menus détails, ou par interventions brèves et inefficaces. On disait cela pour stigmatiser une attitude frôlant la paresse, donc hautement condamnable. Il existait une kyrielle de dérivés synonymes **pëniöcHâ piniöcHâ piniölä piniötâ**

pënyin masculin : 1° : axe de roue de charrette

2° : pignon de barrière.

ö linâ la cour de la ferme était close par une modeste barrière en bois, dont chacun des deux côtés était porté par un pignon. C'étaient deux pans de murs assez larges et longs d'à peine deux mètres. Ils mesuraient un peu plus de deux mètres de hauteur. Notre chien Médor adorait se coucher sur leurs sommets qui étaient bien plats. Cela faisait aussi bon effet que dans certaines demeures bourgeoises de la ville voisine de la Crèche, qui avaient orné le haut de leur pignon de barrière avec des lions couchés, œuvre d'un artiste local.

Médor avait un style superbe pour grimper à son poste : il arrivait au grand galop, sautait pour poser ses pattes de devant sur le milieu du pignon et semblait courir verticalement jusqu'au sommet. De là, confortablement allongé, il surveillait tout le trafic, pouvait aboyer à bon escient et sauter rapidement pour corriger tout impudent cabot qui aurait eu l'insolence de hanter son chemin.

C'était un chien grimpeur, car on le retrouvait aussi, parfois, sur un arbre penché d'où il pouvait commodément surveiller le voisinage.



pëpé masculin : grand père, le féminin est **nëné**

louizête n'aurait pas voulu que ce paragraphe soit rédigé sans que son **pëpé Jêne le pëpé chi l'avê pigouyé** (Grand père Eugène, Voir à **pigouyâ**) n'y soit célébré, car elle fut toujours très fière de lui à cause de l'histoire qui suit.

Ce grand père fut un de ces malchanceux qui, après trois années de service militaire, passa encore quatre années sur le front pendant la guerre de 1914-1918.

À la suite d'une charge impétueuse, il sauta dans une tranchée que les nôtres venaient de conquérir. Et c'est là qu'il se retrouva face à face avec un soldat allemand désarmé, épuisé sans doute, épouvanté, acculé au fond du boyau sans issue. Alors **le pëpé Jêne** marcha sur lui, le doigt sur la gâchette et la baïonnette en avant pointée sur le misérable qui, terrorisé, n'esquissait plus le moindre geste de défense. Au moment où il allait porter le coup fatal, l'homme reprit le pas sur le guerrier en **pëpé Jêne** et il se dit **uJêne maleureu k'alê tu fouère un pôvre gâ kêm té chi êmêrê meu être ché li** (Eugène, malheureux, qu'allait tu faire ! Un pauvre homme comme toi qui aimerait mieux être chez lui) Il abaissa son arme et laissa la vie sauve à son ennemi.

L'histoire ne dit pas s'il le fit prisonnier ou s'il le laissa s'enfuir, mais peu importe à **louizête** éperdue d'admiration pour ce geste de son grand père, que voilà ci-dessous :



Je n'avais, moi, qu'un unique **pëpé** le père de mon père, qui se nommait Pierre comme moi, mais on l'appelait Alix, son second prénom, pour le distinguer d'un ancêtre que je n'ai pas connu.

Il était prodigieusement âgé, plus de 80 ans et d'une stature impressionnante puisqu'il pesait plus de 100 kilos. Il se promenait avec deux cannes, mais fort majestueusement.

Je le connaissais bien peu car il vivait chez une de mes tantes et ne passait que 3 ou 4 jours par an près de nous.

Il était entré vivant dans la légende car il avait saisi par les cornes un taureau échappé qui semait la terreur et la désolation sur un champ de foire et, lui tordant le cou, l'avait jeté au sol sur le flanc.

Un jour que j'étais seul avec lui au coin du feu (j'avais alors 4 ou 5 ans) je

m'enhardis à lui rappeler la légende et le pria de me la raconter. C'était un homme austère que je redoutais beaucoup car il parlait rarement et ne souriait jamais.

Après m'avoir écouté, il me regarda un moment en souriant avec une infinie douceur; puis il parla enfin.

D'abord, dit-il, ce n'était pas un taureau mais seulement un taurillon. Ensuite, parmi tous les paysans qui poursuivaient l'animal, il fut le premier à avoir la chance de lui saisir une corne d'une main et le mufle de l'autre en courant à côté de lui.

Il faut savoir, me dit-il, que quand un bovidé est en train de courir près de vous, si sa patte de devant qui est de votre côté repose sur le sol et que l'autre est relevée pour faire un pas, le corps de l'animal qui ne repose que sur 3 pattes est alors en équilibre précaire. Pour me faire comprendre il me demanda d'imaginer une table avec un pied de cassé qu'il suffisait de pousser légèrement vers ce pied pour la faire tomber.

Donc, pour en revenir au taurillon, il avait suffi qu'il lui donne un coup d'épaule vers le garot au bon moment pour le faire trébucher, après quoi ils étaient tombés tous les deux.

*Sans doute mon **pëpé** voulut-il casser la légende. Il ne fit que la grandir, car il fut de ce jour, pour moi, l'homme qui d'un coup d'épaule, envoyait les taureaux au tapis et je le voyais, dominant de sa haute taille, un sol jonché de bestiaux les pattes en l'air.*

pëpyâ : peupler et surtout se reproduire **lé gôrê d'inde ö pëpye b(éin)** (Les cobayes ça se reproduit abondamment)

për 1° : pour. **ö l'é për li k'i'ô fouê** (C'est pour lui que je le fais) Ou **i ô fouê për li mê i n'ô frê pâ për une'âtre** (Je le fais pour lui, mais je ne le ferais pas pour un autre) en français on dit : un autre en **patois une âtre** c'était pour un beau bruit des mots. **t'arâ ma mou(éin) su la goule për te fouére tézâ** (Tu auras ma main sur la figure pour te faire taire)

ö n'é pâ dô z'afouére për nou z'âtre (Ce ne sont pas des choses pour nous) ça ne nous concerne pas.

é t'ö për anë ou për demou(éin) (Est-ce pour aujourd'hui ou pour demain) ce qui annonçait des propos malveillants dictés par l'impatience.

për m(éin) : pour moi, à ma place. **i pouré pâ mê t'ô fêrâ bé për m(éin)** (Je ne pourrai pas, mais tu le feras bien à ma place)

për m(éin) ö s'ara fouê de m(éin)me (Pour moi ça s'aura fait ainsi) d'après moi ça se sera passé comme ça.

për pouvait aussi avoir le sens de : par-devers soi **i é pisé përtou é bé ö l'é tërJou meu ke dô z'avâ gardé për tâ** (J'ai uriné parout ? Eh bien c'est encore mieux que de l'avoir gardé pour toi)

ö l'é për se fouére (C'est pour se faire) : c'est sur le point d'être fait

ö n'an n'ara për ô dire (Il y en aura pour le dire) pour colporter de mauvais propos.

ö n'an n'a për fouére nimporte dëke (Il y en a pour faire n'importe quoi)

për ke le mintise su chô bidê ö l'arê fiu ke le le pousisian (Pour qu'il montât sur ce cheval il aurait fallu qu'ils le poussassent)

për r(éin) (Pour rien) **le s'é bé gâté për r(éin)** (Il s'est bien fâché pour rien) sans motif.

për dëk ou **për dëk** (Pourquoi ?) **për dëk ô z'â tu fouê** (Pourquoi l'as-tu fait ?) **ê për dëk cheu** (Et pourquoi ça ?) était une interrogation qui avait la valeur

d'une protestation.

përk' (Pour que) *si ö t'é k'mandé ö l'é përk'ö sêJe fouê* (Si ça t'est commandé c'est pour que cela soit fait) pour que tu le fasses évidemment !

an përk (En pour que, en échange, pour cela). *i te doun'ré dô poume ê tu me dounerâ dô përyin an përk* (Je te donnerai des pommes et tu me donneras des petites poires en contrepartie)

përtou : (Partout. De *per tot* au X^{ème} siècle qui voulait dire : par tout lieu)

2° : Dans certains cas **për** signifiait : par **për ô fouére ö fedra pâsa përi** (Pour le faire il faudra passer par lui) pour être autorisé à le faire il faudra obtenir sa permission. *ö ne se këmou(éin)sera ke përi bè* tan* (Ça ne sera commencé que par beau temps) nous ne commencerons que s'il fait beau.

i alon pâsâ përi la fourâ (Nous allons passer par la forêt) **le marâ s'a musé dan la mouézin përi la cHatounére** (Le matou s'est glissé dans la maison par la chatière)

përi dâre par derrière, à ne pas confondre avec **dan lé dâre** dans les derrières. L'un indique l'endroit où l'on passe : **a pâse përi dâre** (Elle passe par derrière) et l'autre l'endroit où l'on est **a l'é dan lé dâre** (Elle est dans les parties arrière)

percHâ uniquement utilisé pour **percHâ dô livre** (Recouvrir des livres d'une enveloppe protectrice).

*C'était la grande cérémonie familiale, presque officielle, qui suivait de peu la Rentrée Scolaire où nous recouvrons nos livres d'un papier artistement plié pour en enserrer étroitement la couverture. Et c'était là une chose bien utile, car la tendance de cette époque était la stabilité, et la même édition était utilisée dans plusieurs écoles et pendant beaucoup d'années, si bien qu'on pouvait passer plusieurs années sur le même livre, ce qui permettait à l'enfant d'en posséder d'une façon parfaite le contenu sous tous ses aspects. Puis on pouvait soit le transmettre, soit le garder précieusement comme **lé vieu** l'avaient fait avant nous avec leurs Livres de Prix et leur Bible. Dans beaucoup de maisons ils constituaient l'essentiel de la bibliothèque familiale.*

*Il fallait donc bien **lé percHâ** , car, en outre, la propreté des tables où on les consultait, entre les repas et la cuisine, était relative. Pour les couvrir il y avait le "papier journal" et parfois, mais c'était un luxe, le beau papier jaune du boucher, un peu granuleux dans son épaisseur, mais lisse en surface et presque imperméable,. Mais il fallait avoir des relations pour en obtenir. Puis vint un papier fait exprès, bleu outremer, un peu épais et très solide, qu'il fallait acheter. Certains avaient aussi du papier d'emballage, du Papier KRAFT écru.*

Notre voisin le Braconnier avait ainsi une splendide bibliothèque qui fit l'admiration de ma prime enfance car elle pouvait compter une vingtaine de livres. Il y avait là non seulement les manuels scolaires de plusieurs générations, mais aussi leurs livres de prix, cartonnés de rouge et dorés sur tranche. Il me les prêtait volontiers et particulièrement le plus beau des livres que j'ai pu lire. Il se nommait : Les Robinsons suisses. Tout petit, j'en admirais les illustrations, d'images en noir et en pleine page, regorgeant de détails, en un fin dessin à la plume. Et aussi on m'en lisait des passages. Plus tard, il me l'apportait à chaque fois qu'une maladie me clouait au lit.

C'était l'histoire d'une famille suisse naufragée sur une île déserte, gérée démocratiquement par le père, qui réinventait l'agriculture, l'industrie, la chasse et bien d'autres choses.

Un jour, devenu grand, je me suis acheté des livres, avec mes sous et l'aide de mes

parents et j'en avais que le Braconnier n'avait pas lu, mais dont il avait entendu parler. Je l'invitais à visiter ma bibliothèque en le priant d'emprunter ceux qui lui plairaient.

Je le revois encore : il les regardait avec son œil fureteur de chasseur, et une de ses mains se promenait le long de la rangée de livres pendant qu'il caressait son pouce d'un index fébrile. Puis il en choisissait un (et je crois qu'il les visita tous ainsi)

Il les prenait, les ouvrait avec d'infinies précautions, en lisait quelques pages, en plusieurs endroits, puis il les replaçait religieusement. Finalement il n'en prit aucun et, comme je le pressais d'en choisir il me répondit « **une âtre fê i n'é pâ kôre b(éin) lu tou lé m(éin)** » (Une autre fois : je n'ai pas encore bien lu tous les miens) Arrivé au bout de mon chemin, je pense aujourd'hui que personne ne peut affirmer avoir bien lu tous ses livres.

percHe féminin : 1° : perche spécialement : longue pièce de bois poussée sur une cépée, sans ramification latérale importante et utilisable pour faire des clôtures, des piquets des barrières, des étais pour soutenir des tas de paille ou de foin mal équilibrés etc.

percHi masculin : portion de forêt ou de haie où on laisse croître les rejets de cépées pendant longtemps, pour en faire des perches.

2° : aiguille d'attelage pour les instruments aratoires traînés par les bœufs sur laquelle se fixait le joug au moyen de **l'anbiê** Pour les charrettes on disait plutôt **l'ayuille** (Aiguille).

perdisyin féminin : état de ce qui est en train de se détériorer (récolte, mobilier, maison, et même vie familiale). **avêk chô tan mouyasou lé bié son t'a la perdisyin** (Avec ce temps pluvieux les blés vont être perdus) pas encore tout à fait, mais ça pourrait bien arriver. **avêk chô cHéti tan lé z'afouère son t'an perdisyin** (Avec ce mauvais temps les affaires, les récoltes sont en train de se perdre): le mal est déjà fait.

avêk sa bouêri le va mênâ son mouénaJe a sa perdisyin (Avec sa boisson : sa manie de trop boire, il va conduire son couple, sa famille, à sa destruction)

pére : masculin : père. C'est aussi une formule plutôt respectueuse qui s'ajoutait au nom d'un homme : voir à **mére**

Dans notre village, si la femme était la gestionnaire, **le père** était le détenteur, surtout symbolique, de l'autorité. En fait il intervenait rarement, mais on l'invoquait. **i ô diré a ton père** (Je le dirai à ton père) Quand on entendait cela, ça ne rigolait plus. Et ceci me rappelle une bien douce histoire.

En cet après midi d'été, pendant les grandes vacances, quelques copains passèrent me chercher. Ma mère ne les aimait pas beaucoup, sous prétexte « qu'ils étaient mal élevés. » Cependant, devant eux, elle n'osa pas refuser et elle se contenta de dire que je les rejoindrai quand j'aurais terminé ma copie.

Cette copie n'avait pas été programmée mais je devais en faire, parfois pour améliorer mon écriture qui était, paraît-il, fort maladroite. Le texte choisi me parut bien long, mais je me mis courageusement à l'ouvrage, si bien que j'eus bientôt terminé.

Mon travail fut jugé mauvais et je fus condamné à recommencer, ce que je fis en m'appliquant, un peu rageusement, il est vrai. Le temps passait...

Quand j'eus enfin terminé il apparut que j'avais oublié des accents et c'était

certainement vrai car j'ai toujours été fâché avec les accents, surtout circonflexes qui n'ont souvent pas d'autre utilité que de témoigner du passé glorieux de notre langue. Bref, il fallait encore recommencer et la soirée allait être trop avancée pour que je puisse rejoindre mes camarades.

D'un geste rageur je froissais la page incriminée et je fus condamné à aller montrer mon cahier à mon père qui labourait **dan lé bounâde** (Dans les Bonnaudes) un champ situé à trois ou quatre cent mètres **dô linâ**

C'était l'horreur, mais il ne fut pas possible de marchander un recours en grâce.

Je partis lentement avec ce cahier plus lourd que le boulet du condamné. Je fus rejoint par le Braconnier, qui me demanda seulement où j'allais, car il parlait peu. Il devina mon désarroi et me prit sur ses épaules, ce qu'il ne faisait pas souvent.

Nous arrivâmes au champ au moment où l'attelage venait vers nous, superbe dans la lumière du soir. **sultane** la grise avançait dans le sillon frémissante sous l'effort à côté de Dora, la blonde, puissante et paisible comme un tracteur, et, derrière, mon père penché sur la **braban** qu'il maintenait dans le droit chemin.

Ils s'arrêtèrent près de nous dans la **ch(éin)tre** Mon père fut surpris de notre visite pour le moins inattendue, et il échangea tout d'abord, avec le Braconnier, quelques mots que je ne pus écouter, tant j'étais ému. Puis il me demanda l'objet de ma visite. Je répondis que je venais lui montrer mon cahier, sans préciser pourquoi. Il fut visiblement touché d'une telle sollicitude, au point qu'il me le dit en oubliant son **patoï** Alors, sous l'œil complice du Braconnier, il feuilleta distraitement mon cahier, dont certaines pages étaient quand même fort jolies et ne s'attarda pas sur la page froissée. Je respirai !

Il me rendit mon cahier avec un compliment et un petit baiser dans les cheveux, chose dont il était fort avare.

Le Braconnier avait disparu.

Puis mon père fit tourner ses chevaux pour reprendre son ouvrage. Pendant que l'attelage s'éloignait je restai seul près de la haie à le regarder, penché sur sa **braban** derrière ses deux chevaux, qui tiraient fort en secouant l'encolure et la tête, car le champ était en pente et la terre était lourde. Je les regardai pendant un long moment, puis je rentrai, plus soulagé que joyeux.

J'évitai ma mère qui, du reste, ne me demanda rien, tant elle pouvait être sûre que justice avait été rendue.

Dans ces pages j'ai souvent présenté mon père comme un homme truculent, haut en couleur, rabelaisien, aimant les gauloiseries et il était bien tout cela. Mais ce n'était pas seulement le lecteur de Rabelais, c'était aussi le lecteur de du Bellay, de Ronsard, de Hugo, de Vigny et surtout de Voltaire dont il adorait la correspondance et aussi de la Petite Flore de Bonnier.

Il était aussi courageux et infiniment généreux et il le sut bien montrer pendant la guerre.

La position du **linâ** isolé au milieu des champs et près de la forêt, fit qu'il passa chez nous, pendant toute la durée de la guerre, des gens de toutes sortes, qui avaient en commun un besoin d'aide urgent, car ils étaient dans la peine et dans la clandestinité.

Quand un de ces vagabonds entra dans la cour de la ferme mon père lui posait toujours trois questions préalables : « As-tu soif, as-tu faim, veux tu dormir ? » Une fois ces questions réglées il faisait plus ample connaissance et ne ménageait ni son hospitalité ni son aide. Nous avons ainsi vu passer et hébergé :

Un groupe de soldats de l'armée française en déroute qui conduisait une bonne centaine de chevaux. Ils abandonnèrent en partant leurs armes que mon père remit

*plus tard aux Forces Française de l'Intérieur, voir **krëcHe** ;*

Un soldat isolé de la même armée qui était malade et qu'il fallut soigner plus d'un mois avec le secours de notre voisin, le Bon Docteur, et, quand il fut remis sur pied mon père lui donna de ses vêtements civils auxquels il ajouta sa bicyclette pour qu'il puisse rentrer dans ses foyers;

Une famille de tziganes composée d'un sévère patriarche et de nombreuses filles superbes et de tous âges, qui se baignaient complètement nues dans le lavoir de la Fons de Vaillé sous les yeux ébaubis des vieux paysans. Toute la famille vécut exclusivement de lait et de pain qu'ils achetaient chez nous, pendant deux ou trois mois, jusqu'à l'arrivée des mâles de la famille qui étaient visiblement des déserteurs et qui emmenèrent tout le monde au bout de quelque temps ;

*Une famille de juifs qui échappèrent de justesse à la police de Niort en fuyant à travers champs où mon père, averti par l'un d'eux, alla en **mue a gôrê** les recueillir. Ils restèrent avec nous plus d'une année ;*

Un réfractaire au travail obligatoire en Allemagne, natif de l'Aisne, qui resta caché dans notre ferme pendant deux années au moins ;

Un aventurier juif qui revint épisodiquement pendant toute la guerre et se révéla être un diamantaire d'Anvers, quand il revint après la Libération, pour récupérer ses papiers et quelques menus objets que mon père avait cachés dans l'épaisseur du mur du cimetière;

Une population de jeunes gens en fuite devant l'occupant, qui venaient parce que mon père avait aménagé et déclaré une vieille maison que nous possédions au voisinage de notre ferme, comme Auberge de la Jeunesse. Il y eut parmi eux bon nombre de communistes avec qui mon père refit le monde, et aussi des jeunes qui ne souhaitaient pas donner de détails sur eux-mêmes mais qui furent aussi bien reçus que les autres, tous ne restaient que quelques jours car ils vagabondaient d'auberge en auberge ;

Enfin, après la fin de la guerre, il y eut un soldat de l'armée allemande en déroute, affamé et mal vêtu, parlant très peu le français, qui voulait retourner chez lui et qui était complètement perdu. Là encore mon père donna quelques uns de ses vêtements civils, lui chercha une bicyclette et des cartes sur lesquelles ils échafaudèrent tant bien que mal un itinéraire, et il partit avec un gros baluchon de nourriture non sans avoir insisté pour embrasser mon père et aussi ma mère, qui n'y tenait pourtant point trop ;

Et quand tout cela fut fini mon père oublia tout, aussi simplement qu'il l'avait fait.



Et, en plus, il trouvait encore le temps de me fabriquer des jouets : il y eut une automobile, à laquelle succéda un avion qui utilisaient tous les deux les roues de mon landau.

përfitâ : 1° : se fortifier, grandir et grossir, bien se développer. *lé bëdö përfitan b(éin) kan t'le nôrin é bin* (Les petits veaux grandissent bien si le terroir qui les nourrit est de qualité)

tu përfite këm une'u dan n'un boukyin (Tu grandis comme un œuf dans un panier) Car il y avait des périodes dans la vie des enfants où ils ne grandissaient guère, ce qui ne paraissait alarmant pour personne.

ö me përfite dan la goule (Ça me grossit dans la bouche) pouvait vouloir dire qu'on arrivait pas à avaler un plat tant on le trouvait mauvais, ou qu'on ne pouvait plus avaler tant on était rassasié, ou encore qu'on était dans un si mauvais état de santé qu'on n'avait plus le cœur à se nourrir.

2° : profiter, être utile, favorable *té din pâ de la boune êspêse ke ta méJ'ri te përfite pâ* (Tu n'es donc pas de la bonne espèce que ta nourriture ne te profite pas) sous-entendu: que malgré elle tu ne grandis ni ne grossis

përfour masculin : petits gâteaux secs, peut-être bien : petits-fours.

Ils étaient constitués d'une pâte très simple, éventuellement de la pâte à pain, parfois sucrés ou glacés avec un peu de sucre dessus, sans crème ni fruits, ni chocolat.

L'origine de leur nom doit venir de ce qu'on les laissait cuire sur le devant des grands fours de pierres chauffés avec des fagots entiers pour cuire le pain. On en cuisait avec des débris de pâte à pain, surtout pour amuser les enfants.

*Par la suite, quand on a fait des petits gâteaux à la maison, dans le four de la cuisinière, ou quand on a acheté toutes sortes de petits gâteaux secs dans de belles boîtes métalliques peintes, avec de jolies bergères enrubannées courtisées par des joueurs de flûte et de pimpants moissonneurs qui n'en finissaient pas d'aiguiser des faux inutilisables, ou des chasseurs entourés d'une profusion de grand gibier auquel ils ne semblaient pas vouloir le moindre mal, bref, tous les gâteaux secs protégés par ces merveilles ont continué à porter le nom de **përfour***

përi : vient sans doute de périr, trouver la mort ou se détériorer en *patoï* c'était seulement maigrir ou dépérir, s'affaiblir, s'étioler.

se lêsâ përi (Se laisser périr) Pour les humains ou les animaux c'était ne plus se nourrir convenablement, se laisser maigrir et affaiblir. Il arrivait souvent à la fin d'un repas plantureux, que l'hôtesse, qui se faisait un devoir de repasser les plats, essuyant le refus d'un convive repu, lui dise *ê bé é t'ö ke tu veu te lêsâ përi* (Eh bien c'est il que tu veux te laisser dépérir ?)

përlucHâ : purlécher *se përlucHâ* (Se lécher le pourtour de la bouche) C'est ce que font les chats après avoir mangé ou lapé leur lait en produisant de nombreuses gouttelettes qui viennent souiller leurs précieuses moustaches *le cHa se përlucHe* (Le chat se purlèche) il procède à une petite toilette postprandiale.

përlucHâ c'était aussi : lécher autour, par exemple lécher son assiette pour récupérer les dernières traces de sauce ou de crème, qui sont les meilleures.

përlucHëri féminin pluriel : baisers à profusion, agaçants, au moins pour les

témoins.

përmâ ou **prëmâ** ou **përmâ** masculin : premier, **prëmère** ou **përmère** ou **përmère** féminin, première.

përmënâ : promener.

përmënâ le pou(éin) (Porter le pain pour le distribuer aux clients) c'était le travail du boulanger.

përmënâ lé fërmaJé (Transporter les tourteaux fromagers) pour les distribuer sur le passage de la noce.

përmënâ le pikachu (Porter le bâtonnet dans le jeu du **pikachu** Voir ce mot)

përmënâ un bru ou **përmënâ une afouére** (Promener un bruit, ou colporter quelque chose) colporter une rumeur.

On racontait la **rigourd(éin)ne** suivante. Un curé, surpris par le retour inopiné du mari chez une de ses ouailles qu'il courtisait, n'eut d'autre ressource que de se réfugier dans **le bâti dô r'löJe** (Le meuble contenant l'horloge) Dieu savait pourtant que ce meuble, très haut, était fort étroit. Une fois rentré le mari s'étonna de ne plus entendre **le r'löJe tökâ** (L'horloge faire tic-tac) Il en ouvrit donc la longue porte, vit celui qui squattait l'endroit et s'ensuivit ce dialogue :

bé k'é t'ö ke tu fouê chi ? (Eh bien que fais tu là ?)

i me përmëne (Je me promène !)

Réponse qui ne peut manquer de convaincre si on regarde l'horloge représenté à **r'löJe**

përmî dans **ö l'é pâ përmî** (Ce n'est pas permis) cela contrevient aux règles de la bienséance.

përö masculin **përöte** féminin 1° : dindon, dinde.

2° : Jeune garçon ou jeune fille vaniteux, qui faisaient la roue pour se faire admirer en société. On disait d'eux **le fouê son përö** ou **a fouê sa përöte** (Il fait son dindon ou elle fait sa dinde) Voir dans le même sens **se tërkä**

3° : Fritillaire pintade, *Fritillaria meleagris*, Liliacées des terres humides et humifères. On en faisait des bouquets pour offrir **a la dame** (À l'institutrice)

4° : Grues cendrées *Grus grus*,

Ces grands oiseaux, que nous n'avons jamais vus, mais que nous entendions tous les ans aux dernières heures du crépuscule quand elles nous survolaient en poussant leurs appels claironnants, chevrotants, caractéristiques, en octobre, novembre puis au retour en février, mars.

On disait qu'elles allaient entre des villes lointaines, que nous ne connaissions que par nos livres de géographie, comme Poitiers ou Limoges et qu'elles se poseraient dans une étrange région où il n'y avait que des étangs : la Brenne, avant d'aller passer leurs vacances en Espagne ou même en Afrique.

*On disait aussi que c'étaient elles qui effrayaient ceux qui disaient avoir entendu **la cHase galëri** C'était donc des oiseaux merveilleux comme tout ce qu'on n'a jamais vu.*

5° : Grand râteau de près de deux mètres de large avec de très nombreuses dents métalliques montées dans une grande barre de bois perpendiculaire au manche. Ses longues dents métalliques étaient un peu recourbées en direction du manche.

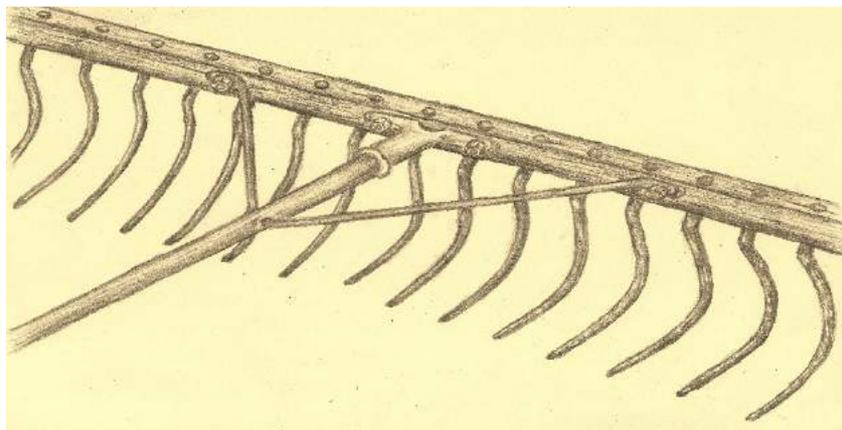
On le traînait derrière soi pour râtelier les derniers brins de foin ou de paille, perdus

dans les champs après que la récolte avait été chargée sur les charrettes. Il cessa d'être utilisé quand la *râteleuze* (Grand râteau à deux roues traîné par un cheval) fit son apparition.

le përo

ö l'arê fu fouère 26 piue mê ö l'éte niJasan ê cHô fi d'yarse de përo é poué si kmode a manayâ ö l'a une piue ô mitan chi a kröcHté

(Il aurait fallu faire 26 dents mais c'était ennuyeux et ce fils de garce de *përo* n'est pas si facile à manipuler, il y a une dent au milieu qui a accroché (elle est tordue)



përsâ : percer. Il se conjugue comme percer. il y avait quelques variations : par exemple *i pëse* était prononcé par certains *i parse* (Je perse)

mé sëni këmou(éin)san a përsâ (Mes semis commencent à germer, à pointer à la surface du sol)

përsâ une dan (Faire une dent) pour un bébé ou un chiot.

përsé masculin *përsaille* féminin : percé, percée.

persail ou **përsail** masculin : Persil, *Petroselinum sativum*, devenu *Petroselinum hortense*, Umbellifères. Son nom français vient de son nom latin qui venait de son nom grec.

Il posait des problèmes car les gens craignaient de le confondre avec la Ciguë comme il a été dit à këcHue c'est pourquoi certains préféraient semer du persil frisé qui est un cultivar; qu'on nomme parfois Petroselinum crispum.

Les feuilles fraîches appliquées en externe sont résolutive comme de nombreuses feuilles vertes (chacun avait la sienne pour guérir les inflammations ou les traumatismes) et la racine est connue comme diurétique et apéritive. Comme elle est particulièrement coriace personne ne cherchait par chez nous à tester ses vertus.

En des temps historiques, pharmaciens et herboristes délivraient le "Bon Sirop des Cinq Racines" solution très sucrée des extraits des parties souterraines des cinq plantes suivantes :

Asperge, Asparagus officinalis, chez nous êsperJe ,

Fragon, Ruscus aculeatus que nous nommions ou bërgâ Toutes les deux des Liliacées,

Ache, Apium graveolens, cousin du Céleri, avec des racines et des pétioles plus grêles,

Fenouil, Anethum Foeniculum,

*Persil Petroselinum hortense, notre **persail** Les trois dernières étant des Umbellifères.*

Et que faisait ce bon sirop? D'abord il sucrant et parfumait délicieusement les tisanes dans lesquelles on le buvait. Et puis il soignait les maladies rénales et urinaires, guérissait les fièvres, bref il purgeait le corps de ses humeurs mélancoliques.

Et comment faisait-il tout cela ? En faisant pisser d'abondance car là est la clef de la santé.

përsé masculin : 1° : Pavie, féminin : variété de pêches dont la chair blanche, juteuse et très ferme adhère fortement au noyau. Cultivées comme les pêches, aux extrémités des rangs de vigne elles se reproduisaient par semis des noyaux. Celles du commerce sont actuellement à chair jaune et moins savoureuses.

*Leur nom français de pavie est aussi celui d'une ville italienne où ils furent cultivés, leur nom en **patoï** de **përsé** rappelle leur pays d'origine qui est aussi celui des pêches : la Perse.*

përsétâ masculin : arbre qui produit les **përsé** qui n'a pas d'équivalent en français puisqu'il s'agit d'une variété de pêches et donc, l'arbre qui les produit se trouve être un pêcher.

përsoune 1° : féminin : personne : être humain. **ö y'avê dô'troi përsoune a la fâre** (Il y avait deux ou trois personnes à la foire) ce qui revient à dire : pas grand monde.

ö l'été t'une boune përsoune (C'était une bonne personne) quelqu'un de bien.

l'é b(éin) de sa përsoune (Il est bien de sa personne) il est beau, il a fière allure.

2° : personne : pas un être humain **i é hucHé përcHé li mê ö y avê persoune** (J'ai appelé vers chez lui mais il n'y avait personne)

përtan : pourtant. **ö s'rê përtan tan de këmou(éin)sâ** (Il serait pourtant temps de commencer) Ou, comme disait la chanson

ö l'é përtan tan përtan tan ma mére (Il est pourtant temps, pourtant temps ma mère)

ö l'é përtan tan përtan tan de me mari'yâ (Il est pourtant temps, pourtant temps de me marier)

Bien souvent on insistait en disant **përtan bé** (Pourtant bien) **ö fëdrê përtan bé lucHâ chô pia** (Il faudrait pourtant bien lécher ce plat) finir complètement de le manger. Voir **për**

përukâ on disait **se fouére përukâ** pour : se faire couper les cheveux, ce qui se disait aussi **se fouére kouéfâ** (Se faire coiffer) se faire arranger la chevelure. À cette époque le travail des capilliculteurs se limitait le plus souvent à manœuvrer ciseaux et rasoirs. Si bien qu'on parlait aussi de **se fouére köpâ lé piâ** (Se faire couper les cheveux)

la përuke féminin : était la chevelure.

Parruqua en italien au XIV^{ème} siècle a donné perruque qui était aussi la chevelure

On aura l'occasion de se cultiver dans ce domaine à **piâ** (Cheveux)

përyin masculin : petite poire, on voudrait dire : "*poirillon*", mais ce mot n'existe pas encore en français. Si le mot n'existe pas la chose existe et même de deux façons :

lé përyin âre (*Poirillons âcres*) voire **âre** Ils avaient la peau brune et rêche voire râpeuse et une chair âcre, amère et terriblement astringente.

lé përyin biankê (*Poirillons blanchâtres*) Leur peau était lisse et douce, vert mêlé de jaune, presque blonde à maturité et leur chair plus blanche, plus farineuse et plus juteuse que celle des *poirillons âcres*. Ils étaient **sukrin** (Douceâtres et un peu sucrés) Leur douceur, à complète maturité, permettait de les manger comme poires à couteau. Malgré leur petite taille ils produisaient des récoltes avantageuses, car les arbres qui les portaient étaient très prolifiques et comme ils avaient prospéré dans nos haies depuis des temps immémoriaux ils atteignaient des tailles considérables.

Bien que petits, plus gros que des œufs de pigeons mais plus petits que des œufs de poules ils étaient bien plus gros que les fruits des poiriers sauvages qui n'atteignent pas la taille d'une cerise.

pouéré ou **pouéra** (Ne pas confondre avec **pouêrà** poirier) masculin : boisson faite avec les **përyin** broyés, pressés et fermentés, qui se laissait bien boire et vieillissait mieux que le cidre de pommes.

përiounâ masculin : arbre qui donne des "*poirillons*". Ils étaient toujours dans des haies où on avait dû les planter. On ne trouvait jamais de germinations ou de petits pieds malgré le nombre prodigieux de **përyin** qui étaient abandonnés et qui pourrissaient sous les arbres. En outre, les troncs des vieux arbres portaient souvent une boursouflure annulaire qui devait être la trace d'une greffe. Ils étaient rares mais il y en avait toujours au moins un par ferme.

pêse féminin 1° : pièce, morceau de tissus utilisés pour rapiécer un vêtement, ou rondelles de caoutchouc enduite de colle pour réparer les chambres à air de vélo quand elles avaient été percées par les épines abondantes par nos chemins.

*Le mot **pêse** évoque pour moi, mon voisin le Braconnier qui mettait des **pêse** à ses costumes, ses costumes de tous les jours s'entend, car il avait aussi un costume du dimanche d'un chic un peu suranné de gentleman-farmer qui avait grande allure.*

*Donc il rafistolait son vêtement de tous les jours en y cousant, aux coudes et aux genoux de grandes pièces rectangulaires en **kouéti** un robuste tissu utilisé pour faire des matelas de plumes ou de paille. Et quand ces pièces se perçaient il se contentait d'en coudre de nouvelles sur les anciennes de sorte qu'il finissait par avoir des articulations blindées par de véritables matelas de **pêse** qui, en contrariant certains de ses mouvements, lui donnaient un air pataud et adorable de gros ourson. Malgré cela, il conservait, je ne sais comment, la possibilité d'exécuter ses mouvements, en cas de besoin, avec une vivacité et une habileté incroyable.*

pêsaille féminin : coupon de tissu neuf que l'on achète chez le marchand.

2° : Parcelles de terrain **lé pêse** étaient un ensemble de petits champs entre **le linâ ê la fourâ** (Le Lineau et la forêt)

pëtâ 1° : faire un bruit sec et bref, péter. **lé cHasou fazian pëtâ lô fouzail dé soulail lëvé** (Les chasseurs faisaient péter leurs fusils dès soleil levé) : dès l'aube. Parfois émettre un bruit plus confus, intempestif et répréhensible comme **pëtâ de la goule** qu'on a cité à **goule** Et, comme vous l'attendiez : autoriser la libération bruyante de gaz intestinaux qui n'était pas plus, ni pas moins, une incivilité que se moucher ou éternuer. Tout au plus risquait-on de s'attirer la remarque suivante

ö cHaline a sale (Il fait du tonnerre à Salles, voir **cHaline**)

*Et ce serait faire injure à mon père de ne point l'évoquer dans cette rubrique. D'abord parce que, après avoir émis un pet sonore, il ne manquait pas de me dire **pase chô chi antre té dan tu me dirâ si ö y'a dö nouk** (Passe celui-ci entre tes dents, tu me diras s'il y a des nœuds)*

En outre, il était beaucoup trop bien élevé pour péter au cours des repas, surtout quand nous avions des invités. Donc, quand l'envie lui en prenait et que nos invités n'étaient pas des personnes que nous avions coutume de recevoir, il se levait, s'excusait sans préciser aucun motif, puis sortait de la maison et repoussait la porte derrière lui. Ensuite il lâchait un pet tonitruant, juste contre la porte, de manière à ce que tout le monde puisse l'entendre autour de la table.

Aussitôt après il entrait, avec un air angélique de première communiant, pour se réjouir en lui-même des mines de nos convives. Les uns s'efforçaient d'avoir l'air innocent de celui qui, n'ayant rien entendu, n'a aucun sentiment à montrer; d'autres, cramoisis, tâchaient de réprimer; à grand peine, une violente envie de rire, d'autres enfin ne pouvaient s'empêcher de paraître discrètement et silencieusement offusqués. Mon père se rasseyait alors et reprenait la conversation là où il l'avait laissée.

Moi je m'en amusais beaucoup sans rien en montrer et je croyais que mon père faisait cela par jeu. Je me demande aujourd'hui si, perfidement, il n'en faisait pas une expérience qui lui apprenait beaucoup plus sur ses invités que bien des tests psychologiques.

2° : **pété** ou **peuté** masculin, **pétaille** ou **peutaille** féminin : tourné, aigri. C'était le résultat de fermentations non souhaitées (malo-lactique entre autres) qui se produisaient dans certaines boissons, le cidre surtout. Cela conduisait à la formation de liquides qui dégageaient des odeurs complexes de fientes de poules et d'aigre. **le n'avian t'oyu ke dô sidre pété pēr lé batri** (Ils n'avaient eu que du cidre aigri pendant les battages) ce qui se produisait chez certaines personnes diablement économes !

3° : **pétou** masculin, **pétouze** féminin : péteux, péteuse, et ici précisément : ceux qui pètent.

pétou désignait ou qualifiait aussi ceux qui étaient peureux ou honteux **le s'analé tou pétou** (Il est parti tout confus)

Voir **pétrôlâ** (Faire des petits pets)

pétouère féminin : jouet : pétoire, ou, éventuellement : cul. Voir ce mot.

pëta (sans accent circonflexe sur le **a**) masculin : petite tache faite par une petite quantité d'une matière quelconque. **i é fouê ékyisâ de la fouanye ê avoure i an n'é dô pëta përtou su la goule** (J'ai fait éclabousser de la boue et maintenant j'en ai des petites taches partout sur la figure)

pëtasé masculin, **pëtasaille** féminin : celui ou celle qui avait des taches de quelque chose et aussi celui ou celle qui avait des points de pigmentation, des éphélides, sur la peau.

avâ la pè* pëtasaille (Avoir des taches de rousseur sur la peau) **avâ la goule pëtasaille** (Avoir des éphélides sur la figure) C'était aussi utilisé pour désigner les petites cicatrices laissées parfois par la varicelle ou jadis par la petite vérole.

En ancien français le peta étaient une tache, une verrue qu'on nommait ainsi par comparaison avec une sorte de petits pois.

pëtatînâ : 1° : piétiner, aller et venir à petits pas, bien frappés sur un petit

espace, surtout pour marquer son impatience. Manière de se déplacer à petits pas, prudents et têtus, à la manière des vieillards.

2° : marcher en laissant des traces de chaussures sales sur les sols des appartements. *v(éin) pâ pëtatînâ dan la piase avoure k'i l'é Jansé* ou *avoure k'a l'é Jansaille* (Ne viens pas piétiner, faire des traces de pas sur le sol de la salle commune maintenant que je l'ai balayée ou qu'elle est balayée)

pëtatini toujours au pluriel : traces de pas, de piétinement sur le sol.

pëtéré masculin : souvent on précisait *tourtè** *pëtéré* gâteau de pommes de terre, selon *louizète* Au *linâ* on disait plus volontiers *tourtè** *troufié* ce qui revenait au même, les pommes de terre étant chez l'une *dô poume de tè*r* et chez l'autre *dô troufyé*

C'était fait de pommes de terre en purée, additionnées de sucre en poudre, d'œufs dont les blancs étaient battus en neige et de *fërmaJe mou* (Fromage blanc de chèvre) le tout cuit au four. Quand on servait cela à table c'était, tout à la fois, le plat de résistance et le dessert.

LALANNE dit *patare* pour pomme de terre.

pëti : petit, peu. *si p'ti k'ö sërê ö l'é meu ke r(éin)* (Si peu que ça serait c'est mieux que rien)

un p'ti un peu *v'lâ bouère ? un p'ti si ö s'pë* (Voulez-vous boire ? Un peu, si ça se peut)

pëtin masculin : petit pied de petit enfant, comme disaient les adultes, pour être compris bébés.

pëtökâ : frapper, donner des coups relativement légers ou avec de petites choses comme les billes *i m'an va te pëtökâ* (Je vais te frapper) signifiait dans ce cas : je vais frapper ta bille avec la mienne, pour l'expédier loin de son but.

pëtökaille féminin : volée de coups légers, pas bien méchants.

pëtöké pëtökaille masculin et féminin : qui a été légèrement frappé.

pëtouère féminin : petit jouet pour les enfants, qu'ils pouvaient se fabriquer eux-mêmes, formé d'un tube prélevé sur la plus grosse rémige d'oie (que l'on pouvait trouver sur *un piuMAIL*) dans lequel on insérait un petit piston taillé dans du bois tendre. Pour l'utiliser il suffisait de planter, successivement, chacun des deux bouts du tube dans des rondelles de pommes de terre de manière à en prélever deux petits morceaux qui obstruaient les deux bouts du tube. On poussait ensuite un des morceaux avec le piston, ce qui comprimait l'air du tube. Lorsque la pression était suffisante elle éjectait l'autre morceau avec un petit pet sec. Il était ainsi possible d'organiser des duels, mais à courte distance.

pëtouère pouvait aussi désigner le trou du cul, seulement dans ses relations avec les pets *fouê din tézâ ta pëtouère* (Fais donc taire ta pétoire) cesse donc de péter.

louizète aime évoquer son grand-père, qui confirmait son approbation à ses interlocuteurs, par cette formule *t'â rézin mon kanin tu biJerâ ma pëtouère* (Tu as raison mon canon, tu baiseras ma pétoire) Le canon étant plus prestigieux que ces mauvais fusils qualifiés de pétoires, il reconnaissait probablement ainsi la supériorité de son interlocuteur, (*se non e vero, e bene trovato*)

pëtounâ : pester, grommeler, bougonner de façon tout à fait audible, sans éclat de voix, et sans se soucier d'être entendu. Rouspéter pour soi-même, parce que ça soulage.

pëtrase féminin : 1° : colère légère et soudaine, irritation, mauvaise humeur qui conduit à ronchonner, pester, vitupérer, rarement à des gestes agressifs vifs ou violents. *le m'a foutu dan z'une de ché pëtrase* (Il m'a mis dans une de ces colères : il m'a mis hors de moi !) On disait cela à la cantonade sans avoir vraiment le désir d'être entendu ni écouté.

2° : embarras, ou même gêne, dèche *le son dan la pëtrase* (Ils sont dans la gêne) pas tout à fait dans la misère.

pëtrôlâ : faire des pets petits et nombreux en chapelet.

louizête raconte une plaisante histoire qui montre que des gens qui n'étaient point de chez nous, avaient parfois intérêt à s'adapter à notre parler. Une de ses voisines avait fait venir le vétérinaire en consultation pour sa jument qui avait des coliques, chose qui pouvait être très grave. L'homme de l'art demanda à cette brave femme qui n'était point trop délurée « A-t-elle des gaz ? » Il obtint la réponse suivante, confuse et sans rapport avec sa question : « Deux litres ». Alors il reprit « **pëtrôle t'elle ?** » Et ainsi fut-il compris !

pëtrôle féminin, en plus d'être le pétrole comme il sera expliqué plus loin, c'était une fleur blanche à jolis pétales bifides et à calice renflé, qu'on faisait éclater par pression entre le pouce et l'index pour obtenir un petit pet sec, propriété qui lui vaut les noms français de Claquet ou de Pétarde. C'est le *Silene inflata*, Caryophyllacées, dont on mange les jeunes pousses comme les asperges, dont elles ont le goût en un peu plus sucré. Et ses racines mises dans les eaux des lessives faisaient, comme la saponaire, un savon doux

pëtrôle féminin : *la pëtrôle* était : le pétrole.

lampe a pëtrôle (Lampe à pétrole) nos jolies lampes aux réservoir de faïence ornés de fleurettes, rempli de pétrole qui montait dans *la mèche* (Mèche) et brûlait dans *le ver de lampe* (Verre de lampe) Tout cela est mieux expliqué à *chHandèle* Si on voulait plus de lumière, il fallait allonger la partie supérieure de la mèche, celle qui était exposée à l'air, en la remontant avec sa molette. Ainsi ça éclairait mieux, mais pas beaucoup quand même et ça fumait un peu, et pourtant c'était la seule source de lumière pour les femmes qui brodaient à la veillée, non loin du foyer de la cheminée, *sou la lampe a pëtrôle pandu ô piancHê* (Sous la lampe à pétrole suspendue au plafond). C'est ainsi qu'elles ont fait des broderies admirables de finesse, dont nous ne pouvons aujourd'hui apprécier les détails que grâce aux feux de l'électricité, car nos yeux ne sont plus aussi bons que les leurs, ou sont peut-être plus paresseux. Voir aussi *lanterne tanpête* .

pëtucHâ : grommeler, ronchonner entre ses dents en général pour protester avec un peu de discrétion. C'est un peu synonyme de **pëtounâ** ou de **ratounâ** et un peu plus véhément que **mëloumâ** . Tous ces mots caractérisaient le plus souvent les attitudes des vieilles femmes, qu'on n'écoutait plus guère, ou en tous cas pas assez à leur goût.

peu : pas beaucoup, peu, on utilisait plus souvent le mot **yére** (Guère)

En 1080 on disait **poi** pour : peu et en **patoï** il nous en est resté l'expression **ni peu ni poi** utilisée dans les réponses aux quémanteurs indiscrets **t'an n'arâ ni peu ni poi** (Tu n'en auras ni peu ni peu) autant dire : rien du tout.

peure : pouvoir. **i pë tu pë le** ou **a pë** (Je peux, tu peux, il ou elle peut) **i pëvon vou pëvé le** ou **a pëvan** qui devenait petit à petit **i pouvon vou puvé le pouvan** (Nous pouvons, vous pouvez, ils ou elles peuvent)

i pouré tu pourâ le ou **a poura** (Je pourrai, tu pourras, il ou elle pourra) **i pouron vou pouré le pouran** (Nous pourrons, vous pourrez, ils pourront)

i pouvê tu pouvê etc. (C'est comme en français : je pouvais etc.)

i é pouyu parfois **i é pëyu** (J'ai pu).

pouyu était toujours utilisé par **lé vieu** souvent **lé Jêne** disaient **i é pu** Suivons donc les anciens. **l'a bé asayé mê l'a pâ pouyu** (Il a bien essayé mais il n'a pas pu) **un p'ti de moué i arê pouyu ô fouére** (Un peu de plus j'aurais pu le faire) il s'en est fallu de peu que je puisse.

Et ce petit dialogue :

për'ô fouére ö l'arê fiu ô peure (Pour le faire il aurait fallu le pouvoir)

ê mâ i te di ke l'arian pouyu (Et moi je te dis qu'ils auraient pu)

téze te din tâ chi pë pu Jambe lëvâ (Tais-toi donc, toi qui ne peux plus lever la jambe) toi qui es handicapé par l'âge à ne plus pouvoir marcher.

ê v'lâ ê pâ peure ö l'é cheu la viëyëri (Vouloir et ne pas pouvoir; c'est ça la vieillesse)

ö s'pë (Ça se peut) était souvent une fin de non-recevoir : on n'était visiblement pas d'accord, mais on ne souhaitait pas discuter davantage. C'était à comparer avec **p'té t'bé** (Peut-être bien) où il subsistait encore un petit doute. Enfin avec: **ö s'pë bé** (Ça se peut bien) il y avait tout juste l'espoir qu'on serait disposé à vous croire.

pëzâ : peser, dans ses différents sens français. 1° : Avoir du poids **ö pëze yére** (Ça ne pèse guère : ça n'est pas lourd)

2° : Mesurer un poids **on pëzê lé gôrê ê lé moutin dan la mue su la baskule** (On pesait les porcs et les moutons dans une sorte de civière spéciale, sur la bascule. Voir **mue**)

3° : S'appuyer sur quelque chose, faire porter son poids sur quelque chose **ö pëze sur la gâche** ou **ö pëze su la drête** (Ça pèse sur la gauche ou sur la droite), signifiait que le chargement ayant été mal fait, mal équilibré, le poids de la charretée se portait davantage sur une roue et que le cheval devait faire des efforts particuliers pour aller droit.

ö pëze an âre (Ça pèse en arrière): c'était désastreux, car la charretée était mal équilibrée, et tout le poids se reportant à l'arrière cela soulevait l'avant, l'essieu et les roues étant au milieu, si bien que le cheval lui même avait tendance à être soulevé. Ses prises au sol se trouvaient alors diminuées, ce qui rendait sa traction très pénible.

ö va köre pëzâ su ta rou (Ça va encore peser sur ta roue) ce qui pouvait signifier selon les cas : c'est encore à toi que va échoir tout le travail ou toutes les responsabilités, ou c'est encore toi qui va subir tous les reproches.

pëzan masculin **pëzante** féminin : lourd, lourde, qui a du poids.

pëzan masculin : ce mot concernant les hommes et les femmes, dérivait du

français : paysan et il était utilisé par les cultivateurs pour se désigner eux-mêmes.

*Ils parlaient volontiers d'eux-mêmes avec une sorte de dérision mêlée de fierté. **ö fô pâ être b(éin) fin pèr être pézan** (Il n'est pas nécessaire d'être très intelligent pour être cultivateur) et ajoutaient **ö n'é pèrtan pâ une afouère bènézaille** (Ce n'est pourtant pas une chose facile)*

Car ces petits seigneurs peinaient durement sur un royaume qui ne dépassait guère une dizaine d'hectares Et ils parlaient de leur métier avec une orgueilleuse humilité. Combien, comme mon père, qui auraient pu gagner leur vie mieux et plus facilement en ville, sont restés sur cette terre qu'ils auraient cru trahir en la quittant.

Et puis il n'était pas facile de renoncer à l'honneur d'être le maître d'un royaume, même dérisoire, en se croyant utile, voire indispensables à la société, sinon à la patrie toute entière.

*C'était ça le **pézan** qui doutait fièrement de lui même, je l'ai bien compris quand j'étais avec eux. Où sont-ils, ceux-là, aujourd'hui ?*

pi : 1° : pire. **ö l'é pâ si pi** (Ce n'est pas si pire) ce n'est pas pire.

ö y'a pâ pi (Il n'y a pas pire) le désastre quoi !

ö l'é pâ pi (Ce n'est pas pire) ça ne va pas plus mal.

ö y'a pi et même **ö y'a tou py(éin) pi** (Il y a pire et même : il y a beaucoup pire) donc il n'y a pas de raison de se plaindre.

ö va pâ pi (Ça ne va pas plus mal) était la réponse obtenue quand on s'informait de la santé de quelqu'un. Cela signifiait qu'il allait bien, car il était difficile à un paysan d'avouer que les choses n'allaient pas si mal.

pu k'ö va pi k'ö l'é (Plus ça va, plus c'est pire) ça va de mal en pire.

2° : et puis. **mâ pi tâ** ou encore **m(éin) pi té** (Moi et puis toi) **méJe din pi te tézrà** (Mange donc et puis te tairas) mange et tais toi.

piâ masculin : 1° au singulier **le piâ** désignait la chevelure.

avâ le piâ cHarbouné (Avoir les cheveux charbonnés), avoir une chevelure brune, être brun.

avâ le piâ kouête de vacHe (Avoir une chevelure couleur queue de vache) ce qui pour les femmes de notre petit coin, signifiait : être blonde, je ne sais pourquoi, car les queues de nos vaches parthenaises étaient plutôt sombres.

En tous cas, beaucoup ne trouvaient pas cela beau et pensaient même que ce n'était point gage de vertu. Ma mère, qui était d'un blond vénitien, en souffrait beaucoup et reniait cette chevelure qui eut pu être superbe si elle ne l'avait pas enserrée dans un austère chignon.

2° : au pluriel **lé piâ** étaient les cheveux **se fouère köpâ lé piâ** (Se faire couper les cheveux) Voir aussi **pèrukâ** Dans certains cas il fallait bien utiliser le singulier **i krê ke tu m'â fouê méJâ un piâ avêk ta sâse** (Je crois que tu m'as fait manger un cheveu avec ta sauce)

un kouê de piâ (Une mèche de cheveux)

avâ dô gran piâ (Avoir des grands cheveux) ou **avâ lé piâ lin** (Avoir les cheveux longs) qui pouvait se dire **avâ le piâ lin** (Avoir une longue chevelure)

*Cet état fut le mien pendant toute mon enfance, car j'étais frisé (voir **frizé de banyâ**) et ma mère trouvait mes cheveux trop beaux pour être coupés.*

Cela fit que, quand j'arrivais au collège, ce genre de coiffure fut jugé efféminé et me fit nommer le Pédé et, par comble de malheur, mes initiales étaient, et sont encore P D.

Et cela fut à l'origine d'une triste aventure.

Au début de ma première année de collège, à la fin du premier mois de pensionnat, je fus autorisé à retourner passer un week-end dans ma famille. Je racontais alors à ma mère une chose qui m'avait fort amusé : un de mes camarades avait, sur son lit, dans ce dortoir où nous étions plus de cinquante, des draps sur lesquels étaient brodées ses initiales. Je trouvais la chose ridicule. Hélas, ma mère se méprit totalement sur mes opinions et elle crut que je désirais avoir d'aussi beaux draps. En outre, comme elle était un petit peu vaniteuse, elle entendait que son fils ne soit pas moins bien pourvu que ses camarades.

Aussitôt après mon départ elle se mit à l'ouvrage, et, en gardant ses vaches au pacage, elle broda tant et si bien que, dès mon retour, le mois suivant, elle eut la fierté de m'offrir un drap magnifiquement brodé, de ces deux malheureuses initiales, censées afficher mes inclinations sexuelles tout en suscitant l'hilarité de mes camarades, chaque soir, à l'heure du coucher. Au milieu de cette population niaise et sans pitié, je dû supporter de fines plaisanteries, jusqu'au moment où, ayant grandi en forces et en méchanceté, je devins capable de faire taire les plaisantins.

Je n'osais, bien sûr, jamais raconter cela à ma mère, ce qui fit qu'elle me broda d'autres draps, aujourd'hui usés, mais dont il me reste un petit bout de broderie en souvenir.



Il y a plus réjouissant : mon père et notre voisin le Braconnier étaient deux bons amis et en plus, complices pour bien des choses.



Le Braconnier et mon père.

Ils se coupaient mutuellement les cheveux, comme beaucoup de messieurs dans nos villages. Le Braconnier, velu comme un ours, était assis devant la cheminée et se chauffait les pieds. Il avait un mouchoir autour du cou pendant que mon père lui coupait les cheveux. Celui-ci tira le col de la chemise pour dégager le cou qui était

*fort chevelu et regardant dans la chemise il dit cette jolie phrase **i krê b(éin) ke t'à dô piâ Jusk'ô kru dô chu** (Je crois bien que tu as des cheveux jusqu'au trou de cul)*

Contrairement à mon attente, cette forte parole laissa le Braconnier totalement indifférent. Il n'en fut pas de même pour moi, qui jouait accroupi à leurs pieds et je la répertoriais dans ma mémoire pour l'éternité, au moins.

pia masculin : 1° : plat, l'ustensile de cuisine, la pièce de vaisselle et aussi son contenu : met préparé pour être servi au repas.

piataille féminin : contenance ou contenu d'un plat. **bé doune lé din té p'tite mourêill avêk dô troi z'u i te fré bé une piataille** (Eh bien, donne les donc tes petites morilles, avec deux ou trois œufs je te ferai bien un plat) C'était, ce fut même la meilleure omelette que j'ai mangée !

2° : **pia** masculin, **piate** féminin : plat, plate.

i ô z'é mi b(éin) a pia (Je l'ai mis bien à plat) disposé en couche peu épaisse, bien horizontalement sur le sol, sur la table etc.

i an avan kôzé ê i'ô z'avan remi tou t'a pia (Nous en avons parlé et nous avons remis tout à plat) nous avons eu une discussion qui a permis de remettre toutes choses en ordre.

piakâr masculin : placard, soit un meuble à part, soit un lieu de rangement dans une cavité aménagée à l'intérieur d'un mur et close avec un cadre de menuiserie et ses portes.

*Dans notre maison **ô linâ** il y avait à côté de la cheminée un petit **piakâr** dont la porte était grillagée et dont la base était **un pôtaJâ a deu fê** (Un réchaud de pierre à deux feux) constitué par une forte pierre plate, horizontale, percée de deux trous rectangulaires munis d'épaisses grilles métalliques qui pouvaient recevoir des braises et du charbon de bois pour cuire les aliments. Cette pierre était juste à la bonne hauteur pour que ma mère puisse y cuisiner sans se pencher. Les cendres tombaient dans une cavité, en dessous, dans laquelle on accédait, pour récupérer les cendres, par un trou qui avait la jolie forme d'une toute petite porte cochère, du moins dans mon imagination.*

*Mais le plus merveilleux **piakâr** que j'ai connu était celui de la maison du Braconnier. La partie encastrée dans le mur était déjà grande mais le Braconnier en avait doublé le volume en y accolant un grand **kabinê** dont il avait ôté le fond. Puis il avait installé dedans son **kabinê photographique** où j'ai passé de bons moments, tout seul, car bien qu'il fût immense on n'y pouvait tenir qu'à une seule personne. Suspensu au mur il y avait un système d'éclairage composé de deux bidons encastrés l'un dans l'autre, dans lesquels brûlait une bougie. À leur sommet, un système de chicanes laissait sortir la fumée sans laisser passer la lumière. Leur base avait été aménagée en cuvette pour recueillir ce qui fondait de la bougie pendant qu'elle éclairait. De temps à autre on raclait ce dépôt pour que le Braconnier le fonde avec du suif et de la résine pour faire de nouvelles bougies qui ne sentaient pas toujours très bon. Enfin une petite ouverture latérale équipée d'une vitre rouge permettait d'éclairer le **laboratoire** sans altérer les photographies.*

En dessous il y avait une petite étagère sur laquelle était installée une immense cuvette en grès recouvert d'une couche émaillée qui avait été blanche mais qui, avec le temps, était devenue jaune et craquelée.

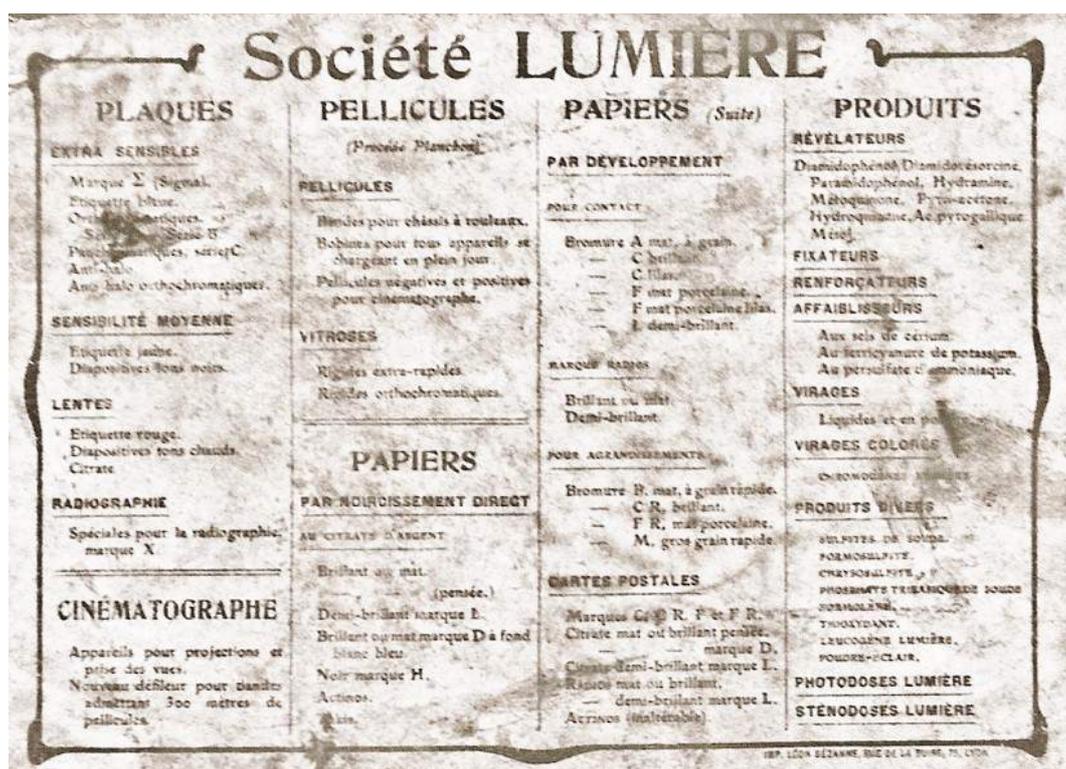
On y mettait le RÉVÉLATEUR dans lequel apparaissait miraculeusement les

images des plaques de verre ou des papiers.

En dessous, sur le sol, une grande cuvette rectangulaire faite de tôles soudées par le Braconnier contenait le FIXATEUR qui arrêtait l'action du révélateur.

Pour TIRER une photo on mettait, à l'obscurité dans le **piakâr** la plaque de verre ou la pellicule en contact avec le papier contenant un SEL D'ARGENT, puis on exposait le tout à la lumière du jour en ouvrant la porte de **kabinê** Et alors on mesurait le temps d'exposition en comptant. Le Braconnier m'avait appris à mesurer le temps, en comptant de manière à prononcer un nombre par seconde. L'exposition à la lumière durait entre 10 et 20 secondes, après quoi on refermait la porte du **kabinê** et on plongeait le papier dans le fixateur en faisant balancer la cuvette pour faire les petites vagues propices pour parfaire les réactions, jusqu'à ce que l'image se forme d'une bonne manière. Parfois il fallait recommencer avec un autre temps d'exposition. Très vite je fus amené à ne pas tâtonner beaucoup. Enfin la photo était mise dans le fixateur où elle pouvait rester pas mal de temps sans inconvénient à condition de remuer le liquide souvent.

Fixateur et révélateur étaient les bains magiques préparés par le Braconnier à partir de produits achetés à Niort. J'ai volé sur ces boîtes, et conservé pieusement quelques étiquettes concernant ces produits, car j'étais bien convaincu que je m'en servirai pendant toute ma vie.

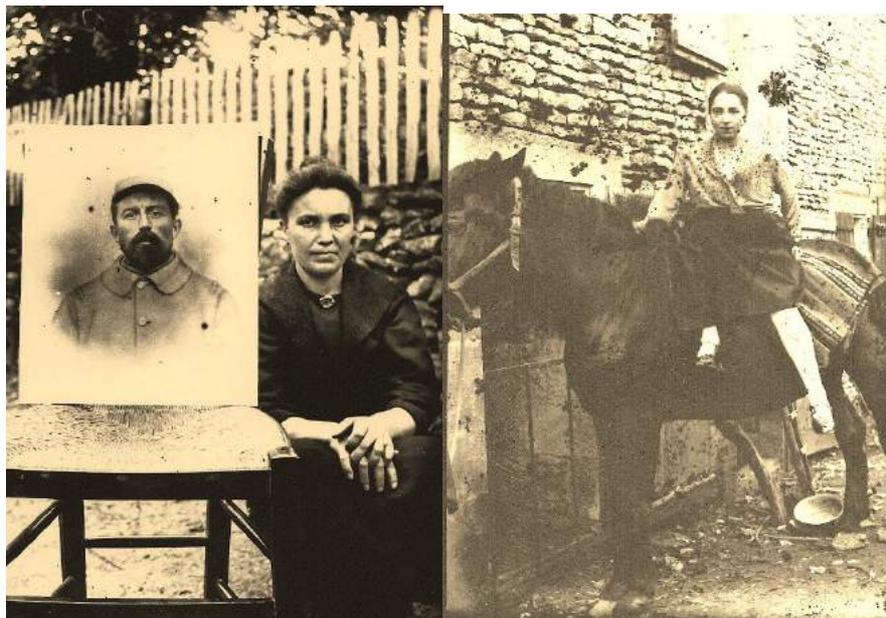


Enfin on pouvait sortir à la lumière du jour pour rincer longuement les photos dans une bassine, avec de l'eau de pluie récoltée à chaque occasion par le Braconnier. Les eaux de nos puits, trop calcaires, tachaient les photos alors que les merdes de pigeons qui restaient en suspension, plus ou moins visible, dans l'eau de pluie ne leur était pas préjudiciables. Il fallait changer souvent l'eau sans la gaspiller et ça c'était difficile.

Ainsi, le Braconnier avait fait des centaines de photos dans tout le canton. Les

Anciens se faisaient faire le portrait pour laisser un souvenir, de même que les noces. Les familles entières se faisaient photographier parce que tout le monde le faisait. Les demoiselles posaient en robe de bal ou avec leur vélo, en tenue de sport qui leur allait jusqu'aux pieds ainsi que les jeunes gens en tenue de gala, avec de longs fume-cigarettes très chics, ou en coureur cycliste voire en musiciens. Les messieurs préféraient des tenues de chasseurs, de préférence avec leurs trophées. Les combattants avaient profité de permissions, quand elles coïncidaient avec celles de Braconnier, pour immortaliser leurs tenues glorieuses Pendant de nombreuses années les officiers et sous officiers de l'École Militaire de Saint-Maixent furent aussi clients du Braconnier, soit attablés en goguette, soit isolés avec une allure martiale, les galons bien en évidence, soit au cours d'exploits de gymnastique ou encore pendant des combats à l'épée. Il avait photographié de tout : des premières communions qu'il avait dénichées au diable, les animaux des fermes, les objets de la maison, des avions, des automobiles, les machines agricoles, les scènes de la vie dans les fermes. Il avait aussi fait des autoportraits

Il avait tenté des compositions réunissant des personnages avec les photos de personnages disparus, telle cette accorte veuve de guerre avec son cher défunt et aussi des mises en scène comme cette courageuse amazone qui montrait sa jambe d'une manière plutôt osée.



De tout cela , le Braconnier ne retira aucun bénéfice car il se faisait seulement rembourser ses frais.

À sa mort, quelqu'un jeta toutes ses plaques en verre dans un toit à cochons où je les ai retrouvées longtemps après, lorsque le bâtiment tomba en ruines : elles étaient devenues incolores et je n'ai pu en restaurer que quelques unes par des bains prolongés dans du révélateur concentré : ce sont celles qui sont dans cet ouvrage.

piake féminin : plaque.

piake de cHêminaille plaque de cheminée. Plaque de fer posée sur le mur du fond de la cheminée, juste derrière l'endroit où brûlait le feu, pour éviter que les pierres du mur, transformées en chaux par le chauffage, ne finissent par se déliter. Dans les belles demeures ces plaques étaient ornées en relief de scènes de vènerie ou

de thèmes vaguement guerriers ou mythologiques.

piâkrâ : jeter une substance molle et collante sur une surface, ce qui revient à la crépir avec vigueur et sans soin.

un piâkra ou **piâkrè*** ou **épiâkri** masculin : était le revêtement qu'on obtenait par cette technique.

épiâkré masculin **épiâkaille** féminin : sont utilisés pour décrire l'état de la substance ainsi projetée. **lé bouze épiâkaille su la route**

piâkaille féminin : masse de matière, boue, bouse etc. ainsi projetée et restée collée sur un support. **lé drôle avan foutu une piâkaille de fouanye su ta vouéture** (Les enfants ont jeté une tartine de boue sur ta voiture)

pian 1° : masculin **piane** féminin : plan, plat et uni sans bosse ni creux. **avêk sé deu boune bâte le fazan dô garê b(éin) pian** (Avec ses deux bonnes bêtes, bœufs ou chevaux, ils font des labours bien unis) **lê bâ ö l'é pian ö s'ra bënëzé a cHârayâ** (Là bas c'est plat ce sera facile pour charroyer)

2° : **pian** était utilisé pour indiquer que les choses allaient sans problème se **ö tourne pian** ça tourne plan : ça marche bien, s'il s'agissait d'une machine; ou : les choses se passent bien, d'une manière générale.

pianJéman dans l'expression **ö va pianJéman** (Tout va bien, régulièrement, calmement)

3° : **lésâ sé z'afouère an pian** (Laisser ses affaires en plan) laisser traîner ses outils.

lésâ son cHantié an pian (Laisser son chantier en plan) abandonner son travail)

4° : plant. Voir **pian** à **piantâ** (Planter)

5° : **un bon pian** (Un bon plan) une bonne idée.

6° : **la piane** féminin : la plaine. Elles étaient rares **ô linâ** où le paysage était assez vallonné. À quelques kilomètres se trouvait la belle **piane a bié de niör** (Plaine à blé de Niort) et en allant **dô linâ a la krêcHe on travêrsê la piane de bourdê** (En allant du Lineau à la Crèche on traversait la plaine de Bourdet)

piancHê masculin : parquet et toute sorte de sols ou de plafonds constitués de **pianche** (Planches)

le piancHê désignait 1° : les pièces situées au-dessus du plafond, donc les greniers où on conservait les céréales en tas (qu'il fallait remuer de temps à autre pour éviter les moisissures et les fermentations) les fruits à consommer en hiver, **lé pouère cHuré** (Poires Curé qui mûrissaient si bien dans le tas de céréales), **lé prune ê pouère mêlaille** (Prunes et poires séchées) **dan lé bournye** (Récipients destinés à cet usage, en paille tressées) Voir **pouère mêlâ** etc.

2 : plafond des pièces du rez-de-chaussée et surtout de la pièce commune (cuisine, séjour, chambre à coucher à la fois) **lé vieu** disaient **piancHê** **lé Jêne** disaient **piâfin** Donc c'était le plafond, avec un plancher posé sur des solives, portées parfois par une maîtresse poutre faite dans un antique tronc dont on pouvait reconnaître la forme parce qu'il était à peine équarri. À ce **piancHê** étaient suspendues des tas de choses **Janbin** (Jambon de réserve cousu dans un tissu pour le protéger) **trôcHelaille d'ènyin** (Chapelets d'oignons) **kiérâ** (Étagère à cuillères) où, parfois, la ménagère **lésê lé fërmaJe se fouère** (Laisait les fromages en maturation) **ê la cHandête** (Et la lampe) suspendue tantôt au milieu de la pièce, tantôt près de la

cheminée pour la veillée.

En ce temps là j'étais trop petit pour travailler aux battages, mais j'y accompagnais souvent mon père et ce jour là nous étions chez notre voisin, le Braconnier et son frère. C'était au cours de la pause de l'après-midi où une collation était servie dans la maison. Il y avait une immense table, avec peut-être vingt travailleurs, pour qui on avait rallongé la table avec des tréteaux.

Debout derrière les convives, la tante et la mère du Braconnier, avec leurs mines sévères (elles souriaient rarement) dans leurs austères tenues noires égayées seulement par leurs coiffes blanches, ne participaient pas au repas, mais elles veillaient à son bon déroulement, servant à chacun ce qu'il lui fallait et réprimant parfois, discrètement, celui qui avait un peu trop bu et commençait à mal se tenir.



*Il y avait un brouhaha confus au milieu duquel je distinguai une phrase adressée apparemment au Braconnier **té bé fin té mê té pâ si fin ke lé mouche tu cHi pâ ô piancHê** (Tu es bien malin, toi, mais tu n'es pas aussi malin que les mouches, car tu ne chies pas au plafond !) A quoi son frère répondit **le cHi p'tét'pâ ô piancHê mê le pë s'i përmênâ ösi b(éin) këm'zêlè** (Il n'y chie peut-être pas mais il peut s'y promener aussi bien qu'elles) Un silence suivit cette forte parole, pendant lequel une des deux vieilles au visage impassible dit **ö y'a cheuk'tan ke tô z'û pâ fouê** (Il y a quelque temps que tu ne l'as pas fait)*

Cette période des battages, où les villageois se retrouvaient pour les durs travaux, pouvait aussi être celle où ils aimaient rivaliser par leurs prouesses, surtout les plus jeunes. Là, tout le monde voulut voir cette chose et les défis furent lancés mêlés de moqueries.

*Il faut dire que le Braconnier avait des mains énormes, **dô pâkre** comme on disait, et douées d'une force peu commune, dont il n'abusait d'ailleurs pas, on peut même dire qu'il en était économe et passait pour être un peu paresseux. Une telle opinion me révoltait, d'ailleurs, car il était mon ami et il entreprenait des tas de choses qui n'étaient pas retenues à son actif, car elles ne concernaient pas son métier de cultivateur. Pourtant on s'amusait souvent à le pousser à faire étalage de sa force **v(éin) din dépr(éin)dre cheu de m(éin)me ö s'ra pâ bëzin d'alâ kri la kié** (Viens donc débloquer ça, ainsi ce ne sera pas nécessaire d'aller chercher la clef)*

Bref, ce jour là on lui lança tant de défis qu'il monta dans sa chaise, ce qui lui permit de saisir une solive à pleines mains. Ces solives étaient assez fines. Il se souleva un peu et plia les genoux et il fut ainsi suspendu au **piancHê**. Un silence profond s'était fait dans la pièce. Alors, il lança brusquement une de ses mains vers la solive voisine et réussit de justesse à la saisir. D'un autre effort et en soufflant très fort, il ramena son autre main près de la première : un intervalle entre deux solives venait d'être franchi, il avait vraiment marché au plafond ! Mais il ne s'arrêta pas là, et il renouvela ce premier exploit.

En réalité il n'alla pas bien loin, mais réussit quand même à franchir la largeur de la table avant de lâcher prise et de se laisser tomber en souplesse sur le sol, comme un chat.

Dans le silence qui suivit, une des vieilles dames noires fit remarquer les traces au plafond qui témoignaient qu'il avait fait cela bien des fois, tout seul, chez lui, pour le plaisir.

En effet, comme dans beaucoup de nos maisons, les solives étaient noircies par la fumée du feu de la cheminée qui tirait mal, et chacune des prises du Braconnier avait ôté un peu de ce revêtement brun, presque noir, laissant des traces moins colorées de ses gros doigts. Voir à **suJe**

Éperdu d'admiration j'ajoutais à son palmarès de braconnier émérite et inventif, de photographe, de bricoleur électricien, de pêcheur, d'homme des forêts, d'expert en sentiers mystérieux et secrets, le titre prestigieux de promeneur des plafonds.

piancHe féminin : planche.

piancHe a fërmaJe (Planche à fromages) C'était une planche horizontale suspendue au plafond par deux barres de bois, sur laquelle on disposait les fromages en cours d'affinage. Elle était parfois dans le **sêlâ** ou dans la **souyarde** plus souvent dans la cuisine ou pièce commune. Elle était assez haute pour qu'on puisse passer dessous sans la heurter, et assez bas pour y accéder facilement pour donner les soins quotidiens aux fromages.

piantâ : planter.

pian masculin : plant, petits végétaux destinés à être plantés. **dô pian de pôraille** (Des plants de poireaux)

piantâ la pôraille (Faire la pirouette front contre le sol puis cul par dessus tête) Voir **pôraille**

pianti masculin : lieu qu'on a planté **un pianti de pôraille** (Un terrain planté de poireau)

On utilisait de préférence **pianti** pour un lieu planté de végétaux persistants et ligneux. Et suivant un usage ancien, quand on parlait d'un **pianti** sans ajouter d'autre précision, il s'agissait d'un lieu planté de vigne, ou qui avait été plantés de vignes parfois disparues. Ce terme se retrouve dans les noms de plusieurs localités et même dans des noms de famille comme les LAUVERGNAT DU PLANTIS.

LALANNE précise que ce mot désignait une tenure, terre concédée par le seigneur pour cultiver de la vigne.

dépiantâ : arracher.

pianteloube féminin : Renoncule rampante, *Ranunculus repens*. C'est une Renoncule très envahissante, à nombreux et robustes stolons porteurs de feuilles à l'aisselle desquelles poussent des tiges dressées, très vigoureuses et des touffes de racines fasciculées, coriaces et tenaces, très difficiles à extirper. Cette Renoncule

ressemble à la Renoncule à bulbe mais ses sépales sont étalés alors que ceux de la Renoncule à bulbe sont renversés. On la nommait aussi **nipote**

LALANNE la nomme Poteloube ce qu'il traduit par : *patte de loup*, mais seules 2 ou 3 feuilles basales, qui ne persistent pas longtemps, évoquent un petit peu une empreinte de patte de loup.

BONNIER cite le nom vernaculaire français de Pied de poule ainsi que les noms allemand de Krahenfuss, (Pied de Corneille) ou Weihenfuss, (Pied de Milan) mais aucune feuille de cette plante n'imité une empreinte d'oiseau. En revanche la Renoncule des Champs, *Ranunculus arvensis*, qui en diffère par son nombre réduit de carpelles et l'absence de stolons, est aussi nommée Pied de Poule et elle a, le long de ses tiges, des feuilles à lobes étroit qui évoquent assez bien des pattes d'oiseau, c'est celle que notre **patoï** reconnaît comme **pé de grôle** (Pied de freux)

J'ai l'absolue certitude qu'il faut traduire **pianteloube** par Plante Louve car elle est très envahissante et très difficile à arracher ce qui lui permet de nuire fortement aux cultures où elle se propage autant par ses stolons que par ses graines nombreuses qui germent toutes très bien. En outre elle est très vénéneuse, même pour le bétail. D'autre part les mots : Louve, Louvain, Louvine entrent dans les noms vernaculaires de plantes toxiques comme, par exemple : *Patte louvine* pour l'Aconit Tue Loup (*Aconitum lycoctonum*)

Et n'avons nous pas, nous autres Poitevins, notre Sainte Loubette, qui, sûrement, en bien ou en mal, avait à voir avec les loups, ou avait malheureusement hérité de ce surnom, comme notre **pianteloube** pour son aptitude à faire des choses qui ne plaisaient pas à tout le monde.

piantin masculin : Plantain, indistinctement les deux espèces : *Plantago major* et *Plantago lanceolata* abondamment représentés le long de nos chemins et dans les cours des fermes. Leurs graines, bien rangées en quenouilles, faisaient le bonheur des petits oiseaux en cages et de ceux qui, étant libres, se servaient tout seuls. On disait aussi que le suc des feuilles était souverain pour calmer les douleurs provoquées par les piqûres de guêpes. Pour l'avoir essayé je puis affirmer que, dans ce cas particulier, c'est la foi qui sauve, portée par le "*il faut bien faire quelque chose*".

piarde ou **pierde** féminin : sorte de houe avec une lame en fer triangulaire élargie du côté de son tranchant, avec, à l'opposé, le côté étroit qui se terminait en un anneau très large ou était inséré son manche. La lame était un peu recourbée vers l'utilisateur. On s'en servait pour remuer et aérer la terre, couper et éliminer les plantes étrangères aux cultures, brasser le mortier etc. Voir illustration à **piardin**

piardâ ou **pierdâ** : travailler avec une **piarde** .

Mon père m'a souvent conté une histoire qui l'avait beaucoup amusé, dont j'étais, avec la **piarde** le principal acteur, mais que, pour ma part, j'ai complètement oubliée.

Vers l'âge de 4 ou 5 ans j'étais au jardin, près de lui, pendant qu'il jardinait. J'étais, à cette époque, très bavard (et je le suis encore comme en témoignent ces écrits) et je multipliais les questions pour le seul plaisir de bavarder. La **piarde** était devant moi, couchée, et son manche étant sur le sol sa lame se trouvait perpendiculaire au sol.

« Et ça, c'est quoi ? » Demandais-je à mon père qui, l'esprit ailleurs ou lassé par une question trop de fois répétée, ne répondait plus. Impatienté par un silence trop prolongé à mon goût, je m'énervais et frappais du pied de plus en plus fort sur le bord

*dressé de cette lame de **piarde** tant et si bien que je finis par donner un coup assez fort pour faire basculer la lame, ce qui fit redresser le manche assez largement pour qu'il vienne me frapper au visage : « Putain de **piarde** ! » m'écriai-je alors en m'enfuyant.*

piardin ou **pierdin** masculin : sorte de houe voisine de la **piarde** Pour certains c'était une petite **piarde** pour nous c'était un outil semblable à la **piarde** mais plus lourd, avec un fer plus long, plus étroit et plus épais. L'anneau par lequel il était emmanché permettait qu'on s'en serve comme du fer d'un marteau en frappant, la lame étant alors dirigée vers le haut.

Cet anneau autour du manche était nommé **le talin dô pierdin** (Le talon du **pierdin**)



piardin et piarde

*Un jour mon oncle, **rené m'n'inkye** homme paisible et bon, chez qui je passais des vacances, alla ramasser, à quelque distance de sa ferme, un vieux chien qui y traînait sa misère depuis plusieurs jours. Il était vieux, maigre, décharné, pelé, et galeux, et si faible que mon oncle dut le porter pour le ramener à la ferme. Et là, il refusa l'eau, la nourriture et même le lait qu'on lui offrit.*

*Alors mon oncle prit tranquillement son **piardin** et, orientant la lame vers le haut, il posa doucement le **talin dô piardin** sur l'arrière du crâne de l'animal pour prendre exactement la mesure du coup qu'il voulait porter, puis il releva lentement son outil et enfin frappa violemment, exactement là où il l'avait prévu. Un coup, un seul coup, suffit.*

Il fit cela sans manière, devant moi, car alors on n'épargnait aux enfants aucun des spectacles de la vie ou de la mort. Je n'en fus ni choqué ni ému. J'avais déjà vu mourir bien des volailles, des porcs, des moutons, tout ce qu'on tuait pour le manger. J'en avais vu naître aussi. Je trouvais que mon oncle avait agi avec sa bonté naturelle car il avait tout tenté et il ne restait rien d'autre à faire pour soulager ce vieil animal.

piasâ : placer. **piasâ sé z'afouère** (Ranger ses objets personnels) précisément dans les meubles destinés à cet usage.

dépiasâ : changer de place.

se piasâ (Se placer) se disait pour le gendre ou la bru qui quittait le foyer de ses

parents pour aller vivre chez ses beaux parents *se piasâ* a donc à peu près le même sens que *alâ Jandre* (Aller gendre) Voir *Jandre*

C'était parfois synonyme de : se marier.

Un de mes camarades à qui on demandait ce qu'il souhaitait faire comme métier répondait régulièrement ö dépendra këm i me piasëré (Ça dépendra comment je me marierai) sous-entendu : ça dépendra de la profession de mon beau-père. Il fut donc cultivateur, Doué comme il était il aurait aussi bien pu devenir ébéniste ou forgeron.

piase féminin : 1° : place *mê din té z'afouère a lô piase* (Mets donc tes affaires à leur place) range tes affaires.

ö l'é tou përr piase (C'est tout par place) Tout est en désordre et dispersé un peu partout.

pr(éin)dre de la piase (Prendre de la place) était non seulement occuper beaucoup de place aux dépens de ses voisins, mais encore s'étaler complaisamment, en prenant ses aises.

ö y'a piase : il y a de la place, de l'espace.

2° : *la piase* était aussi le sol de la pièce principale de la maison, là où il y avait l'âtre, c'était donc la pièce chauffée, et aussi cuisine et salle à manger avec sa grande table. Et comme il y avait un ou deux lits, c'était également la chambre à coucher. Donc, en résumé c'était "la pièce à vivre".

Jansâ la piase (Balayer le sol de cette pièce) C'était une opération qu'on devait répéter chaque jour pour éliminer *lé bourâ* (Balayures)

*une piase an tè*r* (Une place en terre) était un sol en terre battue. Comment ces surfaces étaient-elles préparées ? C'était un revêtement assez dur. Le Braconnier prétendait que les anciens mêlaient du sang de bœuf à la terre avant de la damer longuement.

Il y eut dans notre village un vieux couple qui arrivait en fin de vie. Tous les voisins se relayaient pour faire les gardes-malades auprès d'eux. Il n'y avait alors, pour ces paysans peu fortunés, aucune possibilité d'aller mourir dans quelque établissement hospitalier et, de plus, ils n'avaient ni assurances ni retraite, ni fortune personnelle.

Une nuit ce fut le tour de mon père avec une robuste grand-mère de la ferme voisine de la nôtre. Au cours de la nuit il arriva que le vieux mourant voulut se lever pour uriner. Il était grand et gros. Avec beaucoup de peine il fut levé puis posé sur une chaise dont on avait défait le fond de paille et sous laquelle le pot à pisser était installé. Une fois assis et soutenu d'un côté par mon père, de l'autre par la grand-mère, le bonhomme saisit sa verge, l'écarta du récipient, après quoi il se mit à pisser, arrosant copieusement les alentours.

ê viktor ö l'é ke vou pisé dan la piase (Eh ! Victor, c'est que vous pissiez dans la pièce) dit la grand-mère

ê bé viktörine ö l'é ke y'ô veu de m(éin)me mâ asi (Eh bien Victorine c'est que je le veux comme ça, moi ,aussi bien !) Répondit le vieux Victor à sa voisine Victorine.

Au dire des deux gardes-malades, cette espièglerie avait heureusement égayé cette nuit qui fut l'avant dernière du couple. Et tout le village s'en amusait encore le jour de l'enterrement. Sans doute la mort était-elle alors chose banale et moins épouvantable que de nos jours.

Et la solidarité n'était pas un vain mot !

3° : *pr(éin)dre une piase* (Prendre un emploi) en dehors de l'agriculture et en

dehors du village.

4° : *la piase* dans la grand' ville était la place du marché *la piase ö l'é voure ke cHâ chi fazan la cHine se piasan* (La place c'est là où les marchands ambulants, ceux qui font la "chine", s'installent)

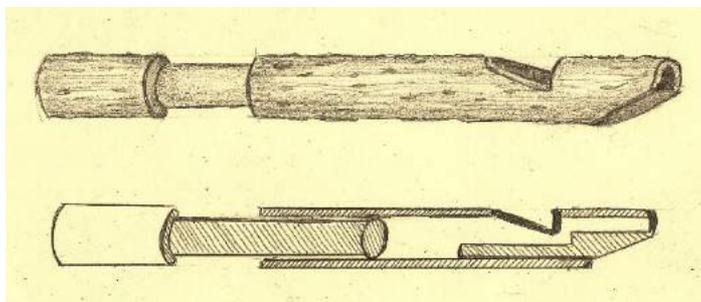
piayâ voir *piâyâ* : plier.

piâyâ ou parfois *piâlâ* : quémander, demander avec insistance et avec beaucoup de paroles. *cHêle galopine arête pâ de piâyâ dô z'afouére* (Cette bohémienne ne cesse pas de réclamer quelque chose)

pibölä : siffler, émettre des sons modulés pour jouer des airs de musique soit avec la bouche, soit avec un instrument. C'est différent de *subiâ* (Siffler en émettant des sons relativement brefs et sur peu de notes, voire une seule)

pibölou masculin : siffleur et nom d'un groupe de chanteurs et musiciens patoisants.

piböle féminin : petit sifflet à coulisse (eh oui, tout comme le trombone !) fabriqué à partir d'une pousse de rejet de l'année de frêne dont on décollait l'écorce (en psalmodiant la mélodie *ad hoc*, voir *ouzane*) ce qui permettait d'obtenir un tuyau d'écorce dans lequel on remettait une partie du bois de la branche vers l'extrémité, pour faire le bec, et, avec le reste, on faisait un piston inséré par l'autre bout, qui pouvait coulisser (à condition d'être copieusement lubrifié avec de la *bave*) pour moduler le sifflement. Voir *subiê*



piböle féminin : Coccinelle, *Coccinella septempunctata*, Coléoptères, toute rouge à sept points noirs, nommée aussi *marivöle*

Quand les petites demoiselles de notre pays trouvaient une Coccinelle, elles se la posait sur la main en la pointant vers le ciel pour inviter l'animal à grimper jusqu'au bout des doigts d'où il s'envolait. Et pendant ce temps elles chantaient :

piböle piböle

de keu kouté me mariré z'i (De quel côté me marierai-je ?)

dô kouté de niör ou bé de pari (Du côté de Niort ou bien de Paris)

Et l'insecte s'envolait absolument toujours dans la direction où attendait le prince charmant et, pour plus de précision, il suffisait de voir quel garçon habitait par là ê aprâ kant'a kroizian chô drôle a riniöcHian (Et après, quand elles rencontraient ce garçon elles riaient bêtement)

Injustice sexiste : nous, les garçons quand on tripotait ces bestioles a nou pisian su lé dê (Elles nous pissaient sur les doigts) *C'est que nous ne savions pas qu'elles nous gratifiaient de leur "hémorrhée"* (Petit jet de leur sang brun jaunâtre, âcre et malodorant) destiné à dissuader les prédateurs que nous n'étions pourtant

pas.

piböle féminin : sorte de flûte faite d'écorce.

pichê masculin : piquet, à ne pas confondre avec ***picHê*** .. Les ***pichê*** les plus appréciés étaient en ***akasia*** (Acacia) mais en réalité ils étaient en Robinier, bois réputé imputrescible et capable de résister aux coups de ***mayöcHe*** utilisée pour les enfoncer. Ces arbres étaient plutôt rares par chez nous, aussi utilisait-on le châtaignier qui n'était pas mal non plus.

dépichêtâ : enlever les piquets qui avaient été mis temporairement pour une culture annuelle par exemple les tomates.

picHê masculin : récipient en terre cuite avec une anse latérale et un bec verseur pour servir à boire à table : pichet. C'était le mot adopté par les ***Jêne*** pour remplacer le ***pötê*** des anciens. Voir l'illustration à ***pötê***

picHnôdâ : taquiner, donner des pichenettes, des chiquenaudes. Faire tout ce qu'il faut, en actes et en paroles, pour arriver à faire sortir quelqu'un de ses gonds.

picHnôdri féminin : taquineries, agaceries, provocations.

pière : plaire Le plus souvent employé à la troisième personne. ***ö pié*** (Ça plaît) ***le piézan*** (Ils plaisent) ***ö piézê*** (Ça plaisait) ***a piézian*** (Elles plaisaient) ***ö li piéra*** (Ça lui plaira) ***le li piéron*** (Ils lui plairont)

ö l'é dô z'afouère chi me piézan yére (Ce sont des choses qui ne me plaisent guère)

Et le souvenir de cette apostrophe pour le moins outrageante :

ké t'ö dire dire kê tu veu me fouère n'alâ (Pourquoi veux-tu me faire partir) ***ö l'é kê ton chu me pié meu ke ta goule*** (C'est que ton derrière me plait davantage que ta figure)

piêtâ (Faire des plis) en parlant d'un tissu ou d'un vêtement mal ajusté où apparaissent des plis non souhaités.

Et aussi, en couture, plisser, faire volontairement des plis pour la beauté d'une robe, faire des ***pyê*** Voir ***piéyâ***

piétin masculin : C'était l'ancien nom du Préposé à la distribution du courrier quand il circulait à pied, avec son sac et sa canne.

La mère du Braconnier désignait encore le Préposé sous le nom de ***piétin*** alors que nous le nommions tous le ***fakteur*** , nom qui a été aussi abandonné pour Préposé. Le ***fakteur*** qui lui succéda circulait avec une bicyclette, et c'était obligatoirement un homme.

Pourtant il y eut une exception à cette règle pendant la Guerre de 1914 où il fallut bien confier cette tâche à une dame et on créa le nom de ***faktrise***

Cela donna l'occasion au Braconnier de photographier une de ces demoiselles :

Une fois le conflit terminé les messieurs retrouvèrent leurs prérogatives et il fallut des décennies avant que les Dames n'accèdent couramment à la profession de Préposées à la distribution du courrier.



piâyâ ou **piayâ** 1° : ployer : imposer une courbure à un objet **piayâ un kiouk** (Plier un clou). À ne pas confondre avec **piêtâ**

2° : plier, rabattre sur lui-même les bords d'un objet plat comme une feuille de papier ou un tissu, parfois plusieurs fois de suite. **piâyâ sé torchin** (Plier ses torchons)

piâyâ sé lésâ (Plier ses draps) n'était pas si simple, comme je vais tenter de l'expliquer.

D'abord il fallait les plier en deux dans le sens de la longueur, puis encore en deux dans le même sens, en prenant bien soin de mettre les bords du drap un peu en retrait du pli obtenu au cours de l'opération précédente. Ceci permettait, au cours du troisième pliage, toujours dans le sens de la longueur, de cacher les bords du drap en retrait derrière les arrondis des plis.

Et pourquoi tout cela ? Parce que quand on repliait sur lui même, perpendiculairement à la longueur, ce drap déjà plié trois fois, les arrondis des plis étaient bien plus jolis que les bords des draps **chi fazian drapëille** (Qui ressemblaient à des guenilles !) Pas moins ! Comme si le monde entier allait venir inspecter les armoires où le linge était rangé.

On apportait ainsi, autant de soin pour la construction des murs que pour celle des éphémères gerbiers ou des tas de branches des haies, coupées pour en faire, le soir même, des fagots. Pour les choses durables, aussi bien que pour celles qui ne dureraient pas ou qu'on ne montrait jamais ; toutes devaient être bien faites quand ce n'aurait été que pour le seul plaisir de celui qui les faisait.

Il en allait ainsi pour les dessous féminins que les femmes passaient des heures, puis des jours à broder, et qu'elles faisaient parfois admirer aux autres femmes en les sortant bien pliés et repassés de leurs armoires, mais qu'elles auraient été mortes de honte si il leur avait fallu les laisser voir à tout le monde quand elles les portaient sur elles.

piâyure ou **piayure** féminin : 1° : pli ou pliure : marque laissée sur un tissu parce qu'on l'a plié.

2° : **piâyure** : articulation d'un membre

la piéyure dô bra (Le coude)

la piéyure dô Jênail (Le pli du genoux) était le creux poplité.

pyê masculin : pli modelé volontairement par la couturière *un kôtyin a pyê*
(Un cotillon à plis donc quelque chose de voisin d'une jupe plissée) Voir *piêtâ*

piézi masculin : plaisir. *ö m'fouê piézi* (Ça me fait plaisir)

le piézi dô mouétre vô meu ke l'ouvraJe b(éin) fouête (Le plaisir du patron vaut mieux que le travail bien fait) Cette maxime est universelle. Elle était utilisée chez nous pour se moquer de ceux qui avaient le pouvoir de commander sans forcément avoir les capacités de ceux qui leur obéissaient.

pigayé masculin, *pigayaille* féminin : moucheté, tacheté de nombreuses petites taches de couleur, bien délimitées. C'est différent de *piJasé* masculin, *piJasaille* féminin : tacheté mais avec des taches plus grandes et plus diffuses, bigarré. Voir aussi *pikasé*

pigouyâ stimuler, faire avancer les bovins en les piquant avec la *pigouille*
Voir *pikâ* car les deux mots n'avaient pas tout à fait le même sens *pigouya* c'était donner des petits coups de pointe répétés, en série, pour faire exécuter un ordre (tourner, avancer) alors que *pikâ* c'était donner un seul coup de pointe, assez fort pour être compris comme une sanction pour n'avoir pas exécuté ce qui avait été ordonné.

C'était également intervenir avec un objet long, éventuellement pointu (bâton, tige métallique, brin d'herbe etc.) pour désobstruer un trou, un conduit, bouleverser un tas *on pigouyê dan le kru dô bak* (On "pigouillait" dans le conduit de l'évier) pour faire évacuer les déchets qui l'obstruaient, ou, à partir de l'extérieur, pour faire dégringoler ce qui était entreposé dans l'évier (mais il ne s'agissait pas des mêmes intervenants).

on pigouyê dan lé koué (Dans les drains des champs ou des chemins) pour ameublir les dépôts de terre qui s'y accumulaient ou pour en chasser blaireaux ou renards. Voir *biérâ*

on pigouyê dan lé kru de gërlê (Dans les trous de grillons) pour capturer ce petit chanteur. Alléchés par cette énumération vous ne manquerez pas de vous reporter aux mots concernés.

louizête ayant un jour expédié, en jouant, son ballon sur une toiture, fut bien obligée de l'y laisser car ce territoire lui était formellement interdit de crainte qu'elle ne fasse des gouttières ou ne se rompe les os en tombant. Par bonheur, vint une journée où tous les adultes semblaient avoir quitté la maison, lui laissant ainsi le champ libre. Elle grimpa donc sur les tuiles en passant par toute une suite de lucarnes successives et là, probablement grisée par l'altitude ou par la liberté elle se mit à chanter à pleine voix une chanson à la mode :

Une partie de pétanque

Ça fait plaisir

Tu la vises et tu la manques

Tout à loisir

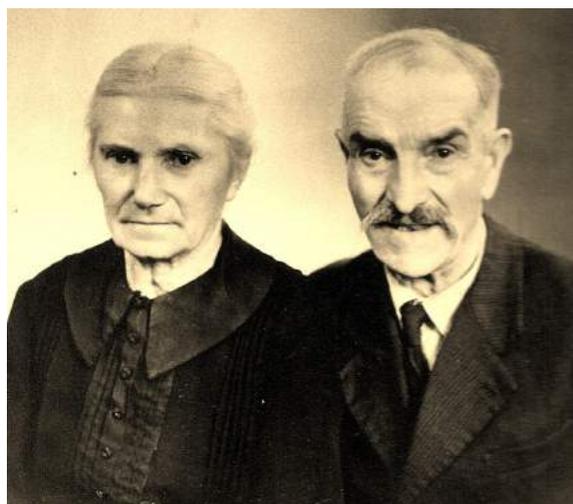
et nous n'en saurons pas la suite car son grand-père, qui était dans les parages, alerté par ce chant, fit irruption, armé d'une longue gaule et se mit à *la pigouyâ* et ceci d'autant plus facilement que, dans sa retraite précipitée, elle était restée dans la lucarne, coincée par son manteau qui se retroussait et faisait comme un bouchon. Et

plus le pépé pigouyé plus le manteau coinçait, pendant que le petit frère ; compatissant, pleurait en criant pépé pigouille la pâ de m(éin)me pèpé (Grand-père, ne la pique pas ainsi, grand-père)



L'héroïne de cette histoire

Elle se dégagea finalement et, de chute en chute, atteignit le sol pour aller se réfugier dans une maison voisine où son aïeul lui emboîta le pas. Il s'ensuivit une course poursuite autour de la table qui se solda par la victoire de l'ancêtre. Il fourra la coupable sous son bras et cette fois-ci le manteau laissa passer sans difficulté une volée mémorable de fessées.



Le grand-père fesseur et la grand-mère

pigouille féminin : long bâton pointu, ou ferré à un bout, ou pourvu d'une pointe enfoncée dans l'extrémité, utilisé pour piquer les bœufs attelés afin de les faire accélérer ou pour leur indiquer les manœuvres à faire. Pour cet usage voir ***agyin*** (Aiguillon) Les bergers en utilisaient aussi pour ***toucHâ lé bâte*** (Conduire les bestiaux) Cet outil s'utilisait pour piquer, jamais pour donner des coups, donc, toujours d'estoc et jamais de taille !

piJâ masculin, ***piJâde*** féminin : de deux couleurs, comme les pies, en noir et blanc, ou certaines vaches ou bœufs, en marron et blanc, ou l'ombre des sous-bois parsemée de taches de lumières

lé z'aJase son përtou piJâde (Les pies sont partout de noir et de blanc vêtues) C'était la constatation désabusée de la monotone uniformité de notre univers, constatation vieille comme le monde puisqu'on disait déjà « *nil novi sub sole* » chez nos grands anciens.

piJâ : creuser à la manière des puisatiers soit avec un pic, soit à coup de barre à mine.

pik masculin : 1° : Pic-vert ou Pivert, *Picus viridis*, plus gros que le merle, il se trahissait dans nos champs, par son attitude dressée qui mettait superbement en évidence son casque et ses moustaches rouges sur son manteau vert, même s'il n'aimait pas être vu. Il est l'hôte des lieux boisés, mais nos nombreuses haies où il pouvait trouver provende à son choix dans la faune xylophage des branches mortes lui convenaient parfaitement. De plus il aimait assez fréquenter nos pacages où il trouvait non seulement des graines, mais aussi tous les coléoptères et les vers qui s'épanouissaient dans les bouses. Il était donc très présent près de nous, surtout par son cri : une sorte de ricanement claironnant.

le pik demande de l'éve (Le pivert demande de l'eau) Quand on l'entendait on avait coutume de dire qu'il réclamait et prévoyait la pluie. En réalité, c'est un oiseau irascible qui demande surtout qu'on lui fiche la paix, aussi crie-t-il volontiers dès qu'on le dérange. Il crie aussi pour charmer sa bien-aimée.

2° : ***pik*** sorte de marteau pointu, souvent avec deux pointes symétriques qui servait aux maçons, et un modèle un peu plus grand était utilisé par les puisatiers.

3° : ***le pik*** désignait aussi la partie pointue d'une pioche ***ö fô pörtâ rëfouère le pik a la piöcHe a la maricHöleri*** (Il faut porter refaire la pointe de la pioche chez le forgeron)

3° : ***a pik*** (À pic : en pente très raide)

4° : ***pik a pik*** dans l'expression ***cHanJâ pik a pik*** (Échanger deux objets directement l'un pour l'autre) Troquer.

pikâ 1° : piquer comme font les aiguilles, les épines.

2° : coudre à la machine à coudre (de la marque SINGER bien sûr !)



Pour coudre à la main voir **kouzâ**

pikeuze féminin : la couturière qui allait en journée de ferme en ferme.

3° : planter tout ce qui concerne les plants des petites plantes herbacées (poireau, salade, chou, betterave etc.) obtenus par semis sur couche ou sous châssis. On employait surtout le mot **rëpikâ** (Repiquer, transplanter)

rëpikâ dô persail porte malheur (Repiquer, replanter le persil porte malheur) En général, comme la graine est abondante et qu'elle germe bien, quoique lentement, il faut éclaircir les semis de persil et la tentation est grande de repiquer les pieds qu'on vient d'arracher. Le vrai malheur c'est qu'il ne reprend pas !

4° : **pikâ lé bu** (Aiguillonner les bœufs) voir **agyin** et **pigouyâ** .

5° : **pikâ dô nâ** (Piquer du nez) Laisser plonger sa tête vers le bas, par exemple sous l'emprise du sommeil. **pëpé kan l'a méJé ö li cHë su lé z'ail ê le këmou(éin)se a pikâ dô nâ dan s'en'asiête** (Grand-père, quand il a mangé, le sommeil, lui tombe sur les yeux et il commence à piquer du nez vers son assiette) le besoin de dormir l'assaille !

6° : s'enfoncer dans le sol, pour l'eau de pluie par exemple **ö l'a bé mouyé un pouâ mé ö l'a yére piké** (Il a bien plu un peu mais ça ne s'est guère enfoncé)

ö fô sënâ an Jêne lune lé afouère chi pikan (Il faut semer en jeune lune ce qui s'enfonce dans le sol) il faut semer les carottes, radis, navets et même pommes de terre au cours du premier quartier de la lune.

piké masculin, **pikaille** féminin : 1° : planté, plantée.

2° : moisi, ou qui commence à présenter des traces de moisissures.

Pour un meuble : marqué par les trous de vers.

pikachu masculin : pic à cul, jeu des cours de récréation nommé aussi **cHandêlè**

*Les joueurs s'asseyaient en cercle sur le sol, tournés vers le centre. Un des joueurs, préalablement choisi démocratiquement à l'aide d'une comptine, courait autour du cercle derrière les autres au petit trot en tenant discrètement un bâtonnet le **pikachu** Et pendant ce temps on chantait :*

i përmène mon pikachu (Je promène mon pic à cul)

cHâ chi l'ara s'ra b(éin) batu (Celui qui l'aura sera bien battu)

Le coureur déposait discrètement **le pikachu** près des fesses d'un joueur et poursuivait sa course. Alors, il fallait que le joueur qui en avait hérité s'en saisisse au plus vite et se lance à la poursuite de celui à qui il le devait.

Si, par malheur, ce dernier terminait son tour avant que le **pikachu** n'ait été repéré et ramassé, il frappait celui qui l'avait au cul en criant **cHandêle** et le pauvre devait aller debout au centre du cercle. Et l'autre poursuivait sa ronde pour en envoyer un autre à **cHandêle**

Si sa victime ramassait **le pikachu** et le rejoignait avant qu'il ne se soit assis à la place laissée libre par son poursuivant, c'était lui qui était **cHandêle** sinon il s'asseyait et l'autre continuait alors à tourner.

En outre celui qui était **cHandêle** debout au centre du cercle, pouvait encore être gratifié du **pikachu** et s'il ne l'avait encore pas découvert avant la fin du tour sa situation s'aggravait et il fallait qu'il lève un bras, et puis l'autre, en cas de récidive, puis une jambe, mais souvent les récréations étaient trop courtes pour en arriver là.

Il semblerait qu'on puisse être assez attentif pour pouvoir surveiller ses arrières, mais la ronde prolongée du porteur de **pikachu** ainsi que la petite mélopée toujours répétée, finissaient par avoir raison de bien des vigilances.

pikase féminin : épines, souvent petites épines de toutes ces choses hostiles (rosier, chardon, bogue de châtaigne, hérissin).

épikase féminin : petits bouts de fibres ligneuses et plus ou moins piquantes qui restent adhérente aux fibres textiles du chanvre.

pikasé tacheté de petites taches de couleurs ou de taches de rousseur. C'est assez voisin de **pigayé**

piké 1° : Vermoulu pour les meubles ou les manches d'outils qui s'étaient transmis de génération en génération. C'est le travail des larves de petits coléoptères : les Vrillettes. Voir **kösouné**

2° : Aigri, pour les boissons, vin et cidre surtout.

3° : Taché de rouille ou de moisissures, pour le linge.

pikër masculin : cantonnier (en français, le piqueur est l'homme qui travaille seulement avec un pic)

Le **pikër** était l'Agent des Travaux publics communal, nommé par le Préfet sur consultation de l'Ingénieur en Chef des Travaux publics départementaux, qui prenait sans doute en compte une proposition du Maire de la commune. Le **pikër** avait donc quelque chose d'une notabilité.

l'agôlê lé palise (Il taillait les haies) avec son **völan** (Grande faucille à long manche) et sa **fôsëille** (Faucille) mais du côté de la voirie seulement. Puis il brûlait ensuite ce qu'il avait coupé sur le bord des chemins, malheureusement trop souvent, le long du tronc de quelque gros arbre. Sans doute faisait-il ainsi pour réduire le risque que le feu ne se propage dans la haie voisine.

le churê lé fousé avêk sa pale (Il nettoyait les fossés avec sa pelle) et comblait **avêk sa fourche a cHail** (Avec sa fourche à cailloux) les ornières et les trous des chemins avec les pierres qu'il avait préalablement concassées **avêk sa mase** (Avec

son marteau à long manche) et avec la complicité du *kâsou de pâre* (Du casseur de cailloux), qui était son adjoint, en quelque sorte.

Comme il travaillait presque toujours penché, ses muscles lombaires payaient un lourd tribut, aussi saisissait-il toute occasion de se relaxer, appuyé sur son manche d'outil, en bavardant avec les passants qui n'étaient, hélas, pas très nombreux. Si peu qu'il en rencontrait, cela le rendait dépositaire de pas mal d'informations de toutes sortes. En outre, il prenait ses repas, déjeuner et casse-croûte, à l'endroit où son travail l'avait amené et, s'il faisait chaud, il s'octroyait une petite sieste à l'ombre.

*Curieusement, il était ainsi une sorte de gazette, peu mobile, mais bien informée, qu'on pouvait consulter au passage. En général, il était respecté et apprécié, car il aimait signoler son travail, même parfois artistement, en ce qui concerne les fossés et les tas de cailloux. On aimait le brocarder au sujet d'une soi-disant paresse à cause de ses pauses fréquentes **son manche de pâle l'an a gran bëzin për s'abourdâ** (Son manche de pelle, il en a besoin pour s'en faire un tuteur)*

pikö masculin : 1° : Petites taches nombreuses, par exemple les taches de boue, après avoir été éclaboussé, les taches noires ou brunes à la surface des fruits, causées par les parasites ou la grêle, les taches sur la peau dues à des cicatrices (les visages grêlés par la variole n'existaient plus et seule la varicelle laissait des traces plus ou moins durables), les éphélides etc.

piköte volante féminin : varicelle.

2° : En couture c'était, au bord d'un tissu, de toutes petites dents bien régulières comme un point de feston, repris en point de chaînette, nommé aussi : picot en français. Voir aussi : "les dents de rat" à **pëlboi** paragraphe **pëlâ**

piköse masculin, **pikösaille** féminin : tacheté, grêlé, marqué de taches de rousseur. On disait aussi **pigrêlé** Voir aussi **pëta**

pikötâ ou **pikösâ** : picoter, piquer avec le bec, comme font les oiseaux pour picorer graines et vermisseeux sur le sol, ou pour décortiquer les épis et entamer les fruits.

piköté masculin, **pikötaille** féminin : qui porte les traces des coups de bec des oiseaux **lé pouêre son köre b(éin) pikötaille cHête anaille** (Les poires sont encore beaucoup entamées par les oiseaux cette année)

piköti masculin : traces laissées par les oiseaux en picotant.

piksak masculin, Pique-sac) ou **përsak** que les **vieu** moins pressés, disaient **përsäsak** (Perce-sac) : Graminées, dont les épis ont la propriété de piquer, puis de percer le tissu des sacs, pour s'y planter, et finalement, le traverser. Cette propriété est commune à plusieurs graminées : Avoines, Orges, Brome etc. dont les épillets peuvent se détacher en entier avec leurs glumes pourvues d'arêtes (de barbes) et de nervures, garnies de poils rudes, orientés vers le haut quand l'épillet est sur la plante. Quand l'épillet tombe et que sa base se pose en direction du sol, l'orientation de ces poils fait, qu'à chaque mouvement du support, l'épillet ne peut bouger que dans une direction : vers la terre, ce qui est une adaptation bénéfique pour la plante car c'est là que la graine pourra germer.

Le champion est le Brôme stérile, *Bromus sterilis*, aux épis lâches avec des épillets pendants, portés par de longs pédoncules flexibles. Ces épillets se disséminent en restant entiers et, une fois tombés, ils ne peuvent que s'enfoncer de plus en plus entre les herbes ou à travers les mousses jusqu'à la terre propice à leur germination. Car,

malgré son nom de *sterilis* (stérile), ce Brome est tellement prolifique qu'il en devient envahissant et néfaste pour les cultures. Il faut donc ici comprendre le deuxième sens de *sterilis* : qui est : inutile, car aucun animal ne consent à consommer ni les tiges grêles et rudes, ni les graines rugueuses de cette plante. C'est donc une "mauvaise herbe".

Nous avions un ami parmi les piksak c'était l'Orge des Rat, Hordeum murinum L'épi, formé de nombreux épillets très serrés les uns contre les autres, est très compact et ses glumes sont prolongées par de longues arêtes qui donnent à l'épi la forme d'un écouvillon avec de fameux petits poils orientés vers le haut. Si on insérait cet épi dans le poignet de sa manche, avec les arêtes orientées vers le bas, il suffisait de balancer le bras pour que l'épi remonte d'abord jusqu'à l'épaule, puis n'importe où ensuite. En effet les arêtes, que leurs poils rendaient râpeuses, n'autorisaient pas d'autre cheminement. Et, glissé dans un col de chemise d'un ami, la base de l'épi vers le bas et les arêtes en l'air; l'épi parcourait lentement, mais inexorablement, son chemin à chaque mouvement, pour être éliminé finalement dans le pantalon, tout en grattant et irritant la peau sur son chemin.

pilegabourâ dans *a pilegabourâ* : empilé en désordre, pêle-mêle, n'importe comment. Il vaudrait mieux écrire *apile gabourâ* de *apilâ* voir à *pilö té z'afouère son r(éin)Jaille a pilegabourâ* (Tes objets personnels sont rangés en désordre) si on peut ainsi accoler ces deux mots antinomiques.

Cette expression trouve son origine dans le mot gabionneur cité par LALANNE qui désigne le local où on entassait, chaque jour, le produit du battage des céréales de la journée, en attendant, sans doute, un stockage plus méticuleux.

pilê masculin : tronc d'arbre, fût.

pilö masculin : tas, empilement. On employait aussi le mot *mouésè** mais il concernait des tas plus importants.

apilâ ou **apilötâ** : mettre en tas, empiler, qui ressemble, mais ne convient pas tout à fait, car il signifie : poser les uns sur les autres, ce qui suppose que le tas n'est pas trop désordonné, ce qui n'est pas le cas pour **apilötâ**

pile : Tas, dans le sens de grande quantité. Ce mot n'était guère utilisé que dans l'expression *ö n'an n'a dô pile ê dô mase* (Il y en a des tas et des masses) pour exprimer qu'il y avait des quantités tout à fait extraordinaires de quelque chose.

pin masculin : pont. Sur le ruisseau de l'Hermitain il y avait *pin yâme* (Pont Guillaume) le *pin de la pâre ô diâble* (Pont de la pierre au diable) ainsi nommé à cause de la triste histoire dont le Malin fut victime et qu'on peut retrouver à *diâble* et *le pin dô vernyaille* (Le pont de l'aulnaie)

À l'orée de la forêt de l'Hermitain il y avait mon pont préféré le pin de moucHa sur le même ruisseau. Il était le but des promenades vers la forêt que, petit enfant, on me laissait faire seul en compagnie de mon chien Médor. C'est là que j'ai pêché tant de ces écrevisses, disparues aujourd'hui de ce cours d'eau. Ce pont était sur le côté d'un gué par lequel passaient véhicules et troupeaux, le pont-lui même étant réservé aux piétons.

En vérité il ressemblait plus à un dolmen qu'à un pont. Il avait quatre arches et ses trois piles étaient des pierres plates, larges et épaisses, dressées dans le lit du ruisseau. Son tablier était constitué d'énormes pierres plates de deux mètres de long

sur plus de un mètre cinquante de large. Elles étaient plus larges que je n'étais haut : je le sais bien car je m'y suis souvent couché pour regarder l'eau qui coulait si vite en dessous. (Tout le monde ne peut pas regarder couler la Seine sous le pont Mirabeau !)

Piles et tablier étaient riches en fossiles et polis par les crues ou le piétinement des passants. Selon les niveaux, des algues en enrichissaient les couleurs. A condition de tremper mon fond de culotte, je pouvais passer dessous en me baissant.

Les deux culées étaient faites de pierres identiques grossièrement disposées en escalier. Bien que petit, il était majestueux et particulièrement robuste, car il résistait depuis des siècles aux crues soudaines du ruisseau qui devenait torrentueux à la suite des orages ou des fortes pluies de l'hiver. Il charriait alors des troncs d'arbres, des bûches, des objets ou instruments variés, arrachés aux fermes voisines de ses rives, pour les abandonner ensuite n'importe où le long de son cours.

Beaucoup de ces choses heurtaient le petit pont sans l'ébranler et il semblait invulnérable jusqu'au jour où il vint à gêner le passage d'une moissonneuse-batteuse qui devait franchir le gué pour aller moissonner, à l'orée de la forêt, un petit champ où elle pouvait à peine faire demi-tour. On mobilisa donc un bulldozer qui finit par avoir raison du petit pont et on édifia un peu plus loin une jolie passerelle en béton pour les piétons.

Le paysan qui fut à l'origine de cette modernisation me montra fièrement tout cela le jour où j'étais allé **a moucHa** en espérant retrouver... Je ne me rappelle plus quoi...

pindre : pondre. **la poule pindra a pin a l'a pindu** (La poule pondra, elle pond, elle a pondu) c'est à peu près tout ce qu'on demandait à ce verbe.

ö l'é pindu mê ö l'é pâ koué (C'est pondu mais ce n'est pas couvé) Cette expression était utilisée pour dire qu'une entreprise était commencée mais qu'il restait des problèmes à résoudre pour la mener à terme.

Cette expression était aussi utilisée pour dire qu'un jeune était bien là pour participer aux travaux, mais qu'il était encore mal dégrossi.

Pour peindre, il fallait dire **pinturâ**

pine féminin : pigne, cônes du Pin. Comme Pommes de Pin nous n'avions que celles des **pinâ** (Pin parasol), dans plusieurs fermes du voisinage. Ils étaient tous très hauts et très vieux et la légende voulait qu'ils aient été plantés par les protestants, pour servir de point de ralliement. (Il devait y avoir plus discret comme signes d'appartenance à cette religion. Il est vrai que les femmes n'hésitaient pas non plus à arborer certains signes caractéristiques sur leurs coiffes, comme le pompon de la **krêcHoize** ou le plissé de la **pëlboize** et que, tout de même, les guerres de religion étaient loin).

Nos **pinâ** (Pin parasol, ou Pin pignon : *Pinus pinea*) bien qu'importés par les Romains, n'étaient pas assez vieux pour avoir connu les Guerres de religion. Ils fournissaient des graines grosses et dures que les enfants cassaient entre deux pierres, sous l'arbre, pour se régaler du pignon qui était dedans. Personne d'autre ne les utilisait.

pinè* masculin : noyau des fruits, on disait aussi **nè*** voir ce mot.

pinpâ pomper.

pinpe féminin : pompe. Et n'oublions pas, ici, la "Pompe aspirante et foulante"

qui fut l'objet des Leçons de Choses de notre **mouétre** Pas facile !

pinpé masculin, **pinpaille** féminin : pompé, pompée. **le suin étê pinpé dan n'un békô pèr l'éparâ dan lé garê** (Le purin était pompé dans un gros tonneau à roues pour l'épandre sur les labours) **l'éve étê pinpaille dan la basiote pèr ke lé bâte bouêvisian** (L'eau était pompée dans le cuveau pour que les animaux boivent)

pinsête féminin pluriel : pincettes. C'était nos longues pinces, entièrement métalliques, en forme de U, fidèles compagnes de la **palête** (Pelle à feu) dans l'âtre pour l'entretien du feu. Grâce à elles on pouvait manipuler les bûches incandescentes pour aménager le brasier et aussi enlever, avec les imprécations rituelles, les merdes des chiens ou des chats à qui on avait trop tardé à ouvrir la porte.

*Enfin, elles permettaient d'obtenir les gerbes d'étincelles propitiatoires avec la **bucHe de nâ** (Bûche de Noël) Et avec elle nous revient le doux souvenir des fins de veillées de Noël (ou de la Saint Sylvestre) où l'on avait mis dans la cheminée cette énorme et bien neuve **bucHe de nâ** depuis longtemps réservée, qui brûlait lentement, donnant une grosse masse charbonneuse où luisaient les dernières braises.*

Avant d'aller au lit, les veilleurs se groupaient autour d'elle et la frappaient avec les pincettes produisant des myriades d'étincelles grésillantes qui s'envolaient vers les cieux par le conduit de la cheminée, pendant que les assistants psalmodiaient la liste de choses désirées pour l'année à venir. Et cela commençait toujours ainsi

dô poulê dô kanê Des poulets, des canetons
dô pirin dô gorê des oisons, des cochons,
dô lapin dô boudê des lapins, des petits veaux..... ..

*Et l'on continuait, chacun selon ses propres désirs, en déformant les mots pour conserver la rime. Il y eut même deux années où on demanda un bachot (baccalauréat qui se passait alors en deux parties, sur deux ans) Voir **bërtin***

pintou masculin, **pintouze** féminin : craintif, peureux, apeuré, honteux .Ce mot présente une ressemblance avec **Jintou** (Honteux : qui a honte) mais alors que **Jintou** traduit nettement un sentiment, **pintou** décrit plutôt une attitude et s'emploie volontiers au sujet des animaux. Il est alors voisin de **kadru**

piôsâ : battre quelqu'un au cours d'un pugilat.

se piôsâ : se bagarrer en parlant des enfants ou des petits animaux.

Ces chamailleries étaient fréquentes et les motifs n'étaient pas toujours très clairs, d'autant plus qu'on voyait bien la bagarre se produire, mais les causes et les commencements étaient si rapides qu'on n'en retrouvait pas les témoins. En tous cas, les rivalités entre familles ou entre villages qui ont fait la fortune de bien des genres littéraires n'étaient, chez nous, jamais en cause. Les adultes ne prêtaient pas beaucoup d'attention à ces pugilats, ou les considéraient avec la plus parfaite indifférence sauf si ça les gênait pour leur travail.

Parfois, quand même, ils les contemplaient avec intérêt ou avec nostalgie.

piôsaille féminin : bataille d'enfants ou correction **i m'an va te li pàsâ une piôsaille** (Je vais lui passer une correction)

pioulâ 1° : Pépier, crier à la manière des poussins ou des petits oiseaux.

2° : Respirer avec des sifflements et des chuintements comme les asthmatiques ou les bronchiteux.

l'é si rou(éin)cHe ke le pè pu pioulâ (Il est si enrôlé qu'il ne peut plus

pépier) disait-on de quelqu'un qui avait la voix couverte, soit par un rhume, soit pour avoir trop crié.

piouze ou **pioze** ou **piëze** féminin : puce.

*Chacun en avait, en avait eu, ou en aurait. On arborait alors de nombreuses piqûres rouge vif, traces des festins de ces petits parasites. Les chiens étaient accusés de nous les transmettre. La puce du chien ne fréquente l'humain que occasionnellement. Nos puces étaient donc bien à nous et prenaient leurs quartiers dans la literie, les châlits ou les parquets. Nous nous défendions en parsemant nos draps de feuilles de Menthe poivrée (*Mentha piperita*, un hybride qui était cultivé dans les jardins) ou de Mélisse, *Melissa officinalis*, qui était plus ou moins cultivée et parfois spontanée, que nous nommions : *Citronnelle*, ou bien des frondes de Fougère Aigle, *Pteridium aquilinum*. Tout cela nous rendait les lits bien inconfortables et les puces s'en accommodaient assez bien.*

Le salut nous vint avec la poudre de Pyrèthre, une variété de Chrysanthème asiatique, réputée sans danger pour l'homme et mortelle pour les puces. Effectivement on ne les revit plus.

épiouzâ : épucer. Voir aussi **pouail** (Pou)

piouzin masculin : Pucerons, *Aphis*, *Myzus*, etc. Il y en avait un peu partout, des mauves, des verts et des bruns sur les poiriers et les pommiers qui leur faisaient des feuilles enroulée ou boursoufflées, des gris cendré sur les pommiers qui donnaient des feuilles enroulées, jaunes ou rouges et des fruits tout difformes. Les rameaux de nos pommiers Reinette du Canada étaient parfois recouverts d'un feutrage blanc dû à un Puceron laineux comme un mouton, ou presque, qui entraînait des boursoufflures. Les pêchers en avaient des noirs ou des verts qui déformaient les feuilles et les faisaient suinter, mais ça n'avait pas l'air de les gêner beaucoup. Malheureusement, les verts passaient ensuite sur les choux où ils faisaient de véritables colonies, très serrés les uns contre les autres, sur des feuilles qui devenaient recroquevillées et jaunissantes. Les groseilliers en avaient aussi de toutes sortes qui stoppaient la croissance des rameaux en transformant les sommets en paquets de feuilles ratatinées. Enfin les championnes étaient les fèves sur lesquelles se formaient des manchons de pucerons noirs. Comme c'était au sommet des tiges on pouvait les couper sans compromettre la récolte, et les piétiner rageusement.

Et que faire contre tout cela, sinon le déplorer.

pipâ Quand la température s'élève l'oxygène devient moins soluble dans l'eau et les poissons ont des difficultés à "respirer", aussi viennent-ils en surface avaler de grandes goulées d'air et d'eau superficielle. J'ai entendu souvent, l'été, le bon tonton aux *brâche* prononcer avec désolation et pitié *kan t'ö fouê cHâ de m(éin)me lé pouésin pipan su l'éve* (Quand il fait chaud comme ça les poissons viennent gober de l'air à la surface de l'eau) en regardant peiner ses pauvres carpes qu'il élevait dans sa grande mare, que nous nommions pompeusement l'Étang de la Garde. Les carpes souffraient tout l'été et le niveau de l'étang baissait jusqu'à ce que le bon tonton puisse prélever les plus grosses et les déguster avec ses voisins, ses parents et ses amis, sans plus de trace de compassion ou de peine.

pire féminin : elles étaient deux. 1° : *la pire mole* dite aussi *pire bianche* (molle ou blanche) C'était les poumons du porc sacrifié quand *on fazê boucHëri*

C'était, probablement, la seule partie du porc que les humains ne consommaient pas, mais chiens et chats s'en délectaient avec beaucoup de grimaces parce que c'est élastique et difficile à mâcher.

2° : *la pire dure* ou *pire nègre* (Dure ou noire) : le foie du porc. Il fallait le consommer assez vite car il se corrompait facilement. C'était un fin morceau à déguster de différentes façons

Soit frit le lendemain de la *turi* (Jour où l'on tuait le porc engraisé à la ferme)

Soit incorporé à un pâté de foie en le hachant et le cuisant avec une quantité convenable de maigre et de lard du cochon

Soit préparé dans une sauce au vin.

Soit, ce qui emportait tous les suffrages, c'était de le faire entrer dans la composition *dô grou gratin* (Des grosses rillettes, des rillons) avec des morceaux assez gros de lard et de maigre, des morceaux d'oreilles et de la queue, débitée en épaisses rondelles. Le tout était cuit dans la graisse *dô gratin* (Des rillettes) dans le chaudron, sur le feu de bois de la cheminée. Tout cela variait suivant les familles et les villages. C'était toujours une bonne cuisine qu'on avait plaisir à servir aux invités, en général les gens de la famille et quelques amis, au *repâ de turi* nommé aussi *repâ de boudin* (Repas de l'époque où on tuait le cochon ou repas de boudins) Mais on y servait aussi d'autres choses.

t'â la pire an torse ê le Jabô de kouté (Tu as le foie tordu et le gésier de côté) disait-on pour se moquer des hypochondriaques.

pirin masculin : 1° : oison des deux sexes.

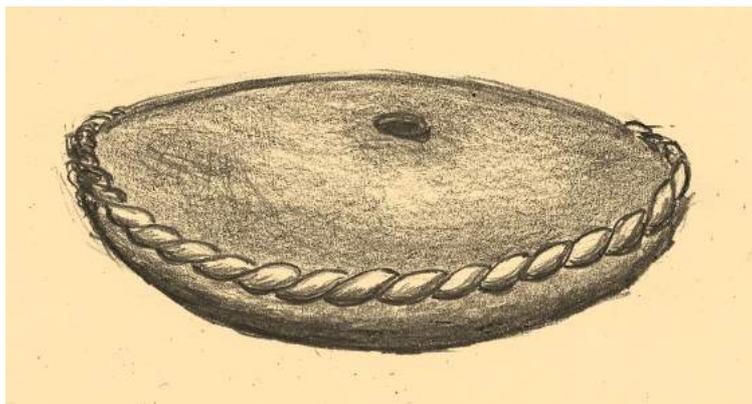
pirou pirou pirou pirou très vite, ou *virou virou virou* terminé par *vire vire vire* étaient les cris pour appeler les oisons afin de leur distribuer la nourriture. Et c'était efficace.

ö l'é pâ kore anë ke lé pirin mën'ron lé z'oi (Ce n'est pas encore aujourd'hui que les oisons conduiront les oies) Ou encore *sërê t'ö ke lé pirin mënërian lé z'oi* (Serait-ce que les oisons conduiraient les oies) pour rappeler à l'ordre les jeunes qui donnaient inconsidérément leurs avis ou leurs directives aux aînés.

2° : Orgelet, petit furoncle sur le bord de la paupière.

pirölä : faire, sur le bord d'une pâtisserie, un ourlet en forme de boudin modelé par un sillon en hélice.

Cet ornement était indispensable sur les bords des chaussons aux pommes ou des tourtè pouné ou des tourtè* pruné (Tourteaux aux pommes ou aux prunes) dont un fond de pâte était soudé par ce moyen avec un couvercle de pâte également.*

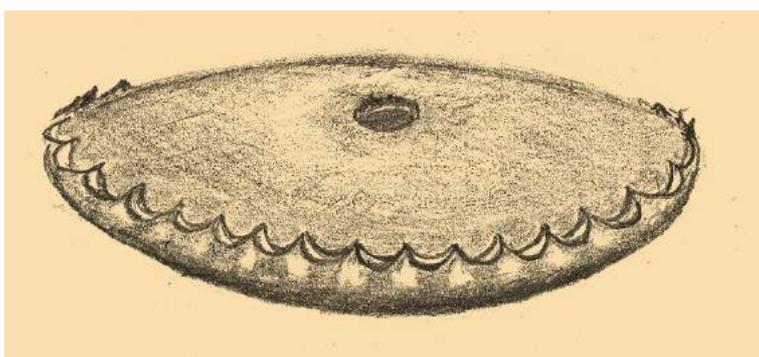


Piröli

L'opération consistait à joindre les deux bords en les roulant ensemble. Pour cela on maintenait les bords de la pâte avec deux doigts de la main gauche, puis avec deux doigts de la main droite, on repliait vers le centre ce bord sur une largeur voisine de 1 ou 2 centimètres. Puis on maintenait ce repli avec les doigts de la main gauche pendant que la main droite retournait une autre largeur de 1 à 2 centimètres vers le centre et ainsi de suite, jusqu'à obtenir un boudin torsadé tout autour du tourteau. Ça l'air compliqué mais ça doit être drôlement facile parce que ma mère le faisait à toute vitesse.

Ce boudin torsadé, contrairement aux bordures à petites dents ou à petits crans des tartes qui calcinaient un peu pendant la cuisson, cuisait davantage à la périphérie où il devenait croustillant tandis que son centre restait moelleux (Ce moelleux inégalable des pâtes feuilletées de ma mère...Oh ! Pardon : et de mon épouse !) L'ensemble exaltait les saveurs des différents états de cuisson de la croûte de ce rebord, associées aux parfums des croûtes du dessus et du dessous du tourteau, diversement imbibées des jus ou des vapeurs des fruits fondus dans leur sucre.

C'était toute une harmonie et la dégustation en était un art.



pr(éin)ki

Donc il ne faut pas confondre *pr(éin)kâ* qui donne des *pr(éin)ke* (Des petites dents carbonisées sur les bouts) et *pirölä*

piröli masculin pluriel : torsades ou ornementation en hélices

pirölä faire des ornementations variées (fleurs, motifs géométriques en relief) sur les mottes de beurre fabriquées à la ferme pour être revendues au marché. Ce beurre était moulé dans des moules en bois et les *piroli* étaient sculptés en creux sur le fond des moules. Ils me faisaient rêver quand je les voyais au hasard d'une visite dans le grenier, et pendant ce temps les vers les dévoraient par l'intérieur.

pirölä un bâtin orner une tige de bois avec un renflement en hélice, pour faire une jolie canne. On pouvait faire le long de la tige une incision en hélice, ou mieux, y enrouler une solide ficelle ou un fil de fer qui réduisait la croissance en épaisseur, seulement à l'endroit où il était en contact avec la tige. Et ensuite, il fallait attendre plusieurs années. Mais ça donnait de jolies torsades.

piskane ou **piskanye** 1° : féminin : seringue en bois servant de jouet. Elle était faite avec une tige de sureau assez jeune dont on avait ôté la moelle. Il fallait ensuite mettre un bouchon à l'extrémité pour réduire l'orifice de sortie et fabriquer **le pousou** (Le piston) en limant une tige de bois juste à la dimension de ce tuyau de sureau. Cela servait à lancer de l'eau pendant des duels entre copains. C'était un truc artisanal et le *must*, (comme on ne disait pas encore à cette époque) c'était de se procurer une vieille pompe de bicyclette.

2° : **une piskanye** ou **une piskanyaille** désignait la giclée d'eau lancée par ce jouet ou par tout autre moyen, par exemple un saut dans une flaque, ou le brusque passage d'une roue dans l'ornière pleine d'eau, le jet violent d'urine d'une jument en colère, la large giclée de bouse liquide des vaches purgées par les prairies printanières, etc.

3° : **une piskanye d'éve** ou **une piskanyaille d'éve** était aussi une pluie soudaine, brève mais violente.

pisâ : uriner, pisser, ou couler, s'écouler en parlant d'un liquide **ö y'a cheuk'cHouze chi pise sou ton barikö** (Il y a quelque chose qui coule sous ton baril): On soupçonne la fuite

tâ pâ b(éin) tapé le Jâ le pise köre un p'ti (Tu as mal fermé le robinet il coule encore un peu)

l'a pisé dan sa chulöte (Il a fait pipi dans son pantalon) au féminin **a l'a pisé dan sa chulöte** (Elle a fait pipi dans sa culotte) et dans les deux cas il est superflu d'ajouter comme faisait **réné mën'inkye** à l'occasion **t'â r(éin) a py'indre vu k'ö l'é pâ dan la tène** (Tu n'as pas à te plaindre puisque ce n'est pas dans la tienne) Voir **chulöte**

a këmou(éin)se a se santi pisâ (Elle commence à se sentir uriner) Cette phrase, pleine de sous-entendus, concernait seulement les jeunes demoiselles qui commençaient à prendre conscience qu'elles pourraient utiliser certaines parties de leur corps à autre chose que uriner.

pisa masculin : résultat d'écoulement d'urine ou de tout autre liquide **ö y'a tärJou un pisa ô pé de la tabye si i pr(éin) chô marâ i li foutré le nâ dedan** (Il y a toujours une trace humide au pied de la table, si je surprends ce chat sur le fait je lui mettrai le nez dedans) *C'était une méthode éducative éprouvée et universelle pour les chatons et les chiots. Quand l'animal "s'oubliait" dans la maison et qu'on le prenait sur le fait, on le saisissait par la peau du cou et on lui mettait vigoureusement le nez dans son pipi. Une seule fois donnait déjà un bon résultat et l'animal demandait ensuite à sortir, en miaulant ou en gémissant au pied de la porte.*

si tu pise köre dan ta chulöte i te foutré le nâ dedan (Si tu fais encore pipi dans ta culotte je te mettrai le nez dedans) la menace valait donc aussi pour les enfants qui avaient assisté à l'éducation d'un jeune animal, mais heureusement ça n'allait pas plus loin que la menace !

un pisa d'aJase (Un pipi de pie) pouvait, suivant le contexte, désigner une très petite quantité de liquide, une quantité insuffisante qu'on vous aurait servi dans votre

verre, ou une boisson insipide.

LAROUSSE nous dit « pissa : urine d'animaux domestiques. »?

pisaille féminin : giclée de liquide en général.

pisëri 1° : quantité de liquide qui a pissé, qui s'est écoulée.

2° : tout ce qui concerne la fonction urinaire **la pisëri le r'vë'ille dimê le tan la nê** (Le besoin d'uriner le réveille de temps en temps la nuit)

pisou masculin **pisouze** féminin : soit : qui fait pipi dans sa culotte quand on parle d'un enfant, soit qui dégouline d'un liquide.

pisötâ couler, s'écouler, pisser en un écoulement faible, grêle, quasiment du goutte à goutte, et aussi : uriner un petit peu.

pise féminin : urine.

Le bon Docteur en retraite, notre voisin, recommandait à mon père de laver soigneusement plaies et blessures pour éviter les infections. Comme mon père lui demandait comment il pourrait faire s'il se blessait dans un champ, loin de la maison et de toute source d'eau propre, il répondit « Tu n'as qu'à pisser dessus ». Pour lui l'urine était, sinon à peu près stérile, du moins le liquide le plus adapté à un nettoyage des plaies, faute de mieux. Et il racontait l'histoire d'un explorateur connu pour ses voyages en Afrique (était-ce Savorgnan de Brazza ?) qui, grièvement blessé dans la brousse, réussit à regagner une ville où des soins convenables pouvaient lui être prodigués, après un long périple dans des régions sauvages, puis désertiques, sans que ses plaies pourtant importantes ne se soient infectées, parce qu'il avait eu soin de les faire laver aussi souvent que possible par ses porteurs qui lui pissaient dessus.

pise de cH(éin) féminin : Coprin et particulièrement le délicat petit Coprin micacé.

pise de cHa ou **pise de bardou** (Urine de chat ou urine d'âne) : boisson insipide ou choses sans intérêt.

pistole féminin : ce mot était utilisé par **lé vieu** pour désigner la pièce de dix francs, ce qui était beaucoup d'argent,. Elles étaient en un alliage riche en argent. C'étaient les mêmes **vieu** qui parlaient avec nostalgie des **Jônê** les Louis d'or. Voir à **Jône**

La Pistole qui valait, il y a bien longtemps, 10 livres a une étymologie farfelue puisque ce mot qui, à l'origine, désignait une petite arquebuse, viendrait d'un mot d'Europe centrale désignant lui-même une flûte.

pitalâ : travailler beaucoup à un travail pénible et peu rémunérateur.

*Je me souviens de ma mère qui disait, au cours de moments de découragement, quand elle se croyait seule **pitalâ tërJou pitalâ** (Peiner, toujours peiner)*

*Je n'ai jamais osé le lui dire, mais je me rendais bien compte qu'elle ne **pitalê** autant que pour que son enfant ne **pitale** pas quand il serait grand.*

Elle répétait encore cette phrase, quand elle rêvait à haute voix, pendant les dernières années de sa vie. Et, à ce moment encore, j'ai fait semblant de ne point l'entendre.

pitalou masculin **pitalouze** féminin : ceux qui sont obligés de peiner.

pîte féminin : jeu de billes des cours de récréation. Comme elles n'étaient ni pavées ni goudronnées on pouvait y creuser avec le talon 5 trous : un à chaque coin

d'un carré et le cinquième au centre. Cela permettait un parcours qui partait d'un trou de la périphérie, passait dans tous les trous de la périphérie et aboutissait à celui du centre. Chaque joueur propulsait sa bille soit par une détente du pouce qui dégageait vivement la bille logée au creux de l'index replié, soit en la pinçant entre le pouce et l'index bien humectés de salive. Dans tous les cas, la main devait rester immobile exactement au dessus de l'endroit où la bille s'était arrêtée au coup précédent.

Quand la bille de l'adversaire s'arrêtait à moins de **une an pite** (Peut-être un empan : distance séparant l'extrémité du pouce de celle de l'auriculaire quand on étale sa main au maximum) de la vôtre vous l'aviez **a l'anpite** ce qui vous donnait le droit de l'expulser hors du terrain en la **pokan** d'un coup de votre propre bille lancée par l'une ou l'autre des méthodes décrites ci-dessus. Il faut dire que notre **an pite** n'était pas bien grande et que le terrain : le carré aux 5 trous, avait à peine deux mètres de côté. Le malheureux dont la bille était ainsi expulsée devait recommencer son parcours au trou de départ.

Le gagnant était celui qui réussissait le premier à loger sa bille dans le trou central. Une fois arrivé là, il y montait la garde pour éjecter, en les **pokan** toutes les billes qui arrivaient à une **anpite** de ce trou, renvoyant ainsi les joueurs à la case départ. Il était donc alors préférable de ne pas rater son entrée dans ce trou.

Théoriquement, le jeu aurait du durer jusqu'à ce que tous les joueurs accèdent à ce trou central, mais les récréations étaient trop courtes pour cela.

En quelque sorte c'était notre façon de pratiquer le golf. Les garçons seuls jouaient **a la pite** les filles n'en étaient pas exclues, cependant elles préféraient en général d'autres jeux. J'avais pourtant une cousine qui y montrait une certaine virtuosité, y compris pour les jurons.

piue faire bien sonner le **e** final, féminin : 1° : dents de n'importe quel instrument, comme **lé piue de ratè*** (Les dents en bois des râteau) ou **lé piue dô përo** (Les dents métalliques courbes du **përo** grand râteau)

2. : grandes épines des chardons ou des prunelliers.

piumâ : 1° : plumer **piumâ lé poulê** (Plumer les poulets)

le bon yu piume sé z'oi (Le Bon Dieu plume ses oies) Disait-on quand il neigeait.

piumâ cHeuk'in (Plumer quelqu'un) : lui soutirer de l'argent, son héritage etc.

ô l'é un gâ a piemâ une u (C'est un homme capable de plumer un œuf) quelqu'un de capable de tirer un maximum de bénéfice de n'importe quoi.

2° : éplucher **piumâ lé z'ényin** (Éplucher les oignons) **piumâ dô cHâtanye** (Éplucher des châtaignes) En ce qui concerne les fruits ou légumes **piumâ** était utilisé pour tout ce qui avait des téguments minces ou secs. Mais quand la peau était plus ou moins charnue comme celle des pommes ou des pommes de terre on préférait le mot **parâ** Pour **poume de tè*r a la plase** (Pommes de terre en robe des champs) on utilisait **piumâ** pour : peler, car leur peau, toute fine, s'enlevait comme celle de l'oignon.

piumail masculin : plumeau. À la place des balais de plumes plus ou moins synthétiques qu'on utilise actuellement nous avons les extrémités des ailes d'oies limitées au doigt et aux rémiges.

le r'garde de kouté këm un cH(éin) chi anporte un piemail (Il regarde de travers comme un chien qui emporte un plumeau d'aile d'oie) se disait au sujet de

personnes au regard hypocrite ou des enfants qui laissaient voir qu'ils n'avaient pas la conscience bien tranquille.

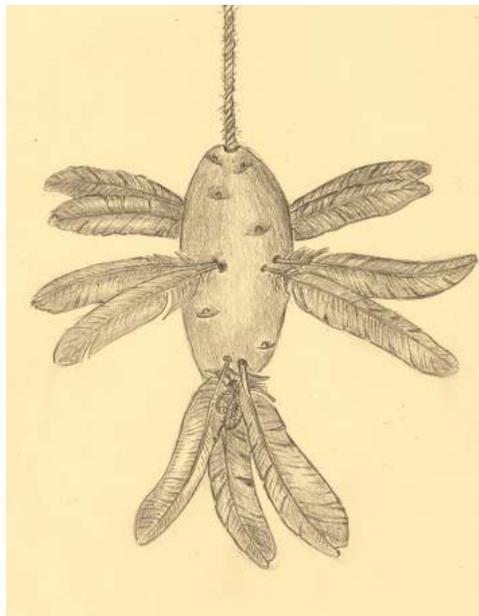
piume féminin : plume, 1° soit la plume des volatiles.

2° : soit la plume métallique emmanchée dans le **portepiume** et conduite par des petits doigts tachés d'encre violette.

fouére sa piume (Faire sa plume) pour un oiseau c'était faire sa toilette, lisser ses plumes avec son bec ce qui se disait aussi **s'épivardâ** et pour un humain c'était se faire beau en vue d'une visite ou d'une cérémonie.

moulin a piume (Moulin de plumes) fait avec une pomme de terre suspendue à une ficelle qui la traversait, disons d'un pôle à l'autre, dans laquelle on plantait 4 ou 5 bouquets de deux ou trois plumes : un au pôle inférieur et trois ou quatre, répartis autour de son équateur.

On le suspendait à des branches et le vent le faisait tourner. C'était un jouet et aussi un épouvantail à suspendre dans les cerisiers et c'était efficace, pendant 2 ou 3 jours.



plase féminin : épluchure, peau des fruits ou des légumes. **dô plase de troufye** (Des épluchures de pommes de terre)

plase d'ényin (Peau d'oignon) ou plus exactement : la tunique de l'oignon, c'est à dire les enveloppes les plus externes du bulbe, généralement minces, sèches et colorées.

si la plase dô z'ényin é t'épâse l'iver s'ra lin ê frê (Si la peau des oignons est épaisse l'hiver sera long et froid.) On trouvera une météorologie du même acabit à **sênêle**

troufye a la plase (Pomme de terre en robe de chambre, ou des champs)

plase était aussi utilisé pour décrire un fin lambeau de quelque chose : peau ou écorce etc. Voir **plin**

plin masculin : enveloppe de fruit, surtout utilisé des châtaignes **dô plin de cHâtanye** Si on est sous le châtaigner **lé plin** désignent aussi les bogues hérissées de piquants, alors que si on est à table en train de déguster des châtaignes cuites le

même mot désigne la peau lisse et brune de la châtaigne.

*Soyons précis, comme la châtaigne est un fruit, sa peau dure et brune, son **plin** est un péricarpe. Si on avait affaire à un marron d'Inde, qui est une graine, sa peau dure et brune est un tégument séminal.*

Oui, mais alors la bogue avec les piquants ?

C'est tout simple : celle de la châtaigne est une enveloppe florale accrescente : la cupule, alors que celle du marron d'Inde est un fruit issu du développement du pistil !

On saisit mieux ainsi tout le piquant de l'affaire.

pö masculin : pot. Tout seul, le mot désignait nos pots de fer avec leur couvercle, leur anse et leurs trois pieds, tout noircis de fumée, éternellement suspendus à la crémaillère, dans la cheminée. On y maintenait de l'eau qui chauffait car on pouvait toujours en avoir besoin pour la cuisine, les petits lavages et des tas d'autres choses. On précisait parfois **pö de fer**

Mais il y avait aussi **lé pöt'a fërmaJe** (Pot à fromage) **lé pöt'a gratin** (Pot à rillettes) : voir à **gratin** Précisions à **pöt'**

pötaille féminin : potée. Souvent ce mot désignait une sorte de pot au feu de légumes et de petit salé **i méJ'ron de la pötaille de sâ ê dëmou(éin)** (On mangera une potée de salé et de légumes ce soir et demain)

é bé ö finira la pötaille (Eh bien ! Ça finira le pot au feu) ça va porter la situation à son comble.

p'ti pö : nom donné par les enfants aux fruits de **l'ouzane** (Le Buis) En effet ils ressemblent à des petites marmites à 3 pieds. Ces trois pieds sont les vestiges des styles des trois carpelles soudés qui ont produit le fruit. C'est d'ailleurs à cause de cette disposition que le Buis et les plantes qui ont des fruits semblables étaient classés par les botanistes comme *tricoques*. À maturité ces **p'ti pö** explosent superbement, expédiant leurs graines à plusieurs mètres et il peut être fort amusant de se faire mitrailler par cette plante, pendant les heures chaudes.

pö t'a kröte (Pot à crotte) le petit derrière des petits enfants.

pöcHe féminin : petit sac plus ou moins difforme. Leur taille était variable.

pöcHin masculin : petite **pöcHe**

pöcHaille ou **pöcHëille** féminin : contenu d'une **pöcHe** et, d'une façon plus générale d'un sac. **une pöcHaille de bié** (Un sac de blé) voir **sak** (Sac)

le sak était standardisé, au point de vue forme et volume, alors que **la pöcHe** et **la pöcHaille** étaient très variables en forme et en volume et faisaient, pour tout dire, un peu débraillé.

pöcHe féminin : sac en filet, qu'on disposait à l'entrée des terriers, où se prenaient les lapins débusqués par les furets, quand on pratiquait la chasse avec ces animaux.

pökâ : donner un coup sec et bref mais pas très fort. Au jeu de billes de **la pite** c'était éjecter la bille adverse en la frappant avec la sienne.

Jouâ dô marbre a pokâ (Jouer des billes en les frappant) : chacun des joueur misait le même nombre de billes, dans un cercle d'une vingtaine de centimètres de diamètre, tracé sur le sol. Puis les joueurs se plaçaient à deux ou trois pas et chacun à son tour lançait une bille dans le cercle. Si elle frappait une ou plusieurs billes et les éjectait hors du cercle le joueur, adroit ou chanceux, les empochait. Si sa bille restait dans le cercle elle venait grossir la mise. Et cela durait jusqu'à épuisement des mises. Quand le sifflet intempestif du **mouétre** venait interrompre la récréation, les billes

restantes étaient partagées entre les joueurs.

pöli : poli, bien élevé, qui se comporte conformément aux règles de la bonne éducation. C'était une qualité très importante et même primordiale, en ce qui concernait les enfants.

*Mais on en parlait aussi, et dans des circonstances assez curieuses, en ce qui concernait les adultes, ainsi que le montrait la phrase suivante **ö l'é yére pöli de se n'alâ san r(éin) pr(éin)dre** (Ce n'est pas très poli de partir sans rien prendre) En l'occurrence, il s'agissait, lorsqu'on était entré dans un magasin, pour y acheter une chose bien précise dont le commerçant ne disposait pas, de ne point repartir sans rien acheter. Les gens de chez nous considéraient comme fort impoli de déranger quelqu'un pour rien. En plus, il faut dire que l'environnement dans la ville, le climat particulier des magasins, si différent de leurs champs, les déstabilisaient quelque peu.*

pôraille féminin : poireau. Comme *la pëtrôle la sâ la serpan la pôraille* est féminin en *patoï* et masculin en français, pour *fërmi* c'est le contraire !

piantâ de la pôraille ou *pikâ de la pôraille* c'était planter du poireau ou repiquer du poireau.

piantâ la pôraille ou *pikâ la pôraille* c'était faire la culbute mains et tête au sol et cul par dessus tête, ce qui se disait aussi *fouère la palote*

pôr ou *pour* ou **pôv'** : qui attire la pitié, la commisération

pôr patirè* (Pauvre petit être souffreteux)

chô pôr drôle (Ce pauvre gosse) était une formule consacrée pour parler d'un enfant débile ou handicapé et aussi, parfois, de l'enfant d'une mère célibataire.

mon pôr drôle (Mon pauvre enfant) c'était la formule utilisée par les parents, en préambule à une admonestation circonstanciée, à un enfant qui venait manifestement de le décevoir.

pôr cHéti gâ (Pauvre homme chétif) physiquement désavantagé, mais pas forcément dans le besoin.

pôr bougrêse (Pauvre dame qui a bien du malheur)

pôr bouneJan (Pauvre bon gens) pauvre être débile.

Curieusement, il existait aussi un mot **pôv'** qui semblait n'appartenir qu'aux femmes.

ö fô ki r(éin)Je mé pôv'z'afouère (Il faut que je replace ou que je rentre dans l'armoire mes affaires (vêtements, nécessaire de couture, etc.) que j'ai du abandonner ou qu'on m'a mises en désordre, bref : qui sont à plaindre !

i méJ'ron ma pov'sâse (Nous mangerons ma pauvre sauce) en ajoutant à cela l'air dépité de la cuisinière, tout laissait craindre que la sauce en question soit complètement ratée, ou rallongée à plusieurs reprises par des ajouts d'eau.

at(éin) ki rapachête mé pôv'z'afouère (Attends que je rempaquette mes pauvres affaires) qui signifiait : attends que je rajuste mes vêtements, éventuellement : que je reboutonne mon corsage !

pörniâ masculin : seau de moyenne contenance, moins de 10 litres, métallique, souvent en fer blanc. C'était celui qui était utilisé pour traire les vaches dans l'étable. On s'asseyait sur *la sêle* (Tabouret de bois à trois pieds) **le pörniâ** coincé entre les cuisses et les genoux, on attachait la queue de la vache à sa patte pour ne pas la

recevoir à chaque instant dans le visage, et on trayait. Quand on avait fini, avant de passer à une autre vache, on vidait *le pörniâ* dans *le siâ* (Seau plus grand) où il était conservé dans une pièce fraîche jusqu'au passage du *lêtié* au petit matin du jour suivant.

pörtâ : 1° : porter. Dans certains cas : distribuer. *pörtâ l'arJan dô lê* (Distribuer l'argent du lait) le paiement du lait par la laiterie coopérative. *pörtâ le pou(éin)* (Distribuer le pain) à ses clients pour le boulanger. Voir *pörtou*

2° : *pörtâ* être en gestation *la Jman pörte prâ d'une anaille* (La jument a une gestation de presque une année) *la chÈbre ê l'ouaille pörtan un p'ti moin de si moi* (La chèvre et la brebis ont une gestation de moins de 6 mois) *la treu pörte troi moi troi smane ê troi Jou* (La truie a une gestation de 3 mois 3 semaines et 3 jours)

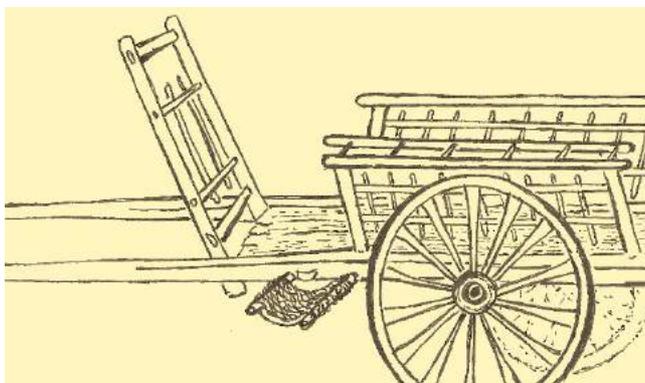
pörtaille féminin : portée, ensemble des petits qu'une femelle a portés dans son ventre au cours d'une même gestation.

une pörtaille de gôrê (Ensemble des petits cochons nés d'une truie au cours d'une même gestation). On les désignait ainsi jusqu'au moment où on les séparait pour les vendre, les engraisser etc... Cela comprenait parfois jusqu'à 12 ou 13 individus qui grouillaient sur le ventre de la mère, au moment de la tétée, en couinant jusqu'à ce que chacun ait trouvé une place et une tétine.

a pörte Jâ (Elle porte haut) : son ventre est proéminent vers le haut, au niveau de la ceinture *a pörte bâ* (Elle porte bas) Ces termes décrivaient l'aspect du ventre des femmes enceintes. Tout cela semblait avoir beaucoup d'importance, particulièrement pour faire des pronostics sur le sexe du futur bébé. C'était, en tous cas, la meilleure méthode de prévision à cette époque !

3° : *pörtâ* masculin : portail. *porte* féminin : porte.

pörtefênian masculin : porte fainéant. Devant la roue gauche d'une charrette on installait deux trous, ou deux anneaux, distants de 40 ou 50 centimètres sur la grosse pièce de bois latérale du plateau de la charrette, dans lesquels on pouvait emmancher et coincer deux solides bâtons. Sur ces deux bâtons à la fois on enfilait un grand morceau de sac de jute de façon à former un petit hamac carré, juste aux dimensions des fesses du charretier. Il pouvait s'y asseoir pendant les longs parcours et l'enlever facilement ensuite.



Je n'ai vu ce système que sur la charrette du lètié celui qui, dès l'aube, allait de ferme en ferme, collecter le lait. Il utilisait son pörtefênian pendant les parcours entre deux villages. À l'intérieur d'un village il allait à pieds ou même parfois, pour

les fermes les plus voisines, il restait debout dans sa charrette pendant que son cheval la déplaçait. Toujours est-il que j'ai cru qu'un **fënian** était un préposé à la collecte du lait. Heureusement je n'en ai jamais rien dit.

krê tu ki sërê ton pörtefënian (Crois-tu que je serai ton porte-paresseux) disait-on aux enfants qui piaillaient pour se faire porter.

pört'man ou **pörteman** masculin : l'état de santé, ou plus précisément les nouvelles de la santé de quelqu'un. **dëmandâ le pörteman** (Demander des nouvelles de la santé de quelqu'un) Quand on m'envoyait faire des commissions, particulièrement chez des personnes âgées, mon père me précisait bien avant mon départ **ê dé ke tu le veurâ tu li demandrâ le pörteman** (Et dès que tu le verras, que tu le rencontreras, tu demanderas des nouvelles de sa santé) et au retour **li â tu bé demandé le pört'man** (Lui as-tu bien demandé comment il allait) Mais ce qui m'intriguait c'était qu'il n'avait pas l'air de s'intéresser outre mesure aux nouvelles que je rapportais.

On n'utilisait pas le mot **pörteman** pour s'informer directement. **lé vieu** disaient **é bé k'man t'alâ** (Eh bien comment allez-vous ?) Et les **jêne** disaient **k'man va t'ö** (Comment va ce : comment ça va) Ou **va t'ö b(éin)** (Va ce bien : ça va t'il bien ?)

pörtou masculin : porteur. 1° : **pörtou de sak** c'étaient les gars les plus costauds du village qui transportaient les sacs de céréales depuis la batteuse jusque dans les greniers. Ce n'était pas facile car les sacs pesaient entre 80 et 100 kilos et les escaliers n'étaient guère commodes. D'abord, ils étaient très anciens et on les avait fabriqués le plus économiquement possible, dans un coin où ils ne gênaient pas trop. Donc ils étaient difficiles d'accès et c'étaient des espèces d'hybrides entre l'escalier et l'échelle. On aurait bien pu en faire d'autres, plus confortables, mais on s'en était servi depuis des générations et il n'y avait donc aucune raison d'en changer. Ils étaient raides, branlants et tortueux et **lé pörtou de sak** y grimpaient pendant des journées entières avec des sacs un peu longs qui frottaient sur les murs des côtés.

Et **lé pörtou de sak** trouvaient encore le moyen de se faire des niches, surtout au moment de se mettre les sacs sur les épaules !

Pour charger ses sacs sur leurs épaules il y avait deux techniques.

La première se pratiquait avec deux personnes. L'un, le porteur, tenait **la goule dô sak** (La gueule du sac) l'autre le cul, une main sur chaque coin. Ils se faisaient face et balançaient le sac de gauche à droite et de plus en plus haut : à la une, à la deux et à la trois, et à ce moment le sac était à une hauteur d'épaule du porteur qui faisait un demi-tour, amenant son épaule sous le sac. Et en route !

La deuxième méthode impliquait trois personnes. Le porteur tenait la gueule du sac et l'élevait en faisant demi-tour pendant que deux aides soulevaient l'autre extrémité du sac avec **la trôle** (Gros bâton destiné à cet usage, dont chacun des deux aides tenaient un bout) et lui déposaient sur l'épaule. Tout cela se faisait d'un seul élan et très vite. Parfois les aides laissaient traîtreusement traîner la **trôle antre le sak ê l'épale dô pörtou** (Le bâton entre le sac et l'épaule du porteur) ce qui, au minimum, était désagréable, mais c'était à charge de revanche et ça rompait la monotonie de la journée.

2° : **le pörtou de pou(éin)** (Le porteur de pain) c'était souvent le boulanger lui-même, qui allait de ferme en ferme distribuer son pain. Il notait sur le carnet personnel de chaque client la quantité achetée et se faisait payer en fin de mois. **le pörtou de**

pou(éin) pasê une fouê la sêmane (Le boulanger passait une fois par semaine)

la kôcHe dô pôrtou de pou(éin) qu'on nommait aussi *la taille dô boul(éin)Jâ* C'était un petit bâton sur lequel le boulanger faisait une encoche pour chaque pain vendu. On comptait les encoches à la fin du mois et il n'y avait pas à se tromper car il ne vendait que *dô pou(éin) de katre* (Des pains de quatre livres, soit deux kilos) Une encoche particulière signifiait : payé. On l'avait conservé dans certaines fermes mais elle ne servait plus.

Dans certains endroits on utilisait un bâton fendu et le *pôrtou* ajustait les deux moitiés l'une contre l'autre, avant de faire son encoche. Il en laissait une chez le client et gardait l'autre. Il suffisait, en fin de mois, de les juxtaposer pour vérifier l'identité du client et la quantité de pains fournis. Si les deux demi baguettes étaient juxtaposables le compte était juste. On me l'a raconté, mais *ô linâ* ça ne s'était pas fait : la confiance était de mise !

pôt' masculin : pot, mais il y avait toutes sortes de pot.

pôt'a débouère masculin : pot à pisser. Comme *bouère* c'était : boire, ce qui suit normalement la consommation de boisson c'est donc *débouère*

Vers 1460 le *déboire* c'était l'arrière goût désagréable laissé éventuellement par une boisson.

pôt'a gratin pot à rillettes, voir l'illustration à *gratin*

pôt'a buJaille pot en zinc, pourvu d'un long manche, pour transvaser l'eau au cours des grandes lessives. Voir *buJaille*



pôt'a dépouézâ pot utilisé pour vider une cavité de son contenu liquide. C'était souvent le même que le précédent.

pötaJâ masculin : sorte de grand réchaud en pierres.



C'était un véritable meuble. Le dessus était constitué par une grande pierre rectangulaire, horizontale, percée de trois ou quatre trous carrés contenant, en profondeur, une grille en fer épaisse, sur laquelle on déposait d'abord des charbons ardents, prélevés dans la cheminée, sur lesquels on ajoutait du charbon de bois. Ce dessus était porté par trois pierres rectangulaires. Les deux latérales étaient simples et plus étroites. Celle du devant était percée de trous permettant de récupérer, sous les grilles, les cendres, qu'on utiliserait ensuite pour la lessive ou le jardinage. L'endroit où tombaient les cendres était nommé *le sandrâ* comme celui du four à pain. Le tout était installé le long d'un mur, non loin de la cheminée. Cela chauffait très fort et permettait de cuisiner comme sur tous les réchauds.

Certains *pötaJâ* étaient très grands, comme celui de la Cour de la Garde, déjà citée pour sa cheminée au mot *fë*. Là bas, le *pötaJâ* était en maçonnerie recouverte de carreaux de faïence blancs à fleurs bleues. Il comptait dix feux.

Mais en général ces réchauds étaient bien plus modestes et ils étaient inclus dans l'épaisseur d'un mur comme on l'a vu à *piakâr* et ils n'avaient que *deu fë*

pötê masculin : pichet, vase en faïence ou en grés, à large embouchure, avec une anse latérale du côté opposé à son bec verseur et une panse rebondie. Le *pötê* était l'intermédiaire entre la barrique et le verre, on l'emplissait au robinet, on l'apportait sur la table, à la disposition de maître de maison qui servait chacun et qui veillait à ce que chacun en eut suffisance.

Il nous vient de l'ancien français potel



pötirin masculin : champignon et plus précisément l'Agaric champêtre à lamelles roses, *Psalliota*, qu'on nommait aussi **nâ de cHa** (Nez de chat)

pôtrënyâ ou **pouétrënyâ** : pétrir, malaxer quelque chose, à pleine main, sans précaution, comme la cuisinière fait avec la pâte, ou un enfant jouant avec de la glaise humide. C'était aussi manipuler quelque partie du corps d'un animal ou d'une personne, dans un but thérapeutique ou autre, ou manipuler un tissu à pleine main sans précaution.

son drôle li pouétrënyê lé têtê (Son enfant lui pétrissait les seins) Ce que font précisément les bébés qui têtent.

LALANNE et BEAUCHET-FILLEAU traduisent tous les deux par : pétrir de manière dégoûtante. La chose serait donc possible ? Et qu'entendent-ils par là.

Quand il s'agissait de pétrir de la pâte à pain on disait **pétri**

pou féminin : peur. **ê m'â tu bé fouê pou** (Oh ! m'as tu bien fait peur !)

ö l'é bé vré ke i'é oyu gran pou (C'est bien vrai que j'ai eu une grande peur)

Mon père me répétait **la nê si t'â pou d'une afouère avanse veure s'kö l'é ê kan t'ô sarâ tu pourâ pu avâ pou** (La nuit, si tu as peur de quelque chose, approches toi pour voir ce que c'est et, quand tu le sauras tu ne pourras plus avoir peur) Voir à **bâte**

Et comme si cela ne suffisait pas il disait aussi **si t'â pou la nê t'â k'de pibolâ** (Si tu as peur la nuit tu n'as qu'à siffler) un air de musique, sinon il aurait dit **subiâ**

Étais-je donc si peureux pendant les nuits ? Ou lui, l'avait-il été ?

Voir aussi **pintou** masculin **pintouze** féminin : peureux, peureuse.

épouvésâ : chasser, faire partir en faisant peur.

C'était pouër vers 1100.

pouâ : peu. Dans **un pouâ** (Un peu) **ö n'an n'a un pouâ** (Il y en a un peu) Certes ce n'était pas beaucoup, mais enfin il y en avait. Alors que dans **ö n'an n'a yére** (Il y en a guère) on sent percer un peu de dépit, comme dans **ö n'an n'a**

pâ tou py(éin) (Il n'y en a pas tout plein) On pouvait aussi dire **ö n'an n'a un p'ti** (Il y en a un petit) qui n'était pas beaucoup mieux que **un pouâ** Mais on pouvait associer les deux **ö n'an n'a un p'ti pouâ** (Il y en a un petit peu)

doune me z'an moué ou **un p'ti moué** (Donne m'en plus ou un peu plus) On disait aussi **un pouâ moué** mais ça ne se faisait pas beaucoup, sans doute parce que ça faisait lourd et qu'on en avait plein la bouche. Voir **pti**

pouail 1° : masculin : pou. **kant'lé drôle avan dô pouail ö l'é ke l'alan b(éin)** (Quand les enfants ont des poux c'est qu'ils vont bien) car les poux des enfants passaient pour un signe de bonne santé. En fait, c'était sans doute une parole de consolation pour les parents qui étaient toujours mortifiés que leurs enfants soient pouilleux.

Si les poux paraissent souvent bien scolarisés actuellement, ils étaient très rares dans mon enfance, car je n'en avais jamais entendu parler dans mon école, contrairement aux puces qui étaient monnaie courante.

2° : **pouail** désignait aussi de très petits oiseaux comme le Troglodyte, nommé aussi **bou d'chu** ou le Roitelet nommé aussi **roibërtâ** ou les Mésanges.

le pouail de chaline (Pou d'orage), la Mésange Charbonnière, parce qu'elle se faisait remarquer par temps orageux, où elle était particulièrement fébrile (comme beaucoup de petits oiseaux). Bien sûr on en déduisait qu'elles pouvaient prévoir les orages. On la nommait aussi **sanzërye**

3° : **lé pouail** étaient aussi les petits insectes ravageurs qui envahissaient le blé pendant qu'il était entreposé, comme les Charançons, *Strophilus*, petits Coléoptères à long rostre qui grouillaient entre les grains, et les Sylvains, *Oryzaeophilus*, petits coléoptères brun rougeâtre dont les larves finissaient les grains attaqués par le précédent.

poucHe féminin: dépôt qui se forme au fond des récipients contenant des boissons récemment fermentées (vin ou cidre nouveau) ou au fond des tasses de café (car on ne le filtrait pas toujours convenablement) Lie. Voir **grabou** qui désigne aussi un dépôt de façon moins précise.

poué 1° : masculin : puits.

pouézaille féminin : hauteur d'eau disponible au fond d'un puits, dans laquelle pouvait s'enfoncer un seau, pour puiser sans toucher le fond.

pouézâ : puiser.

dépouézâ : puiser de l'eau quelque part dans le but de vider toute l'eau contenue dans cet endroit.

le pt'i poué (Le petit puits) était situé sur le bord d'un petit chemin à deux cents mètres de notre ferme. Il fournissait, à tout le village, une eau dont la réputation de pureté était proverbiale. Il était au fond du petit vallon parcouru par le ruisseau plus ou moins temporaire qui descendait de la Fons de Vaillé. Voir **abërvâ** Il était bordé par une grande prairie voisine de la ferme de Tinefort, dont on parle à **fërà** et à **krëty'(éin)**

Il apparut, quand fut venue la mode des analyses, que son eau était contaminée par les effluents des étables de Tinefort, d'une porcherie située de l'autre côté du chemin et des épandages de purin dans les cultures voisines.

Comme nous avions l'habitude de la savourer depuis notre naissance nous avons été conditionnés pour en faire notre régal, tout en résistant aux contaminations

microbiennes. Elle était quand même bien fraîche et bien limpide et, en revenant des travaux champêtres, au cœur de l'été, le premier travail était d'envoyer le plus jeune (moi !) en **pouézâ un siû** (En puiser un seau)



ö l'é bé mon p'ti poué mê avoure lé z'ortiJe l'avan kazeman méJé ê le li avan tapé la goule avèk dô grouse pâre

Les deux autres puits étaient dans la cour de la ferme, (il y en avait deux parce que notre ferme était le résultat de la réunion de deux anciennes très petites exploitations). Ils permettaient d'accéder à la nappe phréatique située entre 18 et 20 mètres.

Dans l'un, on puisait avec un seau et il fallait dérouler une belle longueur de chaîne et surtout l'enrouler en retour, sur son treuil, avec un seau plein au bout. Ça n'était pas rien !

Sur l'autre puits il y avait une pompe avec une soupape en bas du tuyau et l'autre en bas du piston. Ce dernier était d'une longueur ahurissante et composé dans sa plus grande portion par une barre de bois apparemment imputrescible. C'était moins fatigant, peut-être, de pomper que de tourner le treuil avec un seau plein au bout de la chaîne. Cette pompe était souvent en panne parce qu'elle avait aspiré un crapaud (il y a donc des crapauds à de pareilles profondeurs) dont les débris coinçaient la soupape du piston. Il fallait alors faire appel à tous les gars du voisinage pour extraire ce fichu piston, afin de démonter la soupape pour la nettoyer.

L'eau de ces puits étant réputée moins bonne, elle servait pour les lavages, la cuisine et pour abreuver les chevaux, les chèvres et les lapins qui ne consentaient pas à boire l'eau douteuse de la mare, comme le faisaient les vaches.

cHi tu la korde dô poué de triou (Chies-tu la corde du puits de Triou) qui était un village de la commune de Mougou, possédant un puits célèbre pour sa profondeur. On disait cela à celui qui s'éternisait pour faire ses besoins par exemple **su le fumëriou** (Sur le tas de fumier) ou **dâre lé bâte dan l'échHuri** (Derrière les bovins dans l'étable) ou **ô pé d'une palise** (Au pied d'une haie)

kruJou de poué (Creuseur de puits) ou **fazou de poué** (Faiseur de puits) les deux signifient : puisatier.

LALANNE nous précise que puits se disait : peu.

Dans notre région on prononçait volontiers **eu** pour ui ou uy ainsi notre nom

Dupuy devenait **dôpeu** ce qui signifiait peut être **dô peu** (de la colline) d'après le latin *podium* (colline) qui a donné selon les endroits *peu*, *puy*, *pech* etc. Plusieurs localités portent d'ailleurs le nom de Peu. Mais **dô peu** pourrait donc venir aussi bien de *peu* (Le puits)

2° : **poué** signifiait aussi : pas, point, de la façon la plus catégorique. **i ô fêré pâ** (Je ne le ferai pas) **i ô fêré poué** ("Je le ferai point") Et, en plus, on pouvait figner sa réponse **i n'ô fêré poué** (Je ne le ferai absolument pas) inutile d'insister!

mâ i ô fêré poué (Moi je ne le ferais point) donc je vous conseille de ne pas le faire.

pou(éin) masculin : pain. Jadis **on boul(éin)Jê a la mouézin** (On faisait le pain à la maison, à la ferme) Le pain était fait de grosses miches de plusieurs livres qu'on conservait dans la **mouê** (Maie) pendant plus d'une semaine et qui restait bon et surtout bien digeste.

Pendant la guerre :

le pou(éin) étê b(éin) cHéti la miJête étê afêJe agiate égrinate tan k'ô vou përfitê dan la goule (Le pain était bien mauvais, la mie mal levée, compacte et collante, acide, tellement que ça encombrait toute la bouche et ça ne passait pas)

mê lé pézan avian dô bié ê dô bin (les paysans avaient du blé et du bon)

l'avan rapëtassé la tête dô boulitê* n'tayé la mouê rëfouê dô lou(éin) ê l'avan rëkë mou(éin)sé aournayâ (Il ont repris les toiles du blutoir, nettoyé la maie, refait du levain et ils ont recommencé à chauffer le four à pain)

Une fois la paix revenue **le pou(éin) dô boul(éin)Jâ étê miou ê le rëfazi sé tournaille pë rërmëná son pou(éin)** (Le pain du boulanger était meilleur et il refit ses tournées pour promener son pain, le vendre, porte à porte à ses clients)

méJe dô pou(éin) (Mange du pain) Cette recommandation nous était sans cesse répétée pendant toute notre enfance et nous en mangions beaucoup, c'était l'essentiel de notre nourriture. Le reste, **le frikô** nous était offert plus parcimonieusement. Et c'était fort sage, car le pain d'alors était un aliment presque complet, fait de blé et de farine différents de ceux d'aujourd'hui. Souvent mangé rassis il était aussi plus digeste.

Il ne se liquéfiait pas dans la bouche et devait être été mastiqué longuement ; si bien que, au cours de cette longue mastication, on profitait au maximum des saveurs des mets qui l'accompagnaient. Leur goût était en quelque sorte exalté.

En plus il n'y avait jamais d'obésité chez les enfants et rarement chez les adultes.

l'é lin këm une Journaille san pou(éin) (Il est long comme un jour sans pain) ce qui pouvait aussi bien qualifier une personne grande, dégingandée qu'un espace de temps long et ennuyeux.

t'â l'air d'avâ perdu un pou(éin) de taournaille (Tu as l'air d'avoir perdu un pain de ta fournée) tu as l'air désemparé.

dô pin dô pin dô pin (Du pain, du pain...) Bien que le mot couramment utilisé ait été **pou(éin)** la bergère, qui souhaitait faire revenir son chien à la suite d'une intervention, l'alléchait en lui proposant, par ce cri, une bouchée de pain.

pou(éin)cHâ masculin : Primevère à grandes fleurs, *Primula grandiflora*, Dans l'Ouest et le Sud-Ouest, cette plante préfère les terres acides. Il n'y en avait ni **ô linâ** ni chez **louizête** et elle était éblouie par cette plante qu'elle pouvait découvrir dès Maunay, en allant vers la Gâtine, où elle poussait avec les digitales, donc en terres acides. En Lorraine elle semble préférer, dit BONNIER, les sols calcaires.

Nous n'avions que les **koukou** Coucou, *Primula officinalis*.

LALANNE décompose **pou(éin)cHâ** en **pou(éin) cHâ** c'est à dire : pain chaud et suppose que ce nom est une allusion à l'odeur de la plante. Comme les autres primevères, sauf le coucou, elle est peu odorante et ne sent pas, en tous cas, le pain chaud.

pou(éin)te féminin : 1° : pointe, clou métallique.

pou(éin)tâ : clouer.

pou(éin)té masculin, **pou(éin)taille** féminin : cloué, clouée, garni de pointes.

2° : Extrémité fine et pointue d'un objet.

apou(éin)tâ : appointer, tailler en pointe.

pou(éin)te de koutè* pointe de couteau. C'est la quantité qui peut être portée sur une pointe de couteau, une unité de mesure très utilisée par les cuisinières, pour les épices ou les aromates.

Et c'était aussi la quantité juste suffisante de bicarbonate de soude pour corriger, quand on avait l'estomac fragile, l'acidité d'un verre du vin produit à la ferme. Dommage que cela donnait au vin une couleur bleu violacé peu engageante.

pou(éin)tucHê masculin : partie d'un objet, excroissance mal définie ayant approximativement une forme pointue. C'est un mot passe-partout pour décrire tout ce qui est terminé en pointe : toiture, meule de foin etc. **ö fouê un pou(éin)tuchê** (Ça fait un petit pointu) pas forcément souhaité.

pou(éin)tekoute féminin : 1° : Pentecôte : septième dimanche après Pâques.

2° : Orchis mâle, *Orchis mascula*, ainsi nommée parce qu'elle fleurit fin mai, début juin.

Pour *DELASTRE* dans sa *Flore de la Vienne* ce terme désigne tous les Orchis.

pou(éin)tu : pointu **dé sé mouêsan lé Jan közan pou(éin)tu** (Dés Saint Maixent les gens parlent pointu) ils parlent le français avec l'accent des citadins, effectivement plus aigu que le parler plutôt guttural de notre village. Cette expression servait, le plus souvent, à tourner en dérision des citadins de fraîche date qui affectaient de souligner leur différence, avec ceux qui étaient restés au pays : **lé pézan**

pouêl masculin : poil, employé aussi pour les cheveux qu'on nommait également **piâ**

pouéle féminin : poêle, ustensile de cuisine rond et plat avec un long manche..

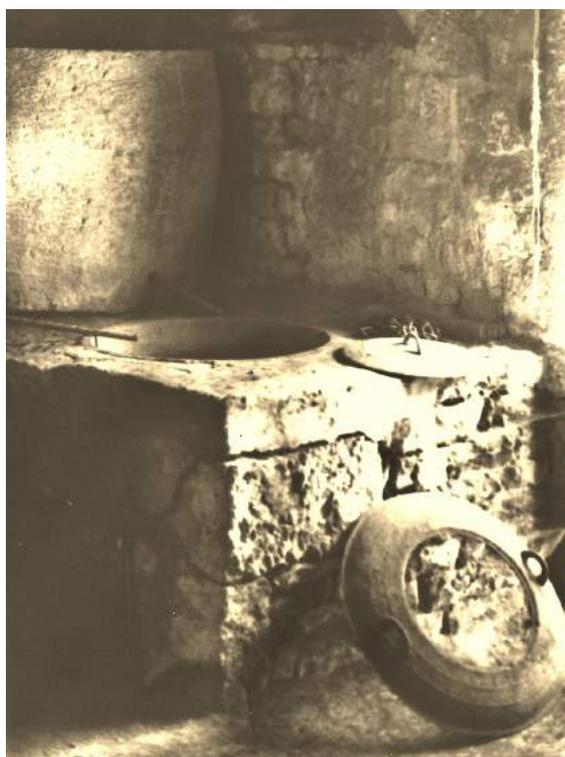
pouélaille féminin : contenu d'une poêle ou : plat fricassé dans une poêle.

pouélin masculin : 1° : sorte de poêle de petit diamètre, à hauts rebords, un peu sur le modèle d'une casserole, et avec un long manche en fer, pour pouvoir être utilisée directement sur les flammes dans la cheminée. **Le pouélin** était destiné à la préparation de l'empois d'amidon par les repasseuses.



le pouélin de la néné tité a louizête chi rëpâsê lé byin

2° : **le pouélin** était aussi un récipient en terre cuite ou en grés avec trois pieds et un manche creux, également en terre cuite, dans lequel on rôtissait divers aliments sur des braises, devant le feu de la cheminée. Il était aussi nommé **le diâble** Voir à ce mot.



pouéloune à côté d'une *pane* avec les deux parties de son couvercle.

pouéloune féminin : grand récipient en fer ou en fonte à peu près hémisphérique et inamovible, posé sur un fourneau en maçonnerie

Son couvercle était en deux parties : une plus petite, centrale reposant sur la seconde, plus grande et en couronne. Pour surveiller les cuissons et les ébullitions on enlevait seulement la petite partie centrale ; on évitait ainsi les projections et les trop grandes pertes de chaleur. Pour emplir ou vider la **pouéloune** on enlevait les deux parties du couvercle

la pouéloune était utilisée pour cuire les pommes de terre pour **la bërnaïlle ô gôrê** (Pour la pâtée des porcs)

Les pommes de terre de dessus, qui cuisaient quasiment à la vapeur, étaient si délicieuses que j'en dégustais, en manière de friandise, quand ma mère préparait cette pâtée.

la pouéloune servait aussi pour de grands nettoyages à l'eau bouillante des

ustensiles utilisés au cours de *la turi* (Abattage du cochon engraisé pour la consommation de la ferme)

Le rôle principal de la *pouéloune* était, à l'origine, de chauffer l'eau, puis *le lési* (Lessive à base de cendre) qu'on versait dans la *pane a buJaille* (Grande cuve en pierre) pendant les *buJaille* (Grande lessive) D'ailleurs, à cause de cela, la *pouéloune* était toujours installée à demeure près de la *pane*

pouélounaille féminin : contenu de la *pouéloune* Et l'on entendait *ö fëdra fouère cheure une pouélounaille de troufye përlé görê* (Il faudra cuire une chaudronnée de pommes de terre pour les porcs)

pouère 1° : féminin : poire.

pouère mëlaille (Paires séchées au four pour être conservées)

pouère tapaille (Poire séchées au four, mais préalablement aplaties avec un battoir de lavandière)

pouêrâ masculin : Poirier. Les espèces de poires qui étaient en faveur chez nous étaient : Bonne Louise, Duchesse d'Alençon, Marguerite Maria, Beurré Clergeau, Passe-Crassane, et celle qui avait beaucoup de succès *la pouère churé* la Poire Curé, cultivée en arbres de plein-vent ; elle donnait en abondance des poires qui mûrissaient lentement et que nous consommions en hiver.

përiounâ masculin : variété de poirier qui donnait des petites poires. Voir ce mot.

2° : *la pouère dô li* (La poire du lit) J'avais 7 ou 8 ans quand l'électrification des campagnes nous combla des bienfaits de l'électricité. Le courant n'était que de 110 volts, ce qui n'était pas considéré comme dangereux. Il n'y avait alors qu'une ampoule par pièce, en général suspendue au milieu du plafond. Un va-et-vient était installé entre la porte d'entrée et le lit, où l'interrupteur était suspendu au plafond par son fil d'alimentation torsadé. Cet interrupteur était en forme de poire, équipée d'un bouton poussoir. Il pendait le long du mur, derrière le lit, de façon à être accessible sur toute la largeur du lit. C'était le confort. L'arrivée du 220 volts l'a fait interdire. Voir une histoire de poire de lit à *éloizâ*

pouère féminin : paire. (Ne pas confondre avec *pouère*) Ensemble de deux éléments qui se ressemblent et se complètent, ainsi qu'on le voit dans *une pouère de soulâ* (Une paire de souliers) *une pouère de bu* (Une paire de bœufs) qui avaient été dressés pour travailler ensemble, l'un à droite et l'autre à gauche et si l'un d'eux venait à disparaître il était très difficile d'éduquer un nouveau partenaire pour celui qui était resté

cHé chi fazan la pouère (Ceux-là font la paire) s'employait pour désigner deux larrons inséparables, qui n'avaient pas forcément bonne réputation.

pouésin masculin : poisson. Ne pas confondre avec *pouézin* qui veut dire soit toxique, soit vénéneux.

pouésounâ masculin : poissonnier, mais c'était encore là le vocabulaire des *Jêne* car *lé vieu* disaient *sarzinâ* Voir détails à *sarzinâ*

Les poissons que nous pouvions acheter étaient *lé sarzine* (Sardines) *la moulu* et *la moulu sôrête* (La morue salée) la morue conservée dans le gros sel. *le Janderme* (Le hareng saur) et pour les jours de réception, car c'était un produit de luxe *le merlu* (Colin ou Merlu) Voir *borde* et *pipâ*

pouêtrêne féminin : poitrine.

s'an alâ de la pouétrène (S'en aller de la poitrine) donc être tuberculeux, ce qui était fort fréquent, dans certaines familles, à notre époque. Le mot *pouétrinère* (Poitrinaire) était aussi utilisé, un peu vieillot pour le français, il est bien conservé aux Antilles.

ö me cHë su la pouétrène (Ça me tombe sur la poitrine) signifie : le froid me saisit comme si j'allais avoir une bronchite.

pouëyâ payer.

pouëyou masculin : payeur, celui qui distribuait l'argent aux adhérents de la coopérative laitière de la Crèche.

C'était un des sociétaire et il changeait tous les ans. Une fois je le vis commencer sa tournée par chez nous. Il entra puis fut invité à s'asseoir à la table et mon père et ma mère s'assirent de l'autre côté de la table, devant lui. Alors il sortit un petit sac de toile dont la gueule était solidement liée par une ficelle nouée et, chose étrange les deux bouts sortant de ce nœud étaient réunis à l'intérieur d'une petite pastille de plomb. le pouëyou donna le sac à mon père qui examina soigneusement ce plomb, ma mère ensuite en fit autant et rendit le sac. le pouëyou sortit alors son couteau, coupa la ficelle et ouvrit le petit sac. À l'intérieur il y avait une feuille de papier avec beaucoup de lignes écrites et des chiffres dont mes parents prirent connaissance.

Après quoi le pouëyou sortit du petit sac des liasses de billets de banque de toutes les valeurs possibles et des pièces de monnaie en nombre incroyable pour l'enfant que j'étais et qui observait à l'écart, car j'avais été prié de ne pas gêner. Ensuite, tous les trois, et chacun leur tour, comptèrent cette immense fortune et tombèrent d'accord avec une évidente satisfaction. Alors le pouëyou donna une toute petite partie, me sembla-t-il, de ce trésor à mes parents et à ma grande déception remit le reste dans le petit sac et celui-ci dans sa poche. Mon père posa sa signature en face d'une des lignes du papier qui disparut à son tour dans une autre poche du pouëyou qui se leva et prit congé après avoir refusé de boire ou de manger, ce que mes parents n'avaient pas manqué de lui offrir.

Si le mot de : solennité a jamais eu un sens pour moi ce fut ce jour là !

pouézâ : puiser. Voir *poué*

dépouézâ : puiser de manière à vider complètement un puits ou un trou du liquide qu'il contient.

pouézin 1° : masculin : poison, produit toxique. *ö y avê dô pouézin përlé ra ê përlé tâpe mê ö l'éttê pâ douné* (Il y avait du poison pour les rats et pour les taupes mais ce n'était pas donné) ce n'était pas bon marché

le pôr gâ l'a cHë su une fumêlê k'ö lé un vré pouézin (Le pauvre homme, il est tombé sur une femme que c'est un vrai poison)

2° : **pouézin** masculin et féminin : vénéneux. *i méJ'ré pâ de cHé potirin le son pouézin* (Je ne mangerai pas de ces champignons, ils sont vénéneux) *la köcHue ê la berle ö l'é tou pouézin* (L'anthriscue et la berle c'est tout toxique) Voir à *köcHue* et à *berle*

Chez louizète on disait aussi le poupé é pouézin l'an avian méJé ê l'avan kaz'man tërtou kërvé (Le Pourpier, *Portulaca oleracea*, est toxique : ils en avaient mangé et ils en sont quasiment tous morts). S'il n'y a pas eu confusion avec une autre plante, ce qui paraît effectivement difficile, ils ont dû consommer soit un pourpier infecté d'une maladie cryptogamique, une Rouille blanche, *Albugo*, par

exemple, soit un pourpier souillé de pesticides, ce qui était pourtant rare à cette époque.

épouézounâ : empoisonner. *le s'avan épouézouné* (Ils "s'ont" empoisonnés)

ö l'i a épouézouné lé san (Ça lui a empoisonné le sang) se disait en parlant de diverses maladies.

épouézouné masculin, **épouézounaille** féminin : empoisonné, empoisonnée

poule féminin : poule, Gallinacé de basse-cour.

poule kourâse ou simplement **kourâse** (Poule couveuse ou poule qui ayant couvé s'occupe de la nichée qu'elle a fait naître : poussins, canetons, oisons etc.)

poule nine ou **nikête** (Poule naine) souvent élevées dans les fermes parce qu'elles étaient d'excellentes couveuses et de bonnes mères, et aussi de mignons jouets vivants pour les enfants.

poule pataille poules ayant des plumes jusqu'aux extrémité des pattes, dites aussi *Cochinchinoise*, souvent issues d'un croisement de *Bahmas*, originaire d'Inde.

poule dupaille poules pourvues d'une huppe de plumes souvent frisottées. Certaines, hybrides de *Bantam* ou de *Java* étaient barbues ou huppées. Certaines étaient apparentées à la race *Crève-Cœur*, oubliée maintenant, dont la huppe était portée par une protubérance, ou de la race *Padoue* et surtout de la *Houdan* qui existe encore aujourd'hui.

p'ti poulê masculin : poussin.

poulê masculin : jeune coq, **poulête** féminin : jeune poule.

frise poulê (Jeune coq qui frise) expression affectueuse, employée pour parler à un enfant, généralement employée en passant la main dans ses cheveux mal peignés.

poulinâ : mettre son petit au monde en parlant d'une jument.

poulinère féminin : poulinière. De telles juments, réservées exclusivement à la reproduction, n'existaient pas par chez nous, où les poulinières travaillaient comme les autres même au début de leur gestation. On les ménageait seulement en fin de gestation et au début de la période où elles allaitaient. Elles allaient alors au pacage avec leur poulain..

poume 1° : féminin : pomme.

ö fô k'ö mouyase për k'ö poumase (Il faut qu'il pleuve un peu pour qu'il y ait des pommes) un dicton à comparer avec **ö fô k'ö Jëlase për k'ö prunase** qu'on trouvera expliqué à **Jêlâ** Voir aussi à **boutounâ** une fraîche comptine.

poumâ masculin : pommier.

poum'rate féminin : pommier sauvage qui porte de petits fruits très âpres, et qui peut faire un bon porte-greffe.

poumëraille féminin : pommeraie. Chez nous les pommiers venaient souvent dans **lé palise** (Dans les haies)

poume de tè*r pomme de terre, encore un effet d'une intrusion récente du français car, parmi **lé vieu** on disait toujours **troufye**

2° : **la poume d'oranJe** (Orange)

Elle apparaissait dans nos chaussures, quand nous les déposions pendant la nuit de Noël, au coin de la cheminée. Elle était accompagnée d'un Père Noël en chocolat vêtu d'un bel habit en papier d'argent, ou papier d'aluminium, coloré en grande partie en rouge. On ne mangeait ni l'une ni l'autre car ils étaient bien trop beaux. C'étaient nos trésors, au moins jusqu'à Pâques. De toutes manières l'orange était,

malgré sa jolie couleur, trop acide pour être avalée et, à Pâques, le chocolat couvert d'efflorescences était peu appétissant et fade.

la **poume d'oranJe** c'est aussi le souvenir de mon **mouétre** qui, pendant une "Leçon de Choses", avait disséqué devant nous la pulpe d'une orange, détachant avec la pointe de son couteau des chapelets de petits sacs translucides, un peu jaunâtres, contenant un liquide avec des petites choses qui flottaient dedans. Il avait entrepris de nous faire comprendre ce que pouvait être une cellule végétale et de nous expliquer que tout ce qui vit était fait de petits sacs comme cela. Il était jeune instituteur et il soulevait un problème difficile qui ne faisait pas vraiment partie de notre univers, mais je m'en souviens encore.

3° : **poume granate** féminin : Grenade. Notre **patoï** aurait-il emprunté ce mot au dialecte lombard pom grana ou au piémontais pum grana ? Disons plutôt que **poume** vient du latin pomum (fruit) et **granate** du latin granatum (avec beaucoup de grains), ce qui est bien le cas pour ce fruit dit Punica granatum, par les botanistes.

poumé masculin **poumaille** féminin : pommé, dont les feuilles du cœur forment une boule bien dure. **cHou b(éin) poumé** (Chou bien pommé)

Les amateurs de propos égrillardes parlaient aussi **de drôlâse b(éin) poumaille** (De fille aux fermes avantages)

poumâ : pommer. **p'tét' bé ki lé z'é pâ fouê asé doure mé cHou l'avan minté a fleur ê l'avan yére poumé** (Peut-être bien que je ne les ai pas semés ou plantés assez tôt, mes choux : ils ont fleuri et n'ont guère pommé)

poumâ est aussi le pommier, voir à **poume**

pounyaille féminin : 1° : poignée, quantité qu'une main d'adulte peut contenir, et qui servait d'unité de mesure pour distribuer le grain aux volailles, ou la farine, dans la pâtée de différents animaux. **tu lô dounerâ dô troi pounyaille de gr(éin)** (Tu leur donneras deux ou trois poignées de grain) Quand nous, les enfants étions chargés de cette mission, il fallait faire une conversion, car nos mains étaient petites et nos **pounyaille** ne valaient pas celles du donneur d'ordre.

LALANNE dit que les mots pounyaille ou pounyasse désignent ce que la main peut contenir d'épis de blé quand on moissonne à la faucille.

2° : poignée : dispositif pour saisir et manipuler un outil, un récipient. **tu va te kôpâ t(éin) din cHéle fôsêille pèr la pounyaille** (Tu vas te couper, tiens donc cette faucille par la poignée)

pounye féminin : poigne, force de la main et du poignet.

avâ une boune pounye (Avoir une bonne poigne), avoir des mains solides et vigoureuses.

pounyê masculin : poignet.

poupé masculin : pourpier des jardiniers ou Pourpier sauvage, *Portulacca oleracea*, Portulaccacées.

On récoltait volontiers le pourpier sauvage qui poussait spontanément et abondamment dans nos champs. Dans certaines familles, comme chez **louizête** il avait la réputation d'être toxique. **le poupé** est pourtant parfaitement innocent par lui-même, mais il est souvent infesté par une Rouille blanche, du genre de Albugo

candida. Champignon Oomycètes qui n'est pas forcément facile à digérer. Voir **pouézin**

pousâ : 1° : pousser, exercer une pression, un effort.

*Quand mon père entendait raconter l'histoire du Petit Poucet, par exemple à la veillée, dès qu'il entendait dire « le Petit Poucet » il ajoutait **ö flê le mètre su son pö***

pousâ a la rou (Pousser à la roue) lorsque le cheval n'arrivait pas à démarrer sa charretée, soit parce que le chemin était montant et raboteux, soit parce que la charrette était enlisée dans la terre molle, il fallait l'aider en "poussant à la roue".

Voilà comment vous devrez vous y prendre si une telle éventualité vous échoit.

S'il vous paraît préférable d'intervenir, par exemple sur la roue gauche, (une grande roue de charrette plus haute que vous-même) mettez vous en face de cette roue, placez votre main gauche sur un rayon vertical, vers le haut de la roue, accrochez votre main droite au rayon horizontal situé vers l'arrière. Puis poussez de la main gauche en tirant en même temps de la droite, comme si vous cherchiez à faire tourner la roue, pendant que le charretier stimule son cheval de la voix et du geste. Vous serez surpris de voir comme votre intervention est efficace et combien vous avez pu aider l'animal dont les efforts étaient vains auparavant.

Si vous aviez souhaité intervenir sur la roue droite il aurait fallu inverser les positions.

3° : lancer **pousâ dô pâre** (Lancer des pierres) Voir aussi **garöcHâ**

4° : aller jusqu'à **avoure ke vou z'été chi pousé din Juska la mouézin vou méJré une goulaille** (Maintenant que vous êtes là, venez donc jusqu'à la maison, notre maison, chez nous, vous mangerez une bouchée) Voir aussi **avansâ**

5° : croître pour une plante, un jeune animal ou un enfant. Grandir **le pouse b(éin)** (Il grandit bien)

pousi masculin : pousse d'un végétal ligneux, jeune rameau.

rëpousi masculin : rejet : pousse qui croît à partir de la souche, drageon.

6° : Certains employaient aussi **pousi** pour poussif : facilement essoufflé ou un peu mou, peu dynamique.

pousinière féminin : la constellation des Pléiades.

C'était le fin du fin de nos observations d'astronomie (qui se faisaient à l'œil nu) car elle n'est pas très visible. D'octobre à février, quand, après 22 heures, à la fin de la veillée, nous sortions pisser dans la cour de la ferme, les adultes nous racontaient les étoiles.

*Avant tout nous devons retrouver la Polaire. On nous disait de chercher **le cHâriô a david** (Le chariot à David) : la Grande Ourse, en forme de casserole dont il fallait choisir les deux étoiles les plus éloignées de la queue. Puis nous devons tirer un trait passant par ces deux étoiles vers le haut du ciel, un endroit où il n'y a pas trop grand chose. Et sur ce trait on devait reporter 6 fois la longueur comprise entre ces deux étoiles et on trouvait ainsi la Polaire qui se trouvait au bout du manche d'une petite casserole nommée : la Petite Ourse.*

*Le plus beau était cette **pousinière** (Les Pléiades) que tous ne pouvaient voir faute d'assez bons yeux. Alors là, il fallait chercher **le cHasou** (Le chasseur) c'était Orion, facile à trouver avec son **bôdrié** (Baudrier) fait de trois étoiles dites aussi **lé trois bourdin** (Les trois bourdons ?) bien alignées et si brillantes que je pensais que nulle part ailleurs on ne pouvait trouver un aussi "beau drié". À partir de*

là on trouvait facilement la plus haute épaule du citoyen Orion, une étoile bien brillante aussi, Bételgeuse, dont on nous disait le nom, puis l'autre épaule beaucoup moins brillante (Bellatrix, mais je n'ai connu son nom que bien plus tard) et, en bas ses deux jambes, celle de droite assez brillante aussi (Rigel).

mê voure a t'ail la tâte ? téze te din (Mais où a-t-il la tête ? Tais-toi donc)

À droite d'Orion était la plus belle, une des rares dont on nous apprenait le nom : Aldébaran. Quand on avait tout ça, il suffisait de tracer un trait de la plus haute épaule, Bételgeuse, vers Aldébaran et de le prolonger vers la droite pour aboutir à la **pousinière** un petit nuage d'étoiles qu'on nous invitait à compter.

Je pouvais facilement en compter 9 ! Puis, les ans ayant passé, je n'en ai plus trouvé que 6 ! La dernière fois que j'ai pu retrouver **la pousinière** ce n'était plus qu'un vague petit nuage brumeux et aujourd'hui il n'en reste plus rien. Si ! le "beau drié", je peux encore le voir.

En 1195 une géline pousinière était une poule couveuse et en 1562 la Poussinière était le nom d'une des étoiles des Pléiades.

pouvrâ : faire de la poussière **ö pouvre** (Cela fait de la poussière, il y a de la poussière) **ö pouvrê tÛrJou tou py(éin) ô métive ê ô batri** (Il y avait toujours beaucoup de poussière aux moissons et aux battages)

pouvre féminin : poussière, était assez peu employé.

pouvrou masculin, **pouvrouze** féminin : poussiéreux, poussiéreuse, ou : qui est susceptible de dégager de la poussière si on le manipule. **Janse din ta piase a l'é pouvrouze** (Balaie donc le sol de ta pièce commune, il est poussiéreux)

une pouvraille féminin : un nuage de poussière

Avec les moyens de cette époque, moissons et battages prenaient beaucoup de temps et l'humidité des nuits ou du mauvais temps favorisait les productions des moisissures et de leurs spores. Avec la terre séchée sur les pailles, cela faisait de terribles nuages autour des moissonneuses-lieuses ou des batteuses.

Ces paysans qui se lavaient peu (les puits étaient si profonds et il fallait consacrer tellement de temps au travail) et qui vivaient dans les pollens et les poussières de foin ou de céréales, auraient dus être perclus d'allergies, surtout en été. Or, ils avaient parfois des rhumes en hiver, mais, à partir du printemps, époque des allergènes, ils n'avaient plus aucun problème. Sans doute que, nés dans la campagne et au contact de tout cela, dès leur petite enfance, ils développaient des adaptations inconnues aujourd'hui.

Mais surtout, l'air qu'ils respiraient était plus sain, sans les particules de goudron arrachées au bitume des routes, sans les fumées produites par une infinité de moteurs et surtout sans les multiples produits chimiques qui envahissent aujourd'hui notre environnement, nos aliments, nos boissons et l'air que nous respirons : les pesticides, les produits d'entretien, les conservateurs, les produits dits de beauté, le tabac et ses adjuvants etc... Tout cela sensibilise et affaiblit les organismes qui, ensuite, ne peuvent plus supporter les pollens et ce qui reste de la nature.

pouyâ : pousser pour fourrer quelque chose dans un endroit étroit. **pouyâ sa mou(éin) dan n'un kru** (Fourrer sa main dans un trou)

pouille din té manche (Enfile donc tes bras dans tes manches)

tu va avâ frê pouille te din dan z'un Jilê (Tu vas avoir froid prends donc un gilet) ou un vêtement, un pull-over, un chandail.

pouze ou **pouse** masculin : pouce. Voir à **dê** (Doigt) et **mouch'nâ** (Mouchoir).

se tournâ lé pouze (Se tourner les pouces). Les bons vieux, assis auprès du feu devant la cheminée, mains jointes posées sur les genoux, doigts entrecroisés laissant libres les pouces, tournaient ces derniers l'un autour de l'autre, le gras de l'un caressant l'ongle et le dessus de la phalange de l'autre à chaque tour et très vite. Les ans m'ont appris combien cette occupation est agréable et suffisante.

Et quand les bons vieux recevaient la visite d'un petit enfant, ils lui chantaient :

Moi je me ferai faire

Un p'tit moulin sur la rivière : et alors les mains aux doigts entrecroisés se soulevaient pendant que les pouces tournaient frénétiquement,

Et puis encore

Un p'tit bateau

Pour passer l'eau : et les pouces restaient immobiles pendant que les deux mains, aux doigts toujours entrelacés, se balançaient au rythme du tango. (On voit ici que les bons vieux savaient aussi des choses en français)

â tu bétou fini de te tournâ lé pouze (As-tu bientôt fini de te tourner les pouces) cela signifiait : as-tu bientôt fini de fainéanter, ou de travailler trop lentement.

le se tourne lé pouze (Il se tourne les pouces), cela signifiait : il est paresseux, il ne fout rien.

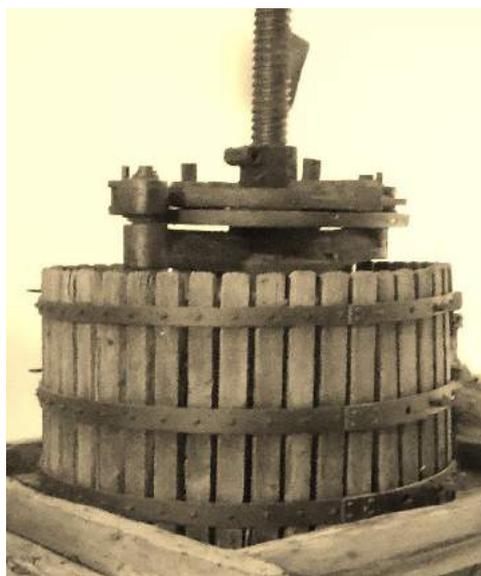
prâ : près, le contraire de **lin** (Loin)

ö l'é pâ prê (Ce n'est pas près d'ici) mais tout le monde comprenait que c'était fort loin. De même que **ö l'é pâ lin** (Ce n'est pas loin) nous disait : c'est tout près.

prâse féminin : 1° : dans les expressions **ö y'a prêse** ou **ö y'a pâ prêse** il y a foule, ou il n'y a pas foule.

être a prêse être oppressé, avoir des difficultés à respirer ou être asthmatique.

2° **prâse** féminin : pressoir pour presser la vendange ou les pommes préalablement broyées



3° : étau en bois fixé le long d'un des pieds de l'établi. Voir **ban**

prâtre masculin : prêtre, ce mot désignait le curé, aussi nommé **churé** Il en est question à **ouzane**

pr(éin)dre : 1° : prendre, avec le même sens qu'en français.

i pr(éin) tu pr(éin) le ou a pr(éin) (Je prends, tu prends, il ou elle prend) **i përnnon vou përné le ou a përnnan** (Nous prenons, vous prenez, ils ou elles prennent)

i përnê tu përnê le përnê (Je prenais, tu prenais, il prenait) **i përnion vou përnié le përnian** (Nous prenions, vous preniez, ils prenaient)

i pr(éin)dré tu pr(éin)drâ le pr(éin)dra (Je prendrai, tu, prendras, il prendra) **i pr(éin)dron vou pr(éin)dré le pr(éin)dran** (Nous prendrons, vous prendrez, ils prendront)

i pr(éin)yi tu pr(éin)yi le pr(éin)yi (Je pris, tu pris, il prit) **i pr(éin)yirion vou pr(éin)yirié le pr(éin)yirian** (Nous prîmes, vous prîtes, ils prîrent) mais les modernes disaient **i prëni tu prëni le prëni** etc. **l'ô z'a pr(éin)yu** (Il l'a pris) disaient **lé vieu** mais **l'ô z'a pri** disaient **lé Jêne**

D'autre part **louizête** chez qui on raclait les **r** dit **i prënon vou prëné le prënan** etc.

pri masculin **prize** pris, prise

le s'y pr(éin) b(éin) de sé mou(éin) (Il est adroit avec ses mains)

Voir aussi **épr(éin)dre** et **pr(éin)mou(éin)**

2° : cailler, coaguler **ma Jalounaille é prize** (Ma potée de lait pour faire du fromage est coagulée) **i krê k'a pr(éin)dra pâ** (Je crois qu'elle ne coagulera pas)

3° : commencer, prendre une habitude **ô fën'ri i avon pri a méJâ de boune heure** (Pendant la fenaison nous avons commencé à manger tôt)

si tu pr(éin) a dire ke cheu é nègre b(éin) sure k'i te fr'é pâ dire k'ô l'é bian (Si tu commence à dire que c'est noir, bien sûr que je ne te ferai pas dire que c'est blanc) Il est sûr que tu ne reconnaîtras pas que c'est blanc, disait-on à un entêté.

a pr(éin)yi a cH'nucHâ (Elle se mit à pleurnicher)

4° : accepter, recevoir. **i ô pr(éin) këm'ô l'é douné** (Je le prends comme c'est donné) ici ça veut dire : sans façon.

i'ô pr(éin) këm voure k'ô dëv(éin) (Je le prends comme d'où ça vient) c'est dire que ça ne me fait ni chaud ni froid, car ça provient de gens pour qui je n'ai guère de considération.

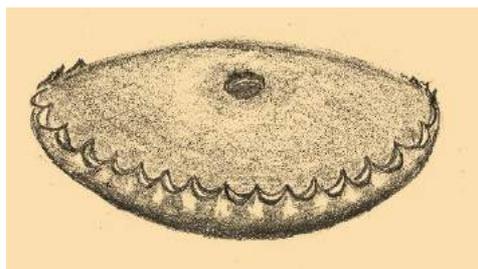
l'ô pr(éin) këm lé vieu (Il l'accepte comme font tous les vieillards) **l'ô pr(éin) dô m(éin)me kouté ke lé vieu** (Il le prend du même côté, de la même façon que le font les autres vieillards)

5° : être facilement fécondable pour une femelle, vache, brebis ou truie.

Un de nos voisin, voyant sa femme enceinte de son petit septième, disait d'un air désabusé a pr(éin) b(éin) fô krâre (Elle est facilement fécondable, il faut croire)

6° : être envahi par les mauvaises herbes **le pâti é pri pë'r lé z'örtiJe** (Le petit pâturage est envahi par les orties)

pr(éin)kâ ou **prinkâ** : 1° : pincer avec le bout des doigts. Par exemple pour faire des ornements en forme de petites dents pointues sur le bord relevé d'une tarte. À la cuisson elles durcissaient beaucoup et brûlaient un peu, assurant la rigidité de ce bord de pâtisserie avec, en prime, ce parfum de pâte brûlée qui ajoutait aux saveurs des fruits ou des légumes de la tarte.



pr(éin)ki ou **prinke** sans doute masculin, toujours au pluriel : ces petites dents.

2° : froncer. En couture **lé prinke** étaient des fronces.

3° : presser, en tenant l'objet à deux mains pour en exprimer le jus, par exemple des fruits cuits enfermés dans un tissu au cours de la fabrication des gelées, ou presser à pleine main pour exprimer l'eau d'un tissu ou d'une éponge. **pr(éin)ke din ton chutrin pēr aburâ toute chèle éve** (Presse donc ton torchon pour en exprimer toute cette eau)

pr(éin)mou(éin) masculin : végétal qui prend, qui accroche les mains. Ce mot désigne ces plantes grimpantes pourvues de minuscules aiguillons renversés, aux 4 angles de la tige ainsi que sur les bords et à la face inférieure des feuilles et le long de leurs nervures. Deux Rubiacées sont ainsi équipées :

1° *Rubia peregrina*, ou sa variété cultivée *Rubia tinctorum*, qui n'est plus cultivée chez nous mais qui subsiste comme "échappée de culture". Toutes les deux ont quatre feuilles vert foncé et très coriaces à chaque nœud, mais *R. peregrina* a des feuilles plus larges et un peu ovales, alors que *R. tinctorum* les a plus étroites et un peu linéaires. Toutes sont pointues. Leurs fruits sont noirs. Ce sont des plantes vivaces.

R. tinctorum est la Garance, d'où on extrayait l'alizarine, pour teindre en rouge les tissus préalablement traités à l'alun comme mordant. C'est avec ce colorant, alors fabriqué à partir d'un produit extrait de la houille (l'anthracène) que l'on fit, au début de la guerre de 1914, des jolis pantalons rouges pour nos fantassins, pantalons qui permirent aux Allemands d'économiser leurs munitions.

2° : Gaillet grateron, *Galium aparine*, dont la tige a aussi quatre angles mais qui semble avoir six feuilles à chaque nœud. En fait, il s'agit de deux feuilles avec, chacune, deux stipules qui ont le même aspect que les vraies feuilles. Bien que pourvue des mêmes aiguillons, la plante est moins coriace et les feuilles sont d'un vert plus tendre que chez la Garance. Ses fruits sont verts et velus. C'est une plante annuelle. Bien que ses parties souterraines rouges puissent produire aussi de l'alizarine, on ne l'a pas cultivée, sans doute parce qu'elle n'en était pas assez riche.

C'est tout de même une plante bien intéressante, car elle permet d'accrocher ses longues tiges enjolivées d'objets divers, au dos des vêtements des parents ou des amis.

prēmâ pour ceux qui raclent ou **pērmâ** pour ceux qui roulent joliment les **r** : premier.

prémère masculin, ou **pērmère** féminin : première.

prēzure ou **pērzure** féminin : présure qui servait à faire cailler le lait en vue de la confection des fromages de chèvre. Ma mère achetait des petits flacons de présure fabriquée avec des extraits de la caillette, une poche de l'estomac des jeunes ruminants.

Bien avant on utilisait pour cela des plantes comme les Gaillets : *Galium verum* (L'Herbe à cailler), à fleurs jaunes avec 6 ou 12 feuilles par nœud, ou le *Galium Mollugo*, Caille lait blanc, à fleurs blanches et 6 feuilles au nœud.

Ma mère parlait de la **cHardounête** le *Cynara Cardunculus*, qui ressemble à l'artichaut, mais dont les capitules ne sont pas assez charnus pour être consommés. Les folioles de l'involucre se terminent en longue pointe épineuse. Les feuilles du haut de la tige sont profondément divisées en lanières, avec, en dessous, des poils blancs imitant des toiles d'araignées. Après avoir été cultivée, elle s'est naturalisée dans le Sud-ouest, mais elle a disparu de chez nous. C'était le foin bleu du centre des capitules qui servait de présure.

DELASTRE précise que cette plante était bien cultivée dans la région et que ses fleurs séchées servaient à faire cailler le lait.

prime 1° : dans *être prime* avoir l'habitude de se lever de bon matin et de se mettre au travail tôt.

vous z'été prime (Vous êtes en avance) *vous z'été pâ prime* (Vous êtes en retard)

2° : pour les plantes cultivées *être prime* était : être en primeur, mûres tôt dans la saison, *dô pouère prime* étaient des poires précoces et *dô troufye prime* étaient des pommes de terre qu'on pouvait récolter dès la fin du printemps comme les *alïrose* (Early rose !) si les gelées tardives n'en avaient pas eu raison. Le contraire était *tardi* (Tardif)

primôté féminin : fraîcheur en général des fruits ou des légumes récoltés en primeur. *ö f'dra s'i pr(éin)dre b(éin) a tan pèr avâ la primôté dô pâ ê do kêrôte cHête anaille* (Il faudra s'y prendre bien à temps : tôt, pour profiter de la fraîcheur des pois et des carottes en primeur)

Hélas, il se trouvait aussi des langues perfides pour glisser au futur époux, au sujet de sa belle réputée volage *t'an arâ pâ la primôté* (Tu n'auras pas son pucelage)

prioulé masculin : prieuré, dépendance d'un ordre religieux, d'une abbaye.

Il y avait non loin *dô linâ* deux grosses ferme : **champ roy** et **le prioulé** Cette dernière était un reste du prieuré-cure de Roman, qui avait possédé une maladrerie, et avait dépendu de l'archiprêtré d'Exoudun, élection et ressort de Saint-Maixent. Il en restait un grand bâtiment ressemblant à une église :



Qui portait au-dessus de son porche la croix des Templiers. Voir ci-dessous



*Il y avait aussi d'immenses étables, granges et hangars d'une grosse ferme et une maison d'habitation majestueuse, qui égalait en taille et en hauteur les plus beaux **lôJi** (Maisons bourgeoises du pays) Dans les cours et autres dépendances traînaient des bassins en pierre monolithiques, qui servaient d'auges, d'abreuvoirs ou de jardinières. Leurs formes laissaient deviner qu'ils avaient pu être des bénitiers ou autres fonts baptismaux.*

prize seulement dans l'expression *ö l'é de prize* ou *ö l'é b(éin) de prize* (C'est bon à prendre) indiquait qu'une chose était bonne à récolter, que c'était le moment d'en profiter, ou que c'était le moment d'entreprendre un travail parce que les conditions de réussite étaient réunies.

produi masculin : produit, ce néologisme a commencé à s'infiltrer dans notre **patois** un peu avant la guerre et désignait toutes substances achetées dans le commerce pour des tas d'emplois : détergents, additifs, solvants chimiques etc. et on entendait *mê z'i din un pti de produi ö s'ra pu'ézé* (Mets y donc un peu de produit ce sera plus facile)

pröm'nou masculin ou **pröm'nade** féminin 1° : appareil en bois dans lequel les petits enfants pouvaient apprendre à faire leurs premiers pas sans qu'il soit nécessaire de les surveiller. Il était composé de deux barres parallèles, portée par des pieds, à hauteur des aisselles d'un jeune enfant, dans lesquelles pouvait glisser une planche percée d'un trou où on plaçait l'enfant de manière à ce qu'il tienne debout. Il pouvait ainsi cheminer en poussant la planche d'un bout à l'autre des barres, aller et retour.

Il y avait d'autres systèmes qui soutenaient l'enfant dans son apprentissage de la bipédie et qui libéraient la maman pour d'autres activités, voir **virounou**

2° : **pröm'nou** était employé aussi avec le sens de : promeneur. Comme il s'agissait presque toujours de gens qui n'étaient pas de chez nous, on pourrait presque traduire par : touristes.

prunâ masculin : Prunier, *Prunus domestica*. Nous avons plusieurs variétés

qu'on multipliait par leurs rejets ou drageon. **la prune luma** (Prune escargot) jaune comme une Mirabelle, mais plus petite, qui était consommable jusqu'aux gelées.

la sainte katerine jaune, allongée et très sucrée : **ö n'é k'un sukre** (Ce n'est qu'un sucre)

la mirabêle Mirabelle jaune, qu'on disait aussi Pruneau de Tours.

la prune d'amour ainsi nommée car elles sont toujours insérées par paires (voyez l'allusion !) sur les rameaux, violettes et délicieuses, avec la chair adhérente au noyau. C'était la préférée.

la prune a görê (Prune à cochon), violette aussi, à chair bien séparée du noyau, moins bonne mais tellement prolifique, si bien qu'elle servait à faire des tartes, des confitures, une compote nommée **tabaraille** et de l'eau de vie après fermentation.

la prune damâ qui ressemblait, en plus petit, à la **prune a görê**

Il y avait aussi quelques variétés qu'on ne pouvait multiplier que par greffe comme la **prune d'ante** (De enter : greffer) les grosses prunes violettes avec lesquelles on fabrique les Pruneaux d'Agen.

*Nous avons toujours à la ferme une **treu mëröle** et ma mère m'avait bien dit plus d'une fois « Ne rentre pas avec la truie, car il est arrivé que des truies dévorent les petits enfants. » C'était sage, car elle n'avait pas le temps de me surveiller et il valait mieux que j'évite de me mettre en danger. Mais enfin, cette truie là avait l'air tellement bonne fille ! Bien sûr, elle était énorme et pesait sans doute plus de dix fois mon poids d'alors. Elle se déplaçait si paisiblement que, si elle avait souhaité me manger, elle n'aurait certainement pas réussi à m'attraper, du moins j'en étais convaincu. Quand elle me voyait elle poussait les mêmes grognements brefs et doux que ceux qu'elle utilisait avec ses propres enfants, avec lesquels il m'était arrivé de jouer bien souvent, voir à **görê***

Et puis il y avait les prunes qu'elle adorait. De vieux pruniers bordaient son enclos et elle mangeait toutes les prunes qui tombaient de son côté, mais il y en avait beaucoup en dehors qu'elle aurait aimé manger aussi. Alors, charitablement, je ramassais ces prunes et j'en bourrai mes poches (j'y pense seulement aujourd'hui elles devaient être sucrées, mes poches, mais ma mère ne m'a jamais fait de reproches à ce sujet) après quoi je me faufilais à travers la clôture et me dirigeais vers la truie.

Elle eut vite compris ce que je venais faire et, dès qu'elle me voyait, elle se mettait en route vers moi de son petit pas pesant et paisible. Alors je m'accroupissais devant elle et elle tendait vers moi ce terrible groin que j'avais tant à redouter. Après quoi elle poussait un de ses minuscules grognements, si doux. Vue de près, la tête de ma grosse truie était tout à fait sympathique. Avec ses petits yeux malicieux, toujours mi clos et sa bouche mal fermée qui semblait sourire, elle avait l'air franchement rigolarde. Le nez du cochon comporte, à la mâchoire supérieure un amusant petit disque percé des deux trous des narines qui est étonnement mobile et bien commode pour fouir les sols ou la pâtée dans l'auge. La mâchoire inférieure comporte une lèvre qui avance en pointe et qui forme sous le nez une petite gouttière pointue juste à la mesure d'une prune. J'y déposais donc une prune que la truie dégustait posément. Puis elle amenait le noyau dans cette gouttière pointue puis l'expulsait devant moi, et je m'émerveillais à chaque fois de voir cette énorme bête recracher aussi méticuleusement un tout petit noyau. Après quoi elle poussait un nouveau petit grognement, et je remettais une prune dans sa lèvre inférieure.

Quand je n'avais plus de prunes je retournais en chercher. Elle m'attendait placidement, fort confiante, et cela durait longtemps : le temps d'un bonheur partagé. Mes parents ont bien dû nous apercevoir souvent : ils ne m'ont jamais rien dit.

prunëlâ et souvent **prun'lâ** masculin. Bien que les mots se ressemblent ce n'est pas du Prunellier qu'il s'agit. Ce dernier est nommé **épine nègre** (Épine noire) le *Prunus spinosa*; des botanistes. Le **prunëlâ** est le *Prunus fruticans*, cousin du précédent mais à feuilles souvent velues. Il est moins épineux et ses fruits sont plus gros, de 14 à 20 millimètres de diamètre contre 7 à 10 pour les prunelles du Prunellier.

En outre, il a la forme générale d'un petit arbre et non d'un buisson. Voir **krusy'in**

p'ti : petit. **un p'ti drôle ê une p'tite drôläse** (Un petit garçon et une petite fille)

un pti de moué (Un peu de plus) signifie : il s'en faut de peu. **un p'ti de moué i étê cHête** (Un peu de plus j'étais tombée)

cHâ p'ti (Peu à peu, voir à **cHâ**) **k'man va t'ö ? ö va tou cHâ p'ti** (Comment ça va ? Ça va tout doucement) ni trop mal ni trop bien, ou **un p'ti meu** (Un peu mieux)

cHâ p'ti va lin (Tout doucement va loin) version de chez nous de « qui va loin ménage sa monture »

si p'ti ke (Si peu que)

*J'ai souvent entendu raconter ce dialogue dans la famille. Une parente, peu sociable et passablement avare, disait à mon oncle **é bé sërê t'ö ke vou v(éin)drié pu nou veure** (Eh bien serait-ce que vous ne viendriez plus nous voir : nous faire visite) Et le **tonton**, pourtant réputé pour sa gentillesse, mais qui ne portait pas cette personne dans son cœur répondit **ê si p'ti k'ö nou zarê été di i sërion bé vënu** (Et si peu qu'on nous l'aurait dit nous serions bien venus)*

punê ou **puné** masculin : putois. Sa fourrure était fort appréciée des **cHasou de sôvaJine** (Chasseurs de fourrures de carnassiers sauvages) Voir aussi **cHafouin**

Le Putois, *Mustela putorius*, est ainsi qualifié de Puant, car il est affligé de glandes anales fort odorantes. Comme les autres Mustélidés, il a un corps allongé d'une souplesse extraordinaire, qui a quelque chose du serpent. Il a un poids voisin de 1 kilogramme, pour une longueur de 60 centimètres avec la queue. Pour son malheur il est pourvu d'une somptueuse fourrure marron fauve avec un ventre sombre.

*Un de mes oncles était virtuose de cette chasse nocturne et hivernale avec ses chiens spécialisés dans le **punê** Il avait des concurrents qu'il connaissait bien. Autant que possible il s'arrangeait pour savoir où et quand ils chassaient et, par solidarité, il allait tenir leurs épouses au chaud pendant leurs absences.*



. Or, il arriva qu'un retour inopiné l'obligea à fuir prématurément et sans avoir eu le temps de récupérer tous ses vêtements. En caleçon, dans le gel de ce petit matin d'hiver, il alla reprendre son arme et ses chiens, cachés à l'orée de la forêt, avant de rentrer chez lui. Mais, en arrivant au village, pour son malheur, quelques lève-tôt eurent un œil qui traînait vers son chemin et une langue impatiente d'amuser le village.

p'ti puné était une invective affectueuse à l'égard d'un enfant turbulent

pu : plus, dans **ne pu** indiquant que quelque chose manque **ö n'an n'a pu** (Il n'y en a plus)

pâ pu qui signifie aussi : ne plus, dans certaines expressions **ö n'an rêcHte pâ pu yére** (Il n'en reste pas plus guère) donc : plus guère **l'é pâ pu Jêne** (Il n'est plus jeune) **l'é pâ pu fin k'ö fô** (Il n'est pas plus intelligent qu'il faut) et plus particulièrement : il est capable de méchanceté, donc il faut s'en méfier.

pupu féminin : Huppe, *Upupa pops*, grand passereau, avec une magnifique crête en éventail de plumes fauves à bouts noirs qu'elle redresse ou rabat au gré de son humeur. Sur son corps fauve elle a des ailes noires à larges bandes blanches. Au printemps, les mâles portent un peu de rouge à la crête.

Il y en avait beaucoup autour du village qui poussaient leur cri monotone et doux : "houpoupoup", pas très fort mais qui portait fort loin. Avec leur long bec elles exploraient les troncs d'arbres morts, mais surtout, elles piochaient les bouses de vaches plus ou moins desséchées, où pullulaient des coléoptères et d'autres insectes savoureux.

*Elles nichaient dans des trous de vieux arbres ou de vieux murs. Elles préféraient que l'endroit soit protégé par des haies ou des broussailles. Haies, murailles, vieux troncs creux ont été balayés par les remembrements propices à l'agriculture industrielle. Céréales, tournesol, colza et autres producteurs de carburant ont remplacé les prairies à vaches. Et ces dernières (quand il en reste) font leurs bouses en stabulation, alors les **pupu** nous ont quittés pour un monde meilleur.*

Depuis peu on en entend une à nouveau, je suppose qu'elle fait ses courses au supermarché.

puraille féminin : purée.

purötin sans genre bien précis et toujours au pluriel, désignait des indigents, des misérables. mais, aussi bien *ô linâ* que chez *louizête* ce mot n'était utilisé que dans l'expression *ö l'é pâ dô purötin* pour désigner des personnes qui avaient une situation extrêmement confortable et qui en faisaient étalage d'une manière ostentatoire.

Le LAROUSSE nous précise que des purotins sont des gens qui sont dans la purée. Alain REY nous offre une véritable généalogie de ce mot. Au XIII^{ème} siècle serait né le verbe purur qui signifiait purifier et qui a pris le sens de : laver et : égoutter après lavage, ce qui a entraîné le sens de : suinter, grâce auquel a été engendré le mot purin : ce qui suinte du tas de fumier. Ce purin était recueilli dans une fosse nommée : purot, mot qui est né en 1842 et a donné naissance à son tour à purotin pour désigner des gens de peu, des misérables.

Il existe une autre branche dans la dynastie des descendants de purur et elle prend naissance à partir de : égoutter et suinter avec le sens : de presser pour faire sortir le jus et elle concerne le résidu de cette opération qui est une purée. Laquelle, en 1878 , a été utilisée pour désigner des choses écrasées, notamment de pommes de terre, et aussi la pénurie d'argent avec laquelle on retrouve les purotins de LAROUSSE.

putou plutôt, de préférence. *é t'ö un ch(éin) chi bôle ? nin ö l'é putou un rênâr chi Jape* (Est-ce un chien qui hurle ? Non c'est plutôt un renard qui jappe)

Si quelques uns employaient **tou** pour dire : tôt, cela les amenait à dire **pu tou** pour : plus tôt. Mais la bonne formule était **pu doure** Il y a aussi **përtou** (Partout).donc voir **tou**

py(éin) masculin, **pyêne** féminin : plein, pleine.

ö mouille a py(éin) tan (Il pleut à plein temps : il pleut à verse)

ö l'é py(éin) râ bôr (C'est plein au ras du bord ,ça va déborder)

tou py(éin) (Tout plein) était utilisé pour dire : beaucoup. *ö n'an n'a tou py(éin)* (Il y en a beaucoup), voir à ce sujet **grou**

ö s'an fô pâ de tou py(éin) (Il ne s'en faut pas de beaucoup) il s'en faut de peu
ö s'an n'é pâ fiu de tou py(éin) (Il ne s'en est pas fallu de beaucoup) ça a failli arriver, ça a failli marcher.

ö s'an n'é fiu de yére (Il s'en est fallu de guère)

ö s'an n'é fiu de r(éin) (Il s'en est fallu d'un rien)

pyêne féminin : 1° : pleine.

2° : gravide en parlant d'un animal. A la limite ce mot pouvait être employé en parlant d'une femme, mais ce n'était guère distingué de parler ainsi ; il était bien plus joli de dire *a l'é grouse* ou encore *a l'é an cH'min de famille* (Elle est grosse ou elle est en chemin de famille)

pyindre : plaindre. *ö l'é t'un vil(éin) fi d'yarse ê i le pyindrê pâ* (C'est un vilain fils de garce et je ne le plaindrai pas) dédié à un monsieur qui s'était attiré

une sale histoire et des ennuis apparemment mérités.

se pyindre (Se plaindre et surtout gémir)

t'û tÿrJou cheuk'cHouze a pyindre (Tu as toujours quelque chose à plaindre) des choses dont tu éprouves le besoin de te plaindre.

le son pâ a pyindre (Ils ne sont pas à plaindre) se disait des gens plutôt fortunés.

pyin masculin : petite plainte, gémissement. *l'avê bé gran mâ d'azâr mê le fazê pu k'un p'ti pyin* (Il avait bien une grande douleur sans doute mais il ne poussait qu'un faible gémissement)

pyin masculin, désigne aussi un plomb de chasse. Voir une histoire de *pyin* à *bourdin*

r

ra masculin : 1° : épanchement de sang lenticulaire et de petite taille consécutif à un traumatisme, souvent un pincement, d'abord rouge puis devenant noir avant de disparaître spontanément.

2° : **ra** désignait aussi indistinctement les mulots, les campagnols, les rats et même les souris, à l'occasion.

I° Le petit Mulot, *Apodemus sylvaticus* : 10 centimètres, gris roux sur le dos et blanc sous le ventre avec une bonne bouille, un nez effilé et des grandes oreilles rondes à la Mickey. Il mangeait des vers, des insectes, quelques oisillons et des fruits. Bon grimpeur, c'était un hôte des haies et, malgré quelques larcins dans les jardins, il ne faisait pas beaucoup de dégâts, mais il payait pour les autres.

II° Il n'en était pas de même du Campagnol des champs, *Microtus arvalis*, plus grand, au moins 15 centimètres, gris jaunâtre avec les flancs plus clairs. Sa tête était plus ramassée et ses oreilles très courtes. Il creusait des galeries superficielles dans les champs et habitait volontiers les maisons. Amateur de graines et extrêmement prolifique, c'était un ravageur dévastateur capable d'anéantir les récoltes de céréales qu'il consommait sur pied ou à l'intérieur des gerbiers.

III° Le **ra d'éve** (Rat d'eau) était aussi un Campagnol, *Arvicola amphibius*, plus gros, trapu, la tête enfoncée entre les épaules, gris fauve. Il hantait les bords des eaux où il se creusait des galeries superficielles aboutissant sous l'eau. C'était un bon nageur, amateur de poissons et d'écrevisses. Et, quand j'allais capturer une cuisson de ces dernières, dans le ruisseau de l'Hermitain, j'enrageais de découvrir sur les rives les carapaces vides qu'il y avait abandonnées. Je ne voyais que rarement les coupables. Il paraît qu'il se faisait aussi des réserves de bulbes, tubercules, graines et roseaux dans ses galeries. Au moins, dans ce domaine, nous n'étions pas en compétition. En cas de besoin il pouvait faire des expéditions dans les champs voisins, mais à cette époque il y avait surtout des prairies. En outre ses galeries déstabilisaient les rivages.

IV° **le ra de late** Rat des toitures, *Rattus Rattus*, était l'hôte des parties hautes des maisons : greniers, combles, espaces entre les tuiles et les **late** (Voliges) cavités de nos vieux murs bâtis de pierres liées avec de la terre. Il était plutôt gros, 25 centimètres de longueur, tout noir, avec un nez pointu et une longue queue.

Il partageait la maison avec le Surmulot, dit : Rat d'égout, *Rattus norvegicus*, qui lui ressemblait mais qui était plus gros encore : jusqu'à 40 centimètres, et qui était l'hôte du bas des habitations, caves, écuries, granges etc. Tous les deux étaient de terribles dévastateurs : avec leurs puissantes incisives ils rongeaient les bas de portes, les cloisons et les planchers pour s'ouvrir des passages. Ils éventraient **lé bournye**

(Récipient de paille pour la conservation des fruits) et perçaient même les coffres en bois. Tout leur était bon : graines, fruits, viandes, charognes, cuirs, papiers.

Comme les hommes, ils mangeaient de tout et se reproduisaient en toutes saisons.

*Ils étaient vigoureux et fort courageux, si bien que les chats, en général, ne s'y frottaient pas. Pourtant nous avons une mignonne petite chatte tricolore **pousi** qui, nonobstant ses airs distingués, ne craignait pas de se bagarrer avec eux. Aussi bien était-elle toujours couverte de cicatrices. Elle réussissait, après de longues batailles, à les tuer, et elle faisait sans doute cela pour le sport car elle ne les mangeait jamais.*

Le chien de berger arrivait à les détruire, non sans mal, car les rats lui sautaient à la tête, visant manifestement les yeux, et ils restaient, au cours de ces essais, suspendus à ses joues ou à ses lèvres par leurs puissantes incisives. Alors le chien gémissait, en se roulant sur le sol et finissait par poser une patte sur le rat et à l'étouffer plus ou moins. Alors le rat lâchait prise et le chien, l'ayant saisi du bout des dents, le secouait longuement comme un vieux chiffon jusqu'à ce qu'il soit complètement désarticulé. Puis il l'abandonnait.

Bien que terrorisé par ces combats j'aimais y assister.

Les hommes les poursuivaient avec des fourches et ces rats prenaient la fuite. Mais si leur retraite était coupée ils n'hésitaient pas à faire front, simulant des charges pour intimider l'agresseur, technique qui était très efficace avec les femmes et les enfants.

On en éliminait quand même quelques uns avec des nasses métalliques où on mettait des appâts (fromage, viandes, restes de repas etc.) mais il ne fallait pas tripoter les pièges à mains nues car l'odeur qu'elles y laissaient rendaient les rats prudents malgré leur gourmandise.

rabalâ : rassembler, ramasser avec l'outil nommé **rabalin** (Sorte de râteau) Ce mot désigne aussi l'action de tout ce qui ramasse à la manière de ce râteau **le van a rabalé lé feuille** (Le vent a ramassé, balayé, les feuilles) **lé kötyin de la galopine rabalian la poussière** (Les jupons de la bohémienne balayaient la poussière) À cette époque les bohémiennes portaient des robes en tissus aux couleurs vives qui allaient jusqu'au sol.

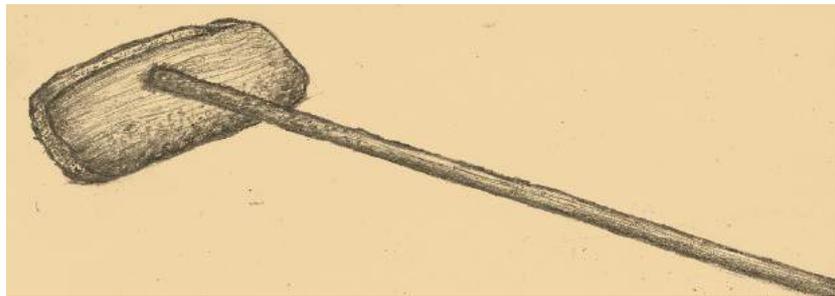
rabalâ sé bö (Traîner ses sabots) en faisant du bruit, **me krëve t'ail a rabalâ sé bö de m(éin)me** (M'agace t'il à traîner ses sabots comme ça) voir **krölä**

une rabalaille féminin : désigne une grande quantité de quelque chose qui arrive brusquement, On dira par exemple **une rabalaille d'éve** (Une grande quantité d'eau) arrivée sous forme d'une averse soudaine.

rabalin masculin : ustensile utilisé par les boulangers pour rassembler les braises, quand ils chauffaient au bois, ou par les sauniers pour ramasser le sel. C'était une sorte de râteau dont les dents étaient remplacées par une planche montée perpendiculairement au manche et qui servait à rassembler tout ce qui aurait passé entre les dents d'un râteau (boues, grains, sable, cendres, braises etc.) Nous avons deux instruments de cette catégorie : un grand **le rabalin** réservé à des travaux variés dans la ferme et un autre **le rouabye** qui était plus petit mais avec un manche très long pour ramasser les cendres dans le grand four à pain et les tirer vers la gueule puis vers **le sandrâ** (Sorte de cendrier) en maçonnerie situé juste en dessous de la porte du four. Elles étaient stockées là pour être utilisées comme lessive ou pour le jardinage.

ö l'é le rabalin chi se moke dô rouabye (C'est le grand rouable qui se

moque du petit, c'était la version en *patois* de "la paille et la poutre" du français)
En ancien français notre rabalin aurait été une raballe.



rabanè* masculin : Moutarde des champs, *Sinapis arvensis*, Crucifères. C'est une plante annuelle qui peut dépasser 80 centimètres de hauteur et est parfois ramifiée près de sa base. Les feuilles de la base sont larges et profondément divisées en dents irrégulières et, le lobe terminal est très grand, long, pas très large. La plante est couverte de poils rudes. Les fleurs sont jaunes ou rarement blanches. Elles donnent naissance à une profusion de graines qui peuvent germer tout de suite et d'autres qui se conservent dans le sol jusqu'à l'année suivante.

Elle est donc très envahissante et, comme le souligne BONNIER, capable de se substituer aux céréales dans les cultures. C'est pourquoi il recommande de l'éliminer par sarclage avant la formation des graines. Mais allez donc sarcler un champ de blé ! (depuis les désherbants sélectifs ont résolu le problème) Il précise aussi qu'elle peut être mangée cuite. C'est une consolation, mais il faudrait quand même pas mal d'abnégation pour consommer un végétal aussi coriace, sans parler de ses robustes poils qui irritent même les bouches des bovins.

POUGNARD l'identifie comme *Raphanus Raphanistrum*, ce qui ne correspond pas au souvenir que nous en avons, **louizète** et moi. LALANNE, en revanche en fait bien le *Sinapis arvensis*, Moutarde des champs.

rabâtâ : 1° : faire un grand fracas, comme ce qu'on peut obtenir par une volée de coups violents sur des objets sonores (planches, tôles, etc.) **le van fouê rabâta lé z'ouvan** (Le vent fait battre les volets) avec le bruit correspondant.

chi é t'ö chi rabâte a la porte (Qui est-ce qui frappe à la porte) un peu vigoureusement peut -être, mais c'était bien seulement frapper.

rabâti masculin : tintamare, fracas qu'on fait en **rabâtan**

2° : donner une avalanche de coups à un animal ou à une personne, infliger une correction musclée.

rabâtaille féminin : 1° : correction particulièrement vigoureuse.

*Et voilà qui nous ramène à la triste histoire de la DAME DE CHAMBRILLE, dont vous attendez la version revue et corrigée par mon père depuis le mot **dame** Nous en étions restés à la gentille dame, épouse d'un grigou acariâtre, et consolée par un jouvenceau dans la jolie vallée de Chambrille où le barbon les surprit et fit une grosse colère qui pétrifia la dame pour l'éternité.*

*La vision de mon père était moins poétique mais offrait un dénouement plus coloré. Le début de l'intrigue était bien le même : le mari s'étant aperçu des absences nocturnes de sa belle épouse **le vieu an v(éin)yi a v'lâ s'émouëyâ përdêke sa Jêne fumêle étê tërJou a nêtrölä de m(éin)me** (Le vieillard en vint à vouloir se renseigner pourquoi sa jeune femme était toujours à traîner pendant la nuit ainsi) ê*

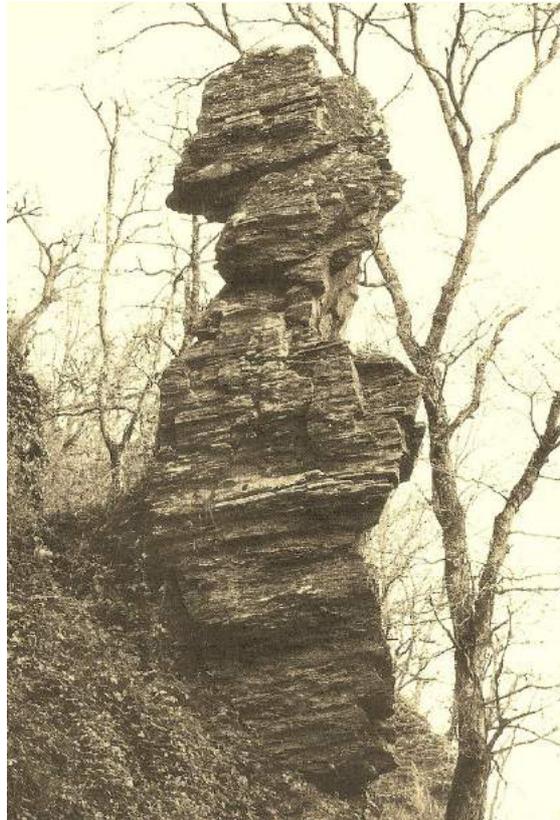
le pr(éin)yi t'a la sêgre a Journâ ê a nêtâ (Et il se mit à la suivre jour et nuit) ê kant'le vayi chô micHan Jôchiâ chi v'lê Jôlâ sa poulête (Et quand il vit ce minable coquelet, de gamin prétentieux et insupportable, qui voulait copuler avec sa poulette) le te li fouti une de cHé rabataille ke le san ékyisê pèrtou dan lé valaille (Il te lui ficha une de ces raclées telle que le sang éclaboussait partout dans les vallées) ê la pôr drôlâse an êyi lé san tan tourné k'a n'an rêsti bêtaille këm'une pâre san peure pu jambe lèvâ ê k'a y'é köre (Et la pauvre petite en eut les sangs tellement tournés qu'elle en resta figée comme une pierre sans pouvoir bouger une jambe et qu'elle y est encore)

Mon père ajouta que, depuis lors, à l'automne, pour commémorer l'anniversaire de ce drame, toutes les plantes de la vallée de Chambrille prennent la couleur du sang un peu séché, une couleur grenat. Et c'est à cause de cette couleur que cette sinistre vallée est nommée la Vallée des Grenats.

Et d'ailleurs, comme nous étions à la bonne saison, rien n'était plus simple que d'aller vérifier.

*Et ce fut une aventure magnifique. Nous partîmes aux aurores avec assez de victuailles pour tenir toute une longue journée à travers champs, puis dans les bois d'Ussault, et par dessus le ruisseau de l'Hermitain au pont de **moucHa** (dont on parle à **pin**) et encore à travers la longue forêt de l'Hermitain au bout de laquelle nous arrivâmes à un endroit dangereux : le carrefour des Quatre Routes, car il pouvait y passer des autos, mais nous n'en vîmes point. Enfin, après encore beaucoup de bois ce fut Chambrille : une vallée étroite et profonde qui s'ouvrait d'un côté vers un large paysage de champs, avec, au loin, une ville miniature, comme un jouet. C'était tout à fait comme j'imaginai un paysage de montagne. Et les flancs de la vallée étaient rouges avec pas mal de vert encore quand même. Il y avait peu d'arbres, mais surtout d'abondants buissons de troènes, de fusains, de prunelliers, de bourdaine et d'autres encore, tous plus ou moins rougeâtres.*

Mais il y avait plus magnifique encore : les roches étaient feuilletées et, comme le disait ma mère, toutes parsemées de minuscules petit cristaux qui brillaient au soleil : je venais de découvrir les schistes micacés. Ce n'était pas tout à fait des diamants, mais quand même...



Après le déjeuner sur l'herbe, nous descendîmes dans la sombre vallée, au pied de la Dame qui me déçut un peu. Elle était très grande et, à part un chignon et une poitrine avantageuse elle n'avait pas grand chose de féminin.

Mais l'histoire ne s'arrête pas là. Plus grand, j'ai appris que cette vallée était nommée Vallée des Grenats parce que les Romains y avaient exploité un gisement de ces pierres semi-précieuses rouge sombre.

Plus tard encore j'en vins à douter de cette version d'abord parce qu'elle contredisait celle de mon père et parce que les Romains nommaient les grenats carbonculus, ou petit charbon. Ce terme fut conservé longtemps avant de céder la place vers 1150 à escarbocle puis à escarboucle Comme on ne dit point vallée des Escarboucles c'est donc mon père qui avait raison !

Et grenat ne vint que bien plus tard avec la couleur de la Grenade, dite : Pomme grenate ou pomme à grains, pomme granuleuse.

Toutefois, étant allé en famille fouiller le ruisseau qui coule au fond de la vallée, nous y avons bien trouvé les fameux grenats, mais trop petits et pas assez nombreux pour avoir pu faire notre fortune.

2° : On employait aussi le mot **rabâtaille** pour désigner une grande quantité de quelque chose qui vous arrivait dessus inopinément. **une rabâtaille d'éve** (Une grande quantité d'eau) au cours d'une forte averse. Voir aussi **rabalaille**

rabête féminin : Colza, *Brassica campestris oléifera*, qui, à cette époque, était surtout cultivée comme fourrage à consommer avec modération et aussi pour faire de l'huile. Il y avait aussi **la navête** *Brassica sylvestris*, bien plus rustique, qu'on semait directement sur le déchaumage des céréales, après les moissons et qu'on cultivait aussi pour faire de l'huile. Je ne sais pas à quoi pouvaient bien servir ces huiles, car elles contenaient beaucoup d'acide érucique qui est toxique. Les Colza

modernes ont été tripotés génétiquement pour qu'ils ne contiennent plus ce composé dangereux.

rabobinâ : ce mot qui signifie : réparer d'une façon sommaire et hâtive ou réconcilier des personnes, n'était plus guère employé.

*Ma mère l'utilisait volontiers à mon adresse, quand j'étais près d'elle et que, attentive à son travail, elle oubliait pendant un instant de prêter attention à mon incessant babil. De temps à autre elle me disait **ké t'ö ke tu rabobine** (Qu'est ce que tu racontes ?) Et cela me suffisait. Elle était la seule à me dire ça, mais il est vrai aussi que je ne me serais pas permis de **rabobinâ** ailleurs que près d'elle ou de mon père.*

raboi masculin : 1° : écoulement plutôt torrentueux de l'eau à travers les chemins, les guérets et les **rou(éin)** (Ornières) après une forte pluie.

2° : traces laissées par ces écoulements quand la pluie a cessé (sillons élargis, talus ravinés, avec, un peu partout, des dépôts de boues.

Ce mot désigne aussi parfois une pluie torrentielle, une violente averse **ö l'a cHë un raboi d'éve** (Il est tombé un torrent de pluie)

raboi'yâ ou **rabouéyâ** : ruisseler très fort avec des écoulements qui forment des petits torrents boueux.

raboulâ ou **raboulö** masculin **raboulâde** ou **raboulöte** féminin : trapu, râblé, pas forcément très grand mais large, épais et surtout très fort. Le français boulot et boulotte conviendrait presque Voir **trapasin**

raboun'zir rendre meilleur **asaille din dô radoubâ p't'ët'bé kö lô rabounzira** (Essaye donc de l'assaisonner à nouveau peut-être bien que ça l'améliorera) **ö l'é v'nu ke l'é b(éin) malanduran lé z'anaille le raboun'zisan yére** (Il est venu qu'il ne supporte plus rien : les années ne le rendent pas meilleur)

raboutâ ou plus rarement **aboutâ** : mettre bout à bout, rassembler deux parties d'un objet qui s'est disloqué.

rabouti masculin : résultat de cette action, mauvais bricolage pour rassembler les deux bouts d'un objet brisé.

radoubâ : 1° : reprendre, raccommoder. Synonyme de **adoubâ** .On employait de préférence **radoubâ** pour insister sur le fait qu'on avait déjà repris ce vêtement bien des fois (ou pour laisser entendre qu'on en avait par-dessus la tête de cette sempiternelle besogne).

2° : apporter un complément d'assaisonnement.

radoubaJe masculin : raccommodage qui aurait un peu des allures de rafistolage.

radoubou masculin : rebouteux, voir **adoubou**

*Le Bon vieux Docteur, notre voisin, était consulté pour bien des maladies, pour bien des malaises et des petits bobos et dispensait volontiers ses soins, mais il n'intervenait jamais sur des membres luxés ou des articulations déboîtées. Les gens du village allaient donc voir **le radoubou** Et notre Bon Docteur disait « Si je n'avais pas plus peur que lui de faire mal à mes patients, je pourrais bien être rebouteux moi aussi. »*

radrésâ : redresser un objet malencontreusement tordu. Rectifier la coupe d'un tissu ou les limites d'un labour, mais dans ces cas on employait plus volontiers **ragrayâ**

rafistölâ : rafistoler, réparer grossièrement, essayer de remettre en bon état (avec des moyens de fortune, précise LALANNE)

Bien que ce mot soit directement emprunté au français contemporain, il mérite un traitement de faveur ici tant il était souvent utilisé dans le village. Les moyens de fortune utilisés étaient **lé z'urchâ** dits aussi **fil de fer a fagö** (Fil de fer récupéré sur les fagots qu'on avait utilisés) un fil de fer assez malléable, spécifiquement réservé à la confection des fagots, et **la fisèle de lieuse** (Ficelle en sisal que la moissonneuse utilisait pour ficeler ses gerbes) et qu'on récupérait au cours des battages, voir **déliou**. Rien n'était jeté, tout ce qui était en métal, cuir, tissu, corde, ficelle, était mis en réserve parfois pendant plusieurs générations, car tout servait un jour ou l'autre.

rafistölaJe masculin : rafistolage. **rafistölâ** était un plaisir, sinon un art car un **rafistölaJe** astucieux et bien réussi pouvait être objet d'intérêt, voire d'admiration auprès du voisinage.

C'est un mot qui vient de loin, du bas latin *fixitare* (fixer, arranger), en passant par l'ancien français *afistoler* (ajuster et même parer).

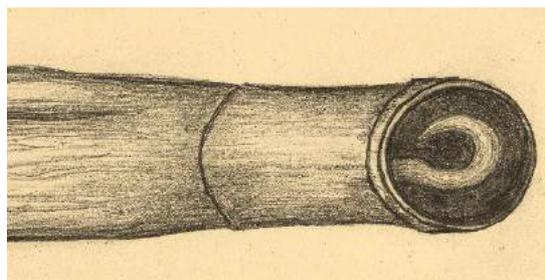
ragane féminin : 1° : petit espace resserré entre un meuble et le mur, ou entre deux meubles.

la ragane dô li était cet espace étroit situé entre un lit et le mur, car, situés dans la pièce commune, les lits avaient toujours un de leur côté le long d'un mur. Cet espace était aussi nommé **la ruête dô li**

ragane était aussi un recoin peu utilisable dans la maison, parfois aussi un sentier très étroit.

2° : pli ou recoin du corps humain : aisselles, creux poplités, sillon fessier etc. D'une personne malpropre on disait **i vëdrê pâ nëtayâ sa ragane** (Je ne voudrais pas nettoyer sa raie) Pour que nul n'en n'ignore on précisait même **la ragane dô chu** (La raie du cul) le cas échéant.

ragö masculin : crochet inséré à l'extrémité de chacun des bras d'une charrette pour y accrocher **lé tré** (Chaînes permettant d'atteler) **për atëlâ le bidê de tré dëvan le bidê de limin** (Pour atteler le cheval de traits : attelé entre les chaînes, devant le cheval de limon : attelé entre les brancards) Une sorte de manchon métallique entourait l'extrémité du brancard et le crochet pour éviter que les chevaux ne s'y blessent.



ragounyase féminin : mets peu consistant, insipide, peu appétissant et mal cuisiné. C'était l'homologue culinaire de *la bidrouille* dans le domaine des boissons. C'était surtout un terme qui permettait de manifester son indignation devant un plat maintes fois réchauffé et aussi souvent servi *nou ferâ tu tÿrJou méJâ cHête ragouniase* (Nous feras tu toujours manger ce ragoût dégueulasse) *é bé t'avê k'a ô fouére si tu v'lê k'ö sêJe miou* (Eh bien tu n'avais qu'à le faire si tu voulais que ça soit meilleur)

ragouyaJe masculin : forte quantité d'un liquide répandu par maladresse dans laquelle, de plus, on a pataugé en en traînant partout !

ragouyâ : brasser de l'eau plus ou moins propre et y patauger. Il faut préciser que cette occupation était strictement propre aux enfants et ce verbe ne concernait pratiquement qu'eux.

louizête fervente de cette activité s'en souvient avec une telle émotion qu'elle la pratiquerait encore bien volontiers, 80 ans plus tard.

ragrayâ ou **ragrêyâ** : 1° : redresser, rajuster le produit d'un travail, en particulier pour que les bords soient plus rectilignes. Pour un labour c'était effectuer quelques passages supplémentaires partiels sur un côté. Pour une pièce de tissu c'était retailer les endroits non rectilignes.

2° : ragréer : rendre une surface plus régulière (un crépi, une planche de jardin juste bêchée, un empierrement de chemin etc.) *avoure ke t'â lëvé chô karé tu va ô ragrayâ ô râtê** (Maintenant que tu as bêché cette planche tu vas l'aplanir au râteau)

ragrouâ : rassembler. *la kourâse ragroue sé poulê avan la nÿ* (La couveuse rassemble ses poussins avant la nuit) *lé poulê se ragrouan sou lô mère kant'ö fouê frê* (Les poussins se réfugient sous leur mère quand il fait froid) Voir **grouâ** et **agrouâ**

raille féminin : avant tout c'était le fond du sillon ouvert par la charrue. Un passage de charrue faisait un **syin** (Sillon) en retournant **une örliaille** (Une bande de terre en forme d'ourlet) et en découvrant **la raille** (La raie, le fond du sillon)

i é la raille dô chu anlayaille (J'ai le sillon fessier échauffé)

raJênezir : rajeunir. *é mon pôr bounhome i raJênezison yére* (Eh mon pauvre homme (ici mon pauvre mari) nous ne rajeunissons pas beaucoup)

rakâ donner de l'argent, payer avec beaucoup de réticence, raquer *ö l'é malézé de le fouére rakâ* (Il est difficile de le faire payer)

rakaniasé masculin, **rakaniasaille** féminin : recroquevillé sur soi-même, dans un recoin relativement isolé et tranquille comme au coin de la cheminée. Voir **agourôdé** qui introduit en plus la notion de la recherche d'une protection contre le froid et **akafiouné** qui ajoute l'idée d'être accroupi et tassé sur soi-même celle d'être

fragile ou déprimé.

se rakaniasâ : s'agenouiller ou s'accroupir en se recroquevillant pour chercher un peu d'isolement et de tranquillité.

rakianisi masculin : 1° : petit espace, recoin peu utilisable et guère confortable où on peut quand même se nicher pour être un peu tranquille, où on peut *se rakaniâsâ*

2° : petite maison, mesure isolée du village et peu accessible, ou petit terrain isolé sans grand intérêt à cause de sa forme ou de son relief. De toute façon c'est un mot méprisant, péjoratif.

rakê masculin : étriqué, trop court en parlant d'un vêtement. J'ignore s'il y avait un féminin car on se bornait à dire, en regardant le vêtement sur celui qui le portait *ö l'é rakê* (C'est trop petit, trop étroit) on ne disait jamais *un kötyin rakê* (Un jupon étriqué), *une chulote rakê* (Un pantalon étriqué) *rakê* ne pouvait sans doute pas être épithète.

râkiaille féminin : raclée, volée de coups, correction importante. *i va te foutre une boune râkiaille* (Je vais te donner une bonne raclée) On nous la proposait toujours bonne, et, quand elle arrivait, elle était toujours mauvaise.

râkiâ : racler. *une fê le görê grillé on le rakiê avec dô tēbye* (Une fois qu'on avait fait griller le porc - qui venait d'être abattu, quand même !- on le raclait avec des tuiles, pour le nettoyer.

râkiure féminin : raclure.

râkiou masculin : racloir fixé en bas d'un mur, près d'une porte d'entrée pour nettoyer les chaussures chargées de terre, nommé aussi *chure bö* voir aussi *churou* (Instrument pour curer les outils et particulièrement les socs de charrue)

rakintâ : raconter. *ké t'ö ke tu rakinte* (Qu'est-ce que tu racontes) disaient mes parents en réponse à mon incessant bavardage qu'ils avaient entendu mais point écouté.

kinte masculin : conte, à ce sujet voir à *bouru* une jolie comptine commence bien mais qui finit mal.

rakouin masculin : recoin. C'est un terme de mépris pour désigner les endroits où se trouvaient les choses qu'on avait perdues, parmi les poussières et les araignées. Apparemment on trouvait le mot trop court pour avoir le temps d'exprimer son mépris et on l'allongeait à plaisir en *rabikouin ratakouin* etc.

rakrêmâ : recommander fermement, impérativement, avec insistance et à plusieurs reprises. *tô z'â pâ fouê i t'ô z'avê përtan bé b(éin) rakrêmé* (Tu ne l'as pas fait je te l'avais pourtant bien recommandé) Voir *përtan* (Pourtant) souligné ici en *përtan bé* (Pourtant bien) ce qui n'a pas empêché de souligner aussi *rakrêmé* (Recommandé) en *b(éin) rakrêmé* (Bien recommandé). Ça devait être vachement important.

i ô sê bé mê ö m'a été b(éin) rakrêmé de me tézâ (Je le sais parfaitement mais ça m'a été fortement recommandé de me taire)

rakrêmâ diffère de *sërounâ* (Seriner, répéter maintes fois) mais les deux s'employaient pour obtenir le même résultat *si tu veu k'ö sêJe fouê ö fëdra ô*

serounâ (Si tu veux que ça soit fait, il faudra le répéter souvent)

*LALANNE a répertorié le mot acréma avec le sens de recommander fortement et le fait dériver du latin acer mandare qui veut dire la même chose que **rakrêmâ***

râlâ : frôler, passer tout près de. *lé ilé a râlâ la murâille krê t'ail k'i le vayon pâ* (Il est là-bas à raser le mur, croit-il que nous ne le voyons pas) *la chène se râlê dâre lé palise për alâ frucHtâ dan lé kôlê* (La chienne se fauflait derrière les haies pour aller fouiller dans les lacets tendus pour capture les lapins)

Pour les chats c'était se frotter le long des jambes pour attirer l'attention, quêter une caresse, solliciter un bon morceau.

râlête féminin, dans *alâ a la râlête* (Cheminer en restant courbé, replié sur soi même pour se dissimuler) Pour être encore mieux caché voir *a grape cHa*

râle féminin : jambe, n'était utilisé que dans *tirâ la râle* (Tirer la jambe) Il vaudrait mieux dire : traîner les jambes, avoir des difficultés à marcher à cause d'une méchante douleur.

*Enfant je connaissais bien cette expression mais je lui attribuai le sens de : "traîner sa douleur" et je n'ai découvert le sens de **râle** que soixante dix ans plus tard, en lisant LALANNE, qui emploie le mot râlê pour jambe, et cite l'expression « L'a une vilaine décampe, le tire la râlê. »*

Selon les endroits, râle a aussi adopté les sens de cuisse ou de squelette.

râle : 1° : rare, étonnant, surprenant *p't'êt' kô n'an ara mê ö s'rê bé râle k'ö n'an n'êJe tou py(éin)* (Peut-être qu'il y en aura ce serait bien étonnant qu'il y en ait beaucoup) *ö sërê râle k'ö y'arê pâ cheuk Jêlaseri an avrail* (Il serait bien rare qu'il n'y aurait pas quelques petites gelées en avril)

2° : probablement, sans doute *aran z'i de la nâve a nâ ? ö l'é bé râle* (Aurons-nous de la neige à Noël ? C'est bien probable) mais il est possible qu'il n'y ait qu'un seul sens car, dans ce dernier exemple, il y a peut-être une réponse incomplète, et il faudrait alors entendre *ö l'é bé râle k'ö n'an n'arê pâ* (Il est bien rare, étonnant, qu'il n'y en aurait pas)

ralirin masculin : 1° : Lérot, *Eliomys*, qui ressemble à une grosse souris fauve à lunettes noires avec un pinceau au bout de sa queue grêle.

2° : Loir, *Glis*, plus gros, plus brun, avec des lunettes à peine marquées et une queue en écouvillon sur toute sa longueur.

*Très discret, on le voyait parfois lorsqu'il grimpeait le long des murs pour chaparder des raisins sur les treilles ou pour aller se réfugier sous les combles des maisons où il hibernait dans des nids d'herbes sèches bourrés de noisettes, de noix, de noyaux de cerises ou de grains de céréales. Il y dormait souvent en émettant des ronflements qui se mêlaient aux autres bruits de mes nuits, qu'on a pu voir à **ardou** et **bôlâ***

Ces petits animaux sont d'une force peu commune : nous en avons trouvé un en démolissant un mur. C'était l'hiver et il paraissait dormir profondément au milieu de ses provisions et de coquilles vides. Ne sachant où le mettre et craignant que la température hivernale ne lui soit funeste puisque nous avons détruit son refuge, nous l'avons pris et déposé doucement dans une cage à oiseau, dans la maison, sans que toutes ces manipulations n'aient paru troubler son sommeil. Le lendemain matin il s'était évadé après écarté plusieurs barreaux ensemble de la cage pour se faire

un passage.

ramaille féminin : averse, sans rapport avec **rame** (Rameau souple et grêle) si ce n'est le bruit qu'elle fait et qui ressemble à celui qu'on obtient en fouettant à coups de **rame** Une averse violente était **une boune ramaille** (Une bonne averse) mais jamais une **mövéze ramaille** (Mauvaise averse) et encore moins une **cHétive ramaille** (Ce qui aurait été fort ambigu car on aurait pu hésiter entre une méchante averse, ou une averse minable) Si elle était vraiment très forte on disait **une rabaille d'éve** ou **une rabâtaille d'éve** ou **une tranpe** voir ces mots

aprâ chèle boune ramaille ö raboi'ye dan lé rou(éin) mê ö v(éin) une ékiervoize (Après cette bonne averse l'eau ruisselle très fort dans les ornières mais il vient une éclaircie)

rame féminin : rame, rameau, branches ou extrémités de branches grêles et souples.

mètre a rame Ranger les rameaux en tas réguliers. Quand on coupait les haies, pour faire des fagots, on séparait à la serpe les bases des branches qui donnaient les **trike** d'un diamètre de plusieurs centimètres, et les sommets plus minces **lé rame** qui étaient rangées en tas séparés en attendant la confection du fagot.

*Les tas de rames surtout, étaient beaux, voir à **fagö** et j'ai toujours admiré ces tas de **rame** disposés parallèlement aux haies taillées, avec les **rame** bien perpendiculaires à la haie, leur gros bout dirigé vers elle. Bien qu'éphémères, ces tas, qui ressemblaient à d'énormes oreillers inclinés vers la haie, devaient être réguliers, beaux et bien faits.*

Il en était ainsi dans tous les travaux, et il est vrai qu'à cette époque la main d'œuvre n'était pas chère.

Qu'est-ce qui fait l'agrément de la vie ? Se hâter d'amasser furieusement plus vite que les autres ? Ou donner paisiblement le meilleur de soi-même, en faisant de son travail la beauté de son cadre de vie ?

lé rame étaient aussi utilisées pour servir de supports aux plantes potagères grimpanes. **pâ a rame** (Petits pois à rames) comme les variété Téléphone, Clamart ou Michaux de Paris. **mouJête a rame** (Haricots à rame) Les haricots à écosser à rame : Soisson ou Flageolet vert ou blanc et **mouJête verte** (Haricots mangetout) : Coco, Beurre et Noir d'Alger.

Voir **ramiJâ** et peut-être **ramisâ aramir ramaille**

ramâ : planter les rames pour soutenir les plantes. On les plaçait quand les végétaux étaient bien nés et avant qu'ils ne croissent.

En 1180 une rame était une branche.

ramiJâ masculin : fourré, broussailles, massif végétal constitué de buissons avec de petites branches enchevêtrées, souvent bien fournis en épineux et de toute façon impénétrable (sauf pour notre voisin, le Braconnier). C'était aussi un terrain embroussaillé, avec une couverture plus ou moins discontinue de massifs de broussailles. **le pé dô vieille palise n'été k'un ramijâ k'ö f'lê köpâ ô völan ê a la fôsêille ê a dô fê a la serpe avêk dô mitane de pè*** (Le bas des vieilles haies n'était que de broussailles qu'il fallait couper avec la grosse faucille à long manche ou à la faucille ordinaire et parfois à la serpe avec des moufles de cuir)

ramisâ ou **ramiJâ** ou encore **ratisâ** : bruire, bruisser, faire le petit bruit de la brise dans les ramilles ou celui des petits rongeurs ou des petits oiseaux sur les feuilles sèches.

ramouésëlâ : rassembler des choses éparses en un petit tas peu élevé. Voir **amouésëlâ** à **mouésè*** Le mot **ragrouâ** était parfois utilisé dans ce sens.

rancHe féminin, ou **rancHâ** masculin : ridelles de la charrette, montants latéraux situés à côté des roues pour soutenir le chargement et pour que ce dernier ne touche pas ces grandes roues plus hautes qu'un homme. Voir le schéma à **cHârête**

pä pu Jâ ke lé rancHe (Pas plus haut que les ridelles) donc : pas plus haut que le bord, disait-on plaisamment pour inviter son hôte à remplir le verre jusqu'au bord.

a piêne rancHe pouvait signifier qu'un véhicule contenait un chargement plus que complet, mais on l'utilisait aussi pour dire : beaucoup, à volonté.

ranchin masculin **ranchine** féminin : boiteux, boiteuse. Ce n'est pas tout à fait synonyme de **bouétou** et **bouétouze** (Boiteux, boiteuse) définissant des personnes qui marchaient en clopinant plus ou moins fortement. **ranchin** désignait en général plus précisément une déficience congénitale de l'articulation coxale, qui donnait une démarche parfois terriblement déhanchée. On tentait de le corriger au cours d'opérations chirurgicales qu'on ne pratiquait que lorsque les enfants étaient assez âgés avec des résultats souvent décevants et des effets peu durables.

rande ou **ronde** féminin : sorte de gros cordon ou boudin de foin moulé par **l'arondeuze** (Râteau faneur) à partir des andains de foin coupés par la faucheuse et restés à plat sur le sol.

rande désignait aussi un rang, un alignement de végétaux plantés.

randon masculin (?) dans l'expression : **tou d'un randon** pour évoquer quelque action qui a été exécutée d'un seul coup et, sinon très vite, du moins fort allègrement, une affaire rondement menée. **l'ô z'avan fouê tou d'un randon** (Ils l'ont fait tout de suite et sans perdre de temps)

Au XII^{ème} siècle la famille : **randon** se portait bien. On y rencontraient entre autres : de **randon** ou **a randon** (avec rapidité, impétuosité ou violence). Il y avait aussi : **randonal** (promptement), **randonir** (courir impétueusement), **randir** (galoper). Elle peut aussi s'enorgueillir de ses parents, **to run**, outre Manche et **rennen**, outre Rhin.

randre : 1° : restituer quelque chose à quelqu'un, rendre.

ê kêm cheu vou z'é randu (Eh ! comme cela vous est restitué) dans quel état pitoyable on me restitue cela. *En effet (et c'est souvent formulé ainsi) la personne qui parle et est, pour le moment, seule concernée, donne plus de poids à ses paroles en employant le vou (Vous) qui donne l'impression que bien d'autres qu'elle-même, et particulièrement son interlocuteur, sont touchés par ce qui motive sa protestation.*

2° : rendre, rejeter son repas, vomir **a l'a randu son soupâ** (Elle à vomi son dîner)

3° : produire, fournir **lé grüzelâ avan randu b(éin) de la Jëlaille** (Les groseilliers ont fourni beaucoup de gelée) **cHête anaille ö l'a yére randu de f(éin)** (Cette année il n'a guère été produit de foin)

4° : revenir, retourner à sa maison, à la ferme. *avoure ö fô ki me rande* (Maintenant il faut que je m'en retourne , que je rentre) *i nou randron a la në* (Nous reviendrons à la nuit, dès que la nuit commencera)

5° : arriver à destination *i son randu* (Nous sommes arrivés là où nous devons aller) *a l'ère k'ö l'é le son bé randu dazâr* (À l'heure qu'il est ils sont bien arrivés sans doute) arrivés chez eux.

6° : dans l'expression *fouère randre* amener quelque chose, apporter du lieu de production ou de stockage au lieu d'utilisation *fouê me din randre un fagö* (Apporte moi donc un fagot) ce qui sous-entendait : va chercher un fagot au bûcher et apporte le. *ö fëdra fouère randre dô gârouryê* (Il faudra rapporter du maïs fourrager), et plus précisément : il faudra aller couper du maïs fourrager dans le champ et l'entreposer dans l'étable.

ö fô fouère randre lé bâte (Il faut ramener les vaches à l'étable)

ranfërmi masculin : 1° : endroit, enclos faisant partie d'un espace quelconque, par exemple un petit bout de terrain entouré de murets, partie d'un bâtiment, d'une étable, un petit coin entouré de cloisons pour parquer des petits animaux (lapins, chèvres etc.)

2° : *santi le ranfërmi* C'est sentir l'odeur d'une pièce ou d'un meuble trop souvent clos qui laisse, à l'ouverture, échapper un remugle.

a être tërJou a m(éin)me de galöpina a dê pâ santi le ranfërmi (À être toujours en train de traîner sur les chemins elle ne doit pas sentir le renfermé)

rankouniâ : généralement dans *se rankouniâ* se rencogner, s'isoler, se réfugier dans un recoin où on demeure sur la défensive, aussi bien en ce qui concerne les humains que les animaux. C'est aussi se laisser acculer avec l'intention de se cacher sans doute, mais aussi de faire face si c'est nécessaire.

rankounyi masculin : recoin, endroit retiré, au moins partiellement caché.

ranvërsâ : renverser un liquide ou un récipient. Si *vërsâ* était faire couler intentionnellement un liquide, comme dans *vërse din a bouêre* (Verse donc à boire) sers donc à boire *ranvërsâ* était : répandre un liquide accidentellement et souvent par maladresse.

ranvërse féminin : dans *cHeure la ranvërse* (Tomber à la renverse) à part cette expression, pour renverser un objet, un véhicule ou une personne, on préférerait utiliser *dëtrëvirâ*

ranya ou **rönya** masculin ou **rönye** féminin : croûte cicatricielle qui se forme sur les blessures superficielles dont nous, les enfants, étions abondamment pourvus aux genoux grâce à nos cours et nos chemins caillouteux et aussi grâce à nos éternelles culottes courtes.

le se krê këm'un pouail su un ranya (Il se croit, il est vaniteux comme un pou sur une croûte de cicatrice) peut-être parce que le pou voudrait faire croire que cette blessure était le résultat de son boulot ou parce que l'ensemble n'est guère ragoûtant et propre à déprécier le vaniteux ?

ranyasou surtout utilisé pour parler du bois noueux et donc difficile à travailler, mais qui peut donner des planches avec de jolis dessins.

un vieu ranyasou était une utilisation aussi humoristique que peu charitable de

ranyasou pour décrire des vieillards aux membres noueux, à la peau coriace et pleine de rides épaisses.

rapachêtâ : ramasser des objets épars en un paquet grossier, en un ensemble transportable, pas aussi bien ficelé et emballé que dans **apachêtâ**

râpaillâ : ramasser, récolter des objets, des fruits, des épis, des champignons abandonnés sur le sol par leurs propriétaires. La limite n'est pas nette entre celui qui prélève dans son environnement des choses qui ne lui appartiennent pas pour occuper ses loisirs (chasseurs, pêcheurs, glaneurs, mycophages ...) et ceux qui en font une activité lucrative.

râpayou masculin : celui qui **rapaille** d'une manière exagérée, qui ramasse tout ce qui est à sa portée pour satisfaire une manie ou comme activité principale voire professionnelle

Ce terme désignait le glaneur, à l'origine.

râpayin toujours au pluriel : récoltes du **râpayou** on pourrait presque dire : rapines.

râpe féminin : marc, résidu solide restant au fond des cuves où la vendange écrasée avait commencé à fermenter, quand on avait soutiré le vin nouveau. Ce résidu était constitué par les rafles, les peaux et les pépins des raisins encore un peu humectés de leur jus.

râpé masculin : piquette, boisson préparée après les vendanges en ajoutant de l'eau sur **la râpe**. Cela donnait une boisson aigrelette, un peu colorée et tout à fait rafraîchissante, qu'on buvait quotidiennement en attendant que le jus de raisin en train de fermenter soit devenu du vin. Cela assurait **la soudure** comme on disait. Et à force de soutirer le niveau finissait par baisser, alors on rajoutait de l'eau par-dessus pour compenser, si bien que le **râpé** ressemblait de plus en plus à de l'eau. *ô y avê dô mouézin voure ke le râpé se bouêvê b(éin) pya* (Il y avait des maisons, des fermes, des familles où la piquette se buvait bien plate)

rapêtasâ : réparer grossièrement, rafistoler en reprisant ou en rapiécant ça et là un tissu, un sac, un vêtement. Quand c'était fait soigneusement, repriser se disait **sanâ** et, rapiécer **apêsâ** voir à **pêse** (Pièce).

rapêtasi masculin : reprise grossière, réparation de fortune.

rapêtitezir : diminuer, raccourcir.

rapide : efficace.

ö l'é t'un rapide (Il est prompt à se jeter sur la bonne occasion)

rapor : à cause de *le dôr yére rapor a sa pisëri chi s'ar(éin)Je pâ* (Il dort peu à cause de ses besoins d'uriner qui ne vont pas mieux)

râpiête féminin : petit lézard gris dit Lézard des murailles, *Podarcis muralis*, des endroits pierreux et ensoleillés, nommé aussi **ongrouâze**

rasinâ : produire des racines, s'enraciner *si t'é chi piké tu va rasinâ* (Si tu restes ici, planté, tu vas prendre racine) ce qui était une invitation, momentanément courtoise, à se bouger un peu, en général pour apporter son aide ou sa collaboration au travail en cours.

Ancien français raciner prendre racine

rasölidâ : consolider un mur, un gerbier, toute chose qui pouvait susciter des inquiétudes au sujet de son équilibre ou de sa solidité, en utilisant des piquets, des étais ou de vagues bricolages de maçonnerie.

ratafia masculin : liqueur apéritive ou digestive, surtout à l'usage des dames, car les messieurs savaient se contenter d'eau de vie nature. Chaque ferme avait sa recette. Il fallait toujours faire un mélange d'eau de vie et de vin doux nouveau ou de jus de raisin à peine fermenté et y faire macérer au choix : des coings (très bon celui-là), des feuilles ou des fleurs d'aubépine, des bourgeons ou de très jeunes fruits de noyer, des amandes ou des noyaux de pêches, des peaux d'oranges et bien d'autres choses encore. C'était généralement assez bon, le drame, c'était qu'à la fin des bons repas, où l'on se sentait l'estomac déjà un peu désemparé par le trop plein, il fallait absolument goûter une ou même plusieurs de ces productions.

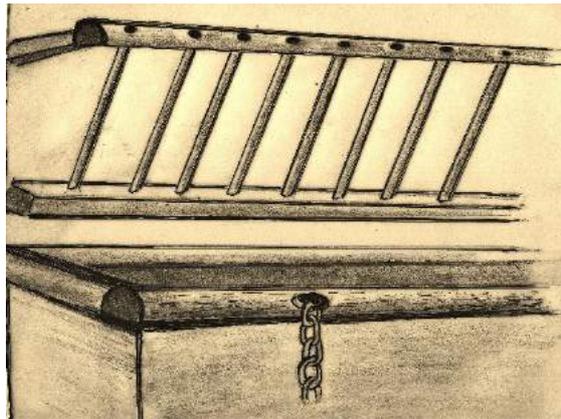
kanâr Heureusement, les enfants y échappaient et allaient du côté des messieurs pour mendier *un kanâr* (Un canard) qui était un morceau de sucre imbibé à peine de café pour les petits et d'eau de vie pour les plus grands.

ratandërzir : rendre plus tendre au cours d'opérations culinaires.

râtêlâ ou *rât'lâ* certains, mais c'était plus rare, disaient même *râtê** masculin : 1° : râtelier. Assemblage à claire-voie de barreaux parallèles, aux extrémités insérées dans deux fortes barres de bois parallèles et horizontales. Cet ensemble était placé obliquement contre le mur de l'étable au-dessus de la crèche à laquelle étaient attachés chevaux ou bovins, à l'écurie ou à l'étable. Il était destiné à contenir les fourchées de fourrage mises à la disposition des animaux.

Les barreaux, orientés de haut en bas, étaient séparés par des intervalles trop étroits pour que les animaux puissent y introduire complètement leur muflle. Ce n'était pas une difficulté pour les chevaux qui pouvaient attraper leur fourrage avec leurs babines charnues et très mobiles. Mais les bovins, avec leurs lèvres minces et leur muflle dur, ne pouvaient pas en faire autant aussi essayaient-ils de se servir de leur langue longue et râpeuse. Ce n'était pas toujours très efficace, surtout quand le foin était tassé. Alors, ils inclinaient la tête et introduisaient une de leurs cornes entre les barreaux du râtelier pour secouer la fourchée de fourrage et pour en retirer, afin de le déguster ensuite commodément.

Louons ici l'infinie sagesse du Créateur qui a pourvu les vaches de cornes et n'en n'a point donné aux chevaux qui n'en avaient pas besoin pour manger au râtelier.



De haut en bas le *râtêlâ* la *krêcHe* le *bouâ de krêcHe* avec la *ch(éin)ne*

2° : *le râtêlâ de l'écHine* (Ensemble des apophyses épineuses des vertèbres qui sont surtout visibles chez les personnes ou les animaux maigres) Est-ce le râteau ou le râtelier du dos ?

ö n'é pâ une boune bâte on i vë le râtêlâ de l'écHine (Ce n'est pas une bonne bête : on lui voit la colonne vertébrale) disaient les maquignons, même si c'était visiblement faux, pour minorer leurs offres d'achat. Il y avait un peu de mauvaise foi et personne ne s'en offusquait car cela faisait aussi partie du rituel qui précédait les transactions.

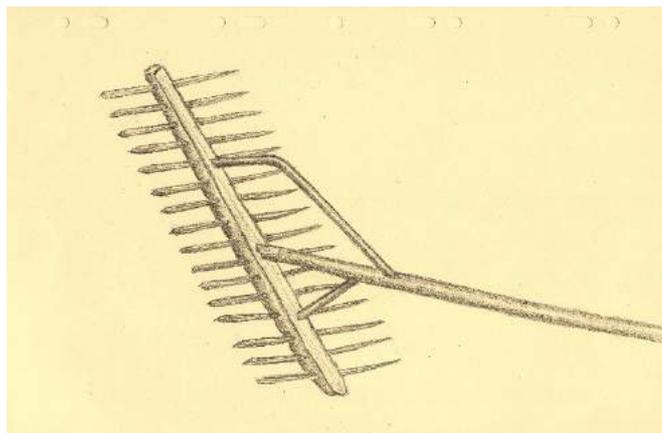
3° : *râtêlâ* masculin : sorte de collier qu'on mettait aux chèvres fugueuses, pour les empêcher de traverser les haies, sans les gêner pour paître. Il était composé de trois bâtons en triangle dont on entourait le cou de l'animal. L'un des bâtons qui était plus long et plus lourd que les autres et se retrouvait toujours sous la tête de l'animal.

4° *râtêlâ* : râtelier avec un *râtê** un *përö* ou la *râteleuze*

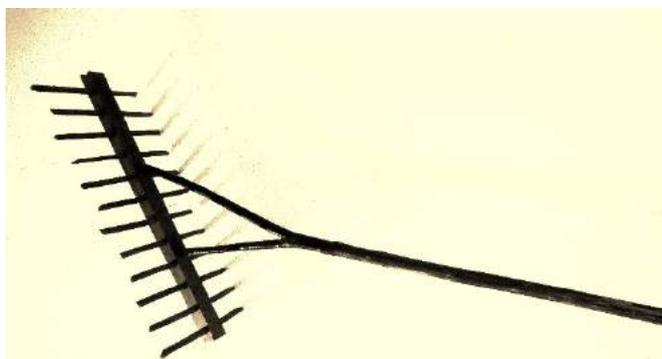
*râtê** masculin : Râteau. Il y en avait de deux sortes à la maison.

1° : L'un avait des dents en fer et servait pour les choses lourdes, comme les cailloux ou les topinambours, quand elles étaient si sales qu'il fallait les brasser avec cet outil, dans un bassin plein d'eau, pour les nettoyer un peu.

2° *le râtê* a f(éin)* Le râteau à foin. Il était composé d'une barre de bois emmanchée obliquement au bout de son manche, de manière à présenter de part et d'autre du manche deux parties inégales. Cette barre était maintenue par un élégant arceau de bois inséré non loin du bas du manche et fixé près du bout de la partie la plus longue de la barre de bois. Dans cette barre de bois étaient insérées une bonne douzaine de *pyue* (Dents) qui dépassaient également de chaque côté, de sorte que l'instrument pouvait être utilisé en râtelant de droite à gauche ou de gauche à droite.



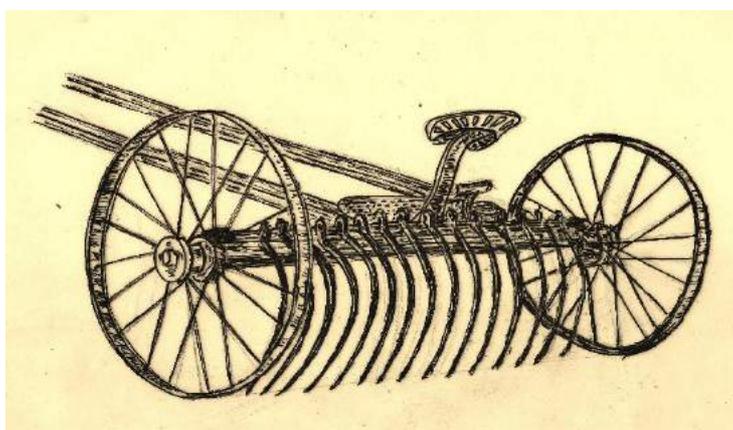
Parfois la barre portant les dents était simplement montée sur une branche fourchue récoltée dans une haie : c'était moins beau. Voir aussi *përö*



Les *pyue* étaient des bâtonnets à peu près cylindriques, de bois dur. Le tout était très beau mais assez fragile et, comme j'aimais aider aux foins avec ce râtelier, je fus invité très jeune à apprendre à tailler des *pyue* et quelques années plus tard, à les poser pour remplacer celles que j'avais cassées.

râtêlâ râtelier.

râtêleuze féminin : machine destinée à râtelier les champs après la récolte du foin car il ne fallait rien laisser perdre, plus qu'un besoin, c'était un principe.



La *râtêleuze* était un énorme râtelier à nombreuses dents métalliques en demi-cercle presque aussi hautes que moi à cette époque, porté par deux hautes roues et

traîné par un cheval.

*Une horreur ! Trop large pour nos petits chemins de terre elle fourrait toujours une de ses roues dans une haie où elle coïncait quelque tige plus robuste entre la roue et le râteau. Et elle restait là, bloquée. Il aurait fallu faire reculer le cheval pour se dégager. Mais ce dernier, soucieux, soudain, d'économiser ses efforts, tirait du côté de la roue qui n'était pas coincée mettant ainsi l'instrument de travers. Et tout ça lorsque c'était moi qui conduisais, car j'étais petit et je n'avais pas beaucoup d'autorité auprès des chevaux. Alors mon père était obligé d'intervenir, ce qu'il faisait en ne cachant pas son impatience, et c'était d'autant plus humiliant qu'il lui suffisait de prendre la bride pour que le cheval exécute juste le mouvement nécessaire pour dégager la maudite **râtèleuze***

Et, arrivé dans le champ, le plus dur restait à faire car le râteau était bien lourd surtout lorsqu'il avait ramassé beaucoup de foin. De temps à autre il fallait le soulever pour dégager ce foin et continuer à en collecter d'autre. Pour cela on appuyait sur une pédale qui commençait à le soulever, enclenchant un engrenage solidaire des roues, qui finissait le travail. Une fois le foin libéré du foin qu'il venait de collecter, le râteau retombait brutalement faisant rebondir cette pédale que je redoutais car elle était plus grosse que mon pied. Comme j'étais petit et léger, je devais me mettre debout sur un petit plateau métallique, devant le siège de cette machine cahotante et appuyer de tout mon poids pour soulever le râteau, puis esquiver ensuite le rebond de la pédale.

Et il fallait faire tout cela sans cesser de conduire le cheval avec les guides, car il savait que son travail s'achèverait en arrivant au milieu du champ. Alors il se souciait peu de continuer à tourner en décrivant la bonne spirale pour râtelier le champ en entier, et aboutir au centre. Aussitôt qu'il sentait la tension faiblir sur les guides il en profitait pour tourner au plus court vers son but qui était ce fameux milieu de champ, et je devais le ramener sur la bonne trajectoire. Nous laissions ainsi des tas d'endroits où le travail était mal fait, voire pas fait du tout.

Enfin, arrivés au bout de notre tâche, il apparaissait que mon bilan n'était pas honorable et on me le faisait bien savoir.

râtélure ou **rât'lure** féminin : tout ce qu'on ramassait de foin, de paille ou d'épis avec les **râtè*** ou la **râtèleuze**

ratouillâ dans **se ratouillâ** : se mouiller, se tremper jusqu'aux os, sous la pluie en général. D'autres solutions ne sont pas exclues, comme les jeux avec **lé piskane** (Seringue en bois)

ratouillé masculin, **ratouyaille** féminin : mouillé, trempé par une bonne pluie, ou une immersion dans l'eau. Notons ici les nuances **être ébërvé** c'était être mouillé, mais les vêtements seuls étaient mouillés, dans **être tou trampe** les vêtements étaient aussi mouillés au point d'être dégoulinants, enfin **être ratouillé** signifiait que le bonhomme tout entier était saturé d'eau des pieds jusqu'à la tête.

i sé ratouillé Jusk'ô rouJê (Je suis mouillé jusqu'aux os) disait-on après avoir essuyé une bonne averse. Remarquer qu'on employait, dans cette expression amusante, le mot **rouJê** pour : os, alors que les os humains étaient **dô z'ou**

ratouyaille féminin : forte averse qui imprègne bien les terres.

ratouyaJe masculin : définit tout processus qui conduit à tremper quelqu'un ou quelque chose. **vou z'été köre a m(éin)me de me fouére un de ché ratouyaJe** (Vous êtes encore en train de me faire une de ces inondation d'eau) ce qui était dit, de temps à autre, pour protester contre nos jeux innocents.

ratounâ : ronchonner, grommeler, protester à mi-voix contre un ordre, une injonction, un propos, davantage pour se soulager que pour être entendu. Voir aussi **rënötâ**

ravâ masculin : désordre bruyant dont on identifie mal les causes.

Pour une personne, un animal : état d'excitation, d'exubérance, entrain excessif.
l'é d'un ravâ (Il est agité, bruyant et même frénétique)

râve masculin : rêve.

*Dans notre famille, il y eut ainsi un rêve qui fut célèbre dans plusieurs villages aux alentours. Cela se passait il y a maintenant près de deux siècles, dans la ferme de Lortet, commune de Fressine, canton de Celles, tenue à cette époque par la famille Magneron. Il arriva que le **patrin** devint terriblement soucieux, voire abattu, au point que ses voisins en vinrent à s'inquiéter, car il était estimé et même aimé de son entourage. Donc, ils le questionnèrent, d'abord en vain, puis cédant à leur insistance, il raconta qu'il ne pouvait plus dormir.*

i fouê un râve toute lé në (Toutes les nuits je fais un rêve)
ö y'a t'un gâ chi me sërroune (Il y a un homme qui me répète)
a pari su un pin (À Paris sur un pont)
vive manyërin (Vive Magneron)

La chose parut extravagante et l'on n'y prit pas garde tout d'abord, mais Magneron n'allait pas mieux, pire même, sa santé commençait à se dégrader, si bien que l'inquiétude gagnant la famille et le voisinage, on finit par conseiller au malheureux d'aller voir à Paris ce qu'il en était.

Enfin et à la longue, il se laissa convaincre, sella son plus beau cheval et quitta Lortet. Il ne revint que quelques semaines plus tard et les curieux furent nombreux à le presser de questions.

ö l'été dô z'afouère de r(éin) ke le dësi (C'était des affaires de rien, des choses sans importance, dit-il) et il demeurait toujours aussi soucieux, davantage même.

Cette fois encore il fallu la patiente sollicitude de tout le village pour le confesser et il finit par raconter que, sur un des ponts de Paris, il avait fait connaissance d'un homme qui souffrait comme lui d'être persécuté dans son sommeil par une voix qui disait:

a lortê sou z'un lörâ (A Lortet sous un laurier)
dô Jônê a py(éin) panâ (Des louis d'or à plein panier)

Chacun alors de se récrier devant une telle nouvelle, et tous les gens à la ronde, poussés par la curiosité, se mirent à presser Magneron d'arracher l'énorme et antique laurier qui poussait depuis des siècles contre sa maison. Il fit le difficile, se disant sceptique devant de pareilles billevesées, et puis il disait tenir beaucoup à son laurier.

Encore une fois, finalement et à la longue, il accepta d'obtempérer, mais seulement pour faire plaisir:

Le jour de l'arrachage il y avait du monde à Lortet et tout ce monde put voir apparaître, sous les racines du vieux buisson, assez de pièces d'or pour remplir au moins un panier. Et ce fut ainsi que commença la fortune des Magneron.

mê vou krëyé bé ke lé Jan son chéti (Mais vous croyez bien que les gens sont méchants) il y en eut pour dire que, très longtemps auparavant, les propriétaires de Lortet, dont des Magneron étaient alors fermiers, avaient du fuir de France car ils étaient protestants, laissant leur magot à la garde de leurs fermiers. Et ils n'étaient

jamais revenus. D'aucuns prétendaient que le secret avait été conservé, à travers les générations, dans la famille Magneron et que le dernier avait monté cette comédie pour avoir l'air de découvrir par hasard ce qu'il connaissait depuis toujours..

rêvâ : rêver. **ö mouyera bétou i é révé d'éve** (Il pleuvra bientôt, j'ai rêvé d'eau)

Il arrivait que ma mère dise cela, le matin en s'éveillant. Parfois il s'agissait de flaques d'eau, parfois c'étaient des eaux torrentueuses qui dévalaient les champs. Et presque toujours, ses pronostics se sont révélés justes. Si elle avait rêvé d'un peu d'eau, nous n'avions que des bruines ou seulement un passage de nuages. Si elle avait vu des flots tumultueux nous étions sûrs d'avoir de bonnes averses. Peut-être avait-elle rêvé, après avoir remarqué, sans y réfléchir, les signes avant-coureurs d'une perturbation. Peut-être était-elle sensible aux variations de la pression et de l'humidité atmosphérique.

râzête féminin : rasette, petit soc fixé derrière le coutre et devant le soc pour soulever et retourner la couche supérieure du sol, celle qui inclut la plus grande partie des éléments végétaux (tiges, racines et couverture végétale) Voir **braban** et **cHâru**

râzi masculin et souvent pluriel : partie supérieure des murs d'une maison qui est au niveau du bas de la charpente, juste sous les tuiles.

raziné masculin : raisiné, gelée de moût de raisin. Confiture faite à partir de jus de raisin frais, mis dans un chaudron sur les flammes de la cheminée et chauffé pendant longtemps, jour et nuit, jusqu'à ce que presque toute l'eau se soit évaporée. Il restait alors une pâte brune, assez sucrée, qui avait un petit goût de brûlé. Ce n'était pas très bon et, dans mon enfance, on n'en faisait pas souvent, jusqu'au moment où le sucre vint à manquer, pendant la guerre. On sucrant avec cela, qui n'avait pas tellement le goût de sucre, un café élaboré à base de glands ou de diverses céréales grillés, qui n'avait que la couleur du café. Ce n'était pas bon mais c'était l'occasion d'un moment de convivialité, comme on dit maintenant.

rë était un préfixe largement utilisé par chacun, selon ses besoins, pour fabriquer des verbes désignant des actions à recommencer **rëpichêtâ** (Remettre des piquets manquants dans une clôture) **i krê k'i va rëméJâ** (Je crois que je vais remanger) manger un petit peu plus après la fin du repas **a z'avan rëmusé ö fëdra rëtapâ lé muse** (Elles sont encore "resorties" du champ : il faudra reboucher les trous de la haie) etc.

ré ou, plus rarement **rê** masculin : rayon de lumière, **ré de soulail** (Rayon de soleil)

rëbêk masculin : rot, érucation.
avâ un rëbêk : roter.

rëbikâ : se redresser **t'â un kouê chi rëbike** (Tu as une mèche de cheveux qui se redresse) qui rebique.

se rëbikâ : se rebeller, riposter par de vives paroles.

rëboutê masculin : ce terme désignait une des fractions obtenues quand on passait au **boulitè*** (Blutoir) le blé écrasé par la meule. Elle correspondait à une semoule à gros grains provenant de la partie périphérique du grain, de son albumen situé juste sous le son et plus riche en protéines. Voir **boulitè***

rêcHâ ou **récHâ** masculin : réchaud.

Au **linâ** j'en ai connu trois successivement. Le premier, le plus ancien, était **le pötaJâ**, dans son petit placard à gauche de la cheminée, voir à **piakâr**.

Le second était un vrai réchaud en fer et il était souvent posé dans l'âtre près du feu. Il pouvait avoir entre 20 et 30 centimètres de haut et ressemblait à une petite marmite, avec trois pieds et une anse. Un peu au-dessus de son fond il était percé de trous rectangulaires en bas et arrondis en haut de 2 ou 3 centimètres de hauteur. Il était ouvert vers le haut et portait en son milieu une grille qu'on pouvait charger de braises et de charbon de bois. Les plats à cuire ou à réchauffer se posaient dessus et il était très commode car on pouvait le transporter en cas de besoin.



Le troisième fit son entrée peu après l'arrivée de l'électricité, c'était **le rêcHâ élêktrik**. Il n'était pas bien gros, avec ses quatre pieds et il était en une ferraille qui semblait émaillée. Il portait une plaque ronde en terre réfractaire en son milieu, dans laquelle était creusé un sillon en spirale, à l'intérieur duquel on pouvait voir une résistance en ressort à boudin qui devenait d'un rouge lumineux quand le réchaud était branché. Tout ça n'était guère isolé mais comme le courant n'était que de 110 volts, on ne risquait pas grand chose.

D'autres, comme chez **louizête** avaient des réchauds à pétrole avec de magnifiques réservoirs en cuivre en dessous des feux.

Puis vinrent les réchauds à gaz butane, mais alors j'avais quitté définitivement **le linâ**

rêcHënâ ou **rêcHëniâ** ou **ricHanâ** ou **r'cHanâ** : hennir

En 1119 on disait rechaner puis au XIII^{ème} siècle recaner pour braire dont notre français a conservé ricaner.

rêcHanaille féminin : hennissement.

rêcHëniâ : rechigner, maugréer, manifester plus ou moins clairement (au moins

par des grimaces) qu'on n'a pas envie de faire quelque chose, manifester sa mauvaise humeur.

rëcHënyin masculin **rëcHënyoune** féminin : grincheux, grognon, de mauvaise humeur. Le féminin n'était pas employé par tout le monde, et certains préféraient dire *i së pâ se k'a cHête drölâse a l'é tërJou rëcHënyin* (Je ne sais pas ce qu'a cette gamine, elle est toujours de mauvaise humeur) *té bé rëcHënyin anë* (Tu es bien grincheux aujourd'hui) pouvait se dire aussi bien à un monsieur qu'à une dame.

rëchulâ : reculer. En fait, il y avait deux mots pour exprimer cette idée de reculer et on devait les employer dans des circonstances différentes.

rëchulâ s'employait pour un mouvement de marche arrière assez long et passablement compliqué, dans le but de placer un instrument ou un véhicule à un endroit précis, préalablement choisi. *ö fëdra rëchulâ la cHartaille b(ëin) de kintre la maille* (Il faudra reculer la charretée bien contre, bien le long du gerbier)

chulâ était employé pour un mouvement bref destiné à modifier position d'un animal, seulement d'un petit coup de cul *la J'man é t'ëbr(ëin)naille fouê la chulâ un p'ti* (La jument s'est emmêlé les pattes dans ses traits, fais la reculer un peu)

de rëchulin : à reculons

sultane , qui était quelque peu ombrageuse, refusait parfois d'entrer dans une écurie qui n'était pas la sienne. *Quand nous allions au marché à Saint-Maixent, nous laissions la voiture non loin de la gare, près de la Sèvre niortaise, où il y avait un établissement avec une grande cour, une grande écurie et de nombreux box pour accueillir les chevaux. La première fois qu'elle y fut conduite, sultane refusa catégoriquement d'entrer dans cette écurie, allant même jusqu'à se cabrer. Le monsieur qui gérait cet établissement dit à mon père fouê la rantrâ de rëchulin* (Fais la entrer à reculons) Mon père essaya et tout se passa très bien, elle recula volontiers, ne voyant pas où elle allait et quand elle fut à l'intérieur elle eut l'air de trouver l'établissement assez confortable. Mais à chaque fois qu'elle y revint elle se livra à la même comédie.

rëchuleman masculin, pièce de harnais qu'on posait sur l'arrière train des chevaux et qui leur permettait de pousser avec l'arrière train, pour faire reculer le véhicule auquel ils étaient attelés.

rêde signifie : soit beaucoup, soit vivement, suivant la situation envisagée.

ö minte rêde (Ça monte beaucoup) comme on dirait en français : la côte est raide.

ö va b(ëin) rêde meu (Ça va tout à fait beaucoup mieux)

ö pise rêde (Ça coule dru, abondamment) comme les gouttières par grande pluie.

i pë pu te sëgre së k'ö l'é ke tô mëne rêde (Je ne peux plus te suivre, c'est que tu conduis notre action vite)

rëdire masculin : c'était l'expression des critiques et des blâmes, au sujet de l'attitude ou du comportement de quelqu'un. C'était aussi la tendance de la population à chercher des motifs de blâmes. C'était ce qu'on retrouve en français dans l'expression : "trouver à redire".

le rëdire dô Jan (La réprobation des gens de notre société et la rumeur que cela induisait à l'encontre de ceux dont la conduite n'était pas conforme à ce qu'on attendait) **le rëdire dô Jan** avait énormément d'importance : c'était à la fois le

moteur de toutes les vertus et la source de pas mal d'hypocrisie. Voir *dire*

rëfrëdir ou *rfrëd'zir* : Refroidir.

rëfrëdisure féminin : désignait l'ensemble des maladies de l'appareil respiratoire à commencer par le *cHâfërdi* (Chaud et froid)

rëgoulâ : refouler, déborder en parlant de l'orifice d'un drain, d'une source, d'un tuyau, ou même d'un récipient qu'on a voulu trop remplir. *kant'ö y'a une grosse ramaille lé z'acH'nâ regoulan* (Quand il y a une grosse averse les gouttières débordent) C'est aussi avoir un reflux gastro-œsophagien, ou même vomir.

rëgouli masculin, souvent employé au pluriel : ce qui a débordé et ce qui a été vomi : vomissures.

rëgrisaille féminin : réponse ou répartie chargée de mauvaise humeur, d'agressivité. Voir un exemple à *gâ* C'est aussi la réaction d'un chat qu'on a trop agacé qui sort ses griffes en crachant ou d'un chien qui vous montre les dents.

rëgrisâ : répondre par des propos cinglants et agressifs.

r(éin) : rien, pas du tout. *ö y'a pu r(éin)* (Il n'y a plus rien) Il y avait toute une graduation de nuances dans l'appréciation des quantités *ö mouille yére* et *ö mouille pâ* et, pire encore *ö mouille r(éin)* (Il ne pleut guère, et il ne pleut pas et il ne pleut pas du tout)

k'a t'ö ? ö y'a r(éin) (Qu'est ce qu'il y a ? Il n'y a rien)

ö l'é r(éin) ö s'ra gari le Jou de té nöse (Ce n'est rien, ce sera guéri le jour de tes nocés) disait-on à l'enfant pleurnichard qui venait de se faire un bobo.

ö n'an n'a chi vlan r(éin) (Il y en a qui ne valent rien)

ö l'é r(éin) se ke le méJe (Ce n'est rien ce qu'il mange) : il ne mange vraiment pas beaucoup.

de r(éin) (De rien) quand, à la suite d'un service quelqu'un vous disait merci, il était courtois de répondre cette formule.

a s'an fouê de r(éin) (Elle ne s'en fait de rien) elle ne se tracasse pas.

vëni a r(éin) (Venir à rien) périlcliter, décliner.

tou s'ke tu di pi r(éin) ö l'é la m(éin)me cHouze (Tout ce que tu dis et rien c'est la même chose) tu dis n'importe quoi, ça n'intéresse personne.

tou s'ke tu fouê pi r(éin) ö l'é la m(éin)me cHouze (Tout ce que tu fais et puis rien c'est pareil) : tu es inefficace.

un p'ti r(éin) tou kalê dan n'une boîte kruJaille (Un petit rien tout nu dans une boîte percée) répondait-on à un enfant qui disait *ké t'ö ke tu me donnerâ* (Qu'est ce que tu me donneras) pour quémander un cadeau.

ö l'é vö r(éin) avêk vö yére (C'est vaurien avec vaut peu) désignait une association de deux coquins

ö l'é t'un drôle de r(éin) (C'est un gosse de rien) : un vaurien.

ö l'é r(éin) de chô drôle (C'est rien de cet enfant): il est chétif.

un gâ de r(éin) et *une fumêlé de r(éin)* (Un homme de rien et une femme de rien) C'étaient des gens de peu, ne travaillant guère, de mœurs apparemment libertines, et par conséquent d'honnêteté discutable, parmi lesquels ma mère rangeait pêle-mêle un artiste peintre de la région avec les chanteuses de la radio, *cHé fumêlé chi silan* (Ces femmes qui crient comme des porcs qu'on agresse) ainsi que tous ceux qui dans nos campagnes chantaient et jouaient ailleurs que dans les nocés et

banquets. C'était son héritage de lointains huguenots qu'elle n'avait pourtant pas connus !

un mouïn ke r(éin) (Un moins que rien)

ö l'é r(éin) gran C'est une formule ambiguë, et il fallait être sur place et témoin de la chose pour en choisir le sens : "ce n'est pas grand du tout" ou : "c'est drôlement grand".

l'é r(éin) marânye (Il est rien avare) signifiait en réalité : il n'est rien d'autre qu'avare, donc : il est rudement avare. **l'é r(éin) fênian** (Il est bougrement paresseux)

l'é un r(éin) fênian (Il est un rien paresseux) il est un petit peu paresseux, qui sous-entendait : il l'est quand même pas mal.

ö l'é r(éin) ö fô ki pise (Ce n'est rien, il faut que je pisse) il n'y a rien de plus important ou de plus urgent que mon besoin de pisser.

ö va de r(éin) meu (Ça ne va pas mieux du tout)

ö y'a pu r(éin) a fouére (Il n'y a plus rien à faire) : nous avons terminé tout le travail.

ö y'a pu r(éin) a i fouére (Il n'y a plus rien à y faire) autrement dit : c'est tout foutu.

ö y'a r(éin) a fouére ö fêdra bé k'ö se fase (Il n'y a rien à faire il faudra que ça se fasse) il n'y a aucune possibilité de s'y soustraire.

ö l'é r(éin) dô dire ö fô ô veure (Ce n'est rien de le dire il faut le voir) car la réalité est bien pire (ou bien plus belle), ce qu'on soulignait souvent par **dëzé se ke vou vëdré** (Dites ce que vous voudrez) sous entendu vous pouvez en dire ce que vous voudrez je ne changerai pas d'avis.

n'i fouê t'ö r(éin) qu'on pouvait souligner **n'i fouê t'ö bé r(éin)** (Mot à mot ça ferait : n'y fait-ce rien et n'y fait-ce bien rien) expressions qui traduisaient le mécontentement et le découragement devant une situation déplorable. **é t'ail bé fênian chô gran fi d'yarse n'i fouê t'ö bé r(éin)** (Est-il bien paresseux ce grand fils de garce, il n'y a rien de plus à en dire ou à y faire) **chô drôle é soubran n'i fouê t'ö bé r(éin)** (Ce gosse est fatigant, soûlant, lassant et cela n'est rien d'autre) **ö l'é t'une bëzogne niJasante n'i fouê t'ö bé r(éin)** (C'est un travail fastidieux et cela n'est rien d'autre), arrêtons ici ce concert de lamentations.

r(éin) ke : tout juste. **ö l'a r(éin) ke s'k'ö fô** (Il y a rien que ce qu'il faut) il y en a tout juste assez. **ö l'é r(éin) ke fouê** (C'est tout juste fait) et parfois : c'est tout frais.

avoure ö y'a pu r(éin) ke de s'an alâ (Maintenant il n'y a rien d'autre à faire que de s'en aller) on n'y peut plus rien.

si tu veu vidâ cHêle basiote ö l'a r(éin) ke de la détrëvirâ (Si tu veux vider ce cuveau il n'y a qu'à le retourner)

ö s'an flê de r(éin) ke l'ô méJisian tou (Il s'en fallait de peu qu'ils ne le mangeasse tout)

lé r(éin) ke parti (Il n'est rien que parti) il vient tout juste de partir, ce qu'on pouvait aussi dire **le v(éin) de parti** (Il vient de partir)

i n'an veu r(éin) k'une goulaille (Je n'en veux qu'une bouchée, pas plus)

i son r(éin) ke nou (Nous sommes rien que nous) entre nous, en famille, sans aucune personne étrangère. **l'é r(éin) ke li** (Il est rien que lui) il est tout seul.

ö l'é r(éin) k'a li (C'est à lui seul)

r(éin)Jâ : 1° : ranger **r(éin)Je té z'afouére** (Range tes affaires personnelles, vêtements ou autres éventuellement, rentre les dans un meuble) On peut comparer

r(éin)Jâ et **sârâ** qui, en parlant des objets domestiques, signifiaient tous les deux : mettre dans un meuble. Par exemple, si une femme disait *i va sârâ mon linJe* cela voulait dire qu'elle allait mettre son linge (draps, serviettes, vêtements etc.), dans une armoire pour qu'ils ne traînent pas. Si elle disait *i va r(éin)Jâ mon linJe* cela voulait dire qu'elle allait le mettre soigneusement, bien plié, bien repassé, dans son armoire. Dans l'urgence elle pouvait *le sârâ* se réservant de le **r(éin)Jâ** par la suite, quand elle aurait mieux le temps.

2° : tenir dans **r(éin)Jëra t'ö dan le piakâr** (Est-ce que ça tiendra dans le placard). **ché z'ouaille r(éin)Jeran t'êlé bé dan chèle écHuri** (Ces brebis tiendront-elles bien dans cette écurie)

3° : **r(éin)Jâ sé z'afouére** (Arranger ses affaires) c'était prendre ses dispositions testamentaires.

4° : réparer **tô z'û kërvé doune me z'ou avoure k'i ô r(éin)Je** (Tu l'as cassé, donne moi le maintenant que je le répare) arranger.

r(éin)Jé masculin **r(éin)Jaille** féminin : rangé ou réparé

Et aussi : être arrangé, être dans un certain état, généralement assez mauvais **t'é b(éin) r(éin)Jé avoure** (Tu es bien arrangé maintenant) tu es dans un triste état, accidenté, malade ou dans une situation inextricable. Parfois l'apostrophe était plus directe **fî d'yarse té bé mal r(éin)Jé** (Fils de garce, tu es bien mal arrangé)

r(éin)Je masculin : place satisfaisante, confort **trouvâ son r(éin)Je** (Trouver sa place d'une manière confortable, trouver l'endroit et la position pour être à l'aise) **é bé kouê trovërâ tu ton r(éin)Je** (Eh bien quoi ! arriveras-tu à te caser) sous-entendu : vas-tu finir de remuer, qu'on entendait le soir, au moment du coucher.

Ne pas confondre avec **rinJâ** (Ruminer).

rëJitâ : produire des rejets, on dit aussi **Jitâ** et **rësisfâ** repousser à partir d'une souche dont les parties aériennes ont été coupées.

Jitin masculin : rejet **lé z'oumè* rëJitan tou py(éin) ê avoure ke lé futé son kërvé ö ne rëste pu ke lô Jitin** (Les ormeaux donnent beaucoup de rejets et maintenant que les arbres de futaie sont morts il ne reste que leurs rejets) Voir à **oumè***

rëkë mouésâ : recommencer.

rëkëtâ : résister, tirer en arrière en gesticulant. Pour un animal c'était refuser d'avancer, tirer en arrière sur sa longe, en général par à-coups brusques, par secousses, en se débattant. Pour les enfants c'était aussi se débattre et se laisser traîner, quand on les conduisait par la main. Pour les grandes personnes c'était obtempérer de mauvais gré, ou contester.

rëkëcHillâ : pour un escargot c'était réintégrer **sa këcHille** (Sa coquille)

se rëkëcHilla (Se remettre, recouvrer une meilleure santé) se disait pour les personnes ou les animaux.

rëkëcHillé masculin, **rëkëcHi'yaille** féminin **être rëkëcHillé** c'était être remis après une maladie ou une simple émotion. La nouvelle vague prononçait maintenant **rëkëkillé** Voir aussi **dëkëcHillâ** à **këcHille**

rëkëkê masculin, **rëkëkête** féminin ou **rëkëcHê rëkëcHête** désignait un

enfant né de parents déjà assez âgés, et surtout, longtemps après les autres enfants de la famille.

Ce mot doit être plus ou moins en rapport avec recoqueté terme de vènerie qui concerne le gibier à plumes et qualifie un animal né du recoquetage c'est à dire d'une troisième ou quatrième couvée dans la même année.

rëkonsölä : consoler, apaiser, tarir et sécher un flot de larmes, réconforter.

rëkörsâ : 1° : réparer un vêtement en apportant des parties manquantes ou hors d'usage, réparer en remplaçant les parties détériorées,

2° : compléter par un repiquage un semis qui a levé irrégulièrement, remplacer les végétaux manquants dans une culture.

rëlicHâ : manger et boire beaucoup par gourmandise et de préférence en faisant le pique-assiette.

rëlicHou masculin seulement (les dames n'ayant pas, semble-t-il, ce défaut) : gourmand invétéré qui ne pense qu'à satisfaire son penchant. Ce devait être assez rare, au moins dans nos villages et ces mots servaient surtout à taquiner, au cours d'un repas, une personne qui, ayant particulièrement apprécié un plat, en sollicitait une seconde ration.

rëmail ou **rëmêil** ou **rëmeuil** masculin : pis, mamelle des vaches laitières, des brebis ou des chèvres. Le **rëmail** de la vache porte 4 trayons nommés **trëyin** ou **cHë** ou **cHuê** le pis des dames, si je puis me permettre, était nommé **tëtê**

rëmëyâ : avoir bien du lait pour une vache laitière, et cela désignait aussi le retour de la lactation après la parturition. *i mëtron lé bâte dan la transe ô lé f'ra rëmëyâ* (Nous mettrons les bêtes dans le champ de trèfle ça leur fera avoir plus de lait)

rëmarke féminin : faculté d'observer et d'enregistrer, de mémoriser ce qui se passe autour de soi, vivacité de l'esprit. *chô drôle é bé fin l'a tou py(éin) de rëmarke* (Ce gosse est bien intelligent, il a beaucoup de talent d'observation)

rëmouillâ : Ce mot décrit la condensation de l'humidité atmosphérique, quand elle devient très abondante, sur les murs froids où il se forme des gouttes d'eau qui finissent même par ruisseler.

Pareille mésaventure arrivait aussi au linge qu'on avait mis à sécher sur l'étendoir et qu'on avait oublié de rentrer à la tombée de la nuit : un linge sec le soir était retrouvé humide aux aurores *mé lésâ chi étian rësté dëfor avan rëmouillé duran la në* (Mes draps qui étaient restés dehors se sont humidifiés pendant la nuit) Cela arrivait aussi souvent au foin juste coupé qui était resté étalé sur le sol une nuit durant.

la salère rëmouille ö va mouyâ (La salière condense de l'eau : il va pleuvoir) Cette condensation se produisait très souvent, même quand il faisait chaud, sur le gros sel marin gris qu'on utilisait alors et qui restait dans la salière ou dans un pot de grès. L'eau en arrivait même à suinter sur les parois du pot. Ce phénomène permettait de prévoir l'arrivée prochaine de la pluie alors que les nuages n'étaient pas encore là.

a matin lé pré étian rëmouillé (Ce matin les prairies étaient humidifiées) il y avait des gouttes sur les brins d'herbe, dans ce cas c'était la rosée, voir **égail**

rëmuaneJe masculin : déménagement, le grand transfert d'une ferme à une autre de tous les instruments, meubles, cheptel avec des charrettes et la collaboration joyeuse des voisins et des parents qui formaient toute une caravane.

rëmué : dans l'expression *i son kouzin rëmué de Jermin* (Nous sommes cousins issus de germains) cousins à la deuxième génération, cousins issus de cousins germains.

rënâr masculin : 1° : Renard, *Vulpes*, le petit mammifère carnivore sensé partager notre goût pour les poules, et notre dégoût pour les raisins trop verts.

2° : lumbago et toutes douleurs des régions lombaires.

avâ le rënâr (*Avoir le renard*) c'était avoir un "tour de reins" douleur particulièrement invalidante pour un paysan dont les muscles lombaires étaient souvent sollicités à cette époque où une grande partie de leurs travaux se faisaient à la main. Heureusement ils disposaient d'une médication, sinon efficace, du moins peu onéreuse, pour traiter cette affection : cela consistait à se faire frictionner la partie douloureuse avec une poignée d'orties. Cette méthode causait sans doute une nouvelle douleur qui faisait oublier la première !

tirâ ô rënâr arguer d'un prétexte pour échapper à un travail, tirer parti de douleurs supposées pour se dispenser des efforts, participer à quelque chose sans enthousiasme, de mauvais gré.

3° : valet: pièce de fer recourbée servant à maintenir sur l'établi les pièces de bois travaillées par le menuisier. Voir **vâlê**

rëniâcHâ : et plus souvent **r'niâcHâ** : ronchonner pour exprimer qu'on fait quelque chose à contrecœur, manifester sa mauvaise volonté par des propos grinçants.

rënöse on disait **lé rënöse** et rien n'en indique le genre. Cela se nommait aussi **rëtour de nöse** : invitation à un repas festif qu'il convenait de faire au couple de jeunes mariés aux noces desquels on avait été invité. Cette invitation n'était due que par les couples déjà mariés, car les célibataires n'étaient pas censés devoir pratiquer **lé rënöse**

rënötâ ou aussi **rënôdâ** : ronchonner longuement, protester à mi-voix par une litanie de paroles, manifester son mécontentement, plutôt pour soi-même, en souhaitant ne pas être trop entendu.

Ces mots semblent proches du français renauder se plaindre, qui est délaissé aujourd'hui, et de rouspéter, râler, rouscailler.

rëpâ masculin : repas, qui n'était pas, comme en français, le simple fait de prendre de la nourriture quotidienne à des heures déterminées. Dans le **patoï** ce mot désignait seulement des réunions festives: où étaient conviés parents ou amis, pour leur servir une cuisine soignée, accompagnée de vins choisis et passer ensuite la soirée ensemble, en de longues conversations à table d'abord, puis au cours d'une visite de la ferme et de quelques récoltes ensuite. Autant que possible il était souhaitable d'inviter sa parentèle une fois l'an, même ceux qu'on n'aimait pas beaucoup.

rëpâ de gôrê ou **rëpâ de boudin** (Repas de cochon ou repas de boudins)
C'était le repas de fête au moment de l'immolation du porc engraisé pour la consommation familiale. On y invitait ceux qui avaient participé aux opérations de cuisine et de mise en conserve, et aussi quelques voisins ou des proches, car certaines préparations devaient être consommées sans top attendre, surtout celles qui concernaient les abats (viscères, tête, queue, pieds etc.)

En revanche les repas quotidiens étaient désignés seulement par les noms qui leurs étaient propre **déJunâ résounâ kâsekroute soupâ** (Petit déjeuner, repas de midi, collation du milieu d'après-midi, et dîner)

rëpâsâ : 1° : refaire la toiture en nettoyant et en remplaçant les tuiles. Nos tuiles étaient de la forme *tige de botte* (ainsi nommées car elles ressemblaient à une demie tige, une demie jambe de botte fendue dans le sens de la longueur) Elles étaient étroites et instables et elles avaient tendance à glisser suivant la pente du toit. Les courants se remplissaient de feuilles mortes et de mousses. Les pigeons, et parfois les chats qui s'y promenaient, les faisaient basculer. Il fallait donc, de temps à autre, les nettoyer, les replacer et les recalcr. L'ensemble de ces opérations était désigné par **rëpâsâ sé bâtîman** (Repasser ses bâtiments) : refaire ses toitures. C'était le travail du paysan lui-même.

2° : **rëpâsâ** ou **r'pâsâ sé lësin** (Revoir le jour même, avant d'aller à l'école, une dernière fois les leçons apprises la veille au soir.)

Repasser son linge se disait **fiaskâ** .

rëpousi masculin : rejet, jeunes rameaux qui se développent sur les pieds ou les souches ainsi que sur les parties souterraines des végétaux. Voir **Jitâ**

rëpouzâ en général dans **se rëpouzâ** : prendre un moment de repos.

rëpou masculin : repos.

pr(éin)dre un poua de rëpou (Prendre un peu de repos)

C'était aussi la première phrase qui était prononcée au pied du lit de quelqu'un qui venait de mourir **le se rëpouze avoure** (Il se repose maintenant) : maigre consolation de gens qui n'avaient, à cette époque, pas eu souvent l'occasion de se reposer !

rëpr(éin)dre : 1° : reprendre. **rëpr(éin) z'ou si tu trouve kë i'ô fouê pâ b(éin)** (Recommence le si tu trouves que je ne le fais pas bien)

si tu veu pâ ô dounâ rëpr(éin) zou (Si tu ne veux pas le donner reprends le)

2° : **se rëpr(éin)dre** récupérer après un effort ou une émotion, reprendre ses esprits. Quand on avait envie de souffler un peu on disposait de deux expressions **lëse me me rëpr(éindre)** (Laisse moi récupérer) ou **lëse me bufâ** (Laisse moi souffler un peu)

rësêvre : recevoir **i rësê tu rësê le** ou **a rësê** (Je, tu, il ou elle reçoit), **i rësêvon** (Nous recevons) **vou rësêvé** (Vous recevez) **le** ou **a rësêvan** (Ils ou elles reçoivent)

i rësêvê tu rësêvê le ou **a rësêvê** (Je, tu recevais, il ou elle recevait) **i rësêvion vou rësêvié le** ou **a rësêvian** (Nous recevions, vous receviez, ils ou elles recevaient)

i rësëvré tu rësëvrâ le ou *a rësëvra* (Je recevrai, tu recevras, il ou elle recevra)

Le participe passé est *rësëyu* et non point *rësu* comme disaient *lé Jêne*

Ce verbe couvrait une vaste gamme d'évènements depuis *tu va rësêvre ma mou(éin) su la goule* (Recevoir ma main sur la figure) jusqu'à *i dëvrion rësêvre lé sou dô lê bétou* (Nous devrions recevoir l'argent du lait bientôt)

rési féminin : c'est l'heure du déjeuner, du repas de midi qui se nommait le *résounâ* On disait *i nou veuron aprâ rési* (Nous nous verrons, nous nous rencontrerons après-midi) *tu mêtâ té bâte a mëriêne a rési* (Tu feras rentrer tes vaches à midi)

résounâ masculin : déjeuner : le repas du milieu de la journée, le repas le plus important en quantité chez nous. *louizête* prétend dire *le résounâ*

résounâ (ou *résounâ* donc) : prendre le repas du milieu de la journée.

LALANNE écrit rëssiounae ou rëssunai et il cite reciner de RABELAIS et rëssiner de MONTAIGNE.

rêstâ ou parfois *rêcHtâ* : 1° : demeurer, habiter. *voure é t'ö ke tu rête* (Où est-ce que tu restes) : où est-ce que tu habites.

2° : rester *a l'heure k'ö l'é tu pë bé rêstâ a soupâ* (À l'heure qu'il est tu peux bien rester à dîner)

rête ou *rêchte* masculin : reste. *méJe b(éin) fouê pâ de rête* (Mange bien ne fais pas de reste) n'en laisse pas.

3° : *a tou de rête* (À tout prix, à toute force) *le vëlian me gardâ a soupâ a tou de rête* (Ils voulaient me retenir à dîner à tout prix)

rëtayin ou *r'tayin* masculin : chutes, petit morceaux de différentes matières qu'on a taillées pour façonner quelque chose. Cela concerne souvent le bois ou les étoffes ou le cuir et constitue des petits résidus plus ou moins utilisables.

rëtëni : retenir, 1° : faire passer son temps à quelqu'un en bavardant *ö l'é cHêle bërdase chi m'a r'tënu avêk sé kinte* (C'est cette bavarde qui m'a retenu avec ses bavardages)

2° : soutenir quelqu'un juste à temps pour l'empêcher de tomber *ö l'arê fiu le rëtëni kan l'a këmou(éin)sé a trikolâ* (Il aurait fallu le soutenir quand il a commencé à tituber)

3° : apprendre ou se souvenir *le rët(éin) b(éin) sé tabye* (Il retient bien ses tables) d'addition, de multiplication, de division.

4° : *a rët(éin) b(éin)* utilisé en parlant d'une femelle, sans donner d'autre précision, signifiait qu'elle était facile à féconder ou qu'elle venait de l'être.

Le participe passé est *rët(éin)yu* Par exemple *l'a tërJou b(éin) rët(éin)yu sé tabye* (Il a toujours bien retenu ses tables) mais *rëtënu* venait à la mode.

rëtirâ : ressembler à, avoir le goût de, ou la couleur de quelque chose d'autre *lé pötirin chuziné de m(éin)me ö retire a la sâse ô luma* (Les champignons cuisinés ainsi, ça ressemble à la sauce aux escargots) *ö l'é bé biu mê ö rëtire ô nègre* (C'est bien bleu mais c'est presque noir) *ö l'é t'un biu chi tire su le vè*r*

(C'est un bleu qui tend à avoir des reflets verts)

ton p'ti dèrâ rêtire a son pèpé ou *rêtire su son pèpé* (Ton petit dernier ressemble à son grand-père)

rêtiranse féminin : ressemblance au sein d'une filiation.

rètournâ : 1° : retourner, changer de côté, par exemple *rètournâ une krâpe* (Changer de côté la crêpe en train de cuire dans la poêle) On disait aussi *virâ une krâpe* (Retourner une crêpe)

2° : revenir chez soi *i va rètournâ a la mouézin* (Je vais revenir à la maison), à ma maison, ce qui se disait aussi *i va m'an rètournâ* (Je vais m'en retourner) Dans ce sens voir aussi *randre*

rètournézi masculin ? Ce mot, peut être importé de l'argot citadin ou du français familier, était souvent utilisé au cours des bons repas à cause de sa sonorité ambiguë qui évoquait *véri* (Moisi) ou *mézi* (Orties hachées) et qui donnait l'occasion d'un discret compliment à la cuisinière, tout en sollicitant qu'on repasse le plat *ö l'é bin mê ö san le rètournézi* (C'est bon mais ça sent le revenez-y)

rèveni : 1° : ressembler, en parlant de certaines actions ou de certains goûts ou de certaines couleurs. Voir *rètirâ*

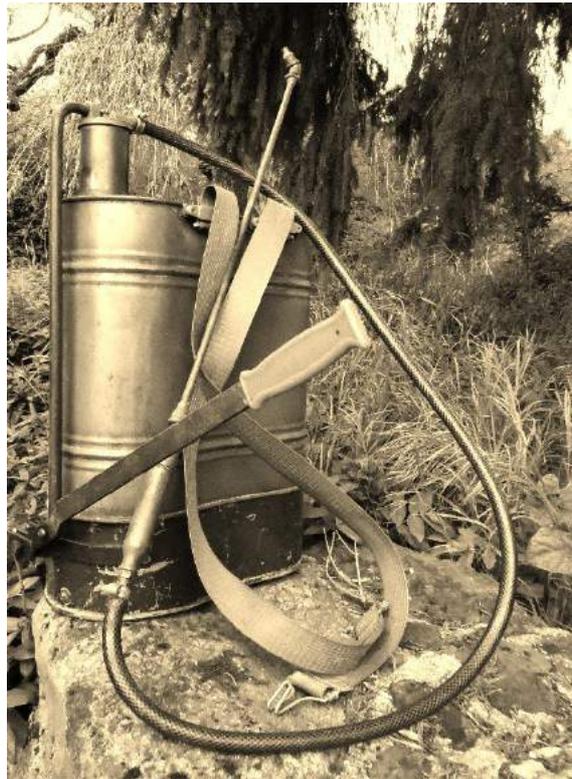
On traitait les vignes à la Bouillie bordelaise, voir sulfatâ À cette époque on pulvérisait ce pesticide avec le pulvérisateur Vermorel qui comportait un superbe réservoir en cuivre rouge porté sur le dos.

Il fallait tenir le tuyau épandeur dans sa main gauche, pendant que, de la droite, on actionnait, de haut en bas et de bas en haut, le levier d'une pompe incorporée, qui assurait la pression du jet.

À cette époque, nous avions un jeune camarade agriculteur qui ne savait pas danser, ce qui était le cas de la majorité d'entre nous, car les bals étaient fort rares en cette période de guerre. Or il advint qu'il y en eut un, sans doute plus ou moins clandestin. Certains de nos camarades entreprirent d'enseigner la valse à ce garçon.

La coutume était alors d'enlacer sa partenaire, (il fallait dire sa cavalière) avec son bras gauche pendant que de la main droite unie à sa main gauche, on marquait le rythme par un battement de haut en bas (et de bas en haut), des bras tendus.

Dès les premiers pas l'apprenti danseur s'exclama « ö l'é bënëzé ö rëv(éin) a sulfatâ la vënye » (C'est facile : ça ressemble à traiter la vigne) Et il ne voulut point qu'on lui en enseigne davantage.



Le pulvérisateur Vermorel.

A la même époque, je ne sais qui s'avisait de faire une tarte aux coings comme on avait coutume de faire de la tarte aux pommes. Je revois encore les vieilles goûter la chose, d'un air dubitatif, avant de dire « *cHé tourtè* de koudiniâ ö rëv(éin) tou py'(éin) ô tourtè* poumé mê ö l'é pâ si bin* » (Ces tartes de coing ça ressemble beaucoup aux tartes aux pommes mais ce n'est pas aussi bon) évidemment !

2° : perdre sa texture croustillante, sa fraîcheur, son goût en vieillissant, pour les pâtisseries ou le pain. *méJe z'ou din tou si i'ô gardon la kroute rev(éin)dra* (Mange le donc tout, si on le conserve la croûte va se ramollir)

3° : se resserrer d'un plat. *si t'ô z'â pâ trouvé cHéti rëv(éin) z'y din* (Si tu ne l'as pas trouvé mauvais reviens-y donc) ressers toi. Et cela entraîne la formation d'une appréciation sur le même mode qu'à *rëtournézi* qui se formulait ainsi *ö l'é pâ môvé mê ö san le r'venézi* (Ce n'est pas mauvais mais ça a un parfum de retournez-y)

rëveure : revoir, dans l'expression *a se rëveure* (À se revoir) donc : au revoir, mais on disait également *a la rëvoiyure* (À la revoyure)

i son Jan a nou rëveure (Nous sommes des gens à nous revoir) se disait quand un problème restait en suspens, mais qu'on saurait trouver bien des occasions de compensations. C'est à comparer avec *i nou këneuson bé* (Nous nous connaissons bien) qui, selon le contexte, pouvait signifier autre chose, voir **këneutre**

rëvëyâ : réveiller. *i te rëvëyeron avan le soulail* (Nous te réveillerons avant le soleil) avant l'aube.

lé cHa m'avan rëvëyé toute la nê a marôdâ (Les chats m'ont réveillé toute la nuit à pousser leurs cris d'amour) En fait : ils m'ont empêché de dormir.

rëvëyé masculin, *rëvëyaille* féminin : réveillé, réveillée.

rëvëyounâ : reveillonner.

rëvëyin masculin : reveillon. Pour nous, ce n'était pas spécialement ces repas de fêtes accompagnés de réjouissances par lesquels les catholiques célébraient leur foi aux veilles de Noël ou du premier de l'an. Ces jours ne donnaient que l'occasion de veillées à peine plus longues que celles des autres jours d'hiver. Le ***rëvëyin*** était, pour nous, le petit repas qui concluait ordinairement les veillées, voir ***vëyaille***. C'était un repas froid avec ***dô routi de görê dô gratin dô fërmaJe*** (Du rôti de porc, des rillettes, du fromage) ***ou bé dô cHâtanye vrâaille ê cheuk'fê dô krâpe*** (Ou bien des châtaignes grillées et quelquefois des crêpes)

C'était bien utile car certains avaient besoin de se restaurer avant le long chemin dans la nuit qui les ramènerait chez eux. Et cela se terminait, surtout pour les dames et les enfants, par de grands bols de tisanes : tilleul, parfois allongé avec du lait, camomille, menthe, toutes plantes récoltées à la ferme.

rëvilâ ou ***r'vilâ*** : revivre, ressusciter. Pour les animaux ou les humains c'était recouvrer la santé après une maladie, ou, pour les personnes seulement, récupérer la sérénité après une forte émotion. Pour les plantes, surtout les petites plantes des semis, qu'une période de sécheresse avait flétries, c'était se redresser, étaler leurs feuilles à nouveau. Pour les sources tarries par des périodes de sécheresse c'était se remettre à couler. ***ö fëdra k'ö mouille un p'ti moué për ke lé fontane rëvilian*** (Il faudra qu'il pleuve davantage pour que les fontaines se remettent à couler)

Pour l'ancien français, reviler c'était mépriser ou avilir(?)

rëvirâ ou ***rvirâ*** 1° : retourner, replier ***rëvire din té manche té pounyé alan être trampé*** (Enroule donc tes manches les poignets vont être tout mouillés) ***ö l'é t'égayou fëdra rëvirâ té bâ de chulôte*** (Il y a de la rosée il faudra rouler le bas de tes jambes de pantalon)

2° : ***se rëvirâ*** : se retourner sur soi-même pour faire front quand on est agressé. Se rebiffer.

Cela arrivait pour les bovidés excédés par les coups qu'on leur portait pour les faire avancer dans une direction qu'ils n'avaient pas choisie, mais c'était tout à fait exceptionnel. Les taureaux étaient pourtant assez coutumiers de ce comportement et sans raison apparente. ***ö l'é kant'le mêtê lé bâte a mëriène ke son törô s'a rëviré*** (C'est quand il rentrait ses bestiaux que son taureau s'est retourné contre lui)

En revanche, vis à vis de leurs congénères qui les gênaient au cours des trajets ou qui paissaient trop près à leur goût, nos Parthenaises qui étaient assez querelleuses ***se rëvirian souan*** (Le faisaient souvent)

Cela arrivait aussi avec les chiens, qu'on aurait souhaité chasser et qui se retournaient en montrant les dents.

C'était aussi le cas pour les chèvres que je conduisais au pâturage et dont j'avais tiré les poils de la queue. Elles se retournaient pour me flanquer un coup de cornes en prélude à nos jeux. Voir à ***alpine*** .

On emploie aussi cette expression pour décrire le comportement de personnes censées devoir rester respectueuses et qui, lassées d'être morigénées ou accablées de propos malsonnants, se mettent à décocher brusquement des paroles cinglantes à l'adresse de leur tourmenteur.

rézin dans *t'â rézin* : tu as raison, je suis d'accord.

Il y avait une scie qu'on répétait aux noces, dans le cortège, qui disait :

la mariaille va dëvan (La mariée va devant)

le marié la sège (Le marié la suit)

l'a bé rézin l'a bé rézin (Il a bien raison, il a bien raison)

a lé b(éin) mënioune (Elle est bien mignonne)

rézounâ : 1° : raisonner. *le rézoune b(éin)* (Il raisonne bien) il parle intelligemment.

2° : résonner, renvoyer des bruits ou produire des sons. *de bonne heure dan la matinaille le lëtié fazê rézounâ sé bidin an lé bërdökan* (Tôt le matin le préposé au ramassage du lait faisait résonner ses bidons en les entrechoquant)

r'galise féminin : Réglisse, *Glycyrhiza glabra*, Légumineuses. C'est une plante buissonnante dont les rhizomes, un peu fibreux, avaient des parenchymes intérieurs fort colorés en jaune foncé et contenant des sucres et un glucoside : *la glycyrhizine*. Les extraits sont utilisés pour confectionner des sucreries, des confiseries ou des poudres pour aromatiser l'eau de boisson. Dans mon enfance, on récoltait des bâtonnets de ces rhizomes ou on en achetait chez les herboristes, car la plante n'était pas commune chez nous, pour les mâchonner, comme on fait aujourd'hui avec le chewing-gum. Le glucoside étant un cardiotonique, sa consommation excessive peut devenir dangereuse.

r'gardan masculin, **r'gardante** féminin : avare.

l'é pâ rëgardan (Il est généreux)

ribalaille féminin : grande quantité d'objets ou de personnes. *l'avan une ribalaille de drôle* (Ils ont une grande quantité d'enfants)

Le mot **tribalaille** (Traînée) était aussi utilisé pour : une grande quantité, et **ribalaille** n'en est peut être qu'une déformation, à moins qu'il ne dérive de l'ancien français *riban* (ruban) qui a donné *ribambelle*. On imagine volontiers la famille nombreuse avec *sa ribalaille de drôle* (Sa ribambelle d'enfants) à la queue leu leu se déplaçant en formant comme un ruban.

Pour les grandes quantités voir aussi **ournaille** **rabâtaille** à **rabâtâ** et **rabalaille** à **rabalin** etc.

ribôde féminin : état d'une vache bréhaïne, née ou devenue stérile. Elles avaient un comportement particulier. Elles mugissaient à la manière des taureaux, voir **bërgôdâ** et elles adoptaient avec les autres vaches la position du taureau pour la saillie (placée derrière, elles les chevauchaient avec les pattes antérieures et appliquaient leur ventre sur l'arrière train de leur partenaire). Une telle attitude était fort mal supportée par les autres qui fuyaient et même, se retournaient pour frapper **la ribôde** de leurs cornes.

la vacHe é ribôde ou encore *la vacHe é törô* (La vache est en chaleur) elle est dans la période où elle est fécondable. À ce moment, toutes les vaches adoptaient le comportement des **ribôde** c'était même un des meilleurs signes pour décider de les présenter au taureau

riboulâ : rouler pour des boules et aussi pour les yeux. *a riboule dô z'ail* (Elle roule les yeux).

Le mot, bien qu'absent du LAROUSSE, doit pourtant exister en français familier car il fut une époque où on vendait des poupées dont l'argument publicitaire était "leurs yeux riboulants".

ribouste féminin : ressort constitué par un bâton flexible, en bois souple et élastique (Coudrier, Orme, If) qu'on courbait et qui faisait ressort en se redressant. On l'utilisait par exemple pour fermer brutalement la trappe du *bou de chu* (Piège à oiseaux)

La **ribouste** constituait aussi le ressort de rappel placé en opposition à la pédale qui actionnait le *tour a ribouste* (Le tour à ressort des ébénistes) C'était un petit tour utilisé pour le tournage de menus objets en bois : *pé de cHâre rôlin fuzè* grouse ayuye* (Pieds de chaise, barreau de chaise, fuseau, grosse aiguille utilisée pour réparer *lé z'iranye lé bourôle* les filets pour la capture des oiselets ou des poissons)

fouère ribouste faire ressort, comme faisaient les branches qu'on courbait pour y attacher les *kôlê* (Filets à nœud coulant pour la capture des lapins)

ribraïlle féminin : ce mot était surtout utilisé pour les enfants qui pleuraient sans raison importante et qu'un rien pouvait faire rire en même temps. On disait *t'â la ribraïlle* et ça forçait à rire un peu, tout en consolant beaucoup, surtout si c'était accompagné de gros câlins et de quelques pitreries.

Pour les adultes c'était un mélange de rires et de larmes sous le coup d'une émotion heureuse.

rifâ masculin : Raifort, énorme radis noir de peau, à goût très prononcé de radis mais brûlant comme du poivre, qui était délicieux à manger cru avec le fromage blanc de chèvre ou avec les rillettes quand elles n'étaient pas trop épicées. En plus, il paraît que ça contient beaucoup de soufre ce qui est bon pour les cheveux, pour les protéines contractiles des muscles et aussi des choses antiscorbutiques dont nous n'avions pas besoin, mais on ne sait jamais !

rigal masculin : dans l'expression *fouère rigal* (Inviter parents et amis pour un repas de fête)

dimou(éin)cHe i avon rigal a la cHâniaille (Dimanche nous sommes invités à un repas chez nos parents de la Chêснаie)

rigalaille féminin désigne une grande abondance de quelque chose, comme *tirôlaille* etc.

rigandale féminin : sorte de guirlande de peu de valeur, par exemple de vieux chiffons noués, qu'on dispose dans les arbres fruitiers pour effrayer les oiseaux. Par extension on désignait par ce mot toutes les guirlandes colorées qu'on commençait à vendre pour décorer (si ce mot a un sens dans ce cas), les endroits où se déroulaient des festivités.

rigôlô masculin *rigôlôde* féminin : rigolo, rigolote.

une fumêlê chi n'é pâ rigôlôde était une femme qui ne plaisantait pas avec le

travail ni dans les rapports sociaux mais cela ne signifiait nullement qu'elle n'était pas susceptible de rire ou de faire rire.

rigourd(éin)ne ou **rigourdéne** féminin : bref récit plus ou moins drôle et toujours purement imaginaire, petite explication dénuée de fondement.

k'é t'ö chèle rigourd(éin)ne (Qu'est ce que cette histoire) Quand on vous disait cela il fallait comprendre : qu'est ce que tu racontes ?

rigëni masculin ou féminin, (mais **louizète** emploie un féminin : **rigënite**) : tout petit, minuscule, parfois chétif, mal développé, parfois petit mignon si on parle d'un enfant.

Il y avait une comptine à réciter en tenant la main de l'enfant qu'on avait sur ses genoux, d'abord, pour la fontaine, on chatouillait le creux de la main, puis, pour la suite, on pinçait chaque doigt à son tour :

petite fontane (Petite fontaine)

ou lé z'ëzè* von bouère (Où les oiseaux vont boire)

chô chi l'a vu (Celui-ci l'a vu, et on prenait et agitait le pouce)

chô chi l'a kouriu (Celui-ci l'a poursuivi, en prenant l'index)

chô chi l'a pri (Celui-ci l'a capturé, et c'était le majeur)

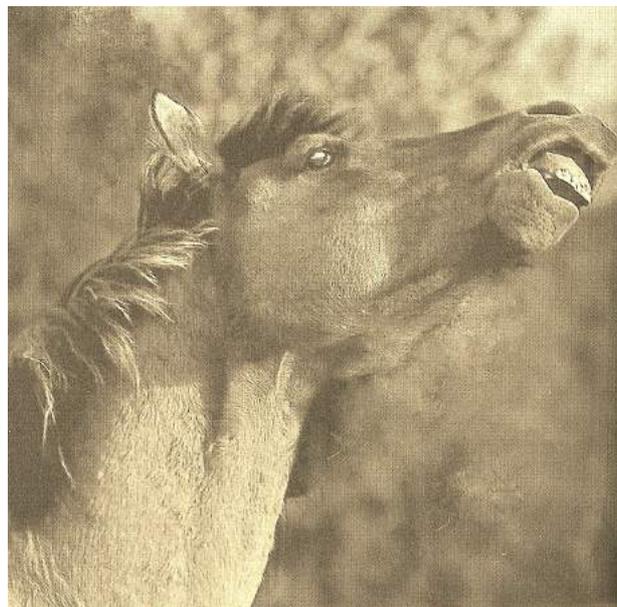
chô chi l'a piumé (Celui-ci l'a plumé, l'annulaire)

ê le pëti rigëni l'a méJé méJé méJé méJé (Et le tout petit, l'auriculaire, l'a mangé, mangé, mangé jusqu'à n'en pouvoir plus de rire)

LALANNE dit : ribeni.

rikasâ : 1° : rire, ricaner de façon méprisante, sarcastique, stupide et méchante.

2° : Ce mot était aussi employé pour les chevaux et particulièrement les étalons qui plissaient les babines pour découvrir leurs dents, en redressant la tête dans le prolongement du cou tendu vers le haut. Cela ne manifestait pas forcément de l'agressivité, mais indiquait toujours un désordre psychologique dont il fallait se méfier car il pouvait être accompagné de morsures ou de ruades. Ce pouvait être une provocation à la vue d'un autre étalon ou une réaction à la présence d'une jument surtout si elle était en chaleur. Voir **meunye**



C'était un des préliminaires à la saillie et dans la même situation les taureaux faisaient une grimace semblable. C'est, paraît-il, un moyen qu'ils utilisent pour inonder, avec les phéromones de la femelle en rut, leurs récepteurs vomériens situés entre le bas des narines et la voûte du palais, vers l'arrière, dont l'excitation favorise les performances du mâle. (Ils en savaient des choses ces étalons !) Les juments faisaient très rarement cette mimique.

rikôdâ ou **rikondâ** : braire. Ce terme était réservé aux ânes, car les chevaux hennissent, voir **rëcHënâ**

rikou(éin)ne féminin : bavardages plaisanteries, petites histoires humoristiques et même, parfois, petits potins calomnieux. Voir **rigourd(éin)ne**

rik'rak 1° : dans **ö l'é rik'rak** (Il y a juste ce qu'il faut) ni plus, ni moins, et parfois même : c'est tout juste si ça convient, c'est même un peu trop juste, et cela s'apparente à **ö l'é rakê** .

2° : **i ô z'avan cHanJé rik'rak** (Nous l'avons échangé sans compensation ni d'un côté ni de l'autre) opération qui se disait souvent **y'ô z'avan cHanJé pik a pik**

riktâ : 1° : ce verbe se rencontre surtout dans **riktâ dô dan** (Grincer des dents) ou seulement avoir les dents agacées par un bruit trop aigu, un goût trop acide, trop amer.

ö me rikte (Ça m'agace les dents)

kan tu n'taille té kârè* **ö l'é riktan** (Quand tu nettoies tes vitres c'est agaçant pour les dents) il faut préciser que ces vitres étaient nettoyées avec du vinaigre sur un chiffon avec lequel on frottait vigoureusement. Et quand, enfin toutes les traces de gras, de fumées et de chiure de mouches étaient enlevées les vitres couinaient abominablement sous le chiffon.

2° : **riktâ** est parfois synonyme de **rikasâ** attitude propre aux étalons où ils montrent les dents en les faisant parfois grincer. Plus de détails à **rikasâ**

rikyâ : grincer, crisser, produire par frottement un grincement très aigu et parfaitement désagréable.

rimâ : 1° en cuisine c'est attacher au fond des casseroles tout en se carbonisant, ce qui communique à tout le plat un goût caractéristique désagréable nommé **gou de rumi** Voir **rumi**

ta sâse a rimé (Ta sauce a pris au fond, elle est brûlée)

rimé masculin, **rimaille** féminin : brûlé, attaché au fond de la casserole

2° : signifier, ressembler à, avoir du sens, dans **ö rime a r(éin)** (Ça ne rime à rien) ça ne ressemble à rien, c'est dépourvu de sens. Cette expression est à comparer à **ö s'arime pâ** (Ça ne se fait pas, ce n'est pas convenable, voir **arime**)

*Il est bien possible que **rimâ** ait quelque parenté avec : sans rime ni raison (de rythmus et de ratio) qui qualifiait les poèmes où le rythme et le sujet étaient aussi mauvais l'un que l'autre. L'expression a quitté le langage littéraire pour passer dans la langue populaire afin de qualifier ce qui n'a rien de bon.*

rin masculin : cercle, circonférence.

rin masculin, **rinde** féminin : rond, ronde

rinde féminin : ronde, danse traditionnelle des petites filles se tenant par la main pour danser toutes en rond.

rinfiâ : ronfler en parlant d'une personne ou d'un **sabö** (Toupie qu'on fouettait avec une ficelle et qui ronflait si on était assez habile)

rinJâ : ruminer .

Nous aimions, le soir, après dîner, à la fin de la veillée, avant d'aller au lit, passer par l'étable, pour faire nos besoins sur la litière, près des vaches couchées, qui tournaient la tête vers nous, à notre arrivée et nous regardaient d'un air tellement paisible. a rinJian (Elles ruminaient) Un bruit profond et sourd, un borborygme, un rôt majestueux sourdait des entrailles de ces masses animales dont beaucoup dépassaient la demi-tonne. Et une boule gonflait une de leurs joues. Elles mâchaient alors longuement, soigneusement, consciencieusement ce bol d'herbe avalée au pâturage dans la journée et qui avait commencé à fermenter dans leur panse. Elle ruminaient les yeux mi-clos, pendant qu'une odeur lourde, tiède, et un peu douceâtre se répandait jusqu'à nous qui étions accroupis entre elles et tout près.

Cela sentait un peu comme leur lait, avec quelque chose de plus âcre, de plus minéral : le méthane des fermentations, qu'on peut aussi sentir dans les marécages.

Ces bruits, ces odeurs, avaient quelque chose de confortable, d'apaisant, et c'était si bon qu'on chait bien plus longuement qu'il n'eut été raisonnable.

rinJi pluriel : écoulement verdâtre qui suinte aux commissures des lèvres des vaches qui ruminent. On nommait ainsi par dérision les restes que les enfants laissaient dans leurs assiettes après l'avoir trituré, parfois mâchouillé.

riniöcHâ : ricaner, rire bêtement (comme faisaient les filles en nous regardant dans la cour de l'école) sans trop de raison, par moquerie, plus ou moins à la dérobée.

rinze 1° : féminin : Ronces, *Rubus*, Rosacées de nos haies, qui produisaient les mûres, si sucrées, qui teignaient nos lèvres, nos langues et même nos dents en violet tenace, ou que nous rapportions à nos mères pour faire les gelées les plus délicatement parfumées.

2° : **rinze artificielle** nommées parfois **fil de fer a pikase** (Fil de fer barbelé)

Introduits entre les deux guerres pour enclore les pâturages, ils ont participé à la libération de la femme qui n'était plus obligée d'y surveiller les troupeaux. Cette révolution a commencé à porter atteinte aux travaux d'aiguilles et à leurs magnifiques broderies qu'elles avaient le loisir d'exécuter pendant ces surveillances.

Après la deuxième guerre, l'installation des clôtures électriques a porté le coup de grâce à ces activités artistiques, la broderie a quitté les champs et les bergères devenues des femmes libérées ont pu être astreintes à des travaux, peut-être plus pénible, mais aussi plus rentables.

riortâ : 1° : fabriquer une **riorte** tordre un rameau long et flexible le long de son axe pour l'assouplir, afin de s'en servir comme lien.

2° : lier, ficeler, attacher avec une **riorte** Assurer la fermeture, souvent avec un

anneau de tiges souples tressées, ou de fil de fer tordu. *sinJâ a riörtâ le kyin* (Pensez à attacher le portillon)

3° : corriger, rosser avec une baguette souple ; *le nouziâ* (Coudrier) était particulièrement bien adapté à cet usage.

riörtaille féminin : une correction, avec ou sans baguette.

se riörtâ se tordre, s'entortiller, comme le linge à l'étendoir, sous l'influence d'un vent assez fort, ou comme les vêtements qui se vrillent au cours de certains travaux.

dériörtâ : délier, redresser quelque chose qui a été *riorté*

riorte féminin : lien fait avec des jeunes rejets de bois souple et riches en fibres (Osier, Ormeau, Troène, Cornouiller etc.) qu'on tordait longuement pour dissocier un peu les fibres ce qui assouplissait le lien. Cela servait à ficeler les fagots ou à tresser des couronnes destinées à assurer une fermeture sommaire des barrières, voir à *kyie*

Mais, en général, les fagots étaient de plus en plus souvent ficelés avec *le fil de fer a fagö* qui devenait un *urcHâ* quand on le récupérait après usage. Pendant la dernière guerre quand le *fil de fer a fagö* vint à manquer on en revint aux *riorte*

ö y'a pâ de si cHéti fagö san bé ke le trouve sa riorte (Il n'y a pas de si mauvais fagot sans qu'il trouve bien son lien), il n'y a pas de problème sans solution, il n'y a pas de mauvaise situation dont on ne puisse se tirer, ou encore : chacun finit bien par trouver sa chacune.

ripâ : 1° : glisser, dérapier d'une courte glissade involontaire, contrairement à *yi'yâ* (Faire des glissades.) *ö ripe* (Ça glisse)

On s'amusait de ce dialogue :

fî d'yarse ö ripe (Fils de garce ça glisse)

é tu cHë (Es-tu tombé ?)

i me r'lève (Je me relève)

qui est caractéristique de la langue de chez nous, à la fois pleine d'humour, de non-dits, d'allusions ou de mots détournés de leur sens, qui permettait de faire voir, de faire sentir ce qu'on avait à dire sans l'énoncer sèchement.

ripaille féminin : dérapage, glissade involontaire dans la glaise humide ou sur du verglas.

2° : *ripâ* c'était aussi récolter *dô brou* des feuilles, particulièrement sur les rejets ou les jeunes pousses de certains arbres comme l'Orme ou le Noisetier pour alimenter les bestiaux.

On refermait sa main sur la base du rameau, de préférence un rejet ou une repousse de l'année, puis on la faisait glisser vers l'extrémité en serrant assez fort pour arracher les feuilles. On en obtenait ainsi une poignée qu'on fourrait dans une poche attachée à sa ceinture. Le tout était ensuite rapporté à la ferme dans de grands sacs.

le brou voir ce mot, était constitué par les feuilles ainsi récoltées qui servaient ordinairement à fournir les chèvres en fourrage vert.

Au cours des années de sécheresse, le foin vint à manquer et il fallut donner du brou aux vaches aussi. Et pour en ramasser suffisamment on ripê non seulement sur les repousses des souches dans les haies mais on faisait aussi de bonnes récoltes au sommet des têtards qui avaient été ébranchés un ou deux ans auparavant. La chose est aujourd'hui devenue impossible puisque les haies ont été éliminées, mais heureusement des norias de camions transportent, au cours des années de sécheresse, la paille des plaines à céréales vers les régions d'élevage.

ripâ dans le sens de arracher des feuilles est apparenté au néerlandais *rippen*

tirailler avec force, à l'anglais to rip ainsi qu'à l'allemand rippen qui signifient tous les deux déchirer, arracher.

ripe féminin : copeaux très fins obtenus en travaillant le bois. En rabotant il s'en faisait de très amusants, presque translucides, enroulés sur eux même en bouclettes qui étaient d'abord récupérés par les enfants pour jouer avant d'aller finalement alimenter le feu dans la cheminée. Il y eut une période où on fabriquait de tels copeaux exprès pour protéger les objets fragiles dans les emballages, on les nommait: des "frillons" , le polystyrène expansé a fait disparaître la chose et le mot.

ripoulâ : érafler au cours d'un frottement en enlevant une fine couche à la surface de la peau, ça ne saigne pas vraiment mais ça provoque une sensation de brûlure. C'est aussi arracher une fine couche de la surface d'un objet au cours d'un frottement accidentel. Voir aussi ***ékourâfiâ*** qui signifie aussi érafler en laissant une trace linéaire alors que ***ripoulâ*** laisse toute une surface altérée.

rîre : rire. ***tu me fouê rîre*** (Tu me fais rire) signifiait : tu me racontes n'importe quoi, je ne te crois pas.

rîri féminin : dans ***avâ une rîri*** (Avoir une crise de fou rire)

ritâr : sobriquet dont on affublait ceux qui n'avaient pas le rire, ni même le sourire facile et qui ne riaient ni tôt ni tard.

rivére féminin : sans doute rivière. La seule rivière que nous avons eu l'occasion de connaître était la Sèvre Niortaise, qui était bien loin ***dô linâ*** et que nous nommions ***la sèvre*** . Le mot ***rivére*** ne servait que pour désigner certains champs. Au bas de notre ferme il y avait une prairie dont le fond était une étroite vallée sèche qui se transformait en torrent pendant les pluies de l'hiver ou les orages. On la nommait donc ***le pré dô rivére***

Notre ***patoï*** employait ainsi des mots de l'ancien français *rivaire* ou *rivère* qui vers 1100 désignaient, comme le latin *riparia* la rive



r'löJe masculin : grande horloge de chez nous, dite Comtoise. Toutes celles de notre coin étaient fabriquées par REFRANCHE de La Mothe-Saint-Héraye.



Elle n'était ni électrique, ni électronique, et il fallait **la rëmintâ** (La remonter) ce qu'on faisait en remontant effectivement les poids qui la faisaient fonctionner en descendant pendant toute une semaine. On les remontait donc, une fois par semaine, sans faillir, car si elle s'arrêtait il fallait aller chercher l'heure chez les voisins. La remonter était le privilège du plus ancien des hommes de la famille.

röbe féminin : vêtements aussi bien masculins que féminins, et plus particulièrement les vêtements de dessus (veste, costume, robe etc.) En revenant du marché, de la foire ou d'une réunion de famille pour laquelle on s'était quelque peu endimanché, il fallait reprendre **sé z'afouère de tou lé Jou** (Ses affaires, ses vêtements de tous les jours) les vêtements de travail. Alors, hommes et femmes disaient **i va cHanJâ de röbe** (Je vais changer de vêtements) ou plus simplement **i va me cHanJâ** (Je vais me changer)

En ancien français robe désignait l'ensemble de l'habillement à l'exclusion de la chemise).

röberte féminin : Mercuriale, dite aussi **foiröle** ou **fouéröle** à cause de ses

propriétés purgatives, du mot **foire** (Diarrhée). Il y en avait deux :

1° : Mercuriale vivace, *Mercurialis perennis*, qui pousse dans les chemins creux, à la lisière des bois. Elle est vivace, au moins par ses parties souterraines. Son feuillage est assez sombre et d'un vert un peu mat. Elle est nettement dioïque. On peut en tirer un colorant bleu et elle est riche en méthylamine. Elle est très toxique, heureusement elle n'abonde pas dans les endroits où les animaux ont coutume de paître.

2° : Mercuriale annuelle, *Mercurialis annua*, qui a une nette préférence pour les terres cultivées. Elle est annuelle, de couleur plus claire et moins coriace que sa cousine. On peut en trouver des échantillons monoïques et d'autre dioïques, peut être s'agit-il de sous-espèces. Elle contient les mêmes principes toxiques que l'autre, mais en quantité bien moindre, de sorte qu'elle est seulement purgative. D'ailleurs son suc mélangé à du miel constituait le "Miel de Mercuriale", un honnête purgatif.

röche féminin ? : Creux dans les rochers, carrière, caverne, ou grotte. Voir **anröcHâ**

roibërtâ masculin : Roitelet, *Regulus*, le Petit Roi couronné d'or. Il y avait le Roitelet huppé qui n'arbore son chapeau d'or que quand il est amoureux et le Roitelet à triple bandeau avec un chapeau orange pour Monsieur et jaune pour Madame. Tous les deux avaient une bande blanche sous ce chapeau, suivie d'une bande noire qui arrivait au niveau de l'œil.

C'était ce dernier que je rencontrais le plus souvent, car il faisait son nid presque sphérique dans les lierres le long de nos vieux murs, à peu près à ma hauteur. Et, de plus, sous prétexte de protéger sa couvée, il la trahissait en piquant des colères effroyables ponctuées de crépitements aigus dès que je m'en approchais.

ö l'éê un rude bëtë* (C'était un robuste animal) qui atteignait les 7 centimètres avec un poids pouvant dépasser les 10 grammes.

ö té lour këm un roibërtâ tou mouillé (Oh ! tu es lourd comme un roitelet tout mouillé) me disait-on !

rökâ : croquer, ronger. **rökâ une poume** (Croquer une pomme) **rökâ un gërnyin** (Croquer, ronger un quignon de pain)

ta tourtière é b(éin) chête a röke (Ta tourte est bien cuite : elle croque, elle est croustillante) **si tu fouê pâ moué cheure té mouJête a z'alan röka** (Si tu ne fais pas cuire davantage tes haricots ils vont craquer sous la dent.

le cH(éin) röke sé rouJê (Le chien ronge ses os) disait-on en entendant le bruit que faisaient ses dents

*Mon père achetait, pour ses juments, un complément alimentaire enrichi en gousses de Caroubier dont la pulpe sucrée ressemble à de la confiture et dont les graines sont dures comme des pierres. (Ce sont d'ailleurs elles qui sont à l'origine du carat, car elles étaient tellement dures, tellement inaltérables et de tailles si uniformes qu'elles avaient pu être utilisées comme unités de poids pour peser l'or et les pierreries). Aussi les dents des chevaux faisaient avec elles un bruit de concasseur de cailloux qui parvenait jusqu'à mon lit, le matin. On me tranquillisait en disant **ö l'é lé Jëman chi rökan** (Ce sont les juments qui croquent) et je pouvais faire mine de me rendormir.*

rökëte féminin, mot employé avec les tout petits pour désigner leurs dents.

rölä : 1° : enrouler.

rölä sé manche (Enrouler ses manches) donc : retrousser ses manches.

rölä sé bâ de chulöte (Enrouler ses bas de pantalon) donc retrousser son pantalon.

rölä lé lésâ (Enrouler les draps) donc border le lit **i é bé tiré lé lésâ mê i lé z'é pâ rölé** (J'ai bien retendu les draps je ne les ai pas bordés)

rölä son li (Border son lit)

koucHe te din y'iré te rölâ (Couche-toi donc j'irai te border)

2° : en pâtisserie : **rölä la pâte** (Rouler la pâte en couches minces avec le rouleau à pâtisserie)

rölou masculin : rouleau à pâtisserie.

3° : rouler un labour pour l'aplanir et finir de briser les mottes se disait **roulä un garê** avec un instrument comportant un lourd cylindre métallique nommé **roulö** (Rouleau) traîné par un cheval

4° : se frôler, se frotter, frictionner. **se rölâ de kintre cheuk'in** (Se frôler, se pelotonner contre quelqu'un) **lé cHa se rölän ô Jârê** (Les chats se frôlent aux mollets) dans l'espoir d'une caresse ou de quelques bons morceaux.

kant'une vacHe v(éin) d'être töri ö vô meu li rölâ le rätêlä de l'écHine (Quand une vache vient d'être saillie il vaut mieux lui frictionner l'épine dorsale) avec un bâton pour éviter qu'elle ne fasse le gros dos et ne rejette le sperme. Il s'ensuit que **a s'a fouê rölâ l'écHine** était une façon de dire qu'une dame s'était fait mettre enceinte.

5° : **rölé** était utilisé pour indiquer qu'il y avait une grande abondance de choses serrées les unes contre les autres **chête anaille lé poumâ son rölé de poume** (Cette année les pommiers sont garnis de pommes si nombreuses qu'elles sont serrées les unes contre les autres)

rölê masculin : 1° : minuscules rouleaux gris, faits de peau morte qui se desquame et de la crasse brune qui va avec, qu'on formait en se frictionnant quand on était en sueur ou quand on procédait à nos rares ablutions. (Les puits étaient si profonds et les sources si lointaines, je ne le répèterai jamais tout mon saoul !) On y perdait sans doute en propreté mais on y gagnait une flore bactérienne à laquelle nous pouvions nous acclimater. Car elle était bien à nous. Mais elle serait aujourd'hui cause de toutes les allergies, car elle serait imbibée de toute cette chimie des temps modernes, alors qu'elle nous en prémunissait. Il faut convenir aussi que le soleil, le grand air et la sueur hâtaient la desquamation et donc la formation des **rölê** grâce auxquels nous faisons, finalement, peau neuve.

2° : **lé rölê** étaient aussi les bourrelets de gras des bébés bien dodus et donc bien jolis **ton drôle é t'ail bé bè* l'a dô mëny'in rölê** (Ton enfant est-il bien beau : il a de mignons bourrelets)

rölin masculin : barreau de chaise ou d'échelle.

Chez nous les échelles étaient très standardisées et les espaces entre les barreaux étaient constants pour toutes les échelles (c'est sans doute aussi le cas de toutes les échelles maintenant) si bien qu'on les désignait, non par leur longueur, mais par le nombre de barreaux **une écHale de douze rölin** (Une échelle de douze barreaux devait mesurer environ 4 mètres)

t'an veurâ bé le dërâ rölin (Tu en verras bien le dernier échelon) tu arriveras bien en haut de l'échelle : tu réussiras bien à finir ton boulot, tu verras bien la fin de tes peines.

rösâ : 1° : parfois, mais rarement, battre avec violence, rosser.

2° : brouter l'herbe d'une prairie jusqu'au sol.

rösé masculin, **rösaille** féminin : indiquait qu'une prairie avait été broutée jusqu'à laisser la terre à nu, si bien qu'on ne pourrait plus rien en tirer avant la repousse de l'année suivante. **lé z'ouaille avan rösé le koutâ Jusk'a la sôle** (Les brebis ont brouté le coteau jusque sous le niveau de la terre labourée) Ce qui était un peu exagéré, mais il faut dire qu'elles étaient des spécialistes qui broutaient tellement au ras du sol qu'elles en arrivaient même à arracher l'herbe.

rouabye masculin : petit **rabalin** espèce de râteau dont les dents sont remplacées par une planche et qui servait à rassembler les cendres des fagots qu'on avait brûlés pour chauffer le four à pain. Voir **rabalin**

On traduirait volontiers par rouable qui peut être soit le râteau plein, sans dent, qui sert à ramasser le sel dans les salines, soit le petit râteau sans dent avec lequel les croupiers ramassent les mises sur les tables de jeux des casinos.

rouayou masculin : portion de rivière ou pièce d'eau, peu profonde où on laissait rouir le chanvre. Sur la Sèvre Niortaise, en dessous de Sainte-Néomaye, était un pont construit sur un ancien gué où la rivière était plus large et moins profonde, c'était **le roua'you gabriâ** (Du nom d'un ancien propriétaire ?) La culture du chanvre était abandonnée et le **rouayou** était toujours libre pour que nous puissions nous y baigner. L'eau y était claire et limpide. Tout près, un peu en amont, la Sèvre devenait étroite et profonde. Son eau y semblait immobile et sombre : c'était **la fosse nègre** (La Fosse Noire) dont on trouvera l'horrible histoire à **nëJé**

*L'origine de **rouayou** se retrouve peut être dans son nom en ancien français : roieor.*

rouche 1° : comme c'était toujours employé au pluriel je ne sais pas si c'était masculin ou féminin, on disait **dô rouche** (Des Roseaux, *Phragmites*, Graminées) Mais, selon les endroits ou les personnes, ça pouvait désigner n'importe quelle plante poussant en milieu humide pourvu qu'elle fut assez haute (Roseau, Carex, Typha et même Iris d'eau jaune, *Iris pseudacorus*). **POUGNARD dit: Carex**

rouchi masculin et **rouchère** féminin : endroit où il y avait eu de roseaux, ou endroit où pouvaient pousser des roseaux parce qu'il était marécageux, mais où il n'y en avait pas forcément.

2° : **être rouche** (Être enrôlé) Voir **rou(éin)cHe**

rou(éin) masculin : ornières, sillons creusés par les roues.

À cette époque, à part les vélos, aucune roue n'était équipée de pneumatiques parmi nos véhicules ou nos instruments. Ces roues qui étaient cerclées de bandages en fer étaient donc très agressives pour les chemins. Celles des charrettes étaient énormes et leurs bandages en fer avaient parfois jusqu'à 15 centimètre de largeur. Elles s'enfonçaient facilement dans les chemins de terre et elles défonçaient aussi nos routes sommairement empierrées.

On précisait **rou(éin) de chârête** car il y avait aussi des petits fossés temporaires faits à la charrue pour drainer la surface des champs en cas de forte pluie et qui étaient **lé rou(éin)** sans autre précision.

Dans les chemins les **rou(éin)** souvent pleins d'une eau boueuse, couleur chocolat au lait, gelaient en hiver formant une glace brune où de l'air formait des bulles entourées de riches volutes et de jaspes éphémères, qu'il était tellement voluptueux de crever du talon !

rou(éin) de l'ancien français rouain ou roièrre : ornière.

rou(éin)cHe ou **roucHe** : au masculin comme au féminin : enroué. **i sé rou(éin)cHe** ou **i sé roucHe** (Je suis enroué)

rouêtâ: aller très vite, aussi bien au cours de ses déplacements que dans n'importe quelle autre activité. **ö rouête** (Ça fonce !) **ö fëdra rouêtâ** (Il faudra faire vite) **fouê z'ou rouêtâ** (Accélère le mouvement)

C'est peut être une allusion au rouet, car cette petite machine permettait de filer rapidement ou, tout simplement, à la roue !

rouê masculin : rouet qui était conservé dans beaucoup de fermes, mais personne ne l'utilisait et, seules, quelques très vieilles **mémé** auraient su le faire marcher.

filâ son rouê (Ronronner en parlant du chat) parce que certaines pièces du rouet tournaient très vite en produisant une espèce de ronronnement.

rouJe : rouge.

Si **Jône** (Jaune) a donné **Jônase** (Jaunâtre) et **Jönëzir** (Jaunir) rouge était employé dans **virâ ö rouJe** (Virer au rouge) **tirâ ö rouJe** (Tirer vers le rouge, paraître rouge) ou **vëni rouJe** (Venir rouge, donc rougir) mais il n'y avait pas de **rouJezir** Il en allait de même pour **ver** ou **biu** (Vert ou bleu) pour lesquels il n'y avait pas non plus de mot signifiant bleuir ou verdier.

On peut penser que, dans l'environnement où vivaient les paysans, le vert et le bleu, (l'herbe, les feuillages et le ciel) étaient des couleurs définitives, stables et sans nuance : ça ne bougeait pas beaucoup, ou cela ne signifiait rien d'en parler.

*Il pouvait y avoir quelques évolutions vers les rouges dans certaines parties de certains fruits (les tomates n'étaient pas encore cultivées) Dans les bois, à l'automne, le rouge se mêlait bien petit à petit au vert donnant des teintes d'abord douteuses (Voir grenat à **rabâtâ**) avant de s'imposer **ö vënê rouJe** .*

*Si ça **virê ö rouJe** ou **tirê ö rouJe** c'était plutôt de fruits qu'il s'agissait et c'était une bonne nouvelle, : la maturité s'annonçait bien.*

*Le jaune, surtout, était important car il évoluait massivement dans les prés et les moissons l'été. et, s'il était prometteur de maturité prochaine pour certaines récoltes, il indiquait aussi, dans d'autres cas, que les plantes n'étaient pas en bonne santé, laissant craindre des récoltes médiocres. **arouze din té bouchê le këmou(éin)san a Jonezir** (Arrose donc tes plantes en pots elles commencent à jaunir) **lé Joute Jönëzisan ö fëdra lé z'arouzâ** (Les betteraves jaunissent il faudra les arroser) ce qui arrivait souvent quand on procédait par repiquage. **lé bié son nëJé l'avan këmou(éin)sé a Jonezir** (Les blés sont noyés ; ils ont commencé à jaunir) là, il ne restait rien à faire, sauf attendre et espérer.*

rouJô rougeaud. Ce mot était utilisé pour le surnom de personnes au visage rubicond et pour le nom de bœufs qui avaient une robe roux très foncé tirant sur la couleur alezan. Voir **vërmail** et **dragon**

rounyâ : rogner, raccourcir, diminuer.

rougne pé masculin : grande lame étroite, assez épaisse, longue et très

tranchante, dont le maréchal-ferrant se servait pour retailler les sabots des chevaux, avant de poser le fer, afin que le pied repose bien d'aplomb sur le sol.

rouJâ : ronger. *le cH(éin) rouJe son rouJê* (Le chien ronge son os) *la Jëman sé t'écHapaille a l'a köre rouJé sa linJe* (La jument s'est enfuie : elle a encore rongé sa longe)

rouJé masculin, **rouJaille** féminin : rongé, rongée. *ö l'a été b(éin) rouJé* (Cela a été bien rongé) ce qui signifie qu'on a mangé tout ce qu'il y avait de comestible sur un os, une carcasse ou un fruit.

rouJi masculin : ce qui reste de quelque chose qui a été rongé. *un rouJi de poume* (Un trognon de pomme)

Mon père se souvenait d'un épisode de l'Enseignement primaire qui lui avait été prodigué et particulièrement d'une mémorable Leçon de Choses, (cette étrange matière surannée, dans laquelle on enseignait aux enfants comment étaient faits les choses et les êtres vivants qui les entouraient) Car on laissait alors les pauvres enfants ignorants de la génétique moléculaire qui n'existait d'ailleurs pas encore.

Or ce jour, une interrogation portait sur les diverses dentitions des animaux et le Maître enchaîna « et chez le lapin, qu'est-ce qu'il y a ? » Le camarade interrogé restant muet mon père lui souffla « ô y a moué a rouJâ k'a mordre » (Il y a plus à ronger qu'à mordre) car nos lapins n'avaient pas la réputation d'être très charnus ni faciles à désosser. Ce fut l'instituteur qui entendit et mon père évoquait avec émotion sa réaction bien des années plus tard.

Notre **rouJâ** doit appartenir à cette famille issue du latin *rodere* (ronger) où on retrouve le normand *roucher* et l'angevin *rouger*. Mais on admet que le français *ronger* vient du latin *rumigare* (ruminer) qui se dit **rinJâ** en **patoï**

rouJê masculin : os. Ce mot désignait précisément les os des animaux qu'on abattait pour les manger et le **rouJê** était la chose qu'on ne pouvait pas manger et qu'on ne pouvait que ronger ou donner à ronger aux chiens, voir **rouJâ** (Ronger).

Pour désigner les os d'une personne (ou parfois d'un animal vivant) il fallait employer le mot **ou** . Pour désigner les os de personnes décédées et exhumées on parlait aussi **d'ou**

J'étais encore petit mais je m'en souviens fort bien. Ce jour là je jouais dans la cour de la ferme non loin de la mare et de la barrière qui fermait notre cour. Elle était ouverte. Notre chien Médor était couché près de moi car il ne me quittait guère quand il n'était pas de service auprès des animaux qu'il fallait mener paître. Un chien noir et hirsute pénétra dans la cour et se dirigea vers la mare dans laquelle il pénétra jusqu'au ventre.

Médor leva la tête et le suivit des yeux sans se relever, ce qui me surprit fort car il était particulièrement batailleur et ne tolérait absolument pas les intrusions de chiens étrangers dans son royaume.

Mes parents, qui s'étaient aperçus de la venue de cet animal inconnu parurent s'alarmer de cette intrusion et commencèrent par nous éloigner de la mare, moi et Médor. Tout ceci était étrange et extraordinaire.

Puis vinrent des voisins assez nombreux, étaient-ils de passage par hasard, les avait-on alertés, je ne l'ai jamais su. Les discussions allaient bon train : pour les uns ce chien était enragé et il fallait l'abattre d'urgence, pour les autres, et particulièrement pour le Braconnier, il ne pouvait être enragé car il n'avait pas peur de l'eau.

Finaleme^{nt} cette dernière opinion prévalut et le Braconnier proposa même de lui examiner le fond de la gueule parce que le pauvre animal bavait beaucoup. Il ne fut guère difficile de le capturer car **l'été yère vèrioucHe** (Il n'était guère vigoureux) Les hommes le couchèrent sur le dos après avoir pris soin de s'envelopper les mains avec de vieux sacs et le Braconnier lui ouvrit la gueule et se mit à lui explorer la gorge en y fourrageant à main nue, ce qui me parut d'une audace incroyable et d'une imprudence infinie. Au bout d'un moment il dit de son ton invariablement paisible **l'a un rouJê piké dan le görgènè*** (Il a un os planté dans la gorge) et il entreprit incontinent de l'extraire pendant que le chien poussait des cris étranglés, pire que si on l'eût pendu. Finaleme^{nt}, le Braconnier se releva en présentant un objet pointu **ö l'é un rouJê de lapin** (C'est un os de lapin) dit-il, et on pouvait lui faire confiance dans ce domaine. En fait, c'était une longue esquille très pointue.

L'animal aussitôt libéré se roula sur le ventre avant de se hisser sur ses pattes et de prendre la poudre d'escampette, pendant que le Braconnier se lavait les mains dans la mare.

On parla longtemps de **cHô ch(éin) chi n'été pâ de cHô lin ê chi avê un rouJê dan le görgènè*** (De ce chien qui n'était pas de chez nous et avait un os dans la gorge)

Médor, qui avait observé la scène de loin, n'avait toujours pas tenté de bouter hors de ses terres cet intrus handicapé. La pitié est-elle un sentiment canin, je l'ai cru alors.

roukâ : tromper, voler quelqu'un.

rouké masculin, **roukaille** féminin : dépouillé de son argent, de ses biens par des moyens illégaux, par tromperie.

Au cours des jeux de cartes c'était avoir perdu la totalité de ses mises, au point de ne plus pouvoir continuer à jouer. Aux jeux de billes c'était aussi avoir perdu toutes ses billes et, par conséquent, ne plus pouvoir participer au jeu.

roumail masculin : bruit de respiration mêlé de chuintements, sifflements, râles et crépitements quand les voies respiratoires sont encombrées lors des bronchites, de l'asthme etc.

l'a un môvé roumail (Il a de mauvais râles) c'étaient les paroles inquiétantes qu'on prononçait à propos de personnes arrivant au seuil de l'éternité.

rounyâ : rogner, souvent : raccourcir, diminuer la taille de quelque chose en enlevant des copeaux nommés **rounyure**

roustâ 1° : rosser qui, dans ce sens, a donné **roustaille** ou **rouste**

roustaille ou parfois **rouste** féminin : sévère correction, volée de coups comme de nombreux autres mots **rabâtaille fêrlasaille riortaille** et même **tabasaille** (adopté et adapté sous l'effet éducatif du service militaire) toutes choses dont on parlait beaucoup et qu'on ne pratiquait guère, tant il est vrai que les chiens qui aboient ne mordent pas (des fois, si, quand même). En fait seul **l'avire moucHe** était monnaie courante et pouvait tomber sans préavis.

rouste féminin, semble apparenté au provençal **rousta** rosser

2° : tromper, **chô fi d'yarse m'a b(éin) rousté mê i finiré bé pèr le roustâ mé tou** (Ce fils de garce m'a bien filouté je finirai bien par le couillonner moi aussi). Selon **louizête** le mot **roustâ** signifie seulement : tromper **le m'a b(éin)**

rousté (Il m'a bien attrapé)

C'est à peu près le même sens que l'ancien français rusterie qui signifiait pillage, grossièreté et friponnerie.

routi féminin : tranches de pain grillées, voir **tranpaille** (Sorte de soupe)

la routi du petit matin, ça n'était pas n'importe quoi et ça ne se mangeait pas n'importe comment !

dé k'ö kiâte se grouâ dëvan le fë k'on aviê an bufan su lé kiabin (Dès les premières lueurs du petit jour s'accroupir devant le feu qu'on réveillait en soufflant sur les tisons. Ce feu s'était conservé depuis la veille, sous les cendres, dans la cheminée) Montent alors les flammes claires, jaunes dans les brindilles, puis bleues le long de la bûche, enfin blanches et oranges avant de s'engouffrer en tourbillons de fumée dans le conduit sous le manteau de la cheminée.

agourôdé dëvan le fë (Engourdi devant le feu) entre le chien et le chat, attendre pour retrouver le père **chi v(éin) de fumorJâ sé bâte ê de granJayâ** (Qui revient d'enlever le fumier de ses bestiaux et de leur distribuer le foin et autres nourritures) et qui porte sur lui la bonne odeur du foin et de l'étable. Attendre encore pour retrouver la mère, **chi v(éin) de tirâ sé vacHe ê sé cHëbre** (Qui vient de traire ses vaches et ses chèvres) porteuse du seau de lait juste trait, qui a conservé la tiédeur et le parfum **dô rëmail** (De la mamelle)

Prendre du pain **dô pou(éin) de katre** (Le pain de quatre livres) et en découper des tranches ovales qui vont bien mesurer 10 centimètres sur 20 au moins, et **de un dê d'épésou** (De un doigt d'épaisseur) mais un de ces doigts d'adulte déformé par les outils et la terre.

Poser comme une offrande aux flammes qui dansent et brûlent le visage, la grosse tranche de pain **su le routisou dan le fouJâ** (Sur l'appareil à maintenir les rôties droites, dans l'âtre) La tranche de pain cuit, elle grille, elle fume.

Prendre alors le **routisou** par le manche, le retirer avec la rôtie dedans qu'on retourne, le reposer devant les flammes et surveiller même si les yeux piquent et larmoient à cause du feu et des fumées

Et voici que **la routi** est à point, dorée au milieu, bronzée, brunie puis brûlée en allant vers les bords. Gratter alors un peu ce qui est carbonisé et les cendres du foyer restées adhérentes, en se brûlant les doigts car **la routi** restera très chaude bien longtemps. Poser dessus **un bou de fërmaJe ou bé une goulaille de gratin a mouin kö sêje un moursè* de salé** (Un bout de fromage, une bouchée, un peu de rillettes, à moins que ce soit un morceau de lard salé) S'asseoir **lé pé ô fë** (Les pieds allongés vers le feu) et avec le pouce, l'index et votre lame de couteau **se köpâ dô goulaille b(éin) cHâde chi rökän** (Se couper des bouchées bien chaudes qui croquent)

Si vous avez respecté tout ce protocole vous aurez un moment de bonheur, bien au chaud, dégustant ces délices, pendant que le petit vent glacé, qui s'est faufilé sous les portes, caresse votre dos et vient vous rappeler qu'il faut savourer ces instants car autre chose vous attend.

la routi de la mariaille c'était une rôtie, généralement trempée dans de la soupe à l'oignon, qu'on allait offrir à la jeune mariée à son réveil, au matin de sa nuit de noce et de préférence au petit jour.

routi masculin : rôti. Nous connaissions surtout le **routi de gôrê** (Rôti de porc)

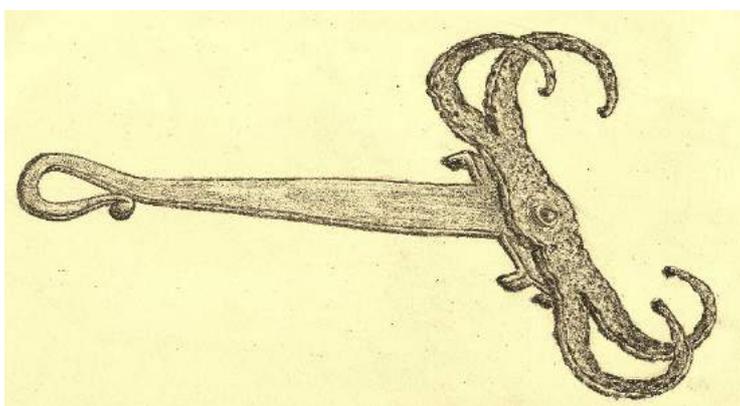
routir ou **routi** : rôtir.

routi masculin et féminin : rôti **un poulê routi** (Un poulet rôti) **une kane**

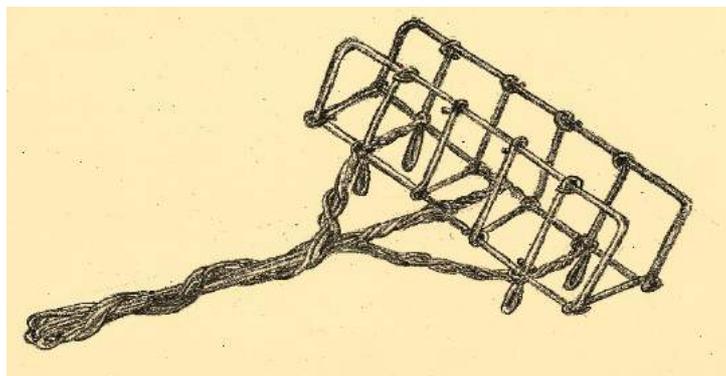
routi (Une cane rôtie)

dounâ dô pou(éin) routi ô p'ti perö (Donner du pain rôti aux dindonneaux)
On émiettait du pain rôti parfois un peu humecté de vin pour les dindonneaux afin , disait-on, de leur donner du tonus.

routisou masculin : appareil conçu pour maintenir ou présenter devant le feu les **routi** (Tranches de pain à rôtir) Il était constitué par une étroite lame de fer portant à chaque extrémité deux griffes, retournées en direction de son milieu, entre lesquelles la tranche de pain pouvait être maintenue verticale. Cette lame était articulée en son milieu, sur un petit trépied, par un pivot, pour tourner la tranche de pain et présenter successivement ses deux faces aux flammes. Un des pieds du trépied était prolongé par un long manche, métallique comme tout le reste, qui permettait d'approcher la rôtie du feu sans trop se griller les mains.



Mais tout le monde n'avait pas trouvé dans leur héritage un instrument aussi commode, alors ils en bricolaient avec du fil de fer :



Ceux qui ne bénéficiaient pas du **routisou** plantaient un couteau obliquement au milieu de la tranche de pain et posaient le tout dans la cendre. Le couteau servant d'étau était beaucoup chauffé au cours de cette opération, mais la rôtie le protégeait tout de même un peu. Dans ce dispositif, la rôtie conservait un petit supplément de cendres qui n'était pas désagréable.

rouzin toujours au pluriel : Rogations **lé rouzin** étaient les trois jours précédant l'Ascension, donc 40 jours après Paques.

les **rouzin** étaient, dans notre village, les Orchis brûlés, *Orchis ustulata*, dont le

petit casque brun foncé, presque noir lui a valu le nom français : brûlé, tandis que sa période de floraison est à l'origine de son nom *patoï*

L'Orchis tacheté, *Orchis mascula*, avec ses taches noires sur les feuilles était nommé *pou(ein)tekoute* (Pentecôte) parce qu'il fleurit 7 semaines après Pâques.

rouzine féminin : sans doute résine, mais cela désignait, aussi et surtout, des torches dans la composition desquelles entrainait de la résine de pin. On les installait dans les piédroits des grandes cheminées anciennes, sous le manteau, soit dans une pierre qui dépassait un peu et qui était creusée d'une cavité, ou encore dans des pots de grés enchâssés dans la maçonnerie.

Ces dispositifs ne servaient plus qu'à mettre de vieux bouts de torchons, pour saisir les queues trop brûlantes des casseroles ou des poêles. Mais on racontait encore qu'elles avaient servi jadis à mettre la base des *rouzine* dont l'autre extrémité enflammée éclairait la cuisinière ou la famille rassemblée autour de la cheminée pour les veillées. Voir aussi *gioube*

rôzête féminin : nœud fait au lacets des chaussures, de la même manière que dans la marine, ou chaque extrémité des deux cordages noués fait une boucle laissant le bout libre, sur lequel il suffit de tirer pour que tout le nœud se défasse. *fouê la rôzête a té soulâ* (Fais la rosette à tes souliers) noue tes lacets !

Cette rôzête créa l'enfer pour louizête pendant ses premières années à l'École communale car elle n'arrivait pas à faire ce terrible nœud. Heureusement ses parents lui nouaient ses souliers avant qu'elle ne parte. Malheureusement une camarade plus âgée, qui souhaitait participer à son éducation, lui dénouait ses rôzête afin de lui offrir la possibilité de s'entraîner à les refaire.

Combien de larmes ont arrosé ces chemins menant aux écoles.

ru en faisant bien rouler le *r rrrru* ! Servait à prolonger et à souligner l'ordre donné au cheval de s'arrêter, ordre qui se disait *ö* et même *Hö* avec un bel *H* bien guttural et bien râpeux ou encore *ou'ö* Et l'ordre devenait alors *Hö rrru* ou *ou'ö rrru* . Mais le *rrru* ne s'imposait que si le cheval tardait un peu à obéir ou si il y avait urgence.

En revanche le *ou'ö rrru* était employé, de manière humoristique, pour inviter une personne à modérer ses propos ou ses actes et aussi, comme exclamation à la vue d'un objet inanimé se mettant, par exemple, à dévaler une pente.

ruêle féminin : 1° : rouelle, morceau rond et épais coupé dans le haut d'une cuisse de porc ou de veau (mais ce dernier ne connut l'honneur d'être invité à nos tables que pendant la guerre de 1939 quand les paysans se mirent à abattre une partie de leurs veaux de lait pour la consommation de leur famille et pour venir en aide aux amis et à la parentèle victimes de restrictions à la ville). *ma mère fazê une sâse a la ruêle a s'an përlucHâ lé balö* (Ma mère faisait une sauce à la rouelle à s'en pourlécher les lèvres)

2° : *a n'a yére de ruêle* (Elle n'a guère de rouelle)se disait d'une demoiselle dont les appas postérieurs n'étaient pas évidents.

ruête féminin : ruelle, petit espace entre le lit et le mur. Chez *louizête* on employait ce mot, chez moi on préférerait le mot *ragane* qui servait aussi à désigner

tout espace ou passage étroit. Dans nos maisons **la ruête** était étroite et avait la longueur du lit. Elle était juste là pour que la literie ne touche pas à la muraille qui était froide et parfois humide, mais on ne pouvait pas y passer.

*Un jour **milemlemile** (dont les hauts faits ont illustré **adoubou** et **brouille** et **lôJi**) qui avait des sommeils fort tumultueux, se réveilla un matin, bien avant l'aurore, pour constater que son épouse, toute petite, mais aussi dynamique que lui, avait déserté la couche conjugale.*

***milemlemile** en fut aussi surpris que peiné, car il adorait son épouse et celle-ci couchait entre lui et la **ruête** ce qui aurait dû lui permettre d'être alerté par toute tentative d'évasion de sa tendre mais dynamique moitié.*

*Affolé, il commença par convoquer toute la maisonnée d'une voix qu'il avait naturellement tonitruante. Et son tapage fit qu'on vit émerger de **la ruête** sa minuscule épouse qu'il venait de réveiller par ses cris. Au cours de la nuit **a l'éte cHête dan la ruête** (Elle était tombée dans la ruelle) sans que ni lui, ni elle, ne s'éveillassent, car ils étaient tous les deux aussi solides dormeurs que vaillants travailleurs.*

rule féminin : gousse de la Luzerne. Elle est enroulée sur elle même de un ou plusieurs tours et elle s'ouvre par son bord externe pour libérer les graines. Voir **transe** (Trèfle) et **transe a rule** (Luzerne)

rumâle masculin : animal ou être humain réputé être hermaphrodite dont on disait **l'é gâ ê fumêlé** (Il est homme et femme) en réalité il s'agissait d'êtres asexués.

rume masculin : rhume, mais on disait plus souvent **anrumure**
rume de pouétrêne (Rhume de poitrine) qui était vraisemblablement la bronchite.

rumi masculin : aliment qui a brûlé et qui a, comme le dit la langue culinaire : "attaché au fond" au cours de la cuisson. Le mot désigne même le plus souvent les substances brunes ou noires attachées au fond des casseroles.

ö san le rumi (Ça sent le brûlé) Voir **rimâ**

rusè* masculin : ruisseau.

ô linâ notre ruisseau était alimenté par **la fontane de la fon de vayé** (Fontaine de la Fons de Vaillé) et il était seulement temporaire, mais il ne l'avait pas toujours été comme en témoignait le beau lavoir en pierres installé sur son cours au beau milieu du village. Dans mon enfance il avait déjà commencé sa disparition qui est totale aujourd'hui.

Peut être à l'époque de sa splendeur avait il aussi alimenté les cultures de lin qui seraient à l'origine du nom du village : le Lineau.

Notre voisin le Braconnier préférait entendre dans le nom de son village, une survivance de l'expression ancienne : "le Lit Nof" (le Lit Nouveau) qu'on lui aurait donné quand il fut construit à la suite de la destruction de la ville voisine (mais hypothétique) de Semelier, par Alaric, évidemment !

rusè* se disait **russeal** en ancien français, vers 1120. **POUGNARD** emploie le mot **yeure** pour ruisseau. **louizête** donnait le nom de **Yeure** à un affluent du

Chambon qui coulait près de chez elle, et qu'on nommait aussi Ligueure.

ruzâ : tromper. *le m'a ruzé mê i l'avê p'tét'bé ruzé mê tou* (Il m'a trompé mais je l'avais peut-être bien trompé moi aussi)

ö fëdra ruzâ (Il faudra ruser), cette expression ne concernait pas toujours une tromperie dirigée contre une personne, elle pouvait vouloir dire que l'action envisagée allait être difficile et qu'il allait falloir prendre des précautions et imaginer des techniques appropriées.

â té ruzé (Ah tu es malin ou tu as l'air malin)

té bé ruzé avoure (Tu es bien malin maintenant) ces deux expressions s'adressaient à quelqu'un qui avait commis une maladresse ou fait quelque sottise. Voir aussi **malise** .

En ancien français, vers 1240 on disait reïse pour tromper.

rvölinâ ou **rëvölinâ** : ce verbe traduit les mouvements de l'air, avec un vent léger qui change souvent de direction, en général par temps chaud. Ces tourbillons d'air emportent la poussière du sol et les feuilles sèches. Ces petites brises fort capricieuses étaient particulièrement gênantes quand on faisait des brûlots. Alors qu'on avait bien pris soin de se placer entre le vent et le feu, ces petits mouvements d'air changeants vous entortillaient dans des spirales de fumée qui semblaient suivre celui qui tentait de s'écarter.

ö rvöline (Il y a des tourbillons de vent) disait-on en voyant les petites choses emportées par le vent et on ajoutait **ö l'é t'une sörsére** (C'est une sorcière)

S

Sa prononcé avec un **a** très prolongé, et même souvent complété en **saaa** **saaa cHule** était le commandement du bouvier, qui avait placé son **agyin** en travers de l'attelage de ses bœufs, au niveau de leur mufle pour les faire reculer.

sâ masculin : saut.

fouère un sâ (Faire un saut) : sauter. **lé vieu** disaient ainsi, **lé Jêne** employaient plus volontiers **sôtâ** adaptation récente de sauter.

la Jite dô sâ (Le talus pierreux couvert de maigres buissons, du saut) était le nom d'un des champs de mes parents, situé non loin d'un canton de la forêt de l'Hermitain nommé **le bouâ dô sâ** (Le bois du Sault) qui gardait des traces des maisons nommées en 1363 le Sault au Bergier, de la commune de Romans.

Si saut vient du latin saltus en passant par salz puis par sault, il ne faut pas oublier que un sault pouvait aussi être un passage étroit ou un grand fossé. Il est donc difficile de préciser la signification de Bois du Saut.

Avec mon père, nous étions allés, munis de pioche, de pelle et de faucille, pour défricher et fouiller le site. Nous avons dégagé une structure ronde comme une tour, qui faisait bien 5 mètres de diamètre. À l'intérieur, nous avons extrait de son fond des carreaux de terre cuite carrés, ornés d'étroits sillons en diagonales.

Nous ne trouvâmes jamais le trésor que nous étions venus chercher, mais nous sommes repartis convaincus que nous avons localisé les ruines du château d'Ussault, conformément à ce que racontait une légende locale, concernant un château détruit, évidemment, par Alaric. !

sâ masculin : soir

de sâ (Ce soir) **a de sâ** (À ce soir)

dēmou(éin) ô sâ (Demain soir)

chô sâ (Ce soir, ce soir là précisément) **chô sâ la frécHou cHëzi vite** (Ce soir là le froid tomba vite)

Souvenir des fins de veillées **ô linâ**

tou lé sâ avan d'alâ ô li (Tous les soirs, avant d'aller au lit)

mon père alê dan l'écHuri (Mon père allait dans l'étable)

veure sé bâte (Voir ses bestiaux)

dörmê t'ö ? dëzê ma mère (Est-ce que ça dormait disait ma mère)

ö nin a rinJian (Ça non, elles ruminait).

*Peut être **sâ** vient-il du bas latin sera (soir).*

sâ féminin : sel. **la sâ** (Le sel)

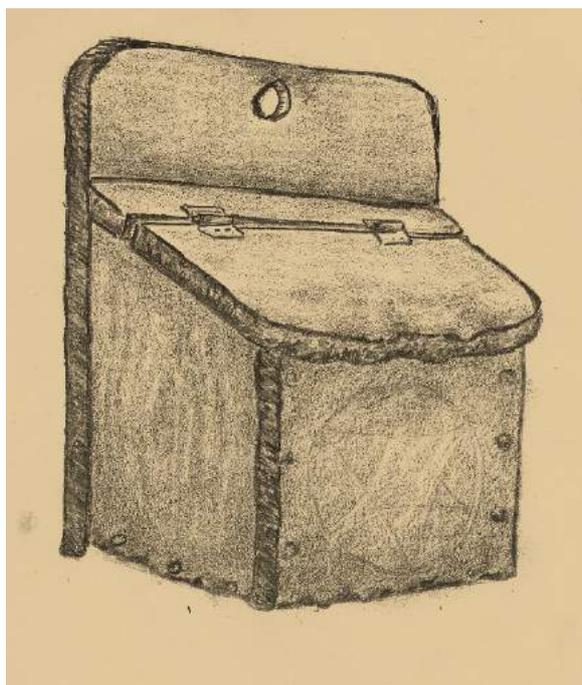
*Le sel était toujours présent sur la table, au moment de repas, dans **la salère** (Salière) faite, chez nous, de deux coupelles jumelles, en verre épais avec un petit manche en bois dressé à l'endroit où elles étaient unies. Chez des voisins il y en avait une qui était faite d'une grosse coquille d'huître au dessous aplani à la meule, ce qui, à mes yeux, était le comble du luxe.*

Dans ces salières il y avait souvent une coquille de moule pour servir de cuiller, mais on utilisait plutôt la pointe de son couteau, ou le bout du manche de sa cuiller, ou de sa fourchette, pour se servir.

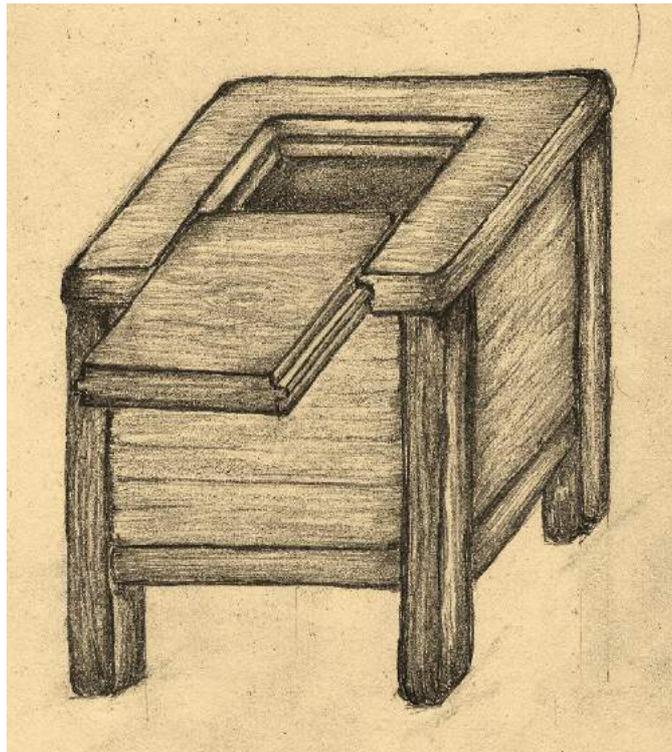
Beaucoup salaient dans leur assiette a priori, sans même avoir goûté. Et j'ai cru longtemps qu'ils salaient par tradition, pour la satisfaction toujours renouvelée de pouvoir disposer du sel, maintenant que la gabelle n'existait plus, comme ils chassaient par tradition, pour jouir pleinement de droits conquis par la Révolution.

salère féminin : salière.

bouâte a sâ Boîte à sel. C'était une petite caisse en bois, avec un couvercle en dessus, qu'on suspendait dans la cheminée, sur un côté. On y conservait la réserve de sel. C'était très pratique, d'abord parce que la caisse se trouvait dans le courant d'air chaud et sec qui montait du foyer et le sel s'y conservait bien sec. Ensuite, il suffisait de lever le couvercle pour puiser à pleine main le sel dont on avait besoin pour assaisonner les plats qui cuisaient sur les flammes en dessous.



Mais, pour les grandes cheminées, il existait aussi de grandes **salère** fermées par une trappe coulissante



Elles pouvaient aussi servir de tabouret et restaient dans le coin de la cheminée.

pâre de sâ (Pierre de sel), gros blocs de sel gemme rose, qu'on laissait à la disposition des animaux dans les mangeoires ou les crèches. Tous les herbivores ont des besoins en sel supérieurs à la quantité contenue dans les herbes des prairies, c'est pourquoi bovins et caprins étaient très gourmands de sel. Ils léchaient les **pâre de sâ** qui étaient, au départ, à peu près cubiques et qui prenaient peu à peu des formes de sculptures modernes, très belles à mon goût.

salâ : saler. Attention au contexte car **salâ** veut aussi dire : salaud.

salé masculin, **salaille** féminin : salé, salée.

salâ la barJe (Saler le foin du tas qu'on mettait en réserve dans la grange) Pour cela on utilisait aussi ce sel gemme rose, concassé en une poudre très grossière.

*On devait saler pour limiter les fermentations du foin pas assez sec, fermentations qui auraient entraîné des hausses de température considérables. Elles étaient vite perceptibles en enfonçant sa main dans le foin. Avec du foin humide, la fermentation s'emballait parfois et on atteignait des températures telles que l'intérieur du tas était littéralement réduit en cendre et qu'il ne restait finalement qu'une grande cavité à l'intérieur de la **barJe***

Il se disait même que, parfois, elle prenait feu spontanément à partir de l'intérieur et que, quand les flammes devenaient visibles, elles faisaient courir de grands risques aux bâtiments de la ferme.

De l'ancien français sau ou sal, mais de quel genre étaient ces mots ?

sâ ou **sé** : soi.

cHâkin cHé sâ ou **cHâkin cHé sé** (Chacun chez soi) *C'était une de nos devises favorites, car si on s'entraidait volontiers en cas de besoin, si on aimait se réunir pour des repas ou des veillées, chacun tenait à ne pas subir d'intrusion dans son foyer. **la frècHou kēmou(éin)se a cHeure ö fëdra r'veni cHé sâ avan la në** (La fraîcheur commence à tomber il faudra rentrer chez soi avant la nuit) Voir*

aussi à *sé*

sabâ : dépouiller un animal de sa peau. Cette opération concernait surtout les lapins et cela consistait à inciser la peau vers les pattes arrières et à la retrousser à partir de là. Puis, d'une traction vigoureuse on arrachait l'ensemble de la peau en la retournant vers la tête près de laquelle on la détachait définitivement. Voir à *pè**

chêlê sâse me sabe la goule (Cette sauce me pèle la bouche) signifiait que le plat incriminé était trop épicé ou trop chaud.

i é fumé une viörche ê avoure la l(éin)ge me sabe (J'ai fumé une tige de clématite et maintenant la langue me brûle) qu'on ne s'y trompe pas ça vaut bien le tabac et ça ne contient pas de nicotine. Voir *viörche*

Ce mot semble proche du provençal ancien sabar (frapper une branche pour en retirer l'écorce), ce que notre patoï exprime avec tanâ dans tane tane boi d'ouzane voir ouzane (Buis) ou subiê (Sifflet).

D'ailleurs LALANNE dit « sabe sabe bois d'ouzanne. »

sabarin masculin : chausson.

*sabarin an pè** (Chaussons en cuir souple) assez légers, portés *dan lé bö* (Dans les sabots et surtout les sabots de bois). Mais *lé vieu* avaient conservé l'habitude de marcher *a pé kalê avêk une pounyaille de f(éin) ou bé de paille dan lô bö* (Pieds nus avec une poignée de foin ou de paille dans leurs sabots)

sabin masculin : savon.

sabounâ : savonner. *louizête* dit bien aussi *sabin* mais elle dit *savounâ* pour savonner. Elle disait aussi *savounête* pour savonnette que, petit enfant, je n'ai pas connue.

Chez nous on ne connaissait que le savon de Marseille, puis au cours de la guerre, quand il vint à manquer, ma mère se procura des cristaux de soude ou de carbonate de soude qu'elle faisait bouillir longuement avec de la graisse de porc. Cela donnait un savon brunâtre et fort puant mais efficace.

Au collège j'appris à connaître la savonnette car, sur la liste imprimée de notre trousseau obligatoire, elle figurait en bonne place. Seulement c'était encore la guerre et ma savonnette contenait peu de savon et une forte quantité d'une argile verte mêlée d'un parfum de mauvais lavandin qu'on retrouve aujourd'hui dans les produits ménagers.

À chaque fois que je sens cela je revois les petits matins d'hiver, dans le grand dortoir du collège où le vent passait par les fenêtres disjointes, avec une cinquantaine de gamins qui se frictionnaient dans cette odeur (quand les tuyaux des lavabos n'étaient pas gelés !)

sabö féminin : toupie en bois dur avec une pointe métallique. On l'entourait d'une ficelle avant de la lancer vigoureusement vers le sol, pointe en bas. La ficelle se déroulait entraînant la toupie qui se mettait à tourner. Alors les virtuoses fouettaient la toupie en rotation avec la ficelle qui s'était libérée, la faisant tourner si vite qu'elle émettait un ronflement.

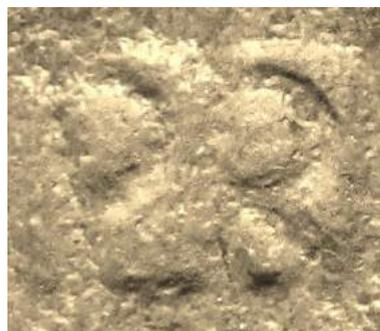
sabötâ masculin : sabotier, fabricant de *bö de boi* (Sabots de bois)

Le sabotier faisait le sabot dans une seule pièce d'un bois de qualité (aulne, hêtre,

peut être aussi orme ou noyer). Il dégagait d'abord la partie externe à l'aide du **parou** ou **pare bö** (Paroir : long couteau avec une forte poignée à un bout et à l'autre un anneau articulé avec un autre anneau fixé sur un lourd billot de bois porté par trois pieds). Tout cela était extrêmement robuste car il fallait appuyer fort pour détacher les copeaux. Le **parou** de l'arrière grand-père fut longtemps utilisé par ma mère pour trancher des betteraves pour ses lapins : grandeur et décadence ! Voir une illustration à **koutè***

Ensuite, avec tout un arsenal de gouges, de vrilles il les creusait presque sur mesure. Car, si le **sabötâ** s'arrangeait pour se fabriquer une réserve d'ébauches de différentes tailles, juste dégrossies, il ne finissait **lé bö** qu'à la commande et après plusieurs essayages. Il faisait aussi des semelles en bois sur lesquels il ajustait ensuite des empeignes en cuir.

*Mon arrière grand-père était sabotier et il nous a laissé ses outils. Il devait aussi rafistoler les tonneaux car il avait les outils pour cela, notamment une belle herminette que nous avons pieusement conservée ainsi que son **acHrè*** (Voir ce mot) qui pouvait aussi être un outil de tonnelier. **acHrè*** était aussi employé pour désigner une courte hachette.*

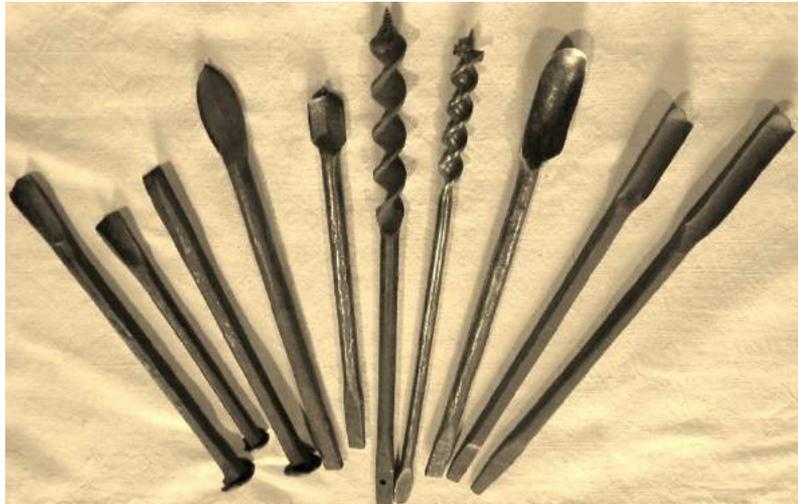


Inscription portée trois fois sur l'herminette, sans doute : P pour Pairault Pierre suivi de B pour Baillier Marie Zénobie, son épouse, vers 1840.

Son atelier était entouré d'étagères sur lesquelles il posait ses outils et où il entreposait les ébauches et les sabots terminés. Mais il gardait un bout d'étagère

destiné à un autre usage. Il était sans doute, comme on disait **un gâ b(éin) de cHé li** (Bien de chez lui, pourvu d'une certaine aisance) car il pouvait s'offrir du tabac à chiquer. Quand il s'était lassé de sa chique, il la posait délicatement sur ce petit bout d'étagère où elle séchait.

Il avait aussi un très bon ami, journalier dans les fermes, et beaucoup moins aisé, qui, de temps à autre, venait bavarder avec lui et récupérer les chiques séchées dont il tirait encore son plaisir faute de pouvoir s'offrir mieux



cheuke z'afouère dê pepé sabötâ

saboulâ : démanger, cuire comme quand on a été en contact avec des orties, ou, si c'est la bouche qui est en cause, brûler comme font le poivre, l'ail etc. **ö me saboule la goule** équivaut alors à peu près à **ö me sabe la goule** (Ça me cuit la bouche. Voir **sabâ**)

i m'an va te saboulâ lé z'orêille (Je vais te froter les oreilles)

sabye masculin : sable.

sabyâ : sabler, épandre du sable.

sabiounou masculin, **sabiounouze** féminin : sablonneux, sablonneuse.

sabiou qui a la consistance du sable, ou qui laisse dans la bouche l'impression de manger du sable. Voir aussi **miJétouze**

sagouniâ : faire un très mauvais travail, travailler sans soin.

sagounyi : travail de très mauvaise qualité, travail salopé.

Ces mots étaient plus utilisés chez **louizête** que **ô linâ** et il était souvent prononcé **sagouinâ** .Il semble avoir été fabriqué à partir du mot : **sagouin** qui, en plus d'un singe, désigne un individu malpropre et peu recommandable.

sagouyâ : remuer vigoureusement quelque chose (mains, pieds, objets variés) dans un liquide, de l'eau le plus souvent. C'était une occupation très prisée par les enfants surtout quand ils pouvaient disposer d'une flaque d'eau où **sagouyâ** aboutissait à disperser la boue créant des nuages, des tourbillons, bref, des choses tout à fait artistiques. Voir aussi **gasouyâ** qui évoque une action identique quoique un peu plus modérée.

sagouyaJe qui se disait aussi **sagouyi** définissait, selon les circonstances, soit l'action de **sagouyâ** soit le résultat de cette action, c'est à dire de l'eau répandue en abondance, là où on ne la souhaitait pas forcément, avec des éclaboussures partout et des vêtements trempés alors, qu'on n'avait justement pas le temps de vous changer.

sak masculin : sac. Voir aussi **pöcHaille**

Un sac avait **une goule** (Une ouverture) et **un chu** (Un fond)

l'hiver é dan n'un sak si l'é pâ a la goule l'é ô chu (L'hiver est dans un sac, si il n'est pas à l'ouverture il est au fond) les temps hivernaux sont durs et inévitables, il y en aura au début ou, sinon, à la fin de l'hiver. C'est la version de chez nous pour : Noël au balcon Pâques aux tisons.

pörtou de sak Pendant les battages on parlait de **sak de bié** Il s'agissait de beaux sacs en belle toile destinés seulement à être utilisés pour le transport des grains de céréales au moment de la récolte. Ces sacs se fixaient à la batteuse qui les emplissait. Ils contenaient entre 80 et 100 kilos de grain. Les jeunes les plus solides les portaient sur leurs épaules jusque dans les greniers. Ces jeunes étaient **lé pörtou de sak** (Les porteurs de sacs) et pour désigner leur poste de travail on disait **être ô sak** (Être aux sacs) Voir **pörtou**

sacHe féminin : grand sac à large ouverture destiné au transport de choses légères (feuilles, balles etc.)

sak a pé masculin (Sac à pieds) : sac molletonné à l'intérieur où on se fourrait les pieds en se mettant au lit, pendant la saison froide. Ma mère en utilisa un en toutes saisons et pendant toute sa vie, aussi, quand je suis parti en pension au collège, elle avait cru bien faire en m'équipant d'un **sak a pé** particulièrement confortable. Hélas, il ne me fut d'aucune utilité car il me fit l'objet de la risée de mes camarades, et des interdictions des surveillants, sous prétexte qu'il fallait forger des hommes dignes de ce nom, résistants et courageux. Moyennant quoi, nous nous sommes tous gelé les pieds au fond de nos lits respectifs, courageux, peut être, mais résistants ?

salâ masculin : salaud, dégueulasse, personnage qui se permet des gestes que la bienséance ne saurait tolérer sans concupiscence. Je n'ai souvenir d'aucun féminin. Voir à **boutike**

salâ : saler **salâ la barJe salâ lé moursè* de görê dan le salou** (Saler le tas de foin, saler des morceaux de viande de porc dans le saloir)

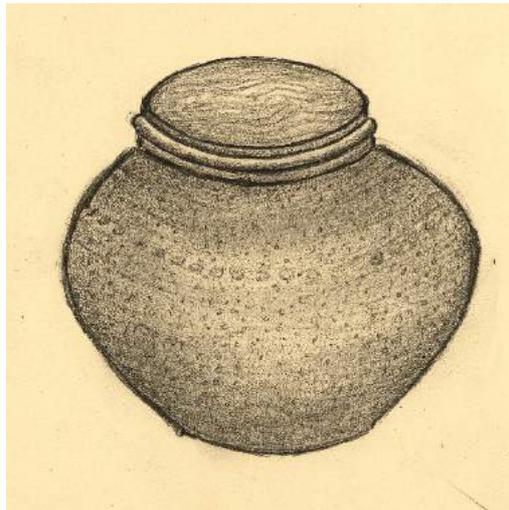
sakâ dans **se sakâ** (Se fourrer quelque part dans un espace réduit). La parenté avec **sak** est parfois évidente.

se sakâ dan sé lésâ (Se fourrer dans ses draps, donc se mettre au lit) On pouvait dire aussi **se müsâ dan sé lésâ** (Se glisser, se faufiler dans ses draps)

Trois verbes permettait de dire : s'introduire dans un espace exigu : **se müsâ** (Se faufiler) donc avec douceur et précaution **se sakâ** (Se fourrer) qui suppose plus de précipitation et de brusquerie et **se kounyâ** (Se cogner : entrer quelque part très vite et brutalement) On ne saurait dire **se kounyâ dan sé lésâ** mais il pouvait arriver qu'on dise **la treu va se kounyâ dan son teu** (La truie va se précipiter dans son toit) surtout si vous l'avez poursuivie. Mais si vous l'aviez reconduite tranquillement et gentiment, vous auriez pu dire **la treu va se müsâ dan son teu** (La truie va se glisser dans son toit)

Bien que d'un usage moins fréquent, il y avait aussi dans le même sens **se bourâ**

salou masculin : saloir. Les nôtres étaient de grands récipients en grés, superbement vitrifiés à l'intérieur, de 60 à 80 centimètres de haut, pour un diamètre de 40 à 50 centimètres.



On y conservait de la poitrine et des jarrets de porc, dans une saumure concentrée de sel marin gris, avec beaucoup de sel non dissout en excès. Cette viande constituait notre **salé** (Petit salé) Son lard restait délicieux, mais, à la longue, les protéines du maigre étaient irrévérablement modifiées et restaient coriaces, même à la cuisson. En plus, c'était trop salé mais il fallait bien le manger en attendant que le porc suivant fut gras. Voir **sâ** (Sel).

san masculin : 1° : sang. **ö fö mètre de kouté le san dô görê pěr lé boudin** (Il faut mettre de côté le sang du porc pour les boudins).

ö m'a tourné lé san (Ça m'a tourné les sangs) ça m'a causé une vive émotion. On disait aussi **ö m'a fouê tournâ lé san** (Ça m'a fait tourner les sangs) Dans ces différentes expressions il apparaît que le porc n'avait qu'un sang alors que les humains en auraient eu plusieurs

dô san macHè (Du sang meurtri) zone de peau bleu violacée, voire noire à la suite d'une contusion. En français on peut dire un bleu, ou une ecchymose. Voir **macHâ**

2° : **un san** masculin : une centaine **un san de luma** (Une centaine d'escargots)

une pöcHaille d'un san (Un sac de un cent) c'était un sac de 50 kilos, donc cent livres.

sanâ 1° : reprendre, raccommoder. Reprendre les bas était un problème quotidien tant ils s'élimaient vite au talon **sanâ lé cHase de lane ou de kötîn** (Reprendre les bas de laine ou de coton) Voir **rapêtasâ**

sani masculin : partie reprise dans un tissu.

2° : **sanâ lé treu** castrer, pratiquer l'ablation des ovaires, vers l'âge de six mois, des jeunes truies destinées à la boucherie, pour améliorer leur croissance et éviter qu'elles ne soient fécondées par leurs petits camarades dans les toits où tout le monde était réuni. Cette opération se pratiquait directement sur le champ de foire à Saint-Maixent, sans anesthésie, sans asepsie, avec beaucoup de hurlements et toujours sans

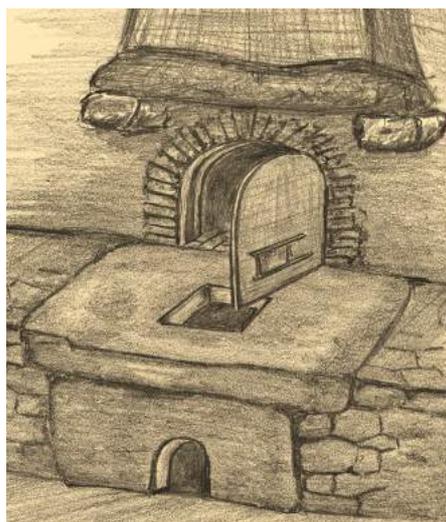
aucune complication. On disait **sanâ** parce que cette opération impliquait une incision de la peau de l'abdomen qui devait donc être recousue à la fin ; une reprise en quelque sorte !

sanbiâ masculin : petit sentier formé à la suite du piétinement répété des hommes et des animaux, qui tasse la terre et empêche la repousse des végétaux. Ils n'avaient que la largeur des pas qui les avaient créés et disparaissaient si on cessait d'y passer, mais certains avaient, à ce qu'on me disait, une ancienneté proverbiale.

sanbianse féminin : ressemblance et surtout aspect, dans l'expression **ö l'a une sanbianse de** (Ça a l'aspect de, ça rappelle) Et ce n'était pas toujours flatteur quand on utilisait cette formule pour décrire une de vos œuvres. Mes premiers essais en ébénisterie me valurent ce commentaire **ö y arê bé cHeuk sanbianse mê i sarê pâ dire a dêk** (Il y aurait bien quelqu'aspect de quelque chose, mais je ne saurais pas dire à quoi) Qu'on me permette de taire le nom du perfide qui m'asséna ce jugement par ailleurs assez mérité.

sandrâ masculin : cendrier. Comme les cendres de bois étaient très utilisées, surtout pour les lavages, on les récupérait soigneusement dans des cendriers : il y en avait trois principaux.

1° : Il y en avait un devant **la goule dô four** (La gueule du four), situé sous **la dorne dô four** (Le plateau du four, grande pierre plate située devant la gueule du four, sur laquelle on déposait les choses cuites ou à cuire) Juste devant la gueule du four, cette pierre était percée d'un trou carré qui permettait d'accéder à l'intérieur d'une petite cavité en maçonnerie. Une pierre spécialement taillée pour cela bouchait ce trou, on l'enlevait quand on sortait les cendres du four pour les faire tomber dans cette cavité et il y en avait beaucoup car il fallait brûler plusieurs fagots pour chauffer le four. Sur le devant, et en bas, une ouverture permettait de récupérer les cendres. L'ensemble constituait **le sandrâ**



2° : Il y avait aussi un cendrier à peu près identique sous le **pötaJâ** .

3° : Enfin sous le **fouJâ** (Le foyer de la cheminée, là où brûlait le bois) il y avait une plaque épaisse en métal. Elle était amovible et elle recouvrait une cavité occupée par un tiroir métallique dans lequel on pouvait faire tomber les cendres pour les

récupérer facilement ensuite.

sanisin masculin : Sénéçon, *Senecio vulgaris*, Composées. C'est une petite plante annuelle qui dépasse rarement 30 centimètres de haut. Peu après sa germination, toute petite encore, elle commence à fleurir et à produire une profusion de graines dont certaines peuvent germer sans délai, et, comme elle préfère les guérets, elle finit par être un tantinet envahissante dans les jardins et autres champs cultivés. Mais il lui sera beaucoup pardonné, d'abord, parce que ses capitules de fruits surmontés d'aigrettes blanches lui donnent des airs sympathiques de petits vieux (*Senex d'où Senecio et donc sanisin*) De plus, ils fournissent une nourriture abondante aux petits oiseaux des champs ou des volières. Enfin, la plante entière était récoltée pour les lapins qui en raffolaient.

sanséman : quasiment, pour ainsi dire.

santir 1° : sentir. *tu san bé bin anë* (Tu sens bien bon aujourd'hui) parce que ça n'était pas tous les jours pareil ?

le san bin Le sent bon, masculin, était la dénomination de l'Eau de Cologne.

santiman masculin : perception des odeurs ou des goûts, surtout utilisé quand un rhume, par exemple, effaçait les perceptions de ce genre. *i é pu de santiman* ou encore *i é perdu le santiman* (Je n'ai plus ni goût ni odorat, ou encore : j'ai perdu le goût et l'odorat)

Certains l'utilisaient aussi dans le sens d'odeur. *ö l'a b(éin) dô santiman* (Cela a beaucoup d'odeur)

LALANNE dit que ce mot exprime l'idée d'avoir une odeur forte.

2° : présager, laisser deviner *ö i santirê* (Ça y sentirait) signifiait que certains signes annonçaient qu'une chose devenait probable *krê tu k'i alon avâ une anaille mouyasouze ? ö i santirê* (Crois-tu que nous aurons une année pluvieuse ? Ça y sentirait)

san'yâr masculin : serpent de grande taille qui grimpe volontiers dans les buissons. Il peut être agressif et mordre cruellement, même les humains. Les étymologistes patoisants prétendent que son nom témoigne de sa taille remarquable, en effet *san'yâr* serait une adaptation de : cent yards, (curieux mélange franco-anglais) ce qui est quand même lui faire beaucoup d'honneur ! Enfin, si grand qu'il fut, peu de gens l'avaient vu. Pourtant des camarades de l'école communale, dignes de foi, m'ont assuré qu'ils connaissaient quelqu'un qui prétendait l'avoir aperçu.

L'émotion consécutive à une rencontre inopinée aidant, plusieurs couleuvres pouvaient prétendre au titre de *san'yâr*

1° *Coluber viridiflavus*, nommée en français Zaménis.

2° *Coluber longissima*, notre Couleuvre d'Esculape, qui dépasse les deux mètres et grimpe facilement dans les buissons pour dénicher des oisillons.

3° Notre bonne Couleuvre à Collier, *Natrix Natrix*, dont les femelles peuvent dépasser deux mètres, mais on la voit plus souvent sur le sol et dans les milieux aquatiques ou humides que dans les buissons.

Ne pas confondre avec *s(éin)yâ*

sany'in masculin Cornouiller sanguin, *Cornus sanguinea*, Cornacées ainsi

nommé à cause de la couleur de son écorce quand elle est jeune. C'est un arbrisseau qui peut atteindre plusieurs mètres de hauteur, assez envahissant par ses multiples rejets ou ses marcottes. Ses petites fleurs blanchâtres, à quatre pétales pointus, donnent des petits fruits rouges, puis noirs, qui restent toujours amers.

Ses feuilles sont tout à fait caractéristiques avec leurs nervures exactement opposées qui convergent vers la pointe apicale de la feuille. Elles ont aussi une caractéristique fort amusante : si on les casse perpendiculairement aux nervures avec quelques précautions, on peut arriver à séparer les deux moitiés de la feuille sans que les fibres des nervures soient rompues. Et on voit alors la demi-feuille, côté extrémité, qui pendille non loin de l'autre, sans qu'on puisse apercevoir les fins filets fibreux qui les unissent.

Les vieux Cornouillers prennent une écorce brune avec l'âge. Le bois dur et compact convient pour la vannerie, c'est pourquoi on conservait dans les haies des touffes régulièrement taillées pour produire de beaux rejets.

BONNIER cite un de ses noms vernaculaire : Bois punais, à cause de l'odeur nauséabonde de ses racines. Je n'ai pas eu la curiosité de vérifier.

sanzër'ye ou **sandrë'e** féminin : petits oiseaux et particulièrement les mésanges.

sanzëloire féminin : piège pour les petits oiseaux qui pouvait être constitué, selon les coutumes locales, soit par une cage en vannerie sur le modèle du **bou de chu**, soit par des systèmes de lacets, de nœuds coulants, souvent en crin de cheval.

sarâ dans **tu sarâ** (Tu sauras), de **savâ** (Savoir).

tu sarâ était souvent utilisé pour souligner les propos que l'on allait énoncer, afin d'inviter fermement son interlocuteur à les écouter et à les garder en mémoire. Par exemple, quand il s'agissait d'une vérité constante et avérée ; ainsi, ma mère qui ne plaisantait pas avec la bonne éducation, nous répondait quand nous la taquinions au sujet de quelques pets qui flottaient dans l'air **tu sarâ k'i ne pête Jamoué** (Tu sauras que je ne pète jamais)

C'était une expression utilisée pour mobiliser l'attention quand on inculquait des principes de morale courtoise **tu sarâ k'on dê t'ékoutâ lé vieu** (Tu sauras qu'on doit écouter les anciens) retenir et prendre en considération leurs propos.

C'était aussi un conseil qui accompagnait une sanction **tè* de m(éin)me tu sarâ k'ö fô ke tu te téze** (Tiens ! Ainsi tu comprendras qu'il faut te taire) accompagné éventuellement d'une chiquenaude au petit bavard impénitent.

*Et louizête garde le souvenir d'un garçonnet, longuement importuné par un petit camarade, qui, lui ayant asséné un coup de bâton entre les oreilles, ajouta **avoure tu sarâ ke cheu é l'épine nègre** (Maintenant tu sauras que ça c'est de l'épine noire) c'est-à-dire du prunellier dans lequel on coupait des bâtons particulièrement solides et souvent nouveaux)*

sârâ Quand il s'agissait d'objets ménagers (Vaisselle, linge, etc.) cela signifiait : mettre dans un meuble, ranger dans les armoires **lé lésâ avan b(éin) sêché tu pë lé sârâ dan le kabinê** (Les draps ont bien séché tu peux les mettre dans l'armoire) Mais voir **r(éin)Jâ**

S'il s'agissait de récoltes de pleins champs cela voulait dire : les récolter là où elles avaient poussé pour les ramener à l'abri à la ferme **fô sârâ lé f(éin) i krê k'ö va mouyâ** (Il faut rentrer les foins, je crois qu'il va pleuvoir) Ne pas confondre **sarâ** et

sârâ

sardinâ ou **sarzinâ** : marchand ambulant de poissons avec une des rares automobiles qui circulaient près de chez-nous. Il allait de nuit chercher ses poissons à la Rochelle et les vendait sans attendre au cours de ses tournées dans la campagne
Voir **pouésin**

*Ses sardines étaient particulièrement délicieuses et quand il nous disait « Elles sont fraîches, vous pouvez les manger crues » c'était fête ! Dans son camion non réfrigéré, et sans glace, il conservait ses poissons sur des lits de frondes de fougère Grand Aigle qui contiennent un antiseptique (peut-être même est-ce un antibiotique) qui stabilisait sa marchandise. Il vendait aussi les **Janderme** ou harengs saurs, qui, bien fumés, ne risquaient pas de se corrompre et constituaient un régal avec les haricots secs ou demi-secs. Il avait aussi de la morue presque confite (si on peut dire) dans le gros sel, et du merlu qui était un poisson de luxe réservé pour les jours **voure k'i fazion rigal** (Où nous faisons des repas festifs)*

louizête dit pouésounâ

sargay'in masculin ou féminin ce mot qui qualifie des personnes désordonnées, était utilisé pour apostropher les gens peu soigneux. **ö l'é un vré sargay'in** (C'est un vrai souillon ou une vraie souillon) Ce mot était souvent utilisé à l'égard des femmes, car elles étaient préposées aux choses de la maison (ménage, couture, cuisine, soins aux petits animaux et aux enfants), tâches où le manque d'ordre et de propreté devenait plus vite apparent qu'au cours des gros travaux des champs, le plus souvent dévolus aux hommes.

LALANNE dit sargaille (femme ou fille volage) et sargaillai (s'amuse, folâtrer).

sarkiâ ou **serkiâ** : sarcler, couper les plantes indésirables dans une culture avec une binette.

serkyin masculin : petite binette.

sârô masculin : vêtement de travail, strictement féminin, en cotonnade (vichy) léger, facilement lavable, destiné à protéger les autres vêtements et qui correspond à la blouse.

Ce mot désignait aussi la blouse portée alors par les écoliers, blouses uniformément noires pour tout le monde, sauf pour **le mouêtre** qui avait le privilège de porter une blouse grise, qui n'était pas **un sârô** mais **une blouze** ou, comme **lé vieu** prononçaient **une biouze**

Cette uniformité dans le port du sârô était voulue par nos maîtres, dans le but, hautement proclamé, de "gommer les différences sociales".

sâse féminin : sauce. **sâse a la kouane** (Sauce à la couenne de porc) Voir recette à **kouane** Et aussi **sâse ô luma** (Escargot en sauce) **sâse a la pire** (Sauce avec le foie de porc et, éventuellement si on aime, ce qui est rare, aux poumons de porc) **sâse a la ruêle** Voir **ruêle** Et, bien sûr, **la sâse bianche** (La sauce blanche) de farine et de lait, avec différents légumes etc.

savâ : savoir. À part de menues déformations, dues à l'accent local, sa conjugaison est semblable à celle du français : savoir . Voir cependant **sarâ** .

i sê i savon (Je sais, nous savons) *i savê i savion* (Je savais, nous savions)

i saré i saron (Je saurais, nous saurons)

për ô fouére ö l'arê fiu k'i'ô sayise (Pour le faire il aurait fallu que je le sache)

Le participe passé, pour les pépés était *sayu* ou *sêyu* Ainsi on trouvera *vous z'ô z'avié bé sayu ke l'é t'ê pu de chô minde ? i nin ! ö l'é gran d'ëma Je i arê p'ërtan bé vëyu ke vous z'ô sayisié* ((Vous l'aviez bien su qu'il n'était plus de ce monde : qu'il était mort ? Moi non ! C'est très dommage et j'aurais pourtant bien voulu que vous le sachiez) Mais le monde moderne et *louizête* avaient opté pour *su*

Remarquer aussi la forme interrogative *savâ* (Savez-vous ?) *savâ voure k'ö l'é* (Savez-vous où c'est ?) *savâ chi k'ö l'é* (Savez-vous qui c'est) Pour cette forme voir aussi *dörmâ* .

i ô sê bé (Je le sais bien) sous entendu : ce n'est pas la peine de me le redire et de m'embêter avec ça !

sâze masculin : Saule, *Salix*, qu'on dit aussi *ëziou* ou *ouziâ* pour certaines espèces. Voir *ëziou*

sé 1° : soi. *alâ cHé sé* (Aller chez soi : rentrer à la maison) Se disait aussi *sâ* par exemple *cHâkin cHé sâ* (Chacun chez soi) voir à *sâ*

L'expression *de d'sé* (De soi, de ce côté, de notre côté) semble formée à partir de *sé* contrairement à *de d'lé* (De l'autre côté, plus loin de nous formé avec *lé* là-bas)

2° : *sé* féminin : soif. *la sé ê la fou(éin)* (La soif et la faim)

avâ gran sé (Avoir grand'soif : avoir beaucoup soif) *i é sé* (J'ai soif) *i é pu sé* (Je n'ai plus soif) *avâ pâ sé ? si i é bé un p'ti sé* (N'avez-vous pas soif ? Si, j'ai bien un peu soif)

L'ancien français nous offre seït en 1050, seïz et seïd en 1112 et sei en 1150 ce qui est plus proche de sé que de soif.

3° : *sé* : saint, dans des noms de ville comme *sé mouësan* Saint-Maixent, *sé trëmoi* Sainte-Néomaye *la sé micHâ* la Saint-Michel. dans certains cas, saint se disait aussi *s(éin)* dans *la s(éin) Jan* la Saint-Jean Etc.

4° : dans *i sé* (Je suis) voir : être pour de plus amples détails.

sëcHâ : sécher. *a chô soulail lé f(éin) alon sëcHâ* (Avec ce soleil les foins vont sécher)

ö sëcHe (Ça sèche : il fait sec, le temps est sec) *ö sëcHê* (Il faisait sec) *ö sëcH'ra* (Il fera sec)

sëcHrêse féminin : sécheresse.

sêk masculin, *sêche* féminin : 1° : sec, sèche *cHô tourtè* é bé un p'ti sêk* (Cette tourte est bien un petit peu sèche) ce qui laissait entendre discrètement que les verres étaient vides.

2° : maigre. *t'é sêk këm'un kiouk* ou *t'é sêk këm'un koukou* ou encore *t'é sêk këm'un kö de trike* (Tu es sec, maigre comme un clou, ou maigre comme un coucou, ou sec comme un coup de trique) ce qui exprimait aussi une grande maigreur.

*sëcH'rè** masculin : homme maigre. Il ne me semble pas qu'il y ait eu un féminin.

Au XII^{ème} siècle sëcHâ était encore sechier quand il est devenu sécher.

sëgin masculin, **sëginde** féminin : deuxième, et non pas second ! si on admet que le second est celui qui occupe la deuxième place quand il n'y a que deux personnes, animaux ou choses. Le mot : deuxième n'est pas **patoï**

sëgre ou parfois **sëgre** : suivre.

i sëge tu sëge le ou **a sëge** (Je suis, tu suis, il ou elle suit) **i sëgon** (Nous suivons) **vou sëgé** (Vous suivez) **le sëgan** (Ils suivent)

le sëgê (Il suivait) **i sëgion** (Nous suivions)

i sëgré (Je suivrai) **tu sëgrâ** (Tu suivras) **le sëgra** (Il suivra) **i sëgron** (Nous suivrons) **vou sëgré** (Vous suivrez) **le sëgran** (Ils suivront)

i é sëyu (J'ai suivi)

sëge tu (Suis-tu) **pâ si vite i pë pâ sëgre** (Pas si vite : je ne peux pas suivre). **a chi é t'ail chô cH(ein) chi sëge** (À qui est-il ce chien qui suit) qui nous suit.

ö y'a pâ a le sëgre (Il n'y a pas à le suivre) il est tellement rapide qu'on ne saurait le suivre.

*Ce mot **sëgre** me rappelle un voyage épique à Saint-Maixent avec **sultane** . Mon père s'était foulé une cheville. Craignant une fracture et peu soucieux de se confier à un rebouteux, il avait souhaité aller consulter le médecin de la ville. Ma mère avait dû atteler **sultane** et aider mon père à se hisser dans la voiture d'où il pouvait conduire sa jument avec les guides. Et il avait précisé que je suffirai pour l'accompagner.*

*Il avait oublié un détail **sultane** était douce et gentille, mais un rien capricieuse. Dans nos petits chemins tout alla bien. Mais en arrivant sur la route qui va de Melle à Saint-Maixent il fallait traverser les rails de la voie ferrée du petit train départemental.*

*Les premières fois elle passa les rails sans même les remarquer, puis un jour le tramway arrivait en faisant son bruit de ferraille habituel et le mécanicien qui le conduisait, apercevant un véhicule au croisement, crut devoir faire abondamment usage de son sifflet qui était le même que sur les locomotives des grands trains. À ce bruit **sultane** sauta les quatre fers en l'air et se mit à trépigner si furieusement que mon père eut bien du mal à descendre de la voiture pour la prendre par la bride et l'apaiser.*

*Et, depuis ce jour, **sultane** se refusait toujours à franchir les rails même si aucun train n'était en vue, si bien qu'en temps ordinaire, mon père descendait de voiture, la prenait par la bride et, de cette façon, elle voulait bien traverser.*

*Cette fois encore elle stoppa pile, devant les rails. Mon père entreprit de descendre mais sa douleur lui fit faire la grimace et il s'avisa de ma présence. Je conduisais souvent **sultane** pendant certains travaux agricoles et elle pourrait probablement accepter de me suivre. Je descendis parfaitement confiant et pris la jument par sa bride et l'invitais à me suivre en la tirant. Mais elle resta piquée devant ses rails et plus je la sollicitais plus elle allongeait sa tête, puis son cou, si bien que je commençais à avoir l'impression d'étirer un animal en pâte à modeler. Je lui secouais le mors en l'invectivant : rien à faire ! Elle se mit même à trembler, et quand on est petit et qu'on tient au bout du bras un grand cheval qui tremble, on croit sentir trembler la terre entière.*



Évidemment le **châr a ban** et mon père, qui est dedan, s sont flous et "bougés" parce que **sultane** piaffait sur la pointe de ses sabots, mais allez donc faire poser **sultane** !

Cela dura sans doute un petit bout de temps car mon père, qui n'était guère patient, se mit à crier **i m'an va te la fouère sêgre mâ bé tou** (Je m'en vais te la faire suivre, moi, bientôt) Alors, je ne sais pas si la jument avait un vocabulaire suffisant pour comprendre ce que signifiaient ces paroles et ce qui lui pendait au nez, ou si la voix de son maître la rassura, toujours est-il qu'elle se mit à démarrer et même, ayant franchi un rail, elle prit son petit trot, si bien qu'après plusieurs mètres il me fallut la lâcher. Heureusement mon père avait repris les rênes d'une main ferme. Il la fit stopper pour que je remonte à côté de lui et je n'étais pas tout à fait serein car je pensais au retour. Mais de lui, je n'ai aucun souvenir : ça avait dû bien se passer.

En ville, le médecin habitait une belle demeure, au fond d'une vaste cour à laquelle on accédait par un grand porche. C'est dans cette cour que nous attendîmes, **sultane** et moi, pendant le temps que dura la consultation. Dans son impatience, **sultane** que j'étais censé tenir, m'en fit faire plusieurs fois le tour, tout en broutant les fleurs des massifs..

sêille féminin : seigle. C'était la céréale miracle et bonne à tout faire. Très rustique, elle s'accommodait des sols pauvres, voire arides, et elle était indiquée pour la mise en culture des terres neuves où les autres céréales plus fragiles ne résistaient pas. Ses grains permettaient de faire un pain gris très rafraîchissant (et même du pain d'épice) Après fermentation avec des baies de genévrier, elle nous aurait permis de préparer le genièvre, mais nous n'avions ni les genévriers ni la recette.

Alors il nous suffisait qu'elle soit excellente pour l'alimentation animale.

La paille de seigle est la plus belle qui soit : lisse, résistante et ne moisissant pas facilement. Elle était tout indiquée pour faire des liens pour le palissage des arbres fruitiers, l'empeilage des chaises et certaines formes de vannerie comme les **palisin** (Corbeilles) les **bournye** (Récipient pour la conservation des fruits séchés) des paillassons, des chapeaux (et même, dans certaines régions, les couvertures de toitures des petits bâtiments)

On l'utilisait aussi pour garnir les **payase** (Les sommiers ou matelas de nos lits) Malgré tout cela, dans mon enfance, on en cultivait déjà moins sauf dans le **mélö** (Méteil)

s(éin) : 1° : sien. *le s(éin)* masculin *la sêne* féminin : le sien, la sienne.
Voir *m(éin)*

2° : sain, le mot était peu employé en *patoï* sauf en ce qui concerne certaines blessures, quand on disait *ö l'é pâ s(éin)* (Ce n'est pas sain) on constatait que la plaie était en train de s'envenimer.

Je n'ai jamais entendu employé *s(éin)* pour qualifier une nourriture ou une substance quelconque. Nous mangions les produits de nos fermes, et les pesticides n'avaient pas encore pénétré nos campagnes, il n'y avait pas de liquides pour la vaisselle ou le lavage du linge à part le savon et les cristaux de soude.

s(éin)kanê . Ce mot un peu mystérieux qui signifie : en bonne forme, en bonne santé, bien de sa personne, a suscité beaucoup d'interprétations.

D'abord on peut imaginer qu'il désigne quelqu'un de joyeux, resplendissant de santé comme un kanê (Un caneton) Voir à suin Quoi de plus rayonnant de bonheur et de santé en effet que ces petits animaux qui trouvent une nourriture abondante et délectable en pataugeant dans la boue et le purin, d'où s(éin)kanê sain caneton.

On peut aussi imaginer avec BEAUCHET-FILLEAU que ce serait une association de sain et de net avec un k au milieu pour en faciliter la prononciation. Il est aussi possible que cela soit dérivé de l'é ösi s(éin) ke nêt' (Il est aussi sain que net) mais je n'ai aucun souvenir de ösi pour : aussi. Cela donnerait donc : autant en bonne santé que pur dans ses pensées et dans son allure.

Enfin, le rapprochement avec kanê (Caneton) ne pouvait manquer de tenter ceux qui prononçaient ces mots. La phrase traditionnelle était l'é bé s(éin)kanê ou l'é bé sinkanê (Il est bien .etc...)

s(éin)f(éin) masculin : Sainfoin, ou Esparcette, ou Crête de coq, *Onobryhis sativa*, Papilionacées. C'est une grande plante qui dépasse facilement 60 centimètres de hauteur, avec des feuilles pennées ayant jusqu'à 30 folioles et de longues inflorescences indéfinies en grappes serrées, de nombreuses fleurs roses ou blanches veinées de nervures plus foncées tirant sur le rouge. C'est une plante vivace qui s'est souvent échappée des cultures pour se naturaliser.

Très vigoureuse, elle peut pousser même sur des sols crayeux, peu fertiles, qu'elle améliore car elle est capable de les enrichir en nitrates qu'elle fabrique en fixant l'azote atmosphérique, comme bien d'autres Papilionacées. Elle est une des plus efficaces dans ce domaine. On peut en obtenir deux récoltes par an et, de plus, elle est très mellifère : elle servait à produire les célèbres miels du Gâtinais.

s(éin) Jan : Saint Jean. La Saint Jean, qui correspond à la Saint Jean-Baptiste, le 24 juin, est le moment où les jours vont commencer à diminuer, ce qu'on célèbre encore de nos jours par la cérémonie païenne des feux de la Saint Jean. Il a été question de cette date à *sé* et à *fouanye* .

s(éin)yâ ou plus rarement *san'yâ* masculin : sanglier, il n'y avait pas de mot pour désigner la laie, sans doute parce qu'elle est difficile à distinguer de son mâle.

Dans mon enfance j'en ai rencontré deux fois. Mon voisin le Braconnier qui les nommait gôrê (Cochon) sans doute à cause de cette tradition qui voulait qu'on ne nomme jamais explicitement son gibier, assurait qu'ils passaient entre notre village et la forêt de l'Hermitain pour de mystérieuses migrations vers d'autres massifs boisés

ou attirés par les rares **néde** (Petites zones humides) de chez nous. Comme je ne les voyais jamais je ne le croyais guère.

Un hiver, pendant un petit matin de brume silencieuse et glacée, je longuais une haie toute blanche en admirant ses longs cristaux de givre quand, soudain elle vola en éclats pour livrer passage à une énorme bête hérissée, noire et rousse, qui me parut tellement plus haute que moi. Elle continua son chemin en trotinant calmement sans paraître me remarquer et je restais un petit moment immobile, figé, autant de surprise que de peur. Je rentrai ensuite bien vite au village pour raconter cette aventure, mais je ne suscitais qu'un intérêt poli : sans doute étais-je le dernier à avoir fait une telle rencontre.

La seconde fois, au cours d'une promenade, je m'enfonçais entre les fourrés en arrivant dans la forêt de l'Hermitain. Notre chien de berger Médor, qui m'accompagnait toujours au cours de ces voyages, car c'était la condition que mes parents mettaient pour m'autoriser à aller en forêt, s'y était enfoncé peu d'instants auparavant. Soudain, j'entendis une série d'aboiements précipités, suivis d'un fracas de branches froissées et brisées. C'étaient des animaux roux, plus petits que le premier que j'avais vu. Il me sembla qu'il en jaillissait de partout autour de moi. Avant que je ne sois revenu de ma surprise, tout avait disparu et je n'entendais plus au loin que les abois de mon chien, qui ne me rejoignit que bien plus tard dans la soirée, pendant que j'attrapais des écrevisses dans le ruisseau qui traverse ce bout de forêt. Il arriva hors d'haleine et s'enfonça dans le ruisseau jusqu'au ventre en lapant l'eau devant lui. Nous rentrâmes quand il eut retrouvé son souffle.

Dans les deux cas j'avais eu le sentiment d'avoir côtoyé un monde qui n'était pas le mien et dans lequel on ne m'avait pas remarqué.

s(éin)yâ ressemble à l'ancien français porc saingler de 1265 ou encore au provençal du XIII^{ème} siècle porc cengla. Ne pas confondre **san'yâ** avec **san'yâr**.

sëJâ : moissonner. **lé Jêne** disaient **métivâ** et **lé vieu** disaient **sëJâ** donc pour les premiers, moisson se disait **métive** et pour les seconds **sëJri**

sëJou ou **métivou** : moissonneur d'autrefois et de maintenant.

sëJâ semble venir du latin seges qui signifie soit terre ensemencée, soit champ de blé, soit blé sur pied ou moisson sur pied. Voir **fërman** blé et **métive**

sêk masculin **sêHe** féminin : sec et sèche

trouvâ le sêk (Trouver le sec) On entendait dire cela au cours des années de sécheresse où la terre arrive à se dessécher jusqu'à une profondeur considérable. Et dès qu'une pluie survenait tout le monde essayait de bêcher ou de labourer, car ces travaux avaient pris du retard. Si les pluies n'avaient pas été assez abondantes les instruments rencontraient la zone sèche en profondeur, ce qui conduisait à faire du mauvais travail. Alors les gens se plaignaient en disant **i trouve kôre le sêk** (Je trouve encore la zone sèche)

sëkouëyâ : secouer. Déjà **lé Jêne** disaient plus souvent **sëkouâ** pourtant **sëkouëyâ** donne une bien meilleure idée de l'acte que **sëkouâ** trop sec et trop bref !

1° : secouer. **ö fô sëkouëya lé prunâ pèr fouère cHeure lé prune** (Il faut secouer les pruniers pour faire tomber les prunes)

2° : réprimander quelqu'un pour le stimuler dans son travail et, à la limite, joindre quelques gestes agressifs aux paroles **si tu rêste a r(éin) fouère tu va te fouère sëkouëyâ** (Si tu continues à ne rien faire tu vas te faire secouer) les puces ! On disait

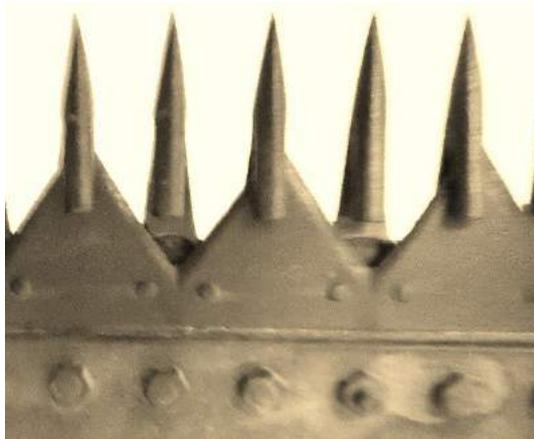
aussi *tu va te fouére sourJi* voir à *sourJi*

3° : éprouver ou affecter, en parlant d'une contrariété ou d'une maladie *cHèle anrumure t'a sĕkouÿé* (Ce rhume t'a perturbé, t'a fatigué)

sĕkouÿillé masculin, *sĕkouÿaille* féminin, selon le cas : secoué, réprimandé, affecté, perturbé.

une sĕkouÿaille féminin : une correction.

sĕksyin féminin : ce mot désignait les dents de la scie de faucheuse. Cette dernière était composée d'une barre métallique, plate, assez étroite et longue de un mètre, peut-être 1 mètre cinquante, sur laquelle étaient rivées des dents triangulaires dont deux côtés étaient particulièrement coupants.



On les aiguisait avec une meule spéciale et on pouvait aussi les remplacer quand elles étaient cassées, en coupant les rivets qui les fixaient. Elles étaient faites d'un acier très dur et assez cassant et la rencontre d'un caillou leur était souvent fatale. Voir *fôcHeuze*

Les dents des autres scies étaient nommées dan (Dents) mais celles de la faucheuse étaient des sĕksyin et même, souvent, dô sĕksyin de fôcHeuze peut-être par transformation du français section, soit parce qu'elles étaient des éléments d'un ensemble, soit parce qu'elles avaient pour action de couper (sectio : action de couper, en latin)

sĕlâ et souvent *s'lâ* masculin : cellier, local aménagé pour conserver des aliments, du vin etc.

C'était, chez nous, une pièce basse, bien fraîche, avec un sol en terre battue dans une dépendance attenante aux écuries. La pièce était saine, parce que c'était une ancienne maison d'habitation abandonnée après que ses propriétaires aient fait construire notre maison, plus grande, plus aérée et mieux éclairée. Elle n'était pas en sous-sol comme une cave, mais en contrebas de la cour et surmontée de greniers à grains plus importants qu'elle. Elle contenait un broyeur aux mâchoires redoutables, destiné à écraser les pommes pour faire le cidre, ou la vendange pour faire le vin. Elle contenait aussi la prâse (Le pressoir) et tout ce qu'il fallait pour laisser fermenter le vin et le cidre et pour les conserver.

On y conservait aussi les pommes de terre, bien que ce fût une hérésie, car tout le monde savait bien que les pommes de terre qui, éventuellement pourrissaient,

émettaient des odeurs méphitiques assez pernicieuses pour s'infiltrer à travers le bois des barriques et des tonneaux et gâter notre vin qui n'avait pourtant pas besoin de cela.

On y stockait aussi **lé salou** (Les saloirs) en grès contenant la viande du cochon salée.

On y entreposait les fruits frais en cours de consommation etc.

sêlâ masculin : terre argileuse rougeâtre, bonne terre à châtaignier. On la malaxait longuement avec un peu d'eau pour la fluidifier en une pâte onctueuse à laquelle on incorporait du sable pour en faire un excellent mortier de maçonnerie. Ça revenait beaucoup moins cher que les mortiers de chaux ou de ciment et, bien que facilement altéré par les fortes infiltrations d'eau, cela donnait des **murâille ô sêlâ** (Murs au mortier de terre) solides, comme ceux de notre maison actuelle, vieille de plus de deux siècles. Voir **nouziatè**

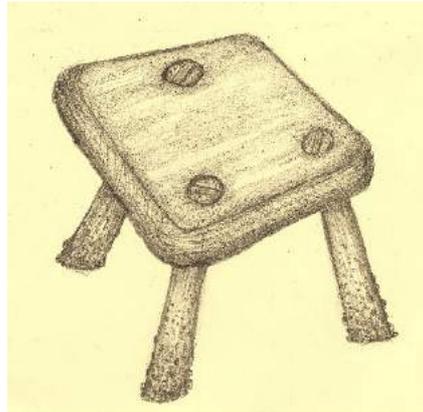
sêlâ c'est sans doute le verbe sceller, qu'on l'employait surtout dans le sens de clore, le plus hermétiquement possible, les pots de certaines conserves et tous les pots de confitures.

sêlâ lé konfiture (Sceller les pots de confitures) Voici comme il convenait de procéder : une fois le pot rempli de confiture encore chaude, déposer directement sur celle-ci un papier blanc imbibé d'eau de vie, coiffer le pot avec 2 ou 3 épaisseurs de papier journal rabattues le long du pot, puis ficeler avec un bracelet en caoutchouc fabriqué en découpant une chambre à air hors d'usage. Procéder à l'ablation des coins disgracieux du papier journal.

sêlâ lé gratin (Sceller les pots de rillettes) mettre en pot les rillettes chaudes, juste cuites et les recouvrir d'une bonne couche de saindoux fondu, puis étaler sur celle-ci, dès qu'elle s'est figée en refroidissant, du gros sel gris, enfin fermer le pot avec un linge bien ficelé. Le saindoux était récupéré quand on mangeait les rillettes, pour être utilisé comme matière grasse culinaire ou pour être dégusté au petit déjeuner sur **lé routi** (Tranches de gros pain grillées au feu de bois)

Ces systèmes avaient une efficacité limitée et souvent une couronne de moisissures se formait, à la longue, à la périphérie des pots. Il suffisait de l'enlever et de consommer ce qui paraissait encore sain. En ce qui concerne les rillettes, plusieurs personnes, dont mon oncle **rêné mên'inkye** n'en faisaient aucun cas et mangeaient les moisissures avec le reste. Après tout les moisissures des rillettes sont peut être à ranger parmi les champignons comestibles ?

sêle féminin : tabouret formé par une planche épaisse dans laquelle était insérés trois pieds obliques. Voir **troipé** Il était utilisé au cours de la traite des vaches car pour les chèvres qui étaient plus petites **lé fumêlè étian chupaille** (Les femmes étaient accroupies)



Donc, la **sêle** était posée presque sous le ventre de la vache, et la personne qui venait traire s'y asseyait de manière à ce que le **pörniâ** (Petit seau), qu'elle tenait entre ses genoux soit exactement sous la mamelle. Le trayeur ou la trayeuse, avait apporté un peu d'eau dans son **pörniâ** dans laquelle elle trempait ses mains pour nettoyer les trayons en les massant. Puis l'eau était jetée sur la litière parmi les bouses et la traite commençait et le lait remplaçait l'eau dans le seau. En été, saison où pullulaient les mouches, on devait attacher la queue de la vache pour éviter de la recevoir dans la figure. Voir **émoucHayâ**

. Puis, comme la traite durait longtemps, la trayeuse, dodelinant de la tête, finissait par poser son front sur le flanc tiède de l'animal pendant que ses mains continuaient à s'activer à un rythme régulier et soutenu, comme une mécanique bien réglée.

semane féminin : 1° : semaine . **ö f'dra bé kintâ la semane** (Il faudra bien compter la semaine) il faudra bien attendre une semaine pour que les choses se produisent. Ce qui se disait aussi **ö f'dra bé kintâ huit jou** (Il faudra bien compter huit jours) .

2° : Les choses en rapport avec la marelle, peut être le jeu lui même, et surtout le dessin qu'on traçait sur le sol de poussière, de sable et de graviers de nos cours d'école avec un talon de chaussure et qui représentait, avec 6 ou 7 carrés et un mi-carré mi-rond pour le dimanche, le plan d'une semaine. Le caillou plat, qu'on poussait avec le pied sur ce dessin, portait le nom de **palê** . Tout ça, c'était la marelle que les filles nommaient tour à tour **la semane** ou **le palê** . C'était le jeu des filles. Les garçons y auraient bien été admis, mais la manière de jouer, de pousser le caillou à cloche pied, le parcours plein de symboles, les incantations à ne pas oublier, tout cela avait des airs mystérieux de sociétés secrètes qui décourageaient les curieux et préservait la tranquillité du monde féminin.

sënâ : semer.

sën'ri féminin : semailles.

sëmoir masculin : appareil traîné par un cheval pour semer particulièrement les céréales. Il était composé d'une longue trémie horizontale reliée à une douzaine de tuyaux, terminés chacun par un petit soc double qui déposait la graine en terre. Un système solidaire des roues assurait une distribution régulière des semences.

sënoir (avec un **n**) masculin : la poche ou le **bisak** du semeur, suspendu sous son bras gauche, pour lui permettre d'y puiser de la main droite, prendre le grain et le lancer d'un large mouvement semi-circulaire (le Geste auguste du Semeur, dit le poète) mais seulement pour de petites surfaces, à mon époque.(*Les gauchers devaient*

savoir utiliser leur main droite et réciproquement, personne n'en était traumatisé) Ce dispositif servait à **sĕnâ a la volaille** (Semer à la volée)

sĕnou masculin : semeur. Il n'y a pas de féminin car les dames ne semaient que pendant les guerres.

sĕnĕle féminin : Cenelle, fruit de l'Aubépine, *Crataegus oxyacantha*, (fruits rouge orangé, feuilles à lobes larges à divisions peu profondes) ou *Crataegus monogyna*, (fruits orangés, plus gros, feuilles à lobes étroits, profondément incisées et blanchâtre en dessous) ou *Crataegus flava*, (fruits jaune selon DELASTRE)

kant'ö ya tou py(ĕin) de sĕnĕle l'iver sera lin ê frĕ (Quand il y a beaucoup de cenelles l'hiver sera long et froid) car Dieu prévoyant cette calamité (puisque c'est lui qui l'a programmée) pense qu'il lui faudra, "aux petits des oiseaux, donner la pâture". Bien sûr, il aurait aussi pu faire que l'hiver soit plus clément, mais les gens de chez nous étaient friands de tels signes, voir **plase** (Les peaux d'oignons) et **dĕvĕtâ** (Perturber) censés annoncer le temps à venir, alors qu'ils sont les traces du temps passé.

sĕnye nâ : Saigne nez : Achillée millefeuille, *Achillea millefolia*, Composées .

Les feuilles de la plante, enfoncées dans le nez, étaient réputées provoquer des saignements, ce qui est étrange de la part d'une plante dont l'extrait est antihémorragique. Il s'agit sans doute d'une action mécanique que l'extrait ne produit pas.

Elle doit son nom de : Achillea, au bouillant Achille, qui guérit la blessure d'un de ses copains avec un pansement de cette plante et il n'en fallut pas plus pour établir sa réputation de puissant vulnĕraire. Depuis elle est devenue l'Herbe du soldat, pansement bon marché, disponible sur bien des champs (même de bataille).

Et c'est sans doute parce que ce remède avait été prescrit par Vĕnus qu'on peut aussi l'utiliser contre les gerçures du mamelon du sein.

BONNIER signale aussi le nom vernaculaire de Saigne-nez.

sĕrâ serrer

dĕsĕrâ desserrer.

le dĕsĕre pâ la goule (Il ne desserre pas la bouche) il se tait obstinément.

sĕraille ou **sraille** féminin : soirée et parfois plus précisément dernière période de travail des longues journées d'été, à placer après le casse-croûte. Voir **mĕriĕnaille**

sĕrâze féminin : cerise

Nous ne connaissons pas autant de variétés qu'aujourd'hui. Nous avons :

lé chĕr de piJin (Cœur de pigeons, très grosses, rouges d'un côté, jaune de l'autre et délicieuses)

lé Bigarreau Napolĕon (Pareilles mais plus petites et l'arbre était, en compensation, plus prolifique)

lé yinye (Les guignes) petites et très rouges, acides et devenant plus sucrées sur le tard, elles servaient à faire **lé sĕrâze a l'ô de vi** (Cerises à l'eau de vie) en les conservant dans l'eau de vie avec un sirop de sucre. Les dames les mangeaient et buvaient le sirop en fin des repas de fêtes. Nous, les enfants nous avons droit à une

unique cerise sans le jus qui va avec.

lé kouyoune Jé (Les trompe geai) très parfumées et assez peu sucrées, dont la couleur ivoire était censée dérouter merles, geais et autres volatiles ravageurs. Mais ça ne trompait personne.

sërézâ masculin : cerisier.

sërézaille féminin : terrain planté de cerisiers.

Le mot **patoï** de **sëréze** sonne tout à fait comme le mot latin *cerasus* qui désigne le cerisier, alors que le nom de l'arbre **sërézâ** est plus proche du bas latin du VI^{ème} siècle *ceresium* qui désigne le cerisier.

sëré : serait. Voir **être** (Être)

sëré t'ö (Serait-ce) était une formule souvent employée pour poser une question, solliciter des informations, sans avoir l'air d'insister de manière indiscrete **sëré t'ö kö l'arê ke cheu a méJâ** (Serait-ce qu'il n'y aurait que ça à manger) ça, qui n'est pas beaucoup et guère appétissant !

sëré t'ö ke t'arê ke cheu a dire (Serait ce que tu n'aurais que ça à dire) qui était une courtoise invitation à fermer sa gueule !

serkye ou **sarkye** masculin : cercle.

serkye de barike (Cercle de barrique) le cerceau qui maintien solidaires les douelles des barriques. Sur les vieilles barriques ils étaient faits d'une tige de bois souple refendu et sur les plus récentes c'était un cerceau métallique.

le serkye ou **sarkye** sans autre précision, désignait un instrument particulier qui permettait de transporter 2 seaux à la fois, sans s'asperger les jambes et les pieds.



Il fallait beaucoup d'eau à la maison pour la cuisine, la vaisselle, la lessive, la boisson des animaux et même un petit peu pour la toilette. Cela impliquait beaucoup de transports depuis la source ou le puits. Les seaux étaient donc portés par deux ce qui était lourd : entre 30 et 40 kilos à chaque voyage et, en plus, cela inondait le bas des jupons, les jambes de pantalons et emplissait les chaussures.

Pour pallier à ces inconvénients on utilisait **le serkye** (Le cercle : souvent un cercle d'une barrique hors d'usage) Les seaux, une fois remplis, étaient posés sur le

sol non loin l'un de l'autre et le serkye était placé dessus, entre les deux anses, de manière à toucher leurs bases. Le porteur se mettait au milieu du serkye et soulevait le tout en prenant une anse dans chaque main. Les anses butaient alors de chaque côté du serkye maintenant les seaux, et leurs débordements, à bonne distance, tout en évitant les efforts qui auraient été nécessaires pour les écarter. En outre, ceux qui sont forts en physique, vous expliqueront que le poids des seaux se trouvait divisé en deux forces perpendiculaires : une qui tirait les seaux vers le sol et une autre qui s'appuyait sur le serkye et qui, du coup, n'était plus à la charge du porteur. Et même quand on n'y connaissait rien à la physique des forces, ça semblait bien moins lourd qu'en l'absence de cet ingénieux système.

sërlâ : traîasser, travailler avec une extrême lenteur, en rêvant, en bricolant à droite, à gauche au lieu de se consacrer à son occupation principale, se consacrer à des tâches sans intérêt parce qu'on n'a pas envie d'aborder le travail qu'on vient de vous confier. Et *ké t'ö ke tu sërle* (Qu'est ce que tu fous !) était une vigoureuse apostrophe qui avait des allures et des effets d'un coup de fouet.

sernuJe féminin : Traînasse, *Agrostis alba*, ou peut être *Agrostis stolonifera*. C'est une Graminée à feuilles plates, avec leur ligule tronquée et des inflorescences lâches blanchâtres ou violacé-rougeâtre de 5 à 15 centimètres. La plante a des tiges en touffes, d'abord rampantes puis dressées. Elle émet une multitude de rejets qui s'enracinent aux nœuds. Elle est très envahissante et arrive à grimper à l'assaut de n'importe quel autre végétal dans son voisinage et, à cause de cela, devient vite nuisible aux cultures. On ne pouvait guère que l'arracher manuellement car, comme elle se casse assez facilement, on en laissait toujours assez pour qu'elle puisse repousser.

POUGNARD dit *Agrostis vulgaris*.

sërounâ : seriner, rabâcher, répéter d'une manière excessive, répéter parce que la personne à qui on s'adresse ne tient pas compte de ce qu'on lui dit,

serpâ masculin : hachoir, sorte de hache à large et lourde lame rectangulaire et sans pointe, qui servait à dépecer le porc ou hacher la viande. Ce **serpâ** était utilisé sur le *bi'yö* version rustique du billot de boucher, qu'on nommait aussi **le soucHin**

serpe parfois **sarpe** féminin : serpe : hache à manche court avec une lame large, pointue et crochue pour couper les branches au cours de la confection des fagots. Sa forme la rendait bien commode pour attirer à soi ce qu'on voulait couper.



la serpe ê sa marke chi étê de l'âtre kouté

Les nôtres, qui devaient être fort anciennes, provenaient de la fonderie Talabot située à Saut du Tarn, un écart de la commune de Saint Juéry, arrondissement d'Albi, spécialisée à cette époque dans la fabrication d'outillage agricole :

Comme on avait dû utiliser ces *serpe* en frappant sur le dos avec un marteau pour refendre des bois, on pouvait voir la trace de ces coups qui avaient écrasé le métal relativement malléable.

serpan ou *serpante* féminin : serpent. Si on disait *une serpan* il s'agissait d'un serpent non identifié.

Nous avons surtout la Couleuvre à collier, *Natrix natrix*. Elle fréquentait volontiers les moissons et se fourrait dans les gerbes dressées en tas dans les champs sans doute à la recherche des petits campagnols. Quand on chargeait ces gerbes sur les charrettes pour les rentrer à la ferme en vue des battages, elles se laissaient glisser de la gerbe que le moissonneur portait au bout de sa fourche et tombaient sans dommage sur le sol ou éventuellement sur les chapeaux ou les épaules. En général, on n'en faisait pas de cas, sauf les femmes parfois.

On parlait aussi d'un redoutable *aspik* venimeux entre tous, qui aurait fréquenté le fond des rivières. Si ce n'étaient pas d'inoffensives couleuvres à collier chassant des têtards ou des petits poissons, ce devait encore être de ces choses fabuleuses, réputées capables de tenir les enfants éloignés des points d'eau dangereux. En tous cas la Vipère Aspic, *Vipera aspis*, étaient absente de chez nous et elle ne fréquente que des lieux secs. Voir aussi *san'yâr* et *vipére*

serpoulâ : provoquer une forte démangeaison, une urtication. *ö me serpoule* (Ça me cuit, ça me démange) *ö serpoule* (C'est urticant) Deux choses surtout étaient responsables de pareils désagréments :

1° : Les orties, qu'il fallait récolter pour faire les pâtées des petites volailles. Voir

mézi .

2° : *lé katapiâme* cataplasmes, fabriqués avec une farine de graines de Moutarde blanche, *Sinapis alba*, et surtout de Moutarde noire, *Brassica nigra*, qui contient une substance nommée *sinigrine*, décomposée, en présence d'eau, par une enzyme contenue dans la plante, pour donner *l'Essence de moutarde* dans laquelle est libéré *un isothiocyanate d'allyle*, puissant rubéfiant. Il suffisait de faire une pâte de cette terrible farine en sandwich entre deux linges, et de l'appliquer chaude pour combattre les inflammations, douleurs diverses, affections pulmonaires, etc. *ö serpoulê ke le diable la pè* virê ô rouJe ê ö fazê m(éin)me cheuke bouyife* (Ça cuisait terriblement, la peau tournait au rouge et ça faisait même quelques cloques)

Heureusement, dans leur désir de bien faire, nos parents administraient *lé katapiâme b(éin) cHâ* (Les cataplasmes très chauds et même brûlants) Or, à des températures supérieures à 50 degrés, *l'essence d'allyle* ne se forme plus et par conséquent, on était bien un peu brûlé, mais on échappait à peu près à la douloureuse cuisson de l'action rubéfiante ainsi qu'aux cloques. Bien sûr on ne nous infligeait pas des cataplasmes au-dessus de 50 degrés, mais on les préparait avec une eau dont la température pouvait être bien supérieure. Ensuite, on les laissait refroidir en tâtant de temps à autre, avec le dos de la main pour trouver la température tolérable.

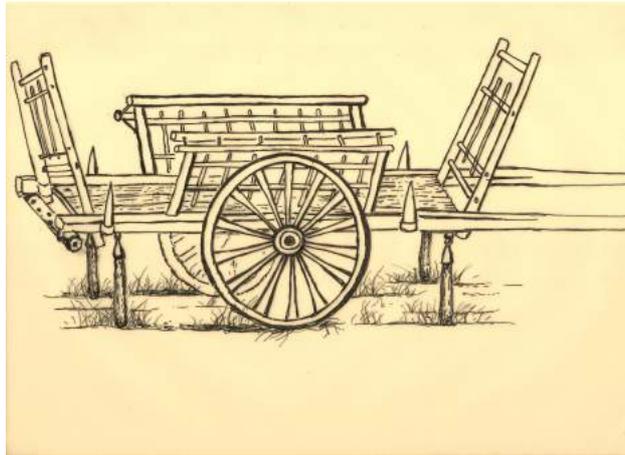
Plus commode à utiliser étaient les "*Sinapismes*" vendus en pharmacie. C'était des sortes de feuilles d'un drôle de carton fabriqué à partir de farine de moutarde noire qu'on appliquait directement sur la peau après les avoir imbibé d'eau chaude. La marque commerciale était "*Les Sinapismes Rigollot*", et ça n'avait pourtant rien de drôle.

La douleur infligée par un médicament était réputée être proportionnelle à son efficacité, sauf pour notre voisin, le bon vieux Docteur qui disait « Il est déjà malade, ne rajoutez donc pas à ses misères » Il n'était pas entendu car ö fô bé fouère cheuk'cHouze (Il faut bien faire quelque chose)

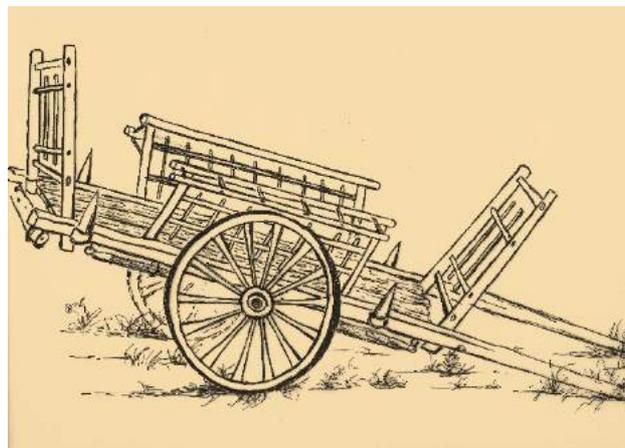
serviable masculin et féminin : utilisable, dont on peut se servir, et aussi commode, facile à utiliser. Ce mot concerne le plus souvent des objets ou des outils, rarement des personnes.

Pourtant je me souviens d'un habitant du village qui disait, d'un air désabusé, en parlant de son épouse ö l'é pu serviable cheu avoure (Ce n'est plus utilisable ça maintenant) *Bien qu'âgée, cette personne était pourtant une rude travailleuse aussi un tel propos me parut mystérieux. Il est vrai qu'elle n'était pas commode.*

servante féminin : chambrière, dans le sens de : tige de bois fixée sous la charrette. On la maintenait en position horizontale, fixée au bâti de la charrette lors des déplacements, puis en position verticale lorsque le véhicule était à l'arrêt et dételé. Ainsi la charrette reposait sur la *servante* qui avait une extrémité posée sur le sol afin de maintenir la charrette en position horizontale.



Ce système était relativement dangereux, en effet *la servante* était fixée à sa charrette par l'articulation de deux anneaux pris l'un dans l'autre, l'un solidaire de la charrette et l'autre de la *servante* ce qui n'était pas rigide du tout. Si on n'avait pas pris soin de caler solidement les énormes roues du véhicule, la moindre poussée faisait bouger l'ensemble. La chambrière se mettait alors en position oblique et ne soutenait plus rien. Si bien que les bras de la charrette s'inclinaient puis touchaient le sol assez rudement et alors, malheur à l'animal ou à l'enfant qui se serait trouvé dessous.



C'est pourquoi, quand on ne devait pas utiliser la charrette, on préférait l'incliner pour que ses bras soient en appui sur le sol, ce qui se disait *mètre la cHârête su lé bra* (Mettre la charrette sur les bras).

Cette position n'était pas utilisable avec une charrette chargée qu'on souhaitait dételer pour utiliser le cheval à d'autres tâches avant de la décharger. Il fallait bien alors *mètre la cHârête su la servante* ou tout simplement *mètre la servante* (Mettre le charrette sur la chambrière, ou mettre la chambrière) Ensuite il fallait caler soigneusement les roues et inviter les enfants à aller jouer ailleurs.

Ces différentes positions de la charrette permettaient, en plus des acrobaties des enfants, de réaliser des tas de dispositifs bien utiles quand on avait besoin d'un plan incliné ou quand il fallait soulever quelque chose. Cela ne répondait pas toujours aux espoirs qu'on avait mis dans ces adaptations, ainsi qu'il arriva à un de nos voisins.

C'était un couple de jeunes fermiers qui avaient hérité avec leur ferme d'une très vieille chienne, adorable mais percluse de rhumatismes, d'arthrose ou d'arthrite ! Toujours est-il que la malheureuse bête qui était le plus souvent couchée, se mettait à

hurler de douleur quand elle s'avisait de vouloir se relever. Cela commençait par un long hurlement très aigu, prolongé par une série de petits jappements brefs et précipités. C'était à fendre l'âme, et ça la fendit si bien au jeune couple, qu'ils jugèrent plus humain d'abrèger les souffrances du pauvre animal, aucun médicament n'étant disponible à cette époque pour les chiens, ni pour les humains d'ailleurs.

*Dans ce but le jeune fermier imagina un dispositif ingénieux : il attira la malheureuse chienne sous une lourde charrette qui était précisément sur **lé servante** avec une gamelle contenant un plat digne de LUCULLUS pour chiens. Là, il servit son repas à l'animal, après lui avoir passé un nœud coulant autour du cou et amarré ce dernier au bâti de la charrette. Dès que le chien eut entamé son repas il ôta la **servante** d'un coup de pied en s'enfuyant épouvanté par l'horrible râle du pauvre animal maintenant pendu sous la charrette qui l'avait soulevé en basculant.*

Le jeune homme alla s'enfermer dans sa maison pour y réfléchir de sombres pensées sur la cruauté de sa conduite. Au bout d'un assez long moment, il reprit le contrôle de lui-même, aidé par les paroles apaisantes de son épouse, et il entreprit de sortir pour aller enterrer le cadavre.

Quand il arriva à la charrette il ne retrouva plus que la corde qui pendillait. Elle était vide car la vieille chienne égotante avait réussi à se dégager et avait pris la fuite non sans avoir vidé et léché la gamelle au luxueux repas.

À partir de ce jour les plaintes de la vieille chienne furent tolérées et on respecta sa douleur en tâchant de compenser les souffrances de sa vie par les plaisirs de sa table, ce qui, sans doute, hâta sa fin.

(Le mot français : chambrière, servante, employée de maison, se traduit dans notre **patois** par **cHanbrère**)

sétrémoi C'était ainsi que nous nommions le village de Sainte-Néomaye dont il a été question à **foultre** et à **bouétou** . Cette Sainte n'était ni connue ni honorée dans notre petit coin où les saints n'étaient pas en odeur de sainteté, à cause de quelque vestige de chromosome huguenot sans doute. Dans la Vienne, elle a bien existé, et sa sainte dépouille repose en l'ancienne église de Neuville où elle guérissait, le 14 janvier, les maladies nerveuses. Elle y était connue, dans la langue du pays, sous le nom de *Sainte Lumoise* .

seu féminin : sœur, masculin **frère** .

si : si, qui est employé comme en français. **si vou v'lé** (Si vous voulez) **si ö s'pë** (Si ça se peut, si c'est possible)

si fouê (Si fait) soulignait une affirmation, surtout en réponse à certaines questions **é t'ail pâ kôr chi ? si fouê** (N'est-il pas encore là ? Si fait)

si p'ti (Si petit : si peu) Voir à **p'ti** .

siâ masculin : seau. D'une contenance de 15 à 20 litres ils étaient soit en fer galvanisé avec de jolis cristaux de zinc bien apparents, soit en fer blanc (tôle d'acier étamée). Ceux en fer galvanisé étaient assez lourds, ceux en fer blanc étaient plus légers. On y transportait l'eau puisée dans les puits et les fontaines ou on y rassemblait et conservait le lait qu'on venait de traire dans des seaux plus petits **lé pörnïa**

Il y avait aussi quelquefois dans **lé bak** (Les évier rustiques) **le siâ** le plus magnifique : un seau en bois, véritable antiquité, faits comme les barriques de

douelles ajustées et cerclées, souvent avec des cercles constitués par des tiges de bois refendues et liées comme en vannerie. Et parfois, merveille des merveilles, il y avait dessus une **kousöte** (Instrument pour puiser l'eau et la faire couler) en une seule pièce en un bois massif richement veiné, sans doute du noyer, œuvre du **sabötâ** (Sabotier)

syaille féminin : contenu et contenance d'un **siâ** (Seau) *va kri une syaille d'éve ô poué* (Va chercher un seau d'eau au puits)

sibö masculin : petit oignon issu des cultures de l'année précédente qu'on pouvait replanter au printemps pour les récolter en primeur et qui donne en principe un bulbe unique par pied. Voir **ényin** (Oignon).

sigale féminin : Hanneton, *Melolontha*, sans aucun rapport avec la Cigale, *Tettigia*, qui n'est venue chez nous que vers 1950.

Certaines années les hannetons étaient extrêmement nombreux et ils volaient dans les arbres, au crépuscule, d'un vol lourd en bruissant très fort. Souvent ils percutaient les branches et tombaient sur le sol ou sur les têtes des personnes qui prenaient le frais après dîner. Ils étaient assommés et pouvaient seulement remuer les pattes aussi bien leur fallait-il longtemps avant de pouvoir reprendre leur vol.

Voir **turk** (Larve de hanneton) pour les dégâts causés et les méthodes de lutte.

Pour les écoliers, les hannetons étaient de bons amis. Avec un fil passé autour, ou au travers de leur tarière (leur ovipositeur, si vous voulez) avec une aiguille à coudre, le hanneton était capable de prendre son vol pour remorquer des petits avions en papier ou de menus objets susceptibles d'égayer une salle de classe.

sigrölä : 1° : Perdre son temps à des choses sans intérêt, au lieu d'accomplir sa tâche *k'é t'ö ke tu sigröle avoure* (Qu'est ce que tu bricoles maintenant)

2° : **sigrölä** veut dire aussi : agacer, énerver, lasser.

sigrölan masculin **sigrölante** féminin : qualifie une personne à la fois agaçante, remuante, et turbulente. Bien souvent, c'étaient les enfants qui étaient **sigrölan** et donc difficile à supporter, capables de vous mettre les nerfs à bout. Parfois aussi, c'était une occupation ou un travail minutieux qui était lassant et pénible, Voir dans ce sens **niJasan**

sikiê masculin et généralement **gran sikiê** servait à désigner, avec davantage d'attendrissement que d'acrimonie, un adolescent grand, maigre et dégingandé. Si on parlait d'un homme plus âgé cela pouvait trahir une certaine impatience à l'égard d'une personne indolente et pas bonne à grand chose.

sikö masculin: 1° : morceau de bois dépassant du sol, vestige de souche ancienne en partie décomposée, base d'arbustes ou de buisson restant fichée dans le sol après qu'on avait coupé la haie pour faire des fagots.

sikötâ : tailler du bois avec une hachette par petits coups nombreux et répétés, sans soin, en produisant des moignons plus ou moins pointus.

2° : hoquet, spasmes du diaphragme. Aux enfants qui s'impatientaient de crises interminables de hoquet on se contentait de dire *si t'â le sikö ö l'é ke tu përfite* (Si tu as le hoquet c'est que tu grandis)

chèle fê l'a le sikö pë de bin (Cette fois-ci il a le hoquet pour de bon) il

s'agissait du hoquet final, c'est à dire le dernier soupir, ou de ses proches prémices.

silâ : pousser des cris très aigus. **silâ kēm'une treu chi a la kouête prize dan n'in kyin** (Pousser des cris aigus comme une truie qui a la queue coincée dans un portillon)

Avant la guerre de 1939 mon père avait acheté un "poste de TSF", c'est ainsi qu'on nommait une radio à cette époque. Les stations n'y étaient pas indiquées. Il y avait des boutons avec, sur chacun, une flèche dessinée qui tournait devant les chiffres imprimés autour. À l'intérieur de son petit coffre en bois, il y avait des tas de lampes dites diodes, triodes etc. toutes très grosses, terminées au sommet par de petites pointes de verre et, à l'intérieur desquelles on voyait des fils et des plaques. Elles émettaient des lueurs incertaines et tout ça chauffait beaucoup. Au-dessus il y avait, à la place d'une antenne, un "cadre directionnel" rectangulaire portant de nombreuses rangées d'un même fil très fin, qu'on devait orienter de façons variables suivant la station qu'on espérait écouter. Pendant la guerre, cet appareil nous fut précieux ainsi qu'aux habitants du village pour écouter « Ici Londres, les Français parlent aux Français »

*Malgré une sonorité médiocre, mon père y découvrit l'opérette et l'opéra sous forme d'extraits qu'il écoutait avec plaisir. Cela horripilait ma mère qui clamait haut et fort son mépris pour **ché fumêlê de r(éin) chi silan** (Ces femmes de rien qui poussent des cris aigus) Néanmoins, ils ne se disputèrent jamais sur ce sujet (ni sur un autre d'ailleurs) du moins devant moi, mon père se contentant alors de forcer le son de sa radio.*

silaille féminin : cri très aigu et très fort assez bref.

simantére ou **simantêre** masculin et sans doute toujours au pluriel : cimetièrre. On disait en effet **a kouté de lô mouézin ô y'a dô simantére** (À côté de leur maison il y a des cimetières) alors qu'il n'y avait pourtant qu'un seul enclos commun à plusieurs tombes. **i va ô simantére** (Je vais au cimetière)

*Quelques temps avant sa mort, mon père m'avait dit **tu m'anmèn'râ ô simantére ê aprâ ô s'ra pu bēzin d'i r'vëni m(éin)me pâ pēr pisâ su ma timbe** (Tu m'emmèneras au cimetière ; et après ce ne sera plus nécessaire d'y revenir; même pas pour pisser sur ma tombe) Pouvais-je lui désobéir ?*

fieur de simantére (Fleur de cimetière) ou **margërite de simantére** (Marguerite de cimetière) ce sont les taches brune qui se forment sur les parties exposées à l'air et au soleil de la peau des vieillards. .

D'après A REY cimetière est généralisé en français depuis le XVI^{ème} siècle mais cimentière a été conservé dans l'ouest.

*Pays protestant **le linâ** n'avait pas eu droit de partager le cimetière communal et paroissial dans des temps anciens. Alors il en était resté un cimetière par ferme. C'étaient de petits enclos entourés de hauts murs, avec un ou deux cyprès et quelques tombes. Les plus anciennes étaient marquées seulement par un petit tertre étroit et allongé, avec une pierre banale, assez grosse, debout à chaque extrémité. Les plus récentes étaient surplombées par une pierre tombale, en prisme allongé, qui avait la même forme que le petit tertre et à peu près les mêmes dimensions. Elle était montée sur deux pieds, un à chaque extrémité, et elle portait une épitaphe où on pouvait seulement lire des noms et des dates de naissance et de décès.*

*Notre voisin, le Braconnier et son frère furent enterrés, conformément à leurs désirs, dans leur **simantére** familial, sans cercueil et seulement enveloppés d'un*

drap, comme l'avaient été leurs parents et grands-parents avant eux. Et leur tombe fut aussi un petit tertre.

Ils avaient dit qu'ils voulaient sentir, après la mort, leur terre au contact de leur corps.

*À notre champ dit **dô pou(éin) perdu** (Du pain perdu) dans un coin, et au plus profond de la **palise** il y avait deux tertres parallèles, marqués chacun de pierres dressées, à un bout et à l'autre. On racontait que c'étaient deux grognards de Napoléon qui, s'en revenant de Russie, étaient morts précisément à cet endroit alors qu'ils rentraient dans leurs foyers. Bien à l'abri au fond de **la palise**, leurs sépultures furent respectées jusqu'à ce que le remembrement élimine les haies et que l'agriculture industrialisée y fit passer ses énormes tracteurs.*

Enfant, j'aurais bien voulu y fouiller, pour voir si leurs os, et peut-être leurs uniformes, étaient bien là. Mais ce me fut refusé de toutes parts et avec indignation.

sinfruskin : Saint-Frusquin, ce mot est une sanctification des frusques, vêtements de peu de valeur, et sert à désigner, en **patoï** d'une manière tout à fait méprisante, les affaires de quelqu'un, ou ses outils, et même tout ce qui concerne sa ferme *ê l'avan méJé tou lô sinfruskin* (Et ils ont mangé tout leur Saint-Frusquin) ils ont dilapidé tout leur patrimoine *oute ton sinfruskin de chi ê va t'an* (Ramasse tes merdes et tire toi !) Oh !

sinJâ : penser. *sinJe tu bé k'ö fêdrê alâ résounâ a l'ère kö lé* (Penses-tu bien qu'il faudrait aller déjeuner à l'heure qu'il est)

ê sinJâ a la treu ch'é dëfôr (Et pensez à la truie qui est dehors) que les modernes prononçaient *sinJé a la treu chi é dëfôr*

i ô sinJe (Je le pense) : je suis d'accord.

i é pâ sinJé (Je n'y ai pas pensé) : j'ai oublié. *tu m'y frâ sinJâ* (Tu m'y feras penser) : tu me le rappelleras.

ké t'ö ke tu sinJe (Qu'est ce que tu penses) : à quoi penses-tu, à quoi rêves-tu.

sinJâ semble venir tout droit de sunjer de 1080.

sinpye : simple, facile.

Quand quelqu'un commençait ses explications par *ö l'é t'une afouère b(éin) sinpye* (C'est une affaire bien simple) on pouvait s'attendre à une histoire passablement filandreuse.

sinse féminin : serpillière. En général c'était une grosse guenille ou un morceau de sac de jute mouillé, ligoté à l'extrémité d'un long bâton, qu'on passait dans le four lorsque les fagots avaient fini de brûler et qu'on avait retiré les cendres avec *le rouabye* pour finir de nettoyer la sole avant de mettre le pain ou les plats à cuire.

sinsâ nettoyer avec la *sinse* .

siounâ : fouetter, cingler, cravacher avec une baguette souple et pas très grosse.

sion En français le scion est une branche tendre, susceptible de fournir greffon, alors qu'en **patoï** c'est un rameau assez coriace pour servir de cravache. Voir **verdèle**

siounaille féminin : volée de coups appliqués de préférence avec un **sion**

sisite : assieds-toi, utilisé pour s'adresser aux petits enfants. Quand tout allait bien et que tout le monde était de bonne humeur, on entendait **fouê sisite mon mënyin** (Assieds-toi mon mignon) Et quelques instants plus tard, le mignon étant toujours debout **t'asirâ tu peti fi d'yarse** (Vas-tu t'asseoir, petit fils de garce) À un adulte on disait **asite te din** (Assieds-toi donc) Voir **asire**

sitè* masculin : moyette, petit tas de gerbes dressées, debout, l'épi en l'air, pour que le grain puisse continuer à sécher, voire à mûrir, après avoir été moissonné, et avant d'être charroyé vers la ferme.

Il fallait prendre une première gerbe et frapper sa base sur le sol pour qu'elle puisse tenir debout le temps qu'on l'étaye par quatre gerbes dressées contre elle et toujours les épis en l'air. Après quoi on en intercalait encore quatre, alternant avec les premières et peut-être encore quatre, si la moisson était déjà un peu sèche. Enfin on terminait en coiffant ce tas par **le cHapè*** (Le chapeau) C'était une gerbe posée, les épis en l'air, à plat sur les épis des autres et inclinée pour faciliter l'écoulement des pluies éventuelles.

Cette opération se disait **mêtre a sitè*** On faisait cela, juste après avoir coupé les céréales qu'il fallait moissonner avant qu'elles ne soient trop sèches et, si possible, très tôt le matin pour éviter qu'elles ne s'égrènent, ce qui aurait pu entraîner des pertes importantes. Il n'y avait pas, à cette époque, des silos équipés pour le séchage des grains. Si la récolte était mûre et déjà un peu sèche on mettait les gerbes en **mayôte** . Voir à ce mot.

sitou : aussi tôt. **i fëron le bourlô sitou lé batri fini** (On fera un repas festif aussitôt que les battages seront finis) **sitou ke le tan se remêtra i métivëron** (Aussitôt que le temps redeviendra beau nous moissonnerons)

pâ de sitou (Pas de si tôt) pas tout de suite et même pas avant bien longtemps. **ö l'é pâ de sitou kö se veura** (Ce n'est pas de si tôt que ça se verra) vous n'êtes pas près de voir ça. Mais : tôt, de bonne heure, se disait **doure**

sivère féminin : civière. En l'occurrence c'était un plateau avec deux bras à l'avant et deux bras à l'arrière et il fallait deux porteurs pour l'utiliser. C'était très commode pour sortir le fumier de l'étable et le porter **su le fumëriou** (Sur le tas de fumier) à l'extérieur. Et même, si ce tas était un peu haut, les porteurs pouvaient grimper dessus et y renverser leur **sivère** .

Déjà, dans mon enfance, la main-d'œuvre commençait à se raréfier dans les campagnes et un seul homme devait, alors, sortir ce fumier. Donc il avait bien fallu adopter la brouette. Seulement, avec la brouette, on ne pouvait que vider le fumier au pied du tas et il fallait ensuite l'envoyer dessus avec la fourche.

la sivère était aussi bien commode aux lavandières pour transporter leur linge au lavoir quand le chemin qui y conduisait était un peu escarpé, par exemple pour les villages situés auprès du ruisseau de l'Hermitain dont la vallée était très encaissée (pour ce transport voir aussi **kourJe**)

sizè* masculin : ciseaux. Alors que chez **lé vieu** on désignait la paire de ciseaux par **un sizè*** ou **mon sizè*** et **ton sizè*** (Un ciseau ou mon ciseau et ton ciseau) en revanche **lé Jêne** adoptaient volontiers une forme plus académique **dô sizè* mé sizè* lé sizè*** (Des ciseaux, mes ciseaux, tes ciseaux)

En 1100 un ciseau, comme en **patois** était bien un système de deux lames unies sur un pivot.

söbrikê masculin : sobriquet, surnom.

sögâ : traîner, flâner, se livrer mollement à des activités sans intérêt.

ké t'ö ke tu söge (Suivant la situation du moment : qu'est ce que tu fiches, tu n'en finis pas, tu n'avances à rien ou tu me fais attendre) Voir **sigrölä** ou **bouinâ** .
LALANNE dit fort justement : être en repos, attendre ou faire attendre.

söge féminin : galoche, qui se disait aussi **gayöcHe** chaussures montantes à semelles de bois ferrées et à tige en cuir.

*Tous les enfants étaient chaussés ainsi, sauf les grandes filles qui privilégiaient les sabots à semelle de bois et empeigne de cuir, sans doute par souci d'élégance. Les **söge** assuraient une bonne isolation contre le froid et l'humidité, mais leurs semelles en bois étaient très raides et moins confortables que les souliers à semelles de cuir, bien plus souples. En outre, il fallait sauter avec prudence sur les sols pavés, car les semelles se fendaient assez facilement et, curieusement toujours dans le sens de la longueur. C'était très ennuyeux car, en dehors des reproches que ça ne manquait pas d'attirer, il fallait marcher avec, jusqu'à ce qu'elles aient été remplacées, et cette fente avait tendance à pincer très désagréablement le dessous du pied. Et ça prenait l'eau drôlement facilement !*

söle féminin : 1° : partie du sol située en dessous de l'épaisseur de terre remuée au cours d'un labourage ordinaire. Les charrues modernes et leurs puissants tracteurs défoncent **la söle** . *Pour les anciens, c'était mauvais parce que ça détruisait, pour les modernes, c'était bon parce que ça renouvelait !*

2° : genre de semelle. Ce mot était surtout employé pour désigner une pièce de tissu qu'on cousait sous les chaussettes pour les renforcer et faire une semelle capable de résister aux frottements des sabots.

sölêtâ lé cHâse renforcer le dessous des chaussettes en y cousant une semelle de tissu. Voir **sölête** .

3° : partie de la tige d'un végétal qui reste adhérente à la base d'un rameau quand on arrache celui-ci, par exemple pour faire une bouture.

ésölä Procéder à un arrachement d'un rameau latéral en conservant un lambeau de la tige porteuse. En terme technique cette opération se nomme " l'écalage " et **la söle** ainsi obtenue est " le talon " de la bouture.

sölête féminin : petite **söle** pour ce qui concerne les semelles des chaussettes ou des chaussons. C'étaient les pièces de tissu ou de cuir mince que l'on cousait sous les chaussettes épaisses, ou sous les chaussons épais, à porter dans les sabots. C'était aussi une pièce de tissu ou de cuir qu'on cousait au niveau de la paume des gros gants utilisés, par exemple, pour la récolte des orties.

sölêtâ : coudre des pièces de tissus sous les chaussettes ou les chaussons.

C'était aussi repriser ou rapiécer les bas ou les chaussettes dont la partie, située sous la plante des pieds, était usée ou trouée.

sölété masculin **sölêtaille** féminin : bas, chaussons ou chaussettes auxquels ont été cousues des semelles.

sörsére féminin : tourbillons d'air ascendants qui se forment par temps chaud et qui soulèvent des spirales de poussières, des feuilles séchées ou des fétus de paille et de foin. Ce mot ne désignait aucunement une sorcière dont personne n'avait jamais parlé dans le village, mais dont j'ai fait connaissance à l'école dès que j'ai su lire.

Quand on voyait *une sörsére* on disait *ö r'voline* (Ça tourbillonne dans le vent)

sorti sortir.

l'a jamoué sorti de cHé li (Il n'est jamais sorti de chez lui) Cette phrase était utilisée pour désigner quelqu'un qui ne connaissait pas grand chose et qui, pour ce qui ne concernait pas sa ferme, n'avait pas l'esprit très ouvert.

être sorti de (Être originaire de, être issu de, venir de). Il pouvait aussi bien s'agir d'une localité, d'une famille ou d'un milieu social.

être de sorti (Être parti de chez soi avec ses plus beaux habits pour aller à une distraction, un bal, une foire, ou pour faire visite à des parents ou des amis)

sôtëille féminin : ongle ou sabot qui recouvre l'ergot du porc, du mouton ou de la chèvre. Pour le sabot du pied fourchu voir *nëille* .

sôtëriâ : sautiller.

sôtëriou ou *sôtëriö* masculin *sôtëriöte* féminin : jeune enfant qui ne cesse de s'agiter et sauter.

Petite Sauterelle verte, *Tettigonia viridissima*, Orthoptères, désignée aussi par *sôtërêle* .

sötrè* masculin : petit sot. Le mot *söttt'* était aussi employé, avec un *ö* très ouvert et en faisant sonner très fort le *ttt'* . De sorte qu'on pouvait avoir *téze te din té un söttt'* ou encore *téze te din sötrè** (Tais-toi donc, tu es un sot, ou encore tais-toi donc petit sot)

SOU masculin : 1° : sou, pièce de monnaie, ou somme d'argent.

â tu pri dô sou (As-tu pris des sous) as-tu emporté de l'argent sur toi ? *l'avan b(éin) dô sou* (Ils ont bien des sous): ils ont beaucoup d'argent, ils sont riches.

l'é prê de sé sou (Il est près de ses sous) il est avare.

ö l'é t'une afouère de deu sou (C'est une affaire de deux sous) : qui ne vaut pas grand chose.

un sou était la pièce de monnaie, souvent nommée *un sou kruJé* (Un sou percé) parce qu'elle était percée d'un trou rond en son milieu. Elle valait 5 centimes. Par conséquent la pièce de 1 franc, qui valait 100 centimes, valait aussi 20 sous et on la nommait *la piêse de vin sou* et celle de 5 francs ce qui représentait 500 centimes, soit 100 fois 5 centimes, était la *piêse de san sou* (La pièce de cent sous) Cette dernière constituait pour les enfants un trésor quasiment inaccessible, mais c'était sans regret. Qu'en aurions nous fait ? Il n'y avait aucun magasin à notre portée et la nature nous fournissait gratuitement des tas de choses pour nous distraire.

Jusqu'en 1793 le sol puis le sou était le vingtième de la livre puis, quand elle céda la place au franc, le sou su s'adapter.

Une plaisanterie avait les faveurs du public à cette époque. Comme en français, on

disait à un hâbleur, pour lui montrer qu'on doutait de sa parole *sans blague* ? À quoi l'autre ne manquait pas de répondre *san blage a deu sou ö fouê di fran é bé pouëille din avoure* (Cent blagues à deux sous ça fait dix francs, eh bien paye donc maintenant) Deux sous, soit deux fois cinq centimes multiplié par cent ça fait bien 1000 centimes donc...

Enfin nous ne saurions terminer ce paragraphe sans évoquer le *sou kruJé* de glorieuse mémoire ainsi qu'il est conté à *kruJâ* .

2° : *sou* masculin *soule* féminin : signifie aussi : ivre, bien qu'il soit rarement utilisé dans ce sens.

Néanmoins j'ai le souvenir d'une conversation entre deux de mes camarades pendant laquelle l'un d'eux reprochait à l'autre de boire inconsidérément et surtout imprudemment. Ce dernier, se sentant outragé, répondit tu m'â jamoué vu bouêre d'azâr (Tu ne m'as jamais vu boire sans doute) Ce qui lui attira comme réponse i nin mê i té vu sou (Non, mais je t'ai vu ivre)

3° : *sou* masculin et *soule* féminin : était souvent utilisé dans le sens de repu, en parlant de nourriture *lé bâte méJan pu a son soule* (Les bovins ne mangent plus ils sont repus)

i sé sou kërvé (Je suis repu à mort) ce qui signifiait : j'ai beaucoup trop mangé.

4° : *sou* et *soule* signifie également : satisfait.

tu n'é Jamoué ni sou ni kërvé (Tu n'es jamais ni satisfait ni mort) ce qui signifiait : on ne saurait te contenter, tu exiges toujours quelque chose de plus.

té pu sou avoure (Tu es plus satisfait maintenant) était la condamnation encourue quand on avait entrepris quelque opération qui se soldait par un échec.

arête tu me soule (Cesse, tu m'étourdis, tu me fatigues tu me saoules)

On retrouve ainsi le sens ancien du mot sou (saoul) qui fut saul en 1119 puis saol en 1175 pour devenir saoul au XIII^{ème} siècle, tous issus en droite ligne du latin satullus qui veut dire : un peu rassasié. Saul désignait la personne qui a bu et mangé à satiété

SOUAN : souvent. *ö l'é souan de m(éin)me* (C'est souvent comme ça) *ö l'arive souan* (Ça se produit souvent)

souvante fouê (Souvent) beaucoup de fois.

lé vieu qui n'avaient pas de raison d'être aussi pressés que les autres, répugnaient à utiliser les mots de une seule syllabe, qu'on n'a pas le temps de savourer, ni en les disant, ni en les écoutant. Aussi préféreraient-ils dire *kanbé de fouê* (Combien de fois) c'est à dire souvent. *kanbé de fouê é t'ö de m(éin)me* (Combien de fois est-ce ainsi) donc ça se produit souvent. *ö l'é de m(éin)me i ne sê kan fouê* (C'est ainsi je ne sais combien de fois)

soubrâ : agacer quelqu'un au point de le fatiguer, *soubrâ* lui-même était de moins en moins utilisé car on lui préférerait *soulâ* qui correspond au français : saouler dans le sens de étourdir, fatiguer, assommer. Si bien qu'on disait plus souvent *tu me soule* que *tu me soubre* .

soubran dans *t'é soubran* (Tu es lassant, accablant) crevant pour tout dire !

souchin masculin, 1° : petite souche d'un arbre abattu, restée en place

2° Grosse souche, ou plutôt la base d'un beau tronc coupé en travers et monté sur trois pieds, pour constituer le billot de boucherie, pour débiter le cochon. Le plan de travail était perpendiculaire au fil du bois pour qu'on puisse hacher au-dessus. Ainsi

on pouvait obtenir un bon nettoyage par simple raclage avec une lame de couteau. S'il avait été monté en présentant le côté du tronc ou une coupe longitudinale on aurait du racler parallèlement au fil du bois, ce qui aurait arraché bien des fibres, sans nettoyer entre elles. Voir *bi'yö*

soufrâ : souffrer : 1° : pulvériser de la fleur de soufre sur les végétaux, pour combattre les maladies cryptogamiques comme l'Oïdium de la vigne. C'est un pesticide efficace, qui présente l'inconvénient de s'oxyder sous l'action du soleil en donnant des composés toxiques qui brûlent les feuilles.

2° : désinfecter les tonneaux en y brûlant des mèches soufrées, cette opération se dit aussi *mëcHâ* Voir ce mot.

soufran 1° : souffrant, dans un état pathologique entraînant de la douleur.

2° : dans *être b(éin) soufran* (Être bien souffrant) bien tolérant, bien supporter ses congénères et leurs actions. On entendait plus souvent dire *té yére soufran* ou encore *té mal soufran* (Tu n'es guère tolérant ou encore tu es mal tolérant) tu ne supportes pas grand chose.

soufr'éde : dans l'expression *ö me fouê soufr'éde* (Cela me manque, cela me fait défaut ?) *louizête* dit *soufréte* C'est synonyme de *ö m'é t'admâ* Voir *admâ* Dans cette dernière expression il y a *mâ* (Mal) donc une notion de peine et parfois de souffrance qui n'est pas présente dans *soufr'éde* où on retrouve plutôt le mot *éde* (Aide) avec l'idée d'une aide qui manquerait. Mais il me semble que ce mot avait été importé d'un pays où on parlait plus pointu que chez nous.

Quand on empruntait un outil il était courtois de dire *ö te fëra pâ soufr'éde tërJou* (Ça ne te fera pas défaut toujours) *tërJou* (Toujours) ici avec le sens de surtout. On disait aussi *ö vou f'ra pâ fôte ?* (Cela ne vous fera pas faute) cela ne vous manquera pas .

soufrënâ ou *soufërnâ* ou *sufrënâ* : pleurnicher en reniflant discrètement sa morve et en gémissant, ce que fait sans trop de bruit, un enfant qui a le cœur gros. Voir dans le même sens *cHënuçHâ* .

soufri : 1° : souffrir .Ce verbe se conjugue à peu près comme en français et il se trouve que *i soufre* (Je souffre) peut vouloir dire : je pâtis d'une souffrance ou : je traite mes végétaux ou mes tonneaux avec du soufre. Voir *soufrâ* .

Quand mon père menait quelques outils à aiguiser chez le forgeron il m'emmenait souvent et nous allions saluer le grand-père qui avait été le maricHâ (Le maréchal-ferrant) de notre famille et qui avait connu mon père tout petit. (Une chose pareille était-elle possible ?) Et ce dernier ne manquait jamais d'aller lui demander le port'man (Nouvelle de sa santé) avant d'échanger quelques taquineries qui semblaient les amuser beaucoup et qui m'inquiétaient toujours un peu.

Or ce jour là, le vieu répondit ah i soufre m'n'ami i soufre (Ah je souffre mon ami, je souffre) il ne disait, d'ailleurs jamais autre chose.

Or, ce jour là, mon père lui répondit é bé père ipè vou z'alé fouère bouésâ lé z'alumête (Eh bien, père Hippeau vous allez faire baisser le prix des allumettes) Cela fit très mauvais effet le vieu saisit sa canne dans le coin de la cheminée, à côté du fauteuil où il reposait et la brandit au dessus de la tête de mon père en*

*l'invectivant : c'était pire que la foudre de Jupiter. Le cœur me battait beaucoup mais l'orage s'apaisa bien vite et des rires prirent le dessus d'autant plus que le vieillard avait du bon tabac pour mon père et des bâtons de **r'galise** pour moi.*

Il faut préciser ici, qu'à cette époque on utilisait des allumettes soufrées. C'était de petites baguettes de bois dont une extrémité était enduite de soufre qu'on peut facilement enflammer. Tout à fait au bout, était solidifié un mélange de chlorate de potasse et de phosphore, ou même plus souvent du sesquisulfure de phosphore, mélange qui éclate par friction sur n'importe quelle surface rugueuse et qui enflamme le soufre lequel enflamme le bois.

Ces allumettes soufrées, qui s'enflammaient un peu trop facilement, ont été remplacées par les Allumettes Suédoises avec de la paraffine à la place du soufre. Ainsi, l'odeur dégagée pendant la combustion, était moins agressive que celle des oxydes de soufre. En outre, le bouton terminal était un mélange de chlorate de potasse avec du bichromate et de l'oxyde de manganèse, mélange qui ne peut exploser que par friction sur un frottoir phosphoré. De Suédoises ces allumettes sont devenues : de Sûreté, sans que la recette n'ait changé, en devenant le monopole de l'État français qui les fabriquait et les vendait en prélevant une taxe.

Et des paysans, qui n'aimaient pas beaucoup payer des taxes, avaient repris clandestinement la fabrication des allumettes soufrées. Précisons ici que, à cette époque, tous les produits chimiques étaient en vente libre, ce qui n'est plus le cas aujourd'hui.

2° : accepter volontiers, supporter, ou avoir besoin de. Par exemple quand la bergère partait garder son troupeau en automne on lui disait **pr(éin) dîn ton cHôfpé tu le souffrira bé** (Emporte donc ta chaufferette tu la supporteras bien: tu en auras bien besoin) **ö fouê frê i souffriron bé nô mit(éin)ne** (Il fait froid nous supporterons bien nos gants)

i an n'é yére öyu i souffrirê an avâ dô troi goulaille de moué (Je n'en ai guère eu, j'accepterais en avoir deux ou trois bouchées de plus)

souille féminin : taie d'oreiller, on précisait souvent : **souille d'öryâ** taies d'oreillers avec, parfois, de belles initiales de lointains ancêtres, brodées dans un coin.

soulâ masculin : 1° : soulier.

bêk de soulâ pointe, bout du soulier. Voir à **kâsou de pâre** (Casseur de pierres) l'utilisation de cette partie du soulier pour maintenir la pierre à casser.

2° : **soulâ** ou **soula** sans doute une déformation de **soulail** (Soleil) qui signifie aussi : troupe ou troupeau avec un grand nombre d'individus. **un soulâ de bâte** (Un beau troupeau de bovins) ou **un soulail de bête*** (Un grand troupeau de beaux, gros bestiaux)

3° : **soulâ** : étourdir, fatiguer, saouler. Voir dans un sens voisin **soubrâ**

soulail masculin : soleil.

a soulail lèvé au lever du soleil **i v(éin)dron a soulail levé** (Nous viendrons à soleil levé) : dès que le soleil se lèvera, dès l'aurore.

a soulail koucHé au coucher du soleil **le métivian köre a soulail koucHé** (Ils moissonnaient encore au coucher du soleil) au crépuscule

ö l'é prâ dô soulail k'on se cHôfe le meu (C'est près du soleil qu'on se chauffe mieux) Ce qui signifiait que c'était en demeurant proche des puissants qu'on pouvait glaner des faveurs. Cette phrase était aussi répétée, parfois, pour dire que

l'enfant resté auprès de ses parents avait bon espoir de s'adjuger une meilleure part d'héritage que ceux qui avaient quitté le foyer paternel.

soulayâ : faire soleil. *ö soulaïlle* (Il fait un grand soleil)

fouère soulayâ (Exposer au soleil) *té lésâ son mâte fouê lé din soulayâ* (Tes draps sont humides mets les donc au soleil)

un déJunâ de soulaïl (Un déjeuner de soleil) petite pluie bien décevante que le premier rayon de soleil évaporera, alors qu'on aurait eu besoin d'eau.

soulaJâ : 1° : venir donner un coup de main pour aider quelqu'un en train de faire un travail pénible. Soulager, débarrasser ou décharger au moins partiellement quelqu'un ou quelque chose d'un poids, de quelque chose de lourd qu'il est en train de porter.

2° : s'exonérer, au sens médical, de flatulences ou d'excréments solides ou liquides. On dit alors *i va me soulaJâ* (Je vais me soulager) ce qui est plus discret que *pêtâ cHiâ* ou *pisâ*

3° : soulager, calmer, rendre moins pénible.

soume féminin : somme : mot généralement utilisé pour parler d'argent, mais il fallait quand même préciser *ö l'é une grouse soume d'arJan* (C'est une grosse somme d'argent) : c'est très cher.

sounâ : sonner. *lé kiöcHe avan souné* (Les cloches ont sonné)

lé kiöcHe li avan été sounaïlle (Les cloches lui ont été sonnées) il s'est fait rappeler à l'ordre vertement.

souné masculin *sounaïlle* féminin : sonné, sonnée. *ö l'été bé midi sounaïlle* (C'était bien midi sonnée") donc midi largement dépassé. *midi* est féminin en *patoï*

sounâ dô piston (C'était jouer soit de la trompette, soit du cornet, soit du clairon) En fait on disait *sounâ* au sujet de n'importe quel instrument de musique, comme on dit encore : sonner, avec les trompes de chasse..

soupâ masculin : dîner, dernier repas de la journée constitué, avant tout, par une bonne soupe *soupe* faite de larges tranches de pain trempées dans un bouillon chaud (de légumes, de pot au feu à base de petit salé, parfois de poule au pot) ou dans du lait de vache chaud ou froid.

soupe a l'ênyn (Soupe aux oignons) frits avec un peu de matière grasse, dans une grande poêle, qu'on remplissait ensuite d'eau. On faisait bouillir le tout et on y ajoutait les larges tranches de pain. Parfois, raffinement suprême, on y mettait des rôties de pain grillé au feu de bois. Mais on ne faisait cette soupe que s'il n'y avait rien d'autre de préparé.

soupe bouyi féminin : panade, soupe de pain bouilli dans une eau assaisonnée, parfois, d'un nuage de lait, ou dans laquelle on avait dispersé quelques oignons frits.

soupe ô bouyin de tripe soupe faite avec l'eau dans laquelle on avait fait cuire les boudins, lors de l'abattage du porc familial.

Et une fois le pain et les légumes avalés on ajoutait au bouillon restant une bonne rasade de vin rouge. Voir *cHèbrè** à *cHèbre*

Pour compléter ce repas qui devait rester assez frugal pour ne pas perturber le sommeil, on ajoutait, en cas de besoin, une tranche de pain accompagnée d'un peu de rillettes, de lard salé, de fromage et puis un fruit.

Pour les autres repas voir *déJunâ résounâ kâse kroute* ou *kölasyin* à *rêpâ*

souricHâde ou **souricHâve** féminin : Chauve-souris. **souricHâde** était beaucoup plus communément employé que **souricHâve** sans doute parce qu'on la voyait surtout pendant les heures chaudes des crépuscules d'été.

Son nom était soris chauve dès la fin du XIII^{ème} siècle parce que ses poils sont particulièrement courts sur le sommet de son crâne

souriJête féminin : souricière ? La destruction des souris était bien confiée aux chats qui s'y montraient fort efficaces. Mais souvent ces bestioles pullulaient tellement et investissaient des endroits où la présence du chat n'était pas souhaitable (huche à pain, armoire à provisions, armoire à linge etc..) qu'on ne pouvait qu'avoir recours aux **souriJête** puisque les poisons à base d'anticoagulants n'existaient pas encore. Ces ingénieux petits pièges, encore fort répandus aujourd'hui, étaient des blocs de bois percés de trous de la taille d'un trou de souris, au fond desquels on déposait des appâts faits de fromage ou de cerneaux. À l'entrée du trou il y avait un anneau qu'une tige souple soulevait vigoureusement dès qu'on touchait aux appâts. L'anneau étranglait alors l'animal en le coinçant vers le haut.

souri féminin : souris.

souritâ : chasser ou guetter la souris en parlant d'un chat.

sourJe masculin et féminin : 1° farineux : s'il s'agit d'une terre ou d'une poudre ; bien aéré, peu compact : en parlant des tas de foin ou de feuilles séchées ; bien levé : s'il s'agit d'une pâtisserie.

2° : léger en général. *une tè*r b(éin) sourJe* (Une terre bien meuble, facile à travailler)

oute te din de su mon pé té pâ sourJe (Enlève-toi de sur mon pied : tu n'es pas léger) ne me marche pas sur les pieds !

éde me din a brâsâ le pëpé l'é pâ sourJe (Aide- moi donc à déplacer grand-père : il n'est pas léger)

sourJi : 1° : secouer quelque chose pour l'aérer, pour que ce soit moins compact, par exemple : faner du foin, soulever et secouer le foin sur les andains avec la fourche pour qu'il sèche plus complètement, ou travailler une terre pour l'ameublir. *tu sourJirâ le f(éin) de la barJe avan d'an dounâ ô bâte* (Tu secoueras le foin du tas entreposé dans la grange pour le rendre moins compact avant de le distribuer aux bestiaux)

2° : secouer, corriger, réprimander une personne ou un animal pour qu'il se mette à l'ouvrage ou pour le stimuler. *si tu veu pâ ô fouére meu tu va te fouére sourJi* (Si tu ne consens pas à le faire mieux tu vas te faire secouer) On peut trouver une proposition voisine avec **sëkouêyâ**

3° : soulever quelque chose brusquement *i va te fouére sourJi lé z'épale mâ* (Je vais te faire hausser les épaules, moi !)

soursâ : 1° : sourdre, sortir de terre en parlant de l'eau ou de la source.

2° : **soursâ** ou **sorsâ** masculin : sourcier, monsieur qui se prétendait capable de détecter la présence d'eau sous terre et qui était consulté avant qu'on ne creuse les

puits. Certains en étaient peut-être capables mais de toute façon on finissait bien par tomber sur la nappe phréatique à un moment ou à un autre. Ce n'étaient pas toujours des messieurs car j'avais une tante qui était **soursâ** car on ne disait pas **soursère** .

le sourâ sinde pèr fouère kruJâ un poué (Le sourcier sonde pour faire creuser un puits)

Ceux que j'ai connus étaient équipés de deux instruments de détection.

Le pendule, qui n'était en général qu'une montre tenue à bout de bras à l'extrémité de sa chaîne et qui se mettait à tourner dès que le sourcier passait au-dessus d'un courant d'eau souterrain. Et, lorsque le sourcier se déplaçait et qu'il s'éloignait de ce ruisseau souterrain, le pendule se mettait à tourner en sens inverse. Puis il y avait des positions particulières qui permettaient de déterminer la profondeur en comptant certains tours du pendule. Bref, une mise en scène spectaculaire.

L'autre instrument était la baguette de coudrier. Elle était fourchue et il fallait tenir une des branches de la fourche dans chacune de ses mains avec les paumes tournées vers le haut. Lorsqu'on passait au-dessus de ces eaux souterraines, la pointe de la fourche se mettait à tourner si fort que, bien souvent, le sourcier ne pouvait même pas la maîtriser. Cette pointe était aussi capable de se mettre à pointer dans la bonne direction où il fallait creuser.

C'est très facile et vous pouvez essayer : ça marchera. Choisissez un rameau fourchu de noisetier. Prenez une branche de la fourche dans chacune de vos mains et tordez la doucement en déplaçant vos deux mains sans que les témoins ne puissent voir votre geste. En tordant plus ou moins chacune des deux branches vous ferez tourner votre baguette dans un sens ou dans l'autre, même dans les coins les plus arides.

L'art du sourcier ne s'arrêtait pas là. Avant d'intervenir ils tâchaient de s'informer de la profondeur moyenne des puits de l'endroit, en général, et du lieu où il serait souhaitable que soit le puits rêvé. Ils en déduisaient la profondeur de la nappe et ce qui pourrait faire plaisir à leur client, puis ils faisaient leur cirque. Enfin, ils se faisaient payer; là encore, après qu'un coup d'œil circulaire leur eut permis de jauger les capacités financières de leur client, car leurs prix variaient suivant les possibilités de chacun.

Mon père, qui voulait se creuser un puits, en fit venir un qui trouva des ressources en eau considérables à peu de distance de l'endroit où, précisément, la présence d'un puits aurait été commode. Puis, mon père l'invita à sa table pour le payer et lui offrir quelques rafraîchissements que ses efforts justifiaient amplement.

Et au cours de la conversation le sourcier se fit fort de déterminer, non seulement si une vache était gravide, mais encore le sexe du veau qu'elle portait. Cette consultation était gratuite, en prime sur le reste en quelque sorte, et mon père y souscrivit volontiers. Ils se retrouvèrent donc dans notre étable qui était un peu sombre car elle n'était éclairée que par une seule petite fenêtre à une extrémité.

Là, les choses furent rondement menées depuis l'entrée jusqu'au fond obscur où le dernier animal se trouva gratifié d'une prédiction de la naissance d'une petite génisse. Malheureusement, la future maman se trouvait être un jeune taureau, dont les caractères sexuels n'étaient pas encore très marqués. Brusquement, le sourcier se souvint opportunément que son emploi du temps était fort chargé et qu'il ne pouvait s'attarder davantage.

Malgré cela, mon père creusa et ne trouva rien car le sourcier, mal informé, s'était lourdement trompé sur la profondeur.

SOUSSS' : interjection des mères et des grands-mères ayant coincé le nez d'un

enfant dans leur grand mouchoir, avec le pouce et l'index, pour l'inviter à souffler fort afin de se purger le nez. Leur truc n'était pas au point car, immanquablement, l'enfant secouait la tête pour se dégager du mouchoir tout en soufflant et expédiait sa morve dans le creux de la main qui prétendait le nettoyer. Ce n'était pas malice, nous ne le faisons pas exprès.

LALANNE dit que sousser c'est pousser sa morve dans le mouchoir d'un autre.

Bien sûr, car avant que nous ne soyions d'âge scolaire, on ne nous confiait pas de mouchoir que nous aurions perdu après en avoir fait un jouet.

sousayâ 1° : donner une production abondante, donner de bons rendements surtout en parlant d'espèces végétales.

2° : tirer le plus de profit de quelque chose, en tirer le meilleur parti. Par exemple : au goûter on nous donnait une large tranche de pain et une petite part de **frikô** (Viande, rillettes, fromage etc.) ou un éclat de chocolat en nous disant **tè* mon drôle fouê z'ou sousayâ** (Tiens mon enfant fais le durer, utilise le au mieux) arrange-toi pour que ça assaisonne ton pain jusqu'au bout. Voir aussi **k'mantâ** Quand un aïeul nous donnait quelques pièces au Premier de l'An il ne manquait pas d'ajouter soit **fouê z'ou sousayâ** soit **kmante zou b(éin)** (Tires en le meilleur rapport ou épargne le bien)

sousayan masculin **sousayante** féminin : qui fait du profit et, pour une nourriture : qui est très nourrissant, même si c'est un peu dur à avaler. On disait surtout **ö l'é sousayan** ce qui fait que **sousayante** était peu employé.

soutre masculin : 1° : base, socle établi sous un tas de foin, un gerbier destiné à l'isoler du sol et de son humidité éventuelle. Sous **lé maille** (Les gerbiers) ou sous **lé barJe** (Tas de foin dans les granges) on disposait une couche de fagots, de menues branches ou de **troi de topine** (Tiges séchées de topinambours) ou n'importe quoi d'autre permettant de réaliser quelque chose de résistant et d'isolant.

*Notre voisin le Braconnier, qui se contentait d'un ordinaire tout à fait frugal, répondit à mon père qui lui faisait part de son admiration pour ses capacités à ingurgiter des quantités prodigieuses de nourriture quand il était invité à un repas festif, « **ö l'é k'avan d'alâ résounâ i méJe une goulaille cHé m(éin) pèr me fouère un soutre** . » (C'est que, avant d'aller déjeuner, je mange chez moi une bouchée pour me faire une base solide) Et c'était efficace !*

soutre désignait aussi tout plat ou hors-d'œuvre susceptible de faire une bonne "mise en bouche", de bien mettre en condition pour faire un bon repas **une asiêtaille de soupe ê un cHèbrè* ö fouê un bin soutre** (Une assiettée de soupe et un chabrot, ça fait une bonne base, une bonne entrée)

2° : **un soutre** pouvait aussi désigner une petite réserve, surtout d'argent, mis de côté en cas de besoin **avêk nô sou i'avon mi un p'ti soutre de kouté a dô fê k'ö se gâterê** (Avec notre argent nous avons mis une petite réserve de côté au cas ou ça irait plus mal)

souvantriére féminin : sous-ventrière : courroie reliant les deux brancards, et qui passe sous le ventre du cheval attelé.

n'on s'an frê pëtâ la sovantiére (On s'en ferait éclater la sous-ventrière) c'est tellement bon qu'on en mangerait jusqu'à ce que le ventre grossisse au point de faire éclater la ceinture, sans doute.

souyarde féminin : souillarde, arrière cuisine.

C'était une petite pièce, avec peu d'ouvertures, mal meublée avec des vieux meubles qui avaient échappé de peu au rebut, assez fraîche et à l'écart des endroits où les gens devaient passer trop souvent.

*On y accomplissait des tâches salissantes et on y entreposait les légumes juste récoltés, avant leur préparation pour le prochain repas ou leur mise en conserve. On y mettait le lait à cailler pour fabriquer les fromages et on y cachait la vaisselle sale qu'on n'avait pas le temps de laver pour le moment. On y déposait les restes qu'on finirait aux repas suivants ou qu'on joindrait aux pâtées des volailles ou des porcs. On y laissait "reposer" la carcasse du porc fraîchement tué dont on cuisinerait la viande après une nuit de "repos" sans laquelle la cuisine n'aurait pas donné de bons résultats. On y conservait le petit fût contenant la "mère du vinaigre" avec le vinaigre en préparation. On y entreposait aussi le linge sale avant **l'ésémaJe** etc...*

*La **souyarde** était donc une pièce secrète, discrète mais indispensable.*

sôvâ s'enfuir. *l'a oyu pou ê le s'a sôvé* (Il a eu peur et il s'est enfui) On employait aussi ce mot pour dire qu'on devait partir sans attendre, par exemple à la fin d'une réunion de famille *ö l'é pâ de boune ère i alon nou sôvâ* (Il est tard nous allons partir)

i le sôv'ron pâ ou : *le se sôvra pâ* (Nous n le sauverons pas, ou : il ne se sauvera pas) se disait au sujet d'une personne ou d'un animal dont le pronostic vital était engagé. Voir **écHapâ**

stou : sitôt . *ö stou* (Aussitôt).

pâ de stou (Pas de si tôt) : dans un délai assez lointain pour ne pas dire jamais.

SU : 1° : sur *i kinton su té* (Nous comptons sur toi) *la cHaline é su la fourâ* (L'orage est au-dessus de la forêt)

2° : en direction de *t'arâ ke d'alâ su la fourâ* (Tu n'auras qu'à aller vers la forêt)

subtil : apte à faire des raisonnements très élaborés, capable de comprendre tout, très vite et très bien. Ce terme était bien souvent employé par dérision, pour se moquer de quelqu'un *tu m'à l'air subtil tè** (T'as l'air malin, tiens !)

subiâ : siffler

subiê masculin : sifflet. Nous en faisons avec des jeunes branches de frêne issues de rejets dont on décollait l'écorce après l'avoir battue avec le manche de notre couteau au rythme de *tane tane boi d'ouzane* Voir cette formule à **ouzane** .

On obtenait ainsi un tuyau d'écorce où l'on aménageait un bec de sifflet et la petite ouverture qui laisse sortir l'air. Dans la tige de bois sous-jacent, on taillait la partie intérieure du bec, et la chambre située sous l'ouverture. Il suffisait alors de remettre en place le bois ainsi taillé pour obtenir un sifflet.

Mieux encore, on pouvait séparer la partie du bois correspondant au bec, du reste. Et alors, ce reste, une fois remis à sa place pouvait coulisser dans le tube d'écorce, à condition de le lubrifier par une abondance de notre **bave** . Cela nous permettait de modifier la longueur de la colonne d'air à l'intérieur du sifflet et d'en moduler ainsi le son. Nous fabriquions ainsi des "sifflets à coulisse" à défaut de trombone.

Malheureusement cette écorce séchait très vite et devenait cassante, alors nous faisons un autre sifflet pour une soirée. Voir *pibôlä* où l'on verra que le sifflet est *subiê* alors que le "sifflet à coulisse" est *pibôle*. Voir ce mot.

köpâ le subiê (Couper le sifflet) estomaquer, couper court à toute réplique.

köpâ an subiê (Couper en sifflet) couper en biseau.

subiâ fait joliment la transition entre le français siffler et le latin populaire *subilare* comme *subiê* entre *sifflet* et l'ancien français *siblet*.

suin masculin : purin, liquide constitué par l'urine des animaux récupérée à l'étable, mêlée aux effluents *dô fumâ* (Ici tas de fumier) avec de la bouse en suspension. Le tout était récupéré dans *la fouse a suin* (Fosse à purin aménagée près de ce tas de fumier) Ce *suin* pouvait être utilisé pour arroser le fumier par temps sec pour en améliorer la maturation. Surtout, on l'épandait dans les champs où il constituait un engrais organique azoté très riche, quoique un peu "brûlant" pour les végétaux.

On utilisait pour transporter et épandre le *suin* de grosses tonnes métalliques de 500 litres ou plus, pourvues à l'arrière d'un énorme robinet qui, en coulant sur une plaque métallique ronde, faisaient un joli jet en éventail à la fois noir et translucide. Ces tonnes étaient montées sur de grandes roues métalliques et traînées par un cheval. Voir *bëkö*

bënëze këm un kanê lé pé dan la boudrêille ê le bëk dan le suin (Heureux comme un caneton, les pieds dans la fange et le bec dans le purin) Ils avaient en effet un air ravi, ces canetons, avec leur œil émerillonné, tout rond, leurs petites joues rebondies et leur petit bec plat dégoulinant.

SU : sur. *avoure l'é bé su le cH'min* (Maintenant il est bien sur le chemin) il s'est bien mis en route.

le s'é mi su sé pé (Il s'est mis sur ses pieds): il s'est mis debout.

un Jou su s'mane (Un jour de la semaine) c'est à dire : n'importe quel jour de la semaine, sauf le dimanche.

lê su là-haut i ô z'avon minté lê su (Nous l'avons monté là-haut) en fait, nous l'avons monté au grenier.

suJe féminin : suie. Les feux de bois dans nos grandes cheminées en produisaient beaucoup. Près du foyer, c'était un revêtement pustuleux noir et brillant comme du goudron, et, plus on s'élevait dans la cheminée, plus c'était pulvérulent et inflammable. (Voir le récit d'une de ces combustion de suie à *galoubié*). Comme la fumée s'évadait facilement de la cheminée vers la pièce elle déposait aussi de la *suJe* sur le plafond et particulièrement sur les poutres ou les solives, où elle était associée à la poussière et aux crottes de mouches, pour former un revêtement brunâtre qui collait un peu aux doigts si on le serrait assez fort. Bien souvent, ce revêtement tenait lieu de peinture pour les plafonds. Chez notre voisin le Braconnier cette couche de *suJe* présentait par endroit comme des empreintes de doigts. Nous eûmes l'explication de cette étrangeté, le jour où son frère dit du Braconnier *li chi pâ mê le s'y përmène këm lé mouche* Toutes les personnes présentes demandèrent à voir et ils virent et vous verrez vous aussi à *piancHê*.

suJa masculin : Sureau, *Sambucus nigra*, (de *sambuca* : flûte en sureau). Les tiges des rejets, quand elles ne sont pas trop vieilles, ont encore une moelle importante

et, une fois cette dernière éliminée on obtient un tube en bois dont de lointains ancêtres, mieux cultivés que nous, faisaient des flûtes et dont nous ne faisons que des **piskane** (Seringues) pour faire des batailles à coup de jets d'eau. Quand ces tiges étaient plus âgées et donc plus grosses, la moelle était relativement moins importante et nos aînés en faisaient des manches d'outils, solides, inaltérables et doux aux mains. Nos mères en utilisaient les fleurs pour faire des boissons parfumées et même pour parfumer des fruits en les conservant ensemble. On trouvait qu'elles communiquaient un parfum de muscat.

Plus tard, les jeunes pousses herbacées des rejets m'ont fourni leur moelle abondante avec laquelle mes étudiants réalisaient des inclusions d'organes végétaux qu'ils débitaient au rasoir en tranches très fines, afin d'en faire l'étude anatomique au microscope.

C'étaient les bergers qui, dans la montagne, récoltaient cette moelle et la conditionnait en petit fagots qu'ils vendaient à un fournisseur d'articles scientifiques auprès de qui nous les achetions. Puis les bergers qui demeuraient avec leurs troupeaux se sont raréfiés et cette source de moelle de sureau disparut. Alors nous la remplaçâmes par de la moelle des grandes tiges de topinambour qui étaient cultivées près de chez nous.

Puis ces études d'anatomies végétales se sont faites sur des photographies en couleur avant de céder définitivement la place à d'autres choses.

suJa : bois de sureau.

sukrin se disait d'un mets ou d'un fruit à saveur douceâtre et légèrement sucrée. On en parle à **përyin**

sulfatâ : sulfater, et, par extension, pulvériser une solution d'un pesticide sur une culture. Voir aussi **vitriolâ**. Le plus souvent il était question de **sulfatâ la vënye** (Sulfater la vigne) qui était en réalité la traiter à la Bouillie Bordelaise.

sulfatâ lé poume de tè*r ou **sulfatâ lé troufye** (Traiter les pommes de terre) et là, il ne s'agissait pas de bouillie Bordelaise puisque c'était pour combattre les doryphores contre lesquels on employait des dérivés arsenicaux. Leur usage fut même tellement intensif que les terres en étaient imbibées au point que les défunts inhumés dans ces terres s'en imprégnaient à leur tour. Ce qui perturba une enquête judiciaire célèbre dans la région de Loudun.

Puis **sulfatâ** et **vitriolâ** furent remplacés par **drögâ** (Droguer) Voir aussi à **reveni** une comparaison inattendue.

sulvi féminin : Sylvie, prénom qui était un peu passé de mode dans nos enfances. C'était aussi le nom de la petite Anémone des bois, *Anemone nemorosa*.

sumâyâ : suinter, aussi bien pour parler d'une source sur le point de se tarir mais qui coulait encore faiblement que pour une plaie qui n'en finissait pas de se cicatriser.

Avec le souvenir de ce respectable pëpé occupé à uriner contre un arbre qui faisait cette constatation désabusée avoure ö sumâille moué k'ö ne pise

supâ ou **sëpâ** ou **sapâ** ou un son vaguement entre les deux : sucer.

i li é supé lé bälö (Je lui ai sucé les lèvres) : je lui ai donné un baiser sur la bouche.

supötâ : suçoter et aussi : chipoter pendant les repas, mâchonner longuement sans appétit.

supête féminin : sucette, petit sucre coloré, acidifié et vaguement parfumé au bout d'un petit manche.

Et aussi : certaines fleurs dont il est possible de sucer le nectar comme le Chèvrefeuille, *Lonicera Periclymenum*, (à condition de cueillir la fleur puis de trancher la base de la corolle avec les dents) ou la Capucine, *Tropæolum majus*, (dont nous coupons la pointe de l'éperon) ou la Sauge, *Salvia pratensis*, tout cela pour un repas de papillon.

surJê masculin : surjet, surtout : pli fait à une partie de vêtement et consolidé par une couture, pour en diminuer la longueur, sans que cela soit aussi définitif qu'un coup de ciseaux.

surJoire féminin : corde ou lanière de cuir pour assujettir **l'onbiê** à **l'atêlouâr** Pour éclairer un peu tout cela voir à **Jou**

syin ou **sy(éin)** masculin : sillon , terre découpée et retournée par un passage du soc de la charrue, ou levée de terre faite par deux passages contigus et en sens inverse l'un de l'autre de la charrue, ce qui construisait un sillon en ados, pour cultiver des pommes de terre, topinambours, betteraves ou légumes en plein champ.

t

tâ ou **té** ou **te** selon les cas, selon l'usage !
ö l'é tâ chi v(éin)drâ ou **ö l'é té chi v(éin)drâ** (C'est toi qui viendras)
tô di tê tou (Tu le dis toi aussi), ou **té tou** Et **tu v(éin) té tou** (Tu viens toi aussi) ou **tê tou**
ö l'é té chô di ou **ö l'é tâ cHô di** (C'est toi qui le dit). Ça n'engage que toi
téze te din (Tais-toi donc) ou **asite te din** (Assieds-toi donc)

tabaraille féminin: compote de prunes faite, soit avec des prunes fraîches juste récoltées, soit avec des prunes séchées et conservées ainsi pour l'hiver, cuites à l'eau ou avec du vin.

tabayô masculin **tabayôde** féminin : qualificatif utilisé pour désigner les personnes qui tenaient des propos déraisonnables

tabye féminin table **avoure i alon pasâ a tabye** (Maintenant nous allons nous mettre à table)

a l'a mi la tabye (Elle a mis le couvert : elle a dressé la table)

tabyaille féminin : tablée, ensemble des personnes assises à une même table. **de chô tan i fazian une tabyaille de gâ ê une tabyaille de fumêlé ê m(éin)me a dô fê une tabyaille de drôle** (En ce temps là, à cette époque, nous faisons une tablée d'hommes et une tablée de femmes et même, parfois une tablée d'enfants) Il en allait ainsi quand on réunissait une compagnie nombreuse de parents et d'amis, pour des repas de fêtes. Les sexes étaient séparés, ce qui était judicieux, tant les sujets de conversation pouvaient être différents

tabyête féminin : sorte de table située sur la machine à battre, le long de l'entrée du batteur, sur laquelle on jetait les gerbes pour que le **déliou** en coupe les liens avant que **l'agranou** l'étale d'un geste fort spécialisé. Il en prenait une poignée de la main droite et une de la main gauche et il les écartait d'un mouvement particulier, en tournant les poignets, l'un à droite, l'autre à gauche ce qui faisait que la gerbe s'ouvrait et s'étalait exactement comme un livre qu'on ouvre. Ensuite il la faisait glisser bien à plat sur **la tabyête** vers le **bateur** Des années de frottement contre les brins de paille avaient rendu **la tabyête** lisse, polie, et brillante mieux que si on l'eut cirée. Voir **agranâ déliou** et **bateur**

tacHe : féminin gros clous à large tête plate ou bombée, et à pointe relativement courte, utilisés pour ferrer les galoches, les sabots et les souliers.

tâcHâ : essayer *tu tâcHrâ dô fére un p'ti meu* (Tu essaieras de le faire un peu mieux)

tâcHe de ne pâ rëkëmou(éin)sâ (Essaie de ne pas recommencer) En fait, il s'agissait plutôt d'une sévère invitation à ne pas essayer de recommencer.

taille ou *tayade* ou *tayate* féminin, dite aussi **taille de pou(éin)** : tranche de pain coupée transversalement d'un côté à l'autre et la plus fine possible, dans nos gros pains de 2 kilos. Chacun en déposait dans son assiette et il suffisait de les recouvrir de bouillon pour se faire sa soupe individuelle. Mais, on pouvait aussi s'en faire des tartines, soit directement, soit après les avoir grillées devant le feu. Voir *routi* et voir aussi à *boul(éin)Jâ* pour **la taille dô boul(éin)Jâ** .

talbö masculin : synonyme de **biö** Cette bûche suspendue au cou d'un bovidé glissait entre ses pattes antérieures sans le gêner tant qu'il se déplaçait paisiblement. Mais elles lui battaient les pattes dès que ses mouvements devenaient brusques ou rapides, ce qui l'obligeait à se tenir tranquille.

Il était aussi commode d'en suspendre au cou des jeunes mâles pour les empêcher de saillir les vaches quand ils n'avaient pas été sélectionnés pour la reproduction mais qu'on laissait paître avec le reste du troupeau,. Les gros taureaux reproducteurs étaient rarement envoyés aux pâturages car ils pouvaient se montrer agressifs et cela laissait le champ libre aux taurillons . Mais, quand ces derniers, équipés du **talbö** , tentaient une étreinte amoureuse, c'était **le talbö** que la dame recevait à un endroit où elle aurait espéré autre chose. Elle détalait alors et ça mettait fin aux idylles.

Certains de ces **talbö** qui étaient très vieux, avaient une extrémité usée en oblique et avaient acquis, auprès de nombreuses générations de pattes, un poli, un lustre satiné qui m'enchantait.

talbutâ tarabuster, tracasser, persécuter quelqu'un, le harceler uniquement par des paroles avec l'intention de le stimuler, mais non de le faire souffrir.

talè* ou **talâ** masculin : pièce de bois, percée de trous à intervalles réguliers pouvant recevoir les barreaux pour une barrière ou **rölin d'une écHale** (Ou les échelons d'une échelle) ce sont donc des montants de barrière ou d'échelle etc. Voir *kyie*

talére féminin : tarière. Il nous restait quelques unes de ces énormes vrilles héritées de l'ancêtre sabotier. Voir une image à **sabötâ**

Mon père s'en servait pour faire des trous dans des souches d'arbres abattus qu'il souhaitait éliminer et qui étaient trop noueuses pour être fendues avec la masse et les coins. Il bourrait ensuite ces trous avec une poudre de sa composition où entraient du charbon de bois, du soufre et du salpêtre, puis il finissait de boucher le trou avec de la sciure bien tassée puis il enflammait la poudre avec une sorte de mèche, dite : cordon Bickford . Le tout explosait souvent et fendait plus ou moins les souches, parfois.

talin masculin 1° : talon, partie postérieure du pied ou de la chaussure.

En 1135, *talon se disait talun.*

2° : partie postérieure d'un outil opposée à la partie coupante. Dans une *piarde* (Sorte de houe) par exemple ou *un piardin* (Petite *piarde*) c'était, dans la partie métallique, l'opposé du coupant, donc cet endroit en anneau élargi où s'insère le manche. Cette partie pouvait constituer une massue redoutable quand on frappait en utilisant l'instrument à l'envers et elle était ainsi bien commode pour pulvériser les mottes. On s'en servait toujours pour l'euthanasie de certains petits animaux, chats ou chiens devenus trop âgés et trop handicapés, ou malades et potentiellement contagieux. Voir à *piardin*

3° : c'était aussi le sep de la charrue, cette barre horizontale en fer qui porte le soc et le versoir et glisse au fond du sillon. Voir à *châru*

bâre a talin féminin : c'était une lourde barre de fer, de section à peu près carrée, qui portait, à une extrémité, un épaississement en forme de talon qui permettait de prendre appui, par exemple pour écarter deux rochers. Elle servait aussi, au cours des démarrages de lourdes remorques ou de la machine à battre, à favoriser les départs difficiles. On la coinçait du côté postérieur d'une roue arrière, *le talin* vers le sol, et on appuyait sur la barre ce qui avait pour effet de soulever la roue, en lui donnant à tourner, cela facilitait grandement le travail des chevaux et même du tracteur. J'ai vu cette technique utilisée également lors du départ des remorques d'une fête foraine, il y a bien longtemps. Il faut préciser que les bandages des roues étaient en fer, à cette époque



tan masculin : temps. 1° : le phénomène climatique *bè* tan môvé tan* (Beau temps, mauvais temps) *tan d'éve* (Temps d'eau : temps de pluie) *tan de nâve* (Aspect du temps qui laisse présager de la neige)

le tan tourne a l'éve (Le temps évolue vers une période pluvieuse) *le tan é t'a l'éve le tan é t'ô frê le tan é t'a la grâle* (Le temps est prometteur de pluie, de froid, de grêle)

le tan é dévêté (Le temps est perturbé) il va changer.

le tan se gâte (Le temps tourne au mauvais temps)

le tan é pouri (Le temps est pourri)

chô tan é malade (Ce temps est malade) désagréable et incertain.

2° : temps : aspects chronologiques :

de chô tan Quand cette expression se trouve au début de la phrase elle signifie : de ce temps, à cette époque, donc : en ces temps révolus *de chô tan ö mouyé moué k'avoure* (À cette époque il pleuvait plus qu'aujourd'hui) Voir aussi *d'âte fê* à *fê*

de chô tan Quand cette expression se trouve en fin de proposition elle signifie : à ce moment, à cet instant précis, *ö l'é signe d'éve de chô tan* (C'est signe d'eau, de pluie, à ce moment là) Voir *acHnâ*

de chô tan (De ce temps) en ce moment, au moment où je vous parle.

ché dërâ tan (Ces derniers temps : ces derniers jours), en parlant d'une chose qui s'est répétée ces derniers jours.

dé le prēmâ tan (Dés le premier temps) : tout au début.

dimê le tan (La moitié du temps) en parlant d'une chose qui arrive une fois sur deux.

t'â dô tan dëvan té (Tu as du temps devant toi) inutile de te presser.

ö se fëra ô bè* tan (Ça se fera, nous le ferons au beau temps) au retour de la belle saison, enfin au printemps, quoi !

l'a fouê son tan (Il a fait son temps) il a duré autant que cela était possible, une formule utilisée aussi bien pour les animaux que pour les gens ou les outils.

son bè* tan é dâre li (Son beau temps est derrière lui) il a vécu ses beaux jours, maintenant il va connaître les difficultés. Ou encore : "il a mangé son blé en herbe". Ceci se disait aussi **l'a méJé son pou(éin) bian le prēmâ** (Il a mangé son pain blanc le premier)

son tan é dâre li (Son temps est derrière lui) il arrive au bout de sa vie.

ö l'é un p'ti pase tan chô drôle (C'est un petit passe-temps cet enfant) Autant dire qu'il vous fait perdre le temps dont vous auriez besoin pour votre travail.

le m'a fouê pâsâ le tan (Il m'a fait passer le temps) pouvait signifier aussi bien : il m'a apporté une distraction, que il m'a fait perdre mon temps.

3° : tant : **tan moué tu le gërmêl'râ tan moué le s'ochtin'ra** (Tant plus tu le gronderas, tant plus il s'entêtera)

tan k'a li o l'é un gâ de r(éin) (Quant à lui, c'est un vaurien)

tanbourinâ tambouriner, frapper à coups redoublés.

tanbourinaille féminin : volée de coups de poings, en utilisant les deux poings l'un après l'autre et en frappant du côté opposé aux pouces, à toute vitesse, dans les règlements de comptes enfantins.

tanâ : frapper à un rythme soutenu, régulièrement et longtemps, comme dans la comptine **tane tane boi d'ouzane** utilisée lors de l'écorçage des rameaux de frêne pour faire des sifflets ainsi qu'il a été dit à **ouzane**

*BEAUCHET FILLEAU traduit ce mot par enlever l'écorce d'un arbre, en faisant référence au tan des tanneurs qui est de l'écorce de chêne broyée. Ce tan viendrait lui-même du mot gaulois tann qui désigne une variété de chêne différente de leur casnus qui a donné notre **cHânye** .*

i m'an va li tanâ la pè* (Je vais lui tanner la peau) ou, comme en français, "je vais lui tanner le cuir", je vais le rosser.

tantine féminin de **tonton** : tante.

*Ce mot correspond au français enfantin tata et est un aménagement de l'ancien français antine qui vient lui même du latin amita (la sœur du père). Et cette antine transformée en **tantine** est conservée en poitevin et en Suisse.*

tantou : tantôt. En français c'est : cet après-midi, en **patoï** c'est même précisément : midi. **ke méJron z'i tantou** (Que mangerons nous à midi) on disait aussi **fouê tu la mëriène tantou ?** (Fais-tu la sieste à midi) ou plus exactement : après le repas de midi.

Le repas pris aux environs de midi se disait **le r'pâ dô tantou** ou **le résounâ**

Comme **bétou** le mot **tantou** vient directement de l'ancien français tost dans tant tost qui, en 1119 signifiait : aussitôt ou : dans un proche avenir.

tapâ 1° : taper, frapper. *tapâ dô pé kêm un lapin mâle* (Frapper des pieds comme un lapin mâle) c'est à dire : trépigner, allusion au comportement du lapin . Peu apte à crier, sauf de rares fois, dans les cas où il est frappé d'une terreur ou d'une douleur extraordinaire, il émet un signal d'alarme en frappant le sol de ses pattes arrières.

ö l'a tapé ô vôle (Quelqu'un a frappé aux contrevents)

tapé masculin **tapaille** féminin : selon le cas fermé ou frappé.

lé pouêre tapaille les poires frappées, des poires séchées pour les conserver pendant l'hiver. Après la cueillette on les faisait **soulayâ** (Sécher au soleil) puis on les disposait sur des **mêlou** (Claies) et on les passait plusieurs fois dans les grands fours chauffés en brûlant des fagots entiers. Entre chaque passage elles étaient aplaties en les frappant avec des **batou** (Battoirs de lavandières) Puis, une fois séchées, elles étaient conservées dans les **bournye** (Récipients en paille tressée) Voir ces mots.

2° : fermer. *tapâ la porte* (Fermer la porte) sans nécessairement la claquer. Mais le geste était sans doute plus énergique avec les portes qu'avec les fenêtres puisqu'on disait **fërmâ la kroizaille** (Fermer la fenêtre)

*tapâ son koutè** (Fermer son couteau) le replier avant de le mettre dans sa poche, ce qui faisait un claquement sec !.

tapâ une muse (Boucher un passage au travers d'une haie)

uvri une cHâre pë tapâ une muse (Voir à **cHâre**)

tapâ sa goule (Fermer sa bouche) se taire. *chô drôle m'ésôrioune fouê li tapâ sa goule* (Cet enfant me casse les oreilles fais le taire)

tâpe féminin : taupe.

tôpinère féminin : taupinière.



tôpasâ masculin : celui dont c'était le métier de capturer les taupes.

À cette époque sans pesticides, elles étaient nombreuses et bouleversaient les semis avec leurs galeries et leurs taupinières. Dans les prairies, ou les champs de céréales, elles érigeaient des taupinières qui contenaient souvent assez de cailloux pour ébrécher les scies des faucheuses ou des moissonneuses.

Le chasseur de taupes cheminait de ferme en ferme, avec, sur son épaule, un long bâton où séchaient les nombreuses peaux des taupes qu'il avait déjà capturées. C'était son enseigne et aussi une bonne part de ses revenus car de telles peaux sont petites mais magnifiques. Comme il était toujours itinérant, il ne pouvait soigner leur

préparation qu'en les transportant avec lui. Il portait à sa ceinture des trousseaux de petits pièges en forme de pinces à ressort. C'était, certes, un gagne petit mais c'était loin d'être un miséreux car, outre le commerce des peaux il recevait un petit salaire et l'hospitalité des paysans.

tapin ou plus rarement **tapon** masculin : c'est quelque chose qui est destiné à obturer un orifice. Ce pouvait être :

Un gros fausset obturant l'écoulement d'une **basiöte** (Cuveau)

Une bonde de barrique,

Un système de planches retenant l'eau à une sortie de lavoir,

Un couvercle en grès bien encastré fermant un saloir,

Un petit chapeau en paille tressée fermant une **bournye** (Récipient de paille tressée pour conserver les fruits secs)

outâ le tapin Déboucher)

tardi masculin **tardive** féminin : tardif, tardive. Celui qui arrive tardivement **ö l'a été un drôle tardi** (Ça a été un enfant arrivé tard) alors que ses parents étaient âgés.

Légumes ou fruits qui arrivent à maturité en fin de saison.

tarir : 1° : venir à sec en parlant d'une source, être vidé en parlant d'un récipient, **l'eulâ é tari** (L'huilier est vide)

2 : Cesser de produire du lait en parlant d'une vache. **la vacHe nègre é tari** (La vache noire n'a plus de lait) **a dô fê lé vaHe tarisan avan de vélâ** (Parfois les vaches cessent de produire du lait avant d'avoir leur petit)

tarzâ : tarder. **ö tarze** (Ça tarde) C'est grand temps, on attend cela avec impatience.

tarze a kërvâ (Tarde à crever) qui tarde à mourir. Injure ou imprécation facilement utilisée pour indiquer que la personne visée débarrasserait utilement le paysage en le quittant dans les meilleurs délais. En réalité, la mort n'était pas vraiment souhaitée. Parfois même, c'était l'expression d'une amitié bourrue.

tasaille féminin : touffe de végétaux. **ö y'avê tÿrJou une tasaille de persail pâ lin de la mouézin** (Il y avait toujours une touffe de persil pas loin de la maison)

En ancien français tassel désignait un amas et tasse, une touffe de végétaux

tâtâ : tâter, palper, ausculter même comme dans **tâtâ la poule pÿr veure si a l'a l'u** (Tâter le ventre d'une poule pour voir si elle était susceptible de pondre) ce qui, en cas de diagnostic positif, pouvait être salvateur en face de l'éventualité d'un stage dans le pot du bon roi Henri.

tâte féminin : tête. **tâte de fou ne grizoune Jamoué** (Tête de fou n'est jamais grisonnante) c'était la petite méchanceté, provoquée par la jalousie, à l'égard de ceux qui conservaient au moins leur jeunesse capillaire

tâte a chu (Tête à cul) en français : tête à queue, demi tour brutal et souvent accidentel.

tête de gôrê (Tête de cochon) personnage têtu, voire, même buté.

tête d'ail (Tête d'ail, caïeux d'ail)

tête d'âne (Tête d'âne) têtard, bébé grenouille.

*Il y a là une curiosité. En effet le mot **âne** n'existe pas dans notre **patoï** puisque l'âne y est nommé **bardou**. Dans **tête d'âne** ce n'est donc pas l'âne qui est en cause car nous aurions dit **tête de bardou***

Si ce n'est pas de l'asinus ni de ses descendants (asne puis âne) qu'il s'agit, peut être faut il chercher du côté de anas nom latin de la cane, qui nous a donné les Anatidés et l'ancien français ane (cane) abandonné à cause des confusions possibles avec âne, mais qu'on retrouve dans certains mots comme bédane (bec de cane : gros ciseau à bord étroit et épais des ébénistes).

En milieu aquatique, on peut imaginer, à la rigueur, que le têtard de grenouille ressemble à une tête ronde de cane, avec son œil rond et noir, la queue figurant alors le bec de la cane.

*Ouf ! L'étymologie est un calvaire, mais continuons : après **âne** il faut envisager le cas de **tête***

*En français : tête, comme : **tête** en **patoï** peuvent venir tous les deux du latin testa (coquille), allusion, sans doute, à la calotte crânienne. Alors que le français a conservé le début du mot pour faire teste puis tête, notre **patoï** semble avoir préféré recycler la fin du mot en faisant **tête***

*Mais le têtard étant aussi un mets favori des canes, nous préférons voir dans **tête** un aménagement de taster (goûter) Avec **d'âne** (de cane) ça nous donne **tête d'âne** "Ce que goûtent les canes", dans le même style que "taste-vin".*

tatouille ou **tatouyaille** féminin : trempe, correction soignée, vigoureuse raclée

tatusâ : ronchonner, monologuer en protestant à mi-voix, vite et de façon continue, tout en poursuivant ses activités. **la tantine pêtatinê an tatusan sou son kiêrà kan t'a dôlê sé fërmaJe** (La tante cheminait à petits pas en monologuant sous son "cuillerier" quand elle façonnait ses fromages.

se tatusä : se chamailler. **lé vieu se tatusan a linJou de Journaille** (Les vieillards se chamaillent tout au long des jours)

*Les propos échangés par ces **vieu** n'entraînaient ni aigreur ni acrimonie car ils étaient ressassés depuis si longtemps qu'ils avaient perdu leur sens. Et, de toutes façons, ils n'étaient plus entendus, car ils étaient proférés à mi-voix, à l'adresse de malentendants. Et leur mélodie confirmait la présence rassurante de celui ou de celle dont on aimait la compagnie depuis si longtemps.*

tatusin masculin **tatusoune** féminin : ceux qui ont la manie de ronchonner.

tavêlê féminin: barre de fer qu'on insérait dans les trous du **moulinê** (Treuil de charrette) pour l'actionner quand on **trouyê lé cHartaille** (Liait les charretées) de foin ou de gerbes avant le retour à la ferme. Cette barre était pourvue, à 7 ou 8 centimètres de son extrémité, d'un épaississement annulaire qui la retenait pour qu'elle ne s'enfonce que d'une longueur convenable dans les trous du treuil. À son autre extrémité un anneau permettait de la suspendre. Voir **trouyâ** et **moulinê**



tayâ tailler.

tayeuze féminin : couturière qui se déplaçait de ferme en ferme, à la demande, pour effectuer des travaux de couture que les fermières n'avaient pas le temps ou pas les capacités de faire elles-mêmes.

tayin masculin, ou **tayate** ou **tayade** féminin : très fines tranches des pain, lichettes coupées pour tremper la soupe.

rëtayin masculin et souvent au pluriel: menus copeaux inutilisables, produits au cours d'une taille laborieuse d'un morceau de bois ou de pain et même, à la rigueur, de tissu.

té toi, voir **tû**

tè* exclamation qui marque l'étonnement ou même la stupéfaction : tiens ! Sers aussi d'introduction à un ordre ou à une demande de service. **tè* v(éin) din me dounâ un kou de mou(éin)** (Tiens ! Viens donc me donner un coup de main)

bê tè* (Eh bien tiens !) ce qui équivaut à : bien sûr, est utilisé pour confirmer les propos qu'on a tenus.

të ou **teu** ou **tê** masculin : toit, bâtiment de dimensions réduites destiné à loger des animaux de petite taille.

le të t'a poule (Toit à poule : poulailler) Voir aussi **Jouk**

të t'ô cHëbre (Toit aux chèvres) elles étaient souvent logées dans un compartiment de l'étable. Voir **kërnin** pour **kërnin ô cHëbre**

le të a gôrê qu'on prononçait en général **të t'a gôrê** ou **tê t'a gôrê** ou encore **të t'ô gôrê** (Toit à cochon ou toit aux cochons) avec un **t** rajouté pour l'euphonie : la porcherie.

Les **të t'a gôrê** toit à cochons méritent une mention spéciale. Le cochon était un personnage précieux et son toit était souvent une jolie petite maison miniature avec des murs de pierres et un toit de tuiles. Une lucarne y laissait passer, parcimonieusement, un peu de lumière, sans laisser dissiper la chaleur que ces animaux entretenaient à l'intérieur. En outre, un excès de lumière peut pousser l'animal à des activités physiques peu propices à son engraissement. Une porte ordinaire, fermée par un verrou, permettait d'y entrer pour enlever le fumier et renouveler la litière ce qui ne se faisait pas très souvent. Il y avait aussi une large ouverture près du sol, pas très haute, de la largeur d'une auge à cochon. Elle était fermée par un volet qui s'ouvrait, non pas vers le côté mais horizontalement, en se soulevant vers l'intérieur. Ce volet était ainsi aménagé de sorte que, quand il était rabattu, s'il arrivait que le cochon tentait de le repousser à partir de l'intérieur, il ne pouvait pas en provoquer l'ouverture. Cette sorte de petite fenêtre donnait directement sur l'auge et permettait d'alimenter le cochon sans pénétrer dans sa maison.

Un seul porc y vivait en ermite, et il n'était tiré de son existence monacale que pour être mangé. On ne l'entendait jamais gémir sur son sort, sauf si on avait un peu de retard pour lui servir ses repas.

la treu gôrounére Truie-mère, consacrée à la reproduction, qui partageait un grand box confortable avec ses bébés jusqu'à ce qu'ils soient en âge de la quitter. Des

piquets disposés le long des murs empêchaient la truie d'y écraser ses petits lorsqu'elle se couchait, car elle était énorme et ses petits minuscules et fort turbulents. Voir **treu**

Il y avait aussi d'autres toits plus grands, divisés en plusieurs box, contenant chacun plusieurs cochons destinés à être vendus à différentes tailles.

të t'a (Toit à) désigne des petits bâtiments indépendants, dévolus à certaines activités précises. Chez nous, par exemple, il y eut un **të t'a lavâ** (Toit à laver) qui était une petite buanderie provisoire que mon père fabriqua en vitesse pour accueillir la machine à laver le linge quand mes parents en eurent acheté une.

të t'ô (Toit aux) désignait parfois une portion de bâtiment réservée à tel ou tel animal, qu'on avait souhaité isoler momentanément.

Chez **louizête** pour ramener les vaches au bercail le berger ou la bergère criait **të të të tëë tëë** ce qui semblait les inviter à rentrer au toit, mais elles rentraient **a l'écHuri** (À l'étable) alors qu'au **linâ** on criait **ö ö ö öö ööö** Voir à **cH(éin)** et aussi à **kane**

të ou **tê** est aussi utilisé pour désigner la toiture.

En 1155 on disait dans ce sens teit.

tëbye féminin : tuile. Nous en avons de deux sortes.

1° : **la romaine**, on pourrait presque dire **la romane** On la nommait aussi **la tiJe de bote** à cause de sa forme.

C'était la tuile canal, presque en demi-cylindre, car une extrémité était un petit peu plus étroite que l'autre. Elle pouvait atteindre 40 centimètres de long. La légende voulait qu'on les eut faites jadis en moulant des plaques de glaise mêlées de sable sur sa cuisse. Sur la toiture, les unes étaient posées la partie creuse vers le ciel et elles formaient ainsi un canal pour l'écoulement de l'eau. Les autres étaient posées avec le côté bombé vers le haut, en recouvrant les bords des précédentes. Pour que cela soit un peu stabilisé il fallait caler les premières avec des morceaux de tuiles hors d'usage. Ça restait assez instable. Les oiseaux sauvages, les pigeons, la volaille ou les chats faisaient bouger tout cela et, à la longue, ouvraient des gouttières.

Bientôt les mousses s'installaient dans les creux, préparant l'arrivée des *Sedum*, qu'on nommait **lé mizére** (Les misères) puis des petites Graminées. Alors **ö flê rëpâsâ lé bâtiman** (Refaire la couverture de la toiture) en grattant et en remplaçant tout. Peu commodes, ces tuiles formaient pourtant de jolies toitures, avec l'infinie variété des couleurs de la terre, cuite à des températures mal contrôlées, ce qui donnait, parfois sur la même tuile, des teintes rouge brique voisinant avec jaune et "terre de Sienne". Certaines gardaient même l'empreinte de la main qui les avait moulées.

Ces tuiles étaient de précieux instruments pour nos charmants divertissements enfantins. Voici comment un véritable artiste doit procéder. Il faut prendre la tuile à deux mains, une à chaque extrémité, les mains dans le creux, de façon à bien libérer les quatre coins. La tuile doit être posée sur le mur extérieur d'une maison, les deux bords contre le crépi afin de le froter plus ou moins fort, plus ou moins longuement, ou par à-coups, en variant le rythme ce qui fait des fracas de murs en train de s'effondrer, voire des ricanements inhumains et sataniques Il est aussi possible de heurter le mur seulement avec les coins de la tuile : d'abord avec les deux coins d'une extrémité, l'un légèrement après l'autre, puis avec les deux coins de l'autre bout de la tuile ce qui permet de produire des bruits de galopades infernales.

. Ce qui est intéressant c'est que tous ces bruits, facilement identifiables du dehors, se répercutent à l'intérieur des maisons où ils sont très assourdis et semblent provenir de partout et de nulle part. C'est fort inquiétant.

Mais hélas, ceux à qui nous pouvions offrir nos sérénades avaient fait de telles musiques bien avant nous. Il ne nous restait qu'une seule ressource pour produire encore notre petit effet : c'était de donner nos concerts pendant les nuits afin de profiter des effets de surprise au milieu des sommeils.

Une fois, la surprise fut pour nous. Notre victime ouvrit ses volets dès le début du concert et nous gratifia d'un coup de son fusil de chasse. Je suppose qu'il tira en l'air, mais nous fumes terrorisés au point d'être bien handicapés pour prendre la fuite.

2° **lé tēby'e mékanik'** (Tuiles mécaniques ?) elles étaient plates, avec des rebords pourvus de saillies et de rigoles, conçues pour s'emboîter les unes dans les autres. Elles étaient beaucoup plus régulières que les autres car elles étaient moulées à la machine et cuites dans des fours modernes. Elles permettaient de faire des toitures bien plates, moins lourdes et beaucoup plus stables que **la romaine** mais peut être pas plus durables.

tēbya masculin : débris de vieilles tuiles brisées qui servaient à remblayer les trous des cours ou des chemins, ou à caler les tuiles neuves sur les toitures.

tēbyâ se gondoler, gauchir. Par exemple pour une planche, imiter les courbes de la tuile **romaine** .

tēbyê vaguement en forme de tuile. Chez **louizête** existait un petit chemin creux nommé **cH'min tēbyê** très encaissé entre deux hauts talus couronnés de haies.

tēde ou **tēde** masculin et féminin : tiède. **ton kaf'nyin ö l'é de l'éve tēde** (Ton mauvais café c'est de l'eau tiède)

tēd'zir ou **tēd'zir** : tiédir.

tégé masculin **tégaille** féminin : repu, rassasié jusqu'à l'écœurement. Comparer avec **gédé** qui a sensiblement le même sens.

ö me tēge (Ça m'écœure) se disait à propos d'une nourriture lourde, qu'on avait peine à avaler, comme dans **ö me bête su le chër** qu'on retrouvera à **bëtû**

Par extension on pouvait dire **ö me tēge** pour parler d'une tâche qui répugnait ou d'un travail qui durait si longtemps qu'on en avait par dessus la tête. Et aussi **tu me tēge** (Tu me fatigues, tu me soûles) que l'on comparera avec profit à **tu me kërve** à **kërvâ**

têil ou **tail** ou **têyou** masculin : tilleul. Nous n'avions que des Tilleuls cultivés, *Tilia patyphyllos*, nommé aussi Tilleul femelle, dont on récoltait les inflorescences accompagnées de leurs bractées dès l'épanouissement de fleurs et de préférence dans la fraîcheur du petit matin. Une fois séchées au frais, dans un grenier sans lumière, elles étaient conservées pour faire l'infusion rituelle des fins de veillées qui était censée procurer un sommeil paisible.

Pendant la guerre le professeur BINET fit faire de la farine de feuilles de tilleul séchées qui, mélangée à de la farine d'orge, devait fournir aux populations, l'appoint de protéines dont elles étaient privées par les restrictions alimentaires.

*Si Tilleul vient du latin tiliolus il fut tilluel en 1178 puis teil en 1200 . Ce teil est peut être à l'origine de notre mot **teil** puis de **têle** (toile). Mais selon A. REY, toile vient de tela (toile d'araignée) !*

têille féminin : écorce du chanvre, partie qui contient les fibres textiles.

têille têtelle têtelle : cri des bergères pour exciter leur chien et le pousser à intervenir contre les chèvres qui tentaient de quitter leur pacage. Le cri complet était **oucHe têtelle têtelle** Bien connu des chèvres, il était, par lui-même, assez dissuasif pour que le chien n'ait pas le temps d'intervenir. Il pouvait aussi servir pour les vaches. Voir à **muse**

t(éin) : tien . **ö l'é le t(éin)** (C'est le tien) **le m(éin) le t(éin) le s(éin)** (Le mien, le tien, le sien) Voir aussi **tëni** (Tenir).

le t(éin) le tien désignait parfois : ta propriété, tes champs, tes biens **t'â ke de gardâ té bâte su le t(éin)** (Tu n'as qu'a garder tes animaux sur tes terres) dans tes champs (et non pas dans les miens !)

têle féminin : toile en général, matériau utilisé pour faire des draps, nappes ou vêtements divers, c'était la matière première tissée. On parlait aussi de **touaille** qui désignait plus précisément la nappe mise sur la table. Voir détails à **kiérâ** ("Cuillierier") et **têtelle** (Voir à **teil** (Tilleul) et à **cHarbe** (Chanvre) On en parlait aussi à propos des **lésâ** (Draps)

la tête dô ventre Crépine des cuisiniers : le péritoine du cochon soigneusement prélevée pour étaler sur le pâté dans les terrines, avant de le cuire dans le four, afin d'éviter que les dessus ne soient carbonisés.

têle siraille Toile cirée, c'était l'ancêtre des toiles plastifiées actuelles. fabriquées avec des dérivés des hydrocarbures. Nos **têle siraille** étaient faites d'une toile robuste, imperméabilisée à l'huile de lin (cuite pour développer ses propriétés siccatives) si bien qu'elle se polymérisait en séchant pour former un film solide. On y associait des résines végétales (gomme-gutte, balata etc.). La surface en était finalement imprimée avec des dessins de fruits, de fleurs et d'animaux (surtout du gibier) ou des dessins au trait d'une seule couleur, bleu ou sépia, façon toile de Jouy, représentant des scènes champêtres ou des scènes de chasse. Bien plus résistante que les "plastiques", une même toile illuminait nos tables pendant longtemps, même si elle s'imbibait peu à peu d'une odeur de graillon.

Chez **louizête** la **têle siraille** était ornée de motifs géométriques et je l'ai trouvée, lors de ma première visite, aussi belle que la demoiselle qui allait avec !

Voir **têle siraille** à **dékanpâ** et **arantêle** (Toile d'araignée)

tëni ou **tëni** ou, plus rarement **t(éin)dre** 1 : °tenir, saisir à pleine mains, ou se maintenir pour ne pas tomber.

i t(éin) tu t(éin) le ou **a t(éin)** (Je tiens, tu tiens, il ou elle tient) **i tënon vou tëné** (Nous tenons, vous tenez) **le** ou **a tenan** (Ils ou elles tiennent) Mais on disait aussi **i t'non vou t'né le t'nan** pour nous tenons etc.

Dans la famille de **louizête** on racontait toujours avec émotion, l'histoire de cette **nën(éin)** qui, un soir de veillée, alertée par un bruit inquiétant, dû, sans doute, à un vent particulièrement turbulent, entreprit de sortir de la maison, dans le noir. À peine eut-elle passé la porte que le vent rabattit autour d'elle des linges qu'on avait mis à sécher par là. Paralysée de terreur, elle se mit à hurler dans la nuit **ö me t(éin) ö me t(éin)** (Cela m'a saisi, m'a cramponnée) ce qui provoqua l'hilarité de toute la maisonnée qui s'était promptement portée à son secours.

i t(éin)dré tu t(éin)drâ le t(éin)dra (Je tiendrai, tu tiendras, il tiendra) **i t(éin)dron vou t(éin)dré le t(éin)dron** (Nous tiendrons, vous tiendrez, ils tiendront)

i tènê i tènion (Je tenais, nous tenions)

tô z'â tenu (Tu l'as tenu)

t(éin) z'ou b(éin) (Tiens le bien)

t(éin)n'te b(éin) (Tiens-toi bien: cramponne toi)

ö fêdrê ke vou tēnié köre un p'ti (Il faudrait que vous teniez encore un peu) que vous résistiez ou que vous persistiez dans vos efforts ou vos actions.

ö l'arê fiu ke vou tēnisié köre un p'ti moué (Il aurait fallu que vous tinssiez encore un peu plus) un peu plus longtemps.

Il y avait aussi cette comptine pour faire sauter les petits enfants à cheval sur un genou du grand-père :

t(éin)n'te b(éin) i'alon galöpâ (bis) (Tiens-toi bien on va galoper)

si tu te t(éin) pâ (Si tu ne te tiens pas)

tu cHeurâ marilouize (Tu tomberas Marie-Louise)

t(éin)n'te b(éin) i'alon galöpâ (bis) (Tiens-toi bien on va galoper)

si tu n'te t(éin) pâ (Si tu ne te tiens pas)

tu cHeurâ b(éin) vite a bâ (Tu tomberas bien vite en bas)

Et, bien sûr, à la fin, les grosses mains du grand-père précipitaient le malheureux enfant a bâ (Sur le sol) au milieu des rires cristallins de l'un et tonitruants de l'autre. Mais pourquoi était-ce toujours Marie-Louise, même pour les garçons ?

s'i tēni en parlant d'une personne : s'y tenir, ne pas en démordre *a di k'ö l'é pâ lê chô z'a fouê a s'i t(éin) ê a s'i t(éin)dra* (Elle dit que ce n'est pas elle qui l'a fait, elle s'y tient et elle s'y tiendra) parce qu'elle était drôlement têtue celle-là.

l'éve s'i t(éin) (L'eau y stagne) en parlant de certaines terres

2° : Ressembler à quelqu'un, en général de sa famille : avoir hérité d'un petit bout de son patrimoine génétique. *tēni de cheuk'in* (Tenir de quelqu'un) ou seulement avoir une ressemblance avec quelqu'un *le t(éin) de sa nēn(éin)* (Il a des traits du physique ou du caractère de sa grand-mère)

le t(éin) pâ de cHé li (Il ne tient pas de chez lui : il n'a pas les caractères de sa famille)

l'ô t(éin) pâ dô s(éin) (Il ne le tiens pas des siens) ce n'est pas un caractère de sa famille.

La génétique de chez nous obéissait à des lois particulières. Les caractères se transmettaient souvent en sautant une génération, des grands parents aux petits enfants. Une femelle, une lapine, une chienne surtout, et une femme parfois, étaient susceptibles de transmettre à leur descendance les caractères du premier mâle qui les avait fécondées, même si cette descendance était issue d'autres géniteurs. Et on en citait des exemples indiscutables. D'ailleurs, d'authentiques savants admettaient de tels phénomènes qui leur avaient servi à bâtir la "Théorie de l'Imprégnation"

3° : *ö me t(éin)* (Ça me tient) qui permettait de définir certaines indispositions *ö me t(éin) su la pouétrêne* (Ça me tient sur la poitrine) j'ai une bronchite. *ö me t(éin) dan l'échine* (Ça me tient dans le dos) j'ai un lumbago *ö me t(éin) dan lé Jēnail* (Ça me tient dans les genoux) j'ai des douleurs articulaires. Ça pouvait vous tenir de partout !

4° : *ö y'a pâ a l'tēni* (Il n'y a pas à le retenir) indiquait qu'on avait affaire à quelqu'un de particulièrement déterminé et hyperactif, qu'il n'était possible ni de calmer ni de discipliner.

*tè*r* féminin : terre et plus précisément terre arable.

*l'avan b(éin) dô tè*r* (Ils ont bien des terres) ils ont beaucoup de terres cultivables, une belle ferme pour tout dire.

ö y'a yére de tè*r (Il n'y a guère de terre) pouvait signifier que la ferme ne comportait pas beaucoup de terres labourables, ou que la couche de terre arable était maigre sur un sous-sol rocheux, ce qui pouvait également se dire **ö y'a pâ épâ de tè*r** (Il n'y a pas épais de terre)

la tè*r l'apèle (La terre l'appelle) se disait en parlant des vieillards fort courbés dont les jours étaient manifestement comptés.

lé tè*r a rênâr (Les terriers à renards)

Dans les bois d'Ussault, en lisière de la forêt de l'Hermitain il y avait un perchis de châtaigniers, sur une terre rougeâtre où il y avait une multitude d'entrées de terriers. Il s'agissait de terriers de renards à n'en point douter, car leur forte odeur les trahissait, ainsi que les poils qu'ils avaient abandonnés en se frottant aux aspérités des entrées. Un jour, avec mon père, nous en comptâmes jusqu'à 100 avant de nous arrêter, découragés par le nombre. De nombreuses familles de goupils vivaient dans cette cité où ils élevaient leurs petits, et, à partir de laquelle ils organisaient des expéditions, parfois fort lointaines, pour chasser ou pour chaparder dans les fermes.

*À cette époque, tout le monde aux alentours connaissait l'existence des **tè*r a rênâr** et chacun se protégeait tant bien que mal, piégeant parfois les coupables et leurs semblables, les blaireaux, dans les drains aux alentours des fermes. Voir à **biérâ** À cette époque il ne serait venu à l'idée de personne d'organiser des opérations de destruction massive de **tè*r a rênâr** par le poison, les gaz ou n'importe quelle machine capable de défoncer le terrain.*

Tant que les renards étaient chez eux on leur fichait la paix, quand ils venaient chez nous on se défendait.

tërail masculin : terreau. Il s'agissait, en général, d'une terre fine et sans cailloux, riche en déchets organiques, ramassée dans des cours fréquentées par les volailles, sous les paillers qui avaient été complètement utilisés. Parfois, c'était de la terre enlevée des bas-côtés des chemins, Tous ces matériaux étaient capables d'amender et de fertiliser les cultures et surtout les jardins, ou de recevoir, après un sérieux nettoyage, les semis en châssis maraîchers

tèrêre féminin : talus plus ou moins artificiel, marquant la limite d'un champ. En général il s'y installait différents végétaux herbacés, lesquels préparaient l'arrivée des ligneux. Tout cela formait bientôt une **Jite** (Talus plus ou moins envahi de végétation, voir détail à **Jitâ**) et bientôt une **palise** (Haie)

tërJou ou **tëJou** : toujours.

On l'employait aussi pour souligner sa détermination **ö fô tërJou bé k'i vaille se ke le fazan** (Il faut toujours bien que je voie ce qu'ils font) ou pour faire sentir quelque cordiale préoccupation **i vou J(éin)ne pâ tërJou** (Je ne vous gêne pas toujours ?) Je serais désolé de vous gêner ! Il était de bon ton de l'accoler ainsi, par exemple à **soufr'éde**

Signifiait aussi : à chaque instant **chêlê cHênase é tërJou a m(éin)me a galöpâ lé poule** (Cette saloperie de chien est tout le temps en train de courir les poules)

tèrkâ parfois **turkâ** ou **teurkâ** dans l'expression **se tërkâ** faire étalage de fierté, voire de vanité, se redresser, faire la roue, à mettre en comparaison avec **fouère son pèrö** commentée à **pèrö**.

Encore traumatisés par les séquelles de la Guerre de 100 ans (surtout grâce à nos manuels d'histoire il est vrai) nous ne saurions manquer de faire un parallèle entre **se turkâ** et le mot anglais turkey (dindon) à quoi semble nous autoriser l'expression **fouère son përo** (Faire son dindon) Faire la roue, a le même sens !

Mais il est aussi tentant de rattacher **turkâ** à la Turquie pays de toutes les espèces exotiques, de tous les fastes, de toutes les opulences, de toutes les vanités !

tërleuzâ ou **tërlutâ** briller, luire ou scintiller.

Ce mot n'était guère employé sauf par mon père, (grand amateur de notre passé rural, aussi bien pour les meubles que pour les mots), mais il était compris de tous. Ce mot concernait surtout des objets de faible éclat, comme les étoiles pendant les nuits glacées de l'hiver au ciel particulièrement pur. **de sâ lé z'étéle tërleuzan** (Ce soir les étoiles brillent) disait-il, avec une satisfaction évidente, quand nous partions pour aller à une veillée chez nos parents ou nos amis d'un village voisin. Et, par les petits chemins ou à travers champs, sur les sols gelés, entre les hautes haies et sans lampe, si modeste que fut leur lumière, il nous était bien précieux que **lé z'étéle tërleuzisian** (Que les étoiles brillâssent)

leuzâ : luire.

tërnêJe ou **trënêJe** masculin ou féminin : de couleur voisine du blanc pas tout à fait pur, ce qu'exprime le français avec : écru, bis, blanc cassé, coquille d'œuf etc. pour ne pas dire : blanc sale.

tërpâ ou **trëpâ** : 1° : faire du bruit en marchant, marcher en frappant du pied, faire un bruit de pas avec des chaussures à semelles de bois .Voir **bö** ou **gayöcHe** (Sabot et galoche) **i é antandu tërpâ** (J'ai entendu un bruit de pas), ce qui sous entendait : « quelqu'un vient. » **le v(éin) i l'é antandu trëpâ** (Il vient, je l'ai entendu marcher)

tërpe din pâ dan lé gasö (Ne piétine donc pas dans les flaques) en tapant des pieds.

tërpe din pâ de m(éin)me (Ne tape pas des pieds de même : ainsi) : ne fais donc pas tant de bruit en marchant..

cHêle nâve maskê si b(éin) lé bru k'i'arion antandu tërpâ lé roibërtâ (Cette neige étouffait si bien les bruits qu'on aurait entendu les roitelets taper des pieds en marchant)

2° : marcher dedans ou dessus quelque chose, fouler avec ses pieds sans avoir eu l'intention de le faire **ö y'a cheuk'in chi a tërpé su mé bouchê** (Il y a quelqu'un qui a marché sur mon massif de fleurs) avec **tërpâ** on suppose que ce fut accidentel, sinon on aurait dit : **tërpënyâ** (piétiner)

l'a trëpé su la kouête ô cHa (Il a marché sur la queue du chat) Sans doute ne l'avait-il pas vu. S'il y avait eu l'intention de marcher sur, d'écraser avec le pied, on aurait dit **l'a tërpënyé la kouête ô cHa** Voir **tërpënyâ**

trëpi ou **tërpi** masculin : traces laissées par un piétinement.

En ancien français, vers 1155, les mots treper ou triper signifiaient frapper du pied, sauter, danser, ils ont disparu au profit de trépigner.

tërpënyâ ou **trëpënyâ** 1° : piétiner, fouler aux pieds, marcher dessus ou dedans quelque chose, avec, plus ou moins avouée, l'envie de faire des dégâts **oute té pé tu vë bé ke tu tërpënye mé bouchê** (Enlève tes pieds tu vois bien que tu

piétines mon massif de fleurs) *ö l'é lé pirin chi avan tērpēnyé le karé de pôraille dan le vērJâ* (Ce sont les oisons qui ont piétiné la planche de semis de poireau dans le potager) car ces animaux étaient chargés de tous les vices quand ils entraient là où ils n'étaient pas souhaités.

v(éin) pâ tērpēnyâ chi avoure (Ne viens pas piétiner ici maintenant) C'était le cri du désespoir de la ménagère.

l'a tērpēnié dan la fouanye ê avoure l'é parti a tērpâ dan la piase (Il a pataugé dans la boue et maintenant il entreprend de marcher sur le pavé de la salle commune)

tērpēnyi masculin généralement employé au pluriel : traces laissées par un piétinement. *chi é t'ö chi m'a fouê cHé tērpēnyi* (Qui est-ce qui m'a fait ces choses écrasées aux pieds ou ces traces de piétinements) Bien que *tērpēnyi* évoque déjà de nombreuses traces de pas, contrairement à *trēpi*, le pluriel est ici, plus propice à souligner l'étendue des dégâts

2° : trépigner symboliquement, sous l'influence de la colère ou de l'impatience *ö l'é pt'é'tbé tan d'alâ le trouvâ le dê këmou(éin)sâ a tērpēnyâ* (Il est peut-être bien temps d'aller à sa rencontre il doit commencer à trépigner) d'impatience !

tērtou tous, tout le monde. Tous se disait aussi *tou* mais l'emploi en était un peu différent. *lé bēdō son t'ail tērtou a mēriēne* (Les veaux sont-ils tous rentrés à l'étable) Et *tou lé bēdō son t'ail a mēriēne* (Tous les veaux sont-ils rentrés)

tou lé batou son t'ail chi vouail tērtou (Tous les ouvriers des battages sont-ils là ? Oui, tous)

konbé mētrâ tu kouâ d'u (Combien mettras-tu couvrir d'œufs ?) *i l'é mētré kouâ tērtou* (Je les mettrai couvrir tous) ou encore *i mētré kouâ tou lé z'u* (Je mettrai couvrir tous les œufs)

vou z'âtre tērtou : (Vous autre tous) vous tous.

le vērJâ a tērtou (Le potager à tout le monde) Cette expression désignait précisément un terrain qui n'appartenait plus à personne car, à la suite d'un décès, parfois fort ancien, il n'était tombé dans aucun héritage. Parfois il était abandonné, parfois c'était devenu une sorte de bien commun que les moins bien pourvus du village exploitaient à leur gré. Ce pouvait être aussi un terrain mal commode à cultiver ou mal desservi, peu fertile que personne ne revendiquait.

terve : mince, peu abondant, clairsemé. Se dit d'un plat plus riche en sauce qu'en morceaux, d'un brouet clair. Dans le potager et dans les champs *terve* désignait des semis ou des plantations clairsemées.

tētâr masculin : têtard : arbres écimés, au sommet desquels une exploitation régulière des rejets pendant des années a entraîné la formation d'une touffe de branches, puis d'une grosse tête de bois massif et noueux.

En 1500 *têtard* signifiait qui a une grosse tête, mais dans notre *patois* on ne disait pas *tētâr* mais *tētâr* et comme tête se disait *tâte* on aurait attendu *tâtâr*

Ils étaient les constituants majeurs de nos *palise* (Haies) et fournissaient la quasi-totalité du combustible nécessaire pour la cuisine et le chauffage, ce dernier, il est vrai, était médiocre, puisque, dans la pièce à vivre : "cuisine-salle-à-manger-chambre-à-coucher" le pipi gelait pendant les nuits d'hiver dans les pots à pisser).

On faisait des *tētâr* surtout avec les Ormes, aujourd'hui en grande partie

disparus, puis, moins souvent, avec les Chênes ou les Frênes et très rarement avec les Érables champêtres. L'exploitation des *têtâr* était clairement stipulée dans les baux ruraux : on devait exploiter leurs branches tous les 7, 13, ou 21 ans suivant les traditions locales et surtout selon la richesse du sol et son degré d'humidité.

Les têtâr étaient fort nombreux et pour tout dire, dominants dans le palise . Il y en avait le long de tous les chemins, il y en avait en limite de tous les champs. Quand on regardait du haut de la route qui va dô cherfour a la cHânyaille dô kouté de rouman (Du Carrefour à la Chesnaye en direction de Romans) on les voyait envahir la campagne comme les soldats de la Grande Armée. Ils étaient si nombreux qu'ils gênaient pour voir les cultures entre eux et leur disparition soudaine et brutale fut la plus belle catastrophe dans le monde vivant, après l'extinction des dinosaures à la fin du Crétacé.

*En vérité, il y eut une première alerte lors de l'éradication des Ormes par un petit champignon venu de l'Est dans les bagages d'un insecte. (Voir *oumè**) mais il restait encore un grand nombre de têtâr de Frêne, de Chênes voire d'Érables.*



*Les plus chanceux ont été oubliés et leurs repousses tentent d'imiter les futaies
D'autres ont encore de misérables repousses parmi leurs cicatric*



*Beaucoup finissent dévorés par les champignons.
Certains, bien rares, sont encore exploités*

*Le coup fatal leur fut porté par le Rêve Américain de nos paysans qui, intoxiqués par la propagande de la Grande Industrie, se mirent à désirer des machines hautes comme des cathédrales, pulvérisant les sols sur des espaces infinis. Il fallut donc éliminer les haies et des **têtâr**, il n'en resta pas un sur cent et des paysans non plus d'ailleurs ! Rien ne retenant plus les eaux de pluies, la campagne commença à se dessécher et sa terre à s'envoler au vent : il fallu forer pour irriguer avec les eaux fossiles et aussi, trouver les combustibles qui pouvaient remplacer le bois.*

*Et que reste-t-il aujourd'hui de nos chers vieux **têtâr** ? Les plus chanceux ont été oubliés et leurs repousses devenues immenses tentent d'imiter les futaies. D'autres ont encore quelques misérables repousses parmi leurs cicatrices, d'autres, bien rares sont encore exploités et les derniers sont dévorés par les champignons.*

Dans notre enfance pourtant, ils bordaient si bien nos chemins que ceux-ci ressemblaient à de véritables tunnels. Et on pouvait y cheminer complètement à l'abri du soleil, du vent et surtout des regards. Et cela n'empêchait pas de surveiller les environs à travers les haies.

Tout cela fut bien utilisé par nos ancêtres protestants, quand ils se réunissaient pour raviver leur foi en écoutant leurs prédicateurs ou leurs pasteurs dans les « Assemblées du Désert »

Ainsi partirent-ils, à la nuit tombée de tous les villages. Ils allèrent de Romans à Vaillé, puis de Vaillé à Prailles en multipliant les précautions et parvinrent sans encombre à leur Assemblée du Désert où ils furent massacrés par les Dragons du Roi.

tétère ou **tétouère** féminin : 1° : têtère, ici sorte de bride très simple portée à demeure par le cheval, autour de sa tête pour qu'on puisse s'en saisir même quand il n'était pas attelé.

2° : Parties galbées de la face inférieure du joug qui s'adaptaient sur la nuque des bœufs, juste derrière les cornes.

têtâ : téter au sein ou à la mamelle. Pour ceux qui étaient nourris au biberon on disait **bibërounâ**

tëtrôlâ : téter sans appétit ou sans obtenir beaucoup de lait, comme cela arrive en fin de tétée.

tëtê masculin sein de la femme, pour les mamelles des animaux voir **rëmail** et **cHë**

tëtrin masculin : jeune animal de n'importe quelle espèce, encore élevé au lait sous sa mère. Lui supprimer la tétée du lait maternel était **le dêtriâ** (Le sevrer) et on le nourrissait ensuite progressivement comme un adulte. Il était alors un **nourin** ou **nôrin**

tézâ : taire, **téze te din** (Tais-toi donc)

asi'te pi téze te (Assieds-toi puis tais-toi) qui se disait plus souvent **asi'te pi te tézrâ** (Assieds-toi puis tu te tairas)

se tézâ se taire.

i me téze tu te téze le ou **a se téze** (Je me tais, tu te tais il ou elle se tait) **i nou tézon vou vou tézé le** ou **a se tézan** (Nous nous taisons, vous vous taisez, ils ou elles se taisent)

i me tézê (je me taisais) **i nou tézion** (Nous nous taisions)

i me téz'ré (Je me tairai) **i nou téz'ron** (Nous nous tairons)

i me s'é tézé (Je me suis tu) **i me s'é tézaille** (Je me suis tue)

ö fô k'i me téze (Il faut que je me taise) **ö fedrê ki me téze** (Il faudrait que je me taise)

ö flê k'i me tézise (Il fallait que je me tusse)

téze te din (Tais-toi donc) mais il est plus efficace de dire **téze ta goule** (Fais taire ta bouche) Et dans **téz'râ tu ta goule** (Feras-tu taire ta bouche) on perçoit comme une note d'impatience. Et enfin cela explose avec **i m'an va te la fouère tézâ mâ ta gran'goule** (Je m'en vais te la faire taire, moi, ta grande gueule)

Et souvent revenait au cours des repas **méJe ê pi téz'te** (Mange et puis tais-toi)

*Et enfin nous aurons une pensée attendrie pour ce bon vieux grand-père qui disait **ö fô k'i méJe yére ö fô pu k'i bouëve ö fô poué k'i fume si ö fô atou k'i m'téze** (Il faut que je mange peu, il ne faut plus que je boive, il ne faut point que je fume, si il faut aussi que je me taise !) Il est vrai qu'il avait une longue langue un tantinet acérée.*

ticHe féminin , et certains précisait même **de la ticHe biancHe** du Pissenlit blanc. Voir **köcHê** . C'était bien la même plante qui avait été enfouie au cours des labours. Elle développait alors de longues feuilles très blanches, à peine amères et infiniment tendres. Comme ces feuilles finissaient par pointer à la surface du sol, il était facile de repérer les **ticHe** mais il fallait une fourche à bêcher pour les récolter. Nous faisons des salades délicieuses avec leurs longues bases foliaires étioilées, tendres, douces et presque sucrées, à déguster avec des œufs durs, comme les endives, ou avec des pommes de terre en "robe des champs".

On pouvait aussi consommer en salade leurs rosettes vertes quand elles s'étaient en surface du sol mais, bien plus dures et fort amères, elles convenaient surtout pour faire des salades cuites.

tiè*r poin masculin : se prononce comme tiers-point en français où il s'agit d'une sorte de lime de section triangulaire. Notre **tiè*r poin** correspond au "tire point" tel qu'il est défini dans l'ENCYCLOPÉDIE AGRICOLE QUILLET. C'est une sorte de poinçon composé d'une solide tige très pointue, montée sur un manche à peu

près sphérique. Elle servait en sellerie à percer le cuir, avant d'y passer le ligneul, avec une grosse aiguille pour le coudre. *le poin* était l'espace entre deux trous, bientôt recouvert par le ligneul qui allait de l'un à l'autre sur les pièces de cuir cousues.

tinbe féminin : tombe, voir les détails à *simantére*. Le mot pouvait désigner aussi bien la sépulture profonde que la pierre tombale qui est au-dessus. Dans nos cimetières cette dernière était une longue pierre, à peu près de la taille de celui qui était allongé dessous. Elle avait la forme d'une pyramide à base rectangulaire très allongée portée par deux pieds en pierre, un à chaque bout. Un petit texte résumant l'état civil du défunt et, ça et là, les sentiments de sa famille, était gravé sur une des plus longues faces des plus récentes. Mes grands-parents avaient seulement *une fouse* (Fosse qui contenait le défunt) avec au-dessus un minuscule tertre de la longueur de celui qui était en dessous. Il fallait refaire, de temps à autre, ce petit tertre car les racines des végétaux et les êtres vivants des sols s'employaient à le détruire. À chaque extrémité, on avait planté une longue pierre brute et il n'y avait ni croix ni inscription. Cela avait sans doute été le maximum de ce qui était permis aux protestants. Les tertres et les pierres tombales avaient tout à fait la même forme.

tinbre masculin : auge en pierre assez longue et profonde, généralement monolithique. On la remplissait d'eau propre puisée dans nos puits profonds (entre 18 et 22 mètres) Elle était réservée aux chevaux qui étaient assez pointilleux au sujet de la qualité de l'eau et qui étaient aussi assez vulnérables aux maladies qu'on peut contracter avec les eaux polluées. Voir *mare*.

Dans mon enfance lé tinbre an pâre (Les auges en pierre) se faisaient de plus en plus rares car elles finissaient par se rompre sous l'effet du gel et on les remplaçait par des tinbre en béton armé, dont les bords étaient consolidés avec de longues armatures métalliques en demi cylindre. Ces tinbre modernes étaient sinistrement uniformes, lisses et muets, alors que nos pierres, farcies de fossiles, étaient pleines d'histoires, même si je ne pouvais pas alors comprendre ce qu'elles racontaient.

tirâ 1° : tirer, traîner, dans le sens où le cheval tire le véhicule *ö fëdra deu bidê përr tirâ la cHartaille* (Il faudra deux chevaux pour traîner la charretée)

le van tire signifie que ce vent là va nous amener de la pluie, sans doute parce qu'il tire (ou pousse) les nuages .

tirâ ô rënâr (Se faire passer pour malade pour éviter un travail) voir à *rënâr*

tirâ an âre (Tirer en arrière) rechigner à participer à un travail.

tirâ la kiöcHe (Tirer la cloche) faire remonter dans la narine le petit paquet de morve qui coule vers vos lèvres, ce qui est moins contraignant que de se moucher.

tirâ sé lésâ (Tirer ses draps) c'était une façon de refaire son lit à la va-vite pour une ménagère qui n'avait, momentanément, pas le temps de faire mieux. Voir *abërJâ*

ö va tirâ (Ça va tirer) signifie qu'il faudra faire un rude effort pour faire avancer un véhicule. Mais, selon le contexte, cela peut signifier aussi que l'action entreprise sera difficile à mener à son terme. Voir d'autres expressions à *tire*

tirounyâ : tirailler, tirer un petit peu.

2° *tirâ lé vacHe tirâ lé cHëbre* (Traire les vaches, traire les chèvres)

tiraille féminin : l'action de traire, ou le moment où l'on trayait les bêtes, ou la quantité de lait obtenue en une seule traite pour un seul animal *ö l'été une boune bâte chi dounê son dimê siâ a la tiraille* (C'était une bonne bête qui donnait son demi-seau de lait par traite), une vache digne d'éloges, faisant la fierté de son

maître. Certains adoptaient le mot **trête** (Traite)

la trête ou **la tiraille** s'employait aussi pour désigner une longue distance **për alâ dô linâ a sé mouêsan ö y'a köre une boune tiraille** (Pour aller du Lineau à Saint-Maixent il y a encore une bonne traite) un long trajet.

*La traite se faisait très tôt le matin ou tard le soir, à des heures où le soleil n'éclairait pas à travers les petites lucarnes de nos écuries, aussi utilisait-on **la lanterne tanpête** Voir à ce mot. On la suspendait juste derrière la vache qu'on était en train de traire et on déplaçait ensuite **la lanterne** de vache en vache.*

*Le soir, j'assistais souvent à la **trête**, soit couché sur la paille, voir à **barbö**, soit penché sur le seau de lait écumeux, encore à la température de la vache que je buvais en me faisant des moustaches blanches, sous le regard concupiscent du chien de berger assis près de moi. Livré à lui-même, il n'y aurait jamais touché et il pourchassait sévèrement les chats qui n'avaient point les mêmes scrupules. Quand je l'y invitais, il en lapait avec beaucoup de plaisir. Aussi je l'y invitais chaque soir, quand il me semblait que mes parents ne nous regardaient pas, et précisément ils faisaient ostensiblement semblant de ne pas nous regarder en général.*

tiraille Pour ne pas confondre avec **tiraille** on insistait sur le **â** féminin : lambeau ou long débris de quelque chose qui a été arraché par une vigoureuse traction. Cela concernait souvent des débris d'animaux morts que les chiens avaient cherchés à dévorer. Voir **tirânye**

3° : **tirâ** quand on était à table signifiait aussi se servir d'un plat. **tiré din de la sâse** (Prenez donc de la sauce)

4° : **tirâ su** : tirer sur, aller dans le sens de. Par exemple, pour un enfant, ressembler à une certaine partie de sa famille, à une certaine souche familiale **le tire su son pëpé** (Il a plutôt conservé les traits caractéristiques de son grand-père) **le tire dô kouté dôpeu** (Il ressemble à la branche familiale Dupuy) **ö tire su le rouJe** (C'est d'une couleur qui se rapproche du rouge)

tire féminin, du verbe **tirâ** et se retrouve dans différentes expressions comme **ö i ara de la tire** dont le sens varie selon les cas. S'il s'agit d'un véhicule ou d'un d'instrument : cela va nécessiter un gros effort de la part des animaux attelés dessus. S'il s'agit d'une opération ou d'une entreprise menée par des personnes : cela ne va pas être facile, il y aura de la contestation, on rencontrera de l'opposition de la part de notre entourage. Si on parle d'un travail : on va rencontrer des difficultés.

tirecHail masculin : lance-pierre classique avec un bout de cuir en forme de poche très ouverte, relié aux extrémités des deux branches d'une **frucHtine** (Branche fourchue) par deux élastiques. Voir **cHail**

ö l'é t'une ouvraJe fouête ô tirecHail (C'est un travail fait au lance-pierre) à la va-vite !

le m'a pouêyé ô tirecHail (Il m'a payé au lance-pierre) : avec pingrerie.

tirepyin masculin : était aussi un nom du lance-pierre.

tirânye féminin : tendons ou aponévrose de la viande de boucherie formant des cordonnets fibreux difficiles à couper qui s'effilochent plutôt que de se laisser trancher. Et aussi tout ce qui s'effiloche comme les débris allongés en lambeaux, obtenus en tirant, jusqu'à les déchirer, sur certains bouts de tissus. **tirânye** ressemble à **tiraille**

tirounâ ou **tirounyâ** : tirer sur quelque chose à petits coups longuement répétés et peu efficaces et sans conviction. **arête din de te tirounâ lé piâ tu va**

lé fouére cHeure (Cesse donc de te tirailler les cheveux tu vas les faire tomber)

tirête féminin : petit tiroir.

C'était souvent un tiroir large et peu profond situé sous les tables. Il y en avait toujours un ou deux sous les grandes tables de la salle commune. L'un était à une extrémité, l'autre au milieu d'un des côtés. On y rangeait des couteaux de cuisine, louches, cuillers fourchettes et dessous-de-plat. Les repas étaient servis sur cette table où on les avait préparés. *lé tirête* permettaient d'avoir tous ces petits outils à portée de la main.

Les tiroirs plus grands que l'on trouvait dans les buffets, les commodes, les vaisseliers ou les armoires étaient nommés **tiroir** ; on y rangeait des mouchoirs, de la lingerie fine ou des broderies précieuses par leur qualité, mais aussi à cause de leur provenance, car elles venaient d'ancêtres qu'on révérait encore.

tirölaille féminin : désigne une façon dont sont disposés des objets en chapelet, en guirlande, ou parfois à la file indienne. Voir ainsi **tröcHëlaille** qui peut prendre un sens voisin. **une tirölaille de boudin** (Série de boudins les uns au bout des autres) comme ils étaient élaborés dans une tripe de cochon qu'on remplissait d'abord d'un mélange de sang, d'oignons, et de tout petits lardons (voir a **féré**) qu'on liait ensuite, à intervalles réguliers, avec du fil, les boudins étaient forcément en chapelet, **an tirölaille** , les uns au bout des autres. Ils restaient ainsi dans le grand chaudron plein d'eau où ils devaient bouillir. **on sörtê lé tirölaille de boudin kant ö l'été chë ê le bouyin étê për tranpâ la soupe** (On retirait les chapelets de boudins quand ils étaient cuits, et le bouillon, le jus de cuisson, était pour tremper la soupe)

Le mot **tirölaille** était aussi utilisé pour désigner une grande quantité d'objets, d'animaux ou de personnes appartenant à un même ensemble. **l'avan öyu une tirölaille de drôle** (Ils ont eu une famille nombreuse !)

tökâ : faire le bruit régulier des mécanismes d'horlogerie **le r'loJe é t'ail arété i l'entan pu tökâ** (L'horloge est-il arrêté : je ne l'entends plus faire tic-tac)

tonbërô ou **tonbrô** masculin : tombereau. Véhicule hippomobile à deux hautes roues latérales entre lesquelles il y avait une grande caisse qu'on pouvait faire basculer vers l'arrière pour la décharger. Il servait pour récolter **lé töpine lé troufye** (Les topinambours, les pommes de terre), qu'on ramassait dans **lé baKê** (Paniers en planches) pour les vider ensuite dans le **tonbërô** .

*Comme j'étais trop petit, quand j'ai commencé à aider mes parents, un adulte devait vider mes **bakëtaille** Puis un jour est venu où je pouvais les vider seul et vider aussi celles de ma mère pour la soulager un peu.*

On y récoltait aussi **lé Joute** (Les betteraves) qu'on piquait aux doigts d'une fourche pour les lancer d'un mouvement élégant de la fourche dans le **tonbërô** Si c'était rapide, ce n'était pas bien, car les pointes les blessaient un peu au risque de les faire se gêter, il aurait mieux valu les récolter et les lancer à la main.

On y transportait aussi **la fouanye kant'on churê la mare** (La boue quand on nettoyait la mare) Boue qu'on lançait d'un mouvement, toujours élégant, mais plus hasardeux, de la pelle. Voir **churâ**

On l'utilisait aussi pour le transport **dô cHail kant'on épéaillé lé cHan** (Des cailloux quand on ramassait les pierres des champs) Ça se ramassait comme les

patates. Voir *achulâ* pour une représentation du *tonbërô*

tôpâ dans l'expression *se fouère tôpâ* : se faire prendre dans un délit, se faire surprendre en train de commettre une faute.

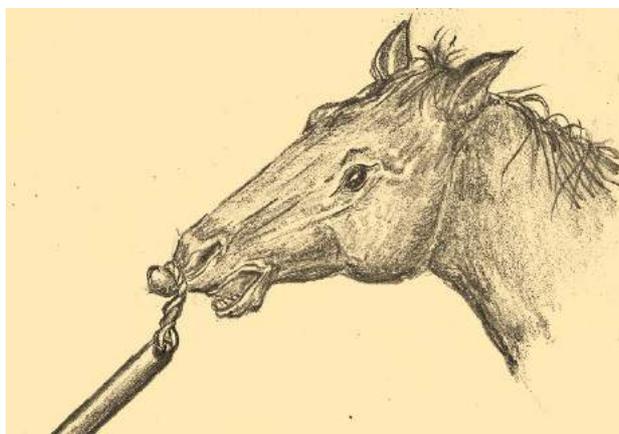
töpine féminin : Topinambour, *Helianthus tuberosus*, tubercules alimentaires destinés aux bovins, (car les variétés horticoles, pour les hommes, ont été sélectionnées plus récemment) .On leur donnait après les avoir débitées en tranches de crainte qu'elles ne leur bouchent l'œsophage, quand elles étaient avalées entières voir à *görgënë** Ramassées à l'automne ou même en hiver, dans des terres souvent grasses et argileuses *lé tè*r a topine* (Les terres à topinambours) ces tubercules aux formes tarabiscotées étaient enchâssées dans des gangues de terre dont il était difficile de les séparer. Aussi on les immergeait dans l'eau où on les brassait avec le *tr(éin)* (Sorte de griffe) De telles manipulations à une saison où les températures sont très basses, étaient particulièrement pénibles.

Voir aussi l'utilisation des grandes et grosses tiges de topinambours à *soutre* et *troi* ou *Jâra* . On parle aussi de l'utilisation de leur moelle à *suJa* .

tôpinâ masculin : champ où on cultive des topinambours.

törçHin masculin : torchon.

tör'nâ masculin : instrument destiné à contraindre par la douleur les chevaux rétifs et violents



C'était constitué par une boucle de cuir au bout d'un bâton. On introduisait dans cette boucle l'extrémité charnue des naseaux et on tournait le bâton de manière à tordre la boucle qui finissait par étrangler la partie qu'elle entourait. Ce devait être assez douloureux, car cet endroit est fort sensible, mais ça ne suffisait pas toujours, alors on secouait énergiquement ce bâton de haut en bas. En plus de la douleur cet instrument de torture rendait la respiration de l'animal assez difficile.

Utilisé comme punition ce système n'était pas tendre mais fort efficace et il n'était jamais utilisé dans la durée. En effet, l'animal devait être conscient de la faute qui lui avait fait mériter ce traitement puisqu'il ne recommençait plus. Et, malgré de tels sévices, d'ailleurs rarement pratiqués, une relation de complicité semblait s'établir entre l'homme et l'animal, faite même d'affection réciproque, mais qui pouvait être, par instant, troublée par des sautes d'humeur de l'un ou de l'autre. Voir *Jëman*

Cependant, à mon avis d'enfant, ce traitement était toujours injustifié et je m'en indignais longuement, mais en silence !

tör masculin ? ce mot qui se prononce comme : tort, a plutôt le sens de malaise ou de trouble. On disait **ö me fouê tör** . Cela pouvait vouloir dire qu'on ressentait une impression de panique à la vue d'une araignée ou d'un serpent, une impression d'horreur à la vue d'une grave blessure, ou une sensation désagréable au contact de choses glacées ou visqueuses etc.

tör était aussi utilisé avec les mêmes sens qu'en français **fouère dô tör** (Causer un préjudice) **avâ tör** (Être dans l'erreur)

töre féminin : génisse, jeune vierge bovine. Voir **törô**.

törô masculin : taureau.

la vacHe é törô chez *louizête* on disait **la vacHe é törôde** (La vache est en chaleur) Elle est dans une période où, étant fécondable, elle recherche le mâle. Son état se voyait à la tuméfaction de sa **nature** (Ici sa vulve) parfois accompagnée de sécrétions et surtout à son comportement particulier, au cours duquel elle mimait sur ses compagnes, les gestes du taureau en train de saillir une vache en la chevauchant avec les pattes de devant.

mênâ la vacHe ô törô (Conduire la vache au taureau) qu'on disait aussi **mênâ töri la vacHe** (Emmener saillir la vache)

törir ou **töri** : saillir par un taureau.

törsâ : tordre. **törsâ une riorte** (Tordre une baguette de bois vert) pour l'assouplir en séparant les fibres afin de pouvoir l'utiliser comme lien.

törsâ lé lésâ (Tordre les draps) au lavoir au cours du rinçage, pour en exprimer un maximum d'eau avant le séchage. Il fallait s'y mettre à 2 , un à chaque bout, (en général : une à chaque bout) et tordre de toutes leurs forces, en sens inverse l'une de l'autre.

ton Jilê de pè* é mouyé a törsâ (Ton maillot de corps est mouillé à tordre) tant tu as transpiré.

törsâ la goule (Tordre la bouche) pincer le bec pour arborer un air renfrogné et montrer sa mauvaise humeur ou son dégoût en face des travaux qu'on vient de vous commander ou au sujet des propos qu'on vient de vous tenir.

törsâ le nâ (Tordre le nez) froncer le nez, manifester sa répugnance ou son dégoût devant un mets détesté.

t'â la pire an torse ê le jabö de kouté (Tu as le foie en torsade et l'estomac de travers) c'était l'expression utilisée pour tourner en dérision ceux qui se plaignaient sans cesse de maladies imaginaires.

torse tordu, tors.

*Un vieux jardinier, m'enseignant comment tailler des poiriers, me faisait couper systématiquement les pousses principales pour favoriser les latérales et obtenir des branches en zigzag en m'inculquant cette devise **moué k'ö l'é torse meu k'ö l'é** (Plus c'est tordu mieux c'est) Je n'en disconviens pas, encore faut-il la manière.*

Au XII^{ème} siècle tors était le participe passé de tordre importé du latin populaire torcere.

törsé masculin **törsaille** féminin : signifie aussi tordu. Cela représente le résultat de l'action de tordre, subie par l'objet dont on parle. **une riorte b(éin)**

törsaille (Un lien qu'on avait bien assoupli en le tordant)

törsiounâ : tordre d'une façon désordonnée, entortiller **le van a törsiouné lé lésâ a l'éparou** (Le vent a tordu, entortillé les draps sur l'étendoir)

törtillâ : tortiller, tordre, agiter dans tous les sens.

ö y'a pâ a tortillâ expression utilisée pour indiquer qu'il était inutile de chercher à échapper à une obligation, d'essayer de contourner un obstacle ou d'éviter un travail. La formule consacrée et complète était d'ailleurs **ö y'a pâ a törtillâ dô chu pë r cHiâ drê** (Il est inutile d'agiter son derrière en tous sens pour chercher à déféquer de manière rectiligne)

tou 1° : aussi. **mé tou té tou li tou lê tou nou tou vou tou zeu tou zêlé tou** (Moi aussi, toi aussi, lui aussi, elle aussi, nous aussi, vous aussi, eux aussi, elles aussi).

Voir **atou** (Aussi) employé dans certains cas où l'on souhaitait insister **ö fëdra ô fouére atou** (Il faudra le faire aussi) **le v(éin)dra li tou** (Il viendra lui aussi) devenait ainsi **i vëdrê ke le vëne li atou** (Je voudrais qu'il vienne lui aussi)

2° : tôt. **ôsi tou** qui devenait souvent **östou** : (Aussitôt)

dëstou (De sitôt). **une afouére de m(éin)me ö s'veura pâ dëstou** (Une chose comme celle-là, ça ne se verra pas de sitôt) ça n'est pas prêt de se produire.

ö l'é trö tou pë r ô dire (C'est trop tôt pour le dire) on ne peut pas encore savoir comment ça ira. Voir aussi **doure**

putou (Plutôt). **ö sërê putou a li dô fouére** (Ce serait plutôt à lui de le faire)

3° : tout. **tou py(éin)** (Tout plein) beaucoup, en grande quantité.

tou kantan (Tout à l'heure, ici précisément c'est : il y a un petit instant)

a tou touché (Très près les un des autres) voir **touchâ**

tou cHâ pëti (Tout doucement) voir à **cHâ** .

toutifö (Tout y fault : tout y manque) l'endroit où on manque de tout.

touaille ou **touëille** féminin : toile. Voir **têlé** . Ce mot était encore utilisé par **lé vieu** et mon père l'avait récupéré pour désigner la nappe de toile qu'on mettait sur la table **kan t'on fazê un rëpâ** (Quand on invitait des gens à déjeuner) car en temps ordinaire on recouvrait la table avec une toile cirée, qu'on trouvera à **têlé** .

touchâ : 1° : Toucher, être en contact.

a toutouché : serrés les uns contre les autres **ö l'é a toutouché** (Tous les éléments concernés sont si nombreux qu'ils sont en contact et très serrés) **lé vouëtüre étian a toutouché** (C'est la description d'un ancêtre de l'embouteillage) **ö y'a dô tröcH'laille de poume a son a toutouché** (Il y a des grappes de pommes, elles se touchent toutes)

2° : conduire les bovins, en principe avec un long bâton pointu, dont les détails sont à **pigouille** et à **pigouillâ** ou avec un petit bâton, ou simplement à la parole.

touchou masculin : conducteur du troupeau. C'était sans doute une profession pendant des temps anciens, mais dans mon enfance ce n'était plus que l'occupation occasionnelle de celui qui était en train de conduire son troupeau. **lé bâte avan déviré le touchou étê aprâ bërdsâ d'azâr** (Les bovins ont dévié du bon chemin : celui qui les conduisait était en train de bavarder sans doute)

3° : soigner et éventuellement guérir par imposition des mains. **i é këneuyu une**

fumêlé chi touchê le fê (J'ai connu une femme qui touchait le feu) elle guérissait les brûlures en y posant ses mains. **si a l'éte b(éin) agrâlante ö pouvê p'tét'bé fouére moué de b(éin)** (Si elle était bien mignonne ça pouvait peut-être faire davantage de bon effet)

touchou masculin, mais pouvait être utilisé pour une femme : guérisseur,

4° : percevoir une somme d'argent, un salaire **une tournaille k'i avian touchê la pouaille dô lê** (C'était une fois que nous avons perçu l'argent du lait) en paiement du lait livré à la coopérative.

tou kantan : tout à l'heure, il y a juste un instant. **koure l'â tu vu la dërêre fê ? tou kantan avan k'a muse** (Quand l'as-tu vu pour la dernière fois ? Toute à l'heure, avant qu'elle ne passe à travers la haie)

toupi féminin : toupie.

*Nous en faisons des petites avec les galles de chênes, provoquées sur les rameaux par les femelles agames d'un petit Hyménoptère nommé Cynips kollari. Ces galles ont la taille et la forme d'une grosse bille et elles sont assez tendres (quand elles ne sont pas trop vieilles) pour qu'on puisse les transpercer avec une allumette (déjà utilisée, ça va de soi !) pour faire l'axe de la toupie. On les lançait en pinçant leur axe entre le pouce et l'index frottés l'un contre l'autre. Voir aussi **sabö***

tou py(éin) : tout plein, beaucoup, c'était même notre seul mot pour dire : beaucoup.

ö s'an fô pâ de tou py(éin) (Il ne s'en faut pas de beaucoup) ça y est presque ! **ö s'an fô de yére** (Il s'en faut de guère) Voir aussi à **bè*** un souvenir de **tou py(éin) trö bè* për m(éin)**

touri'yin masculin : axe inséré dans un maillon du bas de la chaîne qui attache les bestiaux à l'étable. Il permet à la chaîne de tourner sur elle même, quels que soient les mouvements, sans qu'elle ne se vrille ou s'entortille, ce qui ferait courir aux animaux le risque de s'étrangler

tournâ : 1° : tourner en parlant d'une personne, d'un véhicule, d'un animal ou d'un chemin à un virage.

tournâ le f(éin) (Retourner le foin) laissé à plat par la faucheuse en andain, pour qu'il sèche des deux côtés. On disait aussi **virâ le f(éin)**

2° : se transformer, évoluer dans un certain sens : **mon râpé tourne a l'égre** (Ma piquette de moût et d'eau commence à aigrir)

la konversasyin tourne a l'égre (La discussion tourne à l'aigre) évolue vers une dispute.

ö m'a tourné lé san (Ça m'a troublé les sangs) ça m'a traumatisé. Voir à **san**

le tan tourne a l'éve (Se dit d'un temps qui laisse présager l'arrivée de la pluie)

tourné masculin **tournaille** féminin : tourné, tournée. Et aussi : tourné, aigri, gâté en ce qui concerne les produits alimentaires. **avêk cHé cHaline i'é köre une Jalounaille de tournaille** (Avec ces orages j'ai encore le contenu d'un récipient où le lait de chèvre caillait en vue de faire du fromage qui a pris un mauvais goût) **la krême dô lê é tournaille a s'ra boune a fouére dô beure** (La crème du lait est aigre elle sera au point pour faire le beurre) **ma sâse é tournaille** (Ma sauce n'a

pas pris une bonne consistance, elle n'est pas onctueuse, c'est un mélange d'eau et de grumeaux)

tournaïlle féminin 1° : quantité exagérée trop grande *ö n'an a une tournaïlle* (Il y en a vraiment beaucoup). Voir dans le même sens *gabâraïlle* .

2° : importante correction, volée de coups. *si i pë le Jindre i li foutré une de cHé tournaïlle* (Si je peux l'attraper je lui flanquerais une de ces corrections) Dans le même voir *fërlasaille* à *fërlasâ* et *rabâtaille*

3° : *ö l'été une tournaïlle ke* (Il était une fois...)

tournäëë avec un accent particulièrement tonique sur le *ëëë* longuement prolongé !

C'est l'impératif du verbe : tourner dans des circonstances particulières. Les vaches, dans l'étable étaient attachées par deux, une de chaque côté d'une stalle comprise entre deux bat-flancs. Parfois l'une d'elles, ou même les deux, s'étant mise de travers, leurs arrière-trains se touchaient et il était impossible de passer entre elles pour accéder au râtelier ou à la crèche afin d'y mettre leur nourriture, ou de s'asseoir entre elles pour les traire. De même, il fallait les inviter à se déplacer pour enlever le fumier qui était sous leurs pieds. Il suffisait de prononcer un vigoureux *tournäëë* pour qu'elles rectifient la position. C'était le résultat d'un dressage commencé dans leur enfance à l'aide de bonnes claques sur les fesses qu'elles ne sentaient sans doute même pas à cause de l'épaisseur de leur cuir. Mais elles voyaient et comprenaient le geste.

Mais si vous aviez cette voix grêle et aigrette d'un enfant, elles se contentaient bien souvent de tourner la tête pour regarder, avec curiosité, la chose qui faisait ce drôle de bruit, sans bouger leur arrière-train.

tourneboulâ dans des propos comme *arête tu me tourneboule* (Cesse tu me fais tourner la tête) Était-ce une expression locale, car elle ne semble pas très répandue. En tous cas elle était familiale et reconnue dans toutes les branches de notre famille.

Et au XIII^{ème} siècle tourneboeler signifiait bouleverser et boele était le boyau. Puis en 1625 une tournebouele était une culbute.

tournière féminin, ou **tourneri** féminin ou **tournerè*** ou **tournâ** masculin : c'était l'endroit dans un champ où les instruments aratoires faisaient demi-tour. En principe, nos champs qui n'étaient pas très grands, étaient plus longs que larges et on les travaillait toujours dans le même sens, de sorte que les instruments faisaient toujours demi-tour aux bouts du champ à peu près aux mêmes endroits et cela, sans doute depuis des siècles. Et souvent, si la terre était un peu collante il fallait décroter les socs, quand on avait fait demi-tour, avant de repartir dans l'autre sens. Un peu de terre tombait à chaque fois, très peu, mais depuis si longtemps, de sorte qu'il y avait au bout du champ, à une distance de la haie égale à la longueur d'un attelage, une zone où le sol était plus élevé que dans les endroits où on labourait sans s'arrêter ni tourner. Ces petites élévations du terrain étaient nommées d'une façon générale *pëü cHëpsâ* (Petit talus) par *lé Jêne* et *tournière* par *lé vieu*

tourte ou parfois **tourtre** Tourterelle des bois, *Streptopelia turtur*. Plus petite et plus faible que sa cousine *Streptopelia decaocto* la Tourterelle turque, la belle

indoafricaine, qui à suivi le chemin habituel des Grandes Invasions, pour venir occuper notre territoire et s'installer dans la même niche écologique. Notre petite Tourterelle des bois est maintenant refoulée loin de nous et tend à disparaître.

. Elle est en outre beaucoup plus jolie que sa cousine avec sa tête et son cou gris argenté et sa gorge qui se teinte très légèrement de rose ou de bleu suivant les saisons. Et, de chaque côté de son cou il y a une plage noire qui met en valeur trois ou quatre lignes blanches le tout lui faisant un faux-col fort distingué (chez certaines d'entre elles c'est l'inverse : les plages sont blanches avec des trait noirs) Les plumes de son dos, c'est à dire du dessus de ses ailes repliées, sont noires, bordées de roux et forment comme un carrelage régulier

C'est elle qui roucoule doucement et délicatement dans nos bois, d'un chant monotone et mélodieux, très doux et bien roulé, qui n'est pas très bruyant et qu'on entend de très loin et c'est tout ce qu'on peut deviner d'elle, car elle est fort timide et discrète. Son chant est tellement plus harmonieux que le cri sans nuance, éraillé autant que débrillé, de sa cousine.

Heureusement, son nid n'est jamais très haut dans nos haies ou à la lisière des bois et le chercheur patient finit toujours par le découvrir. Elle fait des nids plats avec assez peu de brindilles entrecroisées qui contiennent toujours deux petits. Si on ne désire pas les adopter il faut se garder de les toucher car il paraît qu'elle devine toujours que des humains ont tripoté ses petits et que, alors, elle les abandonne.

Si on les capture quand leurs plumes commencent à être bien dessinées parmi les duvets jaunes filamenteux, hirsutes et raides elles se laissent bien apprivoiser.

Elle était turtre en 1120.

J'en ai eu plusieurs mais je me souviens surtout d'une qui me fut fidèle pendant plusieurs années.

Quand nous les prenions, elles ne savaient pas encore picorer toutes seules. Alors il nous fallait leur donner la becquée. Pour cela nous mettions des grains de blé dans notre bouche avec un peu d'eau et nous mâchions pour faire une sorte de bouillie. Puis nous introduisions le bec de la tourterelle dans notre bouche en la maintenant doucement au creux de nos deux mains jointes. Aussitôt que ce bec était à l'intérieur de notre bouche la tourterelle l'ouvrait tout grand et il n'y avait plus qu'à y pousser notre bouillie avec la langue. Elles étaient en confiance dès que nous les avions nourries une ou deux fois et, quand elles n'avaient plus faim, elles cessaient d'ouvrir leur bec.

Celle-ci s'était tout de suite montrée plus vive que les autres que j'avais élevées et quand je l'approchais de mon visage et que je tardais à lui donner la becquée elle me picorait tout autour de la bouche.

Quand elles étaient adultes nous les relâchions. Elles restaient quelque temps autour de la ferme et revenaient se nourrir avec les poules ou les pigeons qui les acceptaient sans problèmes. Puis elles disparaissaient définitivement.

Cette tourterelle fidèle revint pendant plusieurs années et elle venait volontiers se percher sur les épaules des gens de la ferme qui lui étaient familiers. Quand elle était sur les miennes elle avait conservé l'habitude de me picorer le visage, mais elle ne souhaitait pas que je la fasse manger et refusait même que je la prenne dans mes mains.

*Un jour, je devais avoir 10 ou 11 ans un chasseur qui traversait le village tint à raconter à ceux qu'il rencontra cette invraisemblable aventure qui lui était arrivée et qui l'avait fort réjoui. Pas très loin du village il avait vu une **tourte** qui, avant qu'il n'ait eu fini de la mettre en joue était venue se percher sur le canon de son fusil. Et il avait dû agiter ferme son arme pour qu'elle consente à s'envoler et il lui avait fallu*

gesticuler beaucoup ensuite pour qu'elle s'éloigne suffisamment afin qu'il l'exécute proprement. Il l'exhiba fièrement et je la reconnus bien pendant qu'il ajoutait, pensif
ö l'é kan m(éin)me pâ fin cHé bété* (Ce n'est quand même pas intelligent ces animaux)

Je ne dis rien, je ne pleurais même pas car, dans ces temps là, il n'aurait pas été convenable qu'un enfant bien élevé fasse savoir à un adulte, par définition respectable, ce qu'il pensait de lui !

tourtè* masculin : pâtisserie de forme ronde présentée dans un fond à bords relevés, en pâte brisée ou feuilletée.

tourtè* pruné pourrait se traduire par : tarte aux prunes, préparé à partir des prunes juste récoltées ou de pruneaux, séchés au four et conservés pour l'hiver. dites **prune mëlaille** voir à **mëlou** ou à **mëlâ**

tourtè* pomé : tarte aux pommes, garni de pommes coupées en petits quartiers. Voir **kartyin** .

*Il serait prudent ici d'introduire une nuance. Parfois, ce qui vient d'être décrit était nommé **tarte ô poume** (Tarte aux pommes)*

*Or, cette même tarte, recouverte d'une nappe de pâte avec un trou au milieu , nommé **cHëminaille** (Cheminée), pour laisser sortir la vapeur, qui ressemblait à un gros chausson aux pommes, mériterait seule le nom de **tourtè* pomé** selon les puristes.*

*Il est donc conseillé d'adopter pour cette dernière forme en chausson le nom de **tourtè*re de poume** qu'on ne saurait critiquer !. On le nommait aussi **pâté pomé***

tourtè* troufié ou **tourtè* pétéré** chez **louizète** qui était fait de pommes de terre en robe des champs écrasées, additionnées d'œufs dont les blancs avaient été battus en neige, le tout bien sucré, avec éventuellement un peu de crème de lait si on en avait. Ce gâteau pouvait être servi sans fond de pâte.

tourtè* fërmaJé fait avec du fromage blanc de chèvre, en voir les détails à **fërmaJé**

tourtière ou **tourtére** ou **tourtè*re** féminin : tourtière, tarte épaisse avec une garniture de viande, de pommes de terre, d'œufs durs, de lardons etc. recouverte par un couvercle de pâte, percé en son milieu **d'une cHëminaille** (Trou pour évacuer la vapeur)



une tourtére avêk 5 u ê sa cHëminaille ô mitan

për fouére une tourtière :

Il faut prendre un **möl** dans lequel on étale une couche de pâte feuilletée (ou brisée à la rigueur) sur laquelle on dispose, de bas en haut et dans l'ordre : une couche de pommes de terre frites, pas trop cuites, un peu de jambon fumé de notre fabrication, du lard salé préalablement échaudé et coupé en petits dés, puis des morceaux de viande découpés en parts convenables (au choix : lapin, poulet, ou, faute de mieux, rôti de porc) puis couronner le tout par des moitiés d'œufs durs disposés artistement et enfin recouvrir le tout d'une pâte feuilletée (ou brisée si on ne sait pas faire la pâte feuilletée) dans laquelle on perce une **cHëminaille**

Ensuite il suffit de faire cuire comme il a été expliqué à **möl**

La **tourtiè*re** était servie dans le champ même où les gens avaient travaillé toute la matinée, à l'ombre d'une **palise** pour le **résounâ** à l'époque des longs travaux des champs en été (fenaison, moissons etc.) Mais elle est aussi servie à bien des repas festifs et elle remplace traditionnellement et avantageusement le "Pâté de Pâques".

tourtisô masculin : spécialité culinaire de notre région, connue sous le nom de "Tourtisieux de Niort". La même spécialité était cuisinée un peu partout, mais sous d'autres noms, par exemple à Lyon, où on disait des "bugnes".

Faire une pâte avec : farine, œufs, beurre, crème (beaucoup), levure dite Alsacienne (chimique) un peu de sel et de la bonne eau de vie, (pour avoir une idée des proportions voir à **karkëlin**) pétrir et laisser reposer 3 heures. Puis étaler la pâte avec le rouleau à pâtisserie, la découper en losanges à bords crantés avec la roulette conçue à cet usage. Enfin cuire dans un bain d'huile dès qu'il se mettait **a frioulâ** (voir à ce mot) En cuisant ils viennent flotter à la surface : les retirer quand ils sont bien bronzés. On peut alors les déguster à condition de les saupoudrer copieusement de sucre en poudre ou de les fourrer avec de la confiture, ce qui est facile car l'intérieur est creux.

toutifô : (Tout y *faut*) avec le sens de faillir, manquer. C'est l'endroit où on manque de tout.

ö l'é pâ la mouézin de toutifô ö l'é la mouézin de touti'ya (Ce n'est pas la maison où il manque de tout, c'est la maison où il y a tout ce qui est nécessaire) se disait pour parler d'une demeure ou d'une ferme plutôt cossue.

On relève dans *Le Dictionnaire topographique des Deux-Sèvres* de Bélisaire LEDAIN : 3 Tout-y-Faut dans les communes de Cherveux, Saint-Liguair, Vernou-en-Gâtine et 2 Toutifaud dans les communes de Magné et du Beugnon. Tous sont des noms de fermes, sauf le dernier qui est un village.

Les mauvais esprits vous diront **k'ö l'étê dô z'andrê chi étion fourni de méJ'ri për lé grôle** (Que c'étaient des endroits qui étaient ravitaillés par les corbeaux)

traille ou plus rarement **draille** féminin : Grive en général bien que le mot de notre **patoï** évoque la Grive draine, *Turdus viscivorus*, ainsi dite " la mangeuse de gui" qui mange de tout (graines, baies, larves, vers etc.) C'est la plus grosse des grives avec son dos gris, toujours le bec en l'air. Elle chante, en haut des grands

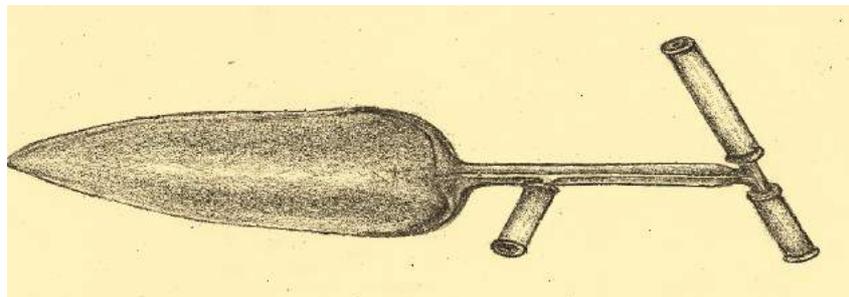
arbres, des phrases courtes et peu variées ou pousse son cri d'alarme raclé. Trop sauvage elle n'approchait guère de nos fermes.

Il n'en était pas de même de la Grive musicienne, *Turdus philomelos*, qui venait volontiers chanter dans les jardins proches de nos fermes, non sans se faire largement rétribuer de ses prestations avec des fraises, des cerises, des raisins, etc. Elle acceptait de manger de tout. Au petit matin ou dans le crépuscule elle poussait son chant clair, fait de courtes phrases, très variées, car elle ne se répète jamais. Craintive, elle nous surveillait, signalant notre approche par des bordées de *tatata* secs et rapides. Elle était de couleur brun sombre en dessus avec un jabot très clair, tacheté, et parfois un tout petit peu rosé. Elle nichait dans les haies, dans les lierres ou même dans les creux des murs.

trake féminin : genre, espèce, sorte. Généralement employé dans des phrases péjoratives concernant des personnes peu recommandables. *tou cheu ö l'é tou la m(éin)me trake* (Tout ça c'est tout du même acabit)

Ce mot pourrait venir de trac, qui, au XV^{ème} siècle, signifiait : piste de bête. On trouvait aussi, en ancien français, le mot : tractance (conduite, manière d'agir)

trancHê masculin : outil tranchant à lame triangulaire et plate, fort tranchante, pourvue, de poignées perpendiculaires au manche permettant d'enfoncer la lame dans la *barJe* en appuyant avec ses deux mains (ou avec une main et un pied si on est encore petit)



Cet outil était utilisé uniquement pour trancher *la barJe* (Tas de foin entreposé dans la grange) et y découper des galettes de ce foin qui s'était considérablement tassé pendant le stockage (Détails à *écHam'laille*) Il était en effet pratiquement impossible de le prélever en tentant de l'éplucher *për le granJayâ* (Pour le porter dans les râteliers) Voir à *granJe* Le *trancHê* était plus confortable, pour le même travail, que le *dail drê* (Faux à manche court, dans le prolongement de la lame, voir à *dail*) qu'il fallait manœuvrer à genoux et qui éprouvait à la fois les muscles du dos et du ventre.

tranpaille ou *tranpêille* féminin : soupe préparée avec du vin chaud sucré (dilué avec de l'eau si elle était destinée aux enfants) et *dô routie* (Tartines de pain grillées devant les flammes du feu de bois ce qui n'a rien à voir avec les produits du grille-pain électrique car elles conservent un zeste de parfum de fumée de bois) Selon la saison la *tranpaille* se mangeait chaude ou froide. Le soir on la faisait de préférence avec du lait ou du café au lait.

tranpe : imbibé d'eau. *ö l'é tranpe* (C'est bien mouillé) Dans le même

sens voir *ébërvé* qui est bien moins mouillé. *être tou tranpe* (Être tout mouillé) tout à fait imbibé et même dégoulinant.

tranpé masculin, *tranpaille* féminin : trempé, tout mouillé !

tranpe féminin 1° : bonne averse *ö l'a cHë une boune tranpe* (Il a tombé une bonne averse)

2° : bonne averse de gifles *le m'a foutu une boune tranpe* (Il m'a fichu une bonne correction)

transe ou *tronse* féminin : légumineuse fourragère. Il y avait *la transe* sans autre précision qui désignait les Trèfles, *Trifolium pratense* ou *Trifolium repens*.

transe a rule Luzerne, *Medicago sativa*. *lé rule* en question étaient ces petites gousses enroulées sur elles-mêmes en hélice très serrées.

Le Trèfle incarnat, *Trifolium incarnatum*, également cultivé comme légumineuse fourragère était nommé *karline*

trapasin masculin : robuste, trapu et plutôt courtaud. Voir *raboulâ*

travail masculin : sorte de bâti en parallélépipède, fait avec de grosses poutres de bois, au milieu duquel on pouvait immobiliser les chevaux rétifs pour les ferrer ou pour leur administrer des soins. Il contenait un système de sangles en cuir pour attacher l'animal afin qu'il ne puisse ni se cabrer ni se laisser tomber et pour maintenir la patte qu'on souhaitait éventuellement soigner. Il y avait aussi un joug pour ferrer ou soigner les bœufs.

Un appareil semblable était indispensable pour immobiliser les juments mulassières qui ne voyaient pas *le bardou* comme ce prince charmant dont elles avaient rêvé. Certains nommaient cet appareil *trôle* pour d'autres le mot *trôle* désignait seulement les sangles.



travail masculin, signifiait sans doute parfois travail. Il était surtout employé dans des expressions comme *ö l'é t'un travail* (C'est un travail) qui signifiait en réalité : c'est un sacré boulot.

travayou masculin : travailleur, mot utilisé seulement pour dire qu'un homme était un très bon travailleur, qu'il travaillait beaucoup et aimait cela.

travayâ : travailler. 1° : accomplir un labeur en parlant des personnes.

2° : **travayâ** : fermenter, pour la vendange ou le vin.

3) : pour le bois en œuvre c'était se déformer, gauchir ou se fissurer, en général en séchant. Ce mot faisait aussi allusion à ces petits craquements que faisaient nos lourdes armoires, et que nous entendions si bien, pendant les nuits, à chaque changement de temps. *ö l'é le cabinê chi travaille le tan va se mètre a l'éve* (C'est l'armoire qui émet des craquements, le temps va devenir pluvieux)

tré masculin : 1° : trait, chaîne métallique par laquelle un animal est relié à un instrument ou un véhicule pour pouvoir le tirer. *le tré* reliait *la Jouêlé* (Barre de bois mobile solidaire d'un instrument) au *kôlâ* (Collier du cheval) par lequel il tirait l'instrument auquel il était attelé (charrue, herse, etc.) Il y en avait deux : un de chaque côté de l'animal. *le tré étê atou kröcH'té ô ragö për le cHvâ de tré dëvan le bidê de limin* (Le trait était aussi accroché au crochet du bout de bras de charrette pour le cheval de trait, devant le cheval de limon)

Tant que le cheval exerce une traction tout va bien car les tré sont bien tendus et assez hauts au-dessus du sol, mais, quand la tension se relâche, pendant les arrêts ou dans les demi-tours le tré finit, bien souvent, par traîner sur le sol et le cheval risque de marcher dessus, ou même de l'enjamber. Si cela arrive, l'animal s'en rend très bien compte et se met souvent à piétiner, dans l'espoir, sans doute, de corriger la situation. Comme il ne voit pas bien la position de ses pattes arrière, il finit par embrouiller encore plus les choses. Il est alors anbr(éin)né et ce n'est pas rien, comme vous allez le constater en consultant le mot anbr(éin)nâ

le köpëra pâ lé tré (Il ne coupera pas les traits) se dit de quelqu'un qui sait se ménager pendant le travail.

2° : **tré** ou **tr(éin)** sorte de robuste râteau à 4 grandes et solides dents métalliques plates de plus de 3 centimètre de large et de plus de 20 centimètres de long, le tout en une seule pièce entièrement métallique, pour de gros travaux (ameubler des sols, tirer des cailloux, des pommes de terre, des topinambours afin de les amener à tomber hors du tombereau quand on le déchargeait, ou pour les brasser dans l'eau s'il fallait les nettoyer. Pour décharger un tombereau on enlevait sa porte arrière, on basculait sa caisse en arrière et, pendant qu'elle était ainsi inclinée, il suffisait d'accrocher *le tré* dans la masse à décharger et de tirer vigoureusement sur son manche et tout dégoulinait à vos pieds. Voir à **tonbrô**

trêJâ ou **trëJâ** : laisser des traces de piétinements consécutifs à un passage à travers des herbes ou des cultures. En général il s'agissait d'un passage unique, mais qui avait couché les végétaux et gâté la récolte.) **trêJé** implique très peu de passages, s'ils sont nombreux, fréquents et réguliers il faudra employer les mots **fèrté** et **fèrtaille**

trêJé masculin **trêJaille** ou **trëJé** et **trëJaille** féminin : sol, prairie, culture marqué par des traces de passage. *lé bâte avan trêJé mon bié* (Les bestiaux ont marqué les traces de leur passage dans mon champ de blé) en détruisant la récolte sur ce trajet. *avoure mon bié é tou trêJé* (Maintenant mon blé est entièrement piétiné)

lé parti fouère sa granJëri d'azâr la nâve é trëJaille de la mouézin a l'échuri (Il est parti soigner ses bestiaux sans doute : il y a des traces dans la neige de la maison à l'étable)

trénâ : traîner . **trénâ** indique une activité volontaire : on tient un objet, un outil, un instrument qu'on tire activement pour le déplacer. On peut le comparer à **tribalâ** qui veut dire traîner aussi, mais qui évoque une chose suspendue, remorquée passivement, en glissant sur le sol. *la vacHe tréné son biö le li tribalê antre lé pé* (La vache traînait son entrave qui lui traînait entre les pattes) C'est pénible à traduire. (Ce que le français peut être pauvre quand même !)

tréné* masculin : pièce de bois qu'on suspendait au cou des bestiaux et qui, traînant entre leurs pattes de devant, les obligeait à ralentir leur marche. Cela avait pour effet de calmer les sujets trop turbulents. C'est le synonyme de **biö** ou de **talbö**

tréne ou **tr(éin)ne** dans *être a la tréne* ou *être a la tr(éin)ne* (Avoir du mal à suivre, prendre du retard par rapport aux autres, suivre de loin et sans enthousiasme. Être à la traîne)

trére : traire, recueillir le lait des chèvres et des vaches. Si certains disaient *trére lé vacHe* (Traire les vaches) beaucoup disaient *tirâ lé vacHe* au passé *â tu tiré té vacHe* (As tu trait tes vaches) *lé vacHe avan t'êlé été tréte* (Les vaches ont elles été traites) ou *lé vacHe avan t'êlé été tiraille*

tréte féminin : traite, action de récolter le lait des vaches ou des chèvres. Voir à ce sujet **sêlé** (Tabouret à trois pieds pour la traite) et **pörniâ** (Petit seau servant à la traite)

trêtaille féminin : quantité de lait obtenue au cours d'une traite.

treu féminin : 1° : truie.

treu gorounante ou **treu gorounére** (Truie destinée à la reproduction).

treu méréle (Truie qui a des petits) qui est aussi nommée **mére görête** (Mère cochon) mais il s'agit là d'une forme littéraire qu'on trouve dans les chansons !

la treu é souére (La truie est en chaleur)

görounâ : mettre bas pour une truie.

Quand nous eûmes notre première treu gorounante et qu'elle fut souére il fallut envisager de la conduire au verrat qui habitait à un petit kilomètre de chez nous. Or, notre jeune truie, bien qu'elle fût encore fort gracieuse, pesait bien déjà au moins 200 kilos, poids qu'elle devait doubler par la suite. Comme elle avait un cou énorme, prolongé par une toute petite tête, il ne fallait pas songer à lui passer une laisse et elle aurait d'ailleurs été beaucoup trop fière pour supporter une chose pareille. Aussi mon père se mit-il à échafauder des plans compliqués pour la hisser dans un véhicule et la descendre ensuite. Mais rien de ce qu'il imaginait n'était vraiment réalisable et cela le tracassait beaucoup. Ma mère le laissait faire et ne disait rien. Finalement, elle décida qu'elle irait à pied en laissant tout simplement sa truie libre de la suivre. Mon père s'emporta contre ce projet qu'il jugeait insensé, mais auquel il dut, finalement, se rallier, n'ayant rien trouvé de mieux.

Donc, ma mère entra dans le box de la truie comme elle le faisait deux fois par jour pour lui apporter d'excellents plats cuisinés (lé bërnaile) et lui changer sa litière. Elle fit mine de vouloir tirer la truie par l'oreille pour la faire sortir sans réussir à la faire bouger. Alors, elle sortit du box en laissant la porte ouverte. Comme elle ne lui avait rien donné, la truie la regarda d'un air perplexe et finalement lui emboîta le pas. Arrivée sur le chemin elle eut un long moment d'hésitation devant une situation tout à fait nouvelle dans sa courte vie, puis elle se mit à suivre résolument

ma mère qui cheminait à petits pas. Bientôt familiarisée avec la route, elle explora les fossés qui contenaient des tas de choses intéressantes. Dès qu'elle estimait avoir trop de retard sur ma mère elle se lançait vers elle avec son petit galop trotte-menu de pesante truie, ponctué de petits grognements très doux.

Mon père les regarda aussi longtemps qu'il put les apercevoir sur la route et il n'avait pas l'air rassuré du tout. Néanmoins, le voyage se passa fort bien et ma mère put, sans difficulté conduire sa truie à bon porc. (Jeu de mots un peu facile, je le reconnais, mais il était bien tentant)

Le retour se passa de la même façon, et, en arrivant, ma mère n'entra point dans le box : à l'entrée, elle s'effaça cérémonieusement pour laisser passer la truie.

*Comment voudriez-vous que j'eusse pu redouter ce charmant animal après avoir vu des choses comme celle-là. Si bien que mes relations avec la truie se poursuivirent comme on le verra à **prunâ***

2° : Cloporte, petit Crustacés terrestres isopodes. Ils abondaient partout où il y avait des débris végétaux (feuilles mortes, graines, farines). Certains au lieu de fuir se roulaient en boule si on les taquinait, exactement comme dans *Wenteltiefe* de ESCHER

Un professeur de zoologie, par ailleurs spécialiste de ces Oniscoïdes, prétendait que ces derniers, ceux qui se roulaient en boule, étaient voués à une disparition prochaine, car cette habitude risquait de les faire confondre avec des graines par la volaille. Cette sélection devait, selon lui conduire à la prédominance des cloportes qui ne savaient pas se mettre en boule.

Si ce bon maître avait fréquenté les cours de ferme, il aurait su que ceux qui fuient au lieu de se rouler en boule, attirent aussi sûrement la convoitise des poules qui sont volontiers insectivores et gobent tout ce qui bouge.

tribalâ : traîner. *ö y a une afouère chi tribale dâre té* (Il y a quelque chose qui traîne derrière toi) Signifie aussi remorquer quelque chose en le traînant derrière soi.

si tu pë pâ ô pörtâ tribale z'ou (Si tu ne peux pas le porter traîne le, remorque le derrière toi)

tribalaille féminin, 1° : traînée, longue suite de débris d'objets qui ont été traînés sur le sol.

2° : grande quantité. *l'avan öyu une tribalaille de drôle* (Ils ont eu beaucoup d'enfants) qu'on imagine disposés à la suite les uns des autres, dans l'ordre où ils sont venus. Dans le même sens il y avait **tirölaille** et aussi **rabalaille** s'il s'agissait d'une grande quantité de choses en masse et en désordre.

Voir aussi **trénâ** et la différence entre **trénâ** et **tribalâ**

trike féminin : trique, les morceaux de bois les plus gros d'un fagot, les autres étant **lé rame** Voir détails à **féré**

l'é sêk këm un kô de trike (Il est sec comme un coup de trique) se disait de quelqu'un qui était très maigre.

trikolâ : se déplacer en enchaînant des pas avec un équilibre incertain, tituber. Avoir une démarche chancelante qui annonce un début d'ébriété. Quand l'équilibre était très compromis, dans un état plus avancé d'éthylisme, c'était **chulbötâ**

tri'yâ : trier, séparer les produits de la récolte sains et en bon état, de tout ce qui

était abîmé ou étranger à la récolte.

trieur masculin : appareil constitué d'un long cylindre incliné qui pouvait tourner autour de son axe, dans lequel on faisait circuler les récoltes de céréales pour éliminer les petits graviers et surtout les graines des plantes sauvages indésirables. Certaines pouvaient être toxiques et, dans les grains réservés à la semence, il fallait éliminer toutes graines étrangères susceptibles de gâter les semis. Voir par exemple **nièle**

C'était un appareil lourd et coûteux, aussi était-il itinérant : on se le passait de ferme en ferme



Petit trieur Marot de Niort. D'après Giosue Desideri

triure : féminin, ou **tri'yin** masculin : désigne ce que l'on rejette quand on trie certaines récoltes (grains de céréales, haricots secs, pommes de terre, fruits etc.) Il pouvait s'agir de petits graviers, de débris de feuilles ou de tiges, de restes de gousses ou d'épis, de graines étrangères à la récolte, ou de graines, de fruits, de tubercules en mauvais état.

tröcHëlaille ou **tröcHëlëille** ou **tröcHaille** féminin : 1° : fructification généralement voisine de la grappe avec un grand nombre de fruits réunis. Dans un pommier c'était une production de fruits si abondante que les pommes étaient serrées les unes contre les autres, au point de se déformer mutuellement. **cHête anaille ö y'a dô tröcHëlaille de poume** Il existait une variété de pommes très productives qui étaient nommées **a tröcHe** ou **poume a tröcHe**

2° : Grande abondance de choses qui demeurent réunies ensemble.

3° : Paquets allongés faits avec certaines plantes dont on attachait des pieds ensemble, pour les suspendre aux poutres afin qu'elles finissent de sécher ou de mûrir et pour les conserver pendant la mauvaise saison. C'était le cas **dô z'ényin** (Des oignons) dont on faisait des paquets en tressant ensemble leurs feuilles sèches.



Il en allait de même pour *lé bëille de garouille* (Les épis de maïs) qu'on attachait en paquets par leurs bractées qu'on avait au préalable retroussées pour mettre les grains à nu. Le tout était suspendu aux poutres des granges ou sous les avancées des toitures.

atröcHëlâ : fabriquer des *tröcHëlaille*

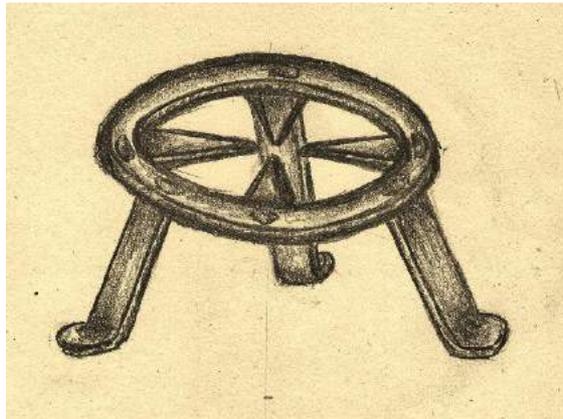
LALANNE, pour désigner la même chose, dit *troche*.

troi masculin : tiges desséchées, après la récolte, de certains végétaux de forte taille, comme les topinambours. C'étaient les *troi de töpine* voir à *töpine* pour les tiges séchées après récolte des végétaux de petite taille voir *Jâra*

LALANNE emploie le mot *troi* pour désigner les tiges séchées de maïs abandonnées dans les champs après la récolte.

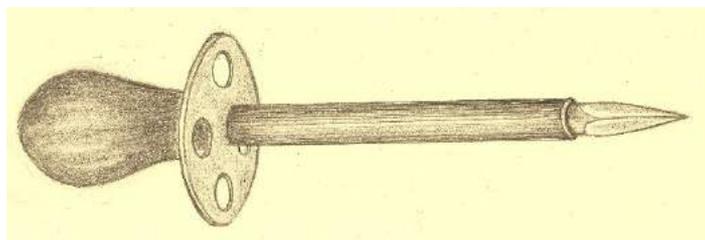
troipé masculin : 1° : tabouret à trois pieds. On le nommait aussi *la sêle* Il était surtout utilisé pour traire les vaches (pour les chèvres, plus petites, les trayeuses se contentaient de s'accroupir) Bien que soigneusement pavé, voir *pavé dëbou* le sol des étables était quand même assez inégal, ce qui était aggravé par la présence de la litière. Un siège ordinaire, comme une chaise à 4 pieds, n'y aurait pas été stable car il y aurait toujours eu un pied qui n'aurait pas porté sur le sol. En revanche, dans une telle situation, un siège à trois pieds est toujours plus stable, car ses pieds portent tous sur le sol. Voir à *sêle*

2° : trépied, support à trois pieds sur lequel on posait des récipients de grande taille au-dessus du feu dans la cheminée. Il était constitué d'un cercle de fer plat porté par trois pieds métalliques. Ce cercle portait en outre trois ou quatre dents pointues horizontales, orientées vers le centre, qui permettaient de recevoir des récipients de diamètre inférieur à celui du cercle.



troi si peut être : 3-6 ? parce que, dit-on, il fallait en mélanger 3 parties à 6 d'eau pour pouvoir le consommer (?). Eau de vie issue des têtes distillation, titrant plus de 85 degrés. On le nommait aussi **alcool a katrevindi** (Alcool à 90°) C'était à usage médicinal, soit pur pour désinfecter les plaies, (ce qui était passablement douloureux) soit sous forme de macérations de Millepertuis, *Hypericum perforatum*, utilisé pour le traitement des plaies et des brûlures, soit des macérations de fleurs de Lis, *Lilium candidum*, qui traitaient les multiples lésions de la peau (dermites, érythèmes, pustules, cloques etc.) L'application de ces préparations, surtout la dernière, était beaucoup moins douloureuse que celle de l'alcool pur.

trökâr Il faut bien dire un mot de cet instrument sinistrement évoqué à **infîû**



C'était le trocar des chirurgiens qui venait au secours des ruminants punis de leur gourmandise par une crise de météorisation. Il était constitué par une tige métallique cylindrique pourvue d'un manche à une extrémité et d'une pointe coupante à l'autre. Le tout était inséré dans un tube équipé d'une collerette percée de 4 trous, du côté du manche. Après avoir percé la peau de l'animal, puis la paroi de sa panse on retirait la tige du tube, puis on ficelait soigneusement ce dernier au corps du malade avec des ficelles passées dans les trous de la collerette. Ce système restait en place de longues heures pendant lesquelles **la bête infiaille** se vidait de ses gaz au fur et à mesure qu'il s'en produisait. Une fois l'ensemble retiré, tout se cicatrisait sans autre soin.

Le mot trocar est une altération de « trois carres » allusion aux trois arêtes extrêmement acérées qui formaient sa pointe.

trôle féminin : 1° : c'est à peu près synonyme de **travail** c'étaient des bâtis destinés à immobiliser les gros animaux le temps de leur faire subir des interventions diverses.

Nous en avons une, fort rudimentaire, composée de deux barres parallèles dont une extrémité reposait sur le sol et l'autre était fixée vers le milieu du tronc du

marronnier à fleurs rouges qui était au centre de la cour de la ferme. Une barre transversale unissait ces deux pièces dans leur partie la plus élevée, on y attachait la tête de l'animal qu'on voulait immobiliser entre les deux barres. Des sangles, convenablement placées, empêchaient l'animal de se laisser tomber. On utilisait ce dispositif pour apporter des soins aux pattes ou au corps des bovidés ou des chevaux, et aussi pour maintenir les vaches pendant les saillies quand elles se montraient rétives.

2° : bâton utilisé pour charger *lé pöcHaille su l'épale dô pörtou de sak* (Les sacs sur l'épaule du porteur de sacs) au cours des battages. Il servait à élever le sac de blé à la hauteur de l'épaule du *pörtou* C'était *cHarJâ a la trôle* . Voir la méthode à *pörtou*

trôze dans l'expression *a la trôze* Dans une plantation c'était faire alterner les positions des plants entre deux rangs voisins, ce qui aboutissait, pour l'ensemble du carré, à une plantation en quinconce.

Pour une corde ou un lien composé de plusieurs brins, c'était corder trois brins en une tresse, ce qui consistait à ramener d'abord le brin de droite entre les deux autres, puis le brin de gauche entre les deux, et ainsi de suite...

trôzâ : faire alterner les choses en les disposant.

troufënyin masculin : *ô linâ* c'était le croupion de la volaille. Chez *louizète* ça désignait le trou du cul qui, *ô linâ* était *le kru dô chu*
Voir aussi *kourpënyin*

troufyë féminin : pomme de terre. *nö görê méJian de la bërnaille de troufyë* (Nos porcs mangeaient de la pâtée de pommes de terre écrasées)

troufyé masculin, *troufyaille* féminin : cuisine qui a été faite avec des pommes de terre comme le *tourtè** *troufyé* qu'on dit aussi *tourtè** *pétéré*

Il semblerait que troufyë vienne de l'ancien français *truffe* qui pouvait désigner tout ce qu'on récoltait sous terre et particulièrement des tubercules. *Truffe* est réservé aujourd'hui à un champignon, plus aristocratique mais moins utile.

trounye masculin : Troène, *Ligustrum vulgare*, Oléacées Son nom vient du latin *ligare* (lier). Il y a donc bien longtemps que ses rameaux, préalablement tordus pour les assouplir, servaient à faire des liens. Ses rameaux étaient aussi très utilisés en vannerie.

Avec ses abondantes petites baies noires on pouvait extraire un suc qui permettait de préparer des teintures de tissus ou des encres pour les enluminures. Et une fois pressées pour en extraire le jus, il restait encore les graines dont on extrayait une huile pour s'éclairer avec les rustiques *cHarail* .

Il y avait beaucoup mieux à faire de ces petites baies très noires qui peuvent fournir un jus d'un rouge intense. J'ai connu un œnologue remarquable, qui, dans sa jeunesse folle, avait fabriqué un excellent vin rouge à base de sucre, d'acide tartrique, d'eau et de jus de baies de troène, dont un de ses amis, qui en assurait la commercialisation, tira tout d'abord des bénéfices remarquables puis, finalement, une sévère condamnation, ce breuvage n'étant pas du goût des Services de la Répression des Fraudes de l'époque.

trouvâ : 1° : trouver *t'ô trovërâ bé* (Tu le trouveras bien)

2° : être quelque part. *ö se trouve ô pé dô grou cHanye* (Ça se trouve au pied du gros chêne) *ö se trouve ilé* (C'est là-bas)

3° : rencontrer, se rencontrer *i nou trouv'ron su le chan de fâre* (Nous nous rencontrerons sur le champ de foire) nous nous donnons rendez-vous sur le champ de foire. *kan deu cH(éin) se trouvan le se fiéran le kru dô chu* (Quand deux chiens se rencontrent ils se reniflent mutuellement l'anus). Problème psychologique résolu à *fièrà*

alâ trouvâ cheu k'in (Aller à la rencontre de quelqu'un), aller en sa compagnie pour un travail, pour un bon moment, etc. *ö l'i piézê meu d'alâ trouvâ lé bërJére ke de gardâ sé bâte* (Il lui plaisait davantage d'aller voir les bergères que de surveiller son propre troupeau)

4° : arriver, se produire. *ö se trouve a dô fouê* (Cela arrive quelquefois) *ö se trouvê de m(éin)me* (C'était ainsi, les choses, la situation étaient comme cela) et on n'y pouvait rien.

ê bé vou z'ô fazé këm ö se trouve (Eh bien vous le faites comme ça se trouve) autrement dit : vous apprécierez la situation sur place et ferez les choses en conséquence.

trouyâ : treuiller, manœuvrer un treuil.

dâre lé cHârête ö y avê un moulinê pèr trouyâ lé cHartaille (Derrière les charrettes il y avait un treuil pour arrimer le chargement de foin sur la charrette) Ce **moulinê** (Treuil) qui servait bien souvent *ô linâ* n'était pas un instrument de levage, mais un dispositif placé à demeure à l'arrière des charrettes, qui servait à tendre les grosses cordes pour ficeler les charretées de foin ou de paille, afin d'éviter qu'elles ne s'effondrent au cours du transport depuis les champs jusqu'à la ferme.

On pouvait dénombrer quatre treuils différents :

le trouail Le plus ancien, dont nous avons seulement entendu parler était celui qui servait à la fileuse pour embobiner le fil ou *ô tésâ* (Au tisserand) à enrouler la toile qu'il tissait.

le moulinê qui était derrière la charrette. Voir l'illustration à **moulinê**

le tour qui servait à enrouler la chaîne du puits.

le trouill' qui était un gros treuil monté sur un bâti de bois, utilisé, par exemple pour orienter la chute d'un arbre qu'on voulait abattre.

trouyâ la cHartaille (Ficeler la charretée en serrant bien fort)

détrouyâ : débloquer le **moulinê** pour desserrer la corde qui liait la charretée.

trucHâ parfois *tèrucHâ* masculin : petit monticule, petit accident de terrain, plus petit que le *cHëpsâ* (Petit talus) et sans doute moins naturel parce que consécutif à des dépôts occasionnels de pierrailles, de terre ou de débris de racines. Cela aboutissait, après que la végétation l'avait envahi, à un monticule disgracieux et gênant.

tuâ : 1° : tuer, faire mourir. *tuâ le gôrê* (Tuer le cochon) *i avan tué a la sé micHâ* (Nous avons fait notre cuisine de porc à la saint Michel)

2° : éteindre. *tuâ la cHandêlé* (Éteindre la lampe) *tuâ le fê* (Éteindre le feu)

turi féminin : action de tuer et de cuisiner le cochon élevé, puis engraisé pour la consommation familiale. On disait *fouère turi* ou *fouère boucH'ri* (Tuer et faire la cuisine du cochon), opération pour laquelle on se faisait aider par les parents,

les amis ou les voisins, car c'était un travail considérable, qui devait être mené à bien rapidement pour éviter que la viande n'ait le temps de se corrompre. On y confectionnait *boudin gratin grou gratin pâté sâse a la kouane routi ruêle salé* (Boudins, rillettes, rillons, pâté, sauce à la couenne, rôti, petit salé, etc.)

Ce travail se terminait par *le rëpâ de boudin* (Repas festif où l'on mangeait peut-être quelques boudins, mais aussi bien d'autres choses) où on invitait parents et amis.

Comme il y avait soudain beaucoup de victuailles, dont la conservation était aléatoire car il n'y avait ni frigidaires ni congélateurs, on en distribuait à chacun des participants à la *turi* qui vous le rendraient *kan t'ö frê turi cHé z'eu*. Ainsi devenait-il possible d'avoir assez souvent de la charcuterie fraîche.

Pour les instruments voir *serpâ* et *koutè* sênnye görê*

turk masculin : 1° : Ver blanc : larve de la *sigale* (Hanneton) C'étaient de gros vers blancs de plus de 4 centimètres de longueur, à tête rousse, qui étaient particulièrement redoutés par les cultivateurs car ils dévoraient les racines de la plupart des cultures. Ces larves mettent trois ans à atteindre l'âge adulte et, pendant ce temps, elles dévorent des racines de plus en plus grosses, détruisant les betteraves, les pommes de terre et même la vigne. Certains essayaient bien de détruire *lé sigale* ou, du moins, d'en limiter la prolifération, en gaulant les arbres où les hannetons dévoraient des feuilles (chênes, marronniers, tilleuls) et en les faisant tomber dans des *balin* (Grande pièces de toile) pour les incinérer ou pour les écraser (car ils constituaient un excellent engrais) Tout cela donnait l'illusion de lutter contre ce fléau mais il aurait fallu les combattre dans tous les arbres et partout, mais c'était infaisable, mais, pourtant, il fallait bien tenter quelque chose pour sauver une partie des récoltes. Aujourd'hui, les pesticides en ont éliminé le plus grand nombre et il faut être un écologiste invétéré pour s'en plaindre. Voir *sigale* (Hanneton)

2° : Le mot désignait aussi un habitant de Turquie qui n'intervenait que dans *t'é för këm un turk* (Tu es fort comme un turc) comme on dit aussi en français

u

u masculin : œuf. Voir aussi *niâ* Bien que *u* soit du masculin, comme le prouvent les accords *une'u b(éin) chë* (Un œuf bien cuit) et non pas *une'u b(éin) chëte* (Une œuf bien cuite) Ainsi disait-on toujours *une'u* pour : un œuf, sans doute parce que c'est plus joli que *un u*

lé z'u mölê (Les œufs un petit peu mous, donc à la coque)

lé z'u grâ chë (Les œufs gras cuits), donc avec les blancs tout à fait coagulés et les jaunes gras et onctueux.

lé z'u dur (Les œufs durs)

lé z'u brouyé (Les œufs brouillés) : en omelette.

përfitâ këm'une u dan n'un boukyin (Grandir ou grossir comme un œuf dans un panier), disait on pour les enfants ou les jeunes animaux dont la croissance était lente.

le kinte sé z'u dan le chu de sé poule (Il compte ses œufs dans le cul de ses poules), ce qui voulait dire, selon les cas : il se vante d'avoir des biens que, peut-être il peut espérer mais qu'il n'a pas encore, ou : il se fait des illusions, il a des espoirs qui sont loin d'être des certitudes.

u vient de *uef* du XII^{ème} siècle

ucHâ : crier, appeler quelqu'un en criant, ce qui se disait : hucher en français vieilli. Ce mot était d'un emploi courant, surtout quand il s'agissait d'appeler quelqu'un d'assez éloigné *ucHe din le bërJâ ke le mête sé bâte a mériène* (Appelle donc le berger pour qu'il rentre ses bovins à l'étable) C'était signaler au berger qu'il était l'heure de rentrer, en criant, en cornant avec le *ucHê* parce qu'il était dans un pacage éloigné. *ö s'rê tan de méJâ ê le vâlê é pâ chi uche lou din* (Il serait l'heure de manger et le domestique n'est pas là : hèle le donc)

ucHaille féminin : cri d'appel.

ucHê masculin : corne dont les chasseurs se servaient pour rameuter leurs chiens. On nommait également ainsi ces gros coquillages, avec lesquels on produisait des appels, en soufflant entre ses lèvres pincées, comme dans une trompette. Il s'agissait d'un gros gastéropode marin, ressemblant au Murex, mais beaucoup plus gros, avec une coquille hérissée de pointes. On en avait scié l'extrémité pointue pour former une sorte d'embouchure. Il servait à appeler, depuis la ferme, ceux qui étaient dans des champs un peu éloignés et, comme chaque coquillage produisait un son particulier, on savait bien qui était appelé.



*kant ö flê mètre lé bâte a mëriène mon pére me ucHê avêk cHeu ê kant'i étê ô pré de
vayé le bru sêgê lé valaille ê i l'entendê de lin*

ucHête féminin : désigne plus particulièrement la corne des chasseurs.

un : masculin **une** féminin : un, une. Devant une voyelle **un** était prononcé **une** comme dans **une u** (Un œuf)

u'ö : à droite, commandement pour indiquer au cheval qu'il fallait tourner vers sa droite.

L'animal obéissait, mais il décidait seul de la courbe convenable et, selon le travail en cours, il tournait soit juste un peu pour corriger un sillon qu'il était en train de labourer, ou davantage pour se ranger sur le côté du chemin quand il fallait croiser un autre véhicule, soit bien plus encore pour négocier un virage. Le cheval n'était pas une machine mais un collaborateur, plein de bonne volonté. En outre, le conducteur pouvait répéter son ordre pour que l'animal accentue sa manœuvre. Pour aller à gauche, voir **dia**

urcHâ masculin : fils de fer des fagots qu'on avait déliés pour faire le feu ou chauffer le four. On conservait **lé z'urcHâ** en vue de maints bricolages, et on les regroupait en bottes parfois fort ébouriffées. Voir **fagö** et **rafistölä**

urgin masculin : *Chenopodium*, Chénopodiacées, faciles à reconnaître avec leurs feuilles à 3 grandes dents : une médiane plus longue que les deux latérales, ce qui imite l'empreinte d'une patte d'oie, d'où son nom de Chénopodes. Ce sont des cousins de l'épinard.

l'urgin était le Chénopode blanc, *Chenopodium album*, qui avait l'air d'avoir été fariné et qui avait un toucher un peu savonneux. Lui, il était facile à arracher, mais il donnait une profusion de graines qui germaient facilement, si bien qu'il devenait vite envahissant.

la toute boune (La toute bonne). Parmi les Chénopodes qui poussaient chez nous, le plus grand était le Chénopode Bon Henri, *Chenopodium Bonus Henricus*, ou Épinard sauvage, qui est comestible et c'est pour cela qu'il était nommé : la Toute

Bonne. Mais justement celui-là ne fait la "patte d'oie" qu'avec ses feuilles du bas, les autres sont en fer de flèche, heureusement leurs nervures rappellent un peu de telles pattes. Sa tige présente des bandes longitudinales rouges et ses souches, coriaces bien ancrées dans le sol, étaient difficiles à éliminer.

l'urgin puant (Chénopode puant) *Chenopodium olidum* (Chénopode puant) devenu, de nos jours : *Chenopodium vulvaria*, plus petit, il émet une puissante odeur de dame aux dessous négligés, mais il n'était pas le seul à émettre un tel parfum à cette époque où on savait économiser l'eau.

urlaille féminin : hurlement, qui a tout l'air de dériver d'un verbe ***urlâ*** que personne n'employait. Voir dans le même sens ***bramaille*** à ***bramâ*** et ***bôlaille*** à ***bôlâ***

use masculin : sourcil, presque toujours utilisé au pluriel.

tu va li fère ginfiâ lé z'use (Tu vas lui faire gonfler les sourcils) : froncer les sourcils, donc tu vas le faire fâcher et te faire réprimander.

*Un de nos voisins était remarquable à cause de ses sourcils épais et broussailleux, si bien qu'on le nommait **bêluse**. Ce surnom, comme ce caractère, était héréditaire pour les garçons de cette famille. Ce mot m'intriguait fort à cause de sa consonance latine. Aussi une des premières recherches que j'entrepris, quand j'eus un lexique latin à ma disposition, au collège, fut au sujet de **bêluse** et je découvris sans difficulté : **bellus**, **bella**, **bellum** avec le sens de joli, gracieux, délicat, tout ce que n'étaient pas ces hommes aux sourcils hirsutes.*

uvri : ouvrir ***i uvre t'uvre l'uvre*** ou ***a l'uvre i uvron*** (prononcé ***yuvron***) ***vou z'uvré l'uvran*** (J'ouvre, tu ouvres etc.)

i uvrê t'uvrê l'uvrê i uvrion vou z'uvrié l'uvrian (J'ouvrais, tu ouvrais etc.)

i uvriré tu uvrirâ (J'ouvrirai etc.) ***i é uvri*** (J'ai ouvert)

uver masculin ***uverte*** féminin, qui se prononçait parfois ***uvarte*** ouvert, ouverte.

uvre la goule ê fërme lé z'ail (Ouvre la bouche et ferme les yeux) Quand on entendait cela il y avait bon espoir de la promesse d'une friandise et aussi une légère appréhension de plaisanterie douteuse, qui n'était jamais totalement exclue.

V

vâ : oui. surtout employé par *lé vieu* Quant à eux, *lé Jêne* ils avaient de plus en plus tendance à dire *voui* Voir *vouail* (Oui-il).

voué à certaines personnes *vâ* pouvait devenir *voué* par exemple : *v(éin)dré z'i mê tou* (Viendrai-je moi aussi) la réponse pouvait être *voué tu* (Oui toi) ou *tu nin* (Toi non) selon le cas.

voui bé (Oui bien, certes, bien sûr)

vacHe féminin : 1° : vache.

2° : jeu qui se pratiquait à deux. Tracer sur un sol poussiéreux un carré avec ses médianes et ses diagonales. Chaque joueur dispose de trois petits cailloux qui peuvent être placés aux angles, au centre et aux points où les médianes rencontrent les côtés du carré. Les cailloux ne peuvent se déplacer qu'en suivant un trait (côté, médiane ou diagonale) en limitant chaque parcours d'un point, au point le plus voisin. Un des joueurs posait sa première pierre à un point autorisé de son choix. L'autre joueur faisait de même, puis le premier posait une deuxième pierre et ainsi de suite jusqu'à ce que chacun ait posé ses trois pierres, à condition qu'elles ne soient pas alignées. Puis, chacun à son tour, faisait glisser une pierre en suivant un trait comme il a été dit. Le gagnant était celui qui réussissait le premier à aligner ses trois pierres.

va de kouté masculin : Va de côté : *Gammare*, *Gammarus*, petit Crustacé amphipode, de nos fontaines et même parfois de nos puits. On les nomme aussi Crevettes d'eau douce, on en trouve aussi dans la mer. Normalement elles rampent sur les fonds et demeurent cachées sous les pierres, mais si on les débusque elles nagent toujours couchées sur un côté, d'où leur nom en *patois*

va devan masculin : celui qui va devant les autres, c'était le premier des *vâlê* de la ferme, parfois le plus ancien, mais toujours le plus compétent. Il avait autorité sur les autres, c'était, en quelque sorte un contremaître. Son nom de *va devan* était dû au fait que, pour faucher, pour moissonner à la faux ou pour biner, quand il y avait plusieurs ouvriers qui travaillaient en même temps sur des sillons ou des rangs voisins, un peu décalés les uns derrière les autres pour ne pas se gêner, le *va devan* était celui qui allait le premier. Il devait donner le rythme du travail de toute l'équipe. Le personnel de la ferme comportait un *va devan* un ou plusieurs *vâlê* un ou deux *bisyin* qui étaient en même temps des *p'ti bërJâ* Voir ces mots. Il y avait

aussi *lé cHanbrére* elles étaient sous l'autorité de la maîtresse de la maison et n'avaient en principe pas affaire avec le *va devan* sauf en certains cas (voir *köty'in* mais ce n'était pas officiel). Il n'y avait autant de personnel que dans les grosses fermes qui ne comptaient à l'époque que quelques dizaines d'hectares.

vâlê masculin : 1° : valet, domestique de ferme, employé à gage dans la ferme. Le *vâlê* était un employé dont les compétences étaient confirmées et qui louait ses services au cours des *fâre d'achëyaJe*

2° : valet : outil en fer composé d'une tige droite terminé par une partie courbée latérale qui servait à maintenir une pièce de bois en la coinçant sur un établi, résultat qu'on obtenait en forçant la partie droite dans un trou de l'établi. On le nommait aussi *rênâr* Voir l'illustration à *ban*

3° *mon vâlê* était un terme utilisé par *lé vieu* pour s'adresser d'une manière cordiale. à ceux qui étaient plus jeunes qu'eux.

van masculin 1° : vent. Voir *vantâ* et *vantou*

van de galerne (Vent du nord-ouest) froid et pluvieux.

van de bize (Vent du nord-est) froid et sec.

van d'ôtan (Vent du sud) chaud et sec.

van d'bâ (Vent d'ouest) pluvieux à coup sûr

vantaille féminin : coup de vent.

2° : rumeur, information *i é u van ke tu te défazê de ta mintaille* (J'ai appris que tu liquidais ton cheptel)

ö y'a t'öyu van ke (Le bruit a couru que...)

vand(éin)Jâ : vendanger.

vand(éin)Je féminin : vendange, soit le raisin qu'on récolte au cours des vendanges, soit l'action de vendanger, soit la période pendant laquelle on vendange.

vand(éin)Jou masculin *vand(éin)Jouze* féminin : 1° : vendangeur, c'était un travail collectif pour lequel on se réunissait souvent avec des parents. Et les femmes y participaient comme les hommes.

2° : *vand(éin)Jou* Thrombidion, *Thrombicula autumnalis*, nommé aussi Aoûtat ou Rouget : larve d'un petit acarien rouge vif, qui apparaît dans les prairies fin août. Elle creuse des galeries sous la peau en causant de violentes démangeaisons. Aucune médication n'est nécessaire, car elle ne survit que quelques jours chez l'homme. Nommé aussi *rouJô*

vandisyin féminin : vente aux enchères des biens d'une ferme, ou de quelques *löJi* (meubles, linge, outils instruments etc.) qui avait lieu, soit parce que les propriétaires étaient décédés sans héritiers, soit parce que les héritiers ne voulaient pas de ces biens, ou étaient incapables de payer les droits de succession. Ces ventes avaient lieu dans la ferme même, sous l'autorité du *kriuche* (Commissaire priseur) Les animaux ne faisaient jamais l'objet de telles ventes, ils étaient achetés et payés au cours du marché. Beaucoup de monde se déplaçait pour assister à ces *vandisyin*, parfois dans l'espoir de faire de bonnes affaires, mais, beaucoup y venaient par curiosité.

vanâ : vanner, fatiguer excessivement. On disait *i sé vané* au masculin et *i*

sé vanaille au féminin (Je suis très fatigué, fourbu)

vanayâ ou **vanêyâ** : vaciller, balancer, osciller sur son support. *ma cHarête é pâ Jêne sé rancHâ këmou(éin)san a vanayâ* (Ma charrette n'est pas jeune, ses ridelles commencent à vaciller) Qu'on imagine la vieille charrette dont les ridelles, mal assurées, balancent de droite à gauche au rythme des cahots, vers l'intérieur puis vers la roue...

vanè* masculin : Vanneau, *Vanellus vanellus*, un peu plus gros qu'une grosse tourterelle, avec une petite huppe derrière la tête et un magnifique plastron blanc. Ils venaient à la saison des labours par grandes volées, surtout dans les plaines. Ils se posaient sur les terres fraîchement labourées, qu'ils exploraient avec une activité fébrile, n'hésitant pas à suivre la charrue de près pour dévorer insectes, lombrics, limaces, etc.. Il était amusant de voir leur troupeau s'écarter au dernier moment devant l'attelage qui arrivait et se regrouper derrière la charrue aussitôt après son passage.

Ma mère citait, en français, un proverbe qui disait : « *Qui n'a pas mangé de vanneau, n'a pas mangé de bon morceau.* », de son expérience personnelle elle tirait ce verdict sans appel **ö san le fërmik** (Ça sent la fourmi) Ce devait être l'opinion générale car on ne les chassait pas.

vantâ 1° : Faire du vent en parlant du temps. Voir **vantou** .

2° : vanner. Dans des temps plus anciens et quelquefois encore pour de petites quantités on vannait avec **la pale a vantâ** (Pelle à vanner) avec laquelle l'homme commençait le travail et le vent le finissait. Cela consistait à prendre les grains qu'on venait de battre, donc mêlés avec les balles, des débris végétaux, de poussière, etc. à les lancer dans le vent avec cette pelle qui était entièrement en bois léger et faite d'une seule pièce, manche compris. Voir une image à **pale** Poussières, balles, débris de paille, plus légers, étaient emportés par le vent à une certaine distance tandis que les grains, plus lourds, tombaient non loin des pieds de l'ouvrier, de préférence dans **le balin** qu'on avait préalablement étalé.

On vannait aussi quelquefois avec une **grêle** (Un van : une sorte de grand plateau en vannerie fine et serrée, légèrement incurvé en cuvette, où on mettait le grain à vanner qu'on secouait et faisait tourner avant de le lancer dans le vent) C'était tout un art et cela ne se faisait que dans les maisons où une **grêle** avait été conservée. Voir **grêle** mais, chez nous, on utilisait surtout **le moulin a vantâ** où on trouvera les détails.

vantou masculin, **vantouze** féminin : 1° : venteux, venteuse aussi bien en ce qui concerne un lieu qu'une époque. **une matinaille vantouze** ou **une s'raille vantouze** (Une matinée ou une soirée venteuse) **un andrê vantou** (Un endroit battu par le vent)

2° : En ce qui concerne les personnes cela signifiait qu'elles avaient des flatulences. **i sê tërJou pâ se ke tu m'â foué méJâ mê i sé vantou de cHê tan** (Je ne sais toujours pas ce que tu m'as fait manger je suis sujet aux flatulences en ce moment) On pouvait aussi dire **pëtou** et **pëtouze**

sa fumêlé chi étê vantouze ne v'lê pâ k'ö se méJise de mouJête cHé lê (Sa femme qui avait des gaz ne voulait pas qu'il se mangeât des haricots secs chez elle)

vantëryâ ou **vantrëyâ** : prendre du ventre, terme qui était employé pour un monsieur qui prenait de l'embonpoint, pour une dame en cours de grossesse et aussi pour un mur dont une partie s'arrondissait menaçant de s'effondrer. **ö këmou(éin)se a vantrëyâ** (Ça commence à s'arrondir; à prendre du ventre)

vantrêcHe ou **vantrêcHe** féminin : ventrèche. C'était la matière de premier choix pour la confection **dô gratin** (Des rillettes)

Selon le LAROUSSE, c'est un régionalisme du Sud Ouest désignant « du lard maigre » (ce qui me paraît être une chose passablement mystérieuse) Dans notre patoi c'était la viande découpée sous le ventre du cochon, qui n'est épaisse que de quelques centimètres, avec une couche de maigre et une couche de lard également réparties

varâ masculin : Fusain d'Europe, *Evonymus Europæus*, Celastracées, que chacun nommait à sa manière. Les enfants disaient **bounê d'évêke** à cause de la forme de ses capsules (où pouvaient-ils bien avoir pu prendre cela ? Ça devait venir de loin, car les évêques n'étaient pas nombreux dans leur entourage) Comme elles étaient rougeâtres on disait aussi, en français : Bonnet de cardinal. En **patoï** c'était **boi kârê** parce que ses rameaux, quand ils ne sont pas trop vieux, ont une section quadrangulaire. Et enfin le nom de Fusain est dû au fait que son bois lisse se prêtait bien à la confection de fuseaux (et aussi d'aiguilles à tricoter)

C'était aussi l'arbuste des artistes, car le bois convenait pour faire de la marqueterie. Il servait aussi, sous forme de charbon, à faire le fusain des dessinateurs. Et l'arille, qui entoure les graines, permettait de préparer une belle teinture orange pour les cuirs, en maroquinerie.

Les enfants cueillaient des bouquets de ses fruits car ils tenaient longtemps, et permettaient d'apporter un peu de couleur dans nos maisons en hiver (la Réglementation Européenne interdirait sûrement cela aujourd'hui car ils sont vénéneux).

*Mon père et le Braconnier en firent un charbon qui, broyé et mélangé de soufre et de salpêtre, leur procura un explosif intéressant .Voir **fouzail***

variâ : décourager, perturber dans son comportement. **ö m'a varié** (Ça m'a découragé, ça m'a dissuadé de continuer)

ö fô yère d'afouère pèr le variâ (Il faut peu de chose pour l'amener à renoncer) : il n'est pas très courageux.

varié masculin, **variaille** féminin : découragé, détourné de ses objectifs.

varian masculin, **variante** féminin : qui se laisse facilement décourager ou influencer **l'é pâ varian** (S'il s'agit d'une personne : il est difficile de le détourner de ses objectifs, il est tenace, s'il s'agit d'un animal : il n'est pas facile à perturber, quoi qu'on fasse, s'il s'agit d'une plante : elle supporte les transplantations hasardeuses, les piétinements, les mauvaises conditions climatiques)

En 1316 se varier était changer d'avis, et en 1370 c'était s'affaiblir. D'où notre patoi ?

vayantize féminin : orgueil, forfanterie, fanfaronnade, dans l'expression **l'ô z'a fouê pèr voyantize** (Il l'a fait par fanfaronnade) pour prouver aux autres, et

peut-être à lui même, sa valeur et son courage.

vè* masculin : veau qui se disait aussi **bödö** lequel était, plus particulièrement, un veau très jeune.

vè*le ou **véle** féminin : veau femelle.

En ancien français veau se disait véle ou veel.

vëdê masculin : 1° : petit sentier ou endroit marqué par le passage régulier d'hommes ou de petits animaux.

2° : courte promenade, juste un aller et retour, pour voir quelque chose ou pour se distraire. On précisait presque toujours **un pëti vëdê**

vënye féminin : vigne. Nos vignes étaient petites car on n'en vendait point le vin mais on avait plaisir à le faire, à le boire, à le partager, à le comparer. Et puis, s'il arrivait qu'on emploie quelqu'un, il n'était pas convenable de lui servir autre chose que du vin aux repas **dô vin de sa vënye** (Du vin de sa vigne) Enfin la vigne était l'endroit où l'homme oubliait un peu les contraintes de sa vie, où il travaillait pour le plaisir, c'était son petit bout de paradis. On disait **lé bié lé f(éin) lé bâte** (Les blés, les foins, les bestiaux) mais on disait **ma vënye** avec amour.

*C'était un petit terrain avec une dizaine de rangs, juste assez pour produire ce qu'il fallait pour sa consommation, avec, à chaque bout de rang, les pêcheurs producteurs des **pâche de vënye** (Pêches de vigne) Il y avait les blanches parfumées et juteuses et les rouge sombre, plus farineuses. On en dégustait d'incroyables quantités sur place et le reste, avec les noyaux, parfumait le marc de raisins réservé pour la fabrication de **la goute** (L'eau de vie) Bien que plantées côte à côte, ces deux variétés ne s'hybridaient pas et se reproduisaient par leurs noyaux qui étaient très fertiles, si bien qu'on les retrouvait dans toutes les vignes. Voir **pâche***

Hélas, au cours des travaux, les chevaux réussissaient toujours à en arracher des rameaux, pour les brouter, ou en cassaient carrément des branches, en les accrochant avec leurs colliers. Et tout cela créait des tas d'ennuis au petit misérable qui était censé les conduire par la bride.

Le vin ne m'intéressait guère, mais les raisins, beaucoup. Deux hybrides américains m'enchantèrent, autant par leur noms que par leur goût.

L'othello : raisins noirs à gros grains juteux, très sucrés, musqués, délicieux malgré leur peau épaisse et coriace. Il donnait, en abondance, un vin très alcoolisé au goût foxé.

Le noah : meilleur encore, blanc, juteux, sucré, très musqué aussi, et, de plus, il était résistant à toutes les maladies et extrêmement vigoureux.

Malheureusement, au cours de la fermentation ces raisins produisaient des éthers et des esters, très toxiques pour le système nerveux central, et la culture en a été prohibée.

*Il y avait aussi les hybrides français qui portaient les noms de leurs inventeurs suivi d'un numéro. Chacun les avait choisis selon le rendement, l'adaptabilité, le goût, le parfum car on composait sa vigne avec autant de soin qu'une partition de musique : c'était l'œuvre de longues années. On parlait beaucoup des **Baco**, des **Seibel**, des **Gaillard**, rouges ou blancs suivant les numéros. Leurs fruits étaient plus petits et moins goûteux, aussi je les aimais moins.*

*Enfin il y avait des merveilles comme le **Rayon d'Or** du **pépé** *guste a louizête**

(Grand père Auguste de Louissette) *C'est un raisin qui n'a pas laissé de traces dans les traités ordinaires de viticulture. Il était délicieux et fournissait un vin extraordinaire. Et surtout, le pépé guste était le seul à en posséder.*

vëille parfois **veuille** féminin : petits meulons de foin, les premiers et les plus petits parmi ceux qui étaient faits au cours de la récolte. L'herbe coupée par la faucheuse restait sur le champ en andains, à plat sur le sol. L' **arondeuze** traînée par un cheval, en faisait un long boudin de foin nommé **une rande** en une spirale sur toute la surface du champ, depuis l'entrée jusqu'au centre. Voir **arandâ** En quelques coups de râteau on roulait sur lui-même, un petit bout de **la rande** formant un petit tas que l'on coiffait d'un dernier coup de râteau avec du foin prélevé au-delà du tas et ramené en arrière. Et ça faisait une **vëille** Puis, avec une fourche, on regroupait plusieurs **vëille** si le foin était assez sec, pour faire un **mëlin** .

avëyâ : mettre le foin en **vëille** Ne pas confondre avec **aveuyâ**

vëlâ ou **v'lâ** : vouloir.

i veu tu veu le ou **a veu i v'lon vou v'lé le v'lan** (Je veux, tu veux, il ou elle veut, nous voulons, vous voulez, ils veulent)

i v'lê tu v'lê le ou **a v'lê i vëlion vou vëlié le** ou **a vëlian** (Je voulais, tu voulais, il ou elle voulait, nous voulions, vous vouliez, ils ou elles voulaient)

i v'dré tu v'drâ le ou **a v'dra i v'd'ron vou v'd'ré le** ou **a v'dran** (Je voudrai, tu voudras, il ou elle voudra, nous voudrons, vous voudrez, ils ou elles voudront) certains prononçaient aussi **vëdré vëdrâ vëdra vëdrion vëdré vëdran**
i vëdrion méJâ dan la s'raille (Nous voudrions manger au cours de l'après-midi)

i v'drê tu v'drê le ou **a v'drê i v'dërion vou v'dërié le** ou **a v'dërian** (Je voudrais, tu voudrais, il ou elle voudrait, nous voudrions, vous voudriez, ils ou elles voudraient) Ce qui pouvait aussi être prononcé **vëdrê vëdrê vëdrê vëdërion vëdërié vëdërian**

i vëdërion méJâ si ö se pë (Nous voudrions manger si c'est possible)

v'lâ voulez-vous. **v'lâ méJâ v'lâ bouêre** (Voulez-vous manger, voulez-vous boire)

Enfin **lé vieu** disaient encore **i'é v'yu** alors que **lé Jêne** prononçaient plus souvent **i é v'lu** pour : j'ai voulu.

vëlâ : faire son veau, mettre bas pour la vache, vêler.

vëlaille qui vient de faire son veau.. Une vache qui avait tout juste vêlé était dite **frâche brête**

lé vacHe vëlan pâ deu fê l'anaille (Les vaches ne vèlent pas deux fois dans l'année) il ne faut pas espérer que les heureux événements se répètent, il ne faut pas espérer que les récoltes produiront plus qu'il est possible. On personnalisait aussi cette formule, avec des variantes **tu fërâ pâ vëlâ té vacHe deu fouê l'anaille** (Tu ne feras pas vêler tes vaches deux fois par an), pour rabattre le caquet des prétentieux (La durée de gestation de la vache est un peu supérieure à 9 mois)

vëlure féminin : placenta qui enveloppe le petit veau à sa naissance.

LALANNE dit que c'est la matrice.

vënâ ou **vanâ** : fatiguer, harasser, mettre hors d'haleine. **i sé vënë** (Je n'en

peux plus) *ton boudê s'a écHapé ê tu pë tÛrJou le galöpâ tu le vÛn'râ pâ* (Ton petit veau s'est enfui et tu peux toujours le poursuivre tu ne l'épuiseras pas) ça va donc être dur de le rattraper.

vÛné masculin, *vÛnaille* féminin : fatigué, épuisé ou essoufflé

vÛnê féminin : le dictionnaire LAROUSSE répertorie ce mot comme régional avec le sens de ruelle.

Pour celui qui a vécu à travers les vÛnê c'est bien davantage. Certes c'est bien une ruelle étroite que seuls peuvent emprunter les piétons ou les petits animaux (chèvres, chiens, chats, volailles...) pour circuler dans la ferme, ou de ferme en ferme, dans tout un village. La vÛnê témoigne, en plus, de l'histoire du village.

Il y avait eu, d'abord, une petite maison, puis, si on avait gagné un peu, on construisait, à côté, des servitudes et une étable, accolées à l'habitation parce que ça économisait un mur dans le nouveau bâtiment. Bien sûr, les hauteurs étaient assez variables suivant la nature des bâtiments, leur largeur aussi. Ensuite, venait la grange et les hangars pour mettre à l'abri certaines récoltes, des véhicules, et les instruments.

Si les enfants décidaient de rester à la ferme, on rajoutait des appendices à la maison et, si on agrandissait l'exploitation, il fallait aussi rajouter aux servitudes et allonger certains locaux. Comme on installait tout cela selon les possibilités et le relief il restait, entre les bâtiments, des bouts de terrains inoccupés qu'on entourait de petits murs pour parquer des chèvres ou de la volaille ou pour faire de petits potagers à portée de main des cuisinières.

Les voisins en faisaient autant à une petite distance un pé d'écHale (Un pied d'échelle) c'est à dire un espace suffisant pour poser l'échelle qui permettait de monter sur les toitures. Des familles disparaissaient et des exploitations étaient abandonnées, leurs bâtiments s'écroulaient peu à peu ou étaient modifiés pour d'autres utilisations. Cela aboutissait finalement à une mosaïque de constructions entre lesquelles restaient des petits espaces flanqués de murs plus ou moins hauts où on prenait l'habitude de se faufiler pour cheminer vers les endroits où le travail vous demandait ou pour aller chez les voisins.

Ainsi peu à peu naissait une vÛnê

Et quand on a vécu dans de tels villages et qu'on rencontre plus tard et ailleurs une vÛnê on ne peut s'empêcher de la suivre en lisant sur les murs qui l'entourent les étapes de sa création et l'histoire du village;

Voir aussi *volêne* .

vÛni : 1° : venir. Certains *vieu* disaient *v(éin)dre* que l'on retrouve dans *i v(éin)dré*

i v(éin) tu v(éin) le ou a v(éin) i vÛnon vou vÛné le vÛnan (Je viens, tu viens, il ou elle vient, nous venons, vous venez, ils viennent)

i vÛnê tu vÛnê le vÛnê i vÛnion vou vÛnié le vÛnian (Je venais, tu venais, il venait, nous venions etc.)

i v(éin)dré tu v(éin)drâ le ou a v(éin)dra i v(éin)dron vou v(éin)dré le v(éin)dron (Je viendrai, tu viendras, il ou elle viendra, nous viendrons, vous viendrez, ils viendront)

i v(éin)drê tu v(éin)drê le v(éin)drê i v(éinderion) vou v(éin)derié le v(éin)derian ou, si on racle *v(éin)driou v(éin)drié vÛn)drian* (Je viendrais, tu viendrais, il viendrait, nous viendrions etc.)

L'auxiliaire employé par *le patoi* est : avoir, engénéral, ce qui donne *i é v'nu t'â v'nu l'a v'nu* (Je suis venu, tu "as" venu, il "a" venu) *i avon v'nu vou z'avé v'nu* etc. Parfois, cependant, on entendait, et seulement à la première personne *i sé v'nu* (Je suis venu) qui n'a pas tout à fait le même sens : cela signifie alors qu'on est venu dans l'urgence. *i sé v'nu östou k'ö me sëyi rakinté* (Je suis venu aussitôt que ça me fut raconté) à comparer avec *i é v'nu une fê la s'raille* (Je suis venu une fois que la soiré fut arrivée)

i arê v'nu t'arê v'nu l'arê v'nu i arion v'nu vou z'arié v'nu l'arian v'nu (Je serais venu, tu serais, venu, il serait venu, nous serions venus etc.)

vënu pour *lé Jêne* et *v(éin)yu* pour les *vieu* (Venu) Il y avait une étrange coexistence entre le vieux parler et un langage moderne. Ainsi : il est venu et il n'aurait pas fallu qu'il vienne, donnait chez mes vieilles tantes *l'a v(éin)yu ê ö l'arê pâ fiu ke le v(éin)yise* et chez ma mère *l'é v'nu ê ö l'arê pa fiu ke le vêne*

ö fëdrê ke le venian (Il faudrait qu'ils viennent) *ö l'arê fiu ke le v(éin)yisian* (Il aurait fallu qu'ils vinsent)

un Jou v(éin)dra ke ö ne se kôzera pu këm anë (Un jour viendra qu'il ne se parlera plus comme aujourd'hui) c'est-à-dire : qu'on ne parlera plus comme aujourd'hui.

ö v(éin)dra ke lé Jan se diran pu r(éin) (Il arrivera que les gens ne se diront plus rien) : ne se parlerons plus !

lêse z'ou vëni (Laisse le venir) Laisse les choses s'arranger d'elles même ou dans les problèmes techniques : laisse filer la chose pour que je la tire par l'autre bout.

ö fëdra vëni ou *ö fëdra v(éin)dre* (Il faudra venir) sous-entendu : nous voir, nous faire visite. Cette invitation était parfois complétée par *ö fëdra vëni a la mouézin* (Il faudra venir à la maison) à notre maison, nous faire visite.

2° : élever, croître, pousser. *i fazion vëni un gôrê* (Nous faisons venir un porc) nous élevions et engraissons un porc. *le garouil y v(éin) b(éin)* (Le maïs y vient bien) le maïs y pousse bien.

vënu : qui a terminé sa croissance. *i fëron boucHri kan le gôrê s'ra vënu* (Nous tuerons le cochon quand il sera gros à point) *lé pâ son vënu de boune heure cHête anaille* (Les petits pois sont murs tôt cette année) Dans ce cas personne n'utilisait *v(éin)yu*

*vè*r* masculin : 1° : verre : la matière vitreuse formée de silicates alcalins. *ö l'é dô vè*r* (C'est du verre) *ö kâse këm dô vè*r* (Ça casse comme du verre)

2° : récipient utilisé pour boire, ou son contenu, *fini ton vè*r* (Achève de boire le contenu de ton verre)

vérëille ou *véraille* féminin : contenu d'un verre considéré comme unité de mesure dans les recettes de cuisine.

3° : *vè*r* masculin, *vè*рте* certains prononçaient : *varte* , féminin : vert, de couleur verte.

*lé mouJête vè*рте* (Les haricots verts) les haricots mangetout.

*ö fô torsâ la riorte kan t'la trounye é vè*рте* (Il faut tordre le lien quand le troène est encore vert) c'est ce qui correspond à : il faut battre le fer quand il est chaud.

vërasâ se rouler sur sa couche ou sur le sol, énergiquement et sans précaution, sans doute à la manière *dô vëra chi se vërase dan la fouanye* (Du verrat qui se

vautre dans la boue)

dan la fourâ lé s(éin)yâ se vërasan dan lé kru d'éve (Dans la forêt les sangliers se vautrent dans les trous d'eau)

lé drôle s'avan vërasé su lô li ê l'avan falöpouné la kouverte (Les enfants s'ont, se sont, vautrés sur leur lit et ils ont chiffonné la couverture en un paquet)

i me sé vërasé ou **i m'é vërasé** (Je me suis vautré ou je m'ai vautré) **tu t'é vërasé** ou **tu t'â v'ërasé** (Tu t'es ou tu t'as vautré) **le s'é** ou **le s'a vërasé** (Il s'est ou il s'a vautré) **i nou z'avon vërasé** (Nous nous ont vautré) pour : nous nous sommes vautrés. **vous vou avé vërasé** (Vous vous êtes vautrés) **le s'avan vërasé** (Ils se sont vautrés) **a s'avan vërasaille** (Elles se sont vautrées) ainsi, aux trois personnes de singulier on avait le choix entre : être et : avoir, alors que, au pluriel, on employait systématiquement avoir **avon avé avan** Alors que **falöpouné** se conjugue toujours avec avoir **i é falöpouné** et **i avan falöpouné** (J'ai chiffonné, et nous avons chiffonné)

Voir à **boulitâ** l'expression **se boulitâ** qui évoque à peu près la même chose, mais, quand même, en plus gracieux.

vërasé masculin **vërasaille** féminin : soit : qui est en train de se vautrer **l'é vërasé su sé kouâte dépeu a matin** (Il est vautré sur ses matelas de plumes depuis ce matin) soit : abîmé, écrasé par des personnes ou des animaux qui se sont vautrés. **ö y'a dô vëille de vërasaille i krê b(éin) k'i va kalötâ cheu k'un** (Il y a des petits meulons d'écrasés, je crois bien que je vais gifler quelqu'un) Quelques uns, même !

vëراسi masculin : choses foulées, écrasées, résultats de l'action de se vautrer.

vërdêle féminin : petite branche, droite et sans ramification, généralement un rejet, qu'on coupe pour l'utiliser à la manière d'une cravache (écologique) pour stimuler les chevaux ou corriger les enfants. **i va köpâ une vërdêle pë te siounâ lé koute** (Je vais couper une badine pour te fouetter les côtes)

vërdin masculin : Vairon, *Phoxinus*, Cyprinidés : tout petits poissons très abondant dans nos ruisseaux, de moins de 10 centimètres de longueur, un peu cylindriques, aux couleurs irisées et changeantes (argentés à reflets verts) Ils vivaient en groupes serrés et fort agités. On les capturerait avec les **gobemouchHe** (Pièges à mouches) appâtés avec du son de blé.

vernye masculin : aulne, *Alnus glutinosa*, Bétulacées.

Alnus du celtique al près de et lan rivière.

vernaille féminin : lieu planté d'aulnes. Certains lieux-dits, bien que rarement mouillés, portaient ce nom. Il n'y avait pratiquement pas de **vernaille** au **linâ**

lé vernye avaient du être vraiment cultivés près des ruisseaux, car leur bois était utilisé par les ébénistes, les tourneurs, les sabotiers et c'était aussi un bon combustible. Il y a bien longtemps, on en faisait des conduites d'eau, car il se conserve bien dans l'humidité, mais il ne supporte pas les alternances sec/humide.

vëriouchHe ou **vëriuchHe** masculin ou féminin : actif, dynamique, remuant, vigoureux. **té bé vëriouchHe anë** (Tu es bien actif, remuant aujourd'hui) **é t'ö ke té pâ vëriouchHe** (Est-ce donc que tu n'es pas en forme) marquait la commisération auprès de quelqu'un qui semblait fatigué ou souffrant

vérir moisir, se couvrir de moisissures. Ces petits champignons proliféraient souvent à la périphérie de la feuille de papier imbibée d'eau de vie qu'on avait appliqué à la surface de la confiture, dans son pot. Ils envahissaient aussi les conserves de pâtés autour de la couche de sel déposée sur le saindoux qui recouvrait le pâté lui même. Cela dégagait une subtile odeur de poussière et de greniers mal entretenus, qui ne rebutaient pourtant pas tous les consommateurs et, d'après le nombre de personnes qui les mangeaient, en même temps que leurs tartines de pâté, sans ressentir de malaise, on peut déduire qu'ils n'étaient guère toxiques. Les rillettes, les confitures ou les pâtés dont on avait enlevé la partie moisie avaient parfaitement bon goût.

Il s'agissait de *Penicillium*, aux jolies spores bleues ou vertes et de *Sterigmatocystis*, aux spores noires, moins engageantes.

véri 1° : moisi. **té gratin son véri** (Tes rillettes sont moisies) Il est à noter que nos fromages de chèvres qui étaient aussi envahis de moisissures bleues ou vertes ou de "peaux" rougeâtres n'étaient jamais proclamés **véri** et cette couche de microorganismes était délicieuse (Dieu merci, les règlements de l'Europe ont fait que ces choses ne peuvent plus se développer sur les fromages, car c'était si bon, que les déguster devait être un péché)

Il me revient ici, une bien curieuse histoire que racontait notre voisin et ami le bon Docteur, médecin en retraite. Il avait été contacté par une bohémienne au sujet d'un enfant qui avait une bien vilaine plaie qui n'en finissait pas de guérir : l'infection était manifeste et presque grave.

Il n'y avait pas d'antibiotiques à cette époque, et le bon Docteur avait conseillé des nettoyages avec des antiseptiques, qui n'avaient pas convaincu les Gens du Voyage. En effet, ce que souhaitait cette bohémienne, c'était que le Docteur l'aide à trouver du fromage couvert de moisissures bleues et des endroits où elle pourrait trouver des toiles d'araignées à peu près propres. Elle voulait fabriquer des emplâtres de cette moisissure enveloppée de toiles d'araignées, pour les appliquer sur la plaie.

*Convaincu qu'il ne pourrait continuer à suivre le petit malade qu'à la condition de satisfaire aux demandes de cette femme, il accepta de l'aider dans sa quête. Pour ce qui était **dô z'arantê** (Toiles d'araignées) la chose fut facile car le Docteur habitait une vaste demeure bourgeoise dont il n'occupait que deux pièces et le reste était précisément le royaume des araignées. Pour le fromage riche en moisissures bleues, il n'avait qu'à demander à ses clients, encore que la bohémienne se montra assez difficile pour sélectionner certains fromages bleus qui lui convenaient.*

Ainsi fut donc fait, et le bon Docteur eut la stupéfaction de voir l'infection de la plaie régresser rapidement, au point que l'enfant était à peu près guéri au départ des bohémiens quelques jours plus tard.

Et quand le Docteur racontait cette histoire, il restait toujours un moment silencieux, poursuivant je ne sais quel rêve ou se demandant si l'emplâtre ne contenait bien que les moisissures et la toile d'araignée..

2° : **le véri** masculin : les moisissures **oute le véri su le gratin** (Enlève les moisissures sur les rillettes)

vërJâ masculin : jardin potager, en général petit jardin (et non verger) à proximité de la maison, pour la culture des primeurs, des salades d'hiver et des petits fruits (fraisiers et groseilliers) ainsi que quelques arbres fruitiers taillés. Les cultures de grande consommation comme les pommes de terre, le poireau, les haricots, les petits pois, etc. se faisaient le plus souvent en plein champ, pour profiter du labourage

à la charrue, moins pénible et plus rapide que le bêchage à la fourche.

vërliâ : tordre en vrille et énergiquement, avec opiniâtreté, par exemple un rameau pour l'assouplir et en faire un lien, ou tordre ensemble les deux extrémités d'un bout de fil de fer pour assurer une ligature.

vërlie masculin, **vërliaille** féminin : tordu, tordue.

dévërlia : détordre, remettre droit quelque chose qui a été **vërlie** .

vërlionâ ou **vëriounâ** tordre avec légèreté et délicatesse, tordre un petit peu.

dévërlionâ ou **dévëriounâ** défaire ce qui a été fait en **vërlionan**

vërliaille féminin : Liseron des champs, dit aussi Vrillée, ou Lisette, *Convolvulus arvensis*, Convolvulacées, de *convolvere* (s'enrouler) car ses tiges rampantes s'entortillent autour de tout ce qu'elles rencontrent au cours de leur croissance. Son nom en **patois** a été fait à partir de **vërlia** (Tordre). Elle recouvre et étouffe les cultures. On la supporte parce qu'elle offre ses belles fleurs en cornet roses ou blanches et aussi parce qu'on ne peut rien, contre elle.

si tu pë pâ alâ pu vite la vërliaille te mintëra ô cheuse (Si tu ne peux pas aller plus vite la renouée te grimpera aux cuisses) disait on à celui qui ne mettait pas assez de hâte à travailler.

lé cH(éin)d(éin) ê la vërliaille ö y'a ke lé kruJou de poué pë r ô z'outâ (Les chiendents et les liserons, il n'y a que les puisatiers pour l'enlever) . Ces plantes ont en effet, des tiges souterraines prolongées par des racines très profondes.

Si vous avez de belles toiles de lin ou de chanvre, marquées dans leurs fils de filaments bruns, cela vient du Liseron qui avait envahi la culture et qu'on n'a pas pu trier complètement. Alors il a ajouté ses très bonnes fibres à celle du lin. Malheureusement elles sont brunes et laides parmi celles du chanvre ou du lin qui peuvent être si blanches.

grande vërliaille : Vrillée bâtarde, ou faux Liseron, jadis *Polygonum convolvulus*, aujourd'hui *Fallopia convolvulus*, Polygonacées, qui avec ses feuilles en fer de flèche et ses tiges volubiles ressemble au Liseron. Elle aussi, grimpe partout, étouffe les autres plantes et est une catastrophe pour les cultures. Ses fleurs ne sont pas des jolis pavillons de trompettes mais de minuscules choses verdâtres, en ailes de moucherons et ses petits fruits noirs, de trois millimètres de long, ressemblent à ceux du Sarazin ou Blé noir, autre Polygonacées.

vërmal : c'était le nom que l'on donnait aux bœufs à la robe roux foncé ou rouge. On les nommait aussi **rouJô** Voir **bu** bœuf.

vërmine féminin : ce mot, pas très précis, désignait quelque chose qui rampait sur le sol et presque toujours un serpent. **ô linâ** certains le désignaient en disant **une vermine** et d'autres **une serpan** d'autres enfin **un vipère** mais de toute façon c'était une couleuvre, car nous n'avions pas autre chose et on ne les craignait pas du tout.

Il n'en allait pas de même dans d'autres villages. En arrivant dans la Vienne, on m'a averti que le village était peuplé de vipères redoutables, qui s'enroulaient sur elles même comme un ressort, pour sauter à la figure des gens. Il est vrai qu'on disait aussi que les écologistes, qui à cette époque commençaient à se manifester, en avait parsemé le pays, en les jetant à partir d'hélicoptères (on ne précisait pas si on les avait équipées de petits parachutes). Un vieux forestier de l'endroit m'a dit qu'il y en

avait eu, mais qu'elles avaient disparu près d'un demi-siècle auparavant.

Dans le village de *louizète* les ruisseaux étaient encombrés *d'aspik* qui passaient pour les plus venimeux des serpents et qui avaient sans doute été inventés pour tenir les enfants éloignés des endroits où ils auraient pu se noyer. À la longue, tout le monde avait fini par y croire, d'autant plus que quelques couleuvres devaient bien y nager parfois à la recherche de leur pitance.

vërsâ : 1° : verser un liquide ou tout ce qui peut couler ou ruisseler. *vërse me din un pouâ d'éve su lé mou(éin)* (Fais moi donc couler un peu d'eau sur les mains), pour me les laver !

vërse din un kou a bouêre (Sers nous donc à boire)

2° : renverser, couler accidentellement un véhicule ou un instrument agricole sur le côté *l'a vërsé su la tërêre* (Il a renversé son véhicule sur le talus) *i é versé dan n'un fousé* (J'ai renversé dans un fossé)

l'a été a vërsâille (Il est allé à Versailles) façon humoristique de raconter ce genre d'accident.

Ce mot *vërsâ* rappelle *verser* de 1080, dans la *Chanson de Roland*, qui signifiait faire tomber quelqu'un. Il a pris le sens de : couler en 1175.

vërsane féminin : distance séparant les deux extrémités d'un champ dans le sens où on le laboure, ce qui représente la longueur d'un trajet de charrue allant d'un bout à l'autre d'un champ. C'était en somme le travail *dô vërsou chi vërsé la tè*r su le syin* (Du versoir qui renversait la terre d'un bout à l'autre du sillon) Voir *vërsâ* et *vërsou*

n'être pâ lin dan la vërsane (N'être pas loin dans le sillon) disait-on pour parler d'un jeune enfant qui n'avait pas encore vécu beaucoup de sa vie, ou au sujet de quelqu'un qui, au début de sa tâche, n'était pas au bout de ses peines et qui risquait d'avoir encore pas mal de fil à retordre.

le sëra pâ lin a Jindre le bou de sa vërsane (Il ne sera pas long à atteindre le bout de son sillon): à mourir.

vërsou masculin 1° : versoir, également nommé *örëille* : partie de la charrue qui retourne la terre que le soc vient de détacher, voir *châru* .

2° : charrue à un seul soc qui ouvrait un sillon au cours d'un premier passage et le refermait au second, en sens inverse, contigu au premier, formant un sillon en ados dans lequel on semait les pommes de terre, les topinambours et, où on plantait les betteraves.

En fait c'était *le versou* qui était utilisé chez nous avant l'arrivée de *la braban* pour effectuer les labourages. Comme il n'y avait qu'un seul soc on labourait dans un sens, puis on revenait en sens inverse, de l'autre côté du labour. Dans un sens, la terre était rejetée d'un côté, dans l'autre, la terre était rejetée du côté opposé.

vërtir : fournir, pourvoir. Ce mot était surtout employé dans l'expression *être b(éin) vërti an* (Être bien pourvu en...) *sa bordëri é b(éin) vërti an fruta* (Sa petite ferme est bien fournie en arbres fruitiers)

ö fô pâ ke le krëille ke le vërtira përtou (Il ne faut pas qu'il croie qu'il fournira partout)

vésëlâ ou **vouésëlâ** masculin :



Vaisselle, meuble dont la partie inférieure est une commode et la partie supérieure un rayonnage, surtout destiné à exposer ses belles assiettes décorées. Voir **vouésè***

le vouésëlâ masculin : c'est de toute évidence le meuble où l'on range **lé vouésè*** un buffet dont la partie supérieure était une superposition d'étagères où l'on exposait les plus belles pièces de sa vaisselle. Chaque étagère était pourvue d'une barre horizontale, qui permettait de placer assiettes ou plats, en position inclinée, de manière à ce que leur face décorée soit exactement en face des visages des admirateurs.

*Si les cimetières sont un lieu de mémoire que l'on visite une fois l'an **le vouésëla** en était un autre qui était visité chaque jour. Bien sûr, les plus belles assiettes, les plus beaux plats y étaient exposés, certains étaient même très anciens, tous avaient leur histoire qui était répétée aux enfants et aux visiteurs.*



la gran mère de ta nënë a t'öyu chô pia përsé nöse (La grand-mère de ta grand-mère a eu ce plat pour son mariage)



ê chô chi v(éin) de i ne sê kanbé lin (Et celui-ci vient de si loin que je ne peux savoir)

Ainsi le vouésëlâ était, sinon le témoin de la généalogie de la famille, du moins l'occasion de la répéter pour la mémoire collective.

vëste : exclamation utilisée pour pousser les gens à se hâter. On l'utilise comme « ouste. » en français.

*L'ancien français avait le mot viste qui ressemble à notre **patoï** et veut dire : vite.*

veure : voir.

*i vë tu vë le ou a vë i vayon vou vayé le vayan (Je vois, tu vois, il ou elle voit, nous voyons, vous voyez, ils voient) il y avait pas mal de variantes dans la prononciation : certains disaient **i vouê tu vouê le vouê i vouêyon vou vouêyé le vouêyan** d'autres disaient **i vê tu vê le vê i vayon** etc.*

i vayê tu vayê le vayê i vay'ion vou vay'ié le vay'ian (Je voyais, tu voyais, il voyait, nous voyions, vous voyiez, ils voyaient)

i veuré tu veurâ le veura i veuron vou veuré le veuran (Je verrai, tu verras il verra nous verrons, vous verrez, ils verront)

i vayi tu vayi le vayi i vayirion vou vayirié le vayirian (Je vis, tu vis, il vit, nous vîmes, vous vîtes, ils virent).

chô koutè kope tou se ke l'vë (Ce couteau coupe tout ce qu'il voit) c'est à dire : rien.*

vë tu b(éin) (Vois-tu bien : tes yeux fonctionnent-ils bien)

*Ma vieille tante qui était affreusement myope répétait souvent **m(éin) chi sé randu a ne pu yére veure ô fô bé tërJou ki vaille s'kö l'arê meu viu k'i vaillise pâ** (Moi qui en suis arrivée à ne plus guère voir il faut bien toujours que je voie ce qu'il aurait mieux valu que je ne visse pas) C'était vrai, mais ce qu'elle voyait mal, elle l'inventait bien, et sa langue était meilleure que sa vue.*

vë tu bé ou **vouê tu bé** et **vë tu b(éin)** Signifiaient également : vois-tu bien, mais avec des sens différents Voir **bé** et **b(éin)**

vě tu bé ou **vousê tu bé** était utilisé pour marquer sa surprise vis à vis des propos qui venaient d'être tenus et signifiait même qu'on ne les croyait pas trop. Si c'était adressé à un enfant, en train de faire des choses qui n'étaient pas permises, c'était aussi un léger rappel à l'ordre.

vě tu b(éin) était en rapport avec une bonne qualité de vue.

vous vayé bé (Vous voyez bien) exclamation qu'on poussait quand on était témoin d'une chose peu ordinaire, ou qu'on écoutait des propos peu croyables, pour marquer sa surprise. On disait toujours **vous vayé bé** même quand on tutoyait son interlocuteur, car ces mots prenaient à témoin la société tout entière qui n'avait pas l'habitude de pareilles choses

i ö z'é vu dire (Je l'ai vu dire) j'ai vu des gens qui disaient cela.

ö l'é dô vu dire (Ce sont des choses qu'on voit des gens raconter) ce sont des racontars, des ragots.

rëveure : revoir, a plutôt le sens de rencontrer à nouveau, en général. **i son dô Jan a nou rëveure** (Nous sommes des personnes à nous revoir), disait-on quand une affaire n'était pas complètement réglée. S'il arrivait, par exemple, qu'un appoint de monnaie n'avait pas pu être donné, il était de bon ton de dire cette phrase à son débiteur en le quittant

a se reveure (À se revoir qui est équivalent à : au revoir) qui se disait aussi **la rëvoëyure** (À la revoyure, à la prochaine)

vëvâ : devenir veuf, ou continuer sa vie en demeurant veuf, non remarié. **a l'a vëvé cheuk tan avan de s'adouâ** (Elle a vécu quelque temps à l'état de veuve avant de se mettre en concubinage)

vëyâ : veiller, c'était aussi bien se coucher tard pour terminer son travail ou s'occuper des animaux, que passer un bon moment après dîner, surtout en hiver, en famille ou avec des voisins, des amis, des parents. **la vacHe é pâ kôre vélaille ö fëdra vëyâ** (La vache n'a pas encore donné naissance à son veau : il faudra veiller) pour l'assister en cas de besoin.

Voir **rëvëyâ** et **rëvëyounâ**.

vëyou le même mot pour les messieurs et les dames : ceux qui participaient à la veillée.

vëyaille féminin : veillée.

*Tout le monde veillait dans les fermes, en hiver où les nuits étaient bien longues. Ces veillées réunissaient parents, amis, voisins dans chaque maison, tour à tour. Les occupations étaient variées autour du feu de cheminée. On jouait à différents jeux, souvent à des jeux de cartes, on se racontait les histoires de la famille aux temps anciens, ou des contes, des légendes. On bavardait. Les femmes cousaient ou brodaient, les hommes **ky'isê ou panasê** (Faisaient de la vannerie ou des paniers en osier) **lé vieu** racontaient l'ancien temps ou récitaient les fables apprises à l'école. Il y eut une époque, du temps de mes grands-parents, où chacun lisait des passages de la Bible à son tour.*

*Souvent, aussi, on cassait les noix pour faire de l'huile. Un ancien, au bout de la table, brisait les coquilles avec un petit marteau, puis il lançait les noix cassées en les faisant glisser sur la table vers les autres participants répartis de chaque côté, qui séparaient les cerneaux, que le marteau n'avait nullement endommagés, des coquilles, qui de temps à autre étaient ramassées, puis lancées dans le feu. La dextérité **dô kasou de kalè*** (Du casseur de noix) était telle qu'il pouvait fournir*

jusqu'à 6 trieurs.

*Et à la fin, avant de se quitter, on **rëvëyounê** (Réveillonnait)*

vëze féminin : 1° : énergie, courage, dynamisme, enthousiasme. *t'â pu de vëze* (T'u n'as plus d'énergie, tu es à plat)

2° : *la vëze* ou *la veuze* était une sorte de cornemuse dont on parlait encore, même si personne n'en jouait plus, l'accordéon avait pris sa place. Elle fut remise à l'honneur par certains groupes folkloriques. On peut imaginer que *t'â pu de vëze* pouvait signifier : tu ne chantes plus, ou tu es dégonflé comme le sac de la cornemuse qui ne joue plus.

vëzé masculin, **vëzaille** féminin : signifie, paradoxalement non pas gonflé à bloc, mais au contraire : fatigué, épuisé, sans énergie. *i sé vëzé* (Je n'en peux plus)
Voir *avëzé* à *avëzâ*

vëzikâ : se démener pour des tâches nombreuses, sans intérêt et sans obtenir de résultat, en résumé : s'activer à perdre son temps. Ce genre d'attitude, sans doute exaspérant pour un entourage laborieux, devait nécessairement être stigmatisé, c'est pourquoi le dit entourage disposait d'un choix d'invectives synonymes *k'é t'ö ke tu vëzike* ou *k'é t'ö ke tu bouine* ou *k'é t'ö ke tu boutike* (Qu'est-ce que tu fous)

vëzounâ : bourdonner en parlant de gros insectes qui émettent en volant un son plutôt grave (frelons, hannetons...) beaucoup plus grave que les abeilles pour qui on disait *fisounâ* mot qui avertit en outre que de tels insectes sont pourvus d'un *fisin*
Voir ce mot.

vëzin masculin : grand bruit. *arété din de fouère le vëzin lé drôle* (Cessez donc de faire du tintamarre, les enfants)

foutre le vëzin foutre le bazar, le bordel, le désordre.

viëyëri féminin : 1° : la vieille

ö l'é la viëyëri C'est tous les troubles, toutes les défaillances qui pouvaient être imputées à l'âge.

2° : **viëyëri** servait aussi parfois à désigner ou à cataloguer de manière irrévérencieuse les anciens, leurs manières et leur propos (bien sûr, en dehors de leur présence) *ö l'é la viëyëri chi ratoune* (Ce sont les vieillards qui ronchonnent)

dô viëyëri désignait les objets désuets, vieillis ou usés

Dans le même ordre d'idées **viëyëri** servait aussi à désigner les meubles anciens, hérités des aïeux, la vaisselle exposée sur le **vouésëlâ** les anciennes **nipe** qui dormaient dans les coffres. On disait de tout cela *ö l'é dô viëyëri* en affectant de s'en désintéresser, mais le soin avec lequel on les faisait admirer en racontant tous les ancêtres qui les avaient fabriqués, réunis, puis transmis, disait assez combien **chë viëyëri** étaient chères à **chë pézan**

Et cela dura jusqu'aux apparitions des meubles modernes, en matières plastiques avec la publicité associée, à la suite desquelles beaucoup de **Jëne** s'empressèrent de donner leur **viëyëri** à des antiquaires en échange du clinquant moderniste.

viëyëzir vieillir.

vieu masculin souvent au pluriel : les vieillards, les anciens. Ces mots, devenus

tabous aujourd'hui, représentaient, à cette époque, une dignité.

*On honorait **lé vieu** Leur parole, leurs avis étaient écoutés, leur mémoire respectée, même si on ironisait à leur sujet, dans leur dos, (mais on se plaisait aussi à rire de chacun et de tout le monde)*

Bien souvent, ils restaient longtemps, parfois presque jusqu'à leur mort, à la tête de l'exploitation familiale. Certes, par derrière, les jeunes manifestaient bien un peu d'impatience mais ils respectaient la hiérarchie de ce système dont ils faisaient partie et dont ils avaient bon espoir de profiter un jour.

Ce n'était pas très favorable pour le progrès et c'était sans doute la raison pour laquelle les pratiques culturelles et même l'habitat avaient évolué si lentement et parfois même, pas du tout. La création des systèmes de retraite a été une des causes de l'évolution fulgurante de la paysannerie, pas toujours sans inconvénients pour le milieu rural.

vigase féminin : vigueur, énergie. **avâ de la vigase** (Avoir de l'énergie)
t'é vigase (Tu es vigoureux, tu as de l'énergie)

vinégre masculin : vinaigre. Ce dernier était préparé à la maison dans un petit tonneau de bois posé debout sur un de ses fonds pendant que l'autre bout était amovible pour pouvoir surveiller **la mère dô vinégre** (La mère du vinaigre) épais voile bactérien de *Mycoderma aceti*, qui flottait en surface et qu'il fallait entretenir et aérer car le passage du vin au vinaigre est une oxydation. On rajoutait du vin par le haut à chaque fois qu'on tirait du vinaigre par le bas du tonnelet.

viöcHe ou **vioucHe** ou **viörcHe** : Clématite sauvage, *Clematis vitalba*, Renonculacées. C'est la Clématite Vigne blanche de nos haies, une liane qui part à l'assaut des grands arbres et finit par les étouffer lentement. Ses jolis styles plumeux qui persistent sur ses akènes, lui font faire des fines perruques dans les haies, ce qui l'a fait nommer Cheveux de la Bonne Dame. Ses feuilles fraîches ont des propriétés vésicantes qui en font une des Herbes aux Gueux, parce que, comme la Daphné, elle aurait été utilisée par les mendiants pour se faire des escarres propres à susciter la pitié des passants.

Nous ignorions sa dangerosité et nous arrachions ses jeunes tiges grimpantes pour faire les guides, afin de jouer aux attelages avec des copains qui consentaient à être les chevaux. C'est ainsi qu'il y avait autour de la cour de l'école des courses de chars (où il ne manquait que les chars) dignes du cirque Maximus. D'autres, plus modernes, les tressaient en couronnes qui étaient des volants de voitures, de course également. Les filles en faisaient des cordes à sauter.

Ce que nous préférions dans cette plante c'était les tiges un peu plus grosses qu'un de nos petits doigts, à condition qu'elles soient mortes et sèches. Elles contenaient de longs et larges vaisseaux du bois, par lesquels on pouvait aspirer l'air d'un bout à l'autre d'un entre-nœud. Cette propriété nous permettait d'en faire d'excellentes cigarettes, dont la fumée était un peu piquante mais savoureuse.

Le français disait viourne en 1544.

sôtâ a la viörcHe sport des demoiselles qui utilisaient les tiges de clématite pour se faire des cordes à sauter.

vipére masculin : donc **un vipére** était une vipère.

Une curieuse légende était répétée parmi les paysans de chez nous. Elle disait que quand on suspendait une vipère au-dessus d'un brûlot, il lui poussait deux pattes vers la partie postérieure du corps. On devine toute les déductions que ce phénomènes suscitait concernant la nature diabolique de l'animal.

Je n'ai jamais eu l'occasion d'assister à cette expérience, car les vipères manquaient cruellement dans notre coin qui n'était pas leur biotope favori. Bien plus tard, un ami, féru d'herpétologie, m'a expliqué que, sous l'effet de la chaleur, la dilatation des entrailles de l'animal expulsait à l'extérieur leur pénis qui est bifide.

virâ : virer, tourner et retourner. **tournâ** était aussi employé.

1° : tourner. **le cH'min vire a gâcHe** (La route tourne à gauche) **le cH'min vire a drête** (La route tourne à droite)

tu virerâ pâsé le grou cHânye (Tu tourneras après le gros chêne)

ö me fouê virâ la tâte (Ça me fait tourner la tête)

le van vire (Le vent tourne) ce qui était le présage d'un changement de temps.

virâ de l'ail ou **virâ dô z'ail** (Tourner de l'œil), avoir un malaise.

virâ chu su pou(éin)te (Tourner cul sur pointe) : faire demi-tour, complètement et en vitesse.

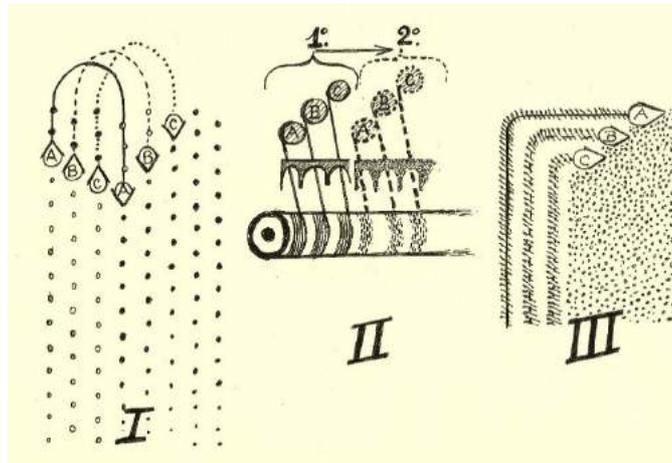
virâ su l'ourdâ ou **virâ a l'ourdâ** C'était la façon de tourner pour une équipe de travailleurs qui travaillaient sur des sillons voisins allant d'un bout à l'autre du champ.

Il y avait deux façons d'organiser le travail en équipes sur un champ.

Premièrement : ceux qui fauchaient ou effectuaient tous les travaux concernant les fenaisons ou les moissons : ils avançaient par équipe de deux, trois ou quatre travailleurs, les uns à côté des autres, avec un léger décalage d'avant en arrière, pour ne pas se gêner mutuellement. Arrivés à l'extrémité ils disaient tout simplement, **i alon virâ** (Nous allons tourner) et ils tournaient juste assez pour effectuer le tour du champ, faisant finalement un parcours en spirale jusqu'au milieu du terrain. (Figure III, **le va dëvan** en A)

Deuxièmement : ceux qui travaillaient sur des sillons voisins et parallèles pour biner, sarcler démarier ou arracher des herbes sauvages etc. : ils allaient aussi en équipes les uns à côté des autres, et toujours avec ce léger décalage, d'un bout à l'autre du champ. Arrivés à l'extrémité, ils pouvaient dire **i alon virâ su l'ourdâ** ou **i alon virâ a l'ourdâ** ce qui signifiait qu'ils allaient repartir, toujours en équipe, en sens inverse, vers l'autre bout du champ, sur des sillons voisins des premiers. Pour ce faire, l'équipe entière tournait de manière à ce que les travailleurs conservent les mêmes places les uns par rapport aux autres et par rapport au champ. (Figure I, **le va dëvan** en A).

Ainsi les sillons ou les rangs des cultures, travaillés les uns après les autres, étaient disposés côte à côte et parallèlement, comme les fils de trame d'un tissu et c'est pourquoi **virâ su l'ourdâ** fait allusion à **l'ourdâ** (L'ourdissoir).(Figure II)



L'ourdissoir était l'appareil servant à préparer la trame pour le métier à tisser. Les bobines de fil portées sur un cadre, nommé "cantre", laissaient se dévider des fils passant à travers des peignes qui les disposaient en "nappe" régulière, les uns à côté des autres, pour former la trame. Comme cette "nappe" n'excédait pas 20 centimètres de large, il fallait, quand on avait mis une longueur de fils suffisante, déplacer les peignes pour former une seconde nappe de fils, à côté de la première. Puis il fallait recommencer jusqu'à obtenir un ensemble de la largeur du tissu qu'on souhaitait tisser. C'était ourdir une trame sur l'ourdissoir. Cette trame s'enroulait, portion de 20 centimètres par portion, sur un tambour qu'on pouvait, ensuite, transférer sur le métier à tisser.

Ourdir, *ourdissoir* et *ourdâ* viennent du latin populaire *ordire* qui dérive de *ordiri* latin classique qui veut dire : commencer, parce que *ourdir* était le premier travail quand on entreprenait un tissage.

Il y avait une chansonnette qui rythmait une danse et qu'on répétait de plus en plus vite ; jusqu'à ce que tous les danseurs soient éliminés les uns après les autres, pour avoir perdu le rythme ou le souffle.

tourné z'ou viré z'ou (Tournez le, tournez le)

vous z'an n'avé pèr vô kat'sou (Vous en avez pour vos quatre sous)

On soufflait aussi ce petit refrain à l'oreille de qui venait de recevoir une réponse cinglante ou désagréable.

vire bouze : celui qui enlève les bouses, celui qui n'est bon qu'à sortir le fumier des écuries, soit un mauvais cultivateur, soit, plus souvent, un jeune garçon qui débute dans le métier.

viratour masculin : toujours employé au pluriel : virages successifs sur un chemin *la route fouê dô viratour* (La route est sinueuse) *un viratour* était aussi une petite promenade sans but bien défini

Voir *avirâ devirâ détèrvira*

2° : se retourner, particulièrement quand on est couché *le s'é viré toute la nê sé lésâ son tou riorté* (Il s'est retourné toute la nuit et ses draps sont tout entortillés)

i é mâ pèrtou i pè pu me virâ (J'ai mal partout je ne peux plus me retourner)

vire te din d'chi (Vire-toi d'ici) était une injonction à quitter les lieux d'urgence.

3° : retourner, changer quelque chose de côté *virâ lé krâpe* (Tourner les crêpes), *i alon virâ dô krâpe* se disait pour : nous allons faire des crêpes

virâ le f(éin) (Tourner le foin) à la fourche pour le faire sécher quand il était déposé à plat dans les andains par la faucheuse et que le temps était un peu humide.

4° : mettre de côté. *i va fouère mes troufye ö fëdra me virâ lé mioure* (Je vais faire, planter, mes pommes de terre : il faudra me mettre les meilleures de côté)

ö fëdrê sinJâ a virâ cheuk'sou pë r sé vieu Jou (Il faudrait penser à mettre de côté quelques sous pour ses vieux jours) car il n'y avait pas de caisse de retraite !

5° : se détourner de son chemin pour faire une visite à quelqu'un. *kan vou pasëré ö linâ viré din* (Quand vous passerez par le Lineau tournez donc), détournez-vous de votre chemin pour venir chez nous.

kan tu pâsërâ tu pë bé virâ (Quand tu passeras tu peux bien tourner) était une invitation qu'il fallait traduire par : quand tes pas t'amèneront dans notre coin tu pourras bien te détourner pour nous faire une visite.

l'avon viré nou veure (Ils ont tourné nous voir) ils sont venus nous faire une petite visite.

viremou(éin) masculin, dans *an n'un viremou(éin)* (En un tour de main) en un temps aussi court que celui qui est nécessaire pour retourner sa main. *ö s'a fouê an un viremou(éin)* (Cela s'est fait lestement)

virou virou virou : cri utilisé pour faire venir les oisons et les canetons quand on leur apportait leur pâtée. Certains disaient *pirou pirou pirou* ce qui était plus logique car les oisons étaient nommés *pirin*

virounâ : aller et venir en tournant, tourner, tournicoter autour de quelqu'un. *rantré din lé kanê ö y'a t'un ombrê* chi viroune su le pâturâ* (Rentre donc les canetons il y a un épervier qui tourne au-dessus du petit enclos près de la maison) où les canetons étaient pourtant censés pouvoir s'ébattre en sécurité.

ö me fouê virounâ la tête (Ça me fait tourner la tête) se dit aussi *virâ la tête virounâ* pouvait être employé pour : fréquenter, être assidu près de quelqu'un. *le ne fouê ke virouna de kintre lé kötyin* (Il est toujours à tourner près des jupons) il cherche sans cesse à courtiser les belles, ou, s'il s'agit d'un jeune enfant : il 'ose pas quitter la compagnie des femmes.

virouni masculin : vertige, tournis dans le sens de : "la tête qui tourne", et non pas de la maladie des ovins qui porte aussi le nom de tournis (ou d'une maladie des canards, selon *louizête*)

tu me doune le virouni (Tu me fais tourner la tête)

virounou masculin : dispositif installé dans la pièce principale, auquel on attachait les petits enfants pour les aider à apprendre à marcher. Souvent c'était un mât vertical fixé au sol et au plafond de manière à pouvoir tourner sur lui-même. À son sommet il portait un bras en potence auquel pendait une sangle, à laquelle on attachait l'enfant, de manière à ce que ses pieds reposent bien sur le sol sans qu'il risque de tomber. Ainsi il pouvait faire ses premiers pas en tournant en rond, à condition d'être assez fort pour pouvoir faire tourner le poteau. Mais il ne pouvait pas aller dans les endroits où il aurait encouru quelque danger et sa mère pouvait vaquer tranquillement à ses nombreuses occupations.

vitré : fermé par une vitre, vitré. Ce mot n'était utilisé que pour les escargots qui ferment leur coquille par une membrane vitreuse, quand ils se réfugient à l'intérieur pour passer l'hiver. Ils faisaient cela après avoir trouvé un milieu pas trop humide

comme à l'intérieur de nos vieux murs en pierres sèches. *dô luma vitré* (Des escargots vitrés) Voir aussi *murâyâ* à *muraille*

vitriölâ : traiter les cultures par la Bouillie bordelaise ce qui se disait aussi **sulfatâ**

Cela venait du mot français *vitriol* qui désignait l'huile de vitriol, autrement dit l'acide sulfurique. Tous les sulfates étaient aussi nommés : vitriol, et particulièrement le sulfate de cuivre ou *Vitriol bleu* ou encore *Vitriol de Chypre* que les paysans achetaient pour préparer eux-mêmes leur Bouillie bordelaise. Il fallait dissoudre suivant le traitement envisagé 1 ou 2 kilos de sulfate de cuivre dans 80 litres d'eau ce qui était difficile : le sulfate de cuivre cristallisé tombe au fond et se dissout lentement dans un fond de cuve où l'eau immobile est vite saturée du corps en dissolution. Il aurait fallu mélanger en remuant souvent et longtemps. Pour éviter cette corvée ils mettaient le sulfate de cuivre dans un **nouê** (Petit chiffon noué pour former un sac) qu'ils suspendaient juste en dessous de la surface de l'eau. Ainsi le sulfate dissout diffusait vers le fond dans tout le volume d'eau et il n'était pas utile de brasser. Ensuite il suffisait d'ajouter à cette solution 750 grammes de chaux vive délayés dans 20 litres d'eau.

Cette bouillie empêchait la germination des spores de Mildiou, de Black-rot, d'Oïdium et protégeait ainsi les plantes, mais elle avait peu d'effets sur les *mycelium* des spores déjà germées, de sorte que le traitement n'était efficace que s'il était préventif. Il était précieux quand même.

vivâ : vivre. *ö li rêste pu yére de tan a vivâ* (Il ne lui reste plus beaucoup de temps à vivre) Mais ce mot n'était pas souvent employé dans ce sens.

ö fô être a m(éin)me de vivâ de sé z'afouére (Il faut être en mesure de vivre de ses propres biens) parole qui condamnait le recours à l'emprunt.

vivature féminin : ce qu'il faut pour vivre. *ö l'é un cHéti andrê on n'y trouve pâ sa vivature* (C'est un mauvais endroit, on n'y trouve pas de quoi vivre)

Chez nos voisins les **cHalupê** le papa avait contracté la tuberculose (incurable à cette époque) et ne pouvait donc pas travailler. Leurs enfants étaient encore petits. Comme la maman se chargeait de faire vivre toute la famille on disait *sê k'ö l'é lê chi amène la vivature* (C'est que c'est elle qui apporte le nécessaire pour vivre)

Elle éleva ses petits, qui demeurèrent toujours en parfaite santé, et soigna si bien son mari qu'elle le conserva longtemps et lui fit huit enfants.

v'lâ ou **vêlâ** : vouloir.

i veu tu veu le ou *a veu i v'lon vou v'lé le* ou *a v'lan* (Je veux, tu veux, il ou elle veut, nous voulons, vous voulez, ils ou elles veulent)

i v'lê tu v'lê le ou *a v'lê i vëlion vou vëlié le* ou *a vëlian* (Je voulais, tu voulais, il ou elle voulait, nous voulions, vous vouliez, ils ou elles voulaient)

i v'drê tu v'drâ le ou *a v'dra i v'dron vou v'dré le* ou *a v'dran* (Je voudrai, tu voudras, il voudra, nous voudrions, vous voudrez, ils ou elles voudront)

Parfois certains, surtout **lé vieu** parce qu'ils prenaient le temps de parler, disaient *i vëlê tu vëlê* etc. et *i vëdrê tu vëdrâ* etc.

v'dëriâ ou **vëdëriâ** (Voudriez) ou plus exactement : voudriez-vous ?

Revoir à ce sujet la comptine déjà citée à **dörmi** où on trouvera *si i dörmâ pâ ke m'vëdëriâ* (Si je ne dormais pas que me voudriez-vous) De plus en plus souvent **vëdëriâ** devenait **v'dërié vou** (Voudriez-vous)

ô v'lâ (Le voulez- vous) *v'lâ méJâ avoure* (Voulez-vous manger maintenant)
Ne pas confondre avec *ô v'la* (Le voici)

ô vëdëriâ ? (Le voudriez-vous) *ö l'é pâ douné ö s'pë ê si ö l'étê douné*
ô vëdëriâ ? (Ce n'est pas donné c'est possible et si c'était donné en voudriez-vous)
Ah ! ces marchandages laborieux !

v'lu ou *v'yu* ou *vëyu* ou mieux *vëilliu* avec un *l* très mouillé (Voulu)

tô veu bé (Tu le veux bien) tu es consentant, donc tu le tolères, alors ne vient pas te plaindre. *tô z'â bé v'yu* (Tu l'as bien voulu) autrement dit : tu l'as bien cherché.

völaïlle féminin : 1° : volée, ensemble d'oiseaux qui volent. *une volaille de përdri* (Un vol de perdrix)

2° : envol *pr(éin)dre sa völaïlle* (Prendre son envol) pour un très jeune oiseau : s'envoler de son nid, et, par extension pour un jeune humain : commencer à se débrouiller seul, sans ses parents, quitter le milieu familial.

3° : à la volée, en lançant en l'air d'un large mouvement. *sënâ dô bié a la völaïlle* (Semer du blé à la volée) en le lançant avec la main d'un large mouvement semi-circulaire du bras tout entier, bref c'est "le geste auguste du semeur "

Et aussi, mais c'est moins noble : jeter des objets n'importe où, avec violence soit pour s'en débarrasser, soit sous l'empire de la colère *kant'l'é de la môvéze afouère le garocHe n'inporte dëke a la völaïlle* (Quand il est de mauvaise humeur il jette n'importe quoi à la volée) ce qui serait un de mes pêchés, selon *louizête*

4° : correction, volée de coups, bataille de gamins *ö l'é ché drôle chi se foutan une völaïlle* (Ce sont ces enfants qui se battent)

völaJe : qualificatif à l'usage des personnes sur lesquelles on ne peut guère compter, qui changent souvent d'idée, de travail, éventuellement de conjoint. Ce terme est voisin du français : volage, mais il est plus général, car il ne concerne pas seulement les sentiments amoureux.

Désigne aussi les animaux domestiques capricieux, difficiles à dresser pour le travail, difficiles à faire obéir, agités, remuants.

volan masculin : robuste faucille à long manche, pour tailler les branches dans les haies à une certaine hauteur, pour couper les épineux sans s'en approcher de trop près.

C'était un des outils favori du cantonnier qui s'en servait pour élaguer les haies, du côté du chemin et pour couper les épines. Une fois tout cela tombé sur le sol ils le rassemblaient en petits tas en se servant du **völan** . Puis ils réunissaient le tout à la fourche pour l'incinérer sur le bord du chemin.

Il entassait épines, rameaux et branches au pied du plus gros et plus bel arbre qu'il pouvait trouver à proximité, le long du chemin, puis il y boutait le feu. Évidemment cela endommageait la base du tronc, brûlant l'écorce, nécrosant l'aubier et préparant ainsi une invasion des champignons parasites qui avaient, à la longue, raison de l'arbre entier. C'était bien regrettable, mais il préférerait probablement ne pas faire le brûlot dans une autre partie où il n'y avait que des petites branches, qui auraient pu brûler intégralement, ménageant des ouvertures dans la haie qui devait être, avant tout, une clôture.

L'opinion des propriétaires des arbres était un peu différente et cela s'entendait !

C'est un outil très voisin de la vouge, une serpe à long manche, mais le mot et la

chose sont tombés en désuétude à l'ère des tronçonneuses. Le mot *youge* viendrait du bas latin *vidubium* construit à partir du gaulois *vidu* bois et *bi* frapper, qui désignait précisément le travail de cet instrument.

vôle masculin : vol, petit déplacement aérien d'un oiseau *lé z'èzè* avan öyu pou ê l'avan fouê un p'ti vôle* (Les oiseaux ont eu peur et ils sont allés un peu plus loin en voletant)

vôlene féminin : petit sentier étroit, limité de chaque côté par des murs de bâtiments ou de clôture et par des haies. *vôlene* est à peu près synonyme de *vênêlê* mais il semble que la *vênêlê* était plutôt localisée dans les villages alors que la *vôlene* pouvait conduire d'un village à l'autre en suivant les bords des champs.

Il arrivait aussi que l'un ou l'autre de ces mots désigne précisément un sentier donné, selon une tradition propre à chaque village.

vôr(éin) : vaut rien, vaurien.

ö l'é vôiére chi va avêk vôr(éin) (C'est vaut guère qui va avec vaut rien) pour désigner l'association de deux individus peu recommandables, c'était la version en *patois* de « qui se ressemble s'assemble. »

vous : vous.

vous z'âtre (Vous autres) était employé à la place de *vous* quand on souhaitait attirer l'attention sur des différences. *ê i ô savon bé k'ö l'é de m(éin)me ché vous z'âtre* (Et on le sait bien que ça se passe comme cela chez vous), et, il n'est pas sûr qu'on l'approuve. On disait parfois *v'z'âtre* Voir *nou* et *âtre*

vousail : oui-il ou oui-lui. Féminin *vousêlê* oui-elle. Voir *vâ* et *ail*

vous(éin) masculin *vousêne* féminin : nonchalant, avachi *é tu bé vous(éin) mon pôr drôle i va te sourJi mâ bétou* (Es-tu bien avachi mon pauvre enfant je vais te secouer moi bientôt) Certes c'était un peu vrai, mais il faisait si chaud au cours de ces moissons.

En ancien français vain signifiait : faible, abattu et vaine : faiblesse.

vousérâ : ce verbe décrit la première prise des couleurs de la maturité du raisin ou même de tous les fruits encore verts. C'est la première étape du mûrissement. Pour traduire en français il faudrait dire : subir sa véraison. *le razin vousère b(éin) le sêra bétou meur i vand(éin)Jeron de boune heure chête anaille* (Le raisin commence bien sa véraison il sera bientôt mûr : nous vendangerons tôt cette année)

*Le Lexique de l'Ancien Français de GODEFROY signale un mot vérir avec le sens de mûrir, il se rapproche de véraison et tous les deux font penser au latin ver le printemps (ce qui est un peu tôt pour le mûrissement) En *patois* le mot *vérir* a le sens de moisir.*

vousésâ : vesser, lâcher des vesses.

Une vieille grand-mère, de nos voisines, racontait que, dans sa petite enfance, un matin à l'aube, elle était éveillée dans son grand lit à quenouille dont les rideaux

étaient complètement fermés. Ses parents étaient partis traire les vaches. Non loin de son lit il y avait la grande table de cette pièce commune, sur laquelle, à cet instant **lé vâlê déJunian** (Les domestiques prenaient leur petit déjeuner) pendant que sa grand-mère accroupie devant la cheminée s'occupait à préparer la cuisson des repas du jour. La petite, au fond de son lit, se sentit tracassée par un besoin urgent d'évacuer ses flatulences. Après bien des hésitations elle crut pouvoir se soulager en silence. Pour son malheur, si petite fille qu'elle fut alors, elle lâcha un pet tellement tonitruant qu'il souleva une hilarité discrète parmi les domestiques attablés non loin d'elle.

Sa grand-mère qui ne l'avait pas entendu, mais qui avait remarqué la soudaine bonne humeur de la tablée, se releva et dit seulement **k'é t'ö ?** (Qu'est-ce ?) Et le silence se fit aussitôt. Alors la petite, d'une voix tremblante, murmura derrière ses rideaux **ö l'é mâ chi é vouésé** (C'est moi qui ai fait une vessie) C'était une parole malheureuse, tant le fracas qu'elle avait émis avait peu de rapport avec la faute avouée, ce qui provoqua une nouvelle explosion de rires, incoercibles cette fois, chez **lé vâlê**

La pauvrete en était encore tout émue de honte en racontant cette histoire qu'elle ne pouvait oublier, soixante ans plus tard. Et c'est en vain qu'on pouvait lui citer Victor HUGO :

Mieux vaut le pet bruyant qui part avec fracas

Que la vessie puante qui vous trahit tout bas.

On ne peut qu'être tenté à ce propos, d'évoquer l'ancien français vessir de 1420 et le bas latin vissire qui signifiaient : faire un pet silencieux.

vouésè* masculin : récipient en général, sans précision de taille ou de fonction. Ce mot était utilisé surtout au pluriel pour désigner un ensemble de récipients divers et variés. **dan la souyarde ö këmou(éin)se a y avâ tou py(éin) de vouésè* a nētayâ** (Dans l'arrière cuisine il commence à y avoir beaucoup de gamelles à laver)

Voir **vésëlâ**

Depuis 1120 veissel qui signifiait vaisselle ou petit vase, suivi de vaisseau récipient quelconque, comme notre **vouésè***

vouêzin masculin : voisin.

ö l'é noute pu prâ vouêzin (C'est notre plus proche voisin)

l'étian pâ lin vouêzin (Ils n'étaient pas loin voisins) ce qui pouvait concerner deux habitations voisines, ou deux amoureux dans les bras l'un de l'autre.

vouêzinaJe masculin : voisinage, ce mot désigne aussi bien les voisins que les bâtiments et tout ce qui est à proximité de la maison.

vouêzinâ : fréquenter volontiers ses voisins au cours de conversations, de veillées ou aussi **për koubiâ** (Pour s'associer occasionnellement dans le travail)etc.

vouêzinan masculin, **vouêzinante** féminin : qui accepte volontiers ou même qui recherche les contacts avec ses voisins. **ö l'é t'une pèrsoune chi n'é yère vouêzinante** (C'est une personne qui ne cherche guère à fréquenter ses voisins) Voir **kouzinâ**

vouêzinou masculin **vouêzinouze** féminin : qui à la manie de se rendre chaque jour chez quelques voisins.

Nous avons comme plus proches voisins deux personnages très différents : le

Braconnier et le Bon Docteur. Tous les deux étaient célibataires et solitaires.

Le premier était encore relativement jeune, glabre, et taciturne, toujours actif, toujours en train d'explorer le monde et d'en rechercher toutes les possibilités. Tout l'intéressait et il tenait à partager ce qu'il découvrait : j'étais pour lui le témoin idéal. Il me présentait les choses avec peu de mots et je devais deviner seul ce qu'il voulait me faire découvrir. Ce n'était pas toujours facile et parfois un peu angoissant.

Le second, médecin en retraite, était fort âgé, il avait des cheveux blancs comme l'étaient aussi ses moustaches et sa barbichette pointue. Il ressemblait tout à fait à Anatole France, et il philosophait comme lui, au cours de longues conversations avec mon père. Un jour, que ce dernier se plaignait devant lui de ses soucis, le bon Docteur lui dit : « Et oui, Paul, tu as des ennuis, moi j'ai l'ennui. » et cela impressionna beaucoup mon père qui me le répéta bien souvent. Je ne l'ai compris que des années plus tard, mais je ne l'avais jamais oublié.

Souvent, il m'exposait les sujets de ses méditations, et cela me faisait beaucoup plaisir car sa voix était douce et apaisante. Et je sentais bien qu'il me disait des choses fort importantes, ce qui était tout à fait flatteur pour moi, même si j'avais parfois du mal à suivre ses propos.

voui : oui, voir aussi **vâ** qui était plus employé par **lé vieu**

*Les paysans de chez nous ne disaient pas volontiers **voui** ni **vâ** quand la réponse les concernait personnellement. Une réponse affirmative se traduisait souvent par la répétition du verbe de la question. Par exemple à la question (**v(éin)** **tu** (Viens-tu ?) la réponse était **i v(éin)** (Je viens) À la question **â tu méJé** (As-tu mangé ?) la réponse affirmative pouvait être simplement **une goulaille** (Une bouchée) ou **i é méJé une goulaille** (J'ai mangé une bouchée) Mais quand ils n'étaient pas personnellement impliqués dans la question ils répondaient plus facilement **vâ** ou **voui** Par exemple **mouillera t'ö** (Pleuvra-t-il) **vâ** ou **é t'ö k'ö cHaline** (Est-ce qu'il tonne ?) **voui** Mais **dörmâ** (Dormez-vous ?) provoquait seulement comme réponse **i dör mën' am i dör** (Je dors, mon ami, je dors)*

En revanche ils n'avaient aucune difficulté pour dire non sous la forme **i nin** (Moi, non)

voui bé oui bien : oui, certainement, sûrement.

voure : où **voure é t'ö** (Où est-ce) que beaucoup disaient **vou'é t'ö** De même **voure é t'ail** devenait souvent **voué t'ail** (Où est-il) **voure é t'êle** faisait aussi **voué t'êle** (Où est-elle)

On pouvait aussi montrer plus d'insistance en disant **voure é t'ö k'ö l'é** (Où est-ce que c'est) Mais on risquait alors de s'attirer une réponse aigre-douce du genre de **voure veu tu k'ö sêJe** (Où veux-tu que ça soit)

Quand on cherchait une personne, avec les questions **voure é t'ail** ou **voure é t'êle** il arrivait qu'on manifeste son obstination en renforçant ainsi ses questions **voure é t'ö k'l'é** ou **voure é t'ö k'a l'é** (Où est-ce qu'il est et où est-ce qu'elle est) ce qui ne manquait pas de provoquer la réponse suivante **l'é dan le four avêk la vacHe nègre** ou **a l'é dan le four avêk la vacHe nègre** (Il ou elle est dans le four avec la vache noire) Je ne saurais dire pourquoi : le four et pourquoi la vache, parce que ce n'était pas, alors, le moment de demander des éclaircissements.

dëvoure qui faisait souvent **d'voure** : d'où. **dëvoure é t'ail** (D'où est-il) **d'voure sör t'ail** (D'où sort-il) quelles sont ses origines.

Voir aussi *koure* (Quand) *koure é t'ö* (Quand est-ce)

vrâlâ et très rarement **grâlâ** : griller.

vrâlâ dô cHâtanye les châtaignes étaient grillées spécialement pour le dîner dans le **vrâlou** sur les flammes d'un feu vif, dans la cheminée.

Après un repas léger i nou z'asition prâ dô fê voure ke lé cHâtanye vrâlian (Nous nous asseyions autour du feu où les châtaignes grillaient) Et la veillée commençait, ponctuées par les détonations sèches et violentes des téguments des fruits qui éclataient sous l'effet de la chaleur. Quelqu'un secouait de temps à autre le vrâlou pour bien répartir la cuisson. Puis on servait les châtaignes brûlantes qui nous entouraient de leurs parfums de peaux brûlées et de gâteaux bien cuits. Pour les décortiquer chacun se brûlait les doigts, même si la peau calcinée par endroit tombait presque toute seule. Souvent un côté était croquant et noir et le reste était comme une pâtisserie onctueuse. C'était la fête !

vrâlâ était aussi employé pour désigner le traitement par une forte chaleur (flammes d'un bon feu ou passage au four), des tiges vertes des rejets de châtaignier, d'osier, troène, fusain etc. pour les rendre plus malléables, avant de les refendre pour des travaux de vannerie.

i va me vrâlâ un bâtin (Je vais me cuire, me griller une canne) Mon père s'amusait parfois à se fabriquer des cannes, à poignées élégamment recourbées en crochet, en chauffant fortement des tiges assez robustes qu'il courbait pendant qu'elles étaient brûlantes et souples. Puis il les attachait solidement quand il avait obtenu la forme souhaitée, pour les relâcher après refroidissement : elles gardaient alors la forme qu'il leur avait donnée.

vrâlé masculin, **vrâlaille** féminin : brûlé, brûlée. *le fê a vrâlé la palise* (Le feu, le brûlot a grillé la haie) *la Jëlaille a vrâlé lé vënye* (La gelée a grillé les vignes) c'est exactement ce qui arrivait quand une gelée matinale se produisait et que les pousses vert pâle et tendres des vignes étaient formées. Après elles étaient flétries et noires, comme si le feu était passé par là.

Le soleil brûlait aussi les jeunes plantes on disait alors *le soulail a frilé lé seni* (Le soleil a grillé les semis)

vrâlou masculin : sorte de poêle spécialement conçue pour griller les châtaignes. C'était une poêle au fond épais percé de trous assez grands, mais plus petits qu'une châtaigne, évidemment. Elle était pourvue d'un couvercle rattaché au bord de la poêle par un anneau qui tenait lieu de charnière. Ce couvercle et son attache étaient indispensables car *le vrâlou avêk b(éin) dô châtanye ô fin étê apouê su la cHanbrêre dan la cH'minaille ê ö l'été pâ lin a pêtâ* (La poêle à griller les châtaignes, avec beaucoup de châtaignes au fond, était posée sur le support de poêle, dans la cheminée, et ça ne tardait pas à faire des explosions) La brusque chaleur vaporisait l'eau des fruits assez brutalement pour faire éclater leurs téguments, causant des explosions capables d'envoyer promener un couvercle qui n'aurait pas été solidaire de sa poêle.

vrâze féminin : braise. Les charbons ardents étaient récupérés dans l'âtre, sous les bûches qui se consumaient, pour de multiples usages.

dan l'échèle dô cHôfpé (Dans l'écuelle du chauffe pied) sur lequel les dames se maintenaient les pieds au chaud, pendant les veillées ou quand elles gardaient les vaches au pré. Voir *cHôfpé*

dan le pötaJâ pë r chuzinâ (Dans le "potager", ce réchaud de pierre, pour faire la cuisine) Voir *pötaJâ*

dan l'abërJure dô möl ê dësou le möl (Dans le couvercle, et dessous ce récipient où on cuisait des tourtes)

prâ dô routisou (Près du support des tranches de pain à griller pour faire des rôties)

être de kintre le routisou b(éin) a la mou(éin) pë r yétâ lé routi (Être à proximité du "rôtissoir" bien à la main, bien en mesure, pour guetter les rôties) C'était précisément : être dans une situation favorable pour récolter des faveurs. Voir une expression de même sens à *soulail*

fouère dô z'ail de cHate chi cHi dan la vrâze (Faire des yeux de chatte qui chie dans la braise) faire de grands yeux, traduisant une émotion, une interrogation ou... une tentative de séduction etc.

vrézâ masculin : tas de braises qui reste à la fin d'un bon feu.

vrézâ : donner facilement beaucoup de braises.

vré : vrai

ö l'é vré (C'est vrai)

ö l'é pâ ré se disait pour : ce n'est pas vrai. Je n'ai entendu dire *pâ vré* que par des enfants qui répétaient frénétiquement *pâvré pâvré pâvré pâvré* en général pour nier une évidence.

pouré signifiait également pas vrai. C'était le plus souvent, un mot isolé ou employé dans une phrase très courte, qui opposait une dénégation catégorique à un propos ou une question *sërê t'ö ke té bâte arian cHanpaillé nô joute* (Serait-ce que tes bovins seraient allés paître nos betteraves) *pouré* (Pas vrai !) ou *ö l'é pouré* (Ce n'est pas vrai) donc inutile de discuter davantage !

vrimou masculin, *vrimouze* féminin : 1° : vénéneux si on parle d'une plante, ou éventuellement d'un crapaud ou d'une salamandre, venimeux en parlant d'un serpent.

2° : qualifie l'état d'une blessure qui, s'étant infectée se met à suinter. Purulent.

vrimâ : s'infecter. *ö vrime* (C'est purulent : ça suinte)

vrouvrou ou *vouvrou* masculin : instrument de musique rudimentaire, fait d'une lame de bois ovale aux bords amincis. Une extrémité était percée d'un trou pour attacher une ficelle, au moyen de laquelle on pouvait faire tourner l'instrument en exécutant de grands cercles à toute vitesse. On obtenait alors un bruit dont le nom de l'instrument est l'onomatopée.

Cet instrument, aux dires des archéologues, existait dans des civilisations encore plus primitives que la nôtre.

y

yâpe féminin : guêpe.

yâpinère féminin, qui se disait aussi **ni de yâpe** (Guêpier, nid de guêpes)

J'avais une vieille tante qui lisait tout le temps, en tous lieux, et surtout en mangeant. Un jour, je devais avoir cinq ou six ans, j'étais allé passer la journée chez elle et nous étions en train de goûter. Il y avait sur notre table un panier de prunes sur lequel se promenaient, comme à l'accoutumée, des guêpes qui prenaient leur goûter, elles aussi. Ma tante puisait dans le panier et mangeait des prunes tout en lisant. Tout à coup elle saisit une prune qu'une guêpe était occupée à déguster. Et ma tante, sans regarder, les mit toutes les deux ensemble dans sa bouche. Horrifié, je fus incapable de proférer la moindre parole pendant tout le temps que dura ce drame !

*D'ailleurs, il ne se passa qu'un bref instant, pendant lequel j'avais la gorge littéralement nouée, avant que ma tante ne fixe sur moi ses yeux dilatés et dise **i'é méJé une yâpe** (J'ai mangé une guêpe)*

Dés cet instant, je fus certain qu'elle allait en mourir. Je n'avais plus faim du tout. J'avais très envie de rentrer chez mes parents. Je la quittais de bonne heure.

Pendant mon retour, convaincu d'être responsable de son décès, parce que je n'avais pas su l'alerter, j'étais fort malheureux.

*Et en arrivant près de notre maison j'aperçus notre voisin le Braconnier. Il était souvent mon confident et parfois mon consolateur. Il était occupé à confectionner un manche d'outil et il m'écouta sans interrompre son travail. Je n'en finissais pas de répéter mon récit, maintes fois interrompu et recommencé quand le paisible Braconnier interrompit mes lamentations en disant **pôvre cHéti bétè*** (Pauvre chétive petite bête), de toute évidence en mémoire de la guêpe !*

Curieusement, j'en fus à la fois indigné et soulagé. Et pourtant ma pauvre tante mourut bel et bien.

Trente ans plus tard.

y(éin) masculin : regain, fourrage qui repousse en été après la première récolte du printemps et qui permet quand il est assez abondant une deuxième récolte nommée **sëginde köpe** (Seconde coupe)

yépinâ uniquement **se yépinâ** se mettre en colère, avec une grande excitation dans l'expression vocale.

yépinâ suggère une comparaison avec **lé yâpe** (Les guêpes) dont on a agressé le nid. À comparer avec **élipâ** .

yére : guère, peu. C'était exactement le contraire de **tou py(éin)** qui était employé pour dire : beaucoup. **t'an pr(éin) yére** (Tu n'en prends guère) **ö n'an n'a yére** (Il n'y en a pas beaucoup) **ara t'ö dô poume** (Y aura-t-il des pommes) **ö n'an n'ara yére ö l'a mouyé su la fleur** (Il y en aura peu : il a plu pendant la floraison)

ö n'an n'a pâ yére (Qu'on est obligé de traduire par : il y en a si peu qu'il n'y en a pas) formule qui permettait d'insister, en cas de besoin, quand on vous servait à table.

ö n'an n'a yére chô fazan (Il n'y en a pas beaucoup qui le font)

ö l'é yére meu (Ce n'est pas beaucoup mieux)

yére moué (Pas beaucoup plus)

yére de mouin (Guère de moins) presque

ö s'an fô de yére (Il s'en faut de peu) ça y est presque.

yésâ : taller, donner des talles, des quantités de nouvelles tiges et leurs racines adventives, à partir de la base de la tige principale. Les Graminées donnent facilement des talles, et on en favorisait la formation par le passage d'un rouleau sur les jeunes céréales ce qui améliorerait la formation des racines adventives, des nouvelles tiges et, finalement, le rendement.

yétâ : guetter, dans tous les sens qu'il a en français.

yéte lé bâte a la kroizaille (Guette les bovins au carrefour) sous-entendu : pour les diriger vers le bon chemin.

i va yétâ le fakteur pēr li dounâ une koumisyin (Je vais guetter le facteur pour lui donner une commission) c'était ainsi à l'époque, le facteur, qui est devenu de nos jours le Préposé au courrier postal, se chargeait volontiers de petites commissions.

ö l'é té chi yétrâ la mitouarde ô bou de chô koué chête nē (C'est toi qui guetteras la "mitouarde", animal fabuleux, au bout de ce drain cette nuit) Voir **mitouarde**

vē tu bé chô cH(éin) chupé a té pé chi yéte une goulaille (Vois-tu bien ce chien accroupi à tes pieds qui guette une bouchée)

yeure masculin : petit cours d'eau.

Au **linâ** nous avions un minuscule ruisseau qui coulait depuis la Fons de Vaillé et sur le cours duquel il y avait pourtant un lavoir, preuve qu'il avait dû avoir un débit un peu supérieur autrefois.

D'ailleurs, le Braconnier, toujours très inventif, y avait installé une roue à aubes de sa confection qui actionnait une magnéto récupérée sur une épave de camion.

Ainsi, de l'automne à la fin du printemps, il arrivait à faire éclairer un phare, récupéré sur le même véhicule, ce qui était bien précieux quand l'électrification des campagnes n'avait pas encore été réalisée. En plus, ça lui procurait de la lumière gratuite.

Mais ce cours d'eau était trop petit pour avoir un nom et mériter le titre de **yeure**



La Centrale électrique du Braconnier, son frère (avant-dernier à droite) et de bons copains en train de modifier le cours du **yeure** pour faire tourner la roue à aubes.

POUGNARD dit yeure : petit ruisseau. LALANNE dit guieure : cours d'eau, et cite le Guieure de Chambon. C'est celui qui passe près de chez louizête Il est devenu le Chambon pour les cartographes et le Yeure tout court pour les indigènes.

yi masculin : le Gui *Viscum album* L. Loranthacées.

*C'est le gui, qui, un jour avant Noël, sauva la vie à mon grand-père. Il était alors fort âgé et se chauffait, dans son fauteuil, près du foyer, sous le manteau de la cheminée. Et il racontait lui même **i m's'é di ö fö alâ chëyir dô yi** (Il faut aller cueillir du gui) car on en suspendait toujours une belle boule, du mâle si possible, pour éviter que les baies pleines de glu ne tombent en faisant des saletés abominables sur le pavage ou sur les vêtements. Sous cette boule, on s'embrassait la nuit de la Saint Sylvestre en se souhaitant une bonne année. La boule de gui restait en place tout le mois de janvier, pour pouvoir embrasser et combler de vœux les visiteurs éventuels. Ça portait bonheur !*

Donc le grand-père se leva, prit sa canne qu'il avait toujours près de lui, dans le coin de la cheminée, puis il se dirigea vers la porte d'entrée. Il l'atteignait à peine quand il entendit derrière lui le fracas de l'éboulement du manteau de la cheminée dont la longue pierre s'était spontanément rompue. Son fauteuil en fut complètement écrasé.

*Et depuis ce jour on disait dans la famille **ö l'é le yi chi a sôvé pëpé un pti de moué la cHëminaille arê cHë su li si l'avê pâ viu alâ chëyir dô yi** (C'est le gui qui a sauvé le grand-père. Un peu plus, le manteau de la cheminée serait tombé sur lui s'il n'avait pas voulu aller cueillir de gui) Et c'était indiscutable !*

yi'nye féminin : variété de cerises acidulée nommées Guigne en français.

la yin'yëraille (La Guigneraie) le lieu planté de guignes, ztait aussi le nom d'un

hameau, au voisinage **dô linâ**

Arrivé dans la Vienne, j'ai appris qu'il fallait les nommer guindou comme en angevin guindole et en provençal guindol etc.

yirlye masculin et féminin : tordu, gauchi, gondolé. A rapprocher de **vërlîâ** tordre, **vërlîé** tordu.

yitâ ôter, quitter, retirer un vêtement. Certains disaient **Jitâ** dans le même sens, mot qui était aussi employé pour dire donner des rejets. On trouvera une belle illustration de l'utilisation de **yitâ** à **kötyin**

iyîâ glisser. **iyîâ** faire des glissades volontairement. **lé drôle iyîan sur le gia** (Les enfants font des glissades sur la glace) Voir à **Jale** ce qu'il peut en coûter de faire des glissades sur la glace. **ripâ** signifie aussi : glisser, mais involontairement, quand on se trouvait embarqué dans une glissade à son corps défendant

iyîe li sou la tabye (Glisse lui sous la table) autrement dit : fais lui passer discrètement, sans que l'instituteur s'en aperçoive.

ö l'é chë ö m'a iyîé dô mou(éin) (C'est tombé : ça m'a glissé des mains)

se iyîâ se glisser, se faufiler, un peu comme **se musâ**

iyîaille féminin : glissade.

yu et toujours **bon yu** le Bon Dieu. Les femmes s'exclamaient aussi quelquefois **mon yu** (Mon Dieu)

a'yu (Sans doute : adieu) disaient encore **lé vieu** pour : au revoir.

*À la réflexion d'où venait donc ce **yu** ? De Jésus ou de Jovis ou de plus loin encore. Peu importe, car ça ne servait quand même pas souvent.*

*Pour jurer, les hommes disaient « Bordel de Bon Dieu. » ou **fi de putin de merde** et ça vous requinquait aussi bien qu'une prière.*

*Pourtant, un lointain aïeul, mécréant notoire, braconnait nuitamment. Une nuit qu'il était à l'affût, un énorme vacarme troubla les airs au-dessus de lui. Aussitôt il pensa au passage de la **chase galëri** (Chasse Gallerit, du nom de ce chasseur damné et condamné à mener sa meute dans le ciel, pour l'éternité)*

*Toujours est-il que notre aïeul crut reconnaître là un avertissement divin **i m'sé di si ö y'a t'un bon yu ö l'é li chi me di k'ö fëdrê k'i rëv(éin)yise a la mouézin** (Je me suis dit : si il y a un Bon dieu c'est lui qui me dit qu'il faudrait que je revinsse à la maison)*

Et il joignit aussitôt le geste à la parole.

Singulière transformation d'une manifestation satanique en pieuse injonction, par un mécréant.

Z

zaktâ : provoquer des élancements douloureux dans une plaie, ou un abcès en voie d'infection. **ö me zakte** (Ça me fait mal par à-coups) Cela se soignait par des compresses de graines de Lin bouillies, ou d'eau de vie dans laquelle avaient macéré des Millepertuis ou des fleurs de Lis blanc.

zaktaille féminin : élancement douloureux. **cHâ mouman ö me fouê dô zaktaille** (Par moment ça me fait des élancements)

zeu masculin, **zêle** féminin : eux et elles. **é t'ö zeu ? nin ö l'é pâ zeu** (Est-ce eux : est-ce que c'est eux ? non ce ne sont pas eux)

avoure le son randu ché z'eu (Maintenant ils sont arrivés chez eux)

ö l'é cheu ché t'a mâ ö n'é pâ a zêle (C'est ça qui est à moi, ce n'est pas à elles)

On l'employait en début de phrase pour insister **zeu l'ô fazan pâ** (Eux ils ne le font pas) **zêle a n'an méJërian pâ** (Elles, elles n'en mangeraient pas)

ê le son r(éin) ke z'eu (Et ils ne sont qu'entre eux) en famille, avec personne d'autre.

zigouniâ : couper quelque chose avec un couteau de mauvaise qualité, par un mouvement de scie, d'avant en arrière, de sorte que ce soit autant déchiré que coupé. **për mâ cheu n'é pâ köpâ ö l'é zigouniâ** (Pour moi ce n'est pas couper, c'est déchirer, dilacérer) en résumé ; un travail de cochon !

zigounié masculin, **zigouniaille** féminin : déchiqueté. **chêlé grésaille a l'é zigouniaille a l'é pâ köpaille** (Cette tartine, elle est déchiquetée, elle n'est pas coupée) Ces choses qui n'étaient pas coupées proprement soulevaient, décidément, la réprobation universelle :

zigouniou masculin : mauvais couteau, ébréché, qui déchire plus qu'il ne coupe.

A REY note que dans les dialectes du Poitou il y avait le mot zigouiller qui signifiait couper avec un mauvais couteau et qui est passé en français avec le sens de tuer.

Ici et là, dans le Poitou et peut-être ailleurs, on trouve le mot zigounette pour désigner le pénis, dans le langage employé par les adultes à l'intention des enfants. Cela évoque le **zigouniou** et à juste titre, car, si l'instrument est différent ainsi que la finalité du geste, le mouvement au cours de l'utilisation est très comparable.

zire : mot qui traduit selon les cas l'agacement ou le dégoût. *tu me fouê zire* (Tu m'agaces, tu m'irrites)

*Malgré une parenté évidente avec le latin ira et le beau français ire, le mot **zire** ne fait pas allusion à des choses aussi violentes que la colère.*

zirabye masculin ou féminin : désagréable, agaçant, repoussant.

zirou masculin (ce terme ne concernait que certains messieurs) personnage paré de tous les défauts et qui, en plus, est irritant, désagréable etc.

fouêzire masculin, qu'il s'agisse d'un homme ou d'une femme : c'était un personnage, souvent d'un certain âge, qui donnait du tracass, du souci, de la peine et qui, éventuellement, n'était pas très propre.

z'ou : signifie le ou la, comme **lou** et **la** il était utilisé quand on ne souhaitait pas préciser le genre ou le nombres des choses dont on parlait. Ainsi *tu vë chô koutè* su la tabye doune me lou* (Tu vois ce couteau sur la table, donne-moi-le) *se k'ö y'a su la tabye doune më z'ou* (Ce qui est sur la table, donne-moi-le)

si ö te J(éin)ne oute z'ou (Si ça te gêne : enlève-le)

di me zou (Dis-moi le)

tourné z'ou viré zou (Tournez-le, virez-le comme dans la chansonnette) à **virâ**

si tu veu pâ ô méJâ rëgarde zou (Si tu ne veux pas le manger, regarde le comme il a été dit à **méJâ**) disait-on aux enfants qui boudaient sur la nourriture.

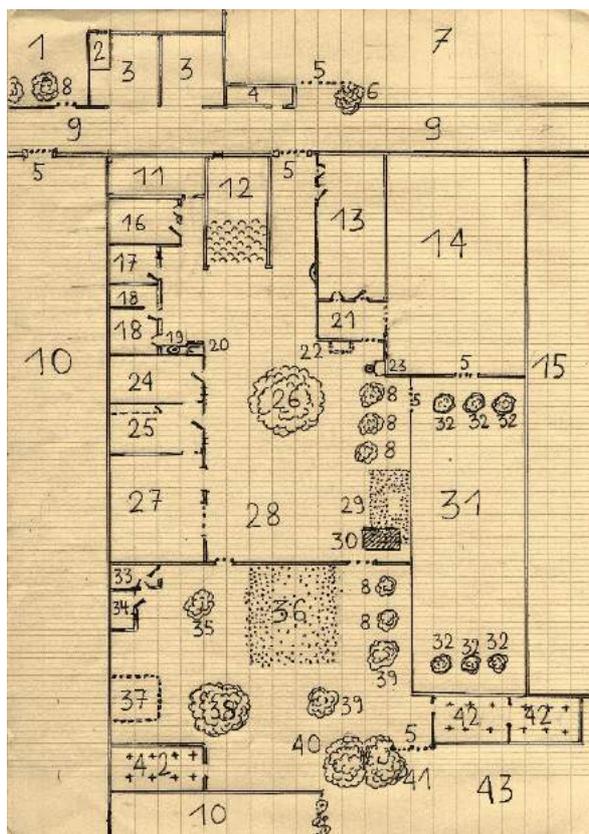
zou à le même sens que **ô** mais pas le même emploi, par exemple *avoure ö fô ô fouére* (Maintenant il faut le faire) *é bé fouê zou* (Eh bien fais-le)

*Fin de chi se fazê ê chi se dëzê
d'âte fê ô linâ*

*louizête ê piè*r dôpeu*

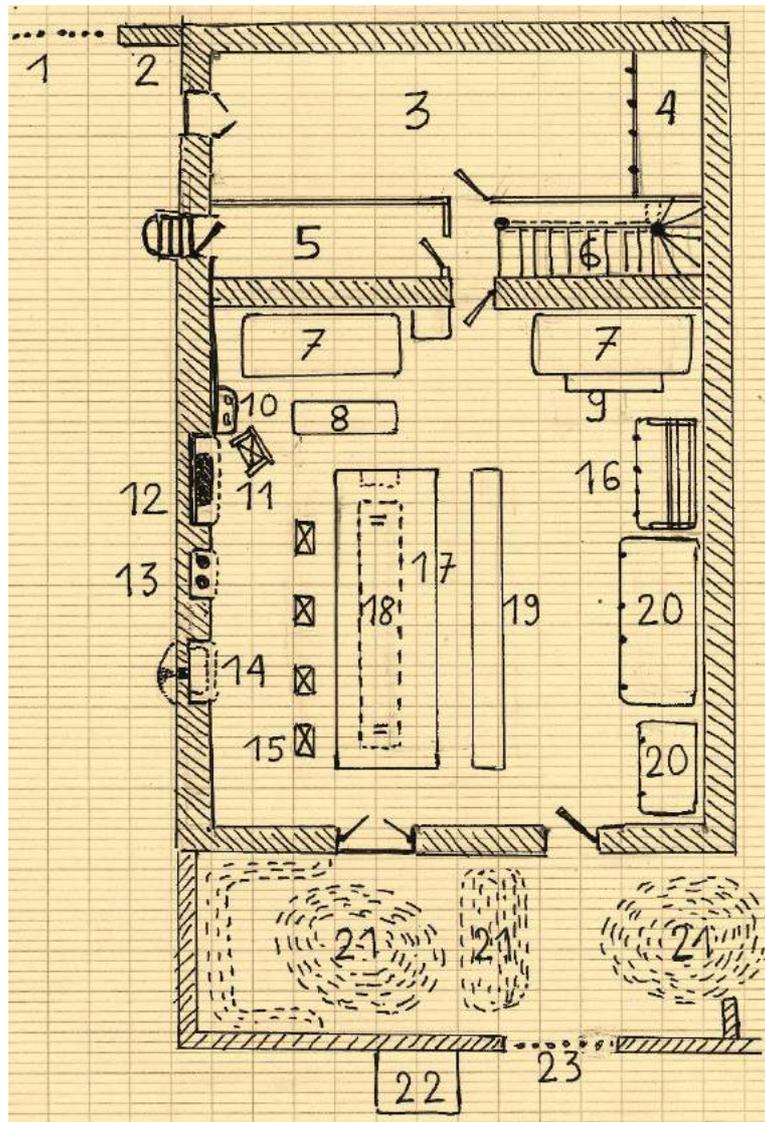
Mars 2015

la mouézin ê lé kourtilaJe



- | | |
|----------------------------|--------------------|
| 1 oucHe a la treu mëröle | 23 pinpe |
| 2 kër nin a la treu mëröle | 24 échuri ô vacHe |
| 3 balê | 25 échuri ô J'man |
| 4 të t'a görê | 26 mârounâ |
| 5 kyie | 27 granJe |
| 6 figâ | 28 ére |
| 7 chez le Braconnier | 29 fumèriou |
| 8 prunâ | 30 fouse a fumâ |
| 9 cHëmin dô bounâde | 31 vënye |
| 11 échuri a la poulinére | 32 pécHâ |
| 12 mare | 33 cHanbre ô vâtê |
| 13 mouézin | 34 Jouk a poule |
| 14 vërJâ | 35 vieu pouêrâ |
| 15 cHanpè*Je | 36 payâ |
| 16ourniou | 37 bucHâ |
| 17 göseri | 38 Pin parasol |
| 18 sëlâ | 39 poumâ |
| 19 poué | 40 körmâ |
| 20 tinbre pèr lé J'man | 41 oumè* |
| 21 bouchê | 42 simantére |
| 22 nicHe ô ch(éin) | 43 cHan de l'oumè* |
- le kër nin ô cHëbre étê dan l'échuri ô J'man

la mouézin



- 1 *kyie*
- 2 *pënyin*
- 3 *Salle à manger*
- 4 *piakâr*
- 5 *souyarde*
- 6 *êskayé*
- 7 *li*
- 8 *li ô drôle*
- 9 *marcHe pé*
- 10 *chuzinére*
- 11 *fôtail dô pëpé*
- 12 *chëminaille*

- 13 *pötaJâ*
- 14 *bak*
- 15 *chÂre*
- 16 *vouésëlâ*
- 17 *tabye*
- 18 *kiérâ pandu ô piancHê*
- 19 *ban*
- 20 *kabinê*
- 21 *bouchê*
- 22 *nicHe ô ch(ëin)*
- 23 *kyin*

BIBLIOGRAPHIE :

BEAUCHET-FILLEAU H *Essais sur le Patois Poitevin ou Petit Glossaire* 1864, Éditions Niort - Melle .

BONNIER Gaston *Flore Complète Illustrée en couleur de France, Suisse, Belgique* . (1895- 1935) Delachaux et Niestlé. Par pure sentimentalité nous avons conservé, bien souvent, aux noms d'espèces les dénominations de BONNIER

DELASTRE C.J *Flore du Département de la Vienne*. 1842. Paris

DUBOIS, U . DUGUET J . MIGAUD J.F. RENAUD M. *Glossaire des parler populaires de Poitou, Aunis, Saintonge, Angoumois* .I, 1992 ; II, 1993 ; III, 1994. Société d'Études folkloriques du Centre-Ouest .

ENCYCLOPÉDIE AGRICOLE QUILLET tomes I, II, et III *Librairie Aristide Quillet Paris VII^e. 1931.*

FOURNIER P *Les Quatre Flores de France*. 1961. Lechevalier Paris

GODEFROY Frédéric, publié par BONNARD J. Professeur à l'Université de Lausanne et A SALMON Ancien élève de L'ÉCOLE des Hautes Études. *Lexique de l'Ancien Français*. 1994. Honoré Champion, Éditeur. Pp. 1 à 544

LALANNE Abbé, Curé d'Oiré *Glossaire de Patois poitevin*. Mémoires de la Société des Antiquaires de l'Ouest, Tome : XXXII, seconde partie, Année 1867-1868. pp. III à XL et 1 à 265.

PIVETEA Vianney *Dictionnaire du Poitevin-saintongeais . Parlers de Vendée, Deux-Sèvres, Vienne, Charente, Charente-Maritime, Gironde, sud LoireAtlantique*. 1996 Geste Éditions

POUGNARD, G *Le Parler franco-provençal d'Aiript*. Chez l'auteur : Inspection Académique de la Rochelle 1953. pp. VII à XIV et 3 à 265.

REY Alain *Dictionnaire Historique de la Langue Française*. Dictionnaire Le Robert. 2 volumes. 2000. 3^e éd.

LE PETIT LAROUSSE en couleurs, 21 Rue du Montparnasse, Paris,

Et puis aussi :



CRÉDIT PHOTOGRAPHIQUE:
Les plaques en verre du BRACONNIER.

DESSINS DES AUTEURS.

FIN DU TOME 2